



Les marginalia de lecture dans les “ réseaux sociaux ” du livre (2008-2014) : mutations, formes, imaginaires

Marc Jahjah

► To cite this version:

Marc Jahjah. Les marginalia de lecture dans les “ réseaux sociaux ” du livre (2008-2014) : mutations, formes, imaginaires. Sciences de l'information et de la communication. EHESS, 2014. Français. NNT : . tel-01215403

HAL Id: tel-01215403

<https://shs.hal.science/tel-01215403>

Submitted on 14 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0
International License



ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

THÈSE

Pour l'obtention du grade de

DOCTEUR DE L'EHESS

Discipline : Sciences de l'Information et de la Communication

Présentée et soutenue publiquement

par

Marc Jahjah

Le 13 décembre 2014

**Les marginalia de lecture dans les « réseaux sociaux » du livre (2008-2014) :
mutations, formes, imaginaires.**

Directeur de la thèse : Christian JACOB

Jury

M. Roger CHARTIER, Professeur, Collège de France et EHESS

M. Milad DOUEIHI, Professeur, Paris IV

Mme Béatrice FRAENKEL, Professeure, EHESS

Mme Marie-Anne PAVEAU, Professeure, Université Paris 13

Mme Marie-Sylvie POLI, Professeure, Université d'Avignon

**Laboratoire de recherche : Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques (ANHIMA),
UMR 8210. ED EHESS.**

À ma grand-mère, Téta Hané (1925-2014)

Elle était plus vieille que le temps
Avec des mains de grande transparence
Et dans les yeux la tristesse du printemps

On l'a couchée sous le sable
Il y avait un peu de vent dans les arbres
Il n'y avait plus rien

Reste le souvenir de sa voix
Depuis qu'elle est dans ce pays lointain
Où toutes les femmes se ressemblent

(Georges Schehadé, *Poésies VI. Le Nageur d'un seul amour*, 1985)

Remerciements

Puisque des raisons essentiellement administratives m'empêchent d'inscrire le nom de Milad Doueihy comme co-directeur de cette thèse de doctorat (2011-2014), j'aimerais prendre ici le temps de le remercier, lui et Christian Jacob. À leur contact, j'ai en effet compris qu'une thèse ne pouvait pas se contenter d'intuitions ou d'idées séduisantes mais qu'elles devaient être posées, déployées, précisées. Néanmoins, ils ont toujours accueilli mes réorientations avec patience, considération et rigueur ; pour cela, je les remercie. Ils ont aussi su déplacer mon regard, par des suggestions dont je ne mesurai pas toujours l'intérêt au moment de leur formulation, mais qui me transformèrent durablement. Je réaliserai *encore* mieux un jour la chance qui m'a été donnée de travailler avec eux.

Même si j'ai été amené à rompre ma cotutelle avec l'Université Laval (Québec), je garde un très bon souvenir du département des lettres dirigé par Monsieur Richard St-Gelais, qui m'a chaleureusement accueilli. J'ai aussi eu la chance de rencontrer le Professeur René Audet, qui reste pour moi un modèle intellectuel de rigueur et de curiosité.

D'autres chercheurs ont accompagné ce travail, sans peut-être même le savoir, en prodiguant des conseils (Etienne Candel, Marie-Anne Paveau, etc.), des encouragements (Aurélien Berra, Yannick Prié, Guillaume Cabanac, Mélody Faury, Stéphan-Éloïse, Stéphanie Khoury, etc.) ou en prenant « simplement » la peine d'écrire des articles. Merci à eux.

Mes amis et ma famille, évidemment, ont contribué à leur manière à ce travail de recherche, ne serait-ce qu'en se montrant compréhensifs (je ne crois pas qu'on puisse avoir de meilleurs parents). Une amie très précieuse (Nadia), qui ne mesure pas toujours son intelligence, a lu plusieurs fois ce travail. J'ai eu parfois honte de lui présenter les brouillons de ces pages, qu'elle a toujours accueillis avec bienveillance et amitié (tout comme Alexandra, récemment rencontrée !). Sébastien, mon plus vieil ami d'enfance, a quant à lui eu un rôle essentiel en me rappelant au devoir de rire. Nous continuerons à explorer cette « chambre douce allumée de voleurs » que Schehadé aura tant cherchée.

Enfin, merci à Karim, trop indulgent, qui m'a patiemment *supporté* tout ce temps.

REMERCIEMENTS	4
INTRODUCTION GENERALE.....	9
1 CONTEXTE ET ELEMENTS POUR UNE PROBLEMATIQUE	9
1.1 PREMIERE GENERATION	9
1.2 SECONDE GENERATION	11
2 PROBLEMATIQUE.....	13
3 HYPOTHESES.....	15
4 ANCRAGE DISCIPLINAIRE	16
5 CORPUS (1).....	17
5.1 PREMIER CORPUS : DES DISPOSITIFS DE LECTURE ET D'ECRITURE.....	18
5.1.1 Corpus strict	18
5.1.2 Corpus élargi	31
5.2 DEUXIEME CORPUS : UNE CONFERENCE INTERNATIONALE	37
6 TITRE ET DEFINITIONS	38
6.1 TITRE	38
6.2 DEFINITIONS.....	38
6.2.1 Paratexte, énonciation éditoriale/médiatique, texte.....	39
6.2.2 Textuel, textualité, livre « numérique » et écrits de réseau	42
6.2.3 Réseaux « sociaux »	43
6.2.4 Dispositif.....	45
6.2.5 Logiciel, programme, application, interface	48
6.2.6 Usager, utilisateur	49
6.2.7 Mutations, formes, imaginaires.....	51
7 METHODOLOGIE GENERALE ET CORPUS	53
7.1 DES THEORIES ARTICULEES AUTOUR DE PROCESSUS	53
7.2 POSITIONNEMENTS.....	55
7.2.1 Ni technophobe, ni technophile, ni critique.....	55
7.2.2 Histoire des dispositifs d'écriture et code informatique.....	56
7.2.3 Le livre et le code, le Golem et Protée.....	57
7.3 CORPUS (2).....	59
8 ORGANISATION DU VOLUME.....	61
PARTIE I : MUTATIONS	63
1 QU'EST-CE QU'UNE MARGINALIA DE LECTURE ?.....	64
1.1 GENEALOGIE ET DISTINCTIONS TERMINOLOGIQUES	64
1.1.1 Dictionnaires contemporains et historiques.....	64
1.1.2 Les champs d'apparition du terme « marginalia »	69
1.1.3 Marginalia de lecture, marginalia de confection	75
1.1.4 Une constellation de termes concurrents.....	76
1.2 STRUCTURE, MATERIALITE(S), FORMES ET FONCTIONS DE L'ANNOTATION.....	78
1.2.1 La marge : niveaux micro et macro	78
1.2.2 Le caractère endogène du texte	79
1.2.3 Microlocalité et macrolocalité	80
1.2.4 Le contenu, la cible et l'ancre	81
1.2.5 Formes, transformations et fonctions	83
1.2.6 Trace, marque, inscription	85
1.3 ANNOTATION ET ANNOTATEUR : CORPS ET INTERACTIONS	87
1.3.1 L'expérience de l'espace.....	87
1.3.2 Débordements scripturaux et créativité	89
1.3.3 Annotations et espaces du savoir.....	89
1.4 L'EXPLOITATION DES MARGINALIA DE LECTURE.....	90
1.4.1 Un « gisement d'or » controversé.....	90

1.4.2	Deux problèmes classiques.....	92
1.5	CONCLUSIONS PARTIELLES.....	98
1.5.1	Marginalia ou annotation ?	98
1.5.2	S'agit-il des mêmes réalités ?	98
1.5.3	Marginalia de lecture et dispositifs étudiés	101
1.5.4	Le lecteur en ses marges	103
2	UNE EXPLORATION HISTORIQUE DES MARGINALIA DE LECTURE.....	105
2.1	PEUT-ON FAIRE UNE HISTOIRE DES MARGINALIA DE LECTURE ?	105
2.1.1	« la note pour être discrète est rarement innocente »	105
2.1.2	Comment articuler les études disponibles ?	106
2.1.3	De l' « histoire » à l'exploration : formes anciennes et informatique	107
2.2	TENTATIVE D'EXPLORATION.....	108
2.2.1	Lecteur « savant », lecteur « commun ».....	108
2.2.2	Continuités et invariances.....	109
2.2.3	Niveaux micro/macro	109
2.2.4	Autres aires géographiques, autres cultures, autres pistes	109
2.2.5	Monde occidental	124
2.3	CONCLUSIONS PARTIELLES.....	177
3	CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	179

PARTIE II : FORMES..... 181

1	CAPTATION DES FORMES STEREOTYP(IS)EES DE LA CULTURE DU LIVRE ET ARTICULATION AVEC CELLES DE LA CULTURE NUMERIQUE.....	182
1.1	UN FLOU NOMINATIF.....	182
1.1.1	Qui a recours aux pratiques d'annotation ?	182
1.1.2	Des pratiques et des annotateurs mal identifiés	184
1.2	CONVOCATION DE L'IMAGINAIRE LETTRE	192
1.2.1	Livre : couvertures, pliures, page,	192
1.2.2	Stylo, encre, crayon, surligneur.....	198
1.2.3	Marge et technologies graphiques de navigation.....	204
1.3	ARTICULATIONS	206
1.3.1	Articulations iconico-linguistiques.....	207
1.3.2	Le recours aux autorités.....	212
1.4	CONCLUSIONS PARTIELLES.....	214
2	CONVERSION DES FORMES, DES FONCTIONS, DES STATUTS	215
2.1	CONVERTIR LES USAGERS	215
2.1.1	Définition de la « conversion »	215
2.1.2	Auréoles imaginaires et fantasmagories.....	216
2.1.3	Mythologie participative et contributive : un « conatus discursif »	227
2.2	CONVERSION DES FORMES LETTRES ET DES CONCEPTIONS INTELLECTUELLES.....	238
2.2.1	API et code informatique	238
2.2.2	Culture anthologique, algorithmique et économétrique.....	250
2.2.3	Déplacement (apparent) des statuts symboliques.....	259
2.3	CONCLUSIONS PARTIELLES.....	270
3	INDUSTRIALISATION ET STANDARDISATION DES MARGINALIA DE LECTURE.....	271
3.1	DESCRIPTION DES DISPOSITIFS DU CORPUS STRICT.....	271
3.1.1	Un emboîtement de cadres	271
3.1.2	Analyse sémio-rhétorique	273
3.2	CIRCULATIONS INDUSTRIALISEES ET OPERATIONS ENONCIATIVES.....	301
3.2.1	Circulations inter/transmédiatiques : à quoi servent les routines d'exécution ?	301
3.2.2	Opérations énonciatives, sémiotiques, philosophiques	315
3.3	CONCLUSIONS PARTIELLES.....	325
3.3.1	Une rhétorique du cadre	325

3.3.2	Des objets « néomédiatiques »	326
4	CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE	327
4.1	QUE RESTE-T-IL DES MARGINALIA DE LECTURE ?	327
4.2	L'ECHEC DES POLITIQUES INDUSTRIELLES ECONOMETRIQUES ET STATISTIQUES.....	328
PARTIE III : IMAGINAIRES		330
4	IMAGINAIRES DES CONCEPTEURS	331
1.1	IMAGINAIRE, MYTHE, IDEOLOGIE, UTOPIE.....	331
1.1.1	Mythe	331
1.1.2	Dialectique de l'utopie et de l'idéologie.....	332
1.1.3	Un nouveau causalisme ?.....	333
1.1.4	Critique de la notion d' « imaginaire » : faut-il lui préférer celle d' « impensé » ?	333
1.2	IMAGINAIRES DES CONCEPTEURS ET ELEMENTS D'ANALYSE DU DISCOURS	334
1.2.1	Jason Johnson de RethinkBooks : « Books are dying ».....	337
1.2.2	Bob Stein de SocialBooks : « The book is a place »	343
1.2.3	Henrik Berggren de Readmill : « All is a question of design».....	345
1.2.4	Sol Rosenberg : « Margins [...] are another marketing channel ».....	357
1.2.5	Michael Tamblyn et Michael Serbinis : « Twas The Night Before iTablet »	362
1.3	CONCLUSIONS PARTIELLES.....	373
1.3.1	Un « champ discursif »	373
1.3.2	Idéologie-mobilisation et scènes primitives de fondation	374
2	CARACTERISTIQUES DU « WEB SOCIAL » ET ARCHEOLOGIE (POSSIBLE) DES IMAGINAIRES D'INTERNET ET DU WEB (DIT) 2.0	376
2.1	WEB (DIT) COLLABORATIF ET INDUSTRIES DU WEB.....	376
2.1.1	L'origine du terme « Web 2.0 ».....	376
2.1.2	Mutations industrielles et émergence d'un avatar du capitalisme.....	377
2.1.3	Bilan	390
2.2	ARCHEOLOGIE DES IMAGINAIRES ET DU « WEB 2.0 » : LA NOTION DE « COMMUNAUTE »	394
2.2.1	Introduction.....	394
2.2.2	L'utopie des hippies et les premières communautés sur Internet	395
2.2.3	Passage et ancrage : Steward Brand, le <i>Whole Earth Catalog</i> et <i>Wired</i>	398
2.2.4	Autres communautés.....	404
2.2.5	Bilan : l'héritage de l'imaginaire communautaire	405
2.3	CONCLUSIONS PARTIELLES.....	406
2.3.1	Web (dit) 2.0, capitalisme et utopies	406
2.3.2	Quels ressorts méthodologiques ?	407
3	PASSAGES, CIRCULATIONS, ALTERATIONS.....	408
3.1	UN PASSEUR ET UN IDEOLOGUE : LA FIGURE DE TIM O'REILLY	408
3.1.1	Parcours	408
3.1.2	Positions : « What is Web 2.0 ».....	409
3.1.3	La création des <i>Tools of Change for Publishing</i> en 2006.....	411
3.2	<i>TOOLS OF CHANGE FOR PUBLISHING</i> : MEDIATIONS ET SPHERES D'ACTION	413
3.2.1	Description et analyse des thèmes et imaginaires de 2008 à 2013	413
3.2.2	« Processus communicationnel », « prédiscours » et « lignées discursives »	429
3.3	ALTERATIONS ET CHAMP DISCURSIF	438
3.4	CONCLUSIONS PARTIELLES.....	444
3.4.1	Sphères d'action et industrie médiatique/médiatisée/médiatisante	444
3.4.2	Une autre histoire possible : prédiscours et mémoire	445
3.4.3	Mondes sociaux et écologies institutionnelles	446
3.5	CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE	446
CONCLUSION GENERALE.....		448
1	HYPOTHESES RECAPITULEES ET RESULTATS.....	449

1.1	L'INDUSTRIALISATION DES MARGINALIA DE LECTURE (2008-2014).....	449
1.2	CONVOCATION, CAPTATION, CONVERSION	450
1.3	UN « CARREFOUR DE CONSOMMATION ».....	451
2	POURSUIVRE ET DIVERSIFIER LES RECHERCHES.....	452
3	VERS L'ANALYSE DES PRATIQUES SCRIPTURALES ET EDITORIALES	454
<u>SOURCES CONSULTEES.....</u>		<u>457</u>
1	OUVRAGES ET ARTICLES DE REVUES	457
5	COLLOQUES	488
6	PUBLICATIONS SUR INTERNET	488
<u>TABLE DES ILLUSTRATIONS</u>		<u>490</u>
<u>TABLE DES ENCADRES.....</u>		<u>495</u>
<u>ANNEXES.....</u>		<u>496</u>
1	ANNEXES 1 (READMILL)	496
6.1	ANNEXE 1.1 : PAGE D'ACCUEIL DU SITE WEB DE READMILL DE 2011 A 2014.....	496
6.2	ANNEXE 1.2 : DOSSIER DE PRESSE DE READMILL	500
6.3	ANNEXE 1.3 : LETTRE DE « FERMETURE » DE READMILL	503
6.4	ANNEXE 1.4 : L'API DE READMILL	504
6.5	ANNEXE 1.5 : « COMMUNITY HIGHLIGHTS » ET « FEED » DE READMILL.	507
7	ANNEXE 2 : SITE WEB D'AMAZON HIGHLIGHTS	509
8	ANNEXE 3 (DIVERS).....	512

Introduction générale

Cette thèse de doctorat cherche à comprendre comment se présentent sur les écrans, et plus précisément dans les « réseaux sociaux »¹ du livre², des formes graphiques et herméneutiques discrètes, mais décisives dans la construction des savoirs : la marge et l'annotation.

1 Contexte et éléments pour une problématique

1.1 Première génération

La naissance de Facebook en 2004 a en effet entraîné une multiplication de « réseaux sociaux » spécialisés, qui ne proposent plus seulement à leurs utilisateurs de gérer une liste d'« amis », ou de communiquer entre eux, mais de se réunir autour de centres d'intérêt précis. Parmi ces dispositifs figurent ainsi les « réseaux sociaux » du livre. Apparus dans les années 90 (avec ZazieWeb en France), ils offraient notamment aux lecteurs la possibilité de suivre l'actualité littéraire et de commenter leurs livres dans des « forums ». Ils se professionnalisèrent³ et s'« industrialisèrent » avec le lancement en 2005 de LibraryThing⁴ qui permet la constitution de bibliothèque personnelle et la documentation de « fiches » de livres. Ils ne cessèrent depuis de se multiplier et de proposer de nouvelles « fonctionnalités » :

¹ Les guillemets traduisent ici un compromis entre la distance à prendre avec des expressions naturalisées et la nécessité de recourir à des « prédiscours » (Paveau, 30 juillet 2013) pour construire un cadre de compréhension *à peu près* commun. Je les abandonnerai progressivement, à mesure que les notions entre guillemets seront travaillées. Pour ne pas surcharger visuellement la lecture, je me limiterai cependant dans leur répétition (pour un même terme).

² « les réseaux peuvent être focalisés sur la littérature générale ou se limiter à une sphère de spécialisation, comme la bande dessinée ou la littérature jeunes adultes » (Louis Wiart, 13 janvier 2014). Tous les genres (littérature, essai, biographie, histoire, etc.) et tous les domaines du savoir sont en fait représentés sur ces réseaux mais pas toujours valorisés. C'est en effet la culture lettrée qui est généralement mise en avant parce qu'elle est chargée d'une valeur sociale dont ces réseaux ont besoin pour gagner en légitimité.

³ La fondatrice de ZazieWeb (Isabelle Aveline) reconnaissait ainsi en 2009, un an après la fermeture de son réseau, qu'« il était trop bricolo face à l'industrialisation des contenus du Net ». Source : <http://www.poptronics.fr/Isabelle-Aveline-ZazieWeb-etait>. Consultée le 20/9/2014.

⁴ <http://www.librarything.fr/>.



Figure 1 - Une « fiche » de livre sur le réseau social Babelio en 2014⁵

Aujourd'hui, en effet, une « fiche » de livre sur Babelio (mais la remarque pourrait être étendue à GoodReads⁶, Librarything et à des dizaines d'autres réseaux dits sociaux⁷), se présente comme un ensemble de métadonnées fournies par les éditeurs⁸ (couverture, nom de l'auteur, etc.) et une unité de rassemblement de formes et d'actions (tags, critiques, votes, extraits, citations, etc.) produites ou exercées par des lecteurs. Ces derniers, encouragés à

⁵ Source : <http://www.babelio.com/livres/Proust-A-la-recherche-du-temps-perdu-tome-1--Du-Cote-de-/3063>, le 20/9/2014.

⁶ Créé en 2006, GoodReads fut racheté en 2013 par Amazon. C'est aujourd'hui le réseau le plus populaire (LibraryThing est le concurrent).

⁷ Voir Louis Wiart, actuellement doctorant au LabSic (Paris 12) : « Lecteurs, quels sont vos réseaux ? », 13 janvier 2014, <http://www.inaglobal.fr/edition/article/lecteurs-quels-sont-vos-reseaux>. Source consultée le 20/09/2014. J'avais également tenté une cartographie de ces réseaux en 2012 sur mon premier carnet de recherche : <http://www.sobookonline.fr/livre-enrichi-social-interactif/livre-social/a-la-recherche-de-la-lecture-asociale-v-categorisation-et-cartographie/>.

⁸ Dans le cas de Babelio, ces informations sont en fait puisées à partir de la base d'Amazon. En France, Electre possède ce type de métadonnées mais les livre à un prix semble-t-il exorbitant (je m'appuie ici sur des conversations informelles avec des professionnels du livre et les dirigeants de Babelio). Ce partenariat avec Amazon pose évidemment des questions et des problèmes puisque l'entreprise peut changer le contrat d'utilisation de ces métadonnées (comme on le verra dans la deuxième partie de la thèse) et ainsi fragiliser l'édifice sur lequel reposent ces réseaux. Pour éviter de dépendre d'un seul acteur, Librarything s'appuie ainsi sur un ensemble de métadonnées fournies par les bibliothécaires américaines dont celle du Congrès.

produire de petits textes, travaillent sans toujours le savoir à l'économie⁹ et parfois à la valorisation institutionnelle¹⁰ de ces réseaux, en occupant des fonctions qu'on attribue d'habitude à des professionnels du livre et du savoir (comme le critique¹¹ ou le bibliothécaire), qui peuvent également être sollicités et distingués statutairement¹².

1.2 Seconde génération

En 2007, des « réseaux sociaux » du livre d'un nouveau genre émergèrent. Ils ne permettaient alors plus seulement de produire de petits textes à partir d'une fiche de livre, mais dans ses « marges ». Le premier d'entre eux, BookGlutton, se présentait jusque 2013¹³ comme suit :

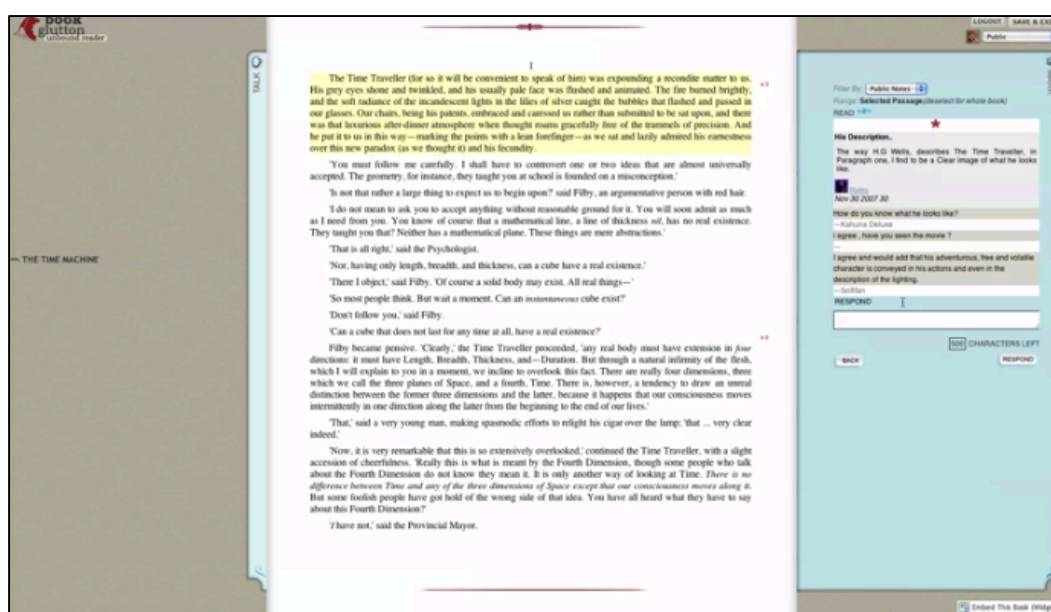


Figure 2 - Le logiciel d'annotation de BookGlutton en septembre 2013¹⁴

⁹ Les modèles économiques de ces réseaux sont cependant très variés (revente des contenus produits par les utilisateurs à des bibliothèques partenaires, pour « enrichir » leurs catalogues en ligne ; affichage publicitaire, ciblage marketing pour les éditeurs, affiliation des auteurs, etc.) . Voir les travaux de Louis Wiart sur ces questions et notamment : « Lecteurs, quels sont vos réseaux ? », 13 janvier 2014, <http://www.inaglobal.fr/edition/article/lecteurs-quels-sont-vos-reseaux>. Source consultée le 20/09/2014.

¹⁰ Voir par exemple Henk Voorbij, « The value of LibraryThing Tags of academic libraries », *Online Information Review*, 36 (2), 2012.

¹¹ Voir Etienne Candel, « Autoriser une pratique, légitimer une écriture, composer une culture : les conditions de possibilité d'une critique littéraire participative sur Internet. Etude éditoriale de six sites amateurs », Thèse de doctorat, Paris IV Sorbonne, 2007.

¹² C'était par exemple le cas sur le réseau EntréeLivre en 2012 où libraires et lecteurs étaient bien distingués. Source : <http://www.entree livre.com/> (consultée le 3 février 2012). Depuis, le réseau a été intégré à la librairie Decitre, à laquelle il appartenait, et n'est donc plus consultable à l'adresse donnée.

¹³ Le site fut en effet fermé en 2013, comme on peut le lire encore aujourd'hui sur le site : <http://www.bookglutton.com/> (source consultée le 20/9/2014).

Ainsi, après avoir sélectionné un livre disponible dans le catalogue du site, une nouvelle « page » s'ouvrait¹⁵ qui comprenait au centre le texte (avec des passages surlignés par des utilisateurs), à gauche un « chat » et à droite l'ensemble des commentaires produits par les lecteurs. Avec le lancement de l'iPad en 2010, ces réseaux de « seconde génération » se multiplièrent et connurent un certain engouement, qui s'affaiblit 2-3 ans plus tard. Ce n'était alors plus à partir d'un écran d'ordinateur et d'un navigateur Web (ou de tout autre logiciel « bureautique ») que ces annotations étaient produites, mais avec une tablette numérique :



Figure 3 - Bandeau publicitaire du réseau Copia en 2013¹⁶

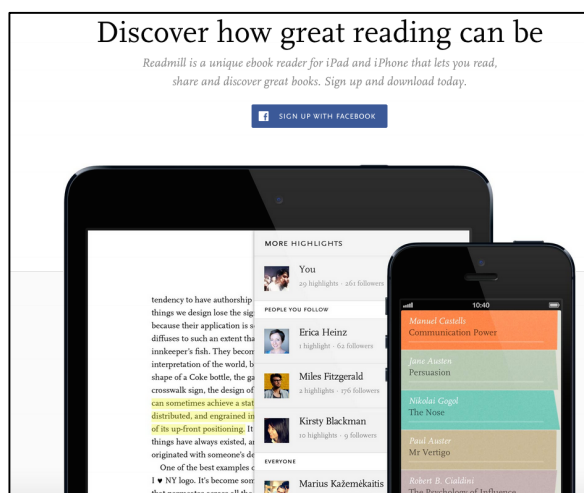


Figure 4 – Annoter un texte avec le logiciel Readmill sur iPad¹⁷

¹⁴ Capture d'écran à partir d'une vidéo de présentation de la co-fondatrice de BookGlutton (Travis Alber) : <https://www.youtube.com/watch?v=dvKpqhDnuh0>, 15 septembre 2013. Source consultée le 20/9/2014.

¹⁵ Les descriptions sémiotiques et techniques seront menées dans la deuxième partie.

¹⁶ Source : <http://www.thecopia.com/home/index.html> en 2013. Capture d'écran le 23/04/2013.

Avec cette seconde génération, le lecteur peut donc surligner des passages de textes numériques de natures différentes (littérature, informatique, universitaire, etc.) et les annoter marginalement dans des espaces où ils peuvent les commenter éventuellement entre eux.

Les petits textes produits par les utilisateurs font alors l'objet d'exploitations marketing, commerciales et économiques diverses, parmi lesquelles¹⁸ : « enrichissement » des fiches de livres d'Amazon¹⁹, revente des statistiques de lectures (x nombres de pages lues/annotées, vitesse d'exécution, etc.) à des éditeurs partenaires²⁰, intégration de glossaires/index « amateurs » à des livres numériques²¹, opérations marketing pour stimuler les ventes²².

2 Problématique

Ces exploitations interrogent cependant. Les statistiques que vend Readmill aux éditeurs, par exemple, laissent penser que l'ensemble des activités d'un lecteur pourrait être interprétable à partir de chiffres et que ces dernières seraient ainsi épuisables. Or, l'analyse de pratiques, notamment scripturales, nécessite le déploiement d'un vaste cadre méthodologique (celui de l'anthropologie des savoirs par exemple²³), sensible aux instruments maniés, aux interactions

¹⁷ Source : <http://readmill.com/>, le 5/12/2013.

¹⁸ Ces stratégies seront très précisément décrites dans la troisième partie.

¹⁹ Sur Amazon, par exemple, l'ouvrage de Stephenson (*In the Beginning...Was the Command Line*) est ainsi accompagné des « passages les plus surlignés » par les utilisateurs des Kindle. Source : http://www.amazon.fr/Beginning-Was-Command-Line-ebook/dp/B0011GA08E/ref=sr_1_1?ie=UTF8&qid=1406738128&sr=8-1&keywords=In+the+Beginning...was+the+Command+Line, le 25/06/2014.

²⁰ Lors de la *Foire de Francfort 2011*, Readmill présenta ainsi son logiciel d'annotation sur iPad comme le moyen pour les éditeurs d'obtenir des « données » sur leurs lecteurs, nourries à la fois d'interactions dites « passives » (gestes et inscriptions implicites nécessaires à la lecture : changement de page, vitesse, etc.) et d'interactions supposées être plus « actives » (annotations, etc.). Source : <http://blog.book-fair.com/2011/10/11/social-reading/> (consultée le 20/08/2014).

²¹ Au cours de l'année 2013 Amazon lança « X-Ray » qui se présente comme une option sur le Kindle donnant accès à un ensemble d'informations sur un livre donné. Or, elles ont été produites par les membres du réseau de lecteurs Shelfari, racheté en 2012 par Amazon. Ainsi *The Hobbit* de Tolkien bénéficie de descriptions précises et de résumés pour chaque chapitre et livre produits par les lecteurs et les membres de Wikipédia.

²² En février 2012, l'entreprise Copia permettait ainsi à ses utilisateurs de poser des questions à un auteur (Will Hermès) dans les « marges » d'un livre lu (*Love Goes to Buildings on Fire*) à partir de son application. L'opération commerciale, conclue avec la maison d'édition de l'auteur (Faber&Faber) devait ainsi favoriser la popularité de Copia et de ses fonctionnalités en mobilisant un auteur reconnu, un livre connu et un éditeur réputé.

²³ Christian Jacob (2001, 2003, 2007, 2011, 2014).

menées, aux représentations mobilisées, aux gestes effectués. Ainsi, l'utilisation des annotations comme données ou documents d'analyse pose problème (Adolfo Tura, 2005).

Par ailleurs, la publication des passages surlignés à partir d'un Kindle (appareil de lecture et logiciel sur ordinateur) sur le site d'Amazon suggère d'une part que ces passages seraient instantanément compréhensibles dans une situation de communication élargie, alors que les annotations sont réputées personnelles au moins depuis le XVI^e siècle (Châtelain, 1999) ; elles sont de plus le fruit de systèmes sémiotiques qui ont gagné en complexité depuis le XVIII^e siècle au point d'être difficiles à interpréter (Jackson, 2001). D'autre part, les passages surlignés sont ici privés de leur « contexte », c'est-à-dire du texte à partir duquel ils ont été produits. Or, une annotation entretient un lien de dépendance irréductible avec l'objet annoté.

Enfin, l'intégration automatisée d'index et de glossaires, sans contrôle éditorial, conduit à penser que n'importe quel scripteur pourrait produire ces technologies graphiques et intellectuelles (Goody, 1979), réalisées d'ordinaire par des professionnels du livre. Or, ces pratiques, qui peuvent être qualifiées de lettrées ou de savantes (Jacob, 1999 ; Gebers, 2008), parce qu'elles assurent l'intelligibilité des textes, ne sont pas ici exercées dans des espaces qui leur sont dévolus (Shelfari se présente comme « a community-powered encyclopedia for book lovers. »²⁴). Même les passages surlignés supposent des stratégies de capitalisation de la lecture, qui sont le propre des « travailleurs du savoir »²⁵ ou des « personnes simplement instruites » pour reprendre une formule de Cavallo (*Lire à Byzance*, 2006, p. 83). Or, s'ils peuvent bien être présents sur ces réseaux, ils ne sont jamais présentés. Les réseaux sociaux du livre semblent en effet s'adresser à une large audience. Aussi l'activité d'écriture tend-elle dans cette perspective à devenir une « activité de masse » (Dominique Boullier, 2013, p. 43).

Dès lors, comment comprendre l'élaboration depuis 2010 de réseaux spécialisés dans l'exploitation industrielle des annotations de lecteurs, alors que ces productions sont

²⁴ Source : <http://www.shelfari.com/>, le 20/9/2014.

²⁵ Cabanac (2008), qui reprend cette notion à Drucker (1959), définit les « travailleurs du savoir » comme « les individus employés pour assimiler et produire de la connaissance à partir des informations qu'ils consultent. En présence des mêmes éléments d'information, deux individus distincts produiront un résultat distinct en fonction de leurs connaissances et expériences différentes. Typiquement, ils travaillent dans le design, la publicité, le marketing, le management, la communication, la justice, la finance, la recherche... » (p. 7).

considérées comme personnelles, difficiles à exploiter et à comprendre en dehors d'une communauté restreinte d'interprétation et liées *a priori* à des pratiques bien identifiées ?

3 Hypothèses

Un certain nombre d'hypothèses peuvent être formulées pour répondre à cette question :

- L'ensemble des petits textes réalisés (passages surlignés, commentaires, notes, etc.) fait l'objet d'une standardisation sémiotique et technique qui les rend socialement compréhensibles, partageables et signifiants. On sait en effet que les logiciels d'écriture anticipent les écrits pour les écrans dans des cadres d'écriture (Thévenot, 1993 ; Flichy, 1995 ; Bardini, 1996 ; Souchier, Jeanneret, Le Marec, 2003). On peut penser que les réseaux sociaux du livre procèdent de la même façon : ils inscrivent les écrits produits à partir de leurs cadres d'écriture dans un « procès d'industrialisation » (Yves Jeanneret, 2008, p. 237) ; ils font ainsi « partiellement ou totalement, l'économie de la force et du temps de travail humain » (Pierre Mœglin, 2005, p. 252)
- Tout en mobilisant un imaginaire des formes stéréotypées de la culture du livre et de l'écriture (Candel, 2007, 2008), nos dispositifs s'inscrivent dans une entreprise de « reconfiguration des pratiques lettrées » (Jeanneret, 2014, p. 33) ou de « conversion » (Doueihi, 2009), qui affaiblit la frontière entre les savoirs considérés comme « savants » et « ordinaires ». Bien plus, elle « constitue une rupture avec certaines de nos pratiques lettrées. » (Doueihi, 2013, empl. 40²⁶) Les petits textes produits participeraient ainsi d'une « culture anthologique » (Doueihi), portée par le code informatique qui transforme le savoir et redistribue les rôles et les statuts des acteurs du livre (lecteur, auteur, bibliothécaire, musée, etc.). Une tension pourrait donc être observable entre la monstration de formes livresques de la culture, nécessaire à la captation des utilisateurs, et une culture de l'innovation, qui cherche à dépasser cet héritage en inventant d'autres formes (Manovich, 2010, 2013 ; Doueihi, 2013).
- Les dispositifs informatiques conçus sont au cœur d'un « carrefour de consommation » (« consumption junction », Schwartz Cowan, 1987) qui « met les

²⁶ Abréviation d' « emplacement » qui, dans les éditions du Kindle d'Amazon, remplace la notion de « page ».

ingénieurs en contact avec d'autres réseaux d'acteurs, plus hétérogènes, notamment les régulateurs et les spécialistes du design et du marketing » (Frau-Meigs, 2011, p. 33). Les concepteurs de nos réseaux sociaux du livre pourraient ainsi faire partie d'un de ces carrefours (celui du « Web 2.0 »), qui mobilise des représentations et des discours proches (promotion du collaboratif, incitation à la participation, etc.) ou relativement proches à partir desquels ils pensent et travaillent les formes de la culture du livre et de la lecture tout en exerçant une certaine « influence » ou action sur les lettrés et les savants (on trouve en effet ce modèle « participatif » bien représenté dans les institutions²⁷). Une même « “mentalité entrepreneuriale” » serait donc à l'œuvre qui privilégierait « l'utilisation de tous les moyens humains et techniques pour concourir au rendement et à la productivité » (Pierre Mœglin, 2005, p. 252).

4 Ancrage disciplinaire

Étudiant à l'EHESS pendant 3 ans, ma thèse s'est progressivement nourrie de théories qui appartenaient à des disciplines ou des courants très différents (humanisme numérique, anthropologie des savoirs et de l'écriture, histoire des idées et des mentalités, socio-économie et politique du Web et d'Internet, etc.). Ces croisements théoriques et disciplinaires s'articulent cependant bien autour des Sciences de l'Information et de la Communication.

Il me semble en effet qu'elles sont le plus à même de fournir les outils méthodologiques nécessaires au traitement de mes hypothèses, qui couvrent des questions sur l'écriture, sur sa circulation médiatique et son industrialisation à partir des dispositifs informatiques. Les notions ainsi abordées (le « texte », le « livre », les « réseaux », etc.) ne peuvent donc pas faire l'économie des attentes de la section 71 du Conseil National des Universités²⁸ qui invite à prendre en compte les « processus d'information ou de communication relevant d'actions contextualisées, finalisées, prenant appui sur des techniques, sur des dispositifs, et participant des médiations sociales et culturelles »²⁹. Les SIC³⁰ ne peuvent cependant pas être limitées à

²⁷ « les musées s'engagent dans le participatif numérique en espérant augmenter et diversifier leurs publics. Partant du postulat qu'en proposant activement aux usagers du Web participatif de devenir de fidèles visiteurs, ils prennent place dans la mouvance de la diffusion des savoirs et de la culture, y compris par les réseaux sociaux. » (Marie-Sylvie Poli, août 2013, p. 10)

²⁸ Précisées à cette adresse : <http://www.cpcnu.fr/Web/section-71>.

²⁹ Voir la page du *Conseil National des Universités* : <http://www.cpcnu.fr/Web/section-71>.

la section institutionnelle qui les représenterait. Nous avons en effet affaire à une discipline, c'est-à-dire à un « métalangage, des méthodologies, des théories, des problématiques et des objets » (Carbou, 2013, § 2). C'est pourquoi je présenterai d'abord un certain nombre de théories pour chaque terme mobilisé dans cette thèse avant de trancher ou de prendre position.

Bien sûr, l'interdisciplinarité n'est pas propre aux SIC ; elle est, plus généralement, propre aux sciences sociales, depuis qu'elles ont abandonné le « rêve d'un accord épistémologique ». Ainsi, « le désaccord est resté la règle et la controverse sur la nature de nos savoirs est demeurée l'un des ressorts les plus puissants de notre fécondité intellectuelle. »³¹ Si elles n'hésitent pas à mobiliser un ensemble de disciplines, les SIC se distinguent par la construction de l'objet de recherche à partir d'une perspective essentiellement communicationnelle (c'est le « *point de vue communicationnel* », Davallon, 2004, p. 34) :

le propre des Sciences de l'Information et de la Communication est de constituer des processus en objet de recherche. L'unité des Sciences de l'Information et de la Communication repose, d'ailleurs, sur le fait qu'elles s'attachent à décrire, à l'aide d'outils de diverses sciences humaines, des processus repérables dans tous les champs de l'activité humaine, et que ces processus fondent leur identité épistémologique même. (Ollivier, 2000, p. 27.)

Une telle démarche consiste ainsi à poser le problème en termes communicationnels tout en s'assurant que les théories mobilisées sont compatibles entre elles (Ollivier, 2007, p. 297). En effet, l'épistémologie de notre discipline reposerait sur sa capacité « à articuler, plus que d'autres sciences sociales, des processus et des techniques, des pratiques et des dispositifs. » (Monnoyer-Smith cité par Bourdeloie et Douère, 2014, p. 23). Je serai attentif à ces recommandations lors de la présentation des méthodologies envisagées pour traiter le corpus.

5 Corpus (1)

Les hypothèses posées permettent déjà d'écarter à peu près tous les logiciels d'annotation (PDF Expert, Goodreader, iAnnotate, etc.) aujourd'hui présents sur les tablettes dites numériques, qui s'adressent aux « professionnels du savoir » ou qui se sont adressé à eux de

³⁰ J'utiliserai désormais ce sigle.

³¹ Jean-Louis Fabiani, « Faire son choix théorique en sciences sociales » dans Moritz Hunsmass et Sébastien Kapp, *Devenir chercheur. Ecrire une thèse en sciences sociales*, Editions de l'EHESS, 2013, p. 48.

1989 à 2008³² sans pour autant présenter les caractéristiques des réseaux sociaux (définis plus bas). On peut également exclure tous les logiciels qui peuvent correspondre à des réseaux d'annotation de textes, ou qui ont l'ambition d'en devenir (Textus³³, Hypothes.is³⁴, etc.), mais qui ne s'inscrivent pas dans une perspective industrielle ou ne s'adressent pas à un large public (Textus est tourné vers le milieu étudiant et Hypothes.is vers les universitaires). Lancé en 2009, Rap Genius encourageait plutôt à l'origine à l'annotation de chansons de rap. Récemment rebaptisé « Genius », il s'est doté d'un nouveau slogan (« Annotate the World »³⁵). Mais s'il permet aujourd'hui d'annoter n'importe quel texte (discours politiques, articles journalistes, textes historiques et littéraires, etc.) il n'est pas spécifiquement spécialisé dans l'annotation du livre et ne se réfère pas à la mémoire sémiotique de ses formes.

5.1 Premier corpus : des dispositifs de lecture et d'écriture

5.1.1 Corpus strict

Mon premier corpus est donc constitué d'entreprises ou de « start-up » (Readmill, Kobo, Amazon, Copia, BookLiners, OpenMargin, RethinkBooks, SocialBooks, SubText, BookGlutton) qui partagent un certain nombre de caractéristiques communes. Elles permettent en effet l'annotation de livres numériques, dans des réseaux sociaux sur Internet, et mobilisent tout un imaginaire ou une mémoire des formes de la culture livresque.

Ce premier corpus comprend un corpus strict et un corpus élargi. Le premier corpus (strict) est constitué de trois entreprises : Kobo, Readmill, Amazon. Elles n'ont pas émergé en même

³² Cabanac (2008) répertorie ainsi 64 logiciels d'annotation au cours de cette période, adressés aux professionnels du savoir (étudiants, professeurs, médecins, etc.).

³³ Annoncé en décembre 2011, *Textus* est un projet de l'*Open Knowledge Foundation* (une organisation qui milite pour la mise à disposition des connaissances auprès du plus grand nombre : <http://blog.okfn.org/>). Ce projet se présente comme un logiciel d'annotation « Open Source » (le code est disponible et publié) qui doit permettre aux communautés universitaires de travailler ensemble autour de textes du domaine public. Pour plus d'informations : Marc Jahjah, « Textus : une solution d'annotation Open Source, 13 août 2012, <http://www.sobookonline.fr/annotation/textus-une-solution-dannotation-open-source-et-collaborative/>

³⁴ Open Source, indépendant et à but non lucratif, Hypothes.is est un logiciel qui permet d'annoter des pages Web. Son apport repose essentiellement sur le statut des annotateurs qui est censé garantir la qualité de l'annotation et, par conséquent, la fiabilité des informations apportées, en complément d'un article journaliste du Web par exemple. Le but est de permettre à des travailleurs du savoir de commenter scientifiquement des articles du Web, des textes religieux ou de la littérature. Bref, le but est de rendre citable des articles en ligne, qui n'auraient par exemple pas bénéficié de l'« adoubement » des revues.

³⁵ Voir : <http://genius.com/>. Source consultée le 20/9/2014.

temps, n'ont pas la même taille, les mêmes objectifs et les mêmes moyens. À l'inverse de Readmill, Kobo et Amazon proposent ainsi aujourd'hui de nombreux appareils de lecture :

	Appareils	Date de sortie	Type	Formats	Tactile	OS	Socialisation	Connectivité
Appareils de Kobo	Kobo eReader Wireless	2010	Liseuse	ePub et cie	Non	Linux	Non	Câble
	Kobo eReader Touch	2011	Liseuse	ePub et cie	Oui	Linux	Non	Wifi/câble
	Kobo by Fnac	2011	Liseuse	ePub	Oui	Linux	Oui	Wifi/câble
	Kobo Arc 1	2012, 2013	Tablette	ePub et cie	Oui	Android	Oui	Wifi/câble
	Kobo Vox	2012	Tablette	ePub et cie	Oui	Android	Oui	Wifi/câble
	Kobo Glo	2012	Liseuse	ePub et cie	Oui	Android	Oui	Wifi/câble
	Kobo Mini	2012	Liseuse	ePub et cie	Oui	Linux	Oui	Wifi/câble
	Kobo Arc 2	2013	Liseuse	ePub et cie	Oui	Android	Oui	Wifi/câble
	Kobo Aura HD	2013	Liseuse	ePub et cie	Oui	Android	Oui	Wifi/câble
	Kobo Aura	2013	Tablette	ePub et cie				
Appareils d'Amazon	Kindle	2007	Liseuse	MOBI et cie	Non	Linux	Non	3G
	Kindle 2	2009	Liseuse	MOBI et cie	Non	Linux	Non	Wifi/câble
	Kindle DX	2009	Liseuse	MOBI	Non	Linux	Non	Câble
	Kindle Keyboard	2010	Liseuse	MOBI	Non	Linux	Non	Wifi/câble
	Kindle Fire	2011	Tablette	KF8	Oui	Android	Oui	Wifi/câble
	Kindle 4	2011	Liseuse	KF8 et cie	Oui	Linux	Non	Wifi/câble
	Kindle Touch	2011	Liseuse	KF8 et cie	Oui	Linux	Non	3G
	Kindle 5	2012	Liseuse	KF8 et cie	Oui	Linux	Non	3G
	Kindle Paperwhite 1	2012	Liseuse	KF8 et cie	Oui	Linux	Oui	3G/Wifi
	Kindle Paperwhite 2	2013	Liseuse	KF8 et cie	Oui	Linux	Oui	3G/Wifi

Figure 5 - Appareils de lecture de livres numériques de Kobo et Amazon

5.1.1.1 Historique

Ces entreprises n'ont pas non plus la même histoire. Le Kindle d'Amazon, un appareil spécifiquement dédié à la lecture de livres, a été lancé en 2007, à une époque où le livre numérique ne bénéficiait pas encore de la popularité relative que la tablette d'Apple (iPad), qui permet au contraire la manipulation d'un ensemble de formes médiatiques (livres, films, chansons, etc.), allait lui donner. Readmill et Kobo, au contraire, furent respectivement créés en 2010 et 2009 et profitèrent ainsi du succès d'Amazon et d'Apple. Mais Readmill, contrairement à Kobo ou Amazon, ne propose pas de catalogue de livres numériques : ils ne peuvent pas être achetés à partir d'une « boutique ». Ce que fournissait³⁶ essentiellement Readmill était donc d'abord un logiciel disponible sur le système d'exploitation d'Apple (iOS), et sur celui d'Android, à partir duquel les livres pouvaient être lus et annotés ; Readmill était ensuite un site Web sur lequel ces annotations pouvaient être notamment retrouvées.

³⁶ Readmill a en effet été racheté en 2014 par Dropbox. Depuis, le service a été fermé.

5.1.1.2 *Caractéristiques communes*

Ces trois dispositifs présentent là aussi des caractéristiques communes : ils rendent publics les petits textes produits par leurs utilisateurs, soit sur des sites Web (Readmill³⁷, Kindle Highlights³⁸) soit dans les logiciels d'annotation (Kobo, Kindle, Readmill) ; ils mobilisent les signes d'une culture du livre (images de vieilles couvertures, de signatures manuscrites, etc.) et tout un arsenal de fonctionnalités « participatives » (voir ci-dessous pour une description synchrone et diachronique). Ils ont tous un logiciel disponible sur l'iPad d'Apple et autorisent donc une comparaison. Les logiciels présents sur les appareils de lecture de Kobo/Kindle ou sur les téléphones/tablettes de constructeurs utilisant le système d'exploitation Android sont assez semblables à ceux de l'iPad, mais comportent parfois des différences (des manques essentiellement³⁹). Il aurait été intéressant de les suivre, mais pour des raisons de faisabilité (et de coûts) je ne peux pas les décrire dans le détail ici. Par conséquent, comme je possède un iPad (obtenu en décembre 2010), les analyses exhaustives des logiciels de lecture et d'écriture de livres numériques seront menées à partir de ce support.

Je privilégie donc le logiciel de lecture et d'écriture sur iPad par rapport à celui de tous les autres appareils. Mais je privilégie également celui-ci sur celui des sites Web. En effet, Amazon et Readmill proposent un site Web sur lequel les annotations produites à partir d'un iPad (ou d'un autre support) peuvent être non seulement retrouvées, mais en plus commentées, partagées, sauvegardées dans le profil de l'utilisateur, etc. Mais il y a antériorité du logiciel iPad sur le site Web : l'annotation doit d'abord être produite pour ensuite circuler :

³⁷ <https://readmill.com/>.

³⁸ <https://kindle.amazon.com>.

³⁹ Généralement, les logiciels de lecture pour iOS (Iphone et iPad) sont plus complets que pour Android (téléphones et tablettes de constructeurs variés). C'est le cas du logiciel Kindle sur IOS et sur Android. Voir : <http://www.teleread.com/kindle/kindle-for-android-vs-kindle-for-ipad/>, 14 janvier 2013 (consultée le 20/9/2014).

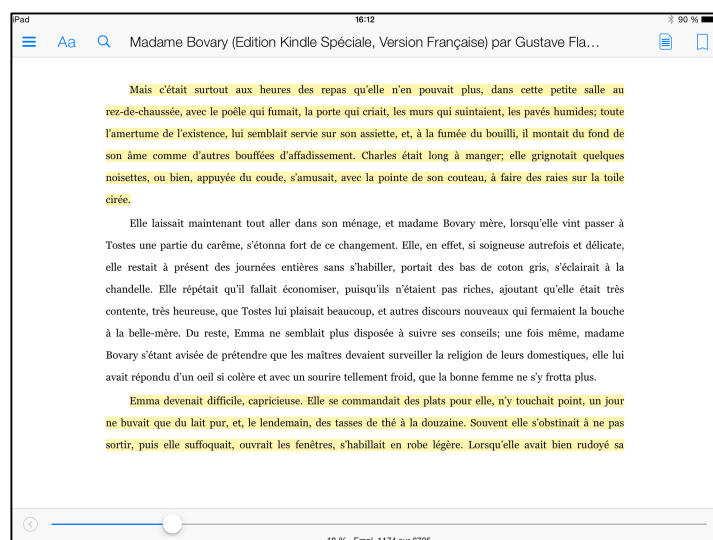


Figure 6 - Passage surligné à partir du logiciel Kindle sur iPad



Figure 7 - Circulation du passage surligné vers le site Web du Kindle

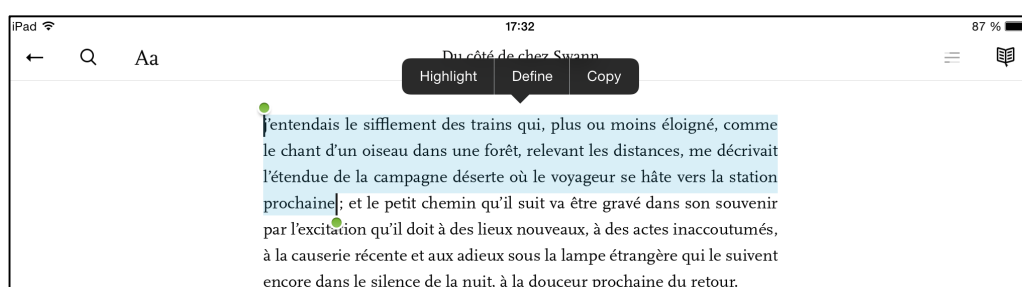


Figure 8 - Passage surligné à partir du logiciel Readmill sur iPad



Figure 9 - Circulation du passage surligné vers le site Web de Readmill

Ces trois entreprises semblent par ailleurs faire partie d'un même « champ discursif » (Maingueneau, 2009) : elles produisent des discours, notamment dans les grandes conférences internationales (sur l'édition numérique, mais également sur le Web), se réfèrent souvent les unes aux autres, s'opposent, justifient les particularités de leur offre par rapport au concurrent. Un même héritage (culture livresque) et des discours semblables pourraient donc les animer.

5.1.1.3 Récapitulatif et précisions

On peut ainsi récapituler schématiquement les éléments sur lesquels les analyses seront menées (les approches ne sont ici précisées qu'à titre indicatif ; je les détaille plus loin).

Eléments analysés	Chronologie	Approches théoriques
Logiciels de lecture/écriture sur iPad	2010-2014	Sémiotique(s), industries culturelles humanisme numérique
Sites web	2009-2014	Sémiotique(s), industries culturelles humanisme numérique
Discours publics	2008-2014	Analyse du discours, sociologie, sémiotique, industries culturelles
Blogs personnels/ de l'entreprise	2003-2014	Analyse du discours

Figure 10 - récapitulatif du premier corpus (corpus strict)

Comme on peut le voir, les dates entre chaque groupe d'éléments analysés ne correspondent pas. Le premier groupe (« logiciels de lecture/écriture sur iPad ») s'étale de 2010-2014, du

lancement de l'application Kindle/Kobo sur iPad⁴⁰ à la fermeture du service de Readmill⁴¹. Le deuxième groupe correspond à la mise en place du site Web « Amazon Highlights » (l'ensemble des passages surlignés par les utilisateurs du Kindle peut être retrouvé sur un site dédié) et à la fermeture de celui de Readmill. Le troisième groupe couvre la première conférence d'Amazon Kindle, où apparaît le mot « annotation », et la dernière de Readmill. Le quatrième groupe, enfin, comprend le premier billet de blog de Michael Serbinis (fondateur de Kobo), qui rend compte de ses ambitions « entrepreneuriales », et le dernier billet du blog de l'entreprise Readmill analysé. Un dernier groupe est composé de documents épars (code informatique et dossier de presse). Chaque entreprise a sa propre chronologie qui apparaîtra dans le corps même de la thèse, tout comme les sources et les documents exploités.

Certes, le premier discours analysé date de 2003. Mais Kobo n'existait pas encore. C'est pourquoi j'ai retenu les dates 2008-2014 pour le titre, la première correspondant au lancement de BookGlutton (le premier logiciel pour annoter « socialement » des livres) et la deuxième à la date de fermeture de l'entreprise Readmill qui fut rachetée la même année par Dropbox.

5.1.1.4 Synchronie et diachronie des fonctionnalités

Les descriptions sémiotiques/discursives exhaustivement menées le seront à partir de la dernière version de chaque logiciel sur iPad. Cela dit, chaque passage d'une version à une autre éclaire des stratégies, des intentions, des évolutions qui seront ponctuellement relevées. Je fournis ici un récapitulatif sommaire des fonctionnalités de chaque logiciel (sur iPad) qui justifient le corpus, et je donne au lecteur l'historique de leur intégration. Je propose aussi un historique de l'ensemble des fonctionnalités de tous les logiciels d'une même entreprise (iPad, site Web, PC, MAC, appareils de lecture et d'écriture pour Kobo et Amazon). Pour éviter de surcharger cette introduction, je me limite à quelques étapes significatives (celles qui concernent mon propre sujet, soit la production d'annotations à partir de ces logiciels).

⁴⁰ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kindle-ipad-app-available-in-the-app-store/>, 3 avril, 2010 (le 20/09/2014).

⁴¹ Source : <https://readmill.com/>, 28 mars 2014 (le 20/9/2014).

5.1.1.4.1 Amazon

5.1.1.4.1.1 Descriptif sommaire du logiciel sur iPad

Le logiciel de référence est *Kindle App* (4.5.2)⁴² de septembre 2014 qui permet :

- Surligner un passage de livre numérique.
- Ajouter une note à un passage.
- Visualiser les passages populaires surlignés par d'autres utilisateurs.
- Visualiser des résumés/description de personnages par les utilisateurs de Shelfari.
- Faire circuler un passage/une note sur les « réseaux sociaux » (Facebook, Twitter).
- Exporter des notes par mail.

5.1.1.4.1.2 Chronologie des fonctionnalités du logiciel Kindle sur iPad

Mars 2009	Lancement du logiciel Kindle sur iOS (iPhone) ⁴³ .
Octobre 2010	Liste de personnages/ résumés intégrés dans le logiciel iPad grâce aux contenus produits par les lecteurs du réseau Shelfari racheté par Amazon ⁴⁴ .
Février 2011	Intégration des numéros des pages de chaque livre (Amazon avait privilégié jusque-là sa propre norme : l'« emplacement ») ⁴⁵ .
Décembre 2011	Synchronisation automatique grâce au « cloud » d'un même livre lu sur un autre appareil de lecture (même localisation dans le livre) ⁴⁶ .
Juin 2012	MAJ 3.1 du logiciel Kindle sur iOS (Iphone, iPad) et Android : « Improved reading experience on iPad: smaller margins and a cleaner look help you focus on the author's words. » ⁴⁷
Juin 2013	Surligner un passage sur plusieurs « pages » d'affilée ⁴⁸ .

⁴² Téléchargeable sur : <https://itunes.apple.com/fr/app/kindle/id302584613?mt=8>.

⁴³ Source : <http://www.teleread.com/drm/amazon-releases-kindle-app-for-iphone/>. Toutes les sources suivantes ont été consultées le 20/9/2014.

⁴⁴ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kindle-app-updated-to-version-2-3/>.

⁴⁵ Source : http://the-digital-reader.com/2011/02/15/kindle-for-ios-updated-now-supports-page-numbers/#.VDb3kil_tKQ.

⁴⁶ Source : http://the-digital-reader.com/2011/12/21/kindle-for-iphone-ipad-updated-now-supports-pdf-kindle-cloud-and-more/#.VDb3QCl_tKQ. La mise à jour pour le Kindle 4 interviendra le mois suivant : http://the-digital-reader.com/2011/10/14/k3-updated-now-supports-kindle-cloud/#.VDb3Til_tKQ.

⁴⁷ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kindle-ios-app-updated-to-version-3-1-android-app-updated-also/>.

⁴⁸ Source : http://the-digital-reader.com/2013/06/05/kindle-for-ipad-iphone-updated-with-new-margin-options-multi-page-highlights-font-options-and-more/#.VDb2xil_tKQ.

Septembre 2013	Les livres peuvent être organisés dans des « collections » (dossiers) ⁴⁹ .
Août 2014	Export des notes par mail.
Septembre 2014	« Copier/coller un passage » de livre ⁵⁰ .

5.1.1.4.1.3 Chronologie générale des fonctionnalités de tous les logiciels de marque Kindle

Mars 2009	Lancement du logiciel Kindle sur iPhone ⁵¹ .
Octobre 2010	MAJ 2.3 du logiciel Kindle sur iOS (iPad) : liste de personnages/ résumés intégrés dans le logiciel grâce aux contenus produits par les lecteurs du réseau Shelfari racheté par Amazon ⁵² . MAJ du logiciel Kindle sur MAC : possibilité de produire des notes et des passages surlignés ⁵³ .
Été 2010	Lancement du logiciel Kindle pour tous les appareils utilisant Android ⁵⁴ .
Février 2011	Le logiciel Kindle sur iPad intègre les numéros des pages de chaque livre (Amazon avait privilégié jusque-là sa propre norme : l'« emplacement ») ⁵⁵ .
Décembre 2011	Le logiciel Kindle sur iPad permet de synchroniser automatiquement grâce au « cloud » un même livre lu sur le Kindle 3 par exemple ⁵⁶ .
12 février 2012	Le logiciel Kindle sur PC introduit les « passages populaires » (« popular highlights ») ⁵⁷ .
Juin 2012	MAJ 3.1 du logiciel Kindle sur iOS (Iphone, iPad) et Android : « Improved reading experience on iPad: smaller margins and a cleaner look help you focus on the author's words. » ⁵⁸

⁴⁹ Source : <http://www.teleread.com/kindle-for-iphone/kindle-for-ios-updated-with-collections-sort-of/>.

⁵⁰ Source : http://the-digital-reader.com/2014/09/18/kindle-ipad-iphone-updated-ios8/#.VDb2eyl_tKQ.

⁵¹ Source : <http://www.teleread.com/drm/amazon-releases-kindle-app-for-iphone/>.

⁵² Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kindle-app-updated-to-version-2-3/>.

⁵³ Source : http://the-digital-reader.com/2010/10/19/kindle-4-mac-updated/#.VDb3sSl_tKQ.

⁵⁴ Source : <http://www.teleread.com/chris-meadows/kindle-app-coming-to-android-will-allow-in-app-book-purchases/>.

⁵⁵ Source : http://the-digital-reader.com/2011/02/15/kindle-for-ios-updated-now-supports-page-numbers/#.VDb3kil_tKQ.

⁵⁶ Source : http://the-digital-reader.com/2011/12/21/kindle-for-iphone-ipad-updated-now-supports-pdf-kindle-cloud-and-more/#.VDb3QCl_tKQ. La mise à jour pour le Kindle 4 interviendra le mois suivant : http://the-digital-reader.com/2011/10/14/k3-updated-now-supports-kindle-cloud/#.VDb3Til_tKQ.

⁵⁷ Source : http://the-digital-reader.com/2011/02/12/new-update-available-for-kindle-4-pc/#.VDb3nil_tKQ.

⁵⁸ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kindle-ios-app-updated-to-version-3-1-android-app-updated-also/>.

Juin 2013	Le logiciel Kindle sur iPad permet maintenant de surligner un passage sur plusieurs « pages » d’affilée ⁵⁹ .
Septembre 2013	MAJ du logiciel Kindle pour iOS : les livres peuvent être organisés dans des « collections » (dossiers) ⁶⁰ .
Août 2014	Export des notes par mail.
Septembre 2014	La fonctionnalité « copier un passage » est maintenant disponible sur le logiciel Kindle sur iPad ⁶¹ .

5.1.1.4.2 Kobo

5.1.1.4.2.1 Description sommaire du logiciel sur iPad

Le logiciel de référence est *Kobo by Fnac* (7.3)⁶² d’août 2014 pour iPad qui permet :

- Surligner un passage de livre numérique.
- Ajouter une note à un passage.
- Obtenir une « récompense ».
- Visualiser les notes produites à partir de la table des matières du livre.
- « Chatter » avec des « amis » dans les « marges » du livre.
- Obtenir des statistiques de lecture (nombre de pages, genres représentés, notes produites...).

5.1.1.4.2.2 Chronologie des fonctionnalités du logiciel Kobo sur iPad

Mars 2010	lancement de l’application iPad de Kobo ⁶³ .
Août 2010	Intégration du format ePub ⁶⁴ .
Octobre 2010	Mise à jour du logiciel : « Turn a page using a page curl, just like turning a page in a real book » ⁶⁵ .

⁵⁹ Source : http://the-digital-reader.com/2013/06/05/kindle-for-ipad-iphone-updated-with-new-margin-options-multi-page-highlights-font-options-and-more/#.VDdb2xil_tKQ.

⁶⁰ Source : <http://www.teleread.com/kindle-for-iphone/kindle-for-ios-updated-with-collections-sort-of/>.

⁶¹ Source : http://the-digital-reader.com/2014/09/18/kindle-ipad-iphone-updated-ios8/#.VDdb2eyl_tKQ.

⁶² Téléchargeable sur : <https://itunes.apple.com/fr/app/kobo-by-fnac/id480683940?mt=8>.

⁶³ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-launches-global-ereading-applications-for-the-ipad-regionalized-in-some-areas/>.

⁶⁴ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-iphone-app-updated/>.

⁶⁵ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-app-updated-2/>.

Mai 2011	Lancement de « Reading Life » sur iPad et iPhone ⁶⁶ : partage de passages surlignés, « chat » avec des « amis » dans les « marges » des livres, possibilité d'obtenir des récompenses après avoir effectué certaines actions (faire circuler un passage surligné depuis le logiciel de lecture jusqu'à Facebook).
Septembre 2011	Lancement de « Kobo Pulse » ⁶⁷ : les auteurs peuvent commenter leurs livres et « discuter » avec les lecteurs.
Octobre 2011	Partenariat avec la Fnac ⁶⁸ et lancement du logiciel « Kobo by Fnac » sur iPad.

5.1.1.4.2.3 Chronologie des fonctionnalités de l'ensemble des logiciels de marque Kobo

Mars 2010	lancement de l'application iPad de Kobo ⁶⁹
Août 2010	Intégration du format ePub ⁷⁰ .
Octobre 2010	Mise à jour du logiciel : « Turn a page using a page curl, just like turning a page in a real book » ⁷¹
Décembre 2010	Lancement de « Reading Life » sur les appareils de lecture de Kobo ⁷² .
Mai 2011	Lancement de « Reading Life » sur iPad et iPhone ⁷³ .
Septembre 2011	Lancement de « Kobo Pulse » ⁷⁴ : les auteurs peuvent commenter leurs livres et « discuter » avec les lecteurs.
Octobre 2011	Partenariat avec la Fnac ⁷⁵ .

⁶⁶ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-updates-apple-app-with-social-reading-features/>.

⁶⁷ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-expands-reading-life-with-facebook-integration/>.

⁶⁸ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-partners-with-fnac-the-1-book-retailer-in-france/>.

⁶⁹ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-launches-global-ereading-applications-for-the-ipad-regionalized-in-some-areas/>.

⁷⁰ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-iphone-app-updated/>.

⁷¹ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-app-updated-2/>.

⁷² Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-makes-ereading-social-with-reading-life/>.

⁷³ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-updates-apple-app-with-social-reading-features/>.

⁷⁴ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-expands-reading-life-with-facebook-integration/>.

⁷⁵ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/kobo-partners-with-fnac-the-1-book-retailer-in-france/>.

5.1.1.4.3 Readmill

5.1.1.4.3.1 Description sommaire du logiciel sur iPad

Le logiciel de référence est *Readmill*⁷⁶ d'août 2014 pour iPad qui permet :

- Surligner un passage de livre numérique.
- Ajouter une note à un passage.
- Consulter les profils d'autres utilisateurs.
- Consulter l'activité des « amis » (passages dernièrement surlignés, etc.).
- Voir les passages surlignés par d'autres utilisateurs dans les marges.
- Partager d'une note/passage sur Facebook, Twitter, Pinterest.
- Rasseùbmer des notes/passages dans une « ligne du temps ».

5.1.1.4.3.2 Chronologie des fonctionnalités du logiciel sur iPad

Juillet 2011	Annonce de Readmill pour iPad ⁷⁷ .
Août 2011	Possibilité de surligner des passages de livres ⁷⁸ qui peuvent être partagés sur Facebook, Twitter, Tumblr. Dropbox est intégré à Readmill ⁷⁹ .
Février 2012	Les passages surlignés à partir du logiciel Readmill sur iPad, qui ont circulé jusqu'au site Internet de Readmill, peuvent être « aimés » (apparition du bouton « like » ⁸⁰).
Mars 2012	Les passages surlignés à partir du logiciel Readmill sur iPad peuvent être « aimés » (apparition du bouton Like) dans le logiciel même ⁸¹ .
Juin 2012	Readmill lance son « cloud » et le bouton « send to Readmill ». ⁸²
Septembre 2012	Readmill lance les pages « Authors » sur son site Internet ⁸³ .

⁷⁶ Le logiciel n'est évidemment plus téléchargeable puisque l'entreprise a fermé.

⁷⁷ Source : <http://blog.readmill.com/post/7303811388/a-few-words-about-readmill-for-ipad>.

⁷⁸ Source : <http://blog.readmill.com/post/9343347708/introducing-highlights>.

⁷⁹ Source : <http://blog.readmill.com/post/9620284956/using-dropbox-with-readmill>.

⁸⁰ Source : <http://blog.readmill.com/post/16987197806/we-like>.

⁸¹ Source : <http://blog.readmill.com/post/18786175010/readmill-for-ipad-liking-and-offline-sync>.

⁸² Source : <http://blog.readmill.com/post/24951049940/introducing-library-and-send-to-readmill>.

⁸³ Source : <http://blog.readmill.com/post/31470286621/authors-welcome-to-readmill>.

Juillet 2013	Le logiciel Readmill sur iPad permet d'annoter des PDFs, les profils utilisateurs sont directement consultables depuis le logiciel et les passages surlignés peuvent être partagés par mail ⁸⁴ .
Août 2013	Readmill introduit la fonctionnalité « @mentions » sur son site Internet (un utilisateur peut poser une question à un utilisateur en l'interpelant dans le commentaire d'une annotation).
Septembre 2013	Le logiciel Readmill sur iPad permet de surligner un passage sur plusieurs pages ⁸⁵ .
Octobre 2013	Lancement du logiciel Readmill sur Android ⁸⁶ . Les « notifications » sont introduites dans le logiciel sur iPad (chaque fois qu'un utilisateur de mon cercle relationnel produit une annotation, je suis averti par une notification qui apparaît sur l'écran d'accueil de mon support de lecture ⁸⁷).
Novembre 2013	Le logiciel Readmill sur Android permet le surlignage des textes ⁸⁸ . Le logiciel Readmill sur iOS (iPad, Iphone) permet de faire circuler un passage surligné sur le réseau Pinterest ⁸⁹ . Les autres utilisateurs sont maintenant visibles depuis les « marges » du logiciel sur iPad et iPhone ⁹⁰ .
Décembre 2013	L'ensemble des activités des autres utilisateurs est consultable depuis le logiciel sur iOS (iPhone et iPad) ⁹¹ .
Février 2014	Les livres lus sur iOS (iPad) sont synchronisables sur Android (et vice-versa) ⁹² . Un utilisateur peut interpeler un autre dans le commentaire d'un passage surligné avec « @mention ».

5.1.1.4.3.3 Chronologie des fonctionnalités des logiciels Readmill (iOS, Android, site)

Juillet 2011	Annnonce de Readmill pour iPad ⁹³ .
Août 2011	Possibilité de surligner des passages de livres ⁹⁴ qui peuvent être partagés sur

⁸⁴ Source : <http://blog.readmill.com/post/55876252333/readmill-for-ios-profiles-email-sharing-and>.

⁸⁵ Source : <http://blog.readmill.com/post/61677767747/feature-focus-highlighting-across-pages>.

⁸⁶ Source : http://the-digital-reader.com/2013/10/03/readmill-finally-launches-android-app/#.VDdb7zSl_tKQ.

⁸⁷ Source : <http://blog.readmill.com/post/64393860563/continue-discussions-with-push-notifications>.

⁸⁸ Source : <http://blog.readmill.com/post/67661891945/highlighting-for-android-is-here>.

⁸⁹ Source : <http://blog.readmill.com/post/67057300064/pin-highlights-to-pinterest-with-readmill-for-ios>.

⁹⁰ Source : <http://blog.readmill.com/post/66184218374/a-new-way-to-read-together>.

⁹¹ Source : <http://blog.readmill.com/post/69587450499/read-alongside-friends-with-your-feed>.

⁹² Source : <http://blog.readmill.com/post/77280924969/new-for-android-sync-your-entire-library>.

⁹³ Source : <http://blog.readmill.com/post/7303811388/a-few-words-about-readmill-for-ipad>.

Facebook, Twitter, Tumblr. Dropbox est intégré à Readmill⁹⁵.

Février 2012	Les passages surlignés à partir du logiciel Readmill sur iPad, qui ont circulé jusqu'au site Internet de Readmill, peuvent être « aimés » (apparition du bouton « like » ⁹⁶).
Mars 2012	Les passages surlignés à partir du logiciel Readmill sur iPad peuvent être « aimés » (apparition du bouton Like) dans le logiciel même ⁹⁷ .
Juin 2012	Readmill lance son « cloud » et le bouton « send to Readmill ». ⁹⁸
Septembre 2012	Readmill lance les pages « Authors » sur son site Internet ⁹⁹ .
Juillet 2013	Le logiciel Readmill sur iPad permet d'annoter des PDFs, les profils utilisateurs sont directement consultables depuis le logiciel et les passages surlignés peuvent être partagés par mail ¹⁰⁰ .
Août 2013	Readmill introduit la fonctionnalité « @mentions » sur son site Internet (un utilisateur peut poser une question à un utilisateur en l'interpelant dans le commentaire d'une annotation).
Septembre 2013	Le logiciel Readmill sur iPad permet de surligner un passage sur plusieurs pages ¹⁰¹ .
Octobre 2013	Lancement du logiciel Readmill sur Android ¹⁰² . Les « notifications » sont introduites dans le logiciel sur iPad (chaque fois qu'un utilisateur de mon cercle relationnel produit une annotation, je suis averti par une notification qui apparaît sur l'écran d'accueil de mon support de lecture ¹⁰³).
Novembre 2013	Le logiciel Readmill sur Android permet le surlignage des textes ¹⁰⁴ . Le logiciel Readmill sur iOS (iPad, Iphone) permet de faire circuler un passage surligné sur le réseau Pinterest ¹⁰⁵ . Les autres utilisateurs sont maintenant visibles depuis les « marges » du logiciel sur iPad et iPhone ¹⁰⁶ .

⁹⁴ Source : <http://blog.readmill.com/post/9343347708/introducing-highlights>.

⁹⁵ Source : <http://blog.readmill.com/post/9620284956/using-dropbox-with-readmill>.

⁹⁶ Source : <http://blog.readmill.com/post/16987197806/we-like>.

⁹⁷ Source : <http://blog.readmill.com/post/18786175010/readmill-for-ipad-liking-and-offline-sync>.

⁹⁸ Source : <http://blog.readmill.com/post/24951049940/introducing-library-and-send-to-readmill>.

⁹⁹ Source : <http://blog.readmill.com/post/31470286621/authors-welcome-to-readmill>.

¹⁰⁰ Source : <http://blog.readmill.com/post/55876252333/readmill-for-ios-profiles-email-sharing-and>.

¹⁰¹ Source : <http://blog.readmill.com/post/61677767747/feature-focus-highlighting-across-pages>.

¹⁰² Source : http://the-digital-reader.com/2013/10/03/readmill-finally-launches-android-app/#.VDb7zSl_tKQ.

¹⁰³ Source : <http://blog.readmill.com/post/64393860563/continue-discussions-with-push-notifications>.

¹⁰⁴ Source : <http://blog.readmill.com/post/67661891945/highlighting-for-android-is-here>.

¹⁰⁵ Source : <http://blog.readmill.com/post/67057300064/pin-highlights-to-pinterest-with-readmill-for-ios>.

- Décembre 2013** L'ensemble des activités des autres utilisateurs sont consultables depuis le logiciel sur iOS (iPhone et iPad)¹⁰⁷.
- Février 2014** Les livres lus sur iOS (iPad) sont synchronisables sur Android (et vice-versa)¹⁰⁸. Un utilisateur peut interpeler un autre dans le commentaire d'un passage surligné avec « @mention ».

5.1.2 Corpus élargi

5.1.2.1 Présentation sommaire

Le corpus élargi comprend des « réseaux sociaux » (Open Margin, Subtext, BookGlutton, Copia, RethinkBooks, BookLiners, SocialBooks) qui présentent les mêmes caractéristiques (production d'annotations, partage sur des réseaux externes, visibilité des annotations d'autres utilisateurs, etc.). J'y recours ponctuellement pour montrer qu'il existe un « champ » plus vaste dans lequel ces réseaux partagent des représentations semblables, mais s'opposent aussi. Pour aider le lecteur à s'y retrouver, voici une description sommaire de chacun d'eux :

- BookGlutton¹⁰⁹ : créé en 2008, le réseau américain BookGlutton a fonctionné jusqu'en 2013 sur un site Web dédié (voir l'image plus haut). Les utilisateurs pouvaient se constituer en petits groupes de lecteurs « dans » les « marges » de textes (souvent classiques et issus du Projet Gutenberg¹¹⁰). La fondatrice de BookGlutton (Travis Alber) a lancé en 2013 « ReadUps » pour remplacer BookGlutton, qui se présente comme de « petits groupes » de travail (étudiants/professeurs ou des étudiants entre eux) ou des groupes de lecture éphémères (une date d'existence est fixée, qui limite les frais de fonctionnement pour le site) implantés « dans » les marges de livres. Un éditeur peut ainsi faire la promotion d'un nouveau livre en invitant l'auteur à s'engager et à répondre aux « questions » éventuelles de ses lecteurs. En 2012, Travis Alber mettait aussi au point « ReadSocial » qui, grâce à quelques lignes de code

¹⁰⁶ Source : <http://blog.readmill.com/post/66184218374/a-new-way-to-read-together>.

¹⁰⁷ Source : <http://blog.readmill.com/post/69587450499/read-alongside-friends-with-your-feed>.

¹⁰⁸ Source : <http://blog.readmill.com/post/77280924969/new-for-android-sync-your-entire-library>.

¹⁰⁹ Source : <http://www.bookglutton.com/>.

¹¹⁰ Lancé en 1971 par Michael Hart, le projet Gutenberg est un vaste programme de numérisation des œuvres du patrimoine mondial tombées dans le domaine public. 40 000 livres numériques sont aujourd'hui disponibles.

informatique intégrées à une page Web, permet de commenter n'importe quel paragraphe de cette page Web à partir de petits modules d'écriture marginaux.

- BookLiners¹¹¹ : ce réseau italien, lancé en 2011, présente des caractéristiques semblables à BookGlutton (des bibliothèques et des groupes d' « amis » peuvent être constitués, des notifications de leur activité reçues, et les livres annotés à partir d'un navigateur Web et d'une interface qui réunit toutes les annotations dans une marge).
- SocialBooks¹¹² : tout comme BookLiners et BookGlutton, SocialBooks de l'américain Bob Stein (le promoteur de la « lecture sociale » sur lequel je reviendrai) est un exemple de lecture de livres dans le navigateur Web qui permet de constituer des groupes de travail (étudiants/professeurs) ou de petits groupes de lecteurs.

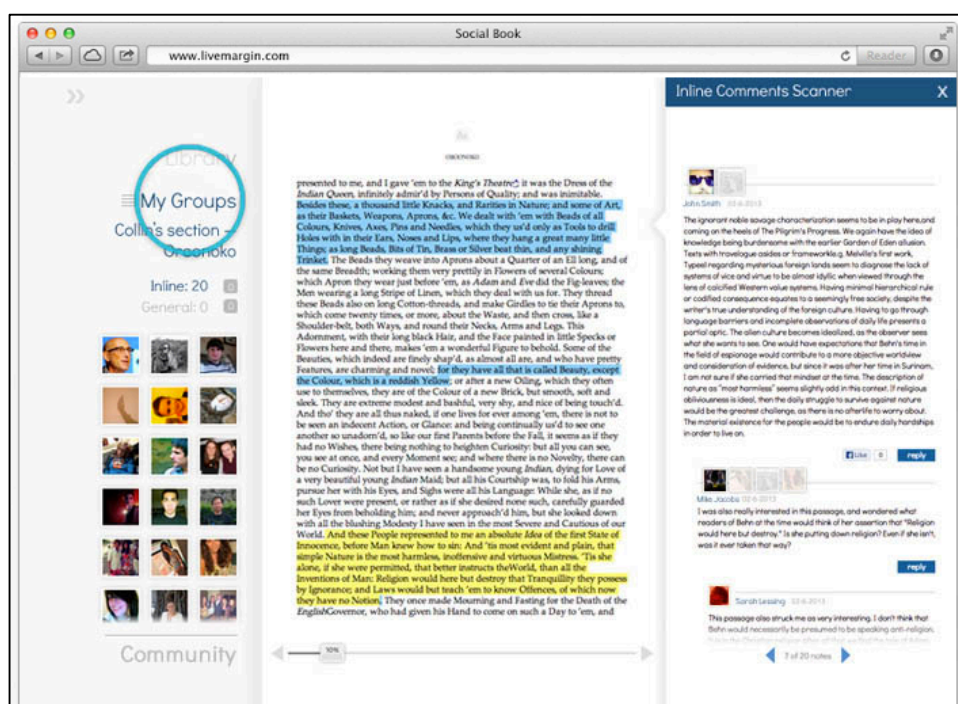


Figure 11 - SocialBooks de Bob Stein : la lecture de livres dans le navigateur¹¹³

- RethinkBooks : l'entreprise, créée en 2010, a lancé *SocialClassics* en 2011 (supprimé depuis), un logiciel de lecture de livres numériques (du projet Gutenberg ;

¹¹¹ <http://www.bookliners.com/>.

¹¹² https://www.livemargin.com/socialbook/client/landing_page.html.

¹¹³ Source : https://www.livemargin.com/socialbook/client/landing_page.html. Capture d'écran du 20/9/2014.

SocialClassics n'avait pas à son lancement de partenariat avec des éditeurs) qui permettait d'en télécharger depuis l'application même, de consulter le nombre de notes produites par livre (ci-dessous), d'en produire soi-même ou de commenter celles qui avaient été produites par d'autres utilisateurs. La même année, après avoir levé 2 millions de dollars, RethinkBooks annonçait son ambition d'investir le marché de la littérature chrétienne avec une nouvelle application sur iPad : *BookShout* (qui, à ma connaissance, n'a jamais vu le jour ; on en trouve cependant les traces dans une présentation vidéo¹¹⁴). Le logiciel *BookShout*, disponible sur iPad à ce jour, a été « laïcisé » (la notion de « communautés de lecteurs chrétiens » a été abandonnée).

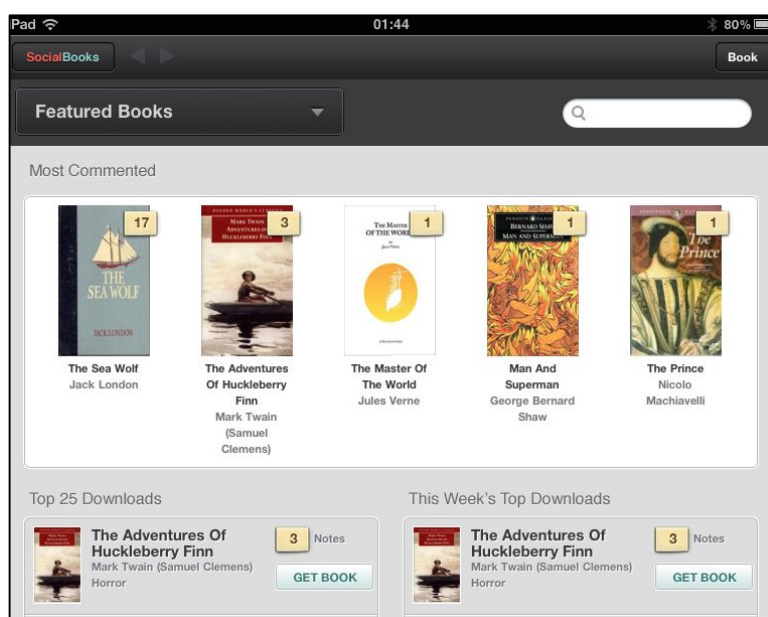


Figure 12 – Le logiciel de RethinkBooks (*SocialClassics*) en 2011¹¹⁵

- Copia : créée en 2010 aux États-Unis, l'entreprise Copia proposait à l'origine de nombreux supports de lecture qui comprenaient déjà les fonctionnalités « sociales » rapidement décrites jusque-là¹¹⁶. Cette stratégie « hardware » fut abandonnée la même année¹¹⁷ et l'entreprise se dirigea alors vers le « software » (les logiciels de lecture) qu'elle développa pour iOS (iPhone et iPad), Android (téléphones et tablettes), PC et

¹¹⁴ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=vWVjXlp7E4w>.

¹¹⁵ Capture d'écran à partir d'un iPad en février 2011.

¹¹⁶ Source : <http://www.teleread.com/paul-biba/copia-to-introduce-ereaders-with-social-networking/>.

¹¹⁷ Source : <http://www.teleread.com/ebooks/more-copia-news-site-is-live-and-devices-have-been-cancelled/>.

Mac¹¹⁸. Après s'être exclusivement adressée au « grand public », l'entreprise finit par aussi cibler les milieux étudiants¹¹⁹. Les logiciels de Copia sont encore en fonctionnement et proposent aujourd'hui un catalogue qui bénéficie de partenariats avec des éditeurs indépendants. Les lecteurs peuvent consulter les notes/surlignements produits par d'autres utilisateurs et commenter ces différentes contributions. De 2011 à 2014, l'interface du logiciel s'est graphiquement et énonciativement améliorée : alors que Copia 1 (premier logiciel) avait tendance à « entasser » toutes les annotations de tous les utilisateurs/lecteurs d'un livre dans un même « onglet », Copia 2, au contraire, distingue différents cas (mes annotations, celles de mes amis, etc.) :

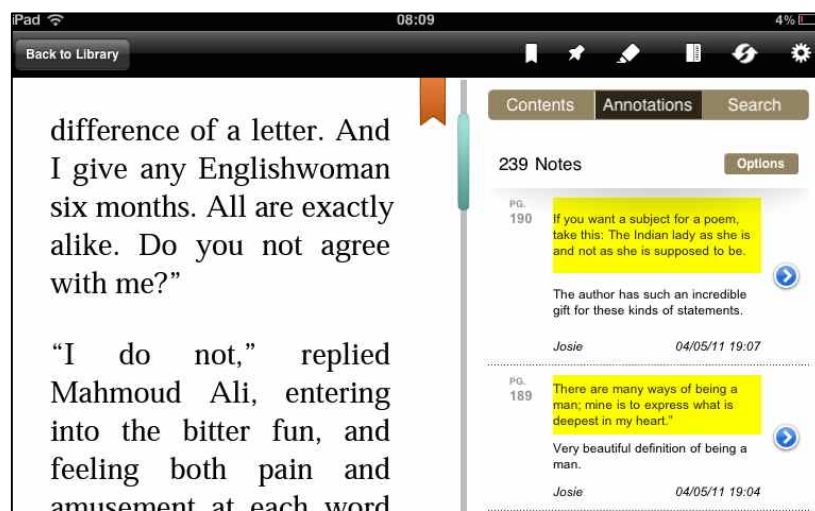


Figure 13 - Le logiciel de Copia (1) sur iPad en 2011

¹¹⁸ Voir : <https://www.thecopia.com/about/applications.html>. Source consultée le 20/9/2014.

¹¹⁹ Source : <http://www.publishersweekly.com/pw/by-topic/digital/content-and-e-books/article/46350-copia-cra-to-launch-college-pilot-program.html>.

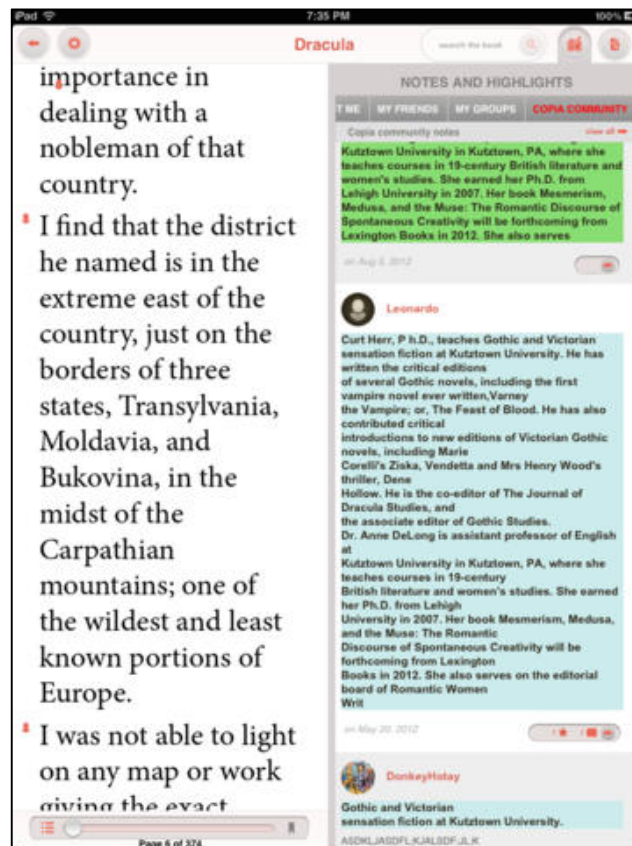


Figure 14 - Le logiciel de Copia (2) en 2014 sur iPad¹²⁰

- Open Margin : rendu public en octobre 2011, le logiciel d'annotation de la « start-up » Open Margin est resté jusqu'à aujourd'hui assez confidentiel. Elle propose également un site Web, où peuvent être consultés les passages de livres annotés par d'autres lecteurs (c'est également le cas avec son logiciel sur iPad) mais les derniers datent de 2012¹²¹. Ce qui indique que le logiciel n'est plus utilisé bien qu'en activité.

¹²⁰ L'image est fournie par Copia sur la page de téléchargement de son logiciel sur l'Apple Store. Source : <https://itunes.apple.com/fr/app/copia-2/id485660099?mt=8>. Consultée le 20/9/2014.

¹²¹ Source : http://www.openmargin.com/browse/recently_annotated, le 20/9/2014.

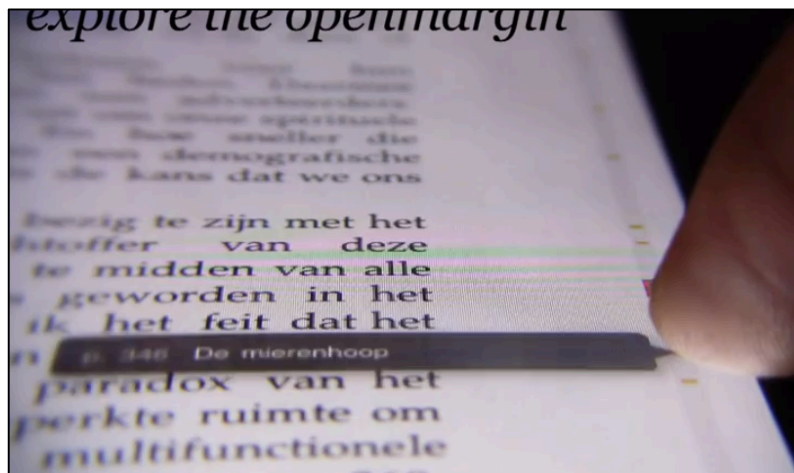


Figure 15 - Les passages annotés sont signalés dans la « marge » avec OpenMargin¹²²

- Subtext : créé en 2011, ce logiciel sur iPad s'adressait à l'origine à un public de lecteurs élargi (depuis, l'entreprise s'est réorientée vers le milieu étudiant en 2013). Le catalogue de livres proposés était également celui du Projet Gutenberg.

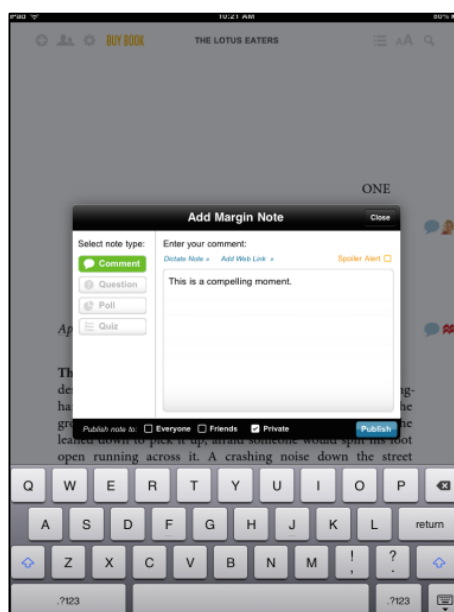


Figure 16 - Créer une annotation avec Subtext¹²³

5.1.2.2 Comparaison avec le corpus strict

Copia est comparable à Kobo, en termes de stratégies marketing et de moyens économiques. L'implantation de Kobo en France depuis 2011 (voir la chronologie plus haut) m'a cependant

¹²² Capture d'écran à partir de la vidéo promotionnelle d'Open Margin : <https://www.youtube.com/watch?v=ipz-vSap84o>, 27 avril 2011 (le 20/9/2014).

¹²³ Capture d'écran à partir de mon iPad le 15/10/2011.

poussé à privilégier cette entreprise pour l'analyse exhaustive des interfaces, menée par exemple dans la deuxième partie. BookGlutton et BookLiners ne sont pas disponibles sur iPad (ce sont des logiciels accessibles depuis un navigateur Web) mais ces deux dispositifs se présentent bien comme des réseaux spécialisés dans l'annotation de livres numériques. Open Margin et Subtext ont peu à peu fini par se réorienter vers le public étudiant (vers 2013), alors qu'ils s'adressaient à l'origine à un public plus large. Présents sur iPad, ils sont plutôt comparables à Readmill. Ce sont en effet de « petites » entreprises, qui n'ont pas, à l'inverse de Kobo ou de Copia, d'ambitions « globales » pour paraphraser les entrepreneurs (elles ne cherchent pas à s'implanter internationalement en s'alliant à des acteurs locaux). J'ai retenu Readmill pour deux raisons : d'abord, l'entreprise a un site Web où est consultable l'ensemble des annotations produites par un annotateur depuis l'application iPad ; des phénomènes intéressants de circulation pourraient donc être observés (passage d'une annotation produite sur iPad vers le site Web de Readmill). Ensuite, son fondateur (Henrik Berggren) est souvent intervenu dans des foires internationales ou lors d'événements importants si bien que nous disposons d'un certain nombre de discours qui peuvent être analysés. La dernière entreprise (RethinkBooks) s'est quant à elle réorientée deux fois, d'abord vers les communautés religieuses (chrétiennes) ensuite vers les étudiants. Comme on le verra, elle a développé toute une stratégie marketing comparable à celle de Copia (offrir une « marque blanche »¹²⁴ à des partenaires comme Nike pour « culturaliser » leur économie) mais en matière de présence logicielle et d'implantation territoriale, elle se rapproche sans aucun doute de Readmill.

5.2 Deuxième corpus : une conférence internationale

Le deuxième corpus, traité dans la dernière partie, est constitué du site Web d'un événement international (*Tools of Change*). Il semble en effet correspondre au « carrefour de consommation » posé en hypothèses : de 2006 à 2013, cet événement permit aux acteurs du premier corpus de se retrouver, de débattre entre eux et de communiquer leurs idées. Mais en tant que conférence, elle choisit aussi les débats, les sujets, les thèmes abordés. On peut donc penser qu'elle participa, durant cette période, à la structuration des imaginaires de nos concepteurs de dispositifs. C'est pourquoi j'analyserai le programme de cet événement, année après année. On s'intéressera également à son créateur (Tim O'Reilly), qui est l'inventeur du terme « Web 2.0 ». Les débats et les conférences furent enfin repris par la presse spécialisée et généraliste. C'est pourquoi j'analyserai quelques-uns de ces débats à partir de ces sources.

¹²⁴ RethinkBooks peut ainsi fournir à IBM ou Nike une boutique de livres, implantée sur leurs propres pages, sans que la marque « rethinkbooks » n'apparaisse sur ces pages.

6 Titre et définitions

6.1 Titre

Le titre de cette thèse est un compromis entre plusieurs exigences. J'avais en effet d'abord opté pour : « les marginalia de lecture dans les dispositifs d'échange microdocumentaire du livre (2008-2014) : mutations, formes, imaginaires ». J'ai finalement retenu l'appellation « réseaux sociaux », en l'encadrant de guillemets, de manière à marquer ma distance avec une expression un peu galvaudée. J'ai cependant tenu à la conserver, pour deux raisons : d'abord, à trop vouloir nuancer son propos, on risque de produire l'effet inverse qui était recherché (le clarifier) ; il me semble donc que nous avons bien besoin de « prédiscours » (Paveau, 30 juillet 2013) pour construire un cadre de compréhension *à peu près* commun, quitte à le nuancer par le jeu des illustrations et des réfutations. Ma stratégie d'écriture consiste ainsi à accompagner le lecteur pour déplacer ou nuancer son propre système de pertinence.

Dans cette perspective, je ne définirai pas maintenant les « marginalia de lecture », même si le lecteur y aura peut-être *déjà* projeté sa grille (« écriture dans la marge », etc.), sans doute aidé par cette introduction (définitions implicites et illustrations). En effet, l'objet de cette thèse est aussi de trouver peu à peu, ensemble, une définition de l'« annotation » ; elle doit donc passer par des étapes, elle doit être paradoxalement¹²⁵ approchée, avant d'être saisie.

Le triptyque (mutations, formes, imaginaires) traduit l'ambition de mener à la fois des analyses historiques, pour replacer ces réseaux et dispositifs dans l'histoire des écritures, des analyses matérielles, pour se confronter précisément à eux, des analyses discursives, pour rendre compte des stratégies qui les animent, des positions qui les légitiment, des acteurs qui s'en emparent, au-delà du cercle de nos concepteurs, et les retravaillent. Je justifie plus bas cette ambition méthodologique et j'apporte des éléments de définitions du triptyque.

6.2 Définitions

Bien des termes et des notions seront en effet abordés dans cette thèse (comme la « standardisation », l'« industrialisation », la « conversion », etc.). Dans les lignes suivantes,

¹²⁵ C'est en effet toute la difficulté qu'a connue depuis ses origines la philosophie, notamment platonicienne : comment approcher la vérité si on ne la connaît pas ? Comment définir quelque chose sans l'avoir déjà identifié ?

je ne proposerai que des définitions de termes qui ne font pas l'objet d'un développement théorique dans le corps même de la thèse, mais auxquels j'aurai souvent recours.

6.2.1 Paratexte, énonciation éditoriale/médiatique, texte

Le refus provisoire de donner une définition, même sommaire, des « marginalia de lecture » n'empêche ainsi pas d'en approcher les présupposés. La production d'une annotation, à partir d'un texte donné et d'un logiciel d'écriture sur iPad, interroge en effet la notion de « paratexte » (entre autres). Gérard Genette, qui l'a forgé, définissait alors ce terme comme un à côté du texte que matérialisent le péri-texte (préface, notes, quatrième de couverture, etc.) et l'épi-texte (entretiens, journaux, etc. de l'auteur du texte)¹²⁶. Ils peuvent être définis comme des seuils, « c'est-à-dire des points par lesquels s'instaure la pragmatique d'une œuvre. »¹²⁷ Dans cette perspective, le « paratexte » est ce par quoi un livre et une œuvre se présentent précisément comme tels, en vertu de codes socioculturels suivis et peu à peu construits.

S'emparant de cette notion, les SIC l'ont cependant réélaborée et notamment déplacée vers l'étude des sites Web. La notion d'« énonciation éditoriale » (Souchier, Jeanneret, 2005, 2009) désigne ainsi l'empreinte¹²⁸ des pratiques de métiers qui contribuent à l'élaboration des textes, à leur circulation et à leur existence matérielle. Jeanneret (2014) estime ainsi que :

il faut se détacher des seuls modèles littéraires [pour analyser le texte tel qu'il apparaît sur le « Web collaboratif »]. Des notions comme celles de paratexte ou de périphérie du texte, imprégnées de cet imaginaire, réduisent la portée de l'énonciation éditoriale. Ces catégories, développées par les analyses de la littérature, naturalisent une distinction a priori entre une partie du texte qui serait vraiment le texte et une autre qui en serait le complément ou l'à-côté¹²⁹.

¹²⁶ Gérard Genette, *Seuils*, Seuil, 2002.

¹²⁷ Paul Aron et Claire Lelouch, « Péri-texte » dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, PUF, 2006, p. 449-451.

¹²⁸ Cette définition bénéficie bien évidemment des apports des théories de l'énonciation et de la sémiotique. Chez Klinkenberg (2000), l'énonciation désigne ainsi un « acte consistant à utiliser un code, acte individuel, et localisé dans le temps et dans l'espace. » (p. 125) On retrouve ici la définition donnée par Benveniste : « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (1974, p. 80) L'énoncé est quant à lui « le résultat de cet acte » (Klinkenberg, p. 125) ou « le produit d'un acte d'énonciation » (Maingueneau, 2009, p. 55), soit ce que nous observons à l'écran. Or, si ce que nous observons est référentiel à un acteur identifiable, c'est parce que « l'énoncé ne réfère au monde qu'en réfléchissant l'acte d'énonciation qui le porte. » (*Ibid.*) Il porte donc des « empreintes » de l'énonciateur, pour reprendre la définition de Souchier et Jeanneret.

¹²⁹ Les positions de Jeanneret sont très proches de celles des historiens des pratiques textuelles. Le colloque « La pragmatique du commentaire. Mondes anciens, mondes nouveaux » (30 septembre-2 octobre) du séminaire « Antiquité au présent » souligna ainsi récemment l'impossibilité de séparer le texte de sa tradition

Or la séparation entre un texte et un paratexte n'est qu'un cas particulier, certes historiquement important, de l'image du texte. Il n'y a pas d'abord le texte, puis son entour, mais plutôt une énonciation de l'espace écrit qui, dans certaines conditions particulières, a donné naissance à l'institution d'un espace littéraire du texte. Le couple texte/paratexte a un caractère historique : il n'est pertinent que lorsque l'expression affirme le primat d'un texte central (p. 123)

Jeanneret reconnaît donc la pertinence du terme « paratexte » dès lors qu'il est mobilisé dans l'analyse d'un dispositif littéraire. C'est pourquoi Candel (2007) y recourt dans sa thèse sur les sites de critique « participative » sur Internet en précisant cependant qu'il s'agit d'« énoncés linguistiques, effectués par l'éditeur d'un site, et encadrant la production discursive. » (p. 34) La notion de « paratexte » se confond alors avec celle de « métatexte ».

De la même façon, je réserve le terme « paratexte » à l'étude de ces productions discursives, lorsqu'elles concernent spécifiquement l'objet littéraire. On pourra d'ailleurs sans doute distinguer un « paratexte éditorial » (celui pris en charge par nos concepteurs) d'un « paratexte lectorial » (celui pris en charge par le lecteur à travers ses annotations). La notion d'« énonciation médiatique », elle, sera mobilisée dans tous les autres cas, lorsqu'il s'agira d'analyser une vidéo Youtube en distinguant une polyphonie de discours et de voix.

La présence du « texte », en dehors des limites attendues (le texte d'un livre), s'explique par le dynamisme des études littéraires (comme en témoignent le développement du « contre-texte »¹³⁰ ou l'architexte de Genette), par l'application de cette notion aux phénomènes sociaux et par l'empreinte de la sémiotique¹³¹. La formule de Greimas (« hors du texte, point

herméneutique, qui participe bien de sa valeur. Voir Maël Goarzin, « “Pragmatique du commentaire” – Compte-rendu de colloque », 3 octobre 2013, <http://biospraktikos.hypotheses.org/964>. Source consultée le 20/9/2014.

¹³⁰ Voir le n°12 de la revue *La Lecture littéraire* sur le « contre-texte », 2014. Le terme désigne les affects et les représentations inconscientes que suscite l'œuvre d'un auteur. Voir Pierre Glaudes, « Le contre-texte », *Littérature*, 90, p. 88-101.

¹³¹ Cette obsession pour le texte est manifestement un héritage de la tradition herméneutique. On trouve par exemple chez Georg Friedrich Meier dans *Essai d'un art universel de l'interprétation* (1757), l'idée selon laquelle « le monde lui-même devait être lu comme un texte, un ensemble de signes dont Dieu serait l'auteur et qu'il fallait déchiffrer. » (Berner, 2010, p. 64) Une fois laïcisée, travaillée par des auteurs comme Schleiermacher, qui chercha à prendre en charge des textes traditionnels et profanes (Archibald, 2008), elle put servir à l'analyse des sociétés humaines, précisément considérées comme des textes.

de salut ») semble encore d'actualité. Certes, ce n'est plus le texte comme « suite ordonnée de phrases »¹³² qui est concerné, comme l'a bien noté Fontanille dans ses *Pratiques sémiotiques* :

la pratique sémiotique elle-même, tout en continuant à se réclamer pour la forme du slogan HDTPDS !, a largement dépassé les limites textuelles, en s'intéressant à l'architecture, à l'urbanisme, au design d'objets, aux stratégies de marché, aux situations sociales, etc. (p. 1)¹³³

Dans cette perspective, post-structuraliste (Archibald, 2008), le texte ne se présente plus comme une suite articulée de mots¹³⁴, mais, à la suite de Barthes (1973), c'est une épaisseur sémiotique ou anthropologique (ainsi des travaux de Geertz et de ses successeurs, pour lesquels une société est un texte à déchiffrer¹³⁵). On comprend mieux la formule de Jeanneret, qui considère que le texte est « être culturel » (2008) ou celle de Gervais (2002), pour qui le texte « est un être de langage fixé sur un support et mis en situation » (p. 54). La définition du *Vocabulaire des études sémiotiques* (Honoré Champion, 2009) révèle cette ouverture :

Ensemble des formes, matérielles et signifiantes, qui comportent des traces d'opérations, de représentations et de positions interprétatives, subjectives ou communes, relevant autant de l'imaginaire que du symbolique.

Dans cette thèse, je mobiliserai deux approches du texte. La première ne limite pas cette notion aux choses livresques (elle réfléchit même aux relations entre le texte et le livre¹³⁶) et

¹³² C'est l'une des définitions que donne le *Dictionnaire des termes littéraires* (Honoré Champion, 2005) qui explore cependant les autres pistes évoquées (le texte de la sémiotique).

¹³³ Jacques Fontanille, « Pratiques sémiotiques », 6 juin 2014 : http://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/CPratiques_semiotiques2004_06.pdf. Source consultée le 20/9/2014.

¹³⁴ C'est par exemple l'approche de la sémantique de Rastier (2001) qui définit le texte comme « une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque » (p. 21) Ces efforts pour se dégager de la linguistique structurale s'expriment aussi dans la « linguistique symétrique » de Paveau (23 avril 2010) qui pratique une forme écologique du discours.

¹³⁵ Voir Bonini Nathalie, « GEERTZ Clifford, 1926 » dans Mesure Sylvie et Savidan Patrick (dir.) et Mondher Kilani « La "culture comme texte". Sur la nature de l'objet anthropologique » dans Denis Miéville (dir.), *Approches sémiologiques dans les sciences*, p. 87-113, 1994.

¹³⁶ « Dans quelle mesure, jusqu'à quel point le texte peut-il être dissocié de son support et se voir doter d'une autonomie intellectuel ? Dans quels cas ce support garde-t-il une valeur intrinsèque, reposant par exemple sur un lien indissoluble et exclusif avec le texte qu'il renferme ? Dans quelles conditions la valeur ou l'autorité des textes conduisent-elles à les reproduire sur des supports multiples ? Où passe la frontière entre l'autorité du livre et celle du texte ? Dans chaque culture, et à chaque époque, les réponses apportées à ces questions conditionnent

propose de la définir comme « l'articulation d'une forme graphique, d'un état de la langue et d'effets de sens, organisés par une intention auctoriale et éditoriale, individuelle ou collective, humaine ou trouvant sa source dans la transcendance. » (Jacob, 2001, p. 11) La seconde, qui est celle de la sémiotique, étend son champ d'application à des phénomènes sociaux. C'est pourquoi on pourra par exemple utiliser la « sémiotique du geste interfacé » de Bouchardon.

6.2.2 Textiel, textualité, livre « numérique » et écrits de réseau

La délimitation du corpus à partir d'un critère strict (seuls les logiciels d'annotations qui permettent l'annotation de « livres » ont été retenus) nécessite qu'on éclaire d'autres termes. L'expression « livre numérique » réduirait en effet la complexité des formes présentes à l'écran. Le format officiel du « livre numérique », le format ePub, est en fait un ensemble de fichiers et de formats (XHTML pour les textes, NCX pour la table des matières, OPF pour les métadonnées, etc.) qui est rassemblé dans un « conteneur » ZIP. Ainsi, remarque justement François Bon (2011), ce format « reconstitue l'étymologie du mot « "livre" en subdivisant le texte en autant de fichiers HTML qu'il a de chapitres » (p. 175). Il accueille aussi un ensemble d'informations descriptives (des métadonnées), comme le faisait le rouleau.

C'est pour rendre compte de ces intrications complexes entre la technique et le texte que des notions comme le « textiel », la « textualité », les « écrits d'écran » ou les « écrits de réseau » furent inventées par les SIC ou retravaillées. Le premier désigne un « texte-outil » qui « sollicite fortement le lecteur et lui demande de participer au fonctionnement même du dispositif : il doit passer d'une page à l'autre, faire des choix entre des possibles ; voire activer le dispositif pour produire le texte » (Souchier, Jeanneret, Le Marec, 2003). Le deuxième désigne les propriétés constitutives d'un texte. De cette façon, la « textualité numérique » ou « électronique » (Chartier, 2010) témoigne d'une ambition épistémologique qui vise à éclairer la nature du texte à l'écran. Les « écrits d'écran » (Souchier, 1996) rappellent l'interdépendance du support, des langages et de la pratique d'écriture. Enfin, les « écrits de réseau » (Souchier, 1996) ou « écrits en strates » (Cotte, 2004) étendent cette interdépendance à la circulation des textes. Souchier (2013a) se demande ainsi si l'on doit parler de « livre numérique ou [d']écrit de réseau » pour rendre compte des forces technosémiotiques qui constituent le texte à l'écran. Dans cette perspective le livre (dit) numérique apparaît avant

la circulation des textes, leur transmission, leurs modalités d'appropriation par des communautés de lecteurs » (Jacob, 2001 p. 15)

tout comme un fichier qui puise son inspiration visuelle dans la culture du livre, mais relève aussi de la logistique et de l'informatique sans laquelle il ne pourrait exister et circuler.

On peut cependant s'interroger sur cette inflation des compléments du nom (« écrits de réseau », « écrits d'écran », « écrits d'imprimante ») censés traduire la complexité du réel. Un livre imprimé est-il en effet moins un livre sous prétexte qu'il serait matériellement constitué d'un ensemble d'éléments hétérogènes ? Doit-on, à son sujet, davantage parler d'« écrit d'imprimé » ? Certes, le livre (dit) numérique s'inspire bien de la culture livresque et, à certains égards, l'écran, « à force d'obstination des industriels [a réussi] à se faire “livre numérique” » (Jeanneret, 2014, p. 518). Mais le livre « imprimé » n'a pas plus de réalité en soi que le livre « numérique » : c'est aussi « à force d'obstination » qu'il est apparu comme un livre (le paratexte éditorial remplit notamment cette fonction de constitution identitaire et d'aide à l'identification à partir de codes socioculturels chaque fois rejoués au fil des siècles).

Dans cette thèse, j'utiliserai donc bien les termes d'« écrits d'écran » ou de « textiel » mais lorsqu'il s'agira de mobiliser les sémiotiques qui les déploient. Le reste du temps, l'appellation « livre numérique » servira à qualifier un texte reconnaissable comme un livre par une série de caractéristiques repérables à l'écran (métaphores, paratexte éditorial, etc.).

6.2.3 Réseaux « sociaux »

La réflexion sur les « réseaux sociaux » est assez ancienne, comme le rappelle Guichard (juin 2012), que l'on se réfère à Simmel¹³⁷ ou aux tenants de l'« interactionnisme symbolique », mais ce n'est que récemment qu'un intérêt autre qu'universitaire s'est exprimé :

L'analyse des réseaux sociaux s'est affermie tout au long du XX^e mais ses champs d'application et d'expérimentation restèrent réduits tant qu'il était difficile, coûteux et ennuyeux de recueillir des données en grand nombre. Ce n'est qu'au tournant des années 2000, avec l'essor du Web, que les “réseaux sociaux”, notamment de l'Internet, excitèrent la curiosité des scientifiques, des publicitaires, puis des médias. (Guichard, juin 2012, p. 9)

¹³⁷ Voir les travaux synthétiques de Pierre Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, La Découverte, 2011 et Yannick Rochat, « L'analyse des réseaux sociaux (partie 1 : historique) », 2012, <http://pegasusdata.com/2012/08/16/lanalyse-des-reseaux-sociaux-partie-1/>.

Les disciplines¹³⁸ à s'être emparées des « réseaux sociaux » sur Internet comprennent notamment les Sciences de l'Information et de la Communication, pour des raisons assez évidentes (elles sont spécialisées dans l'analyse de l'interaction médiatisée). À la suite de Boyd, Stenger et Coutant (2011) proposent ainsi de définir les « réseaux socionumériques » comme des services Web permettant aux utilisateurs de construire un profil public ou semi-public au sein d'un « système », de gérer des utilisateurs avec lesquels ils partagent un lien, de voir et de naviguer au sein de ce système. Ces activités sont conduites par l'amitié (c'est le cas sur Facebook) ou organisées autour de centres d'intérêt précis (les animaux, les relations professionnelles, etc. ou le livre dans notre cas). Chez Coutant et Stenger, ces réseaux sont ainsi inclus dans la gamme plus large des « médias sociaux ». L'adjectif (« socionumériques ») vise quant à lui à « éviter tout autant une appréhension trop sociologique [...] qu'une appréhension trop technique » (Coutant, Domenget, 2014, p. 237)

Candel (2013) remet cependant en cause (ou interroge vigoureusement) ces appellations :

L'expression « réseaux sociaux numériques » est parfois notée, dans les textes de chercheurs, « réseaux socionumériques ». Non seulement elle n'est pas sauvée par ce jeu de mots, mais son flou en est même aggravé. Autant on peut identifier un objet (certes flou) à travers un syntagme nominal (« réseaux sociaux ») en cours de lexicalisation, et chercher à en préciser la définition par un adjectif (« numériques »), autant la création d'un adjectif comme « socio-numérique » (avec ou sans trait d'union) relève de l'aberration, ou de la reddition devant la pression insistante des imaginaires déterministes de la communication. (p. 41)

Ces critiques sont un peu excessives. En effet, lorsqu'on lit les chercheurs en SIC, on se rend surtout compte que ces appellations lexicalisées visent avant tout une économie matérielle de moyens et une efficacité sociale. Le titre de l'ouvrage que dirigent par exemple Proulx et Millerand (*Web social : mutation de la communication*, 2010) doit ainsi pouvoir à la fois apparaître sur une couverture et être suffisamment signifiant pour plusieurs mondes sociaux. Pour autant, dans leur introduction (« Le Web social : au carrefour de multiples questionnements ») les deux auteurs définissent les « réseaux sociaux » comme des agencements sociotechniques (ou des dispositifs sociotechniques) afin de « rendre compte à la fois des réalités techniques qui les fondent, des pratiques qui s'y investissent et des discours qui les légitiment. » (p. 16) Autrement dit : ils s'inscrivent parfaitement dans le programme

¹³⁸ On ne compte en effet plus les appels à communication et les colloques sur ce thème.

auxquels adhèrent Candel et son groupe de recherche (le GRIPIC). De la même façon, Coutant et Domenget, s'ils retiennent bien l'appellation « réseaux socionumériques », proposent un « cadre épistémologique pour enquêter sur les dispositifs sociotechniques d'information et de communication » (2014, p. 231-253). Le but est ainsi de fournir aux chercheurs les moyens de réfléchir aux « réseaux sociaux » dans une perspective communicationnelle, qui est aussi celle de Candel et de son groupe de recherche.

Dans son dernier livre (*Critique de la trivialité*, 2014), Jeanneret propose de cette façon une articulation entre ces deux champs lexicaux à travers l'acronyme RS-DEMD (Réseaux sociaux-dispositifs d'échange microdocumentaire) dont il fournit la définition suivante :

Dispositifs d'échange sur l'Internet qui reposent pratiquement sur la création de panoplies intégrées de petites formes documentaires (formulaires, billets, liens, images, boutons) et sur la circulation des fragments produits avec celles-ci, mais qui se trouvent en même temps chargés de manière imaginaire du rôle de réseau social. *Avoir beaucoup de suiveurs (followers) sur Twitter serait avec une réelle influence médiatique et culturelle.* (p. 14-15)

Cette proposition a selon moi le mérite de ne pas renoncer au langage (dit) commun et, par conséquent, aux « cadres prédiscursifs collectifs (savoirs, croyances, pratiques ») qui ont un rôle instructionnel pour la production et l'interprétation du sens en discours » (Paveau, 2007, § 36). C'est cette définition des « réseaux sociaux » que je retiendrai pour l'instant, tout en l'articulant progressivement, lors de mes analyses, aux propositions de Doueïhi (2009, 2011).

6.2.4 Dispositif

Ces oppositions et ces nuances ne doivent donc pas masquer la solidarité épistémologique des chercheurs en SIC mentionnés qui se réclament à peu près tous, implicitement ou explicitement, de Foucault et de sa fameuse définition du « dispositif » qui désigne :

Un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit aussi bien que du non-dit, ainsi que l'ensemble des relations que l'on peut établir entre ces éléments » (Foucault, 1977 cité par Monnoyer-Smith, 2013, empl. 295)

Les SIC et la sémiotique ont bien évidemment retravaillé cette notion. Le *Vocabulaire des études sémiotiques*¹³⁹ définit ainsi le « dispositif » comme « l'ensemble qui relie le substrat matériel et technique de la communication à telles formes langagières et énonciatives qu'il rend possibles. » Le « dispositif d'énonciation », lui, est la « façon dont les ressources de la communication (comme la présence ou l'absence du corps) conditionnent les possibilités de l'échange communicatif. » Cette dernière définition est celle de Souchier et Jeanneret, qui participèrent à l'écriture du dictionnaire cité précédemment. Elle est ainsi très proche de la notion d'« architexte » des mêmes auteurs (1999, 2003, 2007) qui désignent les processus technosémiotiques et les conditions à partir desquelles l'écrit apparaît à l'écran.

Les sciences humaines et sociales s'emparèrent aussi largement de cette notion. Beuscart et Peerbaye (2006) font ainsi remarquer que « les “dispositifs” sont partout sur les différents terrains des sciences sociales. » Mais le dispositif, tel que l'entendirent ces sciences à partir d'une lecture restreinte de Foucault, s'affaiblit également. Si, en effet, ce terme couvrait à l'origine un programme épistémologique qui devait montrer la manière dont « une fonction stratégique dominante » émergeait (Foucault, 1994 [1977], p. 299), alors que « l'objectif stratégique initial » (Beuscart et Peerbaye, 2006, p. 3) s'était affaibli, elle finit par se confondre avec le panoptique. Or, les années 80 et 90 virent la multiplication des études sur les « usages » qui, croisées avec les travaux de Certeau, permirent la relativisation des thèses normatives. Les dispositifs furent ainsi compris comme des moyens de capture de l'utilisateur d'un service et comme le terrain d'observation de son savoir-faire en matière d'action et de liberté¹⁴⁰. Jeanneret (2014) remarque le caractère prévisible des études qui en découlent, inévitablement partagées entre les mécanismes panoptiques et les « ruses » de l'utilisateur :

ce processus de reformulation aboutit à un usage extrêmement répétitif et prédictible de la théorie, à l'opposé du style d'investigation de Certeau. On vérifiera, au bénéfice de multiples intérêts, que décidément, les usagers sont incroyablement inventifs et qu'ils parviennent à s'affranchir des dispositifs. [Or,] par le double glissement de la tactique vers la résistance et de

¹³⁹ Driss Ablali et Dominique Ducard, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiotiques*, Honoré Champion, 2009.

¹⁴⁰ Cette partition toucha apparemment de nombreuses disciplines. Les sciences de l'ingénierie, par exemple, définissait dans les années 90 le dispositif comme une « configuration spatiale permettant de reproduire un déroulement temporel [...] la technique arraisonne le devenir pour le réduire en un à-venir, mais ce faisant, elle construit les conditions pour que de nouveaux devenirs soient possibles et lui échappent » (Bachimont, 1996, p. 31, 41).

l'écriture vers les outils, on perd toute trace de l'idée qu'il y aurait une économie scripturaire.
(p. 379, 380)

Cela dit, depuis les années 90, les études sur les dispositifs ont connu de nombreuses réélaborations au point que cette partition, si elle est encore présente, est moins dominante :

Plus que jamais salutaires pour désigner les assemblages d'éléments hétérogènes nécessaires à l'organisation de la vie sociale, les dispositifs sont cependant décrits et analysés comme de moins en moins unifiés autour d'un projet social initial, et l'on s'attache davantage à faire ressortir le fait qu'ils sont avant tout des ressources pour l'action, en perpétuelle reconfiguration (Beuscart et Peerbaye, 2006, p. 3)

La théorie de l'acteur-réseau de Latour bénéficia de cette réélaboration notionnelle (Beuscart et Peerbaye, *op. cit.*). Dans les SIC, celle de Joëlle Le Marec rappelle également, à travers le terme « composites », le dispositif foucaldien, sans toutefois y sous-tendre des relations de pouvoir ou de domination, qui ont préoccupé les dernières décennies universitaires. Dans son dernier livre, qui est une synthèse de ses travaux, Jeanneret reconnaît également que les forces de coercition, bien présentes dans sa théorie de l'« architexte », étaient sans doute trop présentes à l'origine. Au « dispositif », il semble aujourd'hui préférer le terme de « panoplie » repris à Labelle¹⁴¹ qu'il définit comme un « ensemble à la fois hétérogène et interdépendant de dispositifs qui se trouve être disponible dans un contexte donné et orienté globalement par là même l'activité sociale. » (Jeanneret, 2014, p. 13) En effet, ce terme éviterait de donner « une fonction ou une cohérence unique » à des « construits, matériels et procéduraux » (2007, p. 16). Le « dispositif », lui, désigne maintenant « les objets qui organisent la communication, considérés dans leur nature matérielle et technique. » (Jeanneret, 2014, p. 11)

Le chercheur fait ainsi du livre « un dispositif qui offre une efficacité exceptionnelle en raison de sa maniabilité, du caractère particulièrement élaboré de ses formes, de la richesse des valeurs et désirs qui se sont fixés sur lui au fil d'une histoire pluriséculaire. » Cette définition est en cela proche de celle de Jacob (auquel Yves Jeanneret se réfère souvent) : « dispositif matériel qui impose au texte une structure visuelle et une forme graphique, et définit par là

¹⁴¹ Sarah Labelle, « La ville inscrire dans la "société de l'information" : formes d'investissement d'un objet symbolique », Thèse de doctorat, Celsa Paris IV Sorbonne, 2007.

même ses modalités d'archivage, de consultation et d'usage, ses conditions de circulation et, le cas échéant, de commercialisation ainsi que ses destinataires présumés » (2001, p. 16)

De ce parcours, on retiendra qu'un dispositif est un ensemble de médiations matérielles, techniques, sémiotiques à partir desquelles nous saisissons et manipulons des « objets », c'est-à-dire des propriétés articulées et dotées d'une certaine constance dans le temps (Groupe μ , 2005). Ces différentes notions (« réseaux », « dispositifs », temporalité) me semblent ainsi importantes pour saisir quelque chose des entreprises étudiées, qui se présentent aussi comme des interfaces, des supports, des outils (donc des complexes) perpétuellement mis à jour.

6.2.5 Logiciel, programme, application, interface

Les SIC invitent cependant à prendre de la distance avec un terme comme « interface ». La sémiotique des écrans (Souchier, 1999) parlerait plutôt de « cadre-logiciel » intégré dans un « cadre-système » (iOS) lui-même intégré dans un « cadre-écran » (la tablette) à partir duquel certaines manipulations sont possibles, qui s'inscrivent dans le logiciel. Elle envisage donc la mise en relation de ces différents supports et logiciels comme une rhétorique de l'encadrement (qui conduit par exemple Frau-Meigs (2010) à proposer une typologie des focalisations). L'interface n'est donc pas qu'un logiciel (à la différence de l'« application ») : c'est le rassemblement de signes, de manipulations et d'inscriptions à l'écran. Elle se compose alors de plusieurs niveaux (Pignier, Drouillat, 2013 ; voir aussi Cramer et Fuller qui proposent une typologie des interfaces dans *Software Studies*, 2008) que l'on rencontrera : le dispositif matériel de la machine (écran, clavier, souris) ; le dispositif de commande du logiciel ; la « page-écran » (la navigation, le contenu). L'« interface graphique », elle, désigne les logiciels (bureautiques, par exemple) matérialisés dans des icônes et boutons.

Le mot « logiciel » a lui-même une riche histoire. Gomez-Mejia (2011) note ainsi :

L'histoire même du terme invite à penser non seulement une affirmation de la logique qui serait intrinsèque aux machines programmées, mais aussi une conjonction programmatique de logiques sociales liant langue, pouvoir et territoire dans l'institutionnalisation du mot logiciel depuis 1972. (p. 294)

Dans son introduction à un livre collectif qu'il dirigea en 2008 (*Software Studies*), Fuller rappelle en effet que l'inventeur du terme est un mathématicien (John W. Tukey). En 1958, ce

dernier fit remarquer dans un article scientifique combien les instructions mathématiques étaient devenues importantes pour commander aux machines informatiques. Le « logiciel » (« software ») était alors défini comme un ensemble de routines ou de séquences d'exécution (appelées « programme »). Mais c'est en 1968 que ce terme prit le sens que nous lui connaissons aujourd'hui. IBM décida en effet à cette époque de séparer sa section « hardware » (« matériel ») de sa section « software » (« logiciel »). L'entreprise créa ainsi un nouveau marché pour les « applications », c'est-à-dire les logiciels destinés à aider les utilisateurs dans leurs tâches (logiciels bureautiques, systèmes d'exploitation, par exemple). Ce qu'Apple et le langage « commun » appellent donc des « applications » sont des « logiciels spécifiques » créés dans le but de répondre à un besoin anticipé¹⁴². Ils sont phénoménalisés à l'écran dans des « interfaces graphiques » qui facilitent leur manipulation.

6.2.6 Usager, utilisateur

Les notions d'« usager » et d'« utilisateur » sont inévitables lorsqu'on aborde la question des dispositifs, surtout en SIC (puisque'il s'agit de rendre compte des objets, des signes, mais aussi des pratiques – c'est par exemple la perspective de Souchier, Jeanneret, Le Marec, 2003). La prédilection pour le terme « usager », au détriment de « praticien » par exemple, s'explique sans doute par la prédominance de la notion d'« usage » en France, même si des articulations, le plus souvent contradictoires, ont été tentées entre cette dernière et celle de « pratique »¹⁴³.

Les définitions données, et les articulations tentées, dépendent des disciplines qui se sont intéressées aux « usages » et d'un contexte socioculturel qui justifiait alors leurs positionnements. Dans les années 80, par exemple, les analyses de Certeau (ou plutôt : les lectures qu'on fit de ses analyses complexes et toujours nuancées) permirent de sortir d'une approche restrictive du consommateur, qui pouvait être envisagé comme « passif » et « manipulé ». Au cours des années 80-95, le courant « usage et appropriation » (Jaureguierry et Proulx, 2011) travailla ainsi la dialectique usage prescrit/ usage effectif. Le courant « conception et utilisation » fut également marqué par cette partition, comme en témoignent la

¹⁴² Source : « Logiciel », <http://fr.wikipedia.org/wiki/Logiciel>, le 26/09/2014.

¹⁴³ Chez Jeanneret (2007), la pratique est ainsi comprise comme une actualisation de l'usage inscrit dans un logiciel. Ce qui conduit à un chassé-croisé permanent entre les concepteurs des logiciels et ceux qui les manipulent et qui échappent en partie au scénario anticipé par ces concepteurs. Chez d'autres auteurs, les « usages » compris comme des « manières de faire », actualisent au contraire la pratique. Voir Jaureguierry et Proulx (2011) pour une synthèse des théories de l'usage et Jahjah (21 octobre 2013) pour une archéologie de ces notions.

« configuration de l'utilisateur » de Woolgar (1990 ; la technologie est un texte dans lequel l'utilisateur est configuré et dont l'identité est inscrite dans l'écriture du dispositif), le « cadre de fonctionnement » de Flichy (1995), l'utilisation « disciplinée » de Thevenot (1993), la « double médiation » de Jouët (1993 ; l'outil structure la pratique, mais la pratique se régénère dans le corps social) ou celle de « script » d'Akrich (1987 ; un scénario anticipe les usages du dispositif). Durant cette période, l'« utilisation » désigne « l'interaction directe, le face-à-face entre l'individu et l'objet technique » tandis que la notion d'usage « suppose la constitution d'une épaisseur sociologique à travers l'émergence de routines d'emploi et d'habitude dans les “manières de faire” avec le dispositif. » (Jaureguiberry et Proulx, 2011, p. 80)

La seconde topique (1995-2010) repérée par Jaureguiberry et Proulx hérita sans doute des développements de la première. Pour le « HCI » (Human-Computer Interaction), les usages sont ainsi contraints par l'offre industrielle qui suggère un mode d'emploi et impose des normes. Mais l'utilisateur est capable de déplacement, d'adaptation, de détournement (Akrich, 1998). Un autre courant s'est quant à lui intéressé à la manière dont les utilisateurs et les concepteurs sont pris dans des chassés-croisés permanents d'ajustements et déplacements.

D'autres disciplines, qui ne s'intéressent pas aux technologies numériques, furent également marquées par cette dialectique. Christian Jacob (2003) retravaille par exemple la notion de « braconnage » de Michel de Certeau pour proposer celle de « pérégrin » (homme libre dans la Rome antique) pour évoquer un lecteur capable de prendre des chemins de traverse.

On voit donc que les études sur les « manières de faire » en France furent marquées par une partition qui a aujourd'hui plus ou moins tendance à s'affaiblir. Ce modèle, qui a eu d'énormes mérites, fut en effet usé au point que les études finirent toutes par se rassembler et par multiplier les critiques politiques contre les dispositifs (notamment lorsqu'ils sont tributaires d'une lecture restreinte de Foucault, limitée au panoptique). Mon positionnement, précisé plus bas, ne m'invite qu'à retenir les notions d'« usager » et d'« utilisateur » pour désigner, dans un cas, une figure abstraite et anticipée par le dispositif et, dans l'autre, un sujet en prise avec ce dispositif, repérable à partir d'une série de caractéristiques à l'écran (profil, productions, etc.). L'utilisateur est donc dans une situation d'interaction médiatisée et de communication appareillée qui, « à la différence de l'interaction en face à face, permet l'inscription, l'enregistrement, le transport des signes. » (Jeanneret, 2014, p. 65)

6.2.7 Mutations, formes, imaginaires

Le sous-titre de ma thèse (« mutations, formes, imaginaires ») constitue une articulation entre trois termes qui, eux aussi, feront l'objet de réélaborations successives. On peut cependant en proposer déjà quelques déplacements ou tenter de les définir même sommairement :

- *mutations* : processus par lesquels une pratique et une forme en viennent à persister dans le temps et à se voir chargées de valeurs. Les mutations des marginalia de lecture, au cours des siècles, désigneront l'ensemble des dispositifs et des acteurs qui ont permis le maintien de cette forme (intellectuelle/matérielle) et de cette pratique.
- *forme* : dans la tradition aristotélicienne, la forme désigne la limitation ou la détermination de la matière¹⁴⁴ (par exemple, du marbre devenant statue). Chez Platon, c'est d'abord ce qu'on désigne en philosophie sous l'appellation « phénomène » (ce qui apparaît à la conscience) : « La "forme" (*eidos*) est littéralement ce qui se voit, l'aspect, l'apparence extérieure, qui délimite les contours d'un individu : à ce compte, la forme est ce qui fait qu'un corps circonscrit apparaît. » (Ildefonse, 2014, p. 442) Mais elle a aussi avoir avec l'idée (*idéa*). En effet, elle peut aussi bien désigner ce qui apparaît que ce qui préexiste (la forme en tant qu'idée) à ce qui apparaît (la forme en tant que ce qui apparaît). La forme « sculpture de cheval » qui apparaît sur la table du sculpteur a ainsi été un modèle mental (forme-idée) avant d'être une forme matérielle. On peut cependant contester cette distinction binaire (moins présente chez Platon que dans les interprétations platoniciennes) en faisant remarquer que les processus créatifs échappent à un tel découpage ; ils voient les idées *progressivement* apparaître dans les formes. Pour Aristote, ainsi, forme et matière ne sont pas séparées. Tout est à la fois matière et forme, tout contient un tas de virtualités (par exemple, la matière-marbre peut devenir forme-sculpture-cheval mais également forme-sculpture-chien, etc.) et un tas d'actualisations, de réalisations, de fixations (la matière-marbre devenant effectivement forme-sculpture), jamais tout à fait quittées par les potentialités (la matière-marbre est peut-être devenue forme-sculpture mais elle peut aussi être détruite, mais on peut aussi la peindre, etc.). Chez Aristote, pourtant, ce principe de virtualité va vers toujours moins d'indétermination. Autrement dit : la matière a

¹⁴⁴ Jeanne Hersch, *L'Étonnement philosophique. Une histoire de la philosophie*, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1993.

tendance à tendre davantage vers la forme, soit vers la réduction des potentialités (la matière-marbre tend vers la sculpture finie par l'artiste). François Jullien (2014), qui réfléchit à une articulation entre philosophie occidentale et pensée chinoise, fait remarquer que matière et forme restent au même niveau de détermination et d'indétermination en Chine (la matière-marbre ne s'épuiserait pas dans un acte de finition, mais plutôt dans un « fonds de formes » possibles, toutes égales – Jullien, p. 70). Ainsi, la montagne fait tenir ensemble (assure une continuité entre) des formes disparates (le rocher, la pierre, etc.). On retiendra donc que des modèles, ou des représentations, sont dans l'attente d'une matérialisation, seule observable pour un témoin extérieur et en tant que tel analysable ; qu'un ensemble de matérialisations peuvent « tenir ensemble », quand bien même elles seraient très différentes. On tirera ainsi de ces quelques définitions et déplacements des orientations méthodologiques.

- *imaginaires* : On trouve chez le médiéviste Jacques Le Goff (2013 [1985]) une distinction utile entre « représentation » et « imaginaire ». D'une certaine façon, l'imaginaire est la représentation matérialisée dans des artefacts à partir d'un certain nombre d'outils et de savoir-faire. C'est la représentation rendue visible, la forme qu'elle prend et qui la limite en tant qu'abstraction (la cathédrale est une idée, une représentation, mais la cathédrale de Rouen est une matérialisation de cette idée). Les SIC ont tendance à mêler les deux notions (elle est le fait de « concevoir et de partager des idées, des objets, des situations » (« Représentations » dans Liquète, 2010), tout comme les historiens des représentations¹⁴⁵, ou les philosophes¹⁴⁶, qui la voient comme le produit d'une action par laquelle elle se donne à voir. Comme je m'appuie sur des objets matérialisés, j'utiliserai donc plutôt le terme d' « imaginaire » pour parler de l'inscription de la représentation dans une interface graphique ; le terme de « représentation » renverra, lui, aux discours qui circulent dans un « champ discursif » donné (chez nos concepteurs par exemple). L'imaginaire est donc aussi une

¹⁴⁵ « Une représentation n'est jamais purement et simplement reçue du passé, comme une fenêtre ouverte sur ce passé, mais [...] elle est aussi pour l'historien une interrogation présente sur la manière dont, dans son propre temps, cette représentation se manifeste à lui, grâce à l'ensemble des médiations par lesquelles elle lui aura été transmise, et qui auront fait qu'aujourd'hui encore elle soit présente. [...] elle est la production d'une action, par laquelle la représentation est construite, mais par laquelle aussi l'agent de cette construction, qu'il soit singulier ou collectif, se donne à voir dans cet acte. » (Chartier et Fabre, 2006)

¹⁴⁶ « Acte par lequel l'esprit se rend présent quelque chose ; résultat de cet acte : ce qui est présent à l'esprit, ce que l'on "se représente" » (Claire Marin, « Représentation » dans Michel Blay (dir.), *Le Grand Dictionnaire de la Philosophie*, 2013).

posture méthodologique qui, dans le cas des dispositifs numériques, invite à « se demander quelles sont les justifications de l'engagement des acteurs sociaux dans Internet, quel est le cadre de représentation de la nouvelle technique qui permet aux concepteurs et aux usagers de coordonner leurs actions. » (Flichy, 2001, empl. 152 ; cette posture a fait école, comme en témoigne un colloque organisé en 2013 sur les « Imaginaires du numérique » que Flichy ouvra par une conférence¹⁴⁷). On complètera cependant cette notion, critiquée en SIC¹⁴⁸, en prenant en compte les « mondes sociaux »¹⁴⁹ qui s'en emparent et les « sphères d'action » qui les régissent.

7 Méthodologie générale et corpus

7.1 Des théories articulées autour de processus

Des points méthodologiques seront proposés en introduction de chaque chapitre de chaque partie. On peut néanmoins déjà fixer quelques orientations générales et quelques indications.

Les deux premières hypothèses justifient une étude des dispositifs de ces entreprises (sites Internet, applications et supports de lecture-écriture) qui s'appuiera sur la sémiotique des écrans (Souchier, Jeanneret, 2005 ; Candel, 2007), la sémiologie du Web (Bonaccorci, 2012), la rhétorique du geste interfacé (Bouchardon, 2012), la rhétorique du cadre (Béguin-Verbrugge, 2006) et la sémiotique de la citation (Compagnon, 1979). On cherchera à rendre compte des processus d'industrialisation et de transformations des objets décrits par Bouquillion, Miège et Moeglin (2013), Doueïhi (2011, 2012), Manovich (2010 [2002], 2013).

La troisième hypothèse nécessite de prendre en compte un certain nombre de productions médiatiques des dirigeants de nos entreprises, qu'on soumettra (notamment) à l'examen de l'analyse de discours (Sarfati, 2005 ; Maingeneau, 2009 ; Paveau, 2012) et aux travaux de Flichy sur les « imaginaires d'Internet ». On confrontera enfin ces productions aux études de Matthews et Bouquillion de Paris 12 (2011) sur le Web industriel et marchand et de Turner

¹⁴⁷ Patrice Flichy, « L'imaginaire technologique contemporain. Le cas du numérique », Colloque scientifique Ludovia, Ax les Thermes, août 2013.

¹⁴⁸ Comme on le verra p. 327.

¹⁴⁹ On rencontrera cette notion dans la troisième partie.

(2013) sur son histoire pour mettre au jour une filiation entre l'idéologie et les modèles néo-capitalistes des réseaux sociaux généralistes et les réseaux de lecteurs étudiés. Ce programme invite notamment, dans la perspective de « l'humanisme numérique » de Doueihi (2011), à revisiter les mythes fondateurs de la culture numérique (rendre tout accessible, transformer l'héritage de l'humanité, etc.) et à les repérer dans l'imaginaire de nos concepteurs. Mais l'étude des formes nécessite de prendre en compte leurs transformations et, par conséquent, la manière dont les imaginaires sont repris, retravaillés. C'est pourquoi on sera aussi attentif à leur passage et à leur circulation de « mondes sociaux » en « mondes sociaux », soit à leur inscription dans des « écologies institutionnelles »¹⁵⁰ (croisement de mondes sociaux). Bref, on se demandera comment ces imaginaires sont par exemple repris par des bibliothécaires.

Les différentes sémiotiques convoquées ont selon moi le mérite de répondre à la définition des formes données plus haut. On verra en effet qu'une « même » annotation, produite à partir d'un iPad par un usager donné, peut faire l'objet d'une réélaboration par nos entreprises, qui peuvent ainsi choisir de les éditorialiser. Une continuité semble donc exister entre des formes médiatiques diversifiées. Or, des outils comme la sémiologie du Web permettent de suivre ce principe corrélatif en étudiant par exemple les réélaborations trans/intermédiatiques, c'est-à-dire la manière dont un écrit parcourt une diversité d'écrans (téléphone, tablette, ordinateur). Elle offre ainsi un complément indispensable à la sémiotique de la citation par exemple.

La « sémiotique » ici envisagée prend compte en partie du « tournant sémiotique » (Fabbri, 2008), c'est-à-dire du passage d'une compréhension du sens à partir d'unités minimales articulées en syntaxe à une prise en compte des processus de signification¹⁵¹. C'est pourquoi je serai notamment attentif aux « organisations connotatives qui travaillent les organisations naturalisées des signes et des significations dans le monde social » (Candel, 2013, p. 35) et aux médiations. Je recourrai cependant à certains outils classiques (comme la toposyntaxe, entre autres) à partir de la sémiotique générale de Jean-Marie Klinkenberg (2000).

¹⁵⁰ Je développe cette notion dans la troisième partie.

¹⁵¹ « il n'est pas possible, comme on l'avait cru, de décomposer le langage en unités sémiotiques minimales, pour ensuite le recomposer et attribuer le sens au texte dont elles font partie. Il est nécessaire, au contraire, d'avoir à l'esprit que nous ne réussirons jamais à faire cette opération [...]. Il n'y a que par ce biais qu'il soit possible d'étudier cette relation curieuse que sont les objets, "objets qui peuvent être en même temps paroles, gestes, mouvements, systèmes de lumière, états de matière, c'est-à-dire tout ce qui est en jeu dans la communication" (Fabbri, 2008, p.63)

De la même façon, l'analyse de discours¹⁵², telle que la pratique Marie-Anne Paveau, tout comme la sociologie interprétative et la sémiotique situationnelle auxquelles j'aurai recours (Mucchielli, 2006), fournit les moyens de suivre les réélaborations discursives, les emprunts, mais également les déplacements, les resémantisations et les appropriations. La notion de « champ discursif » de Maingueneau (2009) offre également l'opportunité de suivre des processus communicationnels qui mettent en scène des jeux d'opposition entre nos acteurs. Enfin, la synthèse proposée par Sarfati dans ses *Éléments d'analyse du discours* fournit les outils rhétoriques, grammaticaux, lexicaux et sémantiques nécessaires à la mise au jour des imaginaires des concepteurs, essentiellement matérialisés dans des textes, c'est-à-dire des modes d'organisation spécifiques (progression thématique, cohésion argumentative, etc.).

Ce sont donc bien des « processus » auxquels je m'intéresse (et dont ma discipline – les SIC – a fait sa spécialité), c'est-à-dire la manière dont circulent les objets scripturaux, discursifs et sociaux, la manière dont ils apparaissent à un moment donné et dont ils sont apparus à d'autres. C'est notamment pourquoi les interfaces des entreprises étudiées feront également l'objet d'une analyse historique, afin de mettre au jour des évolutions dans les positions.

7.2 Positionnements

7.2.1 Ni technophobe, ni technophile, ni critique

Cette focalisation sur les processus a selon moi le mérite d'éviter les partitions de type « panoptique »/ « ruses » (qui consistent à repérer la créativité des utilisateurs, malgré les contraintes des dispositifs), les positions « blasées »¹⁵³ ou les dénonciations des discours et des « idéologies » qui participent de l'élaboration de ces dispositifs. J'adopte ainsi une position qui consiste à « considérer [les] discours comme une composante du développement d'un système technique » et à « les étudier dans leur singularité » (Flichy, 2012 [2001], empl. 139). Dans cette perspective, les discours seront définis comme « des lieux où se définissent les normes et les valeurs » (Paveau, 2014, p. 25). On rendra ainsi compte « des origines, circulations, reprises, modifications et effets des discours dans les espaces sociaux » (*Idem*).

¹⁵² Pour une présentation de la discipline : Dominique Maingueneau, « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation & Analyse du Discours*, 9, 2012, <http://aad.revues.org/1354>.

¹⁵³ Les études sur les industries culturelles oscillent ainsi selon Miège (2012) entre « la conviction plus ou moins fataliste qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil » et « l'idée qu'à la faveur d'une innovation médiatique, certains acteurs peuvent recouvrer une plus ou moins grande marge d'initiative. » (§ 11).

C'est la raison pour laquelle je ne souscris pas à la notion de « discours d'accompagnement » ou « discours d'escorte » qui a fleuri dans les études SIC : ces discours ne sont pas à côté, comme s'il y avait par exemple des interfaces matérielles d'un côté, et des façons de les présenter de l'autre ; ces discours, bien plus, travaillent les dispositifs et leur manipulation.

Mon positionnement explique que je n'analyserai pas les annotations de certains utilisateurs dans le but d'en montrer toute la créativité ou la marge de manœuvre possible. En accord avec ma problématique et mes hypothèses, je me focaliserai surtout sur les efforts d'anticipation des dispositifs étudiés qui travaillent à leur signification en limitant leur personnalisation.

7.2.2 Histoire des dispositifs d'écriture et code informatique

Le parcours historique qui sera proposé dans la première partie ne vise donc pas à montrer que les dispositifs et les discours se répètent inlassablement et inévitablement de manière à en relativiser la portée. Il vise simplement à les inscrire dans une histoire dynamique, moins pour contester leur « nouveauté » ou la « révolution » qu'ils entraîneraient – les dispositifs sur Internet ont en effet tendance à faire comme s'ils surgissaient et s'engendraient d'eux-mêmes *ex nihilo* – que pour mesurer des héritages, des transformations, des déplacements, des contestations nécessaires à la mise au jour d'un « champ discursif » (Maingueneau, 2009).

En effet, si le code (informatique) fait bien partie des « trois écritures » (Herrenschmidt, 2007), il réélabore, comme toute écriture, les formes sociales et culturelles, ne se contentant pas de les représenter (les processus de représentation sont de toute manière irréductibles) mais participant de leur réinvestissement dans le corps social. Le code informatique peut certes être abordé à partir de sa phénoménalisation, c'est-à-dire à partir des signes manifestés à l'écran dans les interfaces (c'est la perspective de Candel dans sa thèse de doctorat, 2007). Mais comme les discours publics de nos concepteurs, proférés dans des foires internationales, il a quelque chose à nous dire sur la formation des dispositifs. Je ne distingue donc pas ici une « profondeur » du code, par opposition à la « surface » des interfaces ; je ne considère pas que le code met au jour des intentions invisibles, cachées, qui se trouveraient dès lors révélées. Je ne reprendrai donc pas à mon compte ici le positionnement de la sémiotique des écrans, qui défend sa méthodologie contre des attaques répétées (et supposées) sur ses objets d'analyse :

Le travail sur l'écrit d'écran serait dépassé ; il faudrait évoluer avec aisance dans les lignes de code. Axiologie qui oppose la surface à la profondeur et l'apparente à la réalité. Les experts des

software studies regardent les sémiologues de l'écrit un peu comme les tenants de l'art contemporain voient avec ironie les créateurs de *chromos*. La dimension logistique de la raison computationnelle est tenue pour plus réelle et en tout cas moins obsolète que les écritures sociales. (Jeanneret, 2014, p. 478)

En fait, le code informatique, tel qu'il est publié par les concepteurs de nos dispositifs, est *aussi* une écriture sociale qui charrie tout un système de représentations et de normes. C'est sur un axe horizontal que je situe donc son étude, aux côtés des captures d'écran des interfaces graphiques, des vidéos ou des dossiers de presse (voir plus bas sur le corpus).

7.2.3 Le livre et le code, le Golem et Protée

La prise en compte du code informatique doit également nous permettre de sortir, un temps, de nos catégories et de nos commodités habituelles, en évitant de faire de l'« imaginaire » un moyen de nous « rassurer »¹⁵⁴. À lire Jeanneret (2014), on peut en effet être parfois frappé par l'énergie mise à démontrer que l'informatique serait avant tout une entreprise de recyclage des formes mémorielles/médiatiques de la culture et des « disciplines de l'archive » :

Nos écrans sont des machines à solliciter le travail de la mémoire sociale des formes, à rapatrier vers l'univers *numérique* une collection d'objets et de disciplines du corps et de l'esprit. (p. 73)

La raison computationnelle est hantée par le *mimétisme des formes* et les *fantômes de la matérialité*. (p. 412)

La créativité de l'écriture informatique ne repose pas sur une grammaire cohérente des signes, mais sur un principe de recyclage systématique de formes très hétérogènes ayant en commun la trivialité. Le texte informatisé n'est plus un objet mais un événement réitéré. (p. 424)

[l'informatique] est pour moi et avant tout une entreprise de collecte, de reproduction, de systématisation des disciplines de l'archive, et au premier chef de la réécriture des cultures (Jeanneret, 2008, p. 82)

Ainsi, la tablette dite numérique ne ferait que « mine de s'inscrire dans le registre du livre traditionnel. » (Souchier, 2013a, p. 35) Ces observations, incontestables (les concepteurs des

¹⁵⁴ Dans « L'imaginaire des TIC en questions » (colloque Ludovia, août 2013), Pascal Robert montrait ainsi que les sociologues ont tendance à recourir à la notion d'imaginaire pour éviter de se « frotter » à la technique.

interfaces de lecture et d'écriture semblent parfois pris d'une ivresse mimétique), masquent la diversité des approches et des acteurs qui travaillent le livre numérique. Doueihi remarque justement : « On pense l'écriture numérique comme le Golem de l'écriture classique. »¹⁵⁵ Nous pensons le livre à partir d'une culture lettrée et séculaire (le Golem s'est constamment métamorphosé) qui ne suffit plus à le penser. En effet, « [l]e numérique se détache de la culture du livre et de l'imprimé, il s'autonomise dans ses pratiques et s'empare de l'écrit. »¹⁵⁶ Des effets de recyclage sont ainsi recherchés, à l'exclusion de toutes les autres transformations. Rien n'est dit dans ces analyses (Grafton, 2012 ; Darnton, 2012 ; Jeanneret, 2012, Souchier, 2013a) des premiers logiciels de traitement de texte (ou si peu). Certes, une même énergie les a d'abord animés (Andries van Damm, un prédécesseur des logiciels de mise en page, parlait de son activité comme d'une activité lettrée ; Jahjah, 2015) mais elle fut aussi marquée vers une ambition toujours vivace : créer autre chose que la page, la dépasser.

Se pose alors une question paradoxale : comment reconnaître ce qui ne ressemble pas à « ce » que nous connaissons et qui semble pourtant entretenir des liens avec « ce » que nous connaissons déjà ? En effet, « savons-nous percevoir, nous, ce qui change, et comment en être sûr ? » (Bon, 2011, p. 44) Ce sont donc les possibilités de reconnaissance de ces formes matérielles qui posent problème. À propos de littérature, Maurice Blanchot demandait ainsi :

[...] on s'irrite de voir se substituer aux œuvres dites littéraires une masse toujours plus grande de textes qui, sous le nom de documents, témoignages, paroles presque brutes, semblent ignorer toute intention de littérature. On dit : cela n'a rien à voir avec la création des choses de l'art [...] Qu'en sait-on ? Que sait-on de cette approche, même manquée, d'une région qui échappe aux prises de la culture ordinaire ? Pourquoi cette parole anonyme, sans auteur, qui ne prend pas forme de livres, qui passe et désire passer, ne nous avertirait-elle pas de quelque chose d'important dont ce qu'on appelle littérature voudrait aussi nous parler ? [...] Dès [que la littérature] apparaît dans le lointain pressentiment de ce qu'elle semble être, elle vole en éclats, elle entre dans la voie de la dispersion où elle refuse de se laisser reconnaître par des signes précis et déterminables. (*Le Livre à venir*, Gallimard, 1986, p. 271)

¹⁵⁵ Voir Pierre Assouline, « Le numérique est-il le golem de l'écriture classique ? », 2 novembre 2012, <http://passouline.blog.lemonde.fr/2012/11/02/le-numerique-est-il-le-golem-de-lecriture-classique/>. Source consultée 13 juillet 2014.

¹⁵⁶ *Idem*.

C'est pour répondre aux interrogations de Blanchot que je prendrai au sérieux les déclarations des concepteurs de nos dispositifs, parfois poussés à rompre avec l'héritage de la page et du livre. La figure diachronique du Golem doit donc être complétée par celle, synchronique, de Protée, qui peut servir d'approches méthodologiques pour repérer précisément (ou être attentif à) ce qui nous échappe. En effet, chaque fois que quelqu'un tentait de le saisir, Protée se transformait pour lui échapper. Face à l'ontologie et à l'unité (« le livre »), il faut davantage penser la diversité (« les livres ») et multiplier les angles de vue, afin de s'approcher d'une réalité. Il ne s'agit cependant pas de nier notre héritage. Car c'est bien à partir de « structures situationnelles connues », pour parler comme le constructionnisme et la sociologie interprétative, que nous abordons des situations inédites. Nous les documentons ainsi à la lumière de nos expériences passées. Nous avons cependant la possibilité de la négocier pour faire émerger une signification nouvelle qui sera éventuellement intégrée à notre système de pertinence. Nous devons donc nous transformer en même temps que Protée, l'approcher à partir d'une grille de lecture bien constituée, mais *accepter* déjà de la voir déstabilisée.

Ce qui impose d'adopter, en amont, une autre approche terminologique. À l'« informatique », qui nous conduirait seulement à observer des formes de recyclage, on préférera ou adjoindra donc l'expression « culture numérique » qui désigne chez Milad Doueïhi (2011) :

un ensemble de technologies conjuguées, ayant produit et continuant de produire des pratiques sociales qui, du moins pour l'instant, menacent ou contestent la viabilité, ou même la légitimité, de certaines normes socioculturelles établies et des cadres juridiques qui leur sont liés. [...] la culture numérique est faite de mode de communication et d'échange d'informations qui déplacent, redéfinissent, et remodèlent le savoir dans des formes et formats nouveaux, et de méthodes pour l'acquérir et le transmettre. » (2011, p. 37)

7.3 Corpus (2)

Le corpus d'étude sera abordé à partir de ces positionnements et des théories rapidement présentées dans cette introduction. Il comprend d'abord des captures d'écran des applications iPad/des sites Web étudiés ; elles sont présentées dans le corps même du texte et au fil de la démonstration. Ces artefacts figent peut-être les processus communicationnels, mais ils nous permettent dans le même temps de les approcher, même imparfaitement, et d'en proposer une forme reproductible dans le cadre d'une thèse. Le corpus comprend également des articles journalistiques, dans lesquels la parole des concepteurs de nos dispositifs est repérable, des

conférences/présentations, vidéos/powerpoint de ces mêmes concepteurs ainsi que des captures d'écran du site d'une conférence internationale (*Tools of Change*) dont on peut penser qu'elle participa, de 2006 à 2013, à la structuration de leurs imaginaires. On trouvera également des captures d'écran des pages Web où sont publiés le code informatique des logiciels ainsi que des analyses des dossiers de presse lorsqu'ils sont disponibles.

Les corpus ont d'abord été constitués à partir de critères chronologiques. Les applications sur iPad et les sites Web de Kobo/Amazon/Readmill ont ainsi été consultés de 2010 à 2014 (2008-2014 pour BookGlutton, le plus ancien de nos dispositifs). J'ai cependant recouru à InternetArchive, qui archive périodiquement le Web, pour « remonter » parfois plus loin ou pour faire des comparaisons plus ciblées avec mes propres captures¹⁵⁷. Les discours de nos concepteurs s'inscrivent dans la même périodicité, tout comme le site Web de *Tools of Change*. Bien évidemment, les captures ne sont que des moments et des parties des dispositifs : en opérant des sélections sur une page Web, on prive les objets étudiés d'une relation visuelle avec un « contexte » sémiotique, qui sera le plus souvent possible précisé.

Un dernier critère de sélection des corpus est la réfutabilité. Le risque dans la constitution des corpus est en effet la tentative qui consiste à les faire correspondre *astucieusement* avec les hypothèses, en cachant tout ce qui pourrait les invalider¹⁵⁸. Dans le cas de mes dispositifs, par exemple, cette stratégie reviendrait à repérer toutes les formes de recyclage de la culture lettrée (imitation de pages cornées, etc.) en restant aveugle à la « culture de l'innovation » de certains concepteurs, qui s'opposent à ces imitations. On passerait donc à côté d'un « champ discursif » (Maingueneau, 2009) où s'opposent les concepteurs. L'attention aux éléments susceptibles de réfuter les hypothèses pourrait donc s'avérer beaucoup plus fructueuse.

Ces sélections ne visent cependant pas l'exhaustivité ; elles doivent seulement permettre de traiter, même de façon circonscrite, les hypothèses. Je reprends ainsi à mon compte l'ambition modeste de Gomez-Mejia (2011) : « notre recherche ne peut prétendre quadriller la totalité des plis d'objets techno-sémiotiques complexes, ni trancher sur ce qui serait représentatif des

¹⁵⁷ J'ai également eu recours au logiciel Webmnesia, découvert en 2014, qui permet de sauvegarder automatiquement, jour après jour, une même page. Cela m'a permis, au moins pour une année, d'identifier très précisément les transformations des pages Web. Source : <http://www.Webmnesia.com/>.

¹⁵⁸ « L'analyste peut à son insu construire un corpus qui aura en réalité pour conséquence de valider ce qu'il pensait avant d'entreprendre la recherche. » (Maingueneau, 2009, p. 40)

pratiques de centaines de millions de sujets. » (p. 20-21) J’assume mes corpus et leur exploitation comme une analyse *possible* des dispositifs auxquels je m’intéresse, en ayant tout à fait conscience que la constitution des corpus fournit cependant *déjà* une analyse et construit la manière dont le lecteur envisagera ces dispositifs. Qu’on appelle ces opérations « ruses »¹⁵⁹ ou « aveu », elles sont indispensables pour conduire un projet raisonnable. La mention des sources doit ainsi permettre de contrôler les opérations effectuées par le (jeune) chercheur. S’il ne vise pas l’exhaustivité, le corpus est cependant assez varié et hétérogène. Je pars en effet du postulat « que le sens n’est pas dans un corpus homogène (où les énoncés rassemblés relèvent du même genre de discours ou du même positionnement) mais dans la relation entre interdiscours et intradiscours. » (Maingueneau, 2009, p. 41) Mais pour rendre compte d’un intradiscours (celui d’une même entreprise), afin de le comparer à des interdiscours (ceux des autres entreprises), il a d’abord fallu le constituer à partir d’énoncés relevant du même positionnement, mais différents formellement et médiatiquement. C’est pourquoi je recours dans cette thèse à tout ce qui est susceptible de porter l’empreinte d’une énonciation, soit les sites Web des entreprises, les applications, les dossiers de presse, les vidéos Youtube, etc.

Le risque de la recherche sans fin des objets d’analyse est cependant circonscrit par la disponibilité des sources. En effet, peu d’entreprises publient par exemple leur code informatique ou rendent facilement accessibles leurs dossiers de presse. Ce qui pose alors le problème de l’équilibre des sources disponibles, des moyens par lesquels on peut s’autoriser à faire des comparaisons entre ces entreprises et, par conséquent, de la prétention à mettre au jour un champ discursif. J’ai donc chaque fois cherché des dénominateurs communs, en m’orientant grâce aux hypothèses, tout en considérant que les sources complémentaires (code informatique, dossiers de presse, etc.) permettaient de nuancer ces hypothèses, sans fournir cependant d’appuis suffisants pour les invalider catégoriquement ou les réorienter totalement.

8 Organisation du volume

La première partie sera d’abord consacrée à une définition des « marginalia de lecture », qui sera également menée tout au long de cette thèse. Un second chapitre traite de l’histoire

¹⁵⁹ « Il n’y a rien que l’homme soit capable de vraiment dominer : tout est tout de suite trop grand ou trop petit pour lui, trop mélangé ou composé de couches successives qui dissimulent au regard ce qu’il voudrait observer. Si ! Pourtant, une chose et une seule se domine du regard : c’est une feuille de papier étalée sur une table ou punaisée sur un mur. L’histoire des sciences et des techniques est pour une large part celle des ruses permettant d’amener le monde sur cette surface de papier. » (Latour, 2006, p. 57)

conjointe de l'annotation, des dispositifs matériels, de l'identité et de l'écriture à partir d'une perspective méta-archéologique qui ne vise cependant qu'à proposer des pistes d'exploration.

La deuxième partie présente les dispositifs du corpus et met au jour les efforts pour reconfigurer les pratiques lettrées, pour amener les utilisateurs à produire des écrits tout en les standardisant suffisamment pour les rendre signifiants et accessibles à une audience élargie.

La dernière partie tente de comprendre comment une telle entreprise d'exploitation des marginalia de lecture a pu être menée. Pour cela, on explorera les imaginaires de nos concepteurs et on identifiera les passeurs qui ont permis à de tels modèles de perdurer.

Partie I : Mutations

Cette première partie est d'abord consacrée à une exploration sémantique, historique, anthropologique, sociale et structurelle des marginalia de lecture. On mettra ainsi au jour toute la complexité d'un terme et d'un objet devenu relativement « banal », mais qui pose de nombreuses questions épistémologiques, notamment lorsqu'il s'agit de comprendre les pratiques d'un lecteur à partir de ses traces de lecture. En effet, ces productions ne semblent a priori interprétables et signifiantes que pour des communautés restreintes d'interprétation, ou pour des universitaires qui auraient déployé un cadre méthodologique rigoureux. Or, les entreprises de notre corpus exploitent aujourd'hui les annotations des utilisateurs de leurs dispositifs (sites Internet, logiciels de saisie, réseaux, et.), dans un contexte social élargi où elles sont données à lire à n'importe quel internaute. Avant d'étudier précisément ces entreprises, dans la deuxième partie de la thèse, on se demandera quelles évolutions historiques, sociales, matérielles, conceptuelles ont rendues envisageables ces exploitations.

1 Qu'est-ce qu'une marginalia de lecture ?

Ce premier chapitre est une tentative d'exploration du champ couvert par le terme « marginalia ». On commencera par en faire la généalogie avant d'établir des distinctions terminologiques avec un ensemble de mots concurrents, souvent employés de manière synonymique, mais bien différents (comme le « commentaire », la « note », la « glose », l' « apostille », etc.). On passera alors progressivement d'une définition spatiale des marginalia (notes situées en marge sur le même support que le texte annoté), à une définition relationnelle (un rapport spécifique entre des énoncés), qui rend mieux compte des matérialités successives qu'elles peuvent prendre. Ce positionnement nécessite par ailleurs de rendre compte de la relation de l'annotateur à l'espace annoté et d'identifier enfin un certain nombre de formes et de fonctions.

1.1 Généalogie et distinctions terminologiques

Quand est-ce que les termes « marginalia » et « annotation » sont-ils apparus ? Qu'en disent les dictionnaires et les études spécialisées ? Bref, que sont les « marginalia » ? Ce premier mouvement cherche à affronter le problème de la définition des mots de manière dynamique, en ne se contentant pas de se référer aux entrées des dictionnaires, mais en tentant d'évaluer les emprunts, les réélaborations, les circulations voire les contradictions.

1.1.1 Dictionnaires contemporains et historiques

Les étymologies, comme les dictionnaires, « donnent l'illusion que le sens des mots est fixé dans leur origine, unique et immuable. » Or, « il n'y a pas plus mouvant et évolutif que la langue et le sens des mots est plutôt celui que les usagers d'une langue lui donnent à une époque et dans un contexte donnés. » (Paveau, 2014, p. 42) Je ne recourrai donc pas aux dictionnaires contemporains afin d'éclairer les termes étudiés ; par contre, on peut s'en servir, en les confrontant à des dictionnaires plus anciens, pour rendre compte, dans une perspective diachronique, d'une (petite) partie de ce dynamisme sémantique et de sa richesse.

1.1.1.1 Dictionnaires de langue française

1.1.1.1.1 Dictionnaires contemporains

Le *Grand Robert* (3^e édition, 2011) ne propose aucune définition du mot « marginalia » (c'est d'ailleurs le cas de presque tous les dictionnaires consultés). L'« annotation » est quant à elle définie comme une opération (« action d'annoter ») et une forme matérielle et herméneutique dépendante du texte (« note critique ou explicative qui accompagne un texte »). Le dictionnaire fait par ailleurs d'un ensemble de termes (apostille, commentaire, glose, remarque, scholie, etc.) des synonymes de l'annotation. Un deuxième sens est cependant proposé, daté de 1514 : « Inventaire et saisie des biens d'un condamné » (on verra plus loin que cette seconde définition, souvent oubliée, est cependant capitale pour rendre compte de notre expérience à l'espace de la page et pour comprendre celle des humanistes français). Le *Trésor de la Langue Française Informatisé* (1971-1994) reprend cette seconde définition et fait de l'annotation des « remarques manuscrites notées en marge d'un texte ». Le dictionnaire suit en cela un usage de R. de Presles, conseiller du roi Philippe IV le Bel au XIV^e siècle : « Et aulcuns treuvent aultres annotations en aultres livres et plus de rubriques ».

1.1.1.1.2 Dictionnaires historiques

Les dictionnaires plus anciens proposent sensiblement les mêmes définitions. De 1684 à 1835, celle de l'Académie française est restée inchangée : « Note un peu longue que l'on fait sur le texte d'un Auteur pour en éclaircir quelques passages » ; « Il signifie, en termes de Pratique, l'État et l'inventaire des biens marqués et saisis par autorité de Justice, sur un criminel, ou sur un accusé ». En 1835, la première définition est légèrement modifiée tandis que la seconde est déjà historicisée : « Il signifiait, dans la Pratique ancienne, L'état et l'inventaire des biens saisis, par autorité de justice, sur un criminel ou sur un accusé. » Le passage du présent à l'imparfait traduit en effet les changements d'usage du terme, qui ne renvoie plus qu'à une opération axiologisée. Ainsi, dès 1932 (8^e édition), les exemples donnés par l'Académie de l'annotation (réduite à « l'action d'annoter ») portent surtout sur la littérature classique (Homère et Virgile). De même chez Littré (1683-1877) l'annotation comme inventaire est une « ancienne pratique ». Le terme renvoie alors à des « notes explicatives faites sur un texte ».

Les dictionnaires d'Estienne (1549) et Nicot (1606) ne proposent aucune définition des termes « annotation » ou « marginalia ». On ne trouve qu'à la fin du XVII^e siècle, dans les dictionnaires de Richelet (1680) et de Furetier (1690, 2^e édition) les propositions respectives

pour « annotation » : « Notes sur quelque auteur. Apostilles. » ; « Commentaire succinct, ou remarque qu'on fait sur un livre, sur un écrit, pour en éclaircir quelques passages, ou pour en tirer quelques inductions et conséquences. » Le Littré est également muet sur « marginalia » mais définit le verbe « marginer » de la façon suivante : « annoter à la marge ». Cet usage, attesté au XIX^e siècle, a cependant bien évolué. Au XVI^e siècle, en effet, « marginer » signifiait (selon le dictionnaire d'Emile Littré donc) : « diriger un bateau vers le rivage ».

Du XIV^e siècle à aujourd'hui, la première définition de l'annotation est donc plus ou moins restée inchangée et a désigné (et désigne) une opération matérielle qui consiste à produire une forme graphique de nature différente (commentaire, note, apostille, etc.) en regard d'un texte. Le deuxième usage du terme « annotation » apparaît au XVI^e siècle et disparaît au XIX^e.

1.1.1.2 Dictionnaires de langues européennes

1.1.1.2.1 Anglais

On trouve dans les dictionnaires étrangers des définitions semblables. En effet, certains d'entre eux recourent notamment à des dictionnaires de langue française. Ainsi, en s'appuyant sur le dictionnaire Littré, le Oxford English Dictionary (2000, 3^e édition) estime que l'étymologie du mot « annotation » est probablement française et qu'il est né au XVI^e siècle. En langue anglaise, l'exemple d'usage le plus ancien date manifestement de 1528. Le mot signifie alors « the action of annotating or marking notes » ou « A note added to anything written, by way of explanation or comment. » Mais le Oxford English Dictionary repère une autre définition, dans un texte médical daté de 1753 : « A sign, token, symptom, and hence, access of any illness ». L'« annotation » se confond alors avec le « symptôme » et, par déplacement, avec le « signe », c'est-à-dire avec l'intention matérialisée d'un auteur.

Ce même dictionnaire donne la définition suivante de « marginalia » : « Notes, commentary, and similar material written or printed in the margin of a book or manuscript. Also (in extended use) : notes, comments, etc., which are incidental or additional to the main topic. » Le terme, pluriel de l'adjectif « marginalis » et formé à partir du latin post-classique, serait apparu au XVI^e siècle ou plus tôt. Le verbe « marginer », attesté dès le XVI^e siècle, désigne alors l'action qui consiste à accompagner un texte de notes marginales ou à en résumer certains passages dans la marge. Si, contrairement aux dictionnaires français, le Oxford

English Dictionary propose une définition de ce terme, c'est parce qu'il a connu une certaine fortune en Angleterre grâce aux marginalia de Coleridge qui furent publiées en 1819.

1.1.1.2.2 Italien

Le mot « annotation » n'apparaît que dans la 3^e édition (1691) du *Vocabolario della Crusca* (le premier dictionnaire de langue italienne). La définition de l'Accademia della Crusca, fondée en 1583 à Florence, donnait alors la définition suivante : « Osservazione, che fatta intorno a che che sia, si nota per ricordo ». Trois critères étaient ainsi retenus : générique (« osservazione », observation, remarque), spatiale (« intorno a che che sia », c'est-à-dire autour du texte), axiologique (« per ricordo », « pour se souvenir » : l'observation ou la remarque avaient donc suffisamment de valeur pour être inscrites sur le support de lecture). Parmi les occurrences ou renvois du dictionnaire on trouve également les termes « notula » « nota » ou « memoria ». Le premier désigne une « petite annotation » (ou « petite note ») selon la 3^e édition de l'Académie (1691). Le deuxième est une « remarque » dans la 4^e édition du dictionnaire (1729-1738) et un synonyme d'annotation (« Definiz:§. III. Nota, per Annotazione. Lat. annotatio, nota. Gr. σημείωσις, ἐπισημείωσις. » Mais cette équivalence n'apparaît qu'au XVIII^e siècle. La première édition du dictionnaire (1612) définit en effet la « nota » à partir des verbes « ricordo » (« se souvenir ») et « scritto » (« écrire »). Par conséquent, le rapprochement entre la « nota » et l'« annotazione » bénéficia d'abord au terme « annotation » dès la fin du XVII^e siècle puis au terme « nota » au XVIII^e siècle. La « mémoire » renvoie donc aux choses dignes d'être conservées. Ainsi, dans la 3^e édition de ce dictionnaire (1691), le mot « annotazione » apparaît comme un exemple du terme « memoria » : « Memoria: per lo stesso, che Ricordo, annotazione, istoria, e simili. » La « memoria », ce sont donc nos « mémoires », c'est-à-dire ce qui est digne d'être enregistré. C'est la fonction attribuée à l'annotation : préserver de l'oubli les choses mémorables.

1.1.1.2.3 Espagnol

La 22^e édition (2001) du *Diccionario de la lengua española* de la Real Academia española (Académie royale espagnole, fondée en 1713) donne une définition un peu tautologique de l'annotation (« anotación ») : « Acción y efecto de anotar » (« action et effet de la notation »). Le verbe « anotar » désigne quant à lui l'action qui consiste à « mettre une note dans un compte rendu ou un livre » (« Poner notas en un escrito, una cuenta o un libro »). L'annotation peut également apparaître comme une entrée d'un registre administratif.

Le terme est présent dans 39 dictionnaires espagnols historiques de 1721 à 1992¹⁶⁰. Mais le verbe « anotar » est plus ancien et apparaît ainsi dans le dictionnaire français-espagnol de F. Sobrino dès 1705 (« Annotar : annoter »). Le mot « annotation » (« anotación ») est défini en 1770 dans le dictionnaire de l'Academia Autoridades comme l'action d'annoter et de produire une note. Cette définition est présente au siècle suivant et au début du XX^e siècle dans tous les dictionnaires. En 1925, celui de l'Académie évoque cependant un second sens pour le verbe « annoter » (« anotar ») : « faire une annotation sur un registre public » (« Hacer anotación en un registro público »). Ces deux sens se maintiennent jusqu'à aujourd'hui.

1.1.1.2.4 Allemand

« Annotation » peut se dire de plusieurs façons en allemand : « randbemerkung », « anmerkung » ; « marginalanmerkung » ou « marginalie ». Le premier terme est défini par le dictionnaire des Grimm (1854-1961) comme une remarque effectuée sur les bords d'un livre ou d'un magazine (« bemerkung die an den rand eines buches oder einer schrift geschrieben wird »). Le deuxième terme (« anmerkung ») est l'équivalent d'une scholie dans le *Grammatisch-Kritisches Wörterbuch der Hochdeutschen Mundart* (1793-1801) : elle vise à éclairer un passage obscur. Dans le *Goethe-Wörterbuch*, le terme « anmerkung » désigne d'abord un enregistrement (« aufzeichnung ») et une note (« notiz ») mais également un éclaircissement (« erläuterung »), une remarque (« bemerkung ») et un avis/une prise de position (« stellungnahme »). Enfin, le dernier terme (« marginalanmerkung » ou « marginalie » c'est-à-dire « note marginale ») désigne essentiellement une note ponctuelle et explicative située en marge. Le dictionnaire situe étymologiquement le terme (du latin « marginalis ») et en précise la signification : « situé sur le bord » (« am Rande befindlich »).

Les dictionnaires allemands insistent donc classiquement sur le caractère spatial des marginalia et de l'annotation, mais en rappelant ses étymologies géographiques. Parler de « bordure », c'est présupposer en effet qu'il existe des frontières, des manières de découper et des stratégies dans la manière de construire et d'investir originalement les espaces matériels.

¹⁶⁰ Auxquels donne accès le *Nuevo tesoro lexicográfico de la lengua española* : <http://ntlle.rae.es/ntlle/SrvltGUISalirNtlle>.

1.1.1.3 Bilan

Ce parcours modeste des termes « annotation » et « marginalia » dans quelques dictionnaires contemporains et historiques de langues européennes rend donc compte d'emprunts et de croisements. En France, deux sens se sont maintenus jusqu'au XVIII^e siècle (production d'une note marginale/inventaire des biens d'une maison), qu'on trouve altérés dans d'autres langues (en espagnol, une « annotation » peut ainsi être une inscription), mais le premier, historique, s'est définitivement imposé. Dans les autres langues, nos deux termes sont souvent utilisés de manière synonymique avec la « glose », la « note » ou le « commentaire » et l'on trouve quelques usages originaux (l'annotation comme « symptôme » en anglais). Plusieurs fonctions sont par ailleurs repérables, liées à la mémoire (l'annotation permet l'enregistrement de faits mémorables) ou l'éclaircissement d'un passage. Toutes les définitions rencontrées révèlent enfin un même souci de la spatialité qui s'exprime bien dans les jeux étymologiques et les métaphores géographiques. C'est l'indice que l'annotation et les marginalia ne sont pas que des opérations matérielles ou intellectuelles, comme on le verra.

1.1.2 Les champs d'apparition du terme « marginalia

Les dictionnaires sont donc assez utiles pour repérer certains usages des marginalia (puisqu'ils s'appuient eux-mêmes, du moins à partir du XVII^e-XVIII^e, sur des citations) mais ils laissent en suspens de nombreuses questions : quels sont les usagers linguistiques qui y recourent le plus souvent ? Quand ces termes entrent-ils dans la langue courante ?

1.1.2.1 Le « grand écrivain » en ses marges

Selon Sherman (2008), le terme « marginalia » apparaît dans les textes néolatins du XVI^e siècle, mais il entre dans le langage courant au XIX^e siècle. À cette époque, en effet, la revue littéraire *Blackwood*¹⁶¹ publie des extraits des marginalia du poète Coleridge¹⁶² et recourt pour la première fois au terme « marginalia » dans un texte moderne de langue anglaise :

¹⁶¹ Publiée de 1817 à 1980 (Londres), la revue *Blackwood* accueillit notamment des contributions de Quincey, Conrad et Eliot.

¹⁶² « In november 1819, extracts from his marginalia were published, probably at his suggestion, in *Blackwood's Magazine* » (Jackson, 2005, p. 280). De Quincey avait cependant publié plus tôt, en août 1819, des marginalia de Coleridge mais Jackson (2002, p. 268) ne précise pas si le terme « marginalia » fut alors utilisé.

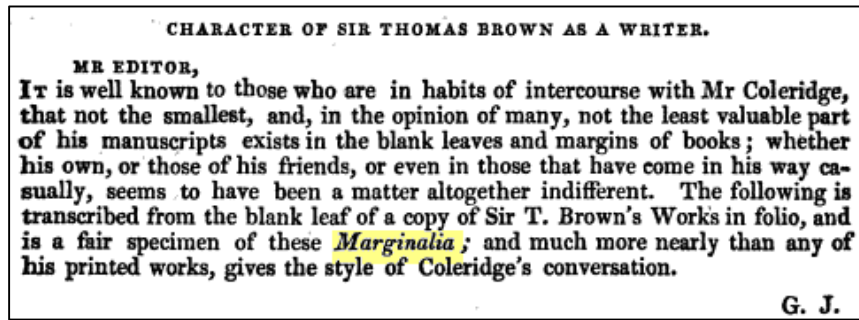


Figure 17 - Première apparition du mot « marginalia » dans la revue *Blackwood* (novembre 1819)¹⁶³

Ce petit texte de présentation indique ainsi que les annotations de Coleridge portaient sur un texte de Sir Thomas Brown (1605-1682). Il les qualifie également et les axiologise : non seulement ces productions éditoriales seraient aussi importantes ou tout aussi intéressantes que l'œuvre imprimée de Coleridge mais elles permettraient, en plus, d'en éclairer les particularités stylistiques. Enfin, les « marginalia » sont identifiées comme des « conversations » : l'annotateur entretiendrait un dialogue avec le texte annoté et son auteur.

La revue *Blackwood* et Coleridge contribuèrent ainsi à la vulgarisation du terme et à la création d'un nouveau genre éditorial¹⁶⁴ qui participèrent de la sacralisation de l'écrivain :

Today marginalia, a word first used by Coleridge in the nineteenth century, are considered permissible only if you become famous and will donate your library to some institution where your every scribble will be studied. (J.P. Small, *Wax tablets of the Mind. Cognitive Studies of Memory and Literacy in Classical Antiquity*, Routledge, 1997, p. 62)

On retrouve cependant le terme fréquemment utilisé à partir du XVII^e siècle dans le langage technique de la philologie et de l'érudition (Hamesse, 2002) ; c'est aujourd'hui un terme de la

¹⁶³ La capture d'écran a été réalisée à partir d'une numérisation de Google : http://books.google.fr/books?id=__IFSctxDqcC&pg=PA197&vq=marginalia&hl=fr&output=html&source=gbs_search_r&cad=1. Je souligne le mot. Les bordures qui entourent chaque capture sont également de moi (et seront toujours de moi, sauf précision). Le site suivant répertorie tous les liens disponibles pour chaque numéro : <http://www.thebrontes.net/reading/bm-etexts#contents>.

¹⁶⁴ « Although the practice of writing in the margins predated the printed book, it was literary authors who popularized and defined marginalia as a genre. Samuel Taylor Coleridge popularized the genre by publishing his marginalia on Sir Thomas Browne in *Blackwood's Magazine*, borrowing "marginalia" from the Latin language according to his own approach of book annotation as his modus operandi. Edgar Allan Poe reasoned that : « The marginalia are deliberately penciled, because the mind of the reader wishes to unburden itself of a thought. » (Edgar Allan Poe, « Marginalia », *Democratic Review*, November 1844) The topic emerged again in the early 1960s with interest in Darwin, Melville, Poe, Swift, James and Blake's marginalia » (Nikolova-Houston, 2009a, p. 7).

codicologie et des études philologiques (dans son *Vocabulaire codicologique*, Denis Muzerelle définit ainsi le mot « marginalia » comme l'« ensemble des mentions et des signes inscrits en marge d'un texte. »¹⁶⁵) Dérivé de l'adjectif « marginalis », le substantif pluriel « marginalia » désigne notamment pour ces disciplines une note marginale. C'est d'abord l'inscription spatiale, le « lieu de la page où elle apparaît » (Andreas Pfersmann, 2011, p. 31), qui permettrait de rendre compte d'une notion devenue populaire¹⁶⁶ : « marginalia ».

À ce terme est également attaché un certain nombre de valeurs, qui dépendent du degré d'autorité accordé à son producteur. Le plus souvent, nous nous référons en effet aux marginalia de tel écrivain auxquelles nous accordons des « pouvoirs » d'élucidation. Elles sont ainsi censées nous éclairer sur les mystères des personnages illustres et de l'écriture :

Il y a pourtant un autre moyen de se rapprocher de la personnalité de Voltaire. Heureusement pour nous, il avait l'habitude comme tant d'autres lecteurs sérieux, de faire des commentaires en marge des livres qui l'intéressaient particulièrement ou excitaient vivement sa colère. Dans ses notes marginales, il nous a laissé des traces authentiques de ses impressions les plus intimes. Ce sont des notes écrites de sa propre main, à la hâte, spontanément, d'un seul jet, sans arrière-pensée ni aucune de ces considérations de prudence si nécessaires dans tout ce qu'il écrivait pour le grand public. (Havens, 1933, p. 434)

Ce texte, extrait d'un article universitaire, témoigne de la conception qu'on se faisait alors de l'annotation dans les années 30 (et qui a perduré aujourd'hui, mais non dans le domaine scientifique) : elle traduirait la pensée intime et les sentiments les plus authentiques de l'écrivain, matérialisée par des gestes déchargés de toute intention, précisément parce qu'ils ne feraient que la transcrire, sans altération, en suivant tels quels son cours et son flot.

Cette conception, un peu naïve (mais il est sans doute un peu injuste de la juger ainsi, avec le recul que nous avons maintenant), s'est plus ou moins maintenue dans la littérature universitaire tout en bénéficiant des apports de la critique génétique dans les années 70-80. Elle entreprit en effet « d'étudier les textes littéraires en fonction de l'histoire de leur

¹⁶⁵ Consultable à cette adresse : <http://vocabulaire.irht.cnrs.fr/>.

¹⁶⁶ Le lundi a par exemple été décrété « jour des marginalia » sur le réseau social Twitter.

élaboration, c'est-à-dire de leur genèse.»¹⁶⁷ Pour cela, « [e]lle s'intéresse donc aux manuscrits, mais aussi aux variantes et, en amont, aux brouillons, aux notes préparatoires, aux dessins »¹⁶⁸. L'annotation, sous la forme de la rature et des traces de geste, témoigne alors de l'élaboration de l'œuvre et des conditions de sa production. Mais dans la *Sémiotique des manuscrits littéraires*¹⁶⁹, Alain Rey (1989) fait de la trace manuscrite le signe d'un système nerveux et l'indice d'un monde sémiotique, d'une activité intellectuelle. Jacques Neefs (1989) considère également que la marge est l'espace qui sollicite les humeurs, les attentions et les réactions de l'écrivain. Elles peuvent aussi participer de la compréhension de l'énigme de la création¹⁷⁰, qu'il s'agisse de repérer des influences¹⁷¹, de lever des incohérences¹⁷², de saisir l'épaisseur d'un personnage¹⁷³, de confirmer une théorie en l'étendant aux marges¹⁷⁴, de comprendre quelles relations l'écrivain mûr entretient avec une œuvre de jeunesse¹⁷⁵ ou avec un livre contemporain dont il peut retrouver les trajectoires initiales fixées dans les marges¹⁷⁶.

¹⁶⁷ « Génétique (critique-) » dans le *Dictionnaire des termes littéraires* (Paris, Honoré Champion, 2005).

¹⁶⁸ Jean-Maurice Rosier, « Génétique (critique) » dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2006.

¹⁶⁹ Louis Hay, Alain Rey, Jacques Neefs, Daniel Ferrer et al., *De la lettre au livre : sémiotique des manuscrits littéraires*, Paris, CNRS, 1989.

¹⁷⁰ « Whitman annotated magazine and book clippings, many of which deal with English poets and poetics. These annotations deserve careful attention for they reveal much about the nature of Whitman's creative drive, about his goals for poetry, and about the shaping of his ideas. » (Price, 1983, p. 541) ; « we could profitably examine the more general – even abstract and theoretical – dimensions of Melville's style » of reading and of his subjectivity. [...] And determining more accurately the nature of those purposes is, I believe, the third and most important benefit of analyzing the marginalia. » (Heidmann, 2010, p. 369)

¹⁷¹ « the above passages do help to suggest what struck Keats in his reading of Troilus and Criseyde and how the poem may have influenced or reinforced characteristics of Keats's own writing. » (Lau, 1994, p. 47)

¹⁷² « Le présent travail est né d'une série cumulative et progressive d'indices précieux, traces et signaux ponctuels et localisés dans *Les Météores* [de Michel Tournier], dont la compréhension implique une activité de déchiffrement. L'interrogation de ces petits grumeaux de sens nous a mené au dévoilement de certains effets narratifs, certains conflits structuraux et génériques de nature à déranger certaines « lois » du roman. » (Besa, 1995, p. 128)

¹⁷³ « this copy of the novel has some interesting marginalia that — if truly in Anne Brontë's hand — provide us with greater insight into her writing process and make Helen Huntingdon a more compelling character. » (Talley, 2007, p. 132)

¹⁷⁴ « or not only did Pessoa write pre- and heteronymically, but he also read preheteronymically. As for reading heteronymically, we have observed specific mechanisms in Pessoa's dynamic system that invite critics to reconsider certain affirmations. » (Ferrari, 2011, p. 54)

¹⁷⁵ Selon Michel Lioure (1988), les marginalia de Valéry étaient en effet le miroir de sa pensée.

¹⁷⁶ Gérald Rannaud, « Note sur la "marginale" chez Stendhal » dans *Le Livre annoté*, revue de la *Bibliothèque nationale de France*, p. 17-77, 1999.

On peut donc repérer une constance dans l'intérêt qui est porté aux marginalia depuis une vingtaine d'années par les historiens (entre autres). Si les conceptions se sont transformées¹⁷⁷ (on ne pense plus trouver la « personnalité » d'un écrivain dans les marges), elles considèrent cependant toujours que les annotations ont quelque chose à dire de l'œuvre littéraire.

1.1.2.2 L'incarnation du lecteur

Un déplacement a pourtant eu lieu ces vingt dernières années, qui ont vu s'installer durablement et progressivement la « bibliographie matérielle »¹⁷⁸ en Europe (« New Philology » aux États-Unis). Ces disciplines étaient cependant nées bien plus tôt, avec les études shakespeariennes à la fin du XIX^e siècle qui nécessitaient des éditions solides, « en l'absence de manuscrits du dramaturge » (Dominique Varry, 14 juin 2011). Au cours de la première moitié du XX^e siècle, ce sont surtout les chercheurs américains qui développèrent la « nouvelle philologie ». Mais au seuil des années 60 et au début des années 70, la « bibliographie matérielle » bénéficia des travaux de Gaskell et surtout de McKenzie en Angleterre, qui sensibilisèrent leurs contemporains à la nécessité de prendre en compte les conditions de production des textes et, par conséquent, les communautés éditoriales qui les matérialisent. Dans sa préface à l'édition française de *La Bibliographie matérielle et la sociologie des textes* de McKenzie¹⁷⁹, Roger Chartier (1991) résume cette démarche :

La bibliographie ainsi redéfinie devient une discipline centrale, essentielle pour reconstituer comment une communauté donne forme et sens à ses expériences les plus fondamentales à partir du déchiffrement des textes multiples qu'elle reçoit, produit et s'approprie. (p. 9)

En 1981, suite aux travaux de McKenzie, Jérôme McGann (*Text*) plaida ainsi pour une étude de la production sociale des textes¹⁸⁰. Il fut suivi dans les années 90 par les médiévistes qui considéraient, avec M.J Driscoll par exemple, que les œuvres littéraires n'existaient pas en

¹⁷⁷ Chez Jacques Neefs, par exemple, les marges n'accueillent plus des humeurs (comme en 1989) mais apparaissent en 2001 comme « l'espace de la réflexion, du vis-à-vis, du supplément, de l'alternative de la relance, selon des modalités nombreuses, qui ont chaque fois la singularité d'un geste de la pensée. »

¹⁷⁸ Roger Laufer inventa ce terme en 1966 dans son *Introduction à la textologie*.

¹⁷⁹ Cf. *Bibliography and the Sociology of Texts*, Londres, The British Library, 1986.

¹⁸⁰ Les lignes qui suivent s'appuient sur le point historique (p. 1-4) fournit par Schott (2012) dans sa thèse sur les marginalia islandaises du Moyen Âge.

dehors de leurs matérialisations. Elles étaient donc considérées comme des processus qui portent des traces de leurs manipulations successives par un nombre important d'individus.

Or, l'histoire de la lecture et des pratiques d'écriture ont bien bénéficié des apports de McKenzie. Des noms qui nous sont aujourd'hui familiers (Chartier, Darton, Grafton, Jacob, Martin, etc.) se revendiquent de cette approche qui a peu à peu été perfectionnée. Dans « La carte des mondes lettrés », Christian Jacob (2001) confirme bien cette filiation :

Si la matérialisation sur un support, dans une écriture et selon un protocole éditorial particulier, est ce qui rend un texte transitif, cette transitivity est régie par des normes culturelles, elles-mêmes créées et préservées par des communautés de savoir, des instances de pouvoir (temporel ou spirituel) et les médiateurs techniques en charge de la transmission (scribes, imprimeurs, correcteurs, éditeurs, libraires...). (p. 16)

Analyser les textes consiste dès lors à faire revivre « le bruit de l'atelier » (Jacob, 2014), c'est-à-dire à s'appuyer sur la médiation des traces pour rendre compte d'opérations de fabrication, de circulation et de transmission sans lesquelles le savoir reste inerte. Cette exploration passe aussi par l'analyse des marginalia qui rendent compte du « travail du lecteur » (Jacob, 2001, p. 25), de son interprétation des textes. Elles peuvent dès lors participer d'une histoire de la réception et des mentalités et plus seulement d'une élucidation des processus de création des grands écrivains. On passe ainsi d'un lecteur post-structuraliste abstrait à son incarnation historique à partir d'une exploration de ses marginalia :

To pursue the "great Variety" of readers, then, is to resist the category of "the Reader" as a singular, uniform actor within a culture. To explore the discontinuities between early modern and modern reading experiences is to reject the category of "the reader" as an essentialized, ahistorical subject. (Brayman Hackel, 2009, p. 18)

Une telle incarnation permet de porter de nouveaux éclairages, d'envisager des pratiques et des positionnements intellectuels propres aux mentalités d'une époque. Dans « Le lecteur humaniste » (2001), Grafton oppose ainsi les ensembles moyenâgeux « de murs et de contreforts qui précédaient, entouraient et soutenaient le texte » aux tentatives humanistes pour « porter secours aux œuvres classiques prisonnières » (p. 224.). Or, remarque Châtelain (1999), c'est l'annotation qui vient forcer la forteresse du commentaire. Il ne s'agit donc plus

seulement, avec les tenants actuels de la bibliologie, d'analyser la matérialité d'un livre et les conditions sociales de son existence, mais d'explorer les pratiques d'une époque à partir de la vie des « gens ordinaires » (Brayman Hackel, 2009) et de leurs marginalia « de lecture ».

1.1.3 Marginalia de lecture, marginalia de confection

1.1.3.1 Une distinction temporelle

On doit en effet à la philologie d'avoir établi une distinction entre, d'une part, les « marginalia de confection » et, d'autre part, les « marginalia de lecture » (Tura, 2005, p. 305). Les premières sont situées en amont de l'édition d'un livre et se présentent comme des signes critiques qui peuvent être pris en charge par un ensemble de mains et de métiers (imprimeurs, correcteurs, éditeurs, auteurs, etc.). Si elles sont dites de « confection », c'est parce qu'elles donnent aux professionnels des indications procédurales et typographiques nécessaires au rassemblement des cahiers en livre¹⁸¹. Mais on entend aussi par là la matrice éditoriale d'un texte (notes de bas de page, par exemple) qui témoigne d'une énonciation propre à l'éditeur. Les secondes marginalia, à l'inverse, se caractérisent par « une absence de concertation entre le fabricant du livre et le glossateur » (Holtz, 1984, p. 146 cité par Tura, 2005, p. 305). Elles sont donc situées en aval de l'édition d'un livre. C'est ce que nous entendons ordinairement par « annotation » : un certain type d'inscription produite par un « lecteur » en regard d'un élément (textuel, graphique) qui a fait l'objet d'une publication et d'une circulation.

1.1.3.2 Marginalia imprimées

Les « marginalia de confection » sont donc organiquement liées au texte publié : elles ont servi à sa fabrication. Si les annotations des lecteurs semblent davantage prisées, les marginalia de confection peuvent cependant faire l'objet d'études¹⁸² ou être imprimées. Les

¹⁸¹ Voir le manuel récent d'Alain Riffaud : *Une archéologie du livre français moderne*, Genève, Droz, 2011 et le livre classique de Henri-Jean Martin, *La Naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^{ème}-XVI^{ème} siècles)*, Paris, Cercle de la Librairie, 2000. Pour le Moyen Âge : *Lire le manuscrit médiéval* de Paul Géhin (2007).

¹⁸² Gérard Colas, « Relecture et techniques de correction dans les manuscrits indiens » dans Christian Jacob (dir.), *Lieux de Savoir, t.2, les mains de l'intellect*, 2011, Paris, Albin Michel, p. 509-535 ; Dominique Charpin : « Corrections, ratures, annulation : pratique des scribes mésopotamiens » dans Paul Bady et Roger Laufer (eds.), *Le Texte et son inscription*, Paris, Éditions du CNRS, 2007, p. 57-62. Les marginalia de confection ne servent plus seulement aujourd'hui à éditer un texte, comme l'a bien remarqué Schott (2012) dans sa thèse sur les annotations du Moyen Âge, mais à comprendre sa genèse et des pratiques spécifiques. Ainsi, la présence de listes d'erreur peut témoigner du dynamisme de la vie scripturale (voir le colloque « Error and Print Culture, 1500-1800 », Oxford University, 5 juillet 2014 et Anthony Grafton, « Les correcteurs d'imprimerie et la publication des textes classiques » dans Jacob (dir.), 2001).

marginalia d'un auteur pouvaient accompagner son livre en Angleterre au XVI^e, à une époque où la circulation d'un texte en dehors d'un cercle restreint de lecteurs imposait d'en orienter la lecture, par diverses stratégies graphiques et rhétoriques¹⁸³, en sollicitant une forme de bienveillance (Brayman Hackel, 2009). Au début de l'imprimerie, la forme d'annotation marginale et éditoriale la plus répandue était donc le commentaire, qui devait aider le lecteur à comprendre des textes éloignés de sa culture (Dauvois, 2008) et le guider dans sa lecture des textes contemporains. On distinguera donc deux types de marginalia de confection imprimées (celles de l'auteur d'un livre et celles de l'éditeur). Comme on le verra dans le chapitre 3, elles migrèrent cependant du XVI^e au XVIII^e siècle¹⁸⁴, pour occuper aujourd'hui le bas des pages (Dürrenmatt, 2004). Si notre époque distingue ainsi graphiquement différentes instances énonciatives, elles étaient encore plus ou moins mêlées du XV^e au XVIII^e siècle.

1.1.4 Une constellation de termes concurrents

De telles distinctions n'affaiblissent cependant pas les difficultés terminologiques qui se posent à l'historien des pratiques textuelles et du livre. Dans *Used Books : Marking Readers in Renaissance England*, par exemple, Sherman (2008) précise la définition des « marginalia » (bien comprises comme une annotation de lecture), en la distinguant de l'*apostille*¹⁸⁵ (note marginale ou commentaire d'un texte associés à l'explication des Écritures), de la *scholie* (note explicative, qui se réfère surtout à un commentaire d'un passage d'un auteur grec ou latin), de la *glose* (explication d'un terme obscur issu à l'origine des textes sacrés) ou encore de l'*adversaria*¹⁸⁶ (note située sur un autre support que le texte lu).

¹⁸³ Ces stratégies rhétoriques étaient si bien connues de l'American Bible Society fondée en 1816 qu'elle interdit jusque récemment la publication de bibles avec des notes ou des commentaires, pour satisfaire les inquiétudes des protestants quant aux interprétations partisans (McClymond, 2006).

¹⁸⁴ Ce constat doit être nuancé car les notes de fin de volume pouvaient, elles aussi, être déplacées dans les marges des livres (ce fut par exemple le cas des notes de l'*Histoire* de Gibbon ; Grafton, 1998, p. 85). Grafton date ainsi « les origines de la note en bas de page une génération ou deux avant Hume, peut-être vers 1700 » (p. 147).

¹⁸⁵ Pfsermann (2011) la rapproche plutôt de la marginalia de lecture, en la définissant à partir de sa temporalité : « temps relatif de [...] formulation par rapport au texte » (p. 31). Connors (1998) en fait cependant l'un des synonymes de « glose » : « The Glossa, with its layers of commentaria, commentariola, expositiones, glossae, glossulae, lectiones, lecturae, and postillae, represented the “official word” of canonical interpretation of all scriptural text » (p. 15).

¹⁸⁶ Selon Châtelain (1997) les recueils d'*adversaria*, tout comme les livres de compilation ou de lieux communs, appartiennent à un même art (l'*ars excerpenti*, soit l'art d'extraire). Ils s'en distinguent cependant : « la constitution des *adversaria* cherche à épouser le plus possible le mouvement de la lecture. Idéalement, on devrait pouvoir lire dans les entrailles des *adversaria* le passé intellectuel de leurs auteurs, y retrouver intactes les strates successives des lectures qu'ils ont faites et des manières dont ils conduisaient celles-ci. » (p. 173) À l'inverse, les

Mais ces distinctions diffèrent selon le degré de spécialité des auteurs et à l'intérieur même d'une même communauté de spécialistes. Dickey (2007) relève par exemple des emplois très variés du terme *scholie*, qui peut être un commentaire ou une note écrite dans les marges d'un texte littéraire, par opposition à *hypomnema* et à *glose* (plutôt assimilée à une définition interlinéaire). Les spécialistes de l'antiquité gréco-romaine qui travaillent sur des textes philosophiques et scientifiques parlent au contraire de *scholies* dans le cas d'un commentaire ponctuel pour les différencier d'un commentaire continu (ou *exégèse*). Dans d'autres cas, la *scholie*, voire la *glose*, peuvent renvoyer à des commentaires exégétiques. Wilson (1967) limite ce terme aux codex en parchemin du IV^e et V^e siècles de notre ère qui contenaient des commentaires compilés à partir de plusieurs sources, par conséquent situés dans les marges d'un texte. Athanassiou (1999) réserve plutôt le terme de *marginalia* à l'annotation d'un papyrus en général. *Commentaire* et *hypomnema* seraient par contre interchangeables et serviraient à qualifier le travail des bibliothécaires d'Alexandrie. Tura (2005) renvoie enfin dos à dos toutes ces nuances subtiles, estimant que « [l]a distinction entre gloses interlinéaires et *marginalia* proprement dits s'avère [...] peu opérante [...] on ne saurait reconnaître aux gloses interlinéaires une fonction différente de celle des *marginalia*. » (p. 270)

Le mot *glose* fait l'objet des mêmes contradictions. McClymond (2006) confirme par exemple la définition de Sherman donnée plus haut (explication d'un terme obscur) mais en révèle les fluctuations sémantiques. En anglais, comme en français, le terme *glose* en est ainsi venu à signifier péjorativement une interprétation sophistiquée. C'est parfois la matérialité d'un segment textuel qui sert cependant à l'identifier sous l'étiquette *glose*. Dornier (2008) note ainsi que le mot *note*, daté de 1636, serait venu remplacer celui de *glose*, qui était un texte en plus petits caractères disposé autour d'un texte. Les études littéraires font quant à elles de la *marginalia* un type de *glose* situé en marge : « À l'époque médiévale, la glose désigne la traduction ou le commentaire de termes, expressions ou phrases qui figurent dans des textes manuscrits. Elle est soit notée dans la marge (*marginalia*, *scholia*), soit dans le texte même, souvent entre les lignes. » (*Dictionnaire des termes littéraires*, 2005, p. 223)

recueils de lieux communs étaient traités comme matière à mémoire, comme des index. Chaque extrait était ainsi classé et rangé sous une même thématique (voir Sherman, 2009 ; Allan, 2010). Le terme *adversaria* est donc plus proche des *miscellanea*, des *annotationes* et des *observationes* : il appartient aux *variae lectiones* (Châtelain, 1997, 1999) et apparaît comme un des modes possibles de l'expression de soi.

Dans la perspective de Tura et de Sherman, les marginalia de lecture apparaissent en fait surtout comme une relation avec la marge, voire comme « un acte de mise en communication » (Tura, 2005, p. 269) avec le texte (qui peut être une marginalia ciblée par une autre marginalia). La localisation spatiale (note située en marge) est donc un critère secondaire par rapport à cet acte communicationnel qui envisage dès lors le texte comme :

l'élément – indépendamment de la manière dont il se trouve graphiquement distribué – autour duquel dans un manuscrit donné peuvent s'organiser d'autres éléments plus ou moins accessoires, mais de toute façon tendant à s'y rattacher. (*Ibid.*, p. 268)

1.2 Structure, matérialité(s), formes et fonctions de l'annotation

Le second mouvement du chapitre I explore les conséquences d'une telle leçon en parcourant d'abord la manière dont les études littéraires et rhétoriques traitent la question de la relation de la note au texte. On nuancera alors les définitions spatiales de l'annotation en mettant au jour sa nature dynamique et en la distinguant de la trace, de la marque et de l'inscription.

1.2.1 La marge : niveaux micro et macro

La relation entre la marge et le texte peut faire l'objet d'examens variés, selon qu'on l'envisage d'un point de vue spatial (paratexte, périphrase, notes infra, supra), chronologique (le texte en marge vient après), thématique ou qualitatif (les représentations liées aux notes)¹⁸⁷. Elle conduit ainsi à observer des débordements, des déplacements, des glissements, des inclusions, comme le montre bien Cormier (2005) dans son étude des écosystèmes qui permettent de révéler des jeux d'échelles entre les niveaux micro et macro, entre la marge, où vit une plus grande diversité de faune et de flore, et le centre, marqué par l'activité humaine.

Le micro et le macro jouent également dans les études philosophiques, littéraires et rhétoriques un rôle dialectique et heuristique. À partir des théories de Gérard Genette (1982, 1987), Noille-Clauzade (2005) propose ainsi de distinguer quatre types de marges (marge comme *bordure*, *marque*, *périphérie* et *réserve* de quantité disponible à l'intérieur d'une limite). Derrida (1991) avait déjà signalé ces deux niveaux (micro/macro) en montrant que le statut de la note lui était conféré par une spatialisation qui crée des relations hiérarchiques entre un texte principal et des notes infrapaginales. Une pensée de la marge ne peut donc émerger qu'en l'envisageant comme le terme d'une relation à deux ou plusieurs éléments.

¹⁸⁷ Régine Joman-Baudry, « Pour une théorie des marges littéraires » dans Philippe Forest et Michelle Szkilnik (dir.), *Théorie des marges littéraires*, Paris, Éditions Cécile Defaut, 2005, p. 13-23.

1.2.2 Le caractère endogène du texte

Cette relation demande à être clarifiée. Tura (2005), dans une importante étude, considère en effet que les définitions spatiales des marginalia reposent sur des constats superficiels :

Le simple fait que le rattachement au texte principal se soit parfois exprimé par un emplacement marginal dans les manuscrits [...] ne saurait représenter un argument déterminant. [...] Parcourir la tradition [...] du point de vue des marges ressemble assez à suivre de l'œil le cours de quelque mammifère marin qui n'affleure, souplement, que de temps en temps pour s'approvisionner d'air. (p. 263)

En effet, l'histoire de l'annotation, notamment antique (McNamee, 2007 ; Dickey, 2007), révèle la très grande complexité relationnelle entre les marginalia et les commentaires à *lemmes* (ou *hypomnema*). Si ces derniers étaient inscrits sur un support différent du texte commenté, et reliés à lui par des indications en tête de chaque commentaire (les *lemmes*), ils pouvaient être réintroduits a posteriori sur le manuscrit du texte (et vice-versa : un commentaire marginal servait parfois de brouillon à un commentaire à lemmes – voir Maehler, 2000). Un tel déplacement impliquait des opérations de transformations. Ainsi :

When a commentary had to be fitted into the margins of a literary text, it might have to be abridged or rearranged, and there was no harm in that ; conversely, when a marginal commentary was given separate pages of its own, there was room to enlarge it, to add fuller explanations, to make the style somewhat more elegant. (Zetzel, 2005, p. 17)

marginalia are the seeds of scholia. Before the codicological revolution of the fourth and fifth centuries [...] books were not designed to receive annotation at all, if we set aside two or three unconventional exceptions. Manuscripts with wide margins had wide margins because they were beautiful when empty, not because they were capacious. The great change in book design in late antiquity gave rise, for the first time, to the production of large-format manuscripts with broad margins intended, as they never before had been, to be filled with extensive marginal notes. The notes themselves, unlike most annotation of previous centuries, were transcribed from commentaries by scribes who wrote in slow, professional hands. These are proto-scholia. (McNamee, 2007, p. 93)

À l'époque moderne (1500-1800), un livre de lieux communs (*commonplace books*) pouvait également être constitué à partir des marginalia qui avaient servi au repérage d'une matière

remarquable (Sherman, 2008 ; Allan, 2010). Les marges des livres portent aussi dans certains cas des traces d'usage, comme en témoignent par exemple les marques de propriété¹⁸⁸ ou encore les marques phatiques de scribes (« I tired my quill to see if it writes »¹⁸⁹), qui n'ont pas grand-chose à voir avec un texte qui aurait été directement annoté. La page peut enfin être réduite à un simple support d'enregistrement où des contenus éditoriaux variés occuperont ses marges (petits poèmes¹⁹⁰, listes paroissiales, noms de baptêmes, petites chroniques, etc.¹⁹¹). Il faut donc davantage penser les marginalia de lecture comme un ensemble de relations avec le texte, qui peut occuper une place marginale, aussi bien spatialement que quantitativement.

1.2.3 Microlocalité et macrolocalité

Comme le montre Tura, une marginalia s'inscrit en effet dans un espace chaque fois redéfini :

Il me paraît plus indiqué de lier la notion de *marginalia* non pas à la nature des textes (commentaires ou scholies), mais plutôt à la situation que les divers registres d'écriture assument dans chaque exemplaire. Tout manuscrit est, durant sa confection, l'espace ambiant de nombreux choix de la part du copiste ou de celui qui, en lui confiant la transcription, lui en prescrit les modalités. De ces choix relève la répartition en divers rangs des textes qu'on décide de juxtaposer. L'un des principaux intérêts que l'étude des manuscrits peut offrir dépend justement du fait que, loin de reproduire mécaniquement des relations préétablies entre les différents textes (de primauté, de subordination, etc.) chacun est la source d'une nouvelle organisation, de sorte qu'on peut dire que cette organisation est, pour tout manuscrit, entièrement endogène. (Tura, 2005, p. 264)

Pour reprendre Roy Harris, il n'y a donc pas de « correspondances bi-univoques entre les traits graphiques et les valeurs sémiologiques : on ne peut pas dire, sans contexte, que telle ou telle combinaison de traits ou de composants à telle ou telle signification. »¹⁹² Julie Lefebvre,

¹⁸⁸ Robin Myers, Owners, *Annotators and the Sign of Reading*, Londres, Oak Knoll Press, 2005.

¹⁸⁹ Tatiana Nikolova-Houston, « Marginalia and Colophons in Bulgarian Manuscripts and Early Printed Books », *Journal of Religious & Theological Information*, 8 (1-2), 2009, p. 65-91.

¹⁹⁰ C'est par exemple le cas des marginalia de l'humaniste Gabriel Harvey (1552/3-1631). Voir Virginia F. Stern, *Gabriel Harvey : his life, marginalia and library*, Oxford, Clarendon Press, 1979.

¹⁹¹ Ainsi au Moyen Âge, « [l]es espaces laissés libres sont susceptibles de recevoir une multitude de petits textes : extraits scripturaires, hypnes liturgiques, prières et invocations diverses, dessins, exercices scolaires, comptes, contrats, formules épistolaires, petites chroniques » (Nebbiai, 2007)

¹⁹² Roy Harris, *La Sémiologie de l'écriture*, 1994, p. 288 (cité par Lefebvre, 2007, p. 15).

dans son étude linguistique et discursive sur la note (2007), repère cependant deux positions typographiques fréquentes, qui affectent ce rapport : la première (macrolocale) indique la « localisation de la note par rapport au texte dans un espace graphique déterminé » (p. 15) ; la seconde (microlocale) « est relatif à la détermination du lieu du texte auquel la note est rattachée dans ce même espace graphique. » (p. 15) Le statut du texte de la note lui est donc conféré par une inscription spatiale et une typographie qui créent des relations hiérarchiques entre le texte principal et les notes (Dornier, 2008), comme l'avait bien indiqué Derrida (1991). Mais la note « prend », elle finit par se greffer syntaxiquement et typographiquement sur le texte (Lefebvre, 2007 ; Dornier, 2008). Un rôle ancillaire lui est assigné qui l'inféode¹⁹³ au texte (Martin, 2008). Ces distinctions concernent cependant strictement les marginalia de confection imprimées, c'est-à-dire stabilisées à partir de protocoles typographiques, éditoriaux et communicationnels ; elles diffèrent donc de nos marginalia de lecture.

1.2.4 Le contenu, la cible et l'ancre

En effet, la marginalia de lecture peut être beaucoup plus instable, parce qu'elle est le fruit de systèmes sémiotiques personnels, quoiqu'hérités (comme on le verra dans le chapitre 2 de cette partie). Elle possède cependant une structure, que l'ingénierie de la connaissance et les études en ethnographie ont permis de mettre au jour depuis quelques années. En effet :

Une annotation est une note particulière attachée à une cible. La cible peut être une collection de documents, un document, un segment de document (paragraphe, groupe de mots, mot, image ou partie d'image, etc.), une autre annotation. À une annotation correspond un contenu, matérialisé par une inscription, qui est une trace de la représentation mentale que l'annotateur se fait de la cible. Le contenu de l'annotation pourra être interprété à son tour par un autre lecteur. Nous appelons l'ancre ce qui lie l'annotation à la cible (un trait, un passage entouré, etc.). (Bringay et al., 2004, p. 193)

Cette définition distingue donc un contenu, une cible et une ancre¹⁹⁴. Dans un contexte numérique, cette tripartition est susceptible de perturbations. Un texte peut en effet faire l'objet de mises à jour (corrections, etc.). Dès lors, une annotation risque de renvoyer à une

¹⁹³ Les écrivains, comme Nabokov dans *Feu pâle*, ont joué de ces niveaux hiérarchiques. Pour une étude d'ensemble, on pourra se reporter aux travaux de référence de Pfersmann (2011).

¹⁹⁴ On retrouve cette distinction chez Gebers (2008) et chez Cabanac (2008).

cible qui n'est plus la sienne. Pour faire face à ce problème, des organisations (W3C, IDPF, NISO, InternetArchive) réfléchissent depuis des années à des solutions (Encadré 1) qui prennent en compte la spécificité de la notion de « texte », capable de se transformer.

Encadré 1- Annoter à partir d'un support numérique

Les problèmes de l'annotation sur écran sont connus. Encouragées par les acteurs de l'édition numérique (Amazon, Kobo, Readmill, etc.), les pratiques d'annotation, effectuées depuis un logiciel d'écriture (iBooks, Kindle, etc.), ne bénéficient pas d'une stabilité et d'une standardisation. Les conséquences sont de deux ordres :

- Le lecteur se trouve dans l'incapacité d'« exporter » ses annotations vers une autre application de lecture concurrente (qui pourrait proposer le « même » texte, mais avec des fonctionnalités différentes), alors qu'il pouvait penser que ces annotations lui appartenaient. Encodées dans un format propriétaire, elles sont donc le plus souvent inexploitable en dehors de l'application de lecture dans laquelle elles ont nativement été produites.
- Si un fragment, une partie de texte ou une annotation peuvent bien être mis en circulation, depuis l'application de lecture vers un réseau « social », grâce aux outils proposés par cette application de lecture (un bouton Facebook, Twitter, Pinterest, etc.), la circulation ainsi définie est problématique. Car aucun acteur, à l'exception de Google et d'Amazon, n'est pour l'instant en mesure de faire « pointer » l'url d'un fragment vers son emplacement exact dans le texte dont il est issu. En conséquence, l'url proposée renvoie plutôt vers la librairie en ligne du distributeur.

À cela s'ajoute un autre problème : comment faire pointer un fragment de texte vers un texte potentiellement en évolution ? L'url fixée à un moment peut ne plus l'être à un autre et renvoyer alors à une mauvaise « position », vers le texte d'une première version à laquelle elle renvoyait alors. Ces difficultés tiennent à la nature de l'annotation, liée au texte à partir duquel elle a été produite, aux combinaisons qu'elle autorise mais qui doivent toujours pouvoir rendre compte de cette dépendance.

Les solutions proposées par NISO et InternetArchive lors de *Books in Browser*¹⁹⁵ 2011 s'appuient sur ce constat et sur la nécessité de proposer deux types de liens :

- un lien fort capable de pointer très précisément vers le texte d'où provient l'annotation et qui n'aurait pas été modifié par l'éditeur ou le distributeur ;
- un lien faible qui ne renverrait pas avec précision au texte parce qu'il aurait été modifié. Mais ils seraient doublés/consolidés par des métadonnées (auteur, chapitre, ligne, etc.) qui permettraient au lecteur de situer l'annotation et ce, même si les liens finissent par « casser ». L'ensemble des textes numériques bénéficierait par ailleurs d'une norme de découpage qui les séquencerait afin de rendre citable chacune de leurs parties.

1.2.5 Formes, transformations et fonctions

À partir de la notion d'« objet épistémique » de Knorr Cetina (2001), Bélanger (2010) envisage ainsi l'annotation dans un cycle de vie au cours duquel elle se transforme, de son inscription à son archivage. Chaque étape est l'objet d'opérations matérielles qui affectent l'annotation et sa relation au texte. Elle peut ainsi devenir citation lors de son archivage, après qu'une tâche a été terminée. Dès lors, le lien avec le texte n'est plus morpho-syntaxique mais surtout sémiotique (une indication rappelle d'où elle vient). Cette transformation dépend bien évidemment des possibilités de mobilisation d'un ensemble de supports et d'instruments.

Les marginalia sont par conséquent différentes selon les périodes historiques, les habitudes de travail, les outils utilisés et les conditions d'archivage des textes. Mais l'histoire des pratiques savantes permet de mesurer une permanence dans les activités de transformations. Sherman (2008) remarque ainsi que le livre de compilation de Francis Bacon (1561-1626) a été constitué à partir d'une sélection de ses marginalia. De même pour Thomas Egerton, un étudiant d'Oxford en 1550, qui transformait ses passages soulignés en les inscrivant dans son carnet d'extraits, sur lequel il ajoutait des chiffres de chapitres et des sous-thématiques.

¹⁹⁵ *Books in Browser* est une conférence internationale qui réunit chaque année les acteurs principaux de la normalisation du Web et du livre numérique.

Les marginalia de lecture semblent donc remplir de nombreuses fonctions matérielles et intellectuelles, relativement stables au cours des siècles. Christian Jacob résume :

L'annotation tient de la prospection de surface comme de la radiographie de l'invisible. Elle est pratique de collectionneur, affairé à enrichir son cabinet de curiosités, ou encore balise machinale, réduite au trait de plume, à la croix et à l'exclamation, marquant la coïncidence d'un lieu du texte et d'une idée, d'un intérêt, d'une émotion ressentie, sinon explicitée. Elle est la projection graphique de l'alchimie secrète du savoir, de la mémoire et des affects, à l'œuvre dans le travail de lecture. (1999, p. 19)

Le terme marginalia ne renvoie en effet pas seulement à une note ou à un commentaire, qui désignent des opérations visant des segments de nature quantitative différente¹⁹⁶. Comme le précise Tura, les « signes de confection peuvent, bien évidemment, être [...] de lecture » (2005, p. 305). Cette pratique est en effet indissociable de l'histoire de la ponctuation, du séquençage textuel, des techniques et des instruments d'apprentissage et de mémorisation. Dans sa thèse consacrée à l'histoire de la lecture de 1000 à 1800 en Chine, Li Yu (2003) montre ainsi que l'absence de ponctuation et de séparation entre les mots durant cette période imposait aux étudiants d'apprendre à découper les textes pour faciliter leur lecture, tout en variant les styles, les formes graphiques¹⁹⁷ et les instruments d'écriture selon les genres étudiés. Cette pratique était bien évidemment connue des lecteurs de l'antiquité et du Moyen Âge¹⁹⁸. Elle s'affaiblira progressivement, ou changera de nature, alors que les techniques de matérialisation des articulations textuelles seront améliorées du VI^e au XII^e siècle¹⁹⁹.

Les formes et les fonctions des marginalia de lecture dépendent en effet de dispositions (corporelles, mentales, sociales, économiques, matérielles), qui seront analysées dans le

¹⁹⁶ Pour Dagron (2008), le commentaire ne vise en effet pas le fragment mais une unité de sens plus large alors que la note se propose de « seconder la lecture ».

¹⁹⁷ Exemplaires, à ce titre, les marginalia calligraphiées dans les manuscrits arabes d'époque ottomane (voir Vernay-Nouri, 2002).

¹⁹⁸ Voir par exemple Daniel Bessonnat, « Le découpage en paragraphes et ses fonctions », *Pratiques*, n° 57, mars 1988, p. 81-105.

¹⁹⁹ Si Illich (1978) et les Rouse (1989) font du XI^e siècle l'inventeur d'un ensemble de technologies de repérage (index, table, etc.), et le point culminant de technologies graphiques (découpage textuel, lettrines, etc.), ces dernières apparurent cependant dès le début du VI^e siècle.

deuxième chapitre. La lecture des nombreuses contributions²⁰⁰ sur le sujet permet néanmoins de repérer une stabilité (des fonctions sont juste plus représentées à certaines époques que d'autres). Les marginalia peuvent ainsi remplir des fonctions prospectives (repérer, découper, renvoyer à, résumer), herméneutiques (expliquer), philologiques (corriger, comparer, ajouter, traduire), procédurales (référencer), religieuses (communier), identitaires (s'opposer à, exhorter, justifier, se moquer de) ou éducatives (mémoriser, se concentrer, identifier). À chacune de ces fonctions correspondent des formes spécifiques (ronds, astérisques, flèches, etc. dans le cas des sélections) qui peuvent évidemment être combinées entre elles.

1.2.6 Trace, marque, inscription

Les marginalia de lecture sont donc au cœur de pratiques et de genres éditoriaux variés, avec lesquels elles entretiennent des relations parfois étroites et complexes. Elles sont également liées à un ensemble de termes (trace, marque, inscription) qui varient selon l'œil qui les regarde, les époques considérées et les instruments/supports impliqués dans leur matérialisation. La notion de « trace », par exemple, implique un passage, soit la matérialisation d'une absence dans une forme graphique (Mathieu, 2010). Mais pour qui ne sait pas la lire, ou même la voir, la « trace » ne sera qu'une marque ou une inscription, soit un dépôt « de signes ou de formes significatives sur un support quelconque. » (Laufer, 1989b, p.11) À l'inverse, elle recèle pour le connaisseur un potentiel discursif. Dans *Ecrits sur les marges*, Bassez (2006) se livre ainsi à l'examen des annotations de son père défunt :

Il s'enfonce dans la brousse des phrases (p. 8)

Il s'arrête par instants, scrute avec attention un mot, une tournure, comme il fait en son propre jardin pour une plante, ou, dans les allées forestières, pour un champignon qui l'intrigue (p. 17)

Le voilà dans des fourrés. Cela ne lui déplaît pas. Il a toujours aimé les raccourcis qui sont pour lui une manière de se perdre (p. 18)

Il progresse avec la même méthode, soulignant, plaçant ses marques comme on plante des pitons dans des parois. (p. 33-34)

²⁰⁰ Voir la bibliographie.

De l'annotation, on pourrait ici dire ce qu'écrit Béatrice Fraenkel à propos de la signature :

elle contient, à l'instar d'un mausolée, un souvenir : elle nous avertit d'une existence dont elle garde la trace bien qu'elle ne nous dise rien de celui ou de celle dont elle témoigne. » (1992, p. 17)

La « trace » a en effet ici à voir avec la « traque » (Jeanneret, 2011) : le pisteur la suit, emprunte ses chemins, refait le parcours censé éclairer une trajectoire singulière. Le chasseur devient chercheur lorsque la traque des traces se double d'une reconstitution d'un « lieu de savoir » (Jacob 2007, 2010, 2014), c'est-à-dire d'un espace où peuvent se lire des pratiques, des gestes, des interactions et des manières de faire. Les traces deviennent donc des indices à partir de la traque d'un réseau de marques²⁰¹ et d'un regard pour les interpréter. Ainsi, « [t]oute trace comporte une image dont l'examen permet d'attribuer le signe à un objet, celui dont il est l'empreinte. » (Fraenkel, 1992, p. 208) Mais « une empreinte se lit, se regarde, s'interprète, et devient alors une marque possible d'identification. » (*Ibid.*) Une marginalia de lecture n'est donc pas nécessairement une trace ; elle doit bénéficier d'une attention, motivée par une impression²⁰², qui saura la qualifier, la classer, l'inclure dans un réseau, distinguer un ensemble de traces d'une même page pour l'attribuer à telle ou telle main et à tel individu :

Printed books and manuscripts often preserve a palimpsest of marks by contemporary readers and owners, each inscription jockeying for ownership, each addition contributing to the textual whole. Further, most of the material evidence of reading that survives in early modern books - heavily worn pages, faded ownership inscriptions, unsigned marginal annotations - cannot be traced to particular, identifiable individuals. (Brayman Hackel, 2009, p. 18)

²⁰¹ « Le paléontologue, l'anthropologue, l'archéologue, l'historien qui conduit ses enquêtes en se fiant à un «paradigme indiciaire», comme Carlo Ginzburg, construisent une histoire de traces, de techniques cumulées, de gestes acquis, soutiennent ou contestent l'hypothèse d'un passage de la trace au tracé à l'origine de la figuration » (Mathieu, 2010, p. 194)

²⁰² « Ce qui nous frappe, ce qui nous émeut, ce qui nous marque, ce qui a de l'effet sur, ce n'est pas la chose elle-même, mais son impression. Et l'empreinte première est toujours illusion. [...] La trace, dans son creux, dans son vide, génère l'illusion, la présence de l'absent. L'impression, la sensation, cet «effet d'illusion» lumineux, éclaircissant, qui nous étonne à la lecture d'une œuvre, advient par la rencontre qui rouvre ces vestiges, par la réanimation de ces passages, par l'ébranlement de ces phoras, affleurements subits, éphémères et intenses, d'une vérité fugitive. » (Mathieu, 2010 p. 202-203)

Dans cette perspective, comment souscrire à l'idée selon laquelle les marges des livres seraient pleines de morts²⁰³ ? Elles semblent plus occupées par des fantômes qui hantent le chercheur²⁰⁴, lui posent des énigmes qu'il tente de résoudre, comme si les marginalia n'étaient finalement qu'un moyen pour le scripteur de matérialiser son retrait, de s'en aller doucement, en laissant le soin à son lecteur de l'expliquer et de le rendre signifiant²⁰⁵. Les marges nous tendent donc plutôt un miroir dans lequel notre époque se regarde, établit des liens historiques, mesure des écarts, fait sa propre histoire. L'« acte de mise en communication » (Tura, 2005, p. 269) avec le texte, qui serait l'essence des marginalia, peut donc être étendu à l'ensemble des acteurs qui participent de leur inscription et de leur interprétation.

1.3 Annotation et annotateur : corps et interactions

La spatialisation et la matérialité ne suffisent donc pas à qualifier le rapport de l'annotation avec le texte ciblé. Encore faut-il prendre en compte l'annotateur, qui peut s'investir dans le corps de la page, s'y déployer, s'y déposer, vieillir avec elle et s'en trouver transformé.

1.3.1 L'expérience de l'espace

Les fluctuations sémantiques du mot « annotation » traduisent bien la complexité de cette relation. Gérard Milhe-Poutingon (2008) fait ainsi remarquer qu'au XVI^e siècle, le terme « annotation » recouvre deux sens : celui de noter, de faire des remarques, certes, mais également celui d'inventorier les biens d'une maison, comme on l'a déjà vu avec les dictionnaires historiques de la langue française. L'usage de l'annotation est alors double : elle peut à la fois servir à la production de note discursive et au repérage du lecteur, à une époque où le mot « table » apparaît à partir du sens de « planche » pour désigner l'ordre des matières d'un texte, d'abord signalées en marge et ensuite rassemblées dans une « table des matières ». Les annotations pouvaient être produites par l'annotateur lui-même, qui reconstruisait alors un index ou une table (Sherman, 2009) à partir des passages importants qu'il s'était indiqués au

²⁰³ Pour Sherman (2009) en effet, les marginalia « have an uncanny power to conjure up the bodies of dead writers and readers. » (p. 29)

²⁰⁴ « As Woolf observed, these “ghosts” have left traces in the flyleaves and margins of their books. » (Brayman Hackel, 2009, p. 2) ; « Qui gribouille donc, sinon des fantômes sur des pages ensommeillées. » (Mathieu, 2010, p. 230)

²⁰⁵ Cette idée, assez ancienne (qu'on pense aux devins romains ou aux oracles grecs), « implique la présence d'une écriture cachée qu'il s'agit de déchiffrer » (Fraenkel, 1992, p. 222).

moyen de la manicule²⁰⁶ (*Ibid.*) ou doigt à l'index. Les *notabilia* (matières indexées) étaient ainsi distinguées des *tituli* (les annotations signalétiques) et pouvaient donner lieu à de complexes stratégies architecturales (second chapitre). De la sorte, les marginalia de lecture apparaissent comme une opération intellectuelle et matérielle, impliquant l'intervention du corps. Elles participent de notre relation à l'espace²⁰⁷ : « en apposant une marque graphique sur un support concret, nous entrons en contact avec un lieu réel » (Milhe-Poutingon, p. 47). C'est qu'elles renvoient en effet à la « marche », qui entretient des liens avec la « marque » et la « marge » (*Ibid.*)²⁰⁸. Écrire, marcher, marquer partagent de cette façon la même réalité :

Écrire, marcher : de mon père je ne retiens que cette allure du corps, balancée, ce geste de la main qui tournoie autour d'elle, l'absente, autour du vide qu'elle laisse, peut-être aussi ce haussement des sourcils au-dessus de l'arc des lunettes, cette avancée des lèvres qui sifflotent lorsqu'il marche, ou qui soufflent l'air dans l'étonnement de ce qu'il lit. (Bassez, p. 7)

Annoter, c'est prendre possession d'un lieu, c'est se constituer un territoire, c'est cultiver la vigne de la page²⁰⁹, c'est rappeler l'entaille des mots aux sols et à la durée (Mathieu, 2010), c'est prospecter une surface (Jacob, 1999). Ainsi, « l'habitant macule son intérieur, le parsème d'empreintes, donne des plis d'habitude à son cadre de vie » (Mathieu, 2010, p. 224). Or, l'habitation peut être saturée. C'est pourquoi le poète aura pour tâche de vider « le

²⁰⁶ Sherman (2009) consacre un important chapitre sur l'histoire de la manicule (de sa naissance au Moyen Âge jusqu'à sa réapparition moderne, dans les icônes de nos souris). On pourra aussi se reporter à l'étude de référence de Châtelain (1999) sur la culture de la note à la Renaissance et aux travaux de l'historien Peter Stallybras sur l'importance de la main dans l'activité de lecture.

²⁰⁷ Cormak et Mazzio (2005) confirment : « The interaction between body and book in Hariot, Rowlandson and Erasmus all express an affective relation to content. They thus remind us just how intimate the relation is between engaging a book physically and engaging it cognitively. Although the touch required for reading may not itself be sensuous or affective, it is always integral to the ways in which a reader makes a book his or her own. »

²⁰⁸ Selon Cormier (2005), qui puise probablement dans les dictionnaires de langue précédemment cités, « marge » est issu du latin « margo » (1225), « bord, bordure », lui-même dérivé du terme « mark » (signe), qui aurait donné la forme germanique « marka », « frontière », « marche », « marque ». Ce sens premier, que les études géographiques et littéraires proposent de retrouver, a été substitué, du XIII^e au XVI^e siècle, par le sens que nous lui connaissons aujourd'hui. Glaudes (1988) confirme cette parenté étymologique.

²⁰⁹ Ivan Illich établit dans *Du lisible au visible : La Naissance du texte, un commentaire du « Didascalicon » de Hugues de Saint-Victor* (Cerf, 1991) un lien historique entre les champs de vigne et l'ordre graphique des rouleaux de lecture. Ce lien s'est maintenu jusqu'au XX^e siècle. Mathieu (2010), dans son étude sur les inscriptions, rappelle une phrase de Ponge où le poète associe la page et la vigne : « Parfois, je reçois une maison isolée dans la campagne comme une lettre. Ces maisons rectangulaires, surmontées de leurs toits en triangle, comme les enveloppes. Leurs fenêtres comme des timbres. La vigne ou quelque autre plante grimpante comme subscription. » (p. 224)

temple du poème » (*Ibid.*, p. 225) pour l'habiter par l'être où « se dresse la rose » (Juarroz cité par Matthieu, *Ibid.*). À la Renaissance, les humanistes furent chargés de mener ce combat.

1.3.2 Débordements scripturaux et créativité

Mais la condamnation humaniste des excès scripturaux doit être resituée à une époque où le commentaire semblait envahir des livres. Le rapport des lecteurs aux textes a changé, et avec lui la nature des pratiques scripturales. Chez Mathieu (2010), « l'écriture excédante » du XX^e siècle est ainsi le miroir dans lequel se réfléchit l'écriture, qui sollicite toujours les bords de la page pour les faire communiquer avec un au-delà. Elle témoigne d'un « trop plein de sève » (*Ibid.*, p. 229), comme si les lettres étaient animées par une résonance qui se propageait :

[Elles] créent un friselis d'ondes, des “frissons sur l'eau” se propagent jusqu'aux bords, désagrègent le bloc littéral en signes ou lignes enfantines, archaïques, parodiques, s'inventant au fur et à mesure que la main griffonne. (Mathieu, p. 226)

L'espace de l'écriture ne peut ainsi pas se satisfaire de l'espace de la page :

Il aime aussi des formats plus réduits, les sentiers étroits des forêts, il cherche dans les broussailles, écrit dans les marges, sur de petits papiers, de minces papiers de soie, des bandes d'expédition de journaux, des fétus, qu'il planque entre les pages et qu'on retrouve en feuilletant ses livres. Il lit, il écrit dans le secret. (Bassez, 2006, p. 8)

1.3.3 Annotations et espaces du savoir

Ces débordements marginaux ne conduisent donc pas à contester systématiquement une autorité. L'espace marginal de la page peut accueillir des mains différentes et devenir le théâtre de négociations ou de coopérations fructueuses situées dans des temps plus ou moins longs²¹⁰. Yale (2011) montre ainsi, en observant les échanges scripturaux d'une communauté du XVII^e siècle, la manière dont des scientifiques et des amateurs parvinrent à une œuvre commune (*The Naturall Historie*), à partir de l'analyse de leur correspondance et de leurs annotations marginales. De la même façon, et pour l'époque contemporaine, les travaux de Wolfe et Neuwirth (2004) ont mis au jour des formes de régulation graphique et morpho-syntaxique des annotations dans les activités de coopération entre étudiants et professeurs.

²¹⁰ Gabriel Harvey avait par exemple l'habitude d'annoter plusieurs fois ses livres, sur des périodes qui pouvaient parfois s'étaler sur des dizaines d'années (Stern, 1979). On pourra également consulter Wiggins (2008) pour une analyse d'annotations produites par des lecteurs de 1532 à 1602 sur des copies de livres de Chaucer.

Plusieurs projets d'annotation d'œuvres numérisées ont ainsi émergé ces dernières années. Lors du grand colloque 2012 des Digital Humanities à Hambourg²¹¹, un chercheur (Erik Ketzan) présenta de la sorte le bilan de deux initiatives menées sur Wikipédia : l'annotation d'un texte d'Umberto Eco (*La Misteriosa Fiamma della Regina Loana*) et d'un autre de Pinchon. Selon Ketzan, Eco se prêterait en effet bien à ce genre d'expérience, comme l'auteur multiplie les citations non sourcées et les allusions. Une douzaine d'annotateurs participèrent à l'opération et réalisèrent un travail remarquable d'éditorialisation en relevant et commentant chacune des références historiques, littéraires, artistiques présentes dans l'œuvre d'Eco.

La seconde initiative fut menée sur un roman de l'auteur américain Thomas Pynchon. En 2006, l'un de ses lecteurs (Tim Ware) déporta toutes ses notes produites à partir d'un roman de Pynchon vers un wiki qu'il appela Pynchonwiki.com. Erik Ketzan rejoignit alors ce lecteur et commença à produire ses propres annotations page par page. Deux chercheurs (Ralph Schroeder and Matthijs den Besten) ont noté dans leur article²¹² le succès de l'opération : 235 contributeurs ont alimenté 1350 entrées d'un index alphabétique. C'est une véritable édition critique de l'œuvre de Pynchon qui est donc proposé (plusieurs romans ont été annotés depuis). Si l'on consulte par exemple le dernier roman de cet auteur (*Inherent Vice*) sur le wiki correspond, on a non seulement droit un relevé de tous les mots susceptibles de poser problème (page par page; tous les éléments paratextuels – couverture, titres, etc. – sont analysés), mais en plus à un index alphabétique qui recense l'ensemble des mots commentés.

1.4 L'exploitation des marginalia de lecture

Ces échanges scripturaux peuvent-ils cependant nous dire quelque chose de ceux qui les ont assurés ? Que peut nous révéler, au fond, une marginalia de lecture, qu'elle soit produite par un écrivain ou un lecteur (dit) ordinaire ? Ce dernier mouvement explore cette question, en abordant le problème de l'attribution d'une annotation et celui de l'intention de son auteur.

1.4.1 Un « gisement d'or » controversé

Les disciplines qui se sont intéressées aux marginalia sont en effet nombreuses et ont toutes mis au jour une partie de leur complexité. Elles se sont par ailleurs chaque fois interrogées sur

²¹¹ Source : <http://www.dh2012.uni-hamburg.de/>.

²¹² Ralph Schroeder et Matthijs den Besten, « LITERARY SLEUTHS ONLINE: e-Research collaboration on the Pynchon Wiki », *Information, Communication & Society*, 11 (2), 2008.

le matériau qu'elles manipulaient, qui pose des problèmes épistémiques. Brayman Hackel (2009) et Wagstaff (18 novembre 2012) considèrent ainsi qu'elles reflèteraient les impressions des lecteurs et qu'elles offriraient un éclairage sur leurs processus mentaux. C'est pourquoi Sherman (2009) estime qu'elles ouvriraient la voie à de nouvelles perspectives :

Those notes represent a vast archive of information about the lives of books and their place in the lives of their readers that we have only begun to explore, and it is the primary purpose of this book to make the marks of Renaissance readers more visible and legible to new and experienced scholars alike. (p. XIII)

Mais c'est tout de suite pour rappeler les illusions que suscite ce matériau :

Anyone who turns to marginalia with high hopes of easy answers quickly discovers that the evidence they contain turns out to be [...] peculiarly difficult to locate, decipher, and interpret. (p. XIII)

Wiggins (2008) fait exactement le même constat pour l'étude des lecteurs de la Renaissance :

notorious hazards involved in studying marginalia : their resistance to interpretation, their anonymity, obscurity, obliqueness, intractability, and repetitiveness, not to mention the difficulties of deciphering, dating, and locating readers' marks. (p. 4)

Chartier (2013) reconnaît une certaine continuité formelle des marginalia, et tout leur intérêt dans l'étude des pratiques de lecture, mais il rappelle aussi la singularité de chaque époque :

Les "marginalia", qui sont une manne pour les historiens de la lecture comme pour ceux des œuvres, ont donc une réalité morphologique de longue durée puisque dans le manuscrit médiéval comme dans le livre imprimé d'aujourd'hui, elles doivent trouver leur place dans un objet qui, sauf exception, ne les attend pas. Mais ces annotations ont aussi une histoire et, dans leur singularité, elles s'inscrivent dans des pratiques intellectuelles ou des sensibilités qui ne sont pas des invariants. (Roger Chartier, « Pouvoirs de l'écrit et manières de lire », 2013)

H.J. Jackson (2001) fait ainsi justement remarquer toute la difficulté à tenter la reconstruction de l'univers d'un lecteur « ordinaire » à partir de ses traces de lecture. Les marginalia de lecture sont par conséquent considérées comme un « gisement d'or » problématique :

Given the recent shift of attention from the writer to the reader and to the production, dissemination, and reception of texts, marginalia of all periods would appear to be potentially a goldmine for scholars. And so they are, but they are a contested goldmine. [...] Critics disagree, however, about the reliability of readers' notes, and consequently about the ways in which they might legitimately be used to reconstruct either a reading environment or the mental experience of a particular reader. (*Ibid.*, emplacement 79)

Le problème soulevé par H.J. Jackson reste ici limité à l'expérience de lecture et à l'interaction entre un lecteur et un texte. La question est ainsi de savoir dans quelle mesure et jusqu'à quel point les marginalia peuvent rendre compte de ce rapport. Mais si, avec Brayman Hackel et Wagstaff, on pense qu'elles sont la trace d'une impression et d'une intimité, on est légitimement amené à se demander si elles ne seraient pas également porteuses d'autres traits de « personnalité ». Pour les spécialistes d'annotations d'enfants, les marginalia révéleraient ainsi la présence d'une conscience de soi en plein développement (Lerer, 2012) qui se confronterait à la prescription institutionnelle (bien tenir une plume) et à l'autorité de l'adulte.

1.4.2 Deux problèmes classiques

Mais pour être menées à bien, de telles analyses nécessitent l'attribution à tel acteur de la part de production qui lui revient. Les chercheurs se trouvent dès lors confrontés à des problèmes classiques, qui reposent sur l'intention de l'auteur (qu'a voulu dire tel annotateur ? Pourquoi utilise-t-il tel signe ? etc.). Cette question émerge à intervalles réguliers, selon le degré de proximité des universitaires avec les études littéraires, qui ont contribué à la dissolution de l'intention de l'auteur avant de la réhabiliter, ou de la philosophie de l'action, qui a progressivement réélaboré cette question. Il semble pourtant qu'on ne puisse pas totalement se passer de ces notions (l'auteur, l'intention), qu'elles soient investies et réfléchies sous un angle discursif, matériel, philosophique ou anthropologique. L'étude d'un matériau textuel passe ainsi inévitablement par la mise au jour d'une « intention », qui peut prendre des formes différentes (projet d'actions, raisons, etc.) selon les sensibilités théoriques des chercheurs.

1.4.2.1 Le problème de l'attribution

1.4.2.1.1 La responsabilité d'un auteur

Cette étape nécessite cependant de déterminer au préalable l'auteur d'une inscription. Avant 1700 en effet, les marginalia ont tendance à circuler en Occident sans que leur producteur ne

soit identifié (Jackson, 2001). Certes, l'Antiquité connaissait déjà les marques de propriété (McNamee, 2007), mais il semble que l'identification volontaire des marginalia de lecture apparaisse tardivement. Dans un manuscrit, une même marginalia peut ainsi être le fruit d'un ensemble de mains qui, en la recopiant, l'ont transformée. C'est pourquoi les philologues se livrent systématiquement à l'établissement du « stemma » d'un manuscrit, qui consiste à mettre au jour son arbre généalogique pour distinguer les étapes de sa formation et ainsi attribuer d'éventuelles incohérences à telle ou telle opération, c'est-à-dire à tel copiste²¹³. Le but est donc assez évident : il s'agit de savoir très précisément à qui imputer la responsabilité d'un acte matériel à partir duquel pourrait dériveraient toutes les erreurs ultérieures. Ainsi :

Les “traces de lecture” laissées par le copiste d'un manuscrit B dans les marges d'un manuscrit A dont on sait qu'il est un ancêtre de B peuvent suffire à indiquer que A est l'*exemplar* que le copiste de B eut entre ses mains. Pareillement, si B est seulement contaminé par une source ressemblant à A, les traces laissées par le copiste de B en A suffisent à y voir un des modèles qu'il put avoir à sa disposition, ou le témoin d'après lequel, selon une pratique habituelle, il collationna son modèle avant de s'en servir. De même, si B est l'autographe d'une traduction et que A est un manuscrit de l'original du même texte dont on a déjà prouvé que la traduction en B descend, et que dans A on trouve des traces de la main de B, il est assez légitime de conclure que A a servi de modèle au traducteur. (Tura, 2005, p. 319)

Le modèle de dérivation permet de déterminer la genèse des marginalia et leur nature : sont-elles de confection ou de lecture ? Une marginalia de lecture peut n'être que la copie d'une marginalia de confection (Tura, p. 338-339) : dès lors, quel statut lui accorder ? Sont-elles l'indice d'une lecture personnelle ou celui d'une transmission beaucoup plus ancienne ?

L'imputation d'une responsabilité peut donc avoir de lourdes conséquences sur le sens à attribuer à une marginalia, voire à une œuvre. Si, comme le croient les études littéraires, les marginalia donnent, comme n'importe quel avant-texte, un éclairage inédit sur les processus de création, elles nécessitent d'être identifiées au préalable comme celles de l'écrivain. Or, ce n'est pas toujours si simple. À propos des marginalia supposées d'Emily Brontë, Talley (2007) remarque ainsi que le manuscrit qui accueille ces productions fait encore l'objet de nombreuses suspicions ; il n'est donc que potentiellement éclairant et significatif.

²¹³ Si bien que Canfora (2012) estime que les copistes sont précisément des auteurs.

1.4.2.1.2 Le gain épistémologique de l'attribution

Ce travail laborieux vaut pour les scribes et les écrivains. Dans le cas des auteurs d'un autre statut (ceux que nous appelons « lecteurs », bien que les scribes et les écrivains en fussent aussi), ces opérations se limitent le plus souvent à un seul manuscrit ou livre. L'ambition et les objectifs sont en effet bien différents : ce n'est plus l'établissement critique d'un texte qui importe mais la compréhension de pratiques scripturales et sociales situées historiquement, que l'on pourra donc comparer. Le repérage de deux mains, l'une de la fin XV^e siècle et l'autre des XVII-XVIII^e siècles, dans un même manuscrit de miscellanées religieuses du XV^e siècle, permet par exemple à Hill (2012) de mesurer une évolution dans la pratique dévote. À l'inverse, le point de vue synchronique souligne davantage les coopérations et les négociations dans les activités qui nécessitent le concours d'amateurs et de professionnels (Yale, 2011). Enfin, pour ce qui est des annotateurs isolés, le repérage de mains étrangères confère un surcroît de précision dans l'éclaircissement de leur système sémiotique. Encore faut-il trouver la clé... Celui de Grosseteste (1175-1253) ne fut par exemple résolu que récemment, après qu'un document de sa main en révélât la solution (Sherman, 2008).

1.4.2.2 Le problème de l'auteur et de l'intention

1.4.2.2.1 L'auteur garant du sens de l'annotation

1.4.2.2.1.1 Études littéraires

Une fois que le travail d'attribution est effectué, reste à interpréter le matériau textuel. Les méthodologies varient selon les époques et les champs disciplinaires. Les études que consacrent Havens (1933) et Christophe Martin (2008) aux annotations de Voltaire et aux « notes auctoriales dans l'*Émile* de Rousseau » frappent par leurs différences. Si le premier considèrerait ainsi qu'on avait affaire à un matériau brut, qui tirerait son authenticité et sa vérité de l'absence supposée de médiations, le second voit dans les annotations de Rousseau des stratégies auctoriales de présentation et de mise en scène de soi. En quelques décennies, les études littéraires ont en effet bénéficié de l'apport d'autres disciplines (narratologie, structuralisme, sociologie, etc.) qui les ont profondément influencées. Pourtant, si la perception du matériau change, un même implicite demeure : l'auteur de ce matériau aurait une « intention », qu'il s'agirait de révéler. Ainsi, Rousseau enverrait des « messages cryptés » à ses destinataires éventuels (parmi lesquels Diderot) pour se soustraire à une réputation que ses livres lui avaient fait gagner et que ses marginalia atténueraient en partie.

1.4.2.2.1.2 Études ethnographiques et anthropologiques

Les études ethnographiques et anthropologiques sur ce matériau n'échappent pas non plus à la question de l'intention, même si elle prend d'autres formes. Chez Bélanger (2011), par exemple, qui a mené une enquête chez les étudiants de disciplines humanistes, l'annotation est motivée par un projet (une dissertation, un mémoire, une thèse, etc.) à partir duquel elle prend forme et sens. C'est ainsi tendu vers un but que l'étudiant produirait un ensemble de marques. De la même façon, chez Wolfe et Neuwirth (2004), les annotations remplissent des fonctions – comme dans toutes les autres études –, c'est-à-dire qu'elles sont motivées par des buts et des stratégies de capitalisation de l'information. Analyser une annotation revient donc à retrouver les raisons de sa formation, d'où l'importance accordée aux entretiens qui permettent de faire coïncider les indices matériels avec une parole censée valider son statut.

1.4.2.2.2 Le statut de l'intention

Ces méthodologies et ces partis pris interrogent cependant. Comme le remarque Tura pour le domaine philologique, « la constatation de traces de lecture ne peut suffire à autre chose qu'à justifier des présomptions » (p. 320). Ainsi, « si les marginalia constituent un document certain de la lecture, ils ne nous informent pas assez, à défaut de quelque caractère spécifique, du but de cette lecture. » (2005, p. 322) Les techniques ethnographiques, si elles permettent de limiter les risques de l'interprétation par le croisement des sources, n'annulent par ailleurs pas les critiques portées par la philosophie analytique aux thèses intentionnalistes et par les Sciences de l'Information et de la Communication aux entretiens. Ainsi, même si toute action humaine serait motivée par des « raisons d'agir » (comme l'ont montré Anscombe, Davidson ou Descombes²¹⁴) ou un projet (Schütz), il reste cependant à déterminer si toutes les actions matérialisées relèvent bien du même projet d'ensemble. De la même façon, les entretiens ethnographiques ont tendance à faire du terrain un potentiel de confirmation, sans souligner la part communicationnelle qui existe entre un enquêteur et son enquêté (Le Marec, 2002) par laquelle ce dernier objective et rend cohérentes des opérations qui peuvent relever de situations très différentes. Ainsi, selon Bühler (2005, [2011]), « toutes les espèces d'intention de l'auteur ne sont pas [forcément] pertinentes pour la « signification » de l'œuvre » (p. 235).

²¹⁴ Gnassounou Bruno (ed.), *Philosophie de l'action*, 2007, Vrin.

1.4.2.2.3 L'approche externaliste

La bibliographie matérielle, déjà rencontrée, et l'anthropologie des savoirs de Christian Jacob sont une réponse à ce problème. Il ne s'agit en effet plus de savoir ce que pouvait bien penser un scripteur, quelle pouvait être son intention, mais de relever suffisamment d'indices pour faire émerger un réseau de sens, à partir duquel des rapports (entre annotateurs, entre l'annotateur et l'institution scolaire, etc.), des formes, des opérations spécifiques pourront être identifiées. Certes l'auteur assure tout de même la cohérence du réseau, mais il n'écrase pas l'interprétation par une présence pleine d'intentions²¹⁵ : des opérations peuvent même lui échapper (du fait de leur « automaticité » par exemple). L'anthropologie des savoirs est dès lors plus intéressée par la lente formation de ces habitudes de travail et leur inclusion dans un vaste champ, qui comprend des instruments, des acteurs, des supports, des interactions. Le livre de compilation (*commonplace books*) de Julius Caesar (1558-1636) est ainsi étudié par Sherman (2008) comme un objet organique, qui est le fruit d'essais successifs et de techniques améliorées. De la même façon, Bélanger (2011), si elle se livre parfois à la séduction internaliste, analyse les annotations des étudiants dans un cycle de transformations, qui peut par exemple les faire passer successivement d'un surlignement à une citation grâce à la mobilisation d'un ensemble de supports et d'instruments très différents.

1.4.2.2.4 Des communautés de communication

L'interprétation d'une marginalia de lecture nécessite donc de déployer un vaste cadre méthodologique, sensible non seulement aux formes et aux fonctions, mais aussi aux supports, aux interactions, aux instruments, aux imaginaires. Comme l'écrit Sherman :

To study readers' notes is to work at the fringe of the tapestries that weave together books, lives, and events. Most of the threads now come away as single strands, providing us with glimpses of color or texture and the agents who produced them but with little sense of the large patterns and bigger pictures to which they once belonged. Some notes can be put back into the spaces they once occupied, as we have seen, and some back into the hands that wrote them, holding the volumes and turning the pages where they are now preserved. (2008, p. 127)

²¹⁵ Cette position médiane est aussi celle de Compagnon (*Le Démon de la théorie*, Paris, Paris, Seuil, 2001). Ainsi, l'auteur explique que si l'intention principale d'une œuvre est ferme, les moyens mis en œuvre qui la matérialisent ne sont pas tous conscients (nous savons où aller sans conscientiser tous les muscles qui nous y mènent).

En dehors du chercheur et de ses lecteurs, qui peut donc avoir accès à la densité anthropo-sémiotique d'une marginalia de lecture ? Ses contemporains, lorsqu'ils sont partenaires de l'interaction. H.J. Jackson (2001) cite par exemple le cas d'une annotatrice qui s'excuse d'avoir annoté dans le livre de son possesseur : « I ask pardon for scribbling in Y[ou]r La[dyshi]ps Book. The Author is so disingenuous & inconsistent yt no lover of Truth can read it withoud ». L'adresse directe, matérialisée par les marques énonciatives (« I », « Y[ou]r »), traduit bien la transivité d'un langage qui n'est à aucun moment donné suspecté de pouvoir poser un problème d'interprétation. C'est que, se sachant lu, l'annotateur régule son propre système langagier, qu'il adapte donc à une situation de communication et à un annotateur bien identifié. Pour parler comme Bélanger (2011) lectrice de G.H. Mead, l'annotateur incorpore donc « autrui » dans sa pratique, anticipant ses incompréhensions. Mais cette régulation ne bénéficie qu'« à un groupe d'individus qui partagent un certain nombre de normes en ce qui concerne la manière dont doit se dérouler une activité communicationnelle » (Maingeneau, 2009, p. 27) ; elle ne bénéficie donc qu'à une même « communauté de communication », « de pratique », « de savoirs » ou « interprétative »²¹⁶. Dans cette perspective, la signification naît soit de l'appartenance à cette communauté, c'est-à-dire de la participation à des négociations qui donnent forme aux énoncés, soit du suivi et de la mise au jour de la formation de ces énoncés (Encadré 2). On peut dès lors se montrer étonné en constatant que les entreprises étudiées dans cette thèse et leurs dispositifs les donnent à lire dans des contextes élargis.

Encadré 2 - Comment se forme le sens ?

Telle est la question que pose Klinkenberg (2000) dans son *Précis de sémiotique général*, qui estime que la plupart des théories du sens l'oublient. Elles partent en effet le plus souvent de l'axiome de la conventionalité (un accord préalable, implicite, déterminerait toute communication auquel se soumettraient tous les partenaires d'un échange) en laissant « dans l'ombre tout ce qui s'est passé avant que la convention ne

²¹⁶ On est ici assez proche de la « communauté de pratique » (Thiault, p. 26), des « communautés de savoirs » (Jacob, 2001, p. 106) ou des « communautés interprétatives » (Fish, 1980) qui instituent le sens ou participent de son élaboration. Autrement dit : entre le texte et le lecteur, il existe des médiations, des communautés qui définissent les normes de lisibilité et de compréhension des textes. Le choix pour « communauté de communication » s'explique par mon ancrage disciplinaire et par le cadre restrictif propre à cette notion, qui rejoint bien ma perspective : « La notion de communauté de communication est particulièrement utile en analyse du discours quand on s'intéresse à des communautés restreintes qui partagent un certain répertoire de genres de discours. » (Maingeneau, 2009, p. 28)

soit établie. » (p. 100) C'est précisément le programme de la sémio-pragmatique, telle qu'elle est par exemple pensée par Mucchielli²¹⁷. Inspirée par les travaux de George Herbert Mead, des interactionnistes symboliques, de la phénoménologie sociale et de la sociologie interprétative, elle propose donc de suivre la formation d'un sens en société, à partir de groupes qui ne partagent initialement pas la même définition d'une situation, à cause de leurs systèmes de pertinence divergents. Malgré les différences qu'ils attachent aux significations, ces groupes parviennent néanmoins à se comprendre, en pratiquant une forme de négociations à partir de laquelle s'harmonisent leurs définitions, leurs représentations et leurs normes. La démarche consiste ainsi à repérer des points d'achoppements, de négociations, de déplacements, de résolutions qui permettent de suivre la formation d'un sens finalement partagé par une communauté.

1.5 Conclusions partielles

1.5.1 Marginalia ou annotation ?

Au terme de ce parcours, il reste à faire un choix : doit-on continuer à parler d'« annotation », en y entendant cependant bien « marginalia de lecture », ou définitivement opter pour « marginalia de lecture », afin d'éviter toute confusion ? Les anglo-saxons ont en effet tendance à utiliser le terme « annotation » pour « métadonnées ». De la même façon, le syntagme « annotation de lecture » peut renvoyer à des situations et des publics très différents (musiciens, étudiants, universitaires, architectes, médecins, etc.). Or, cette thèse s'intéresse avant tout à la manière dont certaines entreprises mobilisent un imaginaire de l'annotation (culture lettrée et manuscrite), que charrie bien le terme « marginalia », pour capter un lecteur jamais vraiment identifié, qui peut aussi bien être un médecin, qu'un étudiant ou un honnête homme. J'emploierai le plus souvent le syntagme *marginalia de lecture* désormais.

1.5.2 S'agit-il des mêmes réalités ?

Le recours au terme *marginalia* et l'exploration des différentes disciplines qui s'y sont intéressées interrogent cependant : a-t-on affaire à la même réalité ? Peut-on passer des marginalia de lecture analysées par les historiens des pratiques textuelles aux ethnographies contemporaines menées auprès des étudiants, comme s'il y avait une continuité entre les siècles, les objets et les pratiques ? N'est-ce pas là une construction, qui ignore la matérialité

²¹⁷ Alex Mucchielli, « Contextualisation situationnelle panoramique », dans Alex Mucchielli (dir.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, Paris, Armand Colin, 2009.

des dispositifs et leur histoire, les publics et les milieux, les vocabulaires propres à chaque discipline ? Dans son *Archéologie du savoir*, Foucault questionne ces prises de liberté :

Il faut remettre en question ces synthèses toutes faites, ces groupements que d'ordinaire on admet avant tout examen, ces liens dont la validité est reconnue d'entrée de jeu; il faut débusquer ces formes et ces forces obscures par lesquelles on a l'habitude de lier entre eux les discours des hommes; il faut les chasser de l'ombre où elles règnent. Et plutôt que de les laisser valoir spontanément, accepter de n'avoir affaire, par souci de méthode et en première instance, qu'à une population d'événements dispersés. (1969, p. 32)

Foucault ne plaide cependant pas pour l'abandon définitif des thèmes de la continuité (tradition, influence, évolution, mentalité) mais pour la mise au jour des schèmes qui lient des réalités qu'on doit considérer comme multiples et différentes. C'est ce à quoi répond son archéologie des savoirs : suivre la formation des énoncés, des objets, des concepts, analyser leur dispersion, leurs transformations, leurs liaisons éventuelles autour de stratégies dans lesquelles ils s'harmonisent. Alain de Libera résume très bien cette méthodologie :

Faire l'histoire d'un problème, c'est donc suivre un trajet épistémique réel, voir se former des réseaux, se distribuer, se défaire, se recomposer un certain nombre d'éléments, considérer des glissements, des récurrences, mais aussi des faits de structure déterminés par l'état des corpus accessibles.²¹⁸

Si cette thèse ne prétend pas se livrer à un tel travail, on peut néanmoins faire remarquer qu'un même courant (les « Digital Humanities ») nourrit aujourd'hui les marginalia, les annotations et les opérations qui leur sont attachées ; par ailleurs, des rapprochements importants sont menés entre le Web, le livre et ses pratiques. Depuis deux ans en effet, la conférence *Annoto Ergo Sum*²¹⁹ (Encadré 3) réunit aussi bien des ingénieurs, des industriels que des historiens et des ethnographes, tous spécialisés dans l'étude des marginalia de lecture. De la même façon, des projets en Digital Humanities (*Textus*²²⁰, entre autres) tentent de régler des problèmes techniques (comment permettre à un utilisateur de pointer, à partir d'une même

²¹⁸ Alain de Libera, *La Querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2014 [1996], p. 11.

²¹⁹ Voir le site qui lui est consacré : <http://iannotate.org/>.

²²⁰ Voir l'introduction pour la présentation de ce logiciel.

annotation, deux endroits différents du texte ²²¹), tout en ciblant des œuvres de la littérature classique (et vice-versa : *AnnotatedBooksOnline*²²², conduit par Grafton, forme des étudiants à la bibliographie matérielle). On trouve enfin les traces d'une telle convergence dans les travaux universitaires : Cabanac (2008) et Bélanger (2010) se livrent par exemple à une exploration historique des annotations, en s'appuyant sur les travaux de référence de plusieurs historiens comme H.J Jackson (2001) ; à l'inverse, H.J Jackson sert de caution et de légitimation universitaire à une entreprise comme Readmill, qui, dans un entretien²²³ (sur lequel je reviendrai dans la partie 2), tente de créer une filiation entre son réseau « social » d'annotations et l'histoire des pratiques textuelles et livresques afin de le valoriser.

Encadré 3 – *Annoto Ergo Sum* (« J'annote donc je suis »)

La conférence annuelle *Annoto Ergo Sum* réunissait le 2 avril 2014 à San Francisco un atelier (*Web Annotations Workshop*²²⁴) qui faisait suite à *Books in Browser 2011* (voir Encadré 1). Elle porta bien évidemment sur la standardisation des outils d'annotation applicatifs et sur le Web, qui se sont multipliés ces dernières années, sans offrir d'interopérabilité à leurs utilisateurs. Or, le titre donné par le W3C à la synthèse de l'événement (« Footnotes, comments, bookmarks, and marginalia on the Web ») est plein d'enseignements. Il révèle en effet des tentatives de plus en plus importantes, amorcées lors du *Tools of Change 2013*, pour rapprocher la culture du livre avec celle du Web tout en tentant de la dépasser. Deux termes incarnent ici ces rapprochements : « bookmarks » et « marginalia ». Le premier s'est imposé dans le Web (les logiciels de sauvegarde des « favoris » sont courants), alors qu'il appartient originellement aux pratiques lettrées ou éditoriales; la signification du second est progressivement étendue,

²²¹ Marc Jahjah, « Textus : une solution d'annotation Open Source, 13 août 2012, <http://www.sobookonline.fr/annotation/textus-une-solution-dannotation-open-source-et-collaborative/>.

²²² Ce projet du NMO (Netherlands Organization for Scientific Research) s'inscrit dans un effort universitaire, qui s'est intensifié ces dernières années, pour mettre au jour les pratiques de lecture et d'écriture des premiers siècles de l'imprimerie. Son ambition est grande : il s'agit en effet de créer une « plateforme transnationale » pour permettre à la communauté scientifique de voir et d'étudier les annotations de lecteurs ; d'offrir à de jeunes chercheurs des formations pour identifier la main d'un annotateur; de diffuser gratuitement leurs résultats dans des revues, des expositions ou sur Internet. Le projet bénéficie par ailleurs de l'appui d'Anthony Grafton. Pour l'instant, on trouve les annotations de Gabriel Harvey et d'autres lecteurs du XV^e au XVII^e siècle.

²²³ <https://medium.com/book-club/the-art-of-writing-in-e-books-c9e04049107c>.

²²⁴ <http://www.w3.org/2014/04/annotation/report.html>.

à mesure que des acteurs de mondes sociaux s'en emparent pour qualifier des situations inédites, qui ressemblent *à peu près* à ce qu'ils ont déjà connu. La vidéo de présentation d'Hypothes.is, qui participait à la conférence, relie ainsi le logiciel d'annotation de l'organisation (un plugin implanté dans Google Chrome, qui fait apparaître une « marge » latérale permettant l'annotation entre pairs de n'importe quelle page Web) aux premiers écrits sur les parois préhistoriques, à l'invention de l'imprimerie et à Mosaic, le premier navigateur à favoriser l'annotation.

Des constructions, voire des erreurs, alimentent sans doute ce carrefour notionnel où chacun rejoue ses représentations et tente de les harmoniser ou de les négocier, dans un souci de vulgarisation, notamment lorsqu'il ne s'adresse pas à ses pairs. Ces acteurs, qui se croisent parfois lors d'événements internationaux, ont cependant besoin d'un tel aplanissement pour se comprendre et ne serait-ce que pour communiquer entre eux (c'est l'objet de la troisième et dernière partie de cette thèse). C'est pourquoi un terme de la codicologie et des études littéraires (« marginalia ») a fini par désigner *à peu près* la même chose pour eux.

Ces questions et ces problèmes ont parfois été rencontrés par les historiens des pratiques textuelles. À propos des livres de compilation (*commonplace books*) à l'époque géorgienne, Allan (2010) se demande comment identifier des objets qui n'ont pas été nommés comme tels par leurs auteurs. L'historien propose alors de rechercher un terme voisin, qui exprimerait *à peu près* le même sens et qui aurait été utilisé par ses contemporains. Pour parler comme la sociologie interprétative²²⁵, c'est donc à partir d'un « système de pertinence » constitué par ses expériences et sa culture que le chercheur s'oriente et aborde de nouveaux phénomènes, susceptibles de déplacer sa grille de lecture. De la même façon, après avoir été orienté vers des objets *à peu près* semblables, je serai amené à apporter progressivement des corrections à mon (notre) propre système de pertinence, à partir de l'exploration menée jusque-là.

1.5.3 Marginalia de lecture et dispositifs étudiés

Un exemple suffira à illustrer cette démarche. Readmill permet en effet à un utilisateur de produire une annotation à partir d'une interface graphique où les « marges » de l'écriture sont situées à droite. L'entreprise répond donc à la mémoire des formes matérielles attendues :

²²⁵ Alex Mucchielli, « Constructionnisme » dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.) *Dictionnaire des Sciences Humaines*, Paris, PUF, 2006, p. 197-199

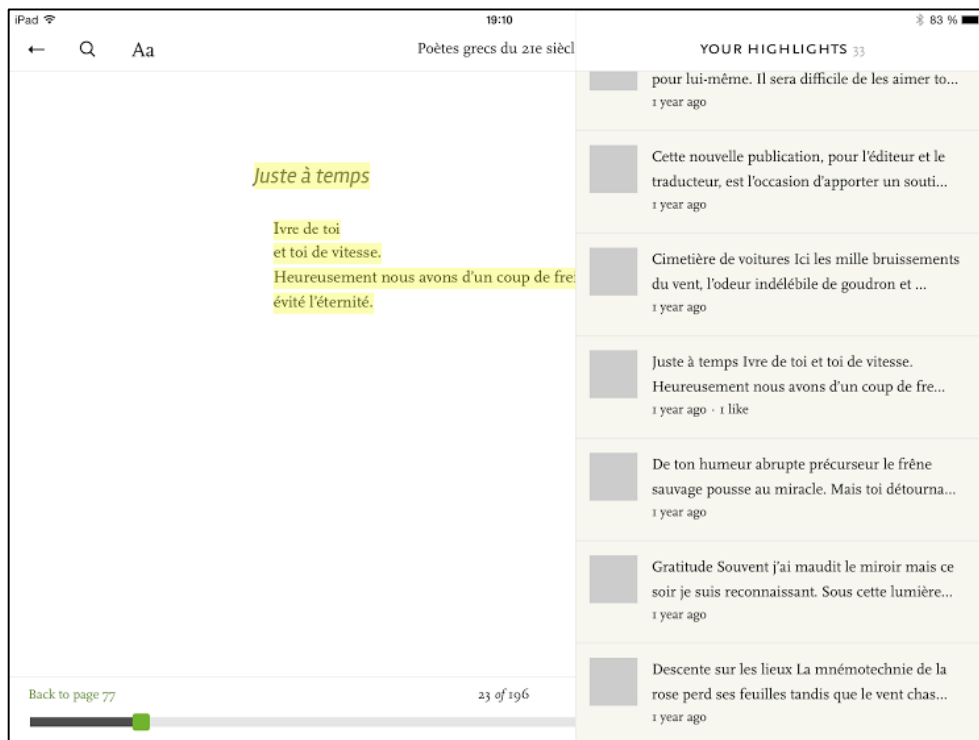


Figure 18 - Surligner un passage de livres avec l'application Readmill sur iPad²²⁶

Mais sur son site Internet, ces productions sont automatiquement r  elabor  es lors de leur circulation : elles sont, d'une part, décontextualisées du cadre de leur formation (le texte annoté n'est donc pas visible) et, d'autre part, retravaillées graphiquement et spatialement :

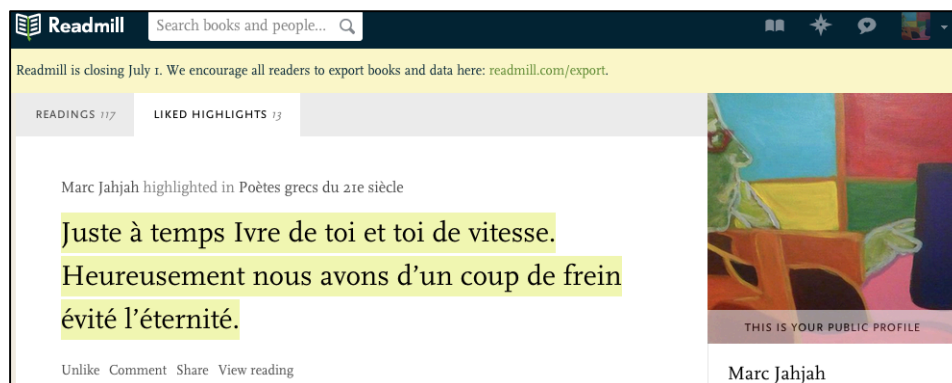


Figure 19 - Le passage surligné sur le site de Readmill²²⁷

On peut, bien évidemment, y voir la preuve tangible que nous n'avons ni affaire à des marges, ni à des marginalia, et qu'à l'écran ne sont présents que des signes, c'est-à-dire des simulacres des formes matérielles de la culture, qui doivent aider un utilisateur à se repérer dans un

²²⁶ Capture d'écran de l'application iPad, le 19/09/2013.

²²⁷ Source : capture d'écran de mon profil sur Readmill, le 3/10/2013.

espace nouveau pour lui. Cette piste, que j'explorerai dans la deuxième partie, gagne cependant à être déjà précisée. À ne voir en effet que des recyclages de l'histoire de notre culture lettrée, on manque tous les efforts entrepris par ces entreprises pour la transformer. Ensuite, c'est se satisfaire d'une définition des marginalia (note située en marge), dont on a vu qu'elle était incomplète. C'est donc étudier des productions en regard d'une position erronée, voire totalement fantasmée, qui témoigne plus des représentations d'un chercheur donné.

1.5.4 Le lecteur en ses marges

Au terme de ce chapitre, on aura aussi mesuré toute la difficulté à exploiter les marginalia de lecture d'un point de vue universitaire : si elles peuvent nous « dire » quelque chose de pratiques lectoriales, elles ne nous informent que partiellement sur les étapes, les modalités et les objectifs d'une lecture : en rendre compte nécessite un vaste plan méthodologique (une anthropologie des savoirs et des pratiques). Se contenter de l'inscription, c'est alors manquer toutes les opérations qui ont été nécessaires à sa matérialisation ; c'est également manquer les transformations, de supports en supports, d'instruments en instruments, c'est-à-dire l'ensemble des « vies » d'une même marginalia de lecture ; c'est donc, comme le dit Tura, prendre les narines de l'animal, qui refait surface afin de respirer, pour l'animal lui-même.

Les marginalia, réputées personnelles, sont par ailleurs difficilement interprétables en dehors d'une communauté de communication : allusions, adresse, renvois, signes critiques, etc. la variété de leurs formes et de leurs fonctions nécessite de connaître l'annotateur ou de faire partie d'un projet commun, à partir duquel on aurait pu observer – et domestiquer – des formes sémiotiques. Enfin, même les méthodologies les plus abouties interrogent, dès lors qu'elles sont examinées par d'autres disciplines : l'entretien, par exemple, chargé d'élucider un système sémiotique, n'échappe pas à la critique des SIC et à la philosophie. C'est pourquoi les contenus mentaux des scripteurs ont pu être abandonnés, au profit de la matérialisation de ces contenus, qui semblent donner une prise matérielle plus solide et convaincante.

Malgré ce constat, des entreprises exploitent les marginalia selon différentes modalités (revente des statistiques d'activité à des éditeurs partenaires, « conversation » avec les auteurs, éditorialisation des fiches de livres sur Amazon, etc.) qui reposent sur des présupposés (prétention à traduire en termes quantitatifs des données qualitatives) et des distinctions symboliques (auteur/lecteur, etc.). Or, si elles nous sont aujourd'hui familières, elles ne vont pas de soi. L'histoire des marginalia est en effet aussi une histoire de l'apparition

et de l'évolution d'identités et de corporations complexes (le copiste, l'auteur, le lecteur, l'éditeur, etc.) qui se sont peu à peu affirmées dans l'espace de la page ou auxquelles une place a été faite. Si ces « services » sont donc aujourd'hui possibles, c'est à la faveur de processus identitaires, graphiques, technologiques, sociaux, conceptuels et économiques. Ce n'est en effet qu'au prix d'une lente maturation que le lecteur en est venu à apposer des inscriptions « originales » dans les marges. Jusqu'à une période récente, la plupart des marginalia ne rendent pas compte d'une relation « personnelle » au texte. Elles témoignent bien d'opérations spécifiques de lecture (balisage, séquençage, etc.) mais il est difficile d'y percevoir jusqu'aux XIV^e-XVI^e siècles des indices d'une lecture singulière et personnelle. Cet avènement devait en fait connaître de longues étapes, qui virent d'abord la main se libérer, mobiliser de multiples supports et instruments d'écriture, et la page offrir un espace d'accueil pour sa créativité. Ces transformations motrices, graphiques, matérielles ne sont cependant que le miroir de conceptions fluctuantes du monde et du cosmos que j'analyserai maintenant.

2 Une exploration historique des marginalia de lecture

Ce second chapitre est une exploration de ces transformations. Comment en est-on venu à apposer des marques dans la marge des textes ? Qu'est-ce que change à la manipulation des livres l'introduction de technologies de repérage ? Le livre n'est-il que le miroir de nouvelles conceptions du monde, qu'il rend visibles, ou accompagne-t-il ces conceptions ? Ces questions sont d'autant plus complexes qu'à une même époque ont pu coexister des pratiques et des formes différentes, dont il convient de rendre compte pour éviter toute simplification. Chaque passage ne s'accompagne en effet pas de révolution, mais de transformations, qui déplacent très lentement les représentations. Mais à l'échelle de notre histoire, elles constituent des étapes fondamentales, qui ont chaque fois permis une reconfiguration du cosmos, c'est-à-dire d'un ordre qui pèse sur la matérialité des dispositifs et les statuts symboliques de leurs manipulateurs (auteur, lecteur, etc.). Si l'on suit cette voie, l'informatique et la culture numérique pourraient accompagner (ou participer de) cette reconfiguration, d'autant plus que les pratiques d'annotation ont toujours été au cœur des pratiques des « lettrés du numérique » (les codeurs, les développeurs). Il convient cependant d'être prudent, car une histoire mondiale des marginalia de lecture n'existe pas à ce jour. On avancera donc seulement quelques pistes (l'expérience sensorielle de l'acte d'annoter, les rapports entre les marginalia, la lumière et l'identité, l'industrialisation progressive des pratiques et des instruments d'écriture, etc.) en croisant des études disponibles sur le sujet.

2.1 Peut-on faire une histoire des marginalia de lecture ?

Ce premier mouvement interroge d'abord les possibilités d'une histoire des marginalia de lecture, compte tenu des sources disponibles, qui ne serait pas seulement attentive à leurs formes mais tenterait l'exploration des rapports que les hommes entretiennent avec elles. Dans une perspective méta-archéologique, hypothétique, on dégagera ainsi quelques pistes et quelques généralités qu'on pourra prudemment évoquer dans une conclusion provisoire.

2.1.1 « la note pour être discrète est rarement innocente »

Dans le premier chapitre, j'ai mobilisé un certain nombre d'études historiques et contemporaines, en dégageant quelques-unes de leurs représentations (l'annotation comme moyen d'accéder à l'authenticité d'une parole) et de leurs positionnements. On a notamment

vu que les 30 dernières années permirent de déplacer l'intérêt qu'il leur était porté en passant d'une attention surtout tournée vers l'écrivain aux pratiques des lecteurs « ordinaires ». Dans l'introduction au numéro 2 de la *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, Jean-Marc Châtelain (« Un crayon à la main », 1999) se demandait déjà à la fin des années 90 :

D'où vient alors que la note soit aujourd'hui dans l'air du temps ? Car le fait est là, incontestable : l'annotation jouit depuis une dizaine ou une quinzaine d'années d'une faveur grandissante qui se traduit par des catalogues, des expositions, et, signe décisif de sa forte présence dans notre modernité, elle a même ses colloques d'un côté à l'autre des États-Unis (p. 18)

Il remarquait également bien le changement de paradigme à l'œuvre depuis quelques années :

La nouveauté réside donc en ceci : la note intéresse aujourd'hui pour elle-même, en tant que telle, comme forme d'une lecture au-delà ou en deça de sa valeur de signature. Derrière la diversité des formulations, le geste du collectionneur, le travail du bibliothécaire et le propos du philosophe se rejoignent pour plaider une même cause : la note, pour être souvent discrète, est rarement innocente, et à ce titre elle n'a pas vocation à demeurer l'impensé des sciences humaines. Elle aussi réclame d'être placée sous un regard critique et mérite d'être constituée en objet de notre réflexion. (*Ibid.*)

Ainsi, malgré la diversité des annotateurs, de leurs formes et de leurs fonctions, l'annotation (comprise ici sous la forme de la « note ») aurait quelque chose à nous dire et nécessiterait l'implication des sciences humaines, qu'il s'agisse de l'anthropologie des savoirs et des études antiques (Christian Jacob participa à ce numéro de la BnF), de la bibliologie matérielle ou de la critique génétique (on trouve par exemple une étude sur les marginalia de Stendhal).

2.1.2 Comment articuler les études disponibles ?

Nous disposons en France de quelques sommes sur le « sujet », sans qu'une histoire conséquente n'ait été cependant proposée. Le « sujet » est cependant très vaste – peut-être autant que la littérature –, c'est pourquoi il convient de rester prudent lorsqu'on exploite toutes ces études. L'expression homogénéise en effet des positionnements, des pratiques, des acteurs, des formes, des buts, des fonctions très différents. Dans *Séditions infrapaginales : poétique historique de l'annotation littéraire (XVII^e-XXI^e siècles)*, Pfersmann (2011) fait ainsi l'étude d'annotations péritextuelles, qui sont le fait de l'auteur et lui permettent de jouer sur

différents niveaux de lecture en subvertissant les codes éditoriaux et énonciatifs. L'ouvrage *Scientia in Margine* (Jacquart et Burnett eds., 2005) réunit quant à lui des « études sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la Renaissance ». Difficile, dans ces conditions, de passer par exemple, et de façon linéaire, de l'annotation dans l'antiquité chez les étudiants gréco-latins (McNamee, 2007) puis au Moyen Âge chez les scientifiques. On n'a pas affaire au même champ, aux mêmes traditions, aux mêmes corpus. Ce qu'on peut tenter, à la rigueur, c'est de mesurer des écarts épistémiques entre les bibliothécaires d'Alexandrie (Jacob, 2003 ; Dickey, 2007) et les scientifiques du Moyen Âge, en s'appuyant sur leurs marginalia de confection. Par conséquent, sans une prise en compte d'un ensemble assez conséquent de milieux où l'annotation se pratiqua, et sans leur examen dans une perspective assez longue, une histoire générale de l'annotation est difficile à mener.

D'autres études existent en langue française, qui traitent d'autres aires géographiques (l'annotation chez les hébreux, chez les arabes, chez les indiens, etc.) mais la majorité des travaux sont anglo-saxons. Le livre qui revient le plus souvent dans les bibliographies sur l'annotation des gens « ordinaires » est celui de H.J. Jackson (2001), qui propose un parcours assez vaste des marginalia de lecture de 1500 à 2000 en Angleterre. On peut utilement le compléter par les travaux de Brayman Hackel (*Reading Material in Early Modern England*, 2009) et de Sherman (*Used book*, 2008). On trouve aussi de nombreux articles éparpillés dans les revues, par exemple sur les marginalia de lecture des enfants pour la période moderne.

Je n'ai pas la prétention (ni les moyens) de mener un jour ou maintenant cette enquête. Par contre, rien n'empêche de s'appuyer sur les études aujourd'hui disponibles pour mesurer des continuités, des ruptures, des transformations, des réélaborations. On ne peut cependant le faire qu'en s'assurant que ces études traitent bien de pratiques « similaires » (quoique cette continuité naturalisée interroge aussi : peut-on légitimement faire la comparaison entre l'annotation chez les étudiants gréco-romains et les étudiants américains contemporains ?).

2.1.3 De l' « histoire » à l'exploration : formes anciennes et informatique

Ce chapitre doit donc être envisagé comme une « tentative d'exploration » menée pour deux raisons. L'informatique peut d'abord (mais en partie seulement) être définie comme une entreprise de recyclage des formes anciennes, notamment lettrées et livresques (Jeanneret, 2014). Sans être un antiquisant, un arabisant, un médiéviste, un épigraphe, un paléographe ou un papyrologue, je crois par conséquent utile, « fût-ce de façon cavalière et sélective »

d'approcher « quelques-uns [des] traits caractéristiques [des marginalia], surtout d'un point de vue matériel, et de les rapprocher de procédés équivalents dans d'autres cultures que la nôtre. » (je reprends à mon compte la précaution de Pfersmann dans *Poétique historique de l'annotation littéraire (XVII^e-XXI^e siècles)*, Droz, 2011, p. 32). À la différence de Pfersmann, j'essayerai d'être aussi attentif aux conceptions intellectuelles qui accompagnent ces formes.

Je souhaite également mener cette exploration pour éviter les simplifications. En effet, les chercheurs en SIC, lorsqu'ils analysent la transformation des formes, ont tendance à se référer systématiquement aux mêmes travaux sans oublier qu'ils s'inscrivent dans un champ dynamique de débats et de disputes. Bien sûr, il est impossible de tout citer (c'est pourquoi il est aussi plus commode de se référer à des autorités, sans les discuter), de tout passer en revue. Pour autant, au cours de mes lectures, j'ai cherché à être le plus souvent ouvert aux contre-exemples, de manière à émettre des doutes sur les généralisations commodes. C'est pourquoi, à l'inverse des autres chapitres, je cite dans le corps du texte mes sources discutées.

2.2 Tentative d'exploration

2.2.1 Lecteur « savant », lecteur « commun »

Je me focaliserai ici sur des types d'activités et de publics rencontrés dans ces histoires : la pratique « lettrée » et la pratique « personnelle » de l'annotation, celle des « personnages de haute culture » et celle « des personnes simplement instruites »²²⁸. Cette distinction, un peu simpliste, est néanmoins utile pour distinguer des « garants de la lettre et du sens des textes de la tradition » (Jacob, 2001, p. 11), par opposition à une lecture qui, bien que souvent érudite, ne vise pas les mêmes objectifs sociaux (établissement et transmission des textes). Elle est exercée par ceux que Virginia Woolf appelait un « lecteur commun », différent du critique ou du savant : « Il lit pour son propre plaisir et non pour corriger des opinions d'autrui. »²²⁹ Je les replacerai dans un contexte plus large (statut de l'écriture à une époque donnée, nature des instruments, politiques publiques, rapport au corps, affirmation de la liberté, etc.) afin de tirer quelques pistes hypothétiques qui pourront nous servir pour la deuxième partie. L'annotation de livres de genres assez variés (littérature, science, etc.) sera le plus souvent privilégiée.

²²⁸ Cette distinction est proposée par Cavallo dans *Lire à Byzance (Les Belles Lettres, 2006, p. 83)*. Bien évidemment, de l'antiquité à aujourd'hui, les publics qui couvrent cette distinction ont considérablement évolué. Je m'attacherai donc à les reconnaître.

²²⁹ Cette citation est repérée par Cavallo (voir la note précédente) qui s'en sert pour établir sa distinction.

2.2.2 Continuités et invariances

J'avais opté, dans une première version de ce chapitre, pour une présentation thématique, en cherchant des exemples dans toutes les époques et tous les milieux. Cette construction, plutôt commode, avait cependant le démérite de tout mélanger, sans distinguer des publics et des lieux et en mesurant par conséquent des ruptures ou des évolutions de façon un peu hasardeuse. Pour contourner cette difficulté, j'opte donc ici pour un plan historique. Je considère ainsi qu'il existe une continuité (matérielle ou fonctionnelle) des marginalia, mais qu'elles ont aussi leur propre singularité selon les milieux, les régions et les siècles :

Les « marginalia », qui sont une manne pour les historiens de la lecture comme pour ceux des œuvres, ont donc une réalité morphologique de longue durée puisque dans le manuscrit médiéval comme dans le livre imprimé d'aujourd'hui, elles doivent trouver leur place dans un objet qui, sauf exception, ne les attend pas. Mais ces annotations ont aussi une histoire et, dans leur singularité, elles s'inscrivent dans des pratiques intellectuelles ou des sensibilités qui ne sont pas des invariants. (Chartier, « Pouvoirs de l'écrit et manières de lire », 2013, p. 9-10)

2.2.3 Niveaux micro/macro

Mes efforts se concentreront sur le monde occidental, même si je crois utile de fournir quelques éléments de comparaison avec d'autres aires géographiques, d'autres cultures. Je m'en tiendrai, pour ces aires, cultures et époques à quelques travaux disponibles, sans chercher à les relier à une plus vaste histoire de la lecture et de l'écriture. Nous bénéficions en France d'outils précieux (*Histoire de la lecture dans le monde occidental* de Cavallo et Chartier, 2001 ; *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit* de Martin et Vezin, 1990, etc.) qui peuvent au contraire servir de point de passage entre les échelles micro/macro. Ces passages permettent de soulever des pistes qui seront formulées sur le mode hypothétique.

2.2.4 Autres aires géographiques, autres cultures, autres pistes

Une « même » pratique reste cependant difficile à traiter historiquement. Quelle solution de continuité entre les scribes mésopotamiens, égyptiens, grecs et chinois ? Des passages sont peut-être identifiables, mais la comparaison s'avère plus prudente. C'est pourquoi je présenterai quelques cas situés géographiquement et historiquement, qu'il s'agisse de marginalia « lettrées » (chez les savants) ou plus « ordinaires ». Pour la Mésopotamie et l'Égypte, les quelques analyses seront évidemment limitées à l'Antiquité ; dans le cas de la Chine et de l'Inde, elles pourront être étendues en fonction des sources. Les mondes arabes et

juifs bénéficient quant à eux du dynamisme des études qui y correspondent. Il faut cependant remarquer que les études disponibles (dans une langue que je comprends du moins) se focalisent la plupart du temps sur les textes religieux ou anciens (sans rendre toujours compte des marginalia de lecture). Un peu comme si on limitait la pratique de l'annotation du « monde occidental » aux seules gloses des textes chrétiens de l'antiquité et du Moyen Âge... La lecture des lignes suivantes doit donc tenir compte de cette importante réserve.

2.2.4.1 Mésopotamie

Dans un article daté de 1989, Dominique Charpin²³⁰ situe ainsi l'une des pratiques des scribes mésopotamiens dans le domaine des carrières. Cette précision me semble d'autant plus intéressante et importante que comme l'écrit Béatrice Fraenkel dans *La Signature* (1992) :

On oublie trop souvent, parce qu'on privilégie volontiers l'histoire du livre, que l'écriture est un instrument puissant d'organisation de l'État, d'administration d'un pays et, plus encore, d'exercice du pouvoir. (p. 27)

En Mésopotamie (époque du III^e siècle av. J.-C), les noms des membres d'une équipe de travailleurs pouvaient ainsi être barrés en rouge, suite à leur mort, à leur fuite ou à leur transfert. Les tablettes d'argile, qui recueillaient ces annotations, étaient jetées ou remodelées, après humidification, pour servir à l'inscription des textes scolaires (une ligne pouvait par ailleurs être effacée par aplanissement de la surface écrite à l'aide du calame). L'apprenti scribe, qui recopiait les textes classiques sumériens, se servait des marges pour numéroter les lignes de 10 en 10²³¹. Il pouvait se servir de la tranche latérale de la tablette s'il manquait par étourderie une ligne. Ces ajouts marginaux dépendaient matériellement de l'état de la tablette. Ce n'est que lorsqu'elle avait séché que ces signes étaient ajoutés (Charpin remarque en effet que le caractère schématique des inscriptions tient à la difficulté à les enfoncer dans l'argile sèche) : on a donc affaire à des marginalia de lecture, temporellement situées après l'inscription du texte et datées du III^e millénaire av. J.-C. (le cunéiforme fut abandonné dans le courant du I^{er} millénaire au profit de l'écriture araméenne inscrite à l'encre sur papyrus). C'est probablement ce qui explique l'état de conversation des tablettes, qui étaient difficiles à corriger. Or, « ce qui se corrige malaisément se converse d'autant mieux » (Charpin, p. 62).

²³⁰ Dominique Charpin, « Corrections, ratures, annulation : pratique des scribes mésopotamiens » dans Paul Bady et Roger Laufer (eds.), *Le Texte et son inscription*, Paris, Éditions du CNRS, 1989, p. 57-62.

²³¹ Sur l'éducation des scribes voir aussi Dominique Charpin, *Lire et écrire à Babylone*, Paris, PUF, 2008 et notamment le chapitre 2 (« L'apprentissage : cadres et méthodes », p. 61-97).

Si cette activité, située dans des carrières, peut être qualifiée de savante, c'est parce qu'elle était exercée par une caste spécialisée (celle des scribes, donc, qui pouvaient comprendre des « écrivains de haute qualité »²³²). En effet, « [l]a complexité de l'écriture cunéiforme en rendait l'usage socialement limité. » (Charpin, 2012, p. 46). Cette caste crût cependant du III^e au II^e millénaire, à mesure que « le recours à l'écrit [s'étendit] à des domaines de plus en plus nombreux » (*Ibid.*). Elle assurait également l'établissement des textes des bibliothèques. Ainsi, « des gloses multiples, insérées entre les lignes, servent à expliquer des expressions difficiles, des mots rares ou des graphies particulières » note Glassner (2003, p. 224). Ce travail philologique mit cependant du temps à s'imposer. À partir de la moitié du III^e millénaire, en effet, les « “notes éditoriales” » (l'expression est de Jean Bottéro²³³) sont essentiellement des colophons qui accompagnaient les premiers ouvrages littéraires.

Le travail d'édition qui accompagna ensuite la littérature (lettrée mais aussi « lexicale », comme les listes) n'était pas toujours visible. Dans « Listes, lexiques et bibliothèques », André-Salvini (1996) présente un « catalogue de titres d'ouvrages médicaux oraculaires (1067-1046 av. J.-C.), avec un colophon expliquant le travail d'édition accompli par l'auteur » (p. 39) dans lequel ce dernier évoque ses opérations philologiques (analyse du sens, démêlement et fixation de la « chaîne ») sans qu'il ne soit possible de repérer des signes critiques. Mais ce travail était exercé. Dans une lettre, le roi Assurbanipal (668-627) annonce ainsi avoir « copié, revu et collationné » une tablette (cité par Bottéro, 1996, *Op. cit.*, p. 29).

2.2.4.2 Égypte

L'étude de Nicolas Grimal sur « les scribes et la transmission du savoir en Égypte ancienne » (dans Christian Jacob, 2001) et celle de Pascal Vernus (« Les écritures de l'Égypte ancienne » dans Christin, 2012 [2001]) ne comportent aucun détail précis sur les pratiques d'annotation (ou d'établissement) des textes dans les bibliothèques et les lieux d'archivage. Anne Zali (2001) fait cependant remarquer que la page du rouleau égyptien pouvait contenir des marges importantes : « elles ont été rendues nécessaires par la fragilité du papyrus sur ses bords, mais

²³² Jean-Jacques Glassner, « Scribes, érudits et bibliothèques en Mésopotamie » dans Christian Jacob (2001), p. 215. Voir aussi Jean-Jacques Glassner, « La circulation et la transmission des œuvres en Mésopotamie » dans Christian Jacob (2003), p. 51-58. Dans « Lire et écrire en Mésopotamie : une affaire de spécialistes ? » (*Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2004, 148 (1), 2004, p. 481-508), Charpin étend ce constat au clergé et à d'autres membres de la société.

²³³ « L'écriture, le développement et la diffusion du savoir en Mésopotamie ancienne » dans Roland Schaer dir., *Tous les savoirs du monde*, Paris, BnF/Flammarion, 1996, p. 26-31.

elles peuvent aussi être utilisées pour des annotations de lecture ou de rectifications de copistes » (p. 35). Dans « Le double empire de l'image et de la parole : l'écriture égyptienne », Zali (1999) précise que l'écriture hiératique (celle de l'administration, et du commerce, mais également des « textes littéraires, scientifiques et religieux », p. 36) pouvait être tracée à l'encre rouge « pour souligner un passage ». Mais il ne s'agit là que d'une opération éditoriale et empathique, qui n'est pas exercée après la copie du texte.

Une note d'information d'André Lemaire et Michel Chauveau (« nouveaux textes démotiques et araméens trouvés à Saqqarah », 2008²³⁴) s'intéresse à la manière dont des textes araméens furent consultés par les scribes égyptiens. Les auteurs repèrent des inscriptions, en face d'un de ces textes, qui pourraient s'apparenter à des marginalia préalables à une traduction. Mais l'analyse de ces séquences ne révèle aucun lien syntaxico-sémantique avec le texte araméen. Une remarque des deux auteurs (« ce qui aurait été un cas unique dans la documentation », *Ibid.*) laisse ainsi penser que les marginalia de confection et de lecture étaient relativement rares, même dans les textes médicaux (je n'ai en effet trouvé aucune trace de telles activités dans *The Old Egyptian Medical Papyri* de Leake, 1952, University of Kansas Press).

On peut cependant bien en repérer quelques traces dans quelques études. Ainsi, l'analyse de Pascal Vernus du papyrus Jumilhac²³⁵ révèle que la hauteur importante des marges inférieures et supérieures « permettent aussi des annotations ». Rédigées en écriture démotique (une cursive du VII^e siècle avant J.-C.), à l'inverse du texte central en hiéroglyphe, ces annotations « glosent en langue et en écriture profane ce que le papyrus lui-même expose en écriture et en langue sacrée. » (p. 21) Elles témoignent donc d'un processus d'appropriation qui pouvait consister à indiquer le sujet du texte et à en résumer les étapes. Mais le manuscrit comprend également des annotations philologiques qui révèlent un travail critique (informations complémentaires, renvois vers d'autres traités) effectué par un lecteur. Après l'écriture du manuscrit, Vernus remarque aussi des annotations marginales en hiéroglyphes, ainsi que des corrections au sein même du texte, que le scribe ajoute pour améliorer son texte.

²³⁴ Dans *Comptes Rendus des séances de l'année 2008*, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, 152^e année, 1, p.141-156.

²³⁵ Pascal Vernus, « Les manuscrits de l'Égypte ancienne » dans Henri-Jean Martin et Jean Vezin (1990, p. 17-23).

La thèse de Chloé Ragazzoli (2011) évoque également la pratique de l'annotation auxquels recourraient les scribes de – 1500 à – 1000 dans les miscellanées (une littérature typiquement produite par les scribes pour les scribes). En suivant les articulations d'un texte, le scribe pouvait ainsi manifester son degré d'implication et d'attention avec lui. Les miscellanées apparaissent dans cette perspective comme une « thématization de soi », c'est-à-dire comme des espaces où peuvent se lire la construction identitaire du scribe, pris dans l'étau ou le cercle de la communauté scripturale dont il annotait patiemment la littérature spécialisée.

2.2.4.3 Inde

Le travail d'annotation des lettrés indiens se distinguait bien de celui des bibliothécaires d'Alexandrie (voir plus bas) : il s'agissait moins, remarque Gérard Colas (« Critique et transmission des textes dans la littérature sanskrite », dans Jacob, 2001) « de reconstruire le texte dans sa forme originale, telle que le souhaitait l'auteur [...] mais de décider de la meilleure version ou de ce que l'auteur aurait dû écrire. » (p. 309) La reproduction du texte comprenait deux étapes : la copie d'une part, effectuée par un scribe, et la révision d'autre part, « souvent d'une autre main que celle du copiste. » (p. 313) Certaines opérations « manifestent en réalité un souhait de modifier directement la teneur même du texte. » (313) On trouve cette conception chez les savants indiens anciens mais l'Inde classique était partagée entre « la conservation des leçons reçues » (p. 314) et leur modification raisonnable. Au cours de la copie, les scribes de l'époque classique pouvaient déjà introduire des marginalia (identifiées comme des gloses, variantes, additions). Ils recourraient par ailleurs au commentaire pour justifier le rejet de telle ou telle leçon, ou de tel ou tel manuscrit.

Dans « Relecture et techniques de correction dans les manuscrits indiens », Gérard Colas (dans Jacob, 2011) précise la nature des signes critiques (marginalia de confection) présents sur les textes. Il peut ainsi s'agir de signes indiquant une omission, un synonyme ou une variante, rétablissant une vocalisation ou l'ordre de lecture. Un mot pouvait aussi être mis en lien avec un autre mot, pour éviter une glose ; on cherchait donc une économie de moyens.

Michel Hulin (« Le commentaire dans la littérature de l'Inde ancienne », 2000²³⁶) précise que le commentaire (ou la « glose », l'« explication », l'« éclaircissement »²³⁷ entendus comme

²³⁶ Dans Marie-Odile Goulet-Cazé (dir.), *Le Commentaire : entre tradition et innovation*, Paris, Vrin, p. 425-434.

une marginalia de lecture) pouvait non seulement rendre plus intelligible le texte mais en plus « reconstruire une ligne continue de raisonnement à travers la chaîne des sūtra. » (p. 430)

2.2.4.4 Chine

Pour ce qui est de la Chine, Anne Cheng (« Le corpus canonique confucéen » dans Jacob, 2001) note que les premières gloses sont datées de l'époque Han vers la fin des Royaumes Combattants (- 230). L'intrication des marginalia de lecture, des commentaires et des gloses à des textes hétérogènes permet la constitution progressive du corpus confucéen, c'est-à-dire son harmonisation, mais aussi sa modulation grâce aux écoles qui s'en emparaient. « Autant dire, écrit Cheng, que c'est, en quelque sorte, le commentaire qui a fait le Classique. » (p. 168) Au cours des I-II^e siècles, « les Classiques sont considérés comme de véritables objets d'étude par des lettrés, érudits et exégètes "professionnels" » (p. 175) L'exégèse ne cesse alors d'enfler et les éditions « critiques » se multiplient. Elles étaient mises au service du pouvoir impérial qui contrôlait les scribes et l'interprétation des *Classiques*²³⁸. Ainsi :

On assiste donc, sous les Han, à une professionnalisation grandissante des spécialistes de la chose écrite, d'abord grâce à l'institutionnalisation de l'érudition sous la forme de chaires officielles, à la création des archives impériales et à la nomination d'archivistes attirés. Enfin, avec l'évolution du statut de l'écrit et des textes, qui deviennent sous les Han postérieurs le moyen et l'expression par excellence d'un bon gouvernement, on aboutit à une première fixation du canon à la fin des Han. (p. 175-176)

Dans *L'Histoire du livre en Chine* (2003, Editions en Langues étrangères), Liu Guojun et Zheng Rusi estiment ainsi que les travaux d'annotations, notamment ceux du lettré Dong Zhongshu (179-104 av. J.-C), permirent aux *Six Classiques* de devenir « le pilier spirituel et idéologique de l'ère féodale » (p. 32). Cette tradition se maintint manifestement. En effet :

[e]ntre le III^e et le VI^e siècles, il était d'usage, si le livre comportait des notes, que le texte soit écrit en rouge et les annotations en noir. Parfois, les annotations étaient simplement écrites en

²³⁷ Les termes indiens qui couvrent notre mot « glose » ou « commentaire » ou « marginalia » renvoient en effet à la lampe, à la lumière, à l'éclairement (Hulin, *op. cit.*, p. 425).

²³⁸ Qu'on peut définir comme « un ensemble d'écrits confucéens de l'Antiquité qui servit de fondement à l'éducation de la classe lettrée pendant deux millénaires et demi. » (Nathalie Monnet, « Les spécificités et la place de l'encyclopédie chinoise » dans Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde*, Paris, Éditions de la BnF, 1997, p. 344).

plus petits caractères, sur une ou deux colonnes, immédiatement en dessous du texte. Mais cela avait l'inconvénient d'une confusion aisée entre les notes et le texte principal. » (p. 55)

Certaines réussites sont cependant à noter. Une copie des *Printemps et des Automnes* (III^e siècle av. J.-C.), qui fait partie des classiques confucéens, fut ainsi commentée au IV^e siècle ap. J.-C. par son éditeur (Fan Ning), dans une chorégraphie parfaite entre texte et notes :

Les “explications” ou notes de Fan Ning viennent s’insérer à l’intérieur même du texte, en caractères de petit module inscrits dans les mêmes réglures tracées, mais sur deux colonnes. D'emblée, le lecteur distingue la note du texte et peut la lire dans le même regard, ou l'ignore. (Monique Cohen, « Du rouleau cahier, en Chine », dans Zali dir., 1999, p. 59).

Cela dit, les textes commentés et leurs commentaires n'étaient pas toujours situés sur la même surface ou rajoutés ultérieurement (comme en Grèce) : « les Classiques confucianistes sont [...] écrits, sous la dynastie des Han, sur des fiches longues de 2 pieds 4 pouces (environ 55 cm), tandis que leurs commentaires, ou plus exactement les textes commentés, l'étaient sur des fiches plus petites. » (Drège, « Le papier et les supports de l'écrit en Chine »²³⁹, p. 45).

À partir du II-III^e siècle, le rouleau est en Chine le support principal de lecture et son abandon, remarque Drège, ne se fera qu'autour du XI^e siècle, après avoir été concurrencé au VIII^e siècle par d'autres formes (livres « en paravent », « en papillon », etc.) qui permettaient « la recherche de séquences précises et favoris[èrent] ainsi une lecture de consultation. »²⁴⁰ Drège note que de nouvelles pratiques de lecture émergèrent (discontinues, fragmentèrent), aidées par la multiplication des dictionnaires et recueils, sans mentionner pour autant la pratique de l'annotation. En effet, « [l']évolution de ces pratiques est encore très mal connue et son histoire reste à écrire. »²⁴¹ (Il en proposa une ébauche assez précise un an plus tard dans « Comment devient-on lecteur dans la Chine impériale ? », Jacob dir., 2003, p. 103-112).

Nous bénéficions cependant aujourd'hui d'une thèse sur l'histoire de la lecture en Chine de 1000 à 1800 (Li Yu, 2003), qui propose quelques développements sur les techniques

²³⁹ Dans Alain Mercier (dir.), *Les 3 révolutions du livre*, Paris, Imprimerie nationale, 2002.

²⁴⁰ Jean-Pierre Drège, « Les transformations du livre chinois (VIII^e-XII^e siècle) » dans Mercier (2002, p. 50).

²⁴¹ *Idem.*

d'annotation²⁴² et sur les marginalia de confection (séquençage des textes, ponctuation). En Chine, la plupart des textes durant cette période circulaient en effet sans ponctuation et sans séparation entre les mots, même si certains – sous la dynastie Song, au XII^e siècle – ont pu bénéficier de telles technologies. Les lecteurs devaient donc apprendre très tôt à découper les textes (après l'acquisition de quelques caractères et la mémorisation de textes de base), pour faciliter leur lecture. Leur marquage va ainsi s'étendre aux classiques sous les Yuan (XIII^e-XIV^e siècle) puis aux pièces de théâtre et aux fictions sous les Ming (XIV^e-XVII^e siècles).

La ponctuation et le marquage des textes avaient des fonctions complexes. C'était d'abord des instruments pédagogiques (les enseignants et les imprimeurs les utilisaient pour faciliter la lecture). C'était ensuite des moyens de commenter un texte (marques des commentateurs ou des lecteurs pour exprimer leurs opinions²⁴³). C'était enfin des outils de collation (comparaison des textes, établissement d'une édition critique). Trois fonctions qui pouvaient être assurées par la même personne. C'est pourquoi les termes pour désigner la ponctuation, l'encerclement ou le découpage étaient utilisés de manière interchangeable par les auteurs.

Dans un ouvrage pédagogique analysé par Li Yu, un lettré chinois (Cheng Duanli, 1271-1345) fournit quelques techniques de marquage (héritées de prédécesseurs néoconfuciens). Selon lui, avant de mémoriser les textes, les étudiants devraient d'abord les ponctuer et noter la phonétique des caractères à partir d'un modèle de codification stricte (un point devant un caractère pour marquer une phrase, un point entre deux caractères pour une pause). Ces recommandations graphiques étaient par ailleurs doublées de conseils techniques. Cheng Duanli invitait ainsi ses lecteurs à réaliser les cercles et les points en utilisant la technique et les instruments de son maître. Une extrémité de la poignée d'une brosse à dents en corne de bœuf noir devait par exemple permettre la réalisation d'un point. À l'inverse, métaux, bambous et cornes de bœuf blanc étaient jugés trop fermes et secs pour l'annotation.

²⁴² On peut également consulter Cynthia J. Brokaw et Kai-wing Chow, *Printing and Book Culture in Late Imperial China*, Berkeley, University of California Press, 2005 et notamment les pages 192-2005 qui traitent de l'annotation des *Classiques* confucéens à cette époque.

²⁴³ Kai-Wing Chow (*Publishing, Culture, and Power in Early Modern China*, Palo Alto, Stanford University Press, 2004) propose ainsi, à la suite des travaux de Certeau, d'envisager le commentaire des *Classiques* comme le moyen pour les annotateurs de faire valoir leurs critiques politiques (p. 153). Drège (2002, *op. cit.*) remarque cependant que les pédagogues insistaient bien sur la nécessité de s'imprégner d'abord du texte avant de lire les commentaires.

Les instruments variaient selon les marques à effectuer, mais également selon les objectifs. La collation et la ponctuation ne mobilisaient ainsi pas les mêmes types d'instruments (de la poudre blanche pour masquer une erreur ; un pinceau noir pour la corriger) ni la même préparation (sept jours pouvaient être nécessaires pour préparer la poudre de correction). Les étudiants ne suivaient bien évidemment pas à la lettre ces recommandations : ils composaient avec elle. On sait ainsi que le rouge était une couleur utilisée pour la correction des textes et que les marques (point, cercle, trait) étaient utilisées pour commenter les textes. Les styles d'annotation variaient cependant selon les genres à annoter. La prose Han, par exemple, fit l'objet d'une codification très complexe. Quatre couleurs (rouge, noir, jaune, bleu), sept styles (point, gros point, trait, cercle, grand cercle, etc.) et trois localisations (entre, avant, au centre) furent combinés pour produire 18 types marques différentes qui couvraient 19 fonctions (relever la structure et l'articulation syntaxico-sémantique d'un texte, souligner des passages, identifier les stratégies rhétoriques, indication de la phonétique, etc.).

Le système de Huang Gan (1152-1221) était quant à lui moins complexe : 5 types de marques étaient en effet recommandés pour désosser le texte, repérer des exemples (un trait rouge entre deux caractères), des maximes (un trait rouge avant le caractère), indiquer la phonétique (un point rouge), signaler les passages à examiner (un trait noir) ou à compléter (point noir).

2.2.4.5 Monde juif

Dans le monde hébraïque, le travail philologique et d'annotation est observable dès le II^e siècle av. J.-C. Colette Sirat (« Le livre hébreu en Palestine » dans Martin et Vezin, 1990, p. 25-29) remarque en effet, à partir du manuscrit de *La Règle de la Communauté*, que les scribes de Qumran corrigeaient entre eux une même copie. Des signes critiques pouvaient par exemple être raturés et des mots rajoutés entre les lignes. Les marges contenaient également des signes mais Colette Sirat note que leur « signification n'a pas été élucidée. » (p. 29)

Le rouleau d'Isaïe (un siècle avant *La Règle de la Communauté*), également trouvé à Qumran, présente lui aussi des signes critiques (Sirat, « La Bible hébraïque : le rouleau d'Isaïe » dans Martin et Vezin, *Op. cit.*, p. 57-59). Le scribe a en effet corrigé sa copie en rajoutant des mots entre les lignes ou en barrant d'un trait de roseau une « leçon fautive » (p. 59). Colette Sirat repère d'autres mains qui ont produit cette fois des marginalia de lecture (qu'elle appelle « marques de lecture ») pour « attirer l'attention sur des points particuliers. » (p. 59)

La Bible hébraïque médiévale (IX^e siècle), la plus ancienne à ce jour et analysée par Sirat (dans Vezin et Martin, *Op. cit.*, p. 91-94), rend compte de ces premiers efforts philologiques. Ainsi, les colonnes du texte et ses marges accueillent la massore (mise par écrit de traditions antérieures) qui « note toutes les différences entre l'écrit et l'oral, les particularités du texte écrit, les différentes occurrences des formes grammaticales » tandis que la petite massore « mentionne, à propos de tel ou tel mot, tel ou tel détail en abrégé. » (p. 91)

Mais c'est dans le *Talmud* que culmine cet effort philologique, qui constitue une fixation ou une matérialisation (évidemment altérée) de la tradition orale. Réunion de la *Michnah* (200-220, « synthèse magistrale de l'ensemble des enseignements existants » par Rabbi le Saint) et de la *Guemara* (V^e siècle, tradition exégétique de la *Michnah* fixée par Rav Achi et Ravina), le *Talmud* s'est enrichi de « multiples couches de commentaires » (notamment ceux de Rachi au XI^e siècle ou de Laudau au XVIII^e siècle), « construisant un édifice imposant dans lequel analyses et controverses s'entrelacent dans un ballet saisissant. » (Hansel, 2008, p. 30²⁴⁴)

2.2.4.6 Monde arabo-musulman²⁴⁵

Les études arabes et musulmanes ont également bénéficié de développements considérables (je me limiterai donc à quelques remarques sur des signes philologiques/de lecture, des commentaires juxtaposés sur la même page que le texte commenté ou la mention de « formes philologiques », c'est-à-dire de stratégies d'explicitations ou de renvois). Lorsqu'on aborde ce champ (immense, notamment celui de la littérature exégétique²⁴⁶), on est tenté d'explorer la pratique des marginalia de confection ou les opérations éditoriales et critiques des premiers copistes du Coran, « le texte qui a été le plus copié dans le monde musulman »²⁴⁷). En fait, le travail critique fut essentiellement comparatif et consista à éliminer toutes les versions

²⁴⁴ Georges Hansel, « Savoir lire une page de Talmud » dans *Les Textes fondamentaux de la pensée juive*, Le Point, Hors-série, 16, p. 30-31.

²⁴⁵ Pour une vision d'ensemble : Goerge N. Atiyeh (ed.), *The Book in the Islamic World. The Written Word and Communication in the Middle East*, New-York, State University of New York Press, 1995.

²⁴⁶ Voir par exemple Jean Jolivet, « Le commentaire philosophique arabe » dans Marie-Odile Goulet-Gazé, *op. cit.*, 1999, p. 397-410 ; Chikh Bouamrane, « L'exégèse et la tradition » dans Bouamrane et Gardet, *Panorama de la pensée islamique*, Arles, Sindbad, 1984, p. 15-35 ; Dominique Urvoy, « le commentaire coranique » dans Dominique Urvoy, *Histoire de la pensée arabe et islamique*, Paris, Seuil, p. 120-125 ; Jane Dammen McAuliffe, « Exegetical Sciences » dans Andrew Rippin (ed.), *The Blackwell Companion to the Qur'ân*, Oxford, Blackwell Publishing, 2006 p. 403-419.

²⁴⁷ François Desroche, « Manuscrits », dans Mohammad Ali Amir-Moezzi (dir.), *Dictionnaire du Coran*, Paris, Robert Laffont, 2007, p. 524.

concurrentes, qui ne correspondaient pas à l'orthodoxie. La tradition sunnite a en effet tendance à présenter de manière apaisée cette histoire, faisant des deux premiers califes (Abû Bakr et 'Umar) les « collecteurs » scrupuleux des révélations divines et du troisième (Uṭmān) le « fixateur » du texte coranique, 30 ans après la mort du Prophète. Or, la recherche universitaire a montré le caractère idéalisé de ce récit. Ainsi, résume Amir-Moezzi :

Le Coran officiel, mis a posteriori sous le patronage de Uṭmān, aurait en fait été établi plus tard, probablement sous le califat de l'ommeiyade 'Abd al-Malik b. Marwān (règne : 65/686 à 86/705). Il présente en outre tous les signes d'un long travail rédactionnel effectué probablement au sein d'une équipe de scribes et de lettrés patentés. (« Le Coran silencieux et le Coran parlant : histoire et écritures à travers l'étude de quelques textes anciens » dans Medhi Azaiez dir., *Le Coran : Nouvelles approches*, CNRS Editions, 2014, empl. 1161)

De ce travail naquit un doute, encore aujourd'hui entretenu par les Shi'ites, qui firent très tôt remarquer que des éléments avaient été censurés, le rendant inintelligible (et ainsi, le chiisme fait de l'imâm le guide qui rend au Coran sa parole authentique). Le plus intéressant pour nous, c'est que la thèse de la « falsification » du Coran repose sur une exploitation des lettrés :

[le] pouvoir califal mit [ainsi] au point un système complexe de propagande, de censure et de falsification historique. Il altéra tout d'abord le texte coranique et forgea tout un corpus de traditions faussement attribuées au Prophète en prenant à son service grands lettrés, juges, juristes, prédicateurs, historiens... Tout cela au sein d'une politique de répression aussi féroce que méthodique des opposants d'une manière générale et des Alides en particulier. [...] Ainsi, selon cette vision historique du shi'isme, "l'islam" majoritaire officiel, la religion du pouvoir et ses institutions, ont été élaborés par les ennemis de Muhammad, de sa famille et de ses descendants, seuls guides légitimes de la Communauté des fidèles. Il ne s'agit donc pas de la religion de Muhammad mais d'un véritable "anti-islam" imposé par la tyrannie et la tromperie. Contrairement au Coran connu de tous, le Coran révélé à Muhammad mentionnait explicitement d'une part 'Alî et ses descendants, les présentant comme les vrais guides des Musulmans, et d'autre part les ennemis de Muhammad nommément désignés, notamment les deux premiers califes et certains hommes puissants par les Ommeyyades et leurs ancêtres. En récupérant son pouvoir, les adversaires de Muhammad se sont vus contraints d'intervenir massivement dans le texte coranique afin d'en altérer les passages compromettants pour eux. Aidés par des hommes puissants de l'état et de lettrés professionnels [...] ils mirent au point le Coran officiel connu qui, à force d'interventions de toutes sortes, finit par trouver cet aspect décousu et difficilement compréhensible que l'on sait. (Amir-Moezzi , *Op. cit.*, empl. 1547-1565)

Qu'elle soit vraie ou non (la recherche universitaire, remarque Ami-Moezzi, semble confirmer certaines pistes et les graffiti récemment découverts²⁴⁸ montre un Coran différent de celui de la vulgate), cette version du shi'isme montre combien les opérations effectuées sur le texte, évidemment perdues (à moins de comparer des versions très différentes qui n'ont pas survécu), ont reposé sur des marginalia de confection implicites (découper, déplacer, etc.). Elle révèle également que l'autorité des savants et des lettrés, reconnue par la communauté des croyants, fut mise au service du pouvoir afin d'en conforter le prestige et la place.

Comment étaient lus ou utilisés les corans au IX^e siècle (les plus anciennes copies datables de manière fiable sont de cette époque²⁴⁹) par les copistes et la population ? François Desroches (*Le Livre manuscrit arabe. Préludes à une histoire*, BnF, 2005) remarque par exemple que des manuscrits du IX^e siècle conservent « la trace de naissances ou de décès au sein d'une famille » (p. 24). Il note également dans « Copie des manuscrits : remarque sur le travail de copiste » (2002²⁵⁰) que les copies du Coran pouvaient être réalisées par deux catégories de personne : des professionnels et des « honnêtes hommes ». Dans un cas, elles étaient destinées à la circulation et à la transmission du texte (et les scribes pouvaient alors corriger ce qu'ils estimaient être des erreurs dans les originaux) ; dans l'autre, elles avaient un usage privé.

Les fautes qui se glissaient dans les copies étaient probablement liées à la cadence à laquelle les scribes devaient travailler. C'est pourquoi des « éditions critiques » se multiplièrent :

[la] nécessité de collationner les textes s'est de toute façon très tôt imposée à ceux qui ont besoin d'une base solide : très fréquemment, dans la marge des manuscrits, des notes certifient l'accomplissement de cette révision et différents traités à l'usage des étudiants recommandent à ces derniers d'accorder leur préférence à des ouvrages qui ont été contrôlés – l'idéal étant de mettre la main sur l'autographe de l'auteur (Desroches, *Le Livre manuscrit arabe. Préludes à une histoire*, BnF, 2005)

²⁴⁸ Voir Frédéric Imbert, « Le Coran des pierres : statistiques épigraphiques et premières analyses » dans Medhi Azaiez (dir.), *Le Coran : Nouvelles approches*, Paris, CNRS Éditions, 2014, empl. 2073-2580.

²⁴⁹ François Desroche, « Manuscrits » dans Mohammad Ali Amir-Moezzi (dir.), *Dictionnaire du Coran*, Paris, Robert Laffont, 2007, p. 524.

²⁵⁰ *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 99-100, 2002, <http://remmm.revues.org/1179>. Source consultée le 20/9/2014.

D'utilisation restreinte, mais sortant du cadre privé, des copies qui pourraient être qualifiées d'éditions savantes offrent au lecteur un texte pourvu d'un appareil de signes renvoyant aux différentes écoles de lecture, des informations qui d'ordinaire n'apparaissent pas car les corans se limitent à suivre une lecture. De tels exemplaires "érudits" sont en outre souvent complétés par de courts traités sur des aspects techniques, par exemple les différents découpages du texte ou encore la position chronologique respective des sourates. Ces données ne sont susceptibles d'intéresser que des spécialistes de ces questions, qu'ils soient chargés de les enseigner ou qu'ils soient en cours d'apprentissage. (Déroche, *Ibid.*, p. 26-27)

Des *scriptoria* (ateliers de scribes ou professionnels de l'écriture et des textes) purent ainsi se développer sous les Omeyyade et les Abbasside mais « le copiste isolé, travaillant à son domicile ou dans une échoppe, demeure la norme dans le monde arabo-islamique. » (p. 54)

L'autre catégorie d'usagers du texte coranique à prendre en compte est celle des commentateurs. Gilliot (« Les débuts de l'exégèse coranique », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 58, 1990, p. 82-100) pense que la paraphrase (on parlerait de « glose » dans les études occidentales) a dû être l'une des premières formes du commentaire coranique, qui consistait à expliquer des passages ou plus précisément des termes obscurs. Marie-Thérèse Urvoy (« L'exégèse coranique »²⁵¹) précise la forme de ces commentaires, qui pouvaient être de trois sortes : « explication sur des autorités antérieures, sur l'opinion personnelle du commentateur ou sur des renvois à d'autres parties du Coran. » (p. 24)

On doit sans doute le développement de cet appareil exégétique à la transformation progressive de la mise en page des manuscrits au cours du IX^e siècle. Arianna d'Otonne (« Archéologie de la page savante. Le cas des manuscrits arabes médiévaux »²⁵²) écrit ainsi :

Lors de l' "invention" de ces codes propres aux manuscrits savants de langue arabe, les usages liés aux pratiques individuelles et collectives du savoir orientèrent nettement la mise en page, en distinguant texte principal et annotations variées, ajoutées entre les lignes, dans les marges ou dans les espaces restés vierges. (p. 156)

²⁵¹ Cf. *Les textes fondamentaux de la pensée en islam*, *Le Point*, Hors-série n°5, 2005, p. 24.

²⁵² Cf. Éric Vallet, Sandra Aube et Thierry Kouamé (dir.), *Lumières de la sagesse. Ecoles médiévales d'Orient et d'Occident*, Paris, Publications de la Sorbonne et Institut du Monde Arabe, 2013, p. 156-157.

L'universitaire remarque ainsi que les notes manuscrites de cette époque, ajoutées postérieurement, sont « l'indice d'activités de lecture, d'enseignement, de commentaire et de correction du texte. » Parmi ces marques figure également bien « la signature de témoins, certifiant l'audition ou la lecture de l'ouvrage ». Les manuscrits des savants, eux, accueillent des ajouts, corrections, des gloses et des scholies qui, en Égypte et en Syrie (pendant l'époque mamlouke, soit au cours des XIII^e-XV^e siècles), auraient bénéficié de deux types d'écriture différenciés pour bien marquer la différence entre le texte et les marginalia.

Adam Gacek (« Taxonomy of scribal errors and corrections in Arabic manuscripts »²⁵³) propose ainsi une typologie des annotations philologiques des universitaires arabes médiévaux sur la littérature des hadîth. Ces marginalia pouvaient ainsi être des abréviations (contractions, suspensions, logographes), des marques de collation (points, cercles, lignes verticales, etc.), de correction (lignes courbées ou points dans le texte avec un renvoi en marge pour les omissions, par exemple), d'édition (numéros et croix pour une variante). D'autres signes ou termes (*ṣaḥḥ*, l'équivalent de *sic*) étaient spécifiquement adressés au lecteur à qui ils pouvaient être assurés de la fiabilité d'un mot du texte malgré les doutes qu'il pourrait avoir. D'autres termes marginaux ou interlinéaires évoquent le doute, l'incertitude, la probabilité. Les gloses et les scholies, remarque Gacek, étaient écrites dans un module plus petit (Gacek englobe les annotations et les commentaires dans le genre des gloses) et pouvaient être introduites par une expression stéréotypée (« *minhu* », *de lui*) suivies d'invocations pieuses. Rosemarie Quiring-Zoche (« Minhîyât - Marginalien des verfassers in arabischen manuskripten »²⁵⁴) situe la naissance de ces commentaires, comparés à nos notes péritextuelles, au XIII^e siècle en Syrie. Cette technique circula au XIV^e siècle en Iraq et Iran puis chez les universitaires ottomans au XV^e siècle jusqu'à devenir une pratique courante au XVI^e siècle. Elle resta cependant inconnue de l'Égypte, du Maghreb et du Yémen.

Les commentaires et les gloses prenaient parfois des formes très surprenantes (pour un lecteur occidental). En 2002, Annie Vernay-Nouri (« Marges, gloses et décor dans une série de

²⁵³ Dans Judith Pfeiffer et Manfred Kropp (ed.), *Theoretical approaches to the transmission and edition of Oriental manuscripts. Proceedings of a symposium held in Istanbul March 28-30, 2001*, Würzburg (Allemagne), Etgon Verlag, 2007, p. 217-235.

²⁵⁴ Dans *Asiatische Studien*, LX, 4, p. 987-1019.

manuscripts arabo-islamiques »²⁵⁵) étudia ainsi 10 manuscrits de grammaires de l'empire Ottoman (datés de 1519 jusqu'à 1654) parcourus par de nombreuses « micrographies » (sorte de « gloses visuelles » selon les spécialistes²⁵⁶). Elle montra ainsi que le texte, encadré, pouvait être entouré de commentaires « qui dessine[nt] des figures décoratives en écriture minuscule » (§ 10) et des motifs complexes (flores, mosquée). Dans d'autres cas, « [l]es notes semblent s'échapper des termes qu'elles commentent dans des formes géométriques aux lignes rectilignes comme tracées à la règle dont l'asymétrie laisse rêveur. [...] Ces figures d'écriture dessinent des mosaïques aux emboîtements complexes, découpant de nouvelles géométries faites de vide, formes énigmatiques dont on n'arrive pas à percevoir la signification. » (§ 13)

Concernant les marginalia de lecture, Jacqueline Sublet (« L'écriture dans les marges des manuscrits arabes »²⁵⁷) remarque qu'à l'époque médiévale (les manuscrits syriens étudiés sont du XII^e et XIII^e siècles) les lettrés arabes (femmes et hommes) lisaient les textes sous l'autorité d'un maître. Les marges précisaient ainsi leur propre nom et celui de ce dernier, à partir de formules stéréotypées (« j'ai lu en présence de tel maître qui lui-même avait reçu le texte de tel savant... ») qui témoignent manifestement d'une éducation scripto-marginale.

2.2.4.7 Bilan : matérialité et pouvoir

2.2.4.7.1 Bilan : matérialité et pouvoir

Ce très bref parcours des pratiques d'annotation dans l'antiquité ne permet évidemment pas de proposer une histoire des façons de faire ou même une typologie. On peut cependant remarquer un point fondamental : la matérialité des dispositifs a une influence décisive sur leur maniabilité et, par conséquent, sur la forme des marginalia, des scholies, des commentaires. Cette pratique est par ailleurs détenue en partie par des professionnels du savoir, les scribes, qui peuvent devenir des outils du pouvoir. Elle peut également s'exercer dans les milieux étudiants et sert alors à l'acquisition d'un savoir commun, c'est-à-dire à rejouer ce qui fait communauté au sein d'une nation dont les membres peuvent être éparpillés.

²⁵⁵ *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 99-100, 2000, <http://remmm.revues.org/1178>. Source consultée le 20/9/2014.

²⁵⁶ Michael Garel, « Une pratique d'écriture insolite : la micrographie hébraïque » dans Anne Zali (dir.), 1999, p. 205.

²⁵⁷ Dans Anne-Marie Christin (dir.), 2012 [2001], p. 236-239.

2.2.4.7.2 Commentaire, annotation et rôle de la mémoire

Si ces étudiants purent occuper les marges des textes (classiques), c'est peut-être parce que ces dernières étaient plus ou moins libres. Que ce soit dans la culture juive, grecque, latine ou arabe, les textes étaient appris par cœur et il n'y avait donc pas besoin – dans les écoles – de juxtaposer le texte et son explication, comme le remarque en effet Sirat dans *Writing as Handwork. A History of Handwriting in Mediterranean and Western Culture* (2006). Ainsi :

Until the ninth century, commentaries were written on new books in Christian Europe, too, while the margins of both the annotated texts and the commentaries were filled with readers' glosses. (p. 298)

À partir de 800, les gloses furent intégrées aux textes religieux dans les cultures hébraïque, grecque et latines (ce n'est que vers 1400 que les gloses prirent manifestement part à l'aventure des livres arabes). Mais les commentaires continuèrent également à être rédigés comme des livres séparés (ils étaient alors reliés au texte par ses premiers mots ou *incipit*).

2.2.5 Monde occidental

2.2.5.1 Antiquité : mondes grec, romain, chrétien

Les sources concernant l'annotation dans la Grèce antique sont bien plus nombreuses et ont bénéficié de travaux d'ampleur. Cette abondance des études se comprend par l'usage très perfectionné que firent les bibliothécaires d'Alexandrie de l'annotation de confection. Ainsi :

Ce travail prit la forme de la correction philologique et de la définition de normes éditoriales pour assurer leur lisibilité et améliorer la présentation de nouveaux exemplaires. La standardisation des dimensions pour les rouleaux de papyrus et d'une longueur moyenne pour les lignes d'écriture, mais aussi, pour les textes lyriques, la division des lignes pour respecter les unités métriques du poème ou, pour les textes dramatiques, l'indication de signes visuels marquant les changements de personnages, l'apparition de formes d'accentuation et de ponctuation pour aider au découpage des mots et des phrases : autant de mesures auxiliaires qui ont mis en forme les textes, selon des normes acceptées par les poètes alexandrins comme par les prosateurs de l'époque hellénistique, devenus attentifs à ce travail d'édition. » (Jacob, 2003, p. 26)

A la transmission du texte s'ajoutait une tradition spécifique, où se conservait la mémoire de ces différentes interventions critiques, l'histoire de ces lectures savantes. Le commentaire, dès les Alexandrins, était l'un des lieux du travail éditorial, explicitant les corrections suggérées par les signes marginaux. (Jacob, 2003, p. 29)

Chez les Alexandrins, donc, l'annotation de confection et le commentaire n'étaient pas seulement le moyen d'établir les textes les plus fidèles, ou de définir des normes matérielles et littéraires ; ils offraient, bien plus, les moyens à une communauté et à une tradition de se retourner sur elles-mêmes, en situant historiquement chaque correction, de manière à déterminer des états du texte. Comme le révèle l'étude de Dickey (*Ancient Greek Scholarship*, 2007), ces opérations portaient sur des genres variés (poésie, théâtre, philosophie, médecine). La thèse de Nikolaos Athanassiou (« Marginalia and commentaries in the papyri of Euripides, Sophocles and Aristophanes », 1999 ; voir la bibliographie), qui porte sur la période ptoléméenne tardive et byzantine, montre que la majorité des marginalia produites sont des gloses (elles éclairent un passage obscur) ou des variantes d'un texte (elles offrent au lecteur les moyens de comparer différentes versions). Rudolf Pfeiffer (*History of Classical Scholarship From the Beginnings to the End of the Hellenistic Age*, Oxford, Clarendon Press, 1968²⁵⁸) remarque cependant que les marges contenaient également des signes critiques qui avaient pour fonction d'expliquer les corrections effectuées (Jacob confirme cette analyse dans *Des Alexandries*, 2001, p. 29). Elles pouvaient également occuper les interlignes et tout espace laissait vacant : « When he [Zédénote, l'un des premiers philologues alexandrins] rejected the text, he noted place in question the preferred reading in the free spaces or between the lines »²⁵⁹. Elles couvraient des formes très variées²⁶⁰ (un point avant une lettre,

²⁵⁸ On peut aussi consulter : J.P. Small, *Wax tablets of the Mind. Cognitive Studies of Memory and Literacy in Classical Antiquity*, Londres, Routledge, 1997 ; Franco Montanari, *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine*, Genève, Droz, 1993 ; Franco Montanari et Lara Pagani, *From Scholars to Scholia : Chapters in the History of Ancient Greek Scholarship*, Berlin, Walter de Gruyter, 2011 ; Stephanos Matthaios, Franco Montanari, Antonios Rengakos, *Ancient Scholarship and Grammar : Archetypes, Concepts and Contexts*, Berlin, Walter de Gruyter, 2011.

²⁵⁹ Franco Montanari, *op. cit.*, 2011, p. 2.

²⁶⁰ À partir du manuscrit grec 454 de la Biblioteca Marciana (le *Venetus A* de l'Iliade ; milieu du X^e siècle), Jean Irigoin (« Homère, Iliade » dans Martin et Vezin, 1990, p. 139-142) détaille ces formes (diplè, diplè pointée, obel, astérisque, paragraphos). Il les explique dans *Le Livre grec des origines à la Renaissance* (Paris, Bnf, 2001) : « L'obel (la "broche"), dont l'usage remonte à Zénodote, signifie : "ce vers n'est pas d'Homère" ; l'astérisque : "ce vers est authentique, mais il est répété abusivement ailleurs" ; les deux signes associés complètent leur signification : "ce vers, répété abusivement ici, est bien d'Homère. [...] Le diplè, un V majuscule couché sur le côté gauche fonctionne comme un appel de note ; il renvoie au commentaire où se trouve une explication lexicale, grammaticale ou historique. » (p. 33)

une ligne oblique devant une lettre) selon les opérations menées (pour supprimer un mot par exemple²⁶¹). Les annotations marginales, quant à elles, avaient une triple fonction :

donner des instructions au lecteur pour modifier visuellement et vocalement le texte écrit ; renvoyer à un autre rouleau de commentaire, qui indiquait l'incipit du vers et donnait l'explication de la décision critique ; guider un copiste qui voudrait produire un exemple du texte "revu et corrigé". (Jacob, 2013, p. 130)

On doit l'amélioration de ces méthodes et techniques à Aristarque de Samothrace et à Aristophane de Byzance qui bénéficièrent des travaux pionniers de Zédénote²⁶² sur Homère.

Les signes critiques et marginaux n'étaient cependant qu'une partie du travail philologique. Les rouleaux pouvaient ainsi contenir des commentaires. Ces scholies étaient pour la plupart d'anciens *hypomnema*, c'est-à-dire des commentaires à lemmes²⁶³ *continus* (entre le III^e siècle av. J.-C. et le I^{er} ap. J.-C.) et *choisis* (II^e-III^e siècles)²⁶⁴ qui étaient séparés de l'œuvre commentée puis ajoutés ensuite à un manuscrit de l'œuvre par d'autres scribes. En effet :

²⁶¹ « The methods of cancellation used in the papyrus are therefore : the use of dots above a letter, an oblique (single or double) line through a letter in question and, for longer sequences, a line above or through the letters to be deleted, or by a combination of these methods. We have also seen the widespread practice of simply writing the correct letters above those judged incorrect as way of indicating a deletion. Another form of correction is the addition of words between the lines or in the margin. » (Franco Montanari, *op. cit.*, 2011, p. 11).

²⁶² « Significant problems for instance have arisen as to understanding the method of work adopted by Zenodotus, the first of the major philologists. » (Franco Montanari, « Correcting a Copy, Editing a Text. Alexandrian Ekdosis and Papyri » dans Franco Montanari et Lara Pagani, *From Scholars to Scholia : Chapters in the History of Ancient Greek Scholarship*, Berlin, Walter de Gruyter, 2011, p. 1).

²⁶³ « Les signes de renvoi, ainsi que les lemmes, permettent d'établir une relation univoque entre toute scholie et un endroit précis du texte principal, indépendamment de l'emplacement spatial que les différentes additions occupent dans le manuscrit. » (Tura, 2005, p. 291)

²⁶⁴ À la suite de Marina Del Faabro (« Il commentario nella tradizione papiracea », *Studia Papyrologica*, 18, 1979, p. 69-132) Tiziano Dorandi (« Le commentaire dans la tradition papyrologique : quelques cas controversés » dans Marie-Odile Goulet-Cazé, *Le commentaire entre tradition et innovation*, Paris, Vrin, 1999, p. 15-27) distingue deux types d'hypomnémata : « des commentaires avec des lemmes continus et d'autres avec des lemmes choisis. Dans le premier cas, l'auteur se propose de commenter une œuvre *in extenso* et donc en recopie le texte en entier, phrase par phrase ; ce type d'ouvrage, qui présente les caractéristiques d'une "édition commentée", avait pour avantage d'offrir en même temps au lecteur le texte et son commentaire ; dans le deuxième cas, le commentateur effectuait un choix des passages ou des termes d'une œuvre qu'il considérait comme étant d'interprétation plus difficile ou controversée ; le commentaire qui en résultait était donc strictement dépendant du texte commenté, et le lecteur forcé de recourir à l'édition du texte s'il voulait en avoir une vision globale. » (p. 15)

Scholia have suffered two fundamental changes. They were originally independent texts and became explanatory material placed in the margins of books. The independent texts lost their identity when sections of them were combined to form a new commentary, even though some care was taken to mark the transition from one source to another. (Wilson, « A Chapter in the History of Scholia », *The Classical Quarterly*, New Series, 17 (2), 1967, p. 244-256)

La plupart de ces commentaires couvraient l'étude de la langue, « l'approfondissement des mythes » (Tiziano Dorandi, 1999, *op. cit.*, p. 17) et d'autres sujets abordés par l'auteur (géographie, astronomie, histoire, théâtre, etc.). Les annotations des papyrus étaient ainsi le plus souvent « des extraits de commentaires²⁶⁵ de ces mêmes savants du "Musée" d'Alexandrie » (Herwig Maehler, « L'évolution matérielle de l'hypomnème jusqu'à la Basse époque » dans Marie-Odile Goulet-Cazé, *op. cit.*, 1999, p. 29). Par conséquent :

l'origine des commentaires de textes est à chercher dans les éditions critiques alexandrines, où le commentaire, limité aux problèmes d'authenticité textuelle, figurait dans l'intercolonne sous la forme codée de signes diacritiques. Depuis l'époque la plus ancienne, maîtres et élèves ont été tentés d'insérer des notes dans leur exemplaire personnel de l'auteur classique. L'intercolonne du volumen était étroite certes, mais les annotations pouvaient déborder dans les marges de tête et de pied. (Louis Holtz, « Le rôle des commentaires d'auteurs classiques dans l'émergence d'une mise en page associant texte et commentaire (Moyen Âge occidental) » dans Marie-Odile Goulet-Casé, *Op. cit.*, 1999, p. 101).

McNamee a également produit des travaux importants sur les milieux scolaires gréco-latins d'Égypte²⁶⁶. En 2007, elle publia ainsi un livre sur 293 manuscrits annotés par des étudiants gréco-latins²⁶⁷ du II^e siècle av. J.-C. jusqu'au VII^e siècle ap. J.-C. Les textes annotés sont principalement littéraires (Homère, Euripide, Ménandre, etc.) et couvrent deux formes

²⁶⁵ Luppe, qui propose une définition de tous ces termes, confirme en effet que les hypomnémata ne peuvent pas être considérés comme des signes de lecture mais comme les traces d'une compilation. Voir : Wolfgang Luppe, « Scholia, hypomnema, und hypothesen zu griechischen Dramen auf Papyri » dans W. Geerling, C. Schulze, (éds.), *Der Kommentar in Antike und Mittelalter. Beiträge zu seiner Erforschung*, Leyde, Brill, 2002, p. 55-77.

²⁶⁶ Pour une vision d'ensemble de la lecture en Égypte : Bernard Legras, *Lire en Égypte, d'Alexandre à l'Islam*, Paris, Éditions A & J Picard, 2002. On trouve également un chapitre sur la culture livresque dans l'éducation des étudiants grecs et égyptiens.

²⁶⁷ Sur l'organisation de l'enseignement à cette époque, on peut consulter : Grzegorz Majcherek, « Archéologie d'un campus : Alexandrie (V^e-VII^e siècle) » dans Éric Vallet, Sandra Aube et Thierry Kouamé (dir.), *Lumières de la sagesse. Ecoles médiévales d'Orient et d'Occident*, Paris, Publications de la Sorbonne et Institut du Monde Arabe, 2013, p. 28 ; Arietta Papaconstantinou, « L'enseignement en Égypte à la fin de l'Antiquité » dans Éric Vallet, Sandra Aube et Thierry Kouamé (dir.), *op. cit.*, p. 30.

livresques : le rouleau et le codex. Si la première forme accueillait de larges marges, McNamee remarque cependant qu'elles n'étaient pas plus annotées pour autant (elles remplissaient dans l'antiquité des fonctions esthétiques : ainsi, ¼ des papyrus retrouvés avec de larges marges comprennent des calligraphies). La deuxième forme, qui apparaît aux I^{er}-II^e siècles, ne permet pas d'abord de mesurer un changement significatif dans la pratique de l'annotation qui reste assez rare. Ce n'est qu'aux III^e-IV^e siècles que les codex en papyrus finissent par accueillir de nombreuses annotations. Jusqu'au V^e siècle, les notes marginales et interlinéaires sont relativement brèves et parsemées. Le plus souvent, l'étudiant indique des références bibliographiques, des corrections, des variantes, des articulations textuelles.

La deuxième grande catégorie est le commentaire, répartissable en deux sous-catégories : les gloses qu'on retrouve dans l'espace interlinéaire (au-dessous d'une phrase souvent) ; les marginalia explicatives situées à droite dans les rouleaux (la note était alors plus proche de la main de l'annotateur, au moment où il travaillait). Enfin, les marges inférieures et supérieures pouvaient être utilisées pour résumer le contenu d'une colonne d'un manuel technique.

Le corpus comprend également des annotations de scribes. La plupart de leurs marginalia se caractérisent par des signes philologiques (note de vérification, question, correction, exégèse en petit nombre). Une grande partie des papyrus retrouvés avec des marginalia appartiennent par ailleurs à des scribes qui, manifestement, connaissaient très bien les techniques de la bibliothèque d'Alexandrie. Tout fonctionne en fait comme si le souci des universitaires avait été de sauvegarder le savoir grec et ses techniques savantes d'édition, en transférant les *hypomnema* (commentaires d'un texte produits sur un autre support) sur les textes mêmes.

Les travaux de McNamee sont particulièrement intéressants, parce qu'ils permettent de mesurer les effets du passage du rouleau au codex. On a en effet tendance à y voir une « révolution », sans tout à fait la situer. Ce n'est ainsi qu'à la fin du IV^e siècle ap. J.-C., remarque McNamee, que les livres paraissent avec de larges marges pleines d'annotations, chez les scribes et les étudiants. L'hypothèse la plus probable est que le codex permettait une meilleure manipulation et facilitait la prise d'annotation. Anne Zali (2013) note en effet :

Le codex est compact, il peut être écrit sur deux faces. Il ne risque pas de s'écraser. Le rouleau était d'un maniement compliqué, il fallait le réenrouler après chaque lecture. Le codex tient dans une seule main et libère l'autre main pour la prise de notes et la lecture. Il autorise le

feuilletage et l'indexation, permet de revenir en arrière aisément pour retrouver avec exactitude un passage et produire une citation précise là où le rouleau invitait à se souvenir et à citer de mémoire le passage choisi. (p. 19)

La structure même de l'espace paginal, manifestement plus « aéré », aurait ainsi facilité l'inscription marginale remarque Brigitte Mondrain (« Traces et mémoire de la lecture des textes : les *marginalia* dans les manuscrits scientifiques byzantins », 2005, p. 1-26²⁶⁸) :

Il est évident que le passage du volumen au codex dans les premiers siècles de notre ère a modifié le rapport au livre : dans un volumen, la succession de colonnes de texte de hauteur égale rend pour une part aléatoire la notion de marge, de marge latérale bien sûr, mais aussi de marge horizontale, supérieure ou inférieure, car l'espace disponible est là aussi réduit, étant donné la largeur limitée des colonnes : on retrouve *mutatis mutandis* le principe de présentation d'un article de journal moderne. Et même s'il est possible d'utiliser les marges pour y écrire des scholies ponctuelles, le plus naturel est, pour des annotations de quelque étendue, de les faire figurer en tant que commentaire dans un autre livre, sauf à les introduire en alternance avec les passages explicités dans le corps même du texte. Dans le codex, en revanche, l'espace circonscrit offert par une page permet plus aisément pour les lecteurs d'une œuvre qui prennent le livre en main après son achèvement et peuvent porter notes, scholies ou commentaires dans les marges qui entourent le texte. (p. 2)

Cette adoption s'est faite cependant assez lentement. Guglielmo Cavallo (« Du volumen au codex. La lecture dans le monde romain » dans Cavallo et Chartier, 2001) estime que le codex finit par régner seul dans l'Égypte grecque au début du V^e siècle mais plus tôt dans l'Occident romain (fin du III^e siècle probablement). Le chercheur²⁶⁹ estime ainsi qu'une culture marginale n'a pas existé avant le III^e siècle ap. J.-C. dans le monde romain. Le codex mit donc quelques siècles à s'imposer solidement en dehors des communautés chrétiennes. Les scribes n'étaient sans doute pas prêts à faire face à la nouvelle organisation matérielle qu'imposait la page note Anne Zali (2013), tandis que le conservatisme probable des lettrés limita sa diffusion. À chaque support est ainsi attaché un certain nombre de représentations

²⁶⁸ Dans Danielle Jacquart et Charles Burnett (eds.), *Scientia in Margine. Etudes sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la Renaissance*, Genève, Droz, 2005.

²⁶⁹ Guglielmo Cavallo, « Limine » dans Vincenzo Fera, Giacomo Ferraù, Silvia Rizzo (dir.), *Talking to the Text: Marginalia from papyri to print*, Proceedings of a Conference held at Erice, 26 september – 3 october 1998 (= Percorsi dei classici, 4), Messina, Centro interdipartimentale di studi umanistici, 2002.

qui le chargent de valeurs. C'est probablement ce qui explique la coexistence de formats concurrents aux époques charnières et dans des aires culturelles pourtant très différentes.

C'est manifestement chez les chrétiens que cette adoption est la plus révélatrice : « Les chrétiens ont très rapidement adopté le codex, et cela en Orient aussi bien qu'en occident, si bien que presque tous leurs livres ont pris, dès le début, cette forme » (Zali, 2013, p. 108). Ainsi, « les livres chrétiens dont des fragments nous sont parvenus sont quasiment tous des codex. » (Gamble, *Livres et lecteurs aux premiers temps du christianisme*, Labor et Fides, 1995, p. 80). Lorsque Césarée (269-335 apr. J.-C.) mit ainsi au point un système de correspondances synoptiques entre les quatre évangiles, il offrit de nouveaux modes de maniements et de condensation des textes, à une époque où les communautés chrétiennes, persécutées, avaient besoin de supports faciles à transporter²⁷⁰. Cette œuvre avait cependant été devancée par le travail exégétique d'Origène²⁷¹ qui au III^e siècle « applique au texte biblique, à Alexandrie même, les méthodes des Alexandrins de jadis, soumettant les diverses versions de l'Écriture sainte à un examen comparatif et critique dans sa grande édition des Hexaples » (Holtz, *op. cit.*, 1999, p. 105). Les communautés chrétiennes purent ainsi interpréter autrement les Écritures, grâce à l'émergence de l'exégèse chrétienne et à partir des mises en page qui permettaient la comparaison entre les évangiles et le feuilletage. Cavallo (2001, *op. cit.*) avance d'autres raisons de l'adoption rapide du codex dans les milieux chrétiens, comme la nécessité d'adresser la révélation au public traditionnel et moins instruit. Cela vaut pour les Écritures, note Cavallo, mais le rouleau était encore bien utilisé²⁷².

Les savants grecs d'Égypte continuèrent également à y recourir au II^e siècle. Dans « Périple de lecteurs. Notes sur Athénée » (*Le Livre annoté, op. cit.*), Jacob (1999) remarque en effet :

[p]our toute recherche d'information ou vérification de référence, il fallait dérouler la totalité du ruban végétal, voire les rouleaux successifs renfermant les différents livres d'une même œuvre. Cette difficulté ergonomique explique le développement de techniques de mémorisation qui

²⁷⁰ Anthony Grafton, *La page de l'Antiquité à l'ère du numérique: histoire, usages, esthétiques*, Malakoff, Hazan, 2012. Voir aussi Gilles Dorival, « Lire en parallèle : les Hexaples » dans Jacob (2011), p. 521-536.

²⁷¹ Voir Gilles Dorival, « Lire en parallèle : les *Hexaples* » dans Jacob (2007), p. 521-536.

²⁷² Irogoïn note que « très rare au II^e siècle (de l'ordre de 2%), le codex croît au III^e siècle, fait partie égale avec le volumen vers l'an 300, atteint cent ans plus tard les 90% et le supplante définitivement dans le cours du V^e siècle » (« Du volumen au codex » dans Alain Mercier, *op. cit.*, 2002, p. 92-93).

permettaient de se repérer dans les livres comme dans les bibliothèques, et de stocker des centaines de citations

Athénée de Naucratis (II^e-III^e siècle) « [épingl[ait] ainsi sans relâche les curiosités lexicales, littéraires, historiques sur les rouleaux de papyrus qui défil[aient] sous ses yeux. » (p. 19) De même, dès la fondation de Byzance ou Constantinople en 324, note Guglielmo Cavallo (*Lire à Byzance*, Les Belles Lettres, 2006), « le livre en forme de rouleau n'a pas encore complètement disparu devant l'avancée du codex. Jusqu'à la fin du III^e siècle, lire un livre voulait dire, d'ordinaire, lire un rouleau de papyrus » (p. 11). Ce n'est ainsi qu'au cours du IV^e que le codex prit la place du rouleau, alors que la civilisation byzantine se développait²⁷³.

Les transformations furent profondes à Rome, à mesure que ce remplacement se précisa : « [p]lus le codex se répandait, au point de devenir la forme ordinaire du livre, entre le III^e et le V^e siècle, et plus intervenaient de profondes transformations de la société et de la culture. » (Cavallo, 2001, *op. cit.*, p. 110) Grafton (2011) remarque ainsi que ce passage progressif n'est pas qu'une mutation matérielle mais qu'il implique, bien plus, un nouveau rapport de l'homme au savoir qui put dès lors comparer plus facilement les Écritures entre elles. Cette transformation impliqua également « la création ou le renforcement des “dispositifs éditoriaux” » (Cavallo, 2001, *op. cit.*) : des séparations à l'intérieur des textes étaient alors indiquées, qui pouvaient réunir le contenu de plusieurs rouleaux. La libération de la main favorisa l'annotation marginale qui fut théorisée dès le VI^e siècle par Cassiodore²⁷⁴ (les signes de ponctuation et diacritiques, notamment, étaient considérés comme des moyens de rendre la lecture plus intelligible commente Cavallo, *ibid.*). Les marges, mais également les pages blanches du codex, commencèrent donc à accueillir des annotations de lecteurs.

La littérature exégétique chrétienne se développait parallèlement, à tel point que « les deux derniers siècles de l'Antiquité en Occident, le V^e et le VI^e, sont marqués par une profusion de commentaires de textes » (Louis Holtz, *op. cit.*, p. 106). Plus précisément, dès le III^e siècle et jusqu'au V^e siècle, « de nombreux auteurs se sont intéressés au *Livre de Job* » remarque Irigoin (*Le Livre de Job commenté* dans Martin et Vezin, *op. Cit.*, p. 67). Ainsi, « tout comme

²⁷³ Pour une étude plus large de l'écriture et de son enseignement dans cette région : Anne Tihon, « L'enseignement à Constantinople (IV^e-XII^e siècle) » dans Éric Vallet, Sandra Aube et Thierry Kouamé (dir.), *op. cit.*, p. 43-49.

²⁷⁴ Cassiodore (485-580), *Institutiones*, I, 3, 1. La référence est donnée par Cavallo.

les scholies marginales issues des commentaires alexandrins, les chaînes exégétiques se constituent et s'enrichissent progressivement, quitte à s'appauvrir d'autre part. » (p. 67)

2.2.5.2 Moyen Âge

2.2.5.2.1 Haut Moyen Âge²⁷⁵

Les technologies graphiques, nécessaires à l'exploitation optimale du codex, furent progressivement ajoutées directement aux textes durant le Haut Moyen Âge français. Ainsi, dès le VI^e siècle des initiales ornées indiquaient les divisions du texte et dans la seconde moitié du VIII^e siècle, les habitudes typographiques qui prévaudront dans tout le Moyen Âge furent fixées²⁷⁶ (point, virgule, etc.). Au cours de cette période, des mises en page concurrentes, héritées de l'Antiquité grâce aux Pères de l'Église, commencèrent également à se rapprocher²⁷⁷, facilitant la lisibilité des codex. Le commentaire était maintenant copié « selon un plan de mise en page » (Holtz, *op. cit.*, p. 107) pour aider les étudiants à interpréter les textes classiques. Hamesse²⁷⁸ remarque que les textes philosophiques médiévaux pouvaient ainsi être accompagnés de gloses marginales du VIII^e au X^e siècle.

Dans « Lire, écrire, interpréter le texte. Pratiques monastiques dans le haut Moyen Âge », Parkes (dans Cavallo et Chartier, *op. cit.*) précise qu'à cette époque l'une des fonctions des études grammaticales comprenait notamment l'*emendatio* qui « demandait au lecteur (ou à son professeur) de corriger le texte de son exemplaire » (p. 115). Ces différents exercices n'avaient pas qu'une valeur formelle : ils étaient, bien plus, articulés à l'acquisition de la culture religieuse. Ainsi, « tous les chrétiens qui maîtrisaient la lecture étaient désormais exhortés à faire usage » de ces techniques herméneutiques. La lecture, envisagée dans toutes

²⁷⁵ Un projet très détaillé a été déposé sur les marginalia universitaires de 800 à 1000 par l'Institut néerlandais Huygens. La recherche étant encore en route (2011-2016), il m'était difficile de l'exploiter. On pourra cependant s'y reporter pour prendre connaissance de la richesse des études en cours sur le sujet. Voir ainsi : Mariken Teeuwen, RENSWOUDE I. Van Renswoude, Evina Steinova, « Marginal Scholarship. The Practice of Learning in the Early Middle Ages (C. 800-C.1000) », [s.d], <https://www.huygens.knaw.nl/marginal-scholarship-vidi/>. Source consultée le 20/9/2014.

²⁷⁶ Jean Vezin, « La fabrication du manuscrit », dans Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, t.1, Paris, Fayard, 1989, p. 21-51.

²⁷⁷ Voir Holtz (1999).

²⁷⁸ « Les marginalia dans les textes philosophiques universitaires médiévaux » dans Vincenzo Ferra, Giacomo Ferraú Sylvia et Rizzo (eds.), *Talking to the text : Marginalia from Papyri to Print*, Messine, Centro interdipartimentale di studi umanistici, p. 301-320.

ses dimensions²⁷⁹, visait plus précisément « le salut de l'âme » et se focalisait ainsi sur des psaumes et la vie des saints. La présence des gloses, « dont beaucoup avaient été notées par le lecteur au moment de la lecture » (p. 119), traduisait alors la difficulté à analyser les textes (certains scribes anglo-saxons, note Parkes, prenaient ainsi un mot pour un autre) ou les tentatives pour en clarifier le sens : « [elle] aidait le lecteur dans sa compréhension du latin en indiquant le cas d'un mot » (p. 121). Des signes critiques commencèrent également à être ajoutés au IX^e siècle gallois et irlandais pour clarifier des points de syntaxe. Jusqu'à la fin du X^e siècle, les lecteurs de langue romane bénéficièrent également de l'introduction, à l'intérieur des textes, de termes glosés de leur propre langue. Dans la seconde moitié du X^e siècle, l'analyse grammaticale et critique fut ainsi étendue à tous les copistes occidentaux.

Le développement de l'exégèse biblique, et par conséquent des marginalia de lecture, doit se comprendre à partir de la conception qu'on se faisait du texte religieux et littéraire : « chaque mot ou phrase contenait une nourriture pour l'âme. » (Parkes, p. 127) Le texte s'envisageait ainsi pendant le Haut Moyen Âge comme la possibilité d'engager un dialogue avec lui.

Mais lorsque les textes n'étaient pas assez fiables, il s'agissait de « faire d'un exemplaire médiocre un bon exemplaire en le corrigeant. »²⁸⁰ Florus de Lyon (IX^e siècle) condamnait ainsi les lecteurs qui usaient d'un manuscrit fautif par paresse de le corriger eux-mêmes. De Cicéron à Pétrarque, les scribes²⁸¹ furent ainsi l'objet de critiques pendant des siècles.²⁸²

2.2.5.2.2 Moyen Âge central

L'acte de lire et de travailler les textes, notamment par la technique de l'annotation, se transforme lors du Moyen Âge central. Jacqueline Hamesse (« Le modèle scolastique de la

²⁷⁹ La *lectio* comme déchiffrement, l'*emendatio* comme correction, l'*enarratio* comme identification des figures de rhétorique et interprétation du contenu, le *judicium* comme jugement des qualités littéraires et morales d'un texte (p. 115).

²⁸⁰ Pascal Bourgain, « L'édition des manuscrits » dans Hean-Jean Martin et Roger Chartier, *Histoire de l'édition française, t. 1, Le livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard/ Cercle de la Librairie, 1982, p. 50.

²⁸¹ Sur l'activité des scribes pendant cette période : Rosamond McKitterick, *Books, Scribes and Learning in the Frankish Kingdoms. 6th-9th Centuries*, Variorum, 1994. Pour le monde anglo-saxon : Richard Gameson, « Anglo-Saxon scribes and scriptoria » dans Richard Gameson (ed.), *The Cambridge History of the Book in Britain, t. 1, C. 400-110*, Cambridge (Grande-Bretagne), Cambridge University Press, 2012, p. 94-120.

²⁸² Cf. la note précédente pour les deux dernières phrases.

lecture » dans Cavallo et Chartier, 2001, p. 131-152) remarque en effet que la lecture ne se pratique plus majoritairement dans les monastères mais à l'école et l'université. Elle nécessite alors une méthode et un ordre pour accéder à l'Écriture sainte. Cette conception culmine dans *L'Art de lire* de Saint-Victor (que cite Hamesse) sur lequel je m'attarderai maintenant.

2.2.5.2.2.1 *La lumière, la mémoire et l'arche*

La littérature universitaire sur ce texte est immense²⁸³ et je ne peux pas prétendre, dans le cadre de cette thèse, la parcourir dans son ensemble. Une étude a cependant particulièrement retenu l'attention des chercheurs en SIC (notamment chez Souchier, 1999, 2013) : celle d'Ivan Illich que je croiserai, pour l'affiner, avec les travaux récents de D. Poirel²⁸⁴ et de Jean-Louis Chrétien (« Edifier sa maison : de la Bible à Hugues de Saint-Victor »²⁸⁵). Des études et ouvrages plus généraux (comme ceux de Mary Carruthers sur la mémoire au Moyen Âge, entre autres) permettront de contextualiser notre lecture des deux chercheurs cités. De ce parcours, on tirera quelques orientations sur lesquelles se focaliser pour les siècles suivants.

Si la lecture se dote d'une méthode avec Saint-Victor, elle hérite des conceptions du Haut Moyen Âge. Dans l'esprit du moine, le devoir fondamental du pédagogue consistait à guider l'étudiant dans sa quête d'absolution, en l'amenant à saisir le bien qui conduit à la sagesse. Or, c'est grâce à la lecture qu'il pouvait y parvenir. Comme la plupart des hommes de son époque, qui héritèrent en cela de la conception antique du regard²⁸⁶, Hugues considérait que les yeux²⁸⁷, comme les objets, rayonnaient : lire consistait dès lors à mettre son œil au contact d'une source jugée rédemptrice afin de chasser les ténèbres du péché originel. Ainsi :

²⁸³ Dominique Poirel, « L'école de Saint-Victor au Moyen Âge : bilan d'un demi-siècle historiographique », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 156 (1), p. 187-207.

²⁸⁴ Dominique Poirel, « “Apprends tout” : Saint-Victor et le milieu des Victorins à Paris, 1108-1330 » dans Jacob (2007), p. 302-322 et « Prudens lector », *Cahiers de recherches médiévales*, 17, 2009, p. 209-226.

²⁸⁵ Dans Jean-Louis Chrétien, *L'Espace intérieur*, Paris, Minuit, p. 181-201.

²⁸⁶ Gérard Simon, *Le regard, l'être et l'apparence dans l'Optique de l'Antiquité*, Seuil, 1988. On pourra aussi le vérifier avec : Michel Imbert, 2005, « Le visible et la vue de l'antiquité au Moyen Âge », dans Jean-Pierre Changeux, *La Lumière : au Siècle des Lumières et aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 90-102.

²⁸⁷ Voir aussi Patrice Sicard qui propose une réflexion sur les « yeux, la vue et la vision » chez Hugues de Saint-Victor dans « Savoirs et sagesse dans une école médiévale : le cas de Saint-Victor de Paris » (Roland Schaer, *op. cit.*, p. 99-106).

[r]egarder un livre était comparable à l'expérience que l'on peut revivre, de bon matin, dans les églises gothiques qui ont conservé leurs vitraux originaux. Quand le soleil se lève, il fait vibrer les couleurs de ces vitraux qui, avant l'aube, ne semblaient qu'un obscur remplissage des arcs de pierre. (Illich, p. 26-27)

Cette conception immanente eut des conséquences importantes sur l'organisation du livre. L'incipit, par exemple, qui désigne aujourd'hui les « premiers mots » d'un texte, avait pour fonction principale d'arracher, dès le seuil, l'homme à sa déchéance. La sagesse qui fait briller la page devait ainsi l'illuminer afin qu'il s'embrase rapidement. C'est pourquoi Hugues de Saint-Victor, note Illich, demandait au lecteur de s'exposer à la lumière de la page.

Or, cette quête n'est possible que dans un exil où l'homme se soustrait à ses péchés en épousant l'ordre cosmique de la Création. La quête de la sagesse consistait en effet à incorporer cet ordre par l'entremise de la page qui en suivait les secrètes articulations. L'exilé dans le livre, tel un pèlerin, devait ainsi cheminer dans la forêt des symboles pour y trouver sa propre place à partir de la distinction rhétorique des ordres du discours. Une équivalence existait ainsi entre des opérations (lire, regarder, cheminer, etc.), des conceptions (la lumière rédemptrice, le péché originel, le cosmos) et des objets (la page, le livre) qui rendaient manipulables, en les reproduisant à l'échelle humaine, des ordres à l'origine trop grands pour l'homme. Une dialectique le travaillait ainsi, qui faisait du livre son propre miroir. Ainsi :

il y dans la *lectio* bien plus que la simple lecture, au sens où nous l'entendons. Lire c'est apprendre, lire c'est diviser, mais c'est aussi relier ce qui a été ainsi distingué ; c'est regarder le monde en tâchant de découvrir la trame invisible qui relie tous ses éléments et fait d'eux [...] un livre unique qui a Dieu pour auteur (Poirel, 2009, *op. cit.*, § 16)

Sans la mémoire, une telle transformation aurait cependant été vaine. Avant 1150, les technologies graphiques (index, concordances, tables des matières, etc.), à partir desquelles nous retrouvons aujourd'hui un élément, n'étaient pas encore disponibles. Il fallait, en conséquence, mémoriser les lieux du texte, non seulement pour méditer un passage, mais également pour s'assurer de l'incorporation des ordres discursifs, miroirs des ordres de la Création. Sans cette intégration, toute rédemption aurait par conséquent été impossible. C'est pourquoi la métaphore du coffre avait une telle place chez Hugues : elle consistait à enfermer dans le cœur de l'homme, lieu de la connaissance, chaque partie d'un discours, ordonnée

selon des règles qui ne firent qu’être améliorées avec les lieux de mémoire de la Renaissance. La maison par exemple, qui servit au XVI^e siècle à désigner la page et l’annotation (annoter, c’était aussi inventorier les biens d’un lieu) prend la forme d’une arche chez Hugues de Saint-Victor. Les travaux de Jean-Louis Chrétien et de Mary Carruthers, qui proposent notamment une lecture de *L’Arche de Noé* du moine, permettent de préciser ce point. Cette architecture constituait en effet un modèle pour l’édification de la foi. Constituée de nos propres pensées (*cogitationes*), l’arche intellectuelle permettait de progressivement s’élever, en suivant un programme qui devait favoriser l’unification de l’individu autour de la foi. Dans cette perspective, métaphorique, les fenêtres constituent les moyens de sortir de l’arche, en pratiquant la contemplation. L’homme est ainsi tendu entre le dedans et le dehors, entre la fixation sur des pensées et l’accueil d’un flot à maîtriser. Ainsi, « [m]ettre en ordre ses pensées dispersées et mobiles en tout sens, c’est s’ordonner soi-même et se construire, prendre forme et assise. » (Chrétien, *op. cit.*, p. 196) Cette incorporation des textes religieux passait par leur méditation (il fallait les travailler) et leur mise en acte (il fallait les mobiliser) afin qu’ils deviennent une sorte d’« habitus » (Carruthers, 2013 [1990,] *op. cit.*, empl. 5091).

2.2.5.2.2.2 Technologies graphiques, transformations de la page et corrections

La lecture oscillait en fait entre deux attitudes : collectives et personnelles. « Lire, pour Hugues, est donc un exercice d’abord et principalement collectif » note Poirel (2009, § 10). Dans sa perspective, la lecture était en fait une relation entre un maître et un étudiant, notamment dirigé par des gloses progressivement assimilées. Mais elle pouvait prendre deux formes : la *lectio* d’une part (étude, mémorisation, marmonnement, incorporation) et la *meditatio* d’autre part, plus personnelle, qui intervenait après la maîtrise de la *lectio*²⁸⁸ (Poirel, 2009, *op. cit.*, § 10), même si ces activités relevaient toutes deux de la *lectio divina*.

Le modèle de lecture personnelle et collective, prônée par Hugues de Saint-Victor, doit être remplacé dans un modèle plus vaste, celui des « communautés textuelles » (on doit l’expression à Brian Stock²⁸⁹). Elles consistaient ainsi à faire progresser la pensée d’un auditeur en

²⁸⁸ « La méditation est en effet la récompense de celui qui s’est d’abord formé docilement sous un maître et qui, devenu autonome à son tour, peut mobiliser à sa guise les enseignements qu’il a d’abord engrangés par la *lectio*, pour les croiser au gré de son inspiration et les faire ainsi fructifier » (Poirel, 2009, § 10).

²⁸⁹ Cf. *The Implications of Literacy. Written Language and Models of Interpretation in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Princeton, Princeton University Press, 1983.

méditant avec lui des textes religieux. Ce changement, remarque Brian Stock, a ceci de fondamental qu'il s'appuie désormais sur des textes et non plus seulement sur des sites Web.

Au XIII^e siècle ce modèle fut progressivement concurrencé par la lecture scolastique. Ce passage résulte d'une nouvelle conception du monde, encouragée par le perfectionnement de technologies graphiques. Vers 1140, en effet, la page monastique fit place à la page scolastique. 50 ans après la mort de Hugues Saint-Victor, le lecteur feuillette régulièrement le livre : il entretient avec lui un rapport plus intime et corporel. Le milieu du XII^e siècle vit l'émergence des arrangements alphabétiques des mots-clés²⁹⁰, des index, de l'écriture cursive (héritée des Grecs), de livres portatifs et d'espaces entre les mots (le trait d'union, apparu au X^e siècle, est généralisé au XII^e siècle ; Vezin, 1989²⁹¹). Cavallo et Chartier résument :

Alors que le haut Moyen Âge ne connaissait que de modestes subdivisions du texte, reposant moins sur des signes spécifiques que sur des ornements (rehaussement des lettres initiales par la couleur, changements d'écriture, décorations diverses), on passe à un véritable système de techniques auxiliaires de la lecture et de la consultation du livre, destinées à identifier rapidement le passage que l'on recherche : rubrication, découpage en paragraphes, titres de chapitre, séparation du texte et du commentaire, sommaires, tables des concordances des termes, index et tables analytiques alphabétiques. (2001, p. 28)

Dans *Writers and Readers in Medieval Italy*²⁹², Armando Petrucci (1995) confirme l'étape :

The articulation of the text was placed in relief and emphasized by a rich series of graphic interventions and tools including rubrics, paragraph marks, initials and majuscules of different size, running titles, reminders, indices, and alphabetical tables, all of which enclosed, delimited, and cup up the text, rendering it thus accessible in small portions that could easily be found again. Thanks to numerous abbreviations, reading became incomparably more rapid than before and often was transformed into a practice – consultation – specifically belonging to the professional researcher. (p. 138)

²⁹⁰ Olga Weijers (2010) remarque que l'ordre alphabétique était bien inconnu avant le XIII^e siècle. C'est que le Moyen Âge n'aimait pas ce type de classification, qui contrevenait à l'activité intellectuelle et à sa responsabilité. En effet, il revenait à l'érudit de comprendre la loi d'un univers créé par Dieu. Or, l'alphabétisation le déchargeait de cette responsabilité (Rouse, 1989).

²⁹¹ On peut aussi citer les recueils d'*exempla*, les collections de *distinctiones*, l'adoption des chiffres arabes au XII^e siècle en Europe et le foliotage des manuscrits le siècle suivant (Weijers, 2010 ; Vezin, 1989).

²⁹² Armando Petrucci, *Writers and Readers in Medieval Italy : Studies in the History of Written Culture*, New Haven, Yale University Press, 1995.

Ivan Illich y voit le changement crucial du rapport au livre :

Ils ne considèrent plus le livre comme une vigne, un jardin ou le cadre d'un aventureux pèlerinage. Le livre, pour eux, connote bien davantage le trésor, la mine, le silo ; c'est un texte que l'on peut scruter. [...] Pour la génération de Hugues, le livre est comme un couloir, dont l'incipit est l'entrée principale. Si quelqu'un le feuillette dans l'espoir d'y trouver un certain passage, il a aussi peu de chance d'y parvenir que s'il l'avait ouvert au hasard. Alors que, après Hugues, on peut entrer au hasard dans le livre avec une bonne chance d'y trouver ce que l'on cherche. C'est toujours un manuscrit, non un ouvrage imprimé, mais c'est déjà techniquement un objet substantiellement différent. Le cours de la narration a été découpé en paragraphes, dont la somme totale fait désormais le livre nouveau. (p. 116).

À la fin du XII^e siècle, les étudiants parisiens commencèrent en effet à utiliser des compilations et à exploiter la nouvelle organisation de la page par divisions. À partir du XII^e siècle, les auteurs ne recoururent plus à la *divisio* comme technique d'enseignement mais comme technique de découpage des textes (dès la seconde moitié du XIII^e siècle, les chapitres étaient découpés en 7 parties égales de A à G reportées en marge). Vers la fin du XIII^e siècle, les tables alphabétiques faisaient partie de l'usage et certains érudits ajoutaient des index à leurs propres ouvrages (Weijers, 2010). À cette époque (en 1220), chaque chapitre pouvait débiter par une brève séquence de gloses qui résumait le thème traité. De la même façon, des questions rhétoriques classiques précédaient la conclusion de chaque thème. La rhétorique rythmait la page : une *auctoritas* exprimait des doutes quant à l'argumentation traitée par l'auteur, appelé à clarifier son point de vue. Une telle distribution graphique répondait bien aux besoins des étudiants, qui devaient pouvoir accéder immédiatement à une information, sans avoir à feuilleter longuement le livre. Déjà chez Lombard (1100-1160), des titres de chapitres facilitaient une forme de lecture plus parcellaire et informative. Du XII^e au XIV^e siècle, les prologues des ouvrages universitaires se présentaient eux-mêmes comme des instruments de travail et non plus seulement comme des résumés (Rouse, 1989).

Ce nouveau mode de lecture (discontinu) eut une influence importante sur la matérialité des annotations. Les manicules²⁹³ (ou petites mains pointées vers un passage du texte) avaient

²⁹³ Selon Sherman (2009), la manicule était née en Espagne au XII^e siècle. Elle migra en Angleterre à la fin du XIII^e siècle et devint un signe commun aux XIV^e-XV^e siècles à une époque où les textes se multipliaient.

ainsi pour fonction de marquer une page pour permettre au lecteur d'en feuilleter d'autres et de revenir ensuite sur ses pas (Clemens et Graham, 2007, p. 43²⁹⁴). L'annotation la plus récurrente était ainsi la *nota bene*, chargée d'attirer l'attention d'un futur lecteur. Trois formes reviennent le plus souvent selon Clemens et Graham : la première (XII^e-XIII^e siècles) est simplement formée à partir des lettres latines *Nota* ; la seconde (XII^e siècle) méthode faisait appel à l'abréviation « D.M » (« Dignum memoria ») ; enfin la troisième (fin du III^e siècle) consistait comme on l'a vu à faire rentrer dans la marge une main avec un index pointé.

Ces indications signalétiques pouvaient cependant être beaucoup plus élaborées. Dans « The Library of Robert Grosseteste »²⁹⁵, Hunt (1955) montre ainsi que les marginalia de l'universitaire Robert Grosseteste (1175-1253) avaient une fonction d'indexation et de thématisation (elles pouvaient également servir à l'identification d'une source). Des marques de ponctuation rendaient parfois plus claires les articulations du texte. Robert Grosseteste est cependant surtout connu pour son système sémiotique d'annotation, qui comprenait 400 symboles tirés des alphabets grecs et romains, des mathématiques et des signes du zodiaque²⁹⁶. Chacun d'entre eux était ainsi utilisé pour thématiser des passages de textes très différents mais il ne semble pas que Grosseteste les réunît dans un index (Thomson note ainsi dans « Grosseteste's Topical Concordance »²⁹⁷, 1934 : « that must have demanded extremely close attention », p. 144). Carruthers (*The Book of Memory, op. cit.*) montre que ce système allait de pair avec les techniques d'entraînement de la mémoire ; il consistait à projeter mentalement des *notae* à côté d'un passage pour s'en souvenir. La différence, c'est que Grosseteste les inscrivait toujours dans les marges de ses livres, peut-être parce qu'ils lui appartenaient et qu'ils ne gêneraient pas d'autres lecteurs²⁹⁸. À l'inverse, les manuscrits

²⁹⁴ Cf. *Introduction to Manuscript Studies*, Ithaca, Cornell University Press, 2007.

²⁹⁵ Richard W. Hunt, « The Library of Robert Grosseteste » dans D. A. Callus (ed.), *Robert Grosseteste, Scholar and Bishop*, Oxford, Clarendon Press, 1955, p. 121-145.

²⁹⁶ Hunt, « Manuscripts Containing the Indexing Symbols of Robert Grosseteste », *Bodleian Library Record*, 4, 1953, p. 241-255.

²⁹⁷ S. Harrison Thomson, « Grosseteste's Topical Concordance of the Bible and the Fathers », *Speculum*, 9 (2), 1934, p. 139-144.

²⁹⁸ « It seems to me most likely that Grosseteste's indexing system was devised by him originally for his own use as a tool both for his own books, and crucially, for his memory. The *notae* are both formed and used according to the familiar pedagogical principles, placed against passages of a text that one particularly wishes to remember, or that are especially important or difficult to recall. Grosseteste is unusual only in having drawn his *notae* so systematically with and in ink, instead of mentally projecting them as he memorized his passages. Perhaps the fact that these were his own books rather than belonging to a whole community free him to do this. » (empl. 3795)

scientifiques pouvaient faire l'objet d'annotations de mains différentes sur plusieurs siècles. Un manuscrit des *Éléments* d'Euclide, par exemple, « a suscité des commentaires multiples, de diverses origines et de diverses époques, en marge et éventuellement dans l'interligne. Les marges, ces espaces d'expression, deviennent alors des jalons dans l'histoire des livres et donc des textes. » (Mondrain, dans Jacquart et Burnett, 2005, p. 5) Dans ce genre de cas, les annotations semblent ainsi philologiques ou signalétiques : elles cherchent à donner au lecteur des éléments de compréhension ou à attirer son attention sur tel passage. Aux XV^e-XVI^e, ces marginalia, note Brigitte Mondrain, devinrent plus personnelles (j'y reviens plus loin).

De la mort de Hugues de Saint-Victor au XIII^e siècle, les choses avaient donc bien changé et permirent l'instauration d'un nouvel ordre ainsi que l'émergence de nouvelles identités :

La topologie mentale qui est désormais le cadre de la quête du savoir, et qui définit les catégories de procédures scientifiques, n'est plus l'espace où se meut encore l'esprit de Hugues. L'auteur était le conteur d'une histoire, il est désormais le créateur d'un texte. (Illich, p. 126)

Quatre façons d'« écrire » un livre furent donc distinguées : à la manière du compilateur, du commentateur, de l'auteur et du scribe²⁹⁹. C'est pourquoi Roger Chartier (1992) précise :

Les auteurs n'écrivent pas de livres : non, ils écrivent des textes qui deviennent des objets écrits, manuscrits, gravés, imprimés (et aujourd'hui informatisés). Cet écart, qui est justement l'espace dans lequel se construit le sens, a été trop souvent oublié [...]. (p. 21)

Chacun contribua à faire du texte un livre, c'est-à-dire un « lieu de savoir » produit par un ensemble de mains, qui portent des énonciations différentes et assurent sa reproductibilité, sa circulation et son référencement. Mais le texte se déracina aussi des pages du manuscrit : il put être feuilleté, cité, découpé, assemblé dans des compilations, référencé dans des index. Ce processus, qui avait commencé dans les milieux lettrés alexandrins, fut donc perfectionné. L'objet ainsi créé devint une ombre qui plana au-dessus du livre pour devenir autonome :

Ce nouveau texte livresque a bien une existence matérielle, mais ce n'est pas l'existence des choses ordinaires : il n'est, littéralement, ni ici ni là. (Illich, p. 142)

À cette nouvelle organisation textuelle correspondit un nouvel ordre herméneutique durant le premier quart du XII^e siècle : la glose interlinéaire était en effet moins fréquente et elle

²⁹⁹ Voir Saenger (dans Cavallo et Chartier, 2001) et notamment les pages 158-167.

commença à entrer dans une relation plus harmonieuse avec le texte (Vézin, 1990, Häring, 1991). Inféodée, elle devint ainsi plus petite. De la même façon, les notes furent distinguées typographiquement par des guillemets (notamment chez Pierre Lombard, comme le montre Illich), qui en indiquaient le début et la fin. Les marges, quant à elles, accueillèrent maintenant les références à la source citée (le nom des auteurs étaient indiqués en rouge et étaient reliés à la citation précise par des *puncti* ; Rouse, 1989, Vézin, 1990). L'organisation paginale se standardisa donc, comme en témoigne l'activité des officines parisiennes du XII^e siècle, qui multiplièrent les exemplaires bibliques avec une glose ordinaire en petits caractères. L'exemple le plus fameux de cette standardisation graphique et herméneutique est la « glossa ordinaria », le grand produit et le chef-d'œuvre des écoles du XII^e siècle (Rouse, 1989).

Dans « La glose médiévale : un emblème de lecture savante et silence » (Anne Zali dir., *La Grande aventure du livre*, BnF, 2013), Lucile Trunel remarque que cette standardisation bénéficia plus généralement à « l'essor des gloses, commentaires désormais rapprochés et non plus détachés à la fin du texte comme dans le rouleau. » (p. 160) Une copie de l'*Organon* d'Aristote (BNF, Manuscrits, latin 16080, f. 2, fin XIII^e), glosé par Godefroid de Fontaines, montre ainsi l'enchevêtrement de gloses, situées aussi bien dans les marges gauche, droite, supérieure, qu'au bas du texte. Ces commentaires étaient par ailleurs distingués typographiquement du texte encadré et bénéficiaient entre eux de distinctions graphiques. Marie-Hélène Tesnière fait de ce manuscrit l'illustration de la « fièvre de gloses et de commentaires » qui « accompagna, au XIII^e siècle, l'enseignement »³⁰⁰ (p. 71)

Les scribes, qui mirent au point ces mises en page, respectaient des protocoles typographiques et philologiques rigoureux. Dans le chapitre 3 (« Correction, Glossing, and Annotation », p. 35-48) de *Introduction to Manuscript Studies* (Cornell University Press, 2007), Clemens et Graham montrent ainsi qu'un membre expert du scriptorium corrigeait la copie défectueuse du scribe original. Deux méthodes étaient alors utilisées : la suppression d'une part, qui consistait à effacer une ligne pour la remplacer par un texte écrit en plus petit, et l'exponction d'autre part, qui permettait au correcteur de rajouter des points sous les lettres à corriger.

³⁰⁰ « De l'Écriture, "jardin de la Sagesse", au Livre des merveilles du monde : six modèles d'esprit encyclopédique médiévale » dans Roland Schaer (dir.), *op. cit.*, p. 57-98.

2.2.5.2.2.3 Lecture scolastique, annotations, notes et écriture cursive

Compilations, tables analytiques, index, bible glosée étaient donc désormais les instruments du savoir « qui reposait sur un petit nombre d’ “autorités” » (Charle et Verger, 2012, p. 35). L’enseignement médiéval était effectivement caractérisé par la lecture de traités antiques, de la bible et de celle des maîtres des XII^e et XIII^e siècles (Pierre Lombard et Pierre le Mangeur, par exemple). Deux exercices nourrissaient l’intégration du savoir : la *lectio* d’une part, que les moines pratiquaient déjà, et la *disputatio* d’autre part³⁰¹, qui « avait plutôt pour but d’exposer de manière autonome les « questions » ou les « cas » » surgissant « au fil du commentaire textuel » (*Ibid.*, p. 36) La première fut manifestement généralisée. Dans « Greek Grammatical Glosses and Scholia : the Form and Function of a Late Byzantine Commentary »³⁰², Webb montre que les gloses marginales ou interlinéaires aidaient par exemple l’étudiant byzantin du XIII^e-XIV^e siècle à interpréter des verbes rencontrés dans des contextes différents. Mais le lecteur ne se contentait pas de suivre la leçon glosée car, comme le remarque Petrucci pour l’Italie médiévale, lecture et écriture étaient désormais intriquées : « People read to write : this is the sense of the *compilatio*. They read and wrote together when commenting and annotating. » (*op. cit.*, p. 138) À l’inverse de la lecture monastique, la lecture scolastique encourageait plusieurs formes d’acquisition du savoir, qui consistaient à se soumettre aux autorités tout en apprenant à développer un esprit critique (on peut penser qu’un tel développement existait au Moyen Âge central mais il fut ici codifié et étendu) :

Cet exercice, probablement initié dans les écoles de droit, s’imposa à l’extrême fin du XII^e siècle au sein des enseignements philosophiques, théologiques et médicaux, et constitua l’une des activités intellectuelles les plus florissantes au sein des universités médiévales. (Destemberg, « Enseigner dans les universités médiévales (XIII^e-XV^e siècle) » dans Vallet, Aube, Kouamé dir., 2013, p. 225)

La dispute ne conduisait cependant pas à une remise en cause radicale du savoir, mais à sa discussion par le recours à la dialectique. C’est que « [l]a *lectio* resta, tout au long du Moyen Âge, le principe de base de l’enseignement universitaire. Elle constituait l’expression ritualisée de la parole d’autorité du maître. » (Destemberg, *op. cit.*, p. 22) La *lectio*, propre

³⁰¹ Jacqueline Hamesse (« Le modèle scolastique de la lecture », *op. cit.*) ajoute cependant un troisième modèle : la prédication (*praedicatio*) ou la dimension spirituelle.

³⁰² Dans Nicholas Mam & Birger Munk Olsen (eds.), *Medieval & Renaissance Scholarship*, Leyde, Brill, 1996.

aux monastères, se maintint donc bien. Dans les universités du Haut Moyen Âge, elle consistait en l'explication et le commentaire d'un texte. Jacqueline Hamesse remarque ainsi :

La méthode d'enseignement héritée du XII^e siècle prévoit trois niveaux : l'explication grammaticale, mot à mot (la *littera*), le commentaire littéral ou la paraphrase destinée à saisir le sens général et les nuances de la phrase (le *sensus*), enfin l'explication approfondie et personnelle du professeur à propos du passage commenté (la *sententia*). Cette technique permettait normalement à chaque étudiant d'arriver à une compréhension de l'œuvre en profondeur. (2001, p. 143)

Dès le XIII^e siècle, cependant, la leçon « ordinaire », prise en charge par le professeur, fut complétée par des leçons « extraordinaires » pour faire face à l'affluence étudiante et à l'absence de classes de niveau (Destemberg, 2013, p. 22). Ces dernières étaient assurées par des bacheliers « qui s'appliquaient à répéter les textes étudiés le matin par le maître » (*Ibid.*) auprès d'étudiants moins avancés, qui pouvaient alors compléter leurs notes. À cette époque, les cours circulaient ainsi probablement le plus souvent sous la forme de notes. On doit sans doute à l'adoption de l'écriture cursive et gothique la création d'un tel « marché ». Il fallait en effet pouvoir prendre les cours vite, pour les faire ensuite circuler. Or, grâce à ces écritures :

Toutes les lettres de l'alphabet vont donc être progressivement composées en un seul temps [...] sans levée de la plume, de manière à privilégier conduite d'un ductus rapide, naturel et harmonieux en liaison parfaite, de lettres à lettres et de mots à mots, voire de groupe de mots à groupe de mots. Cette révolution capitale a entraîné une réduction du nombre et surtout un renversement du sens des séquences de traitement des lettres entre le XIII^e et le XV^e siècle. (Audisio et Rambaud, 2008, p. 51)

à la fin du XII^e siècle, l'histoire de l'écriture manuscrite prend un tournant avec l'apparition de la cursive gothique. À partir de ce moment, la vitesse du tracé augmente considérablement, libérant les scripteurs des anciens carcans. (Fraenkel, 1992, p. 225)

Les auteurs du XIII^e siècle bénéficièrent également de la mise au point de la cursive :

Les auteurs du XIII^e siècle, quand ils commencent à écrire dans les marges des manuscrits des notes et des commentaires, modifient la forme de l'écriture de glose et créent une écriture facile à pratiquer rapidement sur parchemin ou papier. Dans les premiers temps, chacun écrivait à sa manière, et ses contemporains avaient du mal à le lire, mais, vers 1400, cette cursive est

désormais codifiée, fluide et souvent très facile à lire. (Saenger, « Lire aux derniers siècles du Moyen Âge » dans Cavallo et Chartier, 2001, p. 164)

Il est difficile de généraliser une telle adoption et une telle activité. Hamesse précise en effet que l'« habilité à écrire [des étudiants] n'est pas toujours excellente et il leur est parfois difficile de prendre des notes complètes ou correctes des cours. Ils recourent donc aux nombreux résumés qui circulent sous forme de tables, d'abrégés, de concordances, d'index ou de florilèges. » (dans Cavallo et Chartier, *op. cit.*, p. 145) Or, cette pratique, généralisée, finit par « orienter les études dans la voie de la stérilité », notamment chez les auteurs.

La *lectio* n'empêcha cependant pas « la formation d'un sens critique face à l'écrit » (Cavallo et Chartier, p. 29). La lecture silencieuse, sous l'impulsion des bibliothèques de la fin du XIII^e siècle, finit par s'imposer et par favoriser « l'adoption de pensées hérétiques » (Saenger, p. 171) déjà amorcée au XI^e siècle. En effet : [l]es progrès de l'alphabétisation dans la société laïque aux XIII^e-XIV^e siècles entraînent l'apparition d'autres modèles de lecture que la lecture scolastique et universitaire » (Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, p. 29). Ainsi :

à côté des techniques universitaires qui ont eu une influence fondamentale sur la pratique de la lecture, il faut cependant signaler qu'il existait d'autres accès aux textes pratiqués par des intellectuels cultivés, par des bibliophiles qui avaient gardé l'amour des livres. (Hamesse, 2001, p. 151)

2.2.5.2.3 Moyen Âge tardif et humanisme naissant

Au cours du Moyen Âge tardif (XIV^e et XV^e siècle), les auteurs, qui pratiquent une nouvelle cursive (gothique), semblent bénéficier d'une nouvelle intimité avec leur propre texte. Ainsi :

[D]ans sa solitude, [l'auteur] était désormais en mesure de manipuler des notes prises sur des feuilles ou des cahiers séparés, de relire l'ensemble de son manuscrit pour y introduire les renvois soulignant les relations entre un passage et un autre, et en éliminer les redondances [...] il pouvait ajouter compléments ou corrections (Saenger, « Lire aux derniers siècles du Moyen Âge » dans Cavallo et Chartier, 2001, p. 165)

La proximité qui s'instaure avec le texte est peut-être aussi liée à une nouvelle conception de l'intimité. Dans *The Renaissance Rediscovery of Intimacy*, Kathy Eden (2012) montre ainsi comment la redécouverte des lettres de Cicéron à son ami Atticus amena Pétrarque en 1345 à

concevoir un nouveau modèle de lecture. L'humaniste décida en effet d'écrire comme dans ces lettres, de manière intime et familière, et de s'adresser directement à Cicéron. Il définit ainsi les règles d'une rhétorique et d'une herméneutique de l'intimité. Dans cette perspective, le cabinet de lecture de Pétrarque devint le lieu où faire venir le monde à soi, où se retirer pour observer le monde et réfléchir (« Un monde à soi ou les espaces privés de la pensée », Sophie Houdart dans Jacob, 2007, p. 363-371). L'intimité ne pouvait cependant pas se concevoir sans le dialogue que l'humaniste entretenait avec les auteurs et ses proches : « En marge d'un passage du *De sancta virginitate*, Pétrarque a écrit *Nota pro Silvanella*, une remarque qui semble désigner Francesca la fille du poète, qui se surnommait lui-même Silvanus. »³⁰³ Cette conception eut une influence décisive sur l'humanisme européen. Dans « Pétrarque lecteur de Tite-Live : les annotations du manuscrit latin 5690 de la Bibliothèque nationale de France » (*Le Livre annoté, op. cit.*), Tesnière identifie des marginalia de lecture de l'humaniste « à l'intention de Boccace » (p. 38) qui était alors son discipline. « Ainsi, au fil de ses annotations se dessine à nos yeux l'importance vivante du manuscrit latin 5690, complice des échanges amicaux et érudits entre deux humanistes de renom. » (p. 39) Jean Céard confirme cette pratique dialogique de la note, qui se développe à la Renaissance : « commenter un texte à [cette époque] c'est instituer un dialogue avec lui. »³⁰⁴

Il est difficile d'étendre ce constat à tous les pays d'Europe ou de considérer que la conception de Pétrarque se diffusa avec homogénéité dans tous les publics. Il est peut-être plus raisonnable de penser qu'à cette époque émergea une nouvelle conception de l'identité qui entraîna des modifications dans la manière d'écrire et de rentrer en dialogue avec des lecteurs. Dans sa thèse consacrée aux marginalia médiévales en Islande, Schott (2012) repère ainsi les traces d'une lecture « intime » à partir du XIV^e siècle. Si l'auteur qualifie ces lectures d'« intimes », c'est parce que les scribes ne cherchaient plus à guider un étudiant dans sa quête de savoir, mais à rendre compte d'une situation matérielle, émotionnelle, personnelle :

The scribe's most frequent comments are complaints about his ink, his pens, his vellum, and especially his blurry eyes. These sorts of phrases are common in manuscripts, used most often

³⁰³ Source : « De l'annotation aux marginalia », [s.d] http://www.univ-montp3.fr/uoh/lelivre/partie2/de_lannotation_aux_marginalia.html. Source consultée le 20/09/2014. Sur les annotations de Pétrarque, on peut voir aussi : Elisabeth Pellegrin et G. Billanovich, « Un manuscrit de Cicéron annoté par Pétrarque », *Scriptorium*, VIII, 1954 ; Pierre Blanc, « Pétrarque lecteur de Cicéron : les scholies pétrarquiennes du "De Oratore" et de l' "Orator" », *Studi petrarcheschi*, 9, 1978, p. 109-166.

³⁰⁴ « De l'encyclopédie au commentaire, du commentaire à l'encyclopédie : le temps de la Renaissance » dans Schaer (dir.), *op. cit.*, p. 164.

as trials after sharpening a pen or mixing new ink, but here there is an insistence in the frequency of occurrence that is almost unique. [...] The scribe also complains about his cold fingers, the rain, and the wind (Schott, p. 94)

Il arrivait en effet qu'un scribe s'adressât à des gens qu'il connaissait, dans les marges de livres qui allaient donc circuler. C'est pourquoi Schott voit dans ces marginalia des moyens de rentrer en communication, par l'intermédiaire du livre, avec des lecteurs situés dans des contextes spatio-temporels différents. Les marginalia n'étaient en effet pas situées près du texte mais au plus bas de la page, de manière à être lues de manière indépendante, une fois que le lecteur aurait été déchargé des nécessités de la lecture en groupe et à haute voix :

Writing such notes in a book that was to be read aloud would serve little purpose because the comments would have to be skipped by the one reading aloud in order to preserve the coherence of the text. These sorts of marginalia could only gain widespread popularity, it would seem, in a milieu where readers were growing accustomed to encountering texts at least sometimes by themselves – using books for reference, for instance, or for copy exercises in school – when their eyes were free to wander over the page rather than being forced by the exigencies of performance to follow the line of text without deviation into the margins. (Schott, p. 97)

L'intimité que décrit Schott est donc un acte de communication. Il s'agissait par conséquent moins de se retrancher dans la solitude de soi que de rentrer en contact avec des lecteurs, comme en témoigne le grand nombre de signatures, notes, commentaires, annotations, ratures trouvés dans les marges de ces manuscrits, où venaient se rencontrer de très nombreux scripteurs qui n'appartenaient ni à la même époque, ni à la même aire géographique. Ainsi :

Even if it were read silently, as it might have been later in its use, the experience of the reader would have been more akin to reading in a subway station than to reading in a private study. In this sense, medieval reading was never private even when only one was present ; the physical text always reminded the reader of the many hands that had turned the leaves and the many voices that had left their written traces on the vellum, whether they communicated with him or simply stared up illegibly from the surface of the page. (Schott, p. 98)

Si la circulation des textes, en Islande et dans certains milieux scribes, pouvait encourager la production des marginalia de lecture, elle pouvait aussi les condamner ailleurs. En effet, « dans le monde hautement individualiste des universités de la fin du Moyen Âge, on cherchait à interdire de telles pratiques pour assurer le bon état des ouvrages ouverts à la

consultation de tous. » (Saenger, 2001, *op. cit.*, p. 171) À l'inverse, « la lecture privée offrait un moyen d'exprimer des idées politiques subversives. Charles de France, le frère rebelle de Louis XI, avait souligné dans son exemplaire du *De officiis* de Cicéron les passages justifiant la rébellion contre les tyrans et leur assassinat. » (Saenger, 2001, *op. cit.*, p. 180)

Dans son étude consacrée aux marginalia dans les manuscrits byzantins scientifiques, Mondrain (*op. cit.*, 2005) repère et situe la présence d'annotations « personnelles », qui témoignent d'une réaction du lecteur, aux XIII^e-XIV^e siècles. Le manuscrit analysé, une copie de l'œuvre du mathématicien Diophante, comporte des marginalia de différents lecteurs qui révèlent un dialogue entamé avec l'auteur. Ainsi, un annotateur byzantin écrit : « que ton âme, Diophante, soit en compagnie de Satan étant donné la difficulté de tes théorèmes et tout particulièrement de celui-là. » (p. 12 ; la traduction est de Brigitte Mondrain, *op. cit.*).

La situation n'est cependant pas généralisable à toutes les époques, tous les publics et tous les genres. Ainsi, « l'écriture en marge dans les manuscrits d'ingénieurs du Moyen Âge occidental antérieur à 1450 est restée un fait plutôt exceptionnel. » (Dietrich Lohrmann, « Les marges dans les manuscrits d'ingénieurs », 2005³⁰⁵). Lormann estime en effet que ces manuscrits n'avaient pas à être commentés (la mécanique n'est pas entrée dans les universités du Moyen Âge) mais seulement à être montrés. Cela dit, « [l]a perspective change si nous cherchons à saisir les utilisations de la marge dans les manuscrits moins nobles. » (p. 236) Par conséquent, la valeur accordée aux textes influait sur la présence d'inscriptions marginales.

La réaction « personnelle » des lecteurs n'était par ailleurs pas systématiquement subversive, lorsqu'elle s'exprimait. Ainsi, dans sa thèse consacrée aux miscellanées religieuses au XV^e siècle anglais (« Reading Religious Miscellanies in Fifteenth Century England », University of Minnesota, 2012), Hill remarque que la plupart des passages surlignés par les lecteurs ou signalés par des manicules leur permettaient d'apprendre les règles de la pratique dévote.

³⁰⁵ Dans Danielle Jacquart et Charles Burnett, *op. cit.*, 2005, p. 217-239.

2.2.5.2.4 Renaissance et humanisme

2.2.5.2.4.1 Humanisme

Ce parcours de l'histoire plurielle des marginalia de lecture et de confection permet ainsi de nuancer quelque peu le constat souvent fait selon lequel « la page » (comme s'il n'y en avait eu qu'une) du Moyen Âge aurait été étouffée par la gangue de la scholie ou que la lecture aurait consisté à se soumettre aux autorités scolastiques/bibliques en pratiquant la citation d'*auctoritas*³⁰⁶. Les positions de Grafton (« Le lecteur humaniste » dans Cavallo et Chartier, *op. cit.*, p. 221-263) et de Jean-Marc Châtelain (« Humanisme et culture de la note » dans *Le Livre annoté*, *Op. cit.*, p. 26-36 et « Les lecteurs humanistes à la Renaissance » dans Jacob dir., 2003, p. 167-175) sont cependant plus nuancées. En effet, la vision d'un commentaire moyenâgeux envahissant n'est pas portée par les deux chercheurs qui rendent plutôt compte du programme de certains humanistes (italiens et français). Comme l'écrit Anthony Grafton :

Dès ses débuts, l'humanisme est une tentative de porter secours aux œuvres classiques prisonnières dans le "jardin clos" hérissé de créneaux où les commentateurs médiévaux les avaient enfermés. On accusait les glossateurs d'avoir profondément déformé l'objet initial de ces textes. Pétrarque, par exemple, refusait de poursuivre ses études de droit romain car ses professeurs étaient incapables de lui exposer l'histoire de ce droit. Avec d'autres humanistes, il essayait de lire directement les textes originaux, se faisant gloire d'ignorer les commentaires médiévaux, sauf pour se gausser de leurs erreurs. Ce besoin de franchir l'écran que le vieil appareil critique établissait entre le texte et le lecteur sera un lieu commun de la polémique humaniste jusqu'au XVI^e siècle. » (p. 225)

On trouve également cette préoccupation chez les grands éditeurs comme Alde Manuce :

Les commentaires savants, qui ravissaient les humanistes des années 1480-1500 n'étaient plus de mise aux yeux de l'imprimeur qui bâtit sa réputation sur la parfaite correction de ses éditions. Seule comptait à ses yeux la restitution dans leur pureté originelle des textes des maîtres de l'Antiquité grecque et romaine. » (Martin Lowry, *Le Monde d'Alde Manuce*, Promodis, 1989, p. 225)

³⁰⁶ Contre cette vision voir Claire Ogier, « L'auteur et les autorités : pratiques de la référence et responsabilité énonciative » dans « Discours d'autorité, discours autorisés : faire référence et dire l'autorité », Mémoire pour l'Habilitation à diriger des recherches, 2013, Université Paris Sorbonne, p. 79-111.

Mais c'était semble-t-il un souci partagé par tous les humanistes, notamment anglo-saxons :

The activities typical of the humanist in this strict sense were the editing and exposition of Latin and Greek texts, and the translation of Greek into Latin, with the aim of recovering and reviving ancient knowledge and ancient eloquence, ancient purity of diction and ancient techniques of argument. (J. B. Trapp, « The humanist book » dans Lotte Hellinga et J.B. Trapp, *The Cambridge History of the Book in Britain, t. III, 1400-1557*, 1999, p. 285)

L'étude importante de Tura (2005) sur l'histoire et la typologie des marginalia résume ainsi :

Il y eut aussi des époques où les érudits estimèrent pouvoir confectionner leurs propres manuscrits mieux qu'un professionnel n'aurait su le faire. Cela eut lieu lorsque se répandit un souci non pas de correction (tel qu'une révision eût suffi à le satisfaire), mais esthétique, relevant d'une esthétique savante (par exemple nourrie du goût pour l'antique). On peut remarquer cette tendance, par exemple, en Italie dans les dernières décennies du XVe siècle et au début du siècle suivant. De tels manuscrits apparaissent plutôt pauvres, sur papier ; l'ornementation, quand elle se rencontre, y est très succincte et toujours à l'encre. Dans des manuscrits de ce genre on trouve fréquemment des marginalia de lecture de la même main qui a transcrit le texte. (p. 309)

Un tel programme fut manifestement élaboré à partir de manuels de lecture et promu par une littérature ironique (ainsi, Pantagruel fait de la glose marginale d'Accurse de la « merde »³⁰⁷)

L'un des traits qui distinguent dès l'abord la pratique humaniste de l'annotation de sa pratique médiévale est la diffusion de toute une littérature pédagogique et normative sur le sujet. Cette littérature consacrée à ce qu'on va peu à peu prendre l'habitude d'appeler l'*ars excerptandi*, c'est-à-dire l'art d'extraire, l'art d'annoter en faisant des collections d'extraits de ses lectures [...] court du XVe jusqu'au XVIIe siècle. » (Châtelain, 2003, p. 168)

La diffusion de ces conseils pédagogiques correspond selon Châtelain (2003) à la première étape (XVe-XVIe) des pratiques d'annotation des humanistes. L'annotation se charge alors de valeurs morales : elle doit en effet servir à la remémoration des choses lues afin qu'elles s'impriment « tout autant dans ton cœur que dans ton livre » (Jean-Louis Vivès, *De ratione studii*, 1523, cité et traduit par Jean-Marc Châtelain, 2003, p. 171). Elle apparaît donc comme

³⁰⁷ Milhe Poutingon (2008) repère cet exemple dans le chapitre 9 de *Pantagruel* de Rabelais.

l'instrument d'un exercice spirituel et nourrit « la formation morale d'un individu. » (p. 171) Elle ne fut cependant pas théorisée pour les cours magistraux : les élèves étaient plutôt invités à lire (annoter) d'eux-mêmes, sans se contenter de suivre la leçon et la voix du maître³⁰⁸.

Dans cette « quête de soi », les humanistes italiens et français furent sans doute aidés par les transformations de la page au XVI^e siècle. Comme le montre Roudaut (2003), l'inscription d'un titre au dos du livre changea le rapport du lecteur au livre, qui put alors être rangé verticalement, alors qu'il était jusque-là posé à plat. Le mode de lecture s'en trouva transformé : il ne s'agissait plus de méditer quelques œuvres, mais de compulser un nombre croissant d'ouvrages. Ainsi l'annotation devint-elle « la tâche élémentaire et le geste fondamental de toute connaissance » (Châtelain, 1999) parce qu'elle put porter une nouvelle conception du savoir qui passait par l'imitation, par la recherche des meilleurs exemples grâce à l'extraction (la véritable pensée venait de l'imitation des modèles illustres). Ce geste fondateur était nécessaire à l'exercice d'une pensée libre, à l'inverse de la consultation des compilations produites par d'autres pour d'autres : « [c]e qui sort comme vivant de ta poitrine, écrit Erasme, pénètre dans le cœur de ceux qui t'écoutent » (cité par Châtelain, 1999).

On comprend ainsi mieux pourquoi l'annotation devient pour les premiers humanistes :

l'instrument privilégié de la restauration du sens dans sa sincérité originelle, dans sa pureté et sa plénitude premières. [...] le projet d'Erasme est de rendre le texte qu'il annote à sa puissance d'origine, de le défaire des vêtements encombrants du commentaire pour retrouver à nu la force agissante des paroles qu'il porte. (Châtelain, 1999, p. 36)

Erasme distingue en effet bien, dans *Les Préfaces au Novum Testamentum*, le commentaire et l'annotation qui touche selon lui à « l'exactitude de la lecture » (*Ibid.*, p. 36). Elle se charge ainsi à la Renaissance d'une fonction archéologique : il s'agit de retrouver, sous les sédiments du commentaire, le chemin qui mène à la première strate du texte, à la plus authentique. L'intimité ainsi créée avec le texte s'exprime chez Erasme par une métaphorisation de l'espace livresque et notamment de la page. Dans « La note marginale au XVI^e s : une

³⁰⁸ Sur les pratiques étudiantes à l'époque humaniste voir aussi Jean Letrouit « La prise de notes de cours sur support imprimé dans les collèges parisiens au XVI^e siècle » dans *Le Livre annoté, Revue de la Bibliothèque Nationale de France*, 2, 1999, p. 47-57 et Craig William Kallendorf, « Marginalia et pratiques de lecture à l'aube du livre imprimé » dans Alain Mercier (dir.), *Les 3 révolutions du livre*, Paris, Imprimerie nationale, 2002, p. 175-179.

expérience de l'espace », Milhe Putignon (2008) montre ainsi, en s'appuyant sur la correspondance de l'humaniste, que l'annotation-note (marginalia de confection) était envisagée à partir de son second sens (inventorier les biens d'une maison), apparu à la même époque. Le livre était en effet considéré comme une maison, et la page comme un espace dont il fallait prendre soin en évitant de la surcharger en annotations signalétiques (imprimées)³⁰⁹. Erasme compare ainsi Budé à un riche propriétaire qui sature son lecteur³¹⁰. La page humaniste devait ainsi s'éloigner d'un modèle qui rappelait l'espace grégaire du Moyen Âge.

Elle semblait donc correspondre au programme qu'avait fixé Pétrarque en 1345, après sa lecture des lettres de Cicéron : intimité³¹¹ et dialogue. En effet, « commenter un texte à la Renaissance, c'est bien instituer avec lui un dialogue. »³¹² Ainsi, « les exemplaires de Virgile, saint Augustin et autres possédés par Pétrarque se couvraient d'annotations élégamment calligraphiées au fur et à mesure de ses lectures, et ces dialogues entre le texte et la marge impliquaient parfois plusieurs auteurs³¹³. Tout au long des XV^e et XVI^e siècles les humanistes notaient leurs réactions dans les marges » (Grafton, 2001, p. 259). Dialogue avec le texte, donc, mais également avec soi. Alors âgé de 54 ans, Montaigne ajoutait de cette façon une date chaque fois qu'il terminait de lire un livre pour, dit-il, « subvenir un peu à la trahison de ma mémoire » (cité par Suciù, 2013, p. 151). De la même façon, à la fin de sa vie, la main tremblante de Gabriel Harvey finit par rencontrer, dans un même livre, les gammes scripturales qu'il faisait, plus jeune, en marge (Stern, 1979). L'annotation devint ainsi l'acte

³⁰⁹ Une évolution matérielle importante a rendu possible cette impression : l'apparition de la manchette dans les dernières années du XV^e siècle et son expansion au XVI^e. Issue de la remarque marginale, elle prit en charge à cette époque la division thématique des textes et l'indication des références des citations (que le Moyen Âge avait inventée). Un système de datation marginale des ouvrages historiques se mit par ailleurs en place à la fin du XVI^e siècle (voir Madelenat, 1988).

³¹⁰ Sur les annotations d'Erasme, voir aussi : « Regards sur quelques notes marginales et manuscrits d'Erasme, ainsi que leur utilisation par l'humaniste » (Jean-Claude Margolin dans Jean-Claude Arnould et Claudine Poulouin (dir.), *Notes : études sur l'annotation en littérature*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, p. 27-44).

³¹¹ Voir aussi Craig William Kallendorf, « Marginalia and the Rise of Early Modern Subjectivity » dans Marianne Pade (ed.), *On Renaissance Commentaries, Noctes Neolatinae/Neo-Latin Texts and Studies*, 4, 2005, p. 11-128.

³¹² Jean Céard, « De l'encyclopédie au commentaire, du commentaire à l'encyclopédie : le temps de la Renaissance » dans Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde*, Paris, BnF/Flammarion, 1996, p. 164.

³¹³ Voir par exemple Valérie Hayaert, « Ovide, Les Métamorphoses. Manuscrit italien du XIV^e siècle » dans Michel Jeanneret, Nicolas Ducimetière, Valérie Hayaert et Radu Suciù, *Le Lecteur à l'œuvre*, Lausanne, Infolio, 2013, p. 143-147. L'auteure identifie ainsi quatre mains (trois du XIV^e et une de la fin XV^e-début XVI^e) dans ce manuscrit des *Métamorphoses* d'Ovide.

par lequel le lecteur put se retourner sur lui-même et se construire temporellement, s'affirmant, assurant la cohérence de sa propre identité malgré les années qui le séparent de lui-même. Elle témoigne par ailleurs d'une nouvelle relation aux textes imprimés.

Sherman montre ainsi que la manicule des humanistes (mais ce n'était évidemment pas le seul signe graphique et signalétique³¹⁴ alors disponible³¹⁵), née au XII^e siècle en Espagne, devint un signe commun aux XIV^e-XV^e siècles à une époque où les textes se multipliaient. Les lecteurs avaient en effet l'impression que ces derniers, qui se multipliaient, leur échappaient. Dans cette perspective, la manicule apparaissait sans doute comme un moyen d'empêcher que le texte ne s'échappât des mains du lecteur. De la même façon, les petits textes qui naissent de la rencontre de la main et de la marge (aphorismes notamment) seraient caractéristiques des périodes de transition où le sentiment de crise serait profond (Montandon, 1998). Ainsi le XVI^e siècle a-t-il probablement été engendré dans les marges *inquiétées* du texte (*Ibid.*).

Une deuxième étape (XVII^e) correspond à l'épanouissement de traités techniques dédiés à cet art qui témoignent d'un effort pour maximiser la capitalisation de la lecture. Francesco Sacchini (1570-1625) conseillait ainsi, dans ses *Moyens de lire avec fruit*, de ne pas marquer les passages importants au moyen de l'ongle. « Je crois, écrivit-il, qu'il est beaucoup plus commode d'écrire à la marge extérieure de la page un abrégé de ce qu'il y a de plus beau. » (Châtelain, 1999, p. 45-46). Selon Vincent Placcius (1642-1699) les bonnes manières d'annoter comprenaient deux types de signes (*De arte excerpendi*, 1685) : iconiques d'abord et sans caractères (ce sont les mains à l'index tendues, présentes dans les manuscrits du XIII^e-XVI^e siècles, mais aussi les signes visuels constitués de formes géométriques : points bâtons, barres obliques, etc.) ; linguistiques ensuite, qui revenaient à répéter en marge le terme saillant d'un passage remarquable. Jean-Marc Châtelain (1999) remarque qu'une telle codification était déjà présente chez Gabriel Harvey (1552/3-1631), inspiré par les conseils de Jean Bodin (1529-1596), lui-même attentif aux recommandations d'Erasme (1469-1536).

³¹⁴ Sur ces signes, voir l'étude de R. Meyenberg et Gilbert Ouy, « Alain Chartier, lecteur d'Ovide », *Scrittura e Civiltà*, 14, 1990, p. 75-103. Les deux auteurs en proposent la définition suivante : « Les notes réunies sous la dénomination collective de "signalétiques" ont en commun d'attirer l'attention en faisant ressortir un passage ou un vers précis par un signal. Celui-ci, placé en marge du texte, prend la forme d'un signe graphique non-verbal, d'un sigle ou d'un mot. [...] Le caractère signalétique relève ou bien de la fonction performative du signal employé (p. ex. *nota*) ou bien de sa "récurrence" » (p. 90)

³¹⁵ Comme le remarque Tura (2005), il pouvait également s'agir de trèfles, agrafes, pupilles, etc.

Les traces en marge devaient ainsi anticiper l'intelligence du texte et rendre compte de ses articulations graphiques. Ce que rend donc visible l'annotation, c'est un lecteur à l'œuvre, qui exerce son intelligence en multipliant les opérations matérielles, techniques et corporelles. L'annotation s'inscrivait en effet dans une économie de la classification qui consistait donc à sélectionner une matière à indexer et à trouver pour elle la bonne indexation. Pour classer les énoncés ainsi découpés, Vincent Placcius inventa un meuble à lieux communs dont :

la figure rend sensible l'opération intellectuelle du rangement qui gouverne l'idée d'annotation et donne du savoir l'image d'une immense armoire, composée d'une série de tiroirs (ici remplacés par un système d'accrochage : la connaissance, c'est du réel – faits, mots ou idées – pris à l'hameçon) et, dans chaque tiroir, une série de fiches : les fiches sont les *notabilia*, les tiroirs les *tituli*, l'armoire les lieux communs (*Ibid.*, p. 32)

C'est aussi l'époque au cours de laquelle la valeur morale, spirituelle, personnelle de l'annotation s'affaiblit. Elle tend à devenir, remarque Châtelain (2003), « un procédé de bibliothécaire » (p. 175) ; elle ne sert plus qu'à indexer l'information. Elle sera ainsi, dans une dernière étape (XVII^e siècle) surtout mobilisée par les maîtres de l'*historia litteraria*³¹⁶.

2.2.5.2.4.2 De l'annotateur « idéal » aux lecteurs « ordinaires » (1532-1602)

La lecture à la Renaissance ne saurait cependant se limiter aux seuls humanistes. Dans « What Did Renaissance Readers Write in their Printed Copies of Chaucer » (*The Library*, 9 (1), 2008, p. 3-36), Alison Wiggins regrette justement que les productions des annotateurs de la Renaissance ne coïncident pas avec l'intérêt de la critique moderne, qui a tendance à construire un lecteur idéal et virtuose (comme Gabriel Harvey, par exemple, qui a souvent retenu l'attention des chercheurs³¹⁷). Son analyse des annotations de lecteurs de 1532 à 1602 à partir de 53 copies de livres de Chaucer (XIV^e) fournit ainsi une typologie de ces marques. Wiggins remarque principalement des signes d'usages et d'appropriations qui diffèrent des marginalia. Il n'y a donc pas toujours d'engagements directs et intimes avec le texte.

³¹⁶ « L'*Historia litteraria* constitue à la fois une technique intellectuelle qui avait pour but de trier le savoir de façon critique afin de pouvoir l'augmenter, et une discipline enseignée à l'Université dont l'objet était l'histoire du savoir et des savants. » (Anne Saada, « Grunert, Frank, Vollhardt, Friedrich, *Historia litteraria*. Neuordnungen des Wissens im 17. und 18. Jahrhundert », *Revue de l'Institut français d'histoire en Allemagne*, 2011, <http://ifha.revues.org/6645>. Source consultée le 20/09/2014).

³¹⁷ Par exemple : Lisa Jardine et Anthony Grafton, « “Studies for Action” : How Gabriel Harvey Read His Livy », *Past & Present*, 129, 1990, p. 30-78 et Virginia F. Stern, 1979, *Gabriel Harvey : His Life, Marginalia and Library*, Oxford, Clarendon Press.

2.2.5.2.4.3 Spiritualité(s)

Les pratiques de lecture (et d'annotation, quand elles sont repérables) de la Renaissance ne peuvent donc pas être limitées en Europe aux seuls humanistes. Dans *Le livre au XVI^e siècle. Eléments de bibliologie matérielle et d'histoire*, Roudaut (2006) estime au contraire que la *deviota moderna* (XIV^e-XVI^e) encouragea une lecture plus personnelle qui invitait à aimer les textes sans chercher de réponses dans la somme des commentaires encadrants les Écritures.

Concernant les Bibles protestantes anglaises, McClymond³¹⁸ note que les réformateurs militèrent pour la disparition des annotations et marginalia dès 1518, pour retrouver un contact plus direct avec le Christ. Cette vision est cependant contestable. Les Réformes protestantes étaient en fait plus partagées. Dans « Réformes protestantes et lecture », Jean-François Gilmont³¹⁹ (dans Cavallo et Chartier, *Op. cit.*, 2001) estime par exemple que la tradition calviniste était réticente à laisser les lecteurs lire sans un encadrement par l'exégèse, alors que les Bibles vernaculaires et les publications réformées se répandaient dans toute l'Europe vers 1550. À l'inverse, « les spiritualistes adopt[èrent] des positions voisines, refusant toute intervention autoritaire dans le contact avec les livres saints. » (p. 277)

2.2.5.2.5 De la Renaissance à l'âge classique : réactions marginales et contrôle des marges

2.2.5.2.5.1 L'affaiblissement de l'annotation humaniste

Les siècles suivants voient une diversification des formes et des fonctions des marginalia et l'affaiblissement progressif de l'annotation humaniste (du XVII^e, c'est-à-dire l'activité documentaire qui consiste à extraire essentiellement l'annotation). Certes, cette période voit aussi l'épanouissement des livres de compilation en Europe (Allan, 2010 ; Rhodes et Sawday, 2002) et des recueils d'adversaria (Châtelain, 1997). Mais comme le montre Ann Blair (2003, 2004, 2010), le perfectionnement des technologies de repérage (index, table des matières, concordanciers, etc.) déleste parallèlement l'annotation de certaines de ses fonctions (repérage, notamment) et l'éloigne lentement de l'extraction et de la collecte humaniste. Si annoter un livre grâce aux soulignements et construire une rubrique marginale sont deux activités liées à la Renaissance à la création des lieux communs, au XVIII^e siècle, les

³¹⁸ Cf. « Through a Gloss Darkly: Biblical Annotations and Theological Interpretation in Modern Catholic and Protestant English-Language Bibles », *Theological Studies*, 67 (3), p. 477-497.

³¹⁹ Voir aussi Jean-François Gilmont, *Le Livre réformé au XVI^e siècle*, Paris, Éditions de la BnF, 2005.

annotations marginales s'affranchissent de la tutelle des lieux communs en Angleterre et l'annotateur utilise maintenant le blanc pour manifester sa réaction face au livre :

les lecteurs du XVIII^e siècle ne sont pas tous des Richardson. Leurs annotations marginales se sont libérées des obligations des lieux communs³²⁰ et utilisent les blancs de la composition pour manifester leur réaction face au livre, se l'appropriant tant dans son existence matérielle d'objet acheté, offert, reçu, dont les pérégrinations sont rappelées sur la page de titre, que dans son texte lui-même, qui suscite émotions, souvenirs, et désirs. (Chartier, 2013, p. 11)

2.2.5.2.5.2 Nouvelle matérialité, nouveaux lieux de lecture, nouveaux usages

Dans la préface à son livre *Resolves*, Owen Feltham (1606-1668) invitait déjà au siècle précédent ses lecteurs à écrire dans les marges laissées blanches ou raisonnablement annotées (Brayman Hackel, 2009). Tout au long du XVII^e siècle, les 151 copies de *The Countess of Pembroke's Arcadia* (fin du XVI^e), un roman pastoral de Philipp Sydney (1554-1586), révèlent ainsi une grande diversité des écritures marginales selon Brayman Hackel (2009), qui couvrent une diversité de formes (fragments, liste de vêtements, dessins, ex-libris). On trouve également des opérations « philologiques » et éditoriales comme des corrections, des résumés, des séquençages textuels (index, ajout de numéros toutes les x lignes). Des stratégies sociales émergent également, qui amènent par exemple une lectrice à répéter sa signature parce qu'elle sait que d'autres liront son livre (« « Elizabeth Pride Elizabeth Pride her Book of north wootton 1705 when this you see remember me. », Brayman Hackel, 2009, p. 161).

Cette époque voit en effet les marges latérales peu à peu se libérer³²¹ et ainsi, du XVI^e au XVIII^e siècle, les annotations auctoriales et éditoriales migrent vers le bas des pages (Dürrenmatt, 2004). L'imprimerie invite dès lors à de nouveaux usages de l'écriture :

comme l'atteste un premier inventaire des objets qui incitent leurs acheteurs à couvrir de leur écriture les espaces que l'impression a laissés en blanc. Il en va ainsi des pages vierges interfoliées dans les almanachs, des espaces en attente d'écriture dans les formulaires ou des larges marges et interlignes des ouvrages destinés à accueillir les annotations du lecteur (Chartier, 2013)

³²⁰ Sherman (2009) consacre sur cette question des chapitres à John Dee (1527-1609), Francis Bacon (1561-1626) et Julius Caesar (1558-1636).

³²¹ La manchette survit encore à la fin du XVI^e siècle mais s'affaiblit progressivement même si à la fin du XVII^e jusqu'au premier quart du XIX^e siècle la marginale biographique s'établit. Madelenet (1988) note ainsi qu'elle est très rare après 1850.

Brayman Hackel (*Reading Material in Early Modern England*, 2009) remarque par ailleurs dans son étude sur les marginalia du XV^e-XVIII^e siècle en Angleterre, que les lieux de lecture changent et se diversifient. On lit alors dans sa chambre, on lit dans des cabinets de lecture, on lit dans son lit. En 1600, lire en privé n'était certes pas lire seul ou de manière pensive (le terme « privé » renvoyait en effet plutôt à la sphère domestique³²²), mais au milieu du XVII^e siècle une solitude individuelle émerge, qui voit le corps se replier sur le livre. Ainsi le philosophe Leibniz, remarque Radu Ruciu (2013b), lisait Newton la pipe à la bouche, comme en témoignent les rousseurs qui traversent les pages d'un manuscrit brûlé par les brandons.

2.2.5.2.5.3 *Événements politiques et réactions marginales*

Selon H.J. Jackson, les lecteurs commencent ainsi au XVII^e siècle à prendre position dans les marges des textes, alors que la Guerre civile éclate en Angleterre. On trouve une évolution semblable dans l'étude de Nikolova-Houston (2009) sur 146 manuscrits slaves du XI^e-XIX^e siècles. Durant l'occupation ottomane, les marginalia de lecture témoignent non seulement d'une conscience nationale, mais également d'un désœuvrement face à l'envahisseur :

Oh! What a great need! Oh! What a great sorrow! Oh! What a great fear! Oh! What a great evil for all of us Christians! (Nikolova-Houston, 2009)

Cette évolution peut en partie s'expliquer par les transformations matérielles des manuscrits et de l'espace paginal dans le monde slave. En effet, avant l'invasion ottomane, les scribes, qui vouaient une adoration aux « mots de Dieu » (situés au centre), ne se risquaient qu'à écrire à l'extrême bord des marges. Mais pendant la période ottomane, l'église perdit de son autorité dans la production des normes manuscrites et la rareté du papier obligea les lecteurs à les utiliser à des fins multiples (notamment aux XVIII^e-XIX^e siècles). C'est pourquoi les notes marginales se diversifient et ne servent plus seulement à entretenir un dialogue avec le texte : les manuscrits deviennent des supports d'enregistrement indépendants du texte central et réutilisés en de multiples occasions, si bien qu'une véritable « polyglose » est perceptible dans ces marges, matérialisée le plus souvent par "Oh !", cris de scripteurs multiples venus certes exprimer leur désœuvrement mais conscients d'appartenir désormais à la même nation.

³²² Voir aussi Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée, t. III, De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1999.

2.2.5.2.5.4 Des marges contrôlées

Ce constat mérite d'être nuancé. Certes, « le » lecteur s'exprime de plus en plus en son nom et personnellement, mais du XVI^e au XVIII^e³²³ siècle, un nombre important de marginalia imprimées orientent la lecture (en 1605, 60 % des livres en contiennent une et 35 % sont abondamment annotés³²⁴). Ce sont la plupart du temps des livres théologiques, chargés de cadrer l'interprétation des textes bibliques mais le dispositif fut peu à peu étendu aux autres genres (littérature, histoire, droit) avec chaque fois des fonctions similaires. Les préliminaires comme les marginalia témoignaient en effet des mêmes stratégies rhétoriques et graphiques remarque Brayman Hackel (*Reading Material in Early Modern England*, 2009) : anticiper l'expérience de lecture (elles étaient situées avant le texte), encourager le lecteur à percevoir le meilleur sens d'un livre et l'inviter à le lire entièrement alors que la pratique du feuilletage (ou « lecture extensive ») se développait dans le même temps. Les épithètes mobilisées dans les préliminaires et les marginalia (« gentle », « friendly », « courteous », « discreet », « christian ») construisent ainsi le lecteur attendu. L'argumentation déployée inscrivait l'auteur dans un parcours intellectuel et doctrinal censé le protéger des « lecteurs hostiles »³²⁵.

Une anxiété, traduite par une métaphore (la machine à imprimer était comparée à une « grosse femelle » productrice de monstres³²⁶), se développe en effet à l'idée de laisser des livres à des lecteurs anonymes, alors que les abécédaires, de plus en plus diffusés, assurent le développement d'une littératie et, par conséquent, la possibilité d'un public étendu. En effet, la publication ne conduisit pas seulement à l'impression, mais à la mise en circulation d'un livre au-delà d'un cercle restreint et choisi de lecteurs identifiés, proches de l'auteur.

³²³ Caroline Dornier consacre par exemple un article à cette question à partir des « Notes, additions, intercalations : les incertitudes du statut textuel dans les Pensées de Montesquieu » (dans Jean-Claude Arnould et Claudine Poulouin (dir.), *Notes : études sur l'annotation en littérature*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2007, p. 63-72).

³²⁴ William Slights, *Managing Readers : Printed Marginalia in English Renaissance Books*, Ann Arbor (Michigan), University of Michigan Press, 2001.

³²⁵ « Critical Reader » ou « Ignorant Reader » comme le montre Randall Anderson dans « The rhetoric of paratext in early printed books »³²⁵ dans John Barnard et D.F. McKenzie (ed.), *The Book in Britain, t. IV, 1157-1695*, Cambridge (Grande-Bretagne), Cambridge University Press, 2002, p. 636-644.

³²⁶ Heidi Brayman Hackel, *Reading Material in Early Modern England. Print, Gender, and Literacy*, Cambridge (Grande-Bretagne), Cambridge University Press, 2009, p. 74-75.

2.2.5.2.6 XVIII^e-XIX^e siècle : popularisation et privatisation

2.2.5.2.6.1 Circulation des annotations

Les annotations accompagnent ce mouvement de circulation. H.J. Jackson (*Marginalia : Readers Writing in Books*, 2001) note que si les marginalia de lecture deviennent plus personnelles en Europe, elles font paradoxalement l'objet d'une circulation (et Jackson parle donc de « Royaume de la socialisation », point qu'elle reprendra et développera dans son livre consacré exclusivement aux marginalia des romantiques³²⁷). Les livres circulent en effet davantage : ils s'échangent, se prêtent, passent de mains en mains (pratique que les cabinets de lecture consacreront au tout début du XVIII^e siècle³²⁸); les annotateurs ont alors conscience que les inscriptions qu'ils laisseront seront lues. L'évolution du marché du livre et l'organisation matérielle de la page (les notes imprimées des éditeurs passent des marges au bas des pages au XVII^e siècle³²⁹) favorisèrent ainsi une évolution du statut du lecteur et de l'auteur, qui culmina dans l'invention de l'écrivain et sa fétichisation (voir Viala, 1985).

2.2.5.2.6.2 Transmission authentifiée

Certes, la circulation publique des annotations existait bien avant le livre imprimé ; la différence, c'est qu'elles ne sont plus transmises de façon anonyme (à l'exception de l'antiquité gréco-romaine ; voir McNamee, 2007). Autrement dit : l'arbre généalogique (le *stemma*) est plus facile à dresser. Pour le prouver, Jackson mentionne l'édition d'un livre qui est passé de mains en mains du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle et dans lequel chaque annotateur signe de son nom. La transmission des annotations identifiées, soucieuse d'un destinataire, est donc relativement récente. Ainsi de cet antiquaire (Francis Douce) qui annotait ses livres dans le but de les améliorer et de fournir à ses collègues, qui les consulteraient, une édition corrigée ; ainsi de cette lectrice (Mary Astell), intégrée dans un cercle de lecture, qui s'excusa d'avoir annoté l'un des livres qu'une autre lectrice lui avait prêtés (Lady Mary Wortley) ; ainsi des amis de Coleridge qui lui offraient leurs livres pour qu'il les annote. À cette époque, les annotateurs écrivent donc bien avec un lecteur en vue.

³²⁷ H.J. Jackson, *Romantic Readers : The Evidence of Marginalia*, New Haven, Yale University Press, 2005.

³²⁸ Roger Chartier, « Sociétés de lecture et cabinets de lecture en Europe au XVIII^e. Essai de typologie » dans *Sociétés et cabinets de lecture entre lumières et romantisme, Société de lecture*, 1995, p. 43-57.

³²⁹ Jacques Dürrenmatt, « Glissements de notes : gloses, commentaires et déviations », *Dix-septième siècle*, 224, 2004, p. 413-427.

À quelles évolutions historiques doit-on cette identification volontairement authentifiée ? On peut d'abord penser, en suivant l'histoire de la signature (Fraenkel, 1992), que « l'apposition autographe du nom propre » au XVI^e siècle, « où elle devient obligatoire » (p. 9), a progressivement amené les scripteurs à signer marginalement de leurs noms. On peut ensuite croire que le développement de l'intimité au cours des XVI^e-XVII^e siècles, comme on l'a vu (lecture dans le lit, repli sur le corps, développement d'un mobilier personnel), a favorisé ou accompagné « un nouveau régime identitaire fondé sur la permanence du soi, la répétition du même, par le truchement d'une maîtrise du corps et de la main. » (Fraenkel, 1992, p. 10) Or, c'est par l'écriture (ou plutôt : la temporalisation de soi par l'écriture) que naquit cette permanence. Comment *reconnaître* en effet la personnalité facétieuse de Gabriel Harvey (comme le fait Stern, 1979), de ses premières gammes scripturales et marginales à ses toutes dernières sur la même page, sinon en considérant que l'écriture fut pour lui, à travers la narration qu'elle autorise, le moyen d'assurer sa permanence ? Dans cette perspective, « le temps devient [bien] temps humain dans la mesure où il est articulé sur le mode narratif »³³⁰ et l'écriture et la page, par l'ordonnancement réflexif qu'elles favorisent, sont ses outils.

2.2.5.2.6.3 *Diversification des systèmes sémiotiques*

Cette singularisation progressive de l'écriture la rendit cependant plus difficile à déchiffrer :

I should call the period from 1820 to the present a period of ambivalence, but that surviving annotated volumes actually show little evidence of ambivalence. They are as confident as ever. What seems to have happened is that by and large readers retreated into themselves, and annotation became predominantly a private affair, a matter of self-expression. Annotating readers went underground. (Jackson, 2001, empl. 901)

Selon Jackson, la « privatisation » progressive des pratiques aurait ainsi conduit à la complexification des systèmes sémiotiques en Europe tout au long du XIX^e siècle. On peut cependant penser qu'un tel phénomène fut amorcé plus tôt, au cours du XVIII^e siècle. Dans ses *Mémoires lu dans la séance publique du bureau académique d'écriture* (13 novembre 1783), un maître écrivain (ou professionnel de l'écriture sous l'Ancien Régime) écrit en effet :

Le besoin d'accélérer les expéditions introduisit dans notre siècle la coulée...On se sert aujourd'hui de ces trois sortes d'écritures (la ronde, la bâtarde et la coulée). Mais la coulée,

³³⁰ Paul Ricoeur, *Temps et Récit, t. I*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1991.

infiniment plus expéditive, l'a emporté sur les autres et cette préférence a fait dégénérer l'écriture en France. Tout le monde veut écrire vite et personne ne veut commencer par s'assujettir à se régler la main par un long usage de la ronde et de la bâtarde, d'où il résulte des écritures cursives, qui n'ont ni règles, ni proportions, ni grâce et qui souvent deviennent illisibles.³³¹

Audisio et Rambaud (2008) concluent alors :

D'une manière générale, la tendance fut donc au XVIII^e siècle au "relâchement", à la "vulgarisation" de l'écriture, à la rapidité de l'exécution et à la négligence du "beau trait", au détriment de la lisibilité. (p. 64)

2.2.5.2.6.4 Prescriptions scripturales et contestations graphiques

Parallèlement, le XVIII^e siècle nord-américain – celui des colonies anglaises – et le XIX^e siècle adoptèrent l'injonction de la période élisabéthaine pour laquelle bien écrire rendait compte d'une bonne éducation qui consistait à bien s'asseoir, bien tenir sa plume et bien l'entretenir remarque Lerer (2012) dans un article sur les annotations d'enfants du XVI^e-XX^e. C'est pourquoi la belle écriture va aussi devenir l'affaire des femmes et de leur éducation : l'élégance, la beauté, la grâce devaient pouvoir s'obtenir par un ensemble de gestes scripturaux répétés pendant l'enfance et l'adolescence. On éduquait ainsi les corps notamment grâce à l'écriture, tout en reconnaissant paradoxalement sa capacité à développer une expression propre. Ecrire, c'était ainsi devenir libre, c'était devenir un citoyen, un américain, capable de commercer (rôle des hommes) ou de se mettre en valeur dans une correspondance, un journal, une carte de visite (rôle des femmes). Cette acquisition de la citoyenneté se faisait par mille répétitions, jusqu'à l'exécution parfaite du geste calligraphique dans les marges du livre, cependant incapables d'effacer les différentes tentatives nécessaires à sa réalisation. Cette violence corporelle s'exprime remarquablement dans un passage de *Wuthering Heights* (Les *Hauts de Hurlevent*, 1847) d'Emily Brontë (dont les marginalia ont, elles aussi, fait l'objet d'études) où les marginalia de jeunesse d'un des personnages (Catherine), qui marque ses livres de sa signature encrée, défie l'autorité et l'austérité d'une certaine littérature.

³³¹ MM. Harger, *Mémoires lu dans la séance publique du bureau académique d'écriture*, 13 novembre 1783 (cité par Audisio et Rambaud, 2008, p. 62).

2.2.5.2.6.5 Le « tabou » des marginalia

Une dernière évolution, repérée par Jackson (2001), est caractérisée par la privation des annotations. Le développement des bibliothèques au XIX^e siècle³³², qui se caractérise par une circulation plus réglementée des livres, impose en effet le « tabou des marginalia » : écrire dans les marges devient une pratique honteuse. Sherman (2009) note ainsi que Woolf voyait les marginalia comme une violation sexuelle, à la fois du texte et de ses lecteurs à venir.

2.2.5.2.7 XXe-XXIe siècle

2.2.5.2.7.1 Contrôle institutionnel

Les règlements institutionnels vont aujourd'hui en ce sens. La bibliothèque de Cambridge, dont l'université organisa en 2004 une exposition sur les annotations (« Marginalia and Other Crimes »), interdit dans le même temps d'écrire dans les livres, tout comme celle de la Sorbonne (ci-dessous). Celle de l'Université Laval à Québec est même allée jusqu'à s'offrir une campagne de communication pour sensibiliser les étudiants à cette question (ci-dessous).

<p>Détérioration, perte :</p> <ul style="list-style-type: none">• Chaque lecteur est responsable des documents empruntés sous son nom et ne doit en aucun cas les prêter à un tiers.• Toute annotation ou surlignage est strictement interdit. Les ouvrages sont vérifiés avant le prêt et à leur retour. Toute annotation et/ou surlignage fera l'objet d'une suspension temporaire du prêt ou d'un remplacement de l'ouvrage.• Tout livre perdu ou détérioré doit être remplacé ou remboursé par le lecteur. Pour plus de précisions, contacter le service du prêt à l'adresse pret@biu.sorbonne.fr.

Figure 20 - Le règlement de la bibliothèque de la Sorbonne³³³

³³² Voir le chapitre « La naissance des bibliothèques publiques » dans Marie-Françoise Cachin, *Une nation de lecteurs ? La lecture en Angleterre (1815-1945)*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2010, p. 67-82.

³³³ Source : <http://www.bibliotheque.sorbonne.fr/biu/spip.php?rubrique62>, le 10/02/2013.

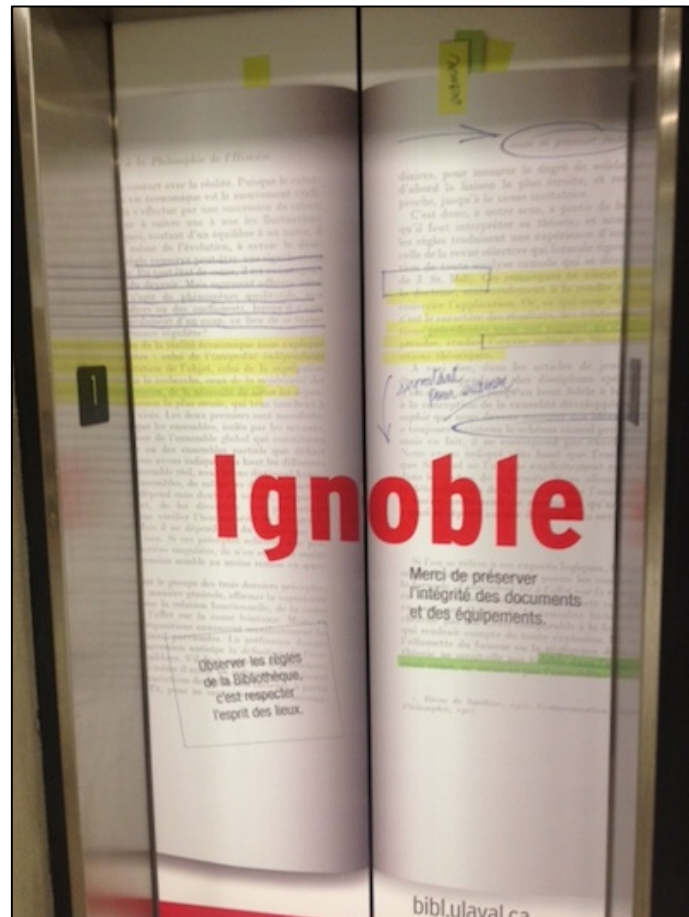


Figure 21 - Campagne de communication de la bibliothèque de l'Université Laval³³⁴

Or, si une telle attitude de préservation est évidemment compréhensible, elle prive cependant les étudiants d'un outil précieux de communication et d'entraînement intellectuel :

The efforts of librarians to keep their books in good shape are understandable, and their desire to preserve our textual heritage for those who come after us is admirable. But the current obsession with cleanliness poses some difficult questions about the role of libraries in the empowerment of readers. Lending libraries undoubtedly helped to spread literacy and learning to new groups of readers, and in turning marginalia from a tool to a transgression they also deprived those readers of one of their most powerful method for conversing with authors and other readers. (Sherman, 2008, p. 157)

Très tôt aujourd'hui, les élèves apprennent à ne pas écrire en marge. Selon Reuter (1986), l'expérience de la marge comme interdit remonte en effet à l'enfance : le maître semble dire « ici commence l'espace dévolu à mon savoir et à mon autorité ». Ainsi la marge est-elle le

³³⁴ Photographie prise en février 2012.

lieu d'une attente où l'élève se voit sanctionné et entretenu dans une position de soumission et d'apprentissage. Les analyses de Hubert et Hébrard (1979) d'une centaine de cahiers d'écoliers³³⁵ de 1867 à 1970³³⁶ révèlent en effet l'enseignement des techniques graphiques d'assimilation de processus (classer, ordonner, répertorier ; voir Billouet, 2010). Les marges et les annotations rendent ainsi visible la prescription d'un code graphique, qui témoigne des processus d'adhésion de l'élève à l'espace éducatif et social. Ecrire en marge revient à l'inverse à prendre conscience de soi et des processus vitaux et créatifs qui peuvent animer la main de l'enfant : « [q]uand la parole inarticulée a été refoulée dans [sa] gorge, ce sera sur cet écran mental que ressort un livre halluciné, avec ses graffiti » (Matthieu, 2010, p. 250). On doit probablement de telles figures, personnelles et « hallucinées », à l'adoption progressive et massive de l'écriture cursive dont les bases uniformes « se transforme[nt] à l'extrême en fonction des personnalités et de leur pratique » (Audisio et Rambaud, p. 51). En effet, comme le montre Billouet (2010) l'écriture a un effet sur l'intériorité du scripteur : c'est un exercice de subjectivation qui ne saurait être réduit à un simple assujettissement même si le XX^e siècle fut particulièrement riche en préconisations corporelles, scripturales et éducatives³³⁷.

2.2.5.2.7.2 *Mémoire des formes*

2.2.5.2.7.2.1 *Le miroir des marges*

Une dialectique incessante accompagne donc toujours les processus de lecture et d'écriture, dès lors qu'on les considère sous des angles multiples. Le rejet compréhensible manifesté par les bibliothèques est contrebalancé par l'intérêt porté par la recherche universitaire pour les marginalia de lecture. Les dizaines d'études utilisées dans le cadre de cette thèse en témoignent, tout comme les événements organisés depuis une vingtaine d'années par les musées et les universités. Celle de Chicago créa ainsi en 2012 l'exposition « On the Edge : Medieval Margins and the Margins of Academic Life ». À partir du livre fondateur de

³³⁵ Sur ces « écritures ordinaires » et pour la période ultérieure, voir aussi Jean-Pierre Albert, « Façons d'écrire. Approches anthropologiques de l'écriture ordinaire » dans Martine Poulain (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1993, p. 183-207.

³³⁶ De Jean Hébrard, on pourra aussi consulter un important volume : Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Fayard, 2000.

³³⁷ Le pédagogue Buisson demandait ainsi en 1923 dans les *Instructions officielles* : « Qu'il [l'élève] se tienne bien droit devant son cahier, le torse vertical, les deux avant-bras également appuyés sur la table, les yeux à trente centimètres environ du papier. [...] trop souvent, nos écoliers se courbent et se tordent devant leur page d'écriture, au grand dommage de leur colonne vertébrale, de leurs poumons et de leurs yeux. Mais, trop souvent, le mal vient, soit de la construction défectueuse des tables et des bancs, soit de la mauvaise disposition du cahier, soit d'une sorte de paresse physique qui laisse fléchir le corps. (cité par Dubuisson, 2010).

Michael Camille (*Image on the Edge : The Margins of Medieval Art*, 1992), auquel est rendu un vibrant hommage, l'exposition proposait une comparaison entre les décorations marginales des manuscrits médiévaux et la vie grouillante, marginale, du campus universitaire de Chicago. Si les marges matérielles témoignent donc de riches manipulations chargées de contester la légitimité du texte central en le parodiant et en se jouant de lui, les marges universitaires rendraient compte du même foisonnement (traditions, superstitions), de la même créativité et partagerait une vision commune avec le Moyen Âge. Ainsi de la même fascination pour le bestiaire animal, à la fois exprimée par les marges à drôleries des manuscrits gothiques³³⁸ et l'architecture de l'université avec ses gargouilles, devenues des mascottes pour les étudiants ; la flore, extrêmement présente, aussi bien dans les textes médiévaux, qui rappelle la proximité étymologique de la page et de la vigne, que dans les jardins universitaires, serait ainsi l'indice d'une culture en parallèle élaboration. La comparaison peut évidemment faire sourire mais elle révèle l'effort par lequel une époque se retourne sur elle-même³³⁹, cherchant à construire son histoire en établissant des liens de cohérence. La page et les marginalia culminent dans cette recherche, qui se présentent comme un miroir dans lequel l'homme, face à lui-même, élabore la fiction de sa présence.

2.2.5.2.7.2.2 *La manicule à l'écran*

Cette recherche de soi n'existerait cependant pas sans un instrument : la main. Si elle est relativement³⁴⁰ proscrite dans les marges des livres par les bibliothécaires, elle est omniprésente sur les écrans de nos ordinateurs, explicitement donnée à voir dans les icônes des « souris » et tapie dans chacune des fonctionnalités de manipulation à l'écran³⁴¹. Sherman (2009) fait en effet remarquer que les développeurs des systèmes informatiques et des

³³⁸ Sur cette question, voir Jean Wirth (dir.), *Les Marges à drôleries des manuscrits gothiques (1250-1350)*, 2008, Droz.

³³⁹ « Les grands corpus textuels constituent des espaces de projection, sur lesquels des communautés travaillent à élaborer leur propre identité, mettent à l'épreuve les cadres, les catégories, la validité de leur pensée, leur langue et leurs croyances, les principes constitutifs de leur société, l'amplitude et la cohérence de leur mémoire. [...] Les grandes traditions scripturaires sont des lieux où des sociétés, des communautés et certains de leurs membres travaillent sur eux-mêmes, grâce à la médiation des textes et de techniques intellectuelles [...] Par ces pratiques, par les décisions et les controverses qui les accompagnent parfois, les "gardiens de textes" expriment leurs conceptions de l'ordre, de la cohérence, de l'harmonie et de la vérité » (Jacob, 2001, p. 109-110)

³⁴⁰ L'université Laval autorise par exemple les annotations tant qu'elles restent discrètes.

³⁴¹ Ben Shneiderman, un pionnier de l'interaction homme-machine, parlait de l'activité transformative des développeurs, à partir de laquelle des lignes de commande devenaient des icônes et des objets sémiotiques tangibles, comme une activité de « direct manipulation » (Sherman, 2009).

interfaces graphiques eurent en tête, dès les origines, la fonction indexicale de la main. Ainsi fut créée dans les années 70 une main-curseur par l'entreprise SmallTalk. Sous l'influence des théories éducatives des années 80 (« bodily-kinetic intelligence ») la main devint jusqu'à aujourd'hui l'instrument de la scène pédagogique (Sherman, 2009) et son articulation au corps tout entier sert aujourd'hui des intérêts très différents, notamment marketing³⁴².

2.2.5.2.7.2.3 Une « clarté lumineuse »

Le recyclage des formes mémorielles de la culture conduit également à des ruptures « inconscientes » avec les conceptions intellectuelles du Moyen Âge ou à une inclination naturelle pour les Lumières. Stabilo écrit ainsi sur son site Internet, pour célébrer les 40 ans de sa marque et de son produit vedette (le stabilo BOSS) : « il suffit de surligner ou de souligner les passages importants d'un texte à l'aide de la pointe biseautée du BOSS... Pour qu'instantanément, ceux-ci sautent aux yeux avec une clarté lumineuse ! » (fig. 19)



Figure 22 - Le stabilo, figure des pratiques d'annotation contemporaines³⁴³

La lumière ne vient donc plus ni du livre ni de l'œil : elle est une production, elle implique un geste qui la libère, elle est une co-construction à partir de laquelle le texte gagne en intelligibilité ; le lecteur, surpris par son propre geste, en découvre alors les effets surprenants. Dans cette perspective, l'instrument d'écriture est le double et le miroir du scripteur. C'est pourquoi il peut rendre visibles les « traits d'une personnalité » (ci-dessous) : il n'est pas un médiateur, mais le prolongement même de la main de l'annotateur dont il révèle la présence.

³⁴² Voir Julia Bonaccorsi, « Une esthétique renouvelée de la “scène de lecture” : l'iconographie publicitaire de la lecture sur les tablettes numériques », *Mémoires du livre*, 3 (2), 2012, <http://www.erudit.org/revue/memoires/2012/v3/n2/1009350ar.html>. Source consultée le 10/9/2014.

³⁴³ Source : <http://www.stabilo.com/fr/sp/dossiers-pratiques>, le 10/05/2013.



Figure 23 - Les « traits d'une personnalité » révélés par Stabilo³⁴⁴

Comme le montre Fraenkel (1992), on doit le développement de ce type de graphologie « “rationnelle et psychologique” » (p. 211), dont se pare ici le Stabilo pour faire valoir sa qualité instrumentale, à une « demande sociale » (p. 210). La multiplication des manuels d'élucidation des crimes au XX^e siècle favorisa en effet l'émergence d'un paradigme indiciaire et d'un nouveau modèle épistémologique, en grande partie popularisés par Carlo Ginzburg. Dès lors, « les signes de l'identité deviennent des signes d'identification » (p. 211) et l'écriture, le geste d'écriture, la main scripturale apparaissent comme des preuves indiciales.

2.2.5.2.7.3 *Pratiques d'annotation*

2.2.5.2.7.3.1 *Étudiants*

Le développement important des études sur les surlignements à partir des écrans semble confirmer l'intérêt porté à ce type d'annotation ou de marginalia de lecture. Ces études ont en effet essentiellement porté depuis les années 30 (la première date de 1938) sur l'annotation dans les milieux étudiants ou chez les professionnels du savoir (Encadré 4). Elles révèlent par ailleurs une mémoire discursive à l'œuvre, qui travaille le langage, les interfaces et les études

³⁴⁴ Source : <http://www.stabilo.com/fr/sp/dossiers-pratiques>, le 10/05/2013.

chargées d'en rendre compte. Ainsi l'étude de Porter-O'Donnell (2004) porte-t-elle sur le surlignement jaune, figure métonymique de l'activité de lecture-écriture ; elle ne renvoie donc plus seulement à une marque (le Stabilo) mais à un instrument qui peut, parce qu'il circule socialement, devenir une représentation signifiante. Ainsi tous les logiciels d'annotation ont aujourd'hui tendance à utiliser la couleur jaune dans l'activité de surlignement et d'annotation, qui renvoie précisément à celle d'un instrument qui a contribué à la populariser.

Encadré 4 - Les études sur la pratique du surlignement à l'écran.

Nous surlignons plus (à 82 %) que nous ne commentons un texte (Marshall, 2013). Il était donc normal que les études sur les marginalia de lecture portent sur cette activité. Ces études ont notamment montré que les professionnels du savoir avaient besoin de la lecture de leurs pairs matérialisée par leurs traces (Luff, Heath, et Greatbatch, 1992). Pour celui qui les produit, au contraire, les passages surlignés/soulignés permettent évidemment d'identifier des informations dites superficielles (« vocabulaire, qui, quoi, quand, où et pourquoi »; Porter-O'Donnell, 2004), mais également de se rendre plus présent au texte (certains annotateurs surlignent absolument tout d'une page, moins pour rendre saillantes certaines parties que pour s'obliger à une concentration de tous les instants; Bélanger, 2010). De manière générale en effet, on se souvient bien mieux lorsque l'on souligne/surligne (Crouse et Idstein, 1972). C'est l'activité même (le geste) qui produit des résultats positifs car la lecture de passages soulignés génère moins d'attention (Rickards et August, 1975). Comme le montrent Rickards et August (1975), un passage abstrait avec des surlignements déjà effectués est mieux assimilé qu'un passage plus simple, moins technique, qui ne contiendrait pas de surlignements. Mais un passage abstrait déjà surligné (par le professeur, par exemple) est moins bien compris qu'un passage abstrait que l'élève est chargé de surligner lui-même (confirmé par Peterson, 1992; Silvers et Kreiner, 1997; Rocchio et Schnell). Enfin, l'assimilation est plus grande si l'élève est libre et si on ne lui donne aucune instruction.

L'Internet et le Web contemporains participent de cette popularisation. Il suffit, pour s'en convaincre, de faire une simple recherche sur Instagram ou Twitter (le lundi a été décrété journée des marginalia sur ce réseau dit social) avec le « technomot »³⁴⁵ #marginalia, adopté

³⁴⁵ Ce terme, proposé par Marie-Anne Paveau, permet de comprendre (et de rendre compte de) la réalité matérielle et biface du « hashtag », partagée entre le linguistique et le technique. Voir Marie-Anne Paveau, « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique » dans Liénard, F. (coord.),

par un large public d'étudiants qui se mettent en scène avec des photos d'un ensemble d'instruments et de supports (post-it, surligneurs, stylo, feuilles, livres, etc.) On retrouve par exemple souvent des post-it ou des stickers (ci-dessous) qui matérialisent et sémiotisent les efforts consentis par l'étudiant durant son année universitaire. Les plans réalisés, surplombants ou grossissants, traduisent ainsi la densité du travail effectué. Ce n'est, par conséquent, jamais le contenu du post-it qui compte, mais leur accumulation densifiée.



Figure 24 – Image d'annotation n°1 postée sur Instagram³⁴⁶

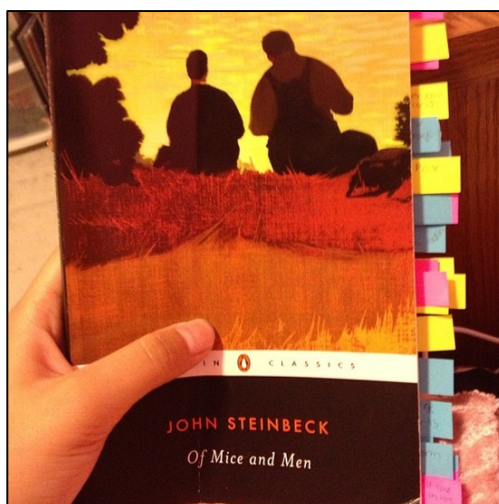


Figure 25 – Image d'annotation n°2 postée sur Instagram

Culture, identity and digital writing, Epistémè 9, Revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées, Séoul, Université Korea, Center for Applied Cultural Studies, 2013, p. 139-176.

³⁴⁶ Toutes ces images proviennent d'une « collecte » réalisée en 2012 et disponible à cette adresse : <http://pinterest.com/sobookonline/collecte-d-annotations-postees-sur-instagram/>.

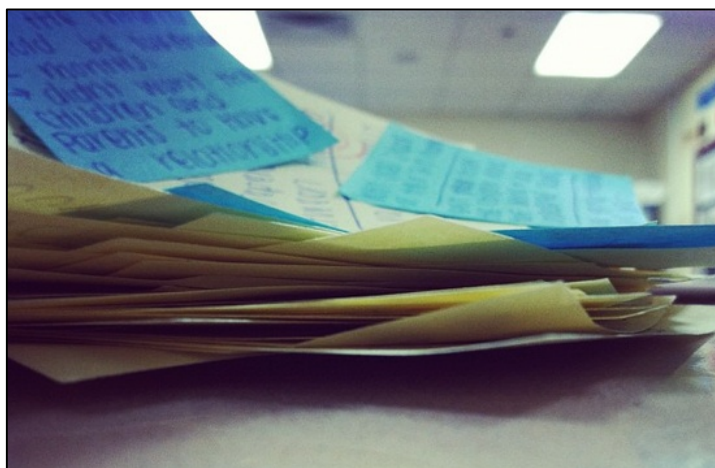


Figure 26 – Image d’annotation n°3 postée sur Instagram

Ces post-it s’organisent dans des séquences narratives. Dans l’image ci-dessous, par exemple, l’annotatrice ajoute en commentaires sur Instagram : « From one book »³⁴⁷. Démonstration évidente du travail effectué, de la charge investie dont rend compte le rassemblement des post-it en une masse concentrée de manière à frapper le spectateur qui assiste là à un numéro de prestidigitation : comment, en effet, a-t-on pu accumuler un tel matériau dans un espace si resserré (le livre) ? Comment expliquer que la partie soit plus importante que le tout ?



Figure 27 – Image d’annotation n°4 postée sur Instagram

Mais le tas, c’est aussi l’exaltation à arracher, une à une, les « chaînes » du travail scolaire et universitaire et la jouissance à les exhiber comme preuve d’une liberté enfin retrouvée. Ainsi de cet étudiant qui précise en commentaire Instagram de l’image ci-dessous la destination des post-it (« #trash ») et les raisons de son geste (« #end#of#the#year#summer »).

³⁴⁷ Source : http://followgram.me/i/191371486416624167_18265021.



Figure 28 - Image d'annotation n°5 postée sur Instagram

Dans d'autres cas, le tas s'organise dans une savante mise en scène qui semble composer la pierre tombale d'un livre, recouvert de feuilles d'automne jaunies par le temps de l'écriture :



Figure 29 - Image d'annotation n°6 postée sur Instagram

L'annotation participe dans ces conditions d'une narration de soi, qui peut s'organiser dans une toposyntaxe (ci-dessous), qui révèle un souci de communication. Si, en effet, les images d'annotations sont publiées sur un espace dit social, elles sont en fait adressées à des pairs (à des camarades de classe), c'est-à-dire à une communauté restreinte d'interprétation. C'est pourquoi elles sont le plus souvent accompagnées d'une contextualisation paratextuelle.

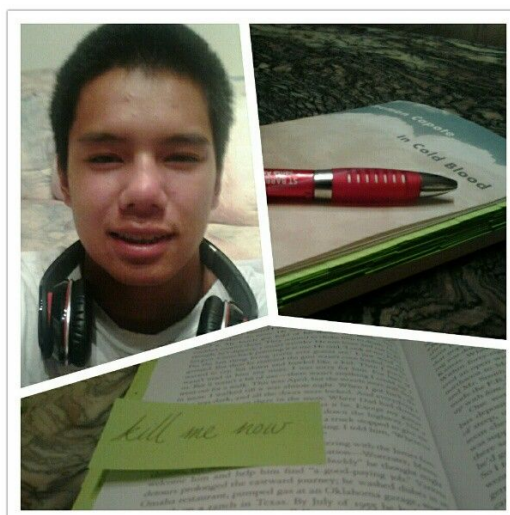


Figure 30 - Un récit-cadres à partir d'une « marginalia »³⁴⁸

L'inscription de l'annotation dans le réseau, dans un espace éditorial notamment constitué de statuts et de commentaires, transforme donc la lecture de son image. On est ainsi amené à comprendre ces éléments énonciatifs non plus comme des textes étrangers à cette image, mais comme cette image même ou comme l'une de ses marges qui travaille son interprétation (c'est le positionnement de l'« énonciation médiatique » ou de l'« écologie du discours »³⁴⁹).

2.2.5.2.7.3.2 Professionnels du savoir

Une autre catégorie d'annotateurs sur les réseaux concerne traditionnellement les professionnels du savoir. Le 30 décembre 2011, Sam Anderson, critique au New York Times, publia ainsi sur une page ses marginalia qui rendent compte d'une année entière de lecture :

³⁴⁸ Source : <http://fr.pinterest.com/pin/149181806378094634/>, le 5/11/2012.

³⁴⁹ Voir Marie-Anne Paveau, « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique », dans Liénard, F. (2013, coord.), *Culture, identity and digital writing, Epistémè 9*, Revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées, Séoul : Université Korea, Center for Applied Cultural Studies, 2013, p. 139-176.

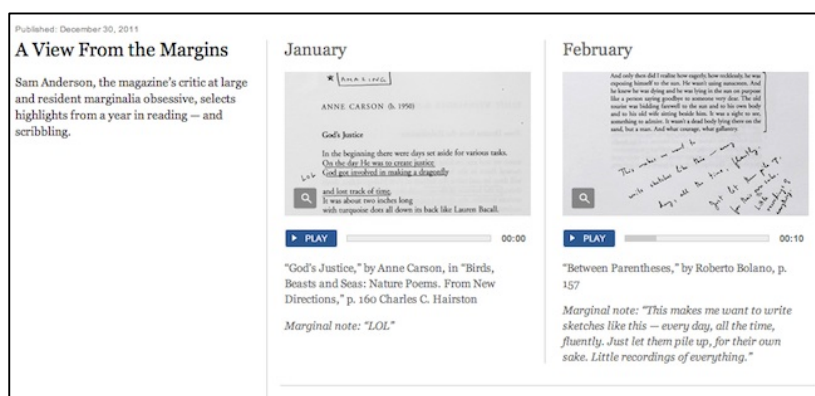


Figure 31 – « A View From the Margins » : les marginalia de Sam Anderson³⁵⁰

Mais Sam Anderson ne s'est pas contenté de les publier : il les a éditorialisées, informatisées d'abord puis complétées par des médias sonores et des indications temporelles. À chaque mois correspond ainsi une marginalia, inscrite dans une narration qui permet, encore une fois, à la Renaissance comme aujourd'hui, au lecteur de se retourner sur lui-même et ses artefacts.

Dans le contexte de la « textualité électronique » qui, selon Roger Chartier (2013), est un « monde de fragments décontextualisés, juxtaposés, indéfiniment recomposables, sans que soit nécessaire ou désirée la compréhension de la relation qui les inscrit dans l'œuvre dont ils ont été extraits. » (p. 13), ce geste a une valeur importante. Il consiste en effet à s'appuyer sur une rhétorique du cadre, propre à l'histoire de la page, pour tirer les signes du désordre du monde : « Définir un cadre, c'est définir une fonction et un mode opératoire. Dessiner un cadre, c'est extraire son corps du chaos.[...] Tracer les limites est un acte ontologique » (Souchier, 1999, p. 23). Mais les marges du texte commenté, dans le dispositif de Sam Anderson et du New York Times, ne signalent pas au lecteur son existence : les marginalia, au contraire, détachées de leur contexte, servent à leur propre marginalisation. Ce n'est en effet pas tant ici l'annotation qui compte que le commentaire porté par son auteur sur ses marginalia de lecture, dans lequel abondent les marques énonciatives (« me », « I », « Feel », etc.). Le cadre retrouve ici sa fonction de sacre auctorial³⁵¹ : il signe la présence de

³⁵⁰ Source : <http://www.nytimes.com/interactive/2012/01/01/magazine/sam-anderson-marginalia.html>. Consultée le 31 janvier 2012.

³⁵¹ Dans la tradition lyrique persane et dans la Rome antique, le cadre est en effet l'autre nom du sacre. Voir Paola Orsatti, « Le manuscrit et le texte : éléments pour une interprétation du maxlas dans la poésie lyrique persane » dans François Déroche et Francis Richard (dir.), *Scribes et manuscrits du Moyen-Orient*, Paris, BnF, p. 281-293.

l'annotateur, qui prend le pas sur les œuvres commentées, c'est-à-dire sur leurs auteurs. C'est pourquoi Milad Doueïhi (2011) peut écrire dans *Pour un humanisme numérique* :

L'identité numérique devient le site d'un conflit d'autorités et de légitimités. Son potentiel polyphonique comme sa traçabilité, ses modalités de présentation comme ses représentations iconiques, ses appartenances à des communautés différentes et souvent soumises à des formes d'intelligibilité différentes, voire contradictoires, sont tous des éléments qui mettent en relief la banalisation du geste éditorial dans la culture numérique. (p. 171)

Un nouvel ordre semble en effet émerger, qui accompagne les transformations de la page, de l'écriture, de l'identité et redistribue ainsi les rôles, les pouvoirs et les savoirs (Encadré 5)

Encadré 5 - Un conflit entre des lecteurs et des auteurs : l'« affaire GoodReads ».

Une telle redistribution a donné lieu à un conflit qu'a eu à gérer le réseau de lecteurs GoodReads³⁵² durant l'été 2012. Des « bandes organisées » de lecteurs furent en effet accusées de terroriser des auteurs en publiant massivement des critiques chargées de défaire leur réputation. Un site (« Stop the Goodreads Bullies »³⁵³) fut ainsi créé pour dénoncer à la fois les exactions des lecteurs et les exagérations des auteurs, parfois accusés d'être trop susceptibles ou incapables de recevoir une critique. En poussant les utilisateurs à produire des contenus, ces réseaux en font des auteurs, qui exigent dès lors un statut et demandent à être rétribués symboliquement voire économiquement. Mais ils découvrent inévitablement que l'affranchissement promis n'était qu'une mise en scène, comme le révèle la distinction toujours bien présente entre des profils « auteurs » et des profils « lecteurs ». Ainsi :

La question est de savoir quel est le statut de ce “nouvel” auteur des réseaux. En effet, l'émergence d'outils d'écriture présentés comme dispositifs d'autopublication assigne éditorialement à leurs utilisateurs une fonction d'auteur : l'amateur/l'utilisateur est comme “auctorialisé”, il est “fait auteur” par la dimension performante et instituante des dispositifs; et symétriquement, tout auteur de textes est en quelque sorte, si l'on autorise le néologisme, “amatorialisé”, ramené au rang d'utilisateur assisté, doté simplement d'un projet d'édition. (p.

³⁵² <https://www.goodreads.com/>.

³⁵³ Source : <http://www.stopthebullies.com/>.

2.2.5.2.7.3.3 Programmation lettrée et « scribes » de l'informatique

Une dernière pratique de l'annotation des textes est particulièrement bien représentée par les « scribes de l'informatique » : les codeurs. Ces derniers furent en effet encouragés, dans les années 80-90, à documenter leur code pour le rendre le plus compréhensible possible par des humains. Un codeur de livres numériques (Jiminy Panoz) est à ce titre très explicite :

le développeur de livres numériques est en partie interprète : il doit traduire correctement et simplement, afin de mieux se faire comprendre. Dans bien des cas, un logiciel qui automatise cette interprétation échouera à remplir cet objectif. L'humain devra donc repasser derrière lui pour corriger.³⁵⁴

Cette activité et les objets ainsi réalisés furent respectivement qualifiés de « programmation lettrée » par Donald Knuth en 84 et d' « œuvres littéraires ». Le modèle alors préconisé était celui du professionnel de l'écriture : « Such an author, with thesaurus in hand, chooses the names of variables carefully and explains what each variable means »³⁵⁵. Depuis, les codeurs informatiques n'ont cessé d'être encouragés³⁵⁶ à documenter leurs « créations littéraires ».

La gestion, l'intégration et la disposition des annotations intégrées au code informatique dépendent de chaque langage de programmation³⁵⁷. Un code se présente sous la forme de lignes de programmation qui se suivent ; l'introduction des annotations conduit donc à une distinction graphique spécifique. On distingue trois catégories³⁵⁸ : les commentaires en pleine

³⁵⁴ Jiminy Panoz, « Code » dans *Le B.a.-ba. du livre numérique*, Chapal&Panoz, 2013. Le livre (format ePub) est téléchargeable à cette adresse : <http://jiminy.chapalpanoz.com/livre-gratuit-le-b-ba-du-livre-numerique/>.

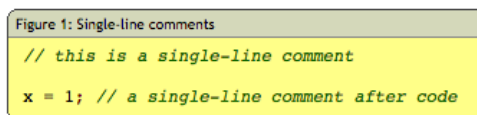
³⁵⁵ Donald Knuth, « Literate Programming », *The Computer Journal (British Computer Society)*, 27 (2), p. 97.

³⁵⁶ Par exemple : Denis Krukovsky, « How to Write Comments », 19 juillet 2005, <http://dkrukovsky.blogspot.fr/2005/07/how-to-write-comments.html> ; James Edwards, « Comment-Driven Development », 10 octobre 2007, <http://www.sitepoint.com/comment-driven-development/> ; David Njoku, « How to make comments the most important 'code' you write », 23 novembre 2011, <http://allthingsoracle.com/how-to-make-comments-the-most-important-code-you-write/>.

³⁵⁷ Voir une liste détaillée ici : [http://en.wikipedia.org/wiki/Comparison_of_programming_languages_\(syntax\)#Comments](http://en.wikipedia.org/wiki/Comparison_of_programming_languages_(syntax)#Comments). Source consultée le 20/9/2014.

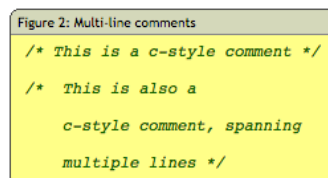
³⁵⁸ Voir : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Commentaire_\(informatique\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Commentaire_(informatique)). Source consultée le 20/9/2014.

ligne (le commentaire est alors introduit par un signe comme # ou // ; chaque ligne doit être éditée pour être reconnue comme un commentaire) ; les commentaires en fin de ligne (le commentaire est introduit par un signe sur une ligne de code et se termine automatiquement à la fin de la ligne) ; les commentaires en bloc (l'introduction et la fin du commentaire sont indiquées par le codeur grâce à des signes comme (et), /* et */, <!-- et -->; ainsi, chaque ligne n'a pas besoin d'être éditée comme introduisant un commentaire). Dans « Using the Right Comment in Java »³⁵⁹, un spécialiste du langage Java donne les exemples suivants :



```
Figure 1: Single-line comments
// this is a single-line comment
x = 1; // a single-line comment after code
```

Figure 32 - Commentaires en fin de ligne³⁶⁰



```
Figure 2: Multi-line comments
/* This is a c-style comment */
/* This is also a
   c-style comment, spanning
   multiple lines */
```

Figure 33 - Commentaires en bloc

Le plus frappant et instructif, c'est que ces commentaires empruntent à la culture livresque et à la tradition philologique ses moyens et son vocabulaire. Ainsi, dans « How to make comments the most important “code” you write », un codeur fournit une typologie des commentaires dont la première forme consiste à produire une « préface » (« prefacing ») :

This is the practice of starting each programming unit with a block comment that briefly describes it. Ideally, the preface should not be overly long, and it should summarize the purpose of its programming unit. The advantages of prefacing are twofold: it is a useful tool for any maintainers who may need to understand the code in the future; but it can also be beneficial for the developer writing the code, helping to concretize his purposes in his mind.

³⁵⁹ Source : <http://javadude.com/articles/comments.html>, [s.d], consultée le 20/9/2014.

³⁶⁰ Les captures d'écran ont été réalisées le 20/9/2014 à partir de l'url donnée à la note précédente.

La « préface » a essentiellement trois fonctions : elle fournit un résumé des objectifs du code, elle assure la pérennité de sa signification, en le rendant compréhensible pour des lecteurs futurs, qui n'ont pas nécessairement connaissance des conditions de production du code. Enfin, la « préface » est un procédé réflexif qui permet au codeur de conscientiser ses actions.

Parmi la typologie proposée par ce codeur figure également la forme « revision history » :

It can be useful to maintain a history of revisions that a programming unit has gone through. Typically, this revision history will be part of the comment preface block, and will note the name of the developer who has made a change, the date and a short description of the change, including the factors that necessitated it. [...] Anyone maintaining your code in the future will thank you for including a revision history. The identity of the developer who has made a particular change is not so important, however, it may one day be vital to know when a change was made and why.

Ce passage est très informatif. C'est en effet la preuve que la programmation est une activité lettrée et savante, du moins si on la compare à la pratique des bibliothèques d'Alexandrie :

A la transmission du texte s'ajoutait une tradition spécifique, où se conservait la mémoire de ces différentes interventions critiques, l'histoire de ces lectures savantes. Le commentaire, dès les Alexandrins, était l'un des lieux du travail éditorial, explicitant les corrections suggérées par les signes marginaux. (Jacob, 2003, p. 29)

Les commentaires sont en effet pour le codeur le moyen de déterminer la responsabilité des états du « texte » en affectant à chacun d'entre eux un auteur identifié. Le code s'inscrit donc dans une temporalité et une vie longue qui permettent à une chaîne de *lecteurs* d'en retrouver les étapes, d'en comprendre les particularités, d'en saisir les *styles* d'écriture et les objectifs.

2.2.5.2.7.4 Le Web, l'annotation et l'informatique

Les relations entre l'informatique et l'annotation sont donc anciennes et les acteurs à s'être intéressés à cette relation nombreux. Les universitaires, certes, comme en témoigne le lancement de plusieurs initiatives (*AnnotatedBooksOnline*, *Textu*, etc.³⁶¹), les acteurs du Web, également (on a rencontré dans le chapitre I la conférence *Annoto Ergo Sum* par exemple),

³⁶¹ Voir Marc Jahjah, « Les Digital Humanities et la question de l'annotation collaborative », 2 novembre 2012, <http://marginalia.hypotheses.org/20754>.

mais aussi les industriels, qui mobilisent des stratégies rhétoriques pour faire adopter ces outils. L'annotation est en effet articulée, par des entreprises comme Samsung, à des discours sur la difficulté supposée des élèves à se concentrer que l'« interactivité » viendrait pallier :



Figure 34 - La « classe interactive » de Samsung et Copia³⁶²

Tourné vers l'écran, qui fixe le regard, l'élève n'a plus qu'à suivre le doigt du professeur dont le travail consiste essentiellement à articuler un espace de communication (la classe) avec un document annoté. Le « pouvoir-écrire » de l'étudiant s'incarne ainsi dans les solutions de Samsung et Copia, qualifiées de « sociales » parce qu'elles assureraient la captation de l'attention de l'étudiant à partir de stratégies de mises en tension permanentes.

Ce constat peut être fait à partir des réseaux et des entreprises que nous étudierons dans la deuxième partie de cette thèse. Sous leur effet, la marge semble être devenue et ce, dès 2008, avec l'avènement de BookGlutton jusqu'à aujourd'hui (et la multiplication des dispositifs marginaux : ReadMill, Kindle, iBooks, MobNotate, Open Margin, SubText, etc.) l'outil par lequel, sous couvert de liberté et dans le prolongement des discours idéologiques du Web dit « 2.0 », le lecteur semble en effet encouragé à produire sans cesse des marginalia de lecture.

2.3 Conclusions partielles

Peut-on conclure, même partiellement ? Le parcours proposé dans ce chapitre mériterait en effet des développements plus longs et le spécialiste de chaque aire considérée trouverait sûrement beaucoup à redire. J'ai cru cependant utile de tenter cette exploration, ne serait-ce

³⁶² Source : <http://www.samsung.com/global/business/mobile/solution/education/samsung-smart-school>, le 9/02/2013).

que pour éviter les simplifications en suivant des transformations historiques et des pratiques hétérogènes aux mêmes époques. S'il y a donc probablement une continuité altérée, il y a aussi des invariants persistants. Bref, on pourrait résumer ce parcours par une formule un peu cavalière : « ce n'est jamais tout à fait pareil mais ça y ressemble un peu quand même ».

On peut néanmoins déceler quelques étapes, évolutions ou altérations. À la faveur de transformations matérielles, conceptuelles, identitaires, économiques, corporelles, il semble en effet que nous ayons fini non seulement par annoter des textes mais en plus par nous engager personnellement dans leurs marges. On peut par exemple penser que la libération des marges au cours des XVI^e-XVIII^e siècles a probablement permis aux lecteurs de les occuper, alors qu'un nouveau rapport à l'intimité et une nouvelle conception de l'identité émergeaient.

Quelle place tient la lumière dans cette émergence ? Du Moyen Âge, où Hugues de Saint-Victor invitait le lecteur à se mettre en contact du livre pour s'absoudre, à notre époque, où l'écran de l'ordinateur se passe du soleil, l'histoire de la lumière est en partie celle de conquêtes, qui ont progressivement vu l'homme se passer des rayons « divins »³⁶³. Peut-on, dès lors, croiser ce constat avec l'affaiblissement des autorités par les humanistes ? Les textes humanistes portent-ils par exemple une nouvelle conception de la lumière qui les aurait amenés à se défaire des tutelles textuelles ? Et que penser de l'évolution de l'identité et de l'individu sous les Lumières ? Ont-ils bénéficié de nouvelles représentations, qui pourraient être décelées dans les marges des livres ? Ces questions, qui pourraient constituer les jalons d'une histoire des pratiques d'annotation, serviront pour l'instant et seulement à orienter l'analyse de nos dispositifs. En effet, poser la question du statut de la lumière, au cours des siècles, semble fournir des pistes fructueuses à l'analyse des dispositifs matériels d'écriture.

Les choses ne sont pourtant jamais si simples ou linéaires. Dans le cas de l'informatique, par exemple, certes l'écran semble se passer du divin, mais c'est pour mieux le concurrencer. L'accessibilité à certaines parties de la machine révèle ainsi une dimension quasi religieuse : le profane, captivé par la lumière ou l'œil de l'écran, charge sa partie invisible de mystères,

³⁶³ Ainsi, la pensée picturale et technicienne, à travers le développement des technologies illuminatives (chandelles, bec à gaz, électricité, éclairage public, ampoule, lampes de chambre, etc.), exprime du XVIII^e au XX^e siècle cette volonté de se construire indépendamment de la lumière divine, qu'elle tente parfois de masquer (ce sont les lumières des villes qui empêchent de voir le ciel). Un tel programme correspond à celui des philosophes des Lumières, qui prirent en partie Newton pour modèle (Voltaire faisait du rayonnement physique la source de toute vérité ; Changeux, 2005). Ainsi Diderot attribua-t-il à la seule éducation le pouvoir de donner à l'aveugle en rémission le sens des formes (*Ibid.*). Voir le numéro des *Cahiers de médiologie* consacré à *Lux : des lumières aux lumières* (10, 2, 2000).

que seuls maîtrisent les scribes informatiques (les codeurs). Dès lors, la lumière de l'écran, qui signe la conquête définitive de l'homme sur la divinité (un objet se passe d'elle), peut se lire aussi comme le signe paradoxal de nouvelles croyances et d'un nouvel ordre. De la même façon, l'écran est peut-être un « immense atelier de représentations avec ses “boutons”, “pages”, “sites”, “manchettes”, “onglets” » qui « font appel à la mémoire des matérialités de la culture » (Jeanneret, 2012, p. 398) mais de l'hypertexte aux « réseaux sociaux », l'écriture sur les écrans dessine aussi une histoire dans laquelle se lisent à la fois des recyclages et des tentatives pour dépasser l'héritage du livre et de la page (Jahjah, 2015).

3 Conclusion de la première partie

Afin de mieux comprendre ce qu'était une marginalia de lecture, je me suis donc livré dans le premier chapitre à une vaste exploration de la littérature sur le sujet, en passant de disciplines (études littéraires, philologie, bibliologie, etc.) en disciplines (anthropologie, histoire, etc.), afin de mettre au jour la complexité d'un terme devenu banal mais difficile à saisir, comme il se charge de valeurs différentes, chaque fois qu'il passe le seuil des mondes sociaux et des publics qui s'en emparent. Au terme de ce parcours, j'ai choisi de considérer qu'une marginalia était davantage un rapport entretenu avec un objet (un texte, par exemple), qu'une production textuelle située marginalement. Cet angle permet, d'une part, de comprendre pourquoi tant d'acteurs s'en saisissent (un rapport implique un investissement), d'autre part de prendre en compte un ensemble de paramètres souvent oubliés (instruments, interactions, transformations sémiotiques, etc.) et enfin d'inscrire les dispositifs graphiques et techniques que j'étudie (ceux de Kobo, d'Amazon et de Readmill entre autres) sous son appellation.

La diversité de leurs formes et de leurs fonctions, leurs transformations et les acteurs qu'elles impliquent, nécessitent ainsi qu'un vaste plan méthodologique soit déployé pour les étudier. Les enquêtes scientifiques menées depuis des années s'accordent en effet à peu près toutes sur la difficulté qu'il y a à les mobiliser, par exemple pour reconstituer l'« univers mental » d'un lecteur donné. Or, des entreprises les exploitent bien actuellement, en les faisant sortir du cadre de leur production, ou en les exposant à la vue d'un large public, alors même que seules des communautés restreintes de communication peuvent a priori les saisir. Ces entreprises les

lient par ailleurs à des profils identifiés de lecteurs et les chargent implicitement de valeurs en les revendant à des éditeurs ou dans des livres (dits) « augmentés »/ « enrichis ».³⁶⁴

Cette exploitation ne va pourtant pas de soi. Car elle semble être le fruit de la lente évolution de l'identité, de dispositifs graphiques, de statuts symboliques et de conceptions du monde, qui se sont peu à peu succédé dans l'histoire occidentale européenne. Apposer une marque, éventuellement dans une marge, n'est pas un acte simple : encore faut-il qu'elle soit libérée, c'est-à-dire que les artisans de la lisibilité consentent à la laisser vacante pour accueillir d'autres énonciations. Comprendre les présupposés des entreprises étudiées (valeur des marginalia, la marge comme interface d'écriture entre lecteurs et auteurs, etc.) nécessitait de mener une exploration historique, matérielle, philosophique, qui permit de mettre au jour plusieurs ordres, liés aux transformations de la page, de l'identité, de la politique et de l'économie dont la culture numérique pourrait être le prochain, comme elle semble redistribuer les rôles et assigner du moins à la lumière et à l'individu une nouvelle place.

³⁶⁴ C'était d'ailleurs le cas au XVI^e siècle remarque Anne Blair (2010) où des éditions « augmentées » de quelques annotations étaient vendues pour augmenter les chiffres de vente d'un livre.

Partie II : Formes

La seconde partie est une vérification des hypothèses 1 et 2 (industrialisation des marginalia de lecture ; captation d'un imaginaire lettré ; conversion ou reconfiguration des pratiques, des formes et des fonctions des catégories traditionnelles du savoir). À la suite du parcours historique entrepris sur les marginalia, je les identifierai comme une pratique exercée par des savants, des « travailleurs du savoir » bien identifiés ou des lecteurs « simplement instruits » qui manifestent des compétences spécifiques dans des situations précises (capitalisation de l'information, par exemple). Dans cette perspective, comment comprendre que des « réseaux sociaux » d'annotation de « livres numériques » s'adressent à une audience élargie, invitée à prendre possession de pratiques confidentielles ? On montrera d'abord que nos dispositifs captent les formes *stéréotypées* de la culture du livre et de l'écriture, dans le but de construire des espaces scripturaux reconnaissables, alors que les gestes, les pratiques et les instruments impliqués par ces dispositifs sont différents. La « conversion » commence ainsi par la naturalisation de « nouvelles technologies »³⁶⁵. Elle se poursuit dans la reconfiguration des marginalia, anticipées dans des cadres d'écriture et par le code informatique, qui en font surtout des formes textuelles à partager et partageables, c'est-à-dire socialement signifiantes.

³⁶⁵ Pour une critique de cette expression, voir Yves Jeanneret, *Y'a-t-il (vraiment) des technologies de l'information et de la communication ?*, Presses universitaires du Septentrion, 2007.

1 Captation des formes stéréotyp(is)ées³⁶⁶ de la culture du livre et articulation avec celles de la culture numérique

Comment sont travaillées par Kobo, Readmill et Amazon les formes culturelles, matérielles et historiques des marginalia de lecture identifiées dans la première partie ? Comment apparaissent dans ces réseaux la culture et les pratiques qu'elles recouvrent, ainsi que les conceptions intellectuelles et philosophiques (la liberté du scripteur, le rôle de la lumière, la conquête des marges, etc.) identifiées précédemment ? Ces questions sont dépendantes de la deuxième hypothèse, en partie traitée dans ce chapitre, selon laquelle les entreprises étudiées capteraient un imaginaire typifié de la culture du livre, en mobilisant tout un arsenal de signes métonymiques (vieux livre, plumes d'écriture, pages, etc.). Cette captation s'articule par ailleurs aux signes métonymiques de la culture numérique (téléphone, écran, etc.) qui doit encourager à l'adoption de nouveaux dispositifs de lecture et d'écriture.

1.1 Un flou nominatif

La vérification de cette hypothèse nécessite que soit d'abord interrogée la manière dont nos entreprises présentent les utilisateurs de leurs dispositifs (sous quelles mentions apparaissent-ils ?) et les marginalia de lecture (sont-elles, par exemple, explicitement évoquées) ? On recourra à l'analyse du discours et de l'énonciation pour identifier ces positionnements.

1.1.1 Qui a recours aux pratiques d'annotation ?

Je commencerai par préciser le champ d'application et les acteurs qui mobilisent les marginalia de lecture afin de saisir les écarts pris avec elles. Ces dernières appartiennent d'abord au domaine des pratiques lettrées et savantes. Elles peuvent en effet être définies comme des « formes spécialisées et expertes de l'écriture et de la lecture » qui « tracent un cheminement, à la fois technique, matériel et intellectuel » (Jacob, 2001, p. 11). Ces pratiques, traditionnellement portées par des « les garants de la lettre et du sens des textes de la tradition » (*Ibid.*, p. 12), fabriquent la lisibilité d'un texte, établissent son intelligibilité et

³⁶⁶ Ce sont donc bien les processus de typification que je suis, en plus des éléments typifiés eux-mêmes (stéréotypes ou « traits attendus » pour reprendre une formule de Candel, 2007, p. 34). Ainsi : « Cette notion des traits attendus du discours critique recouvre ici l'idée qu'une pratique discursive, socialement reconnaissable, normée, stéréotypée, est suggérée : le genre se définit socialement. » (Candel, 2007, p. 34) Le néologisme proposé (« stéréoty(pis)ées ») veut insister sur les acteurs qui travaillent ces stéréotypes de la culture.

fondent sa légitimité. Ces experts de l'écriture en assurent ainsi le contrôle, l'archivage et la réactivation dans des lieux spécifiques, comme les bibliothèques ou les laboratoires, investis de normes et d'une autorité bien définie. Dans l'Antiquité, les marginalia, notamment produites par les bibliothécaires d'Alexandrie, servaient ainsi à l'établissement des textes :

À la transmission du texte s'ajoutait une tradition spécifique, où se conservait la mémoire de ces différentes interventions critiques, l'histoire de ces lectures savantes. Le commentaire, dès les Alexandrins, était l'un des lieux du travail éditorial, explicitant les corrections suggérées par les signes marginaux. On en retrouve les traces dans la tradition médiévale des scholies des auteurs classiques, d'Homère en premier lieu. Les corrections se glissèrent parfois dans le texte commenté, lors d'éditions ultérieures. Le codex se prêtait à l'inscription de corrections marginales, visuellement distinctes du corps du texte, mais qui pouvaient y être intégrées par le copiste suivant. (Jacob, 2001, p. 29).

Ce constat vaut d'abord pour les marginalia de confection, dont on a vu dans la première partie qu'elles se distinguaient temporellement des marginalia de lecture : elles sont en effet produites avant la publication d'un texte et servent donc à sa fabrication. Les marginalia de lecture, au contraire, interviennent après, une fois que le texte a été publié. Elles témoignent donc du « travail du lecteur » (Jacob, 2003, p. 25). Pourtant, même si elles sont le fruit d'opérations différentes, elles relèvent de la même ambition. Ainsi, à la Renaissance, les humanistes firent de l'annotation l'instrument fondamental de toute connaissance, capable de rétablir le texte dans sa vérité et de l'éloigner de la forteresse du commentaire (comme on l'a vu, ce programme correspond cependant plutôt à une posture humaniste). À l'époque moderne (XV^e-XVIII^e siècle) et contemporaine, bien que cette pratique se soit étendue et diversifiée, elle témoigne d'opérations de réappropriation des textes à partir de leur manipulation, c'est-à-dire de leurs transformations et de leurs circulations médiatiques. Ses fonctions restent ainsi relativement stables, en dépit des siècles et du temps.

Mais les pratiques d'annotation, et le parcours historique l'a démontré, sont aussi investies par d'autres acteurs : les « travailleurs du savoir » (étudiants, médecins, architectes, ingénieurs, etc.), c'est-à-dire des lecteurs « simplement instruits » (Cavallo, *Lire à Byzance*, 2006) qui ont des objectifs différents que l'établissement et la mise en forme des textes du savoir.

1.1.2 Des pratiques et des annotateurs mal identifiés

On peut donc se montrer légitimement surpris, en constatant que ces pratiques sont encouragées dans des « dispositifs d'échange microdocumentaire » qui ne ciblent pas les travailleurs du savoir. La page de présentation de « Reading Life » de Kobo (Figure 35) ne mentionne même pas l'activité d'annotation, qui est pourtant bien possible ; elle est en effet réduite à un verbe (« partager ») qui neutralise un exercice spécifique (celui d'annoter). Bien plus, les lecteurs ne sont pas qualifiés mais rassemblés dans un même indéfini (« autres »). Le sujet principal du paragraphe est en fait « Kobo Reading Life », repris dans un déictique anaphorique (« ce ») à valeur présentative (« est »). Les infinitifs, sans marque de personnes, empêchent l'identification d'un annotateur éventuel. En effet, les déterminants ont bien la forme des possessifs (« ses eBooks ») mais une fonction comparable à un « on » générique.

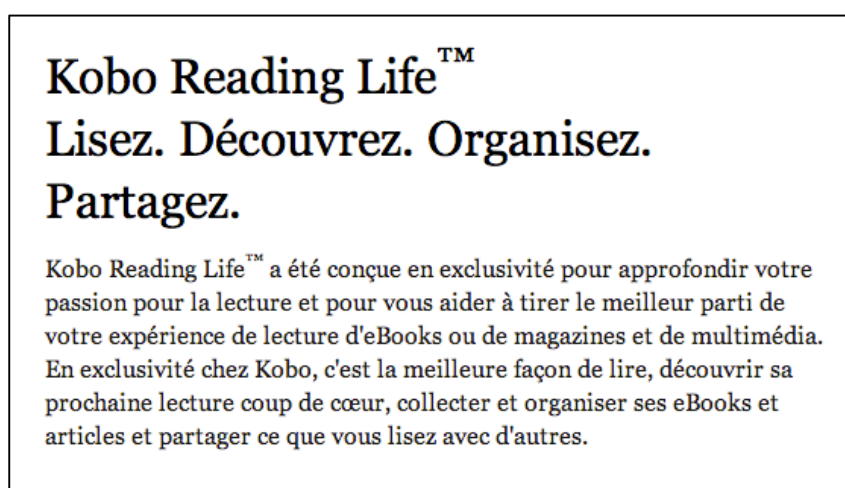


Figure 35 – « Kobo Reading Life. Lisez. Découvrez. Organisez. Partagez. »³⁶⁷

La page d'accueil de Readmill présente un phénomène similaire, qui a cependant connu des évolutions importantes entre 2011 et 2014 (Annexe 1.1, p. 496). Avant de lancer son logiciel d'annotation, l'entreprise proposait aux internautes de s'inscrire pour connaître sa disponibilité (Figure 36). L'annotation était incluse dans une activité plus vaste (« reading experiences ») et réduite, comme avec Kobo, au partage (« share »). Le lecteur était matérialisé dans un déterminant possessif à valeur générique (« your ») et relié à de potentiels manipulateurs (« like-minded ») : s'ils ne formaient pas encore la « communauté » annoncée plus tard par Readmill, ils étaient déjà qualifiés sous le prisme d'activités communes.

³⁶⁷ Source : <http://fr.kobo.com/koboarc7hd#readinglife>, le 23/07/2014.

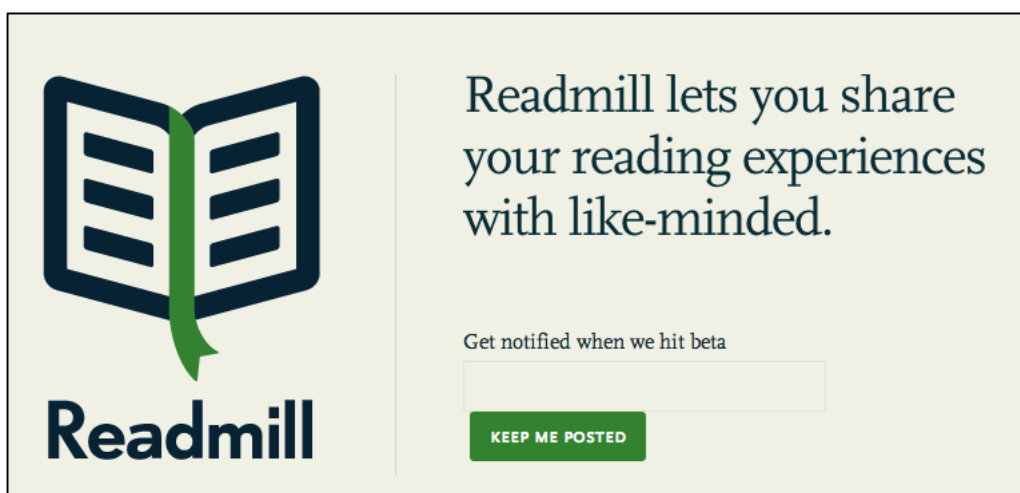


Figure 36 - Page de présentation de Readmill en février 2011 avant son lancement³⁶⁸

Lors du lancement de l'application Readmill sur iPad, le discours de l'entreprise se modifie (Annexe 1.1, Figure 243, p. 496). L'activité (« reading ») est d'abord placée (Figure 37, ci-dessous) sous la tutelle d'une figure livresque (« books ») et précisé : il ne s'agit plus de seulement de partager mais de surligner (« highlight ») des livres dans ou avec une « communauté de lecteurs ». C'est pourquoi on passe du déterminant possessif (« your ») au pronom « they » qui présente la « communauté » plus qu'il ne l'interpelle. Le style de l'entreprise est révélateur : elle ne s'adresse plus à un lecteur dont les pratiques auraient été identifiées mais à un ensemble indéterminé, qui peut être aussi bien le lecteur, qu'un internaute curieux ou qu'un annonceur. L'emploi d'un présentatif (« is ») matérialise le passage de l'adresse à la présentation de soi. Mais l'adresse n'a pas disparu pour autant. On la trouve située juste au-dessous de la présentation de l'entreprise dans une triple injonction à l'impératif (Figure 38).

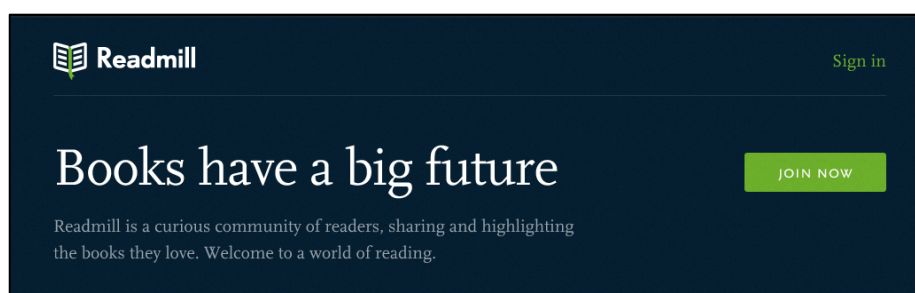


Figure 37 – « Books have a big future » sur Readmill en 2011³⁶⁹

³⁶⁸ Source : <https://Web.archive.org/Web/20110202101153/http://readmill.com/>, le 2/8/2014.

³⁶⁹ Source : <http://readmill.com/>, le 12/12/2011.



Figure 38 – « Highlight », « Follow », « Explore » sur Readmill en 2011³⁷⁰

« Highlight », « Follow », « Explore » : telles sont donc les trois activités censées caractériser l'utilisateur de Readmill et l'activité de lecture. En 2012, l'interface du site Web de l'entreprise connaît de nouveau une restructuration discursive (annexe 1.1, Figure 244, p. 497). Tout d'abord (Figure 39, ci-dessous), le substantif « books » est remplacé par un slogan minoré en 2011 : « welcome to a world of reading ». Les présents progressifs (« sharing and highlighting ») sont de même délaissés, tandis que les impératifs apparaissent (« read and share »), de manière à harmoniser les énoncés. Ainsi à « read and share » répondent maintenant « read », « share », « discover » (Figure 40) dans une adresse générique à l'internaute (« you », « your »). Dès l'entrée, la « communauté de lecteurs » ne s'incarne plus dans un pronom pluriel (« they »). On la trouve cependant présente au-dessous de la présentation de l'entreprise (« what they're reading » ; Figure 40) mais c'est pour inviter le lecteur (« your »), partout présent, à se fondre dans une communauté prise dans une activité.

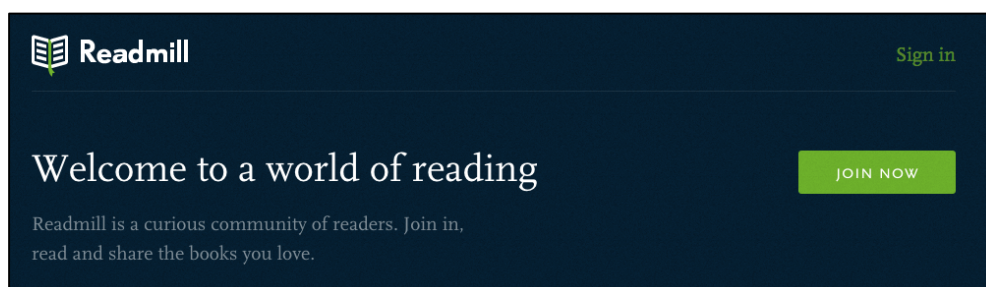


Figure 39 – « Welcome to a world of reading » sur Readmill en décembre 2012³⁷¹

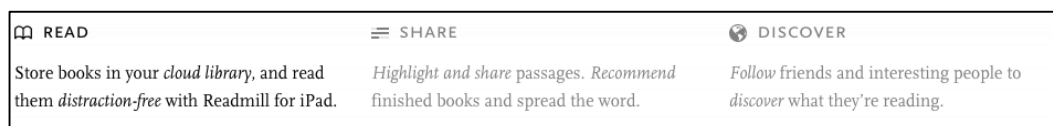


Figure 40 – « Read », « Share », « Discover » sur Readmill en décembre 2012³⁷²

³⁷⁰ Source : <http://readmill.com/>, le 12/12/2011.

³⁷¹ Source : <http://readmill.com/>, le 5/12/2012.

³⁷² Source : <http://readmill.com/>, le 10/5/2013.

La version 2013 de l'interface de Readmill établit un équilibre entre les signes stéréotypés des cultures livresque/numérique (Annexe 1.1, Figure 245, p. 498). Pour la première fois, les termes « iPad » et « iPhone » apparaissent (Figure 41, ci-dessous), ainsi que le verbe « download » et le substantif « ebook reader ». Ils consacrent l'adoption, ou du moins la circulation sociale, des tablettes et l'acquisition d'une « numératie » (les gestes de lecture ont disparu, au profit des icônes d'utilisateurs), articulée à une vision attendue de la culture lettrée (« books »). Les surlignements (« highlights ») sont ainsi implicitement qualifiés (« greats quotes » ; Figure 42).

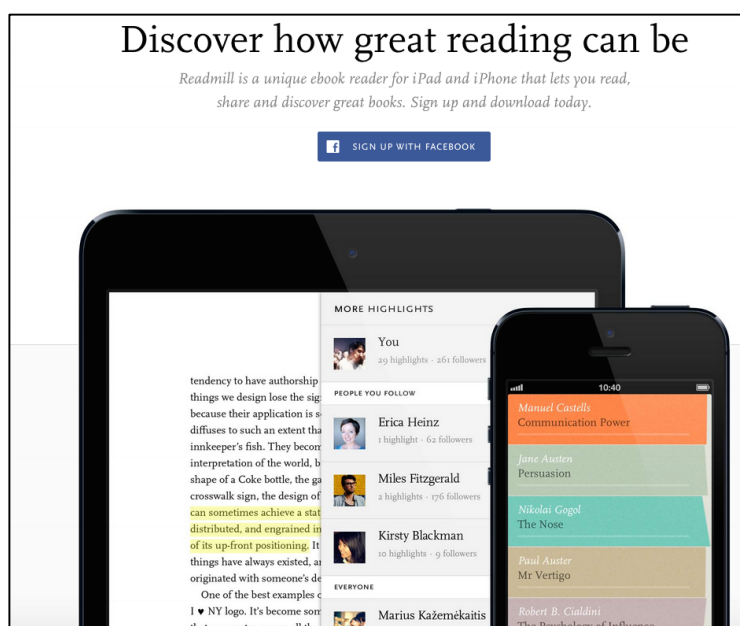


Figure 41 – « Discover how great can be » sur Readmill en mars 2013³⁷³

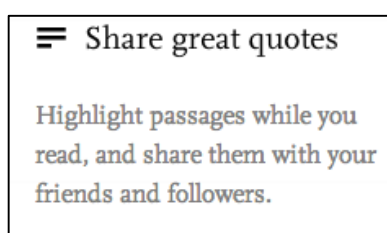


Figure 42 – « Share great quotes » sur Readmill en mars 2013³⁷⁴

Enfin, la version 2014 (annexe 1.1, Figure 246, p. 499) affirme l'entreprise, qui se présente à partir d'adjectifs mélioratifs (« best »), et confirme la disqualification des pratiques lettrées. Ce n'est plus le partage ou la communauté qui sont visées mais la lecture, en dehors de ses

³⁷³ Source : <http://readmill.com/>, le 5/12/2013.

³⁷⁴ Source : <http://readmill.com/>, le 10/5/2013.

manipulations éventuelles. En effet, elles semblent réduites à un désir de totalité. D'une part, la main ne sert plus à exercer un travail intellectuel mais à tenir l'objet de lecture (« ebook reader »), qui pourrait contenir des milliers de livres (Figure 43, ci-dessous) ; d'autre part, cette masse tient dans une poche (« pocket ») : le contraste, ou le jeu d'échelle (macro/micro) a ainsi pour but de consacrer le prodige technologique, qui se pare d'une esthétique de la lecture (« reading on your phone is beautiful »). L'immensité des objets matérialise l'hyperonymie³⁷⁵ en cours : la « culture numérique » englobe la « culture lettrée » (ou plutôt : des signes métonymiques stéréotypés entrent en concurrence). Readmill s'adresse maintenant à un large public, et plus seulement à des « amoureux » des livres (ce dont témoignait alors le verbe à modalités expressives : « love », Figure 37). De la même façon, la « communauté des lecteurs » a presque disparu. Ce n'est en effet qu'au bas de la page qu'on la trouve désormais mentionnée (Figure 44, ci-dessous ; annexe 1.1, Figure 246, p. 499, pour une vue d'ensemble de la page). Elle est divisée en deux grands groupes : les « lecteurs » d'un côté et les « auteurs » de l'autre. Pour autant, rien n'indique à quel type d'auteur ou de lecteur on a réellement affaire.

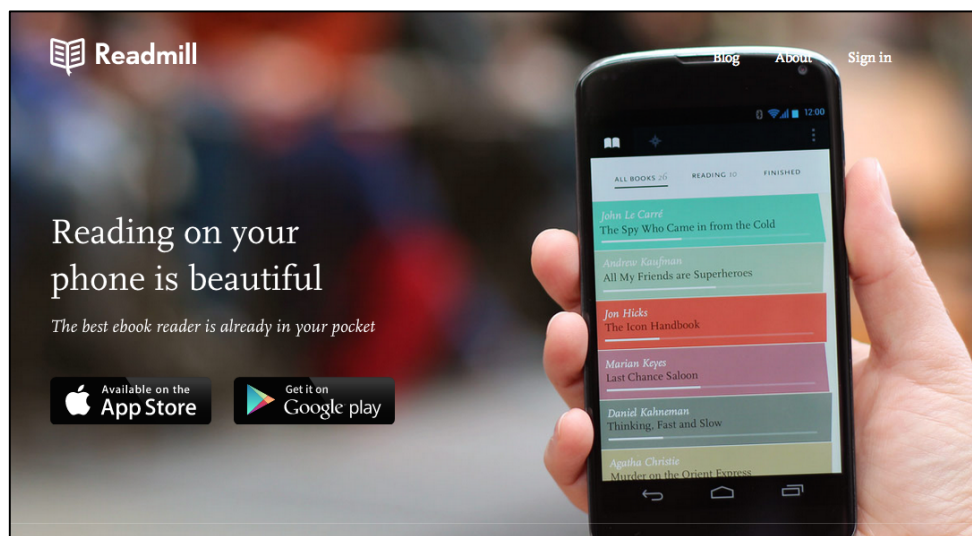


Figure 43 – « Reading on your phone is beautiful » sur Readmill en janvier 2014³⁷⁶

³⁷⁵ La sémiotique désigne par là des relations d'inclusion entre deux éléments (« équin » est par exemple dans une relation d'hyponymie par rapport à « zèbre »). Voir Klinkenberg (2000).

³⁷⁶ Source : <http://readmill.com/>, le 01/12/2014.

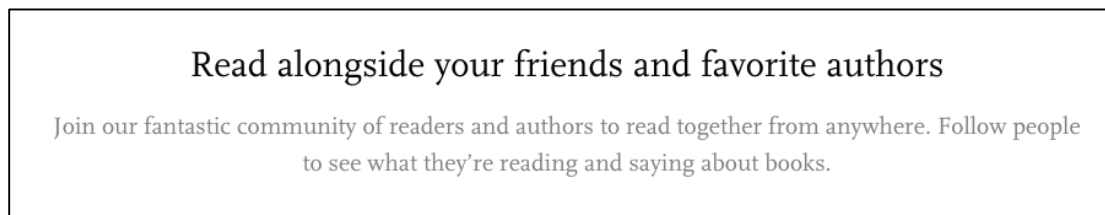


Figure 44 – « Read alongside your friends and favorite authors » sur Readmill en janvier 2014³⁷⁷

La page d'accueil d'Amazon Highlights est restée inchangée depuis octobre 2011. De 2009 à 2011, elle a connu différentes étapes qui rendent aussi compte d'une disqualification :

- En 2009 (Figure 45, ci-dessous), les marginalia de lecture sont présentées comme des surlignements (« highlights ») et des notes. L'adresse est directe et multiplie les marques énonciatives subjectives (« your », « you »), mais renvoie à un « client » (« customers ») qui ne constitue pas une communauté et n'incarne pas des pratiques spécifiques. Le déterminant possessif (« our ») réfère à l'entreprise à laquelle ils sont rattachés et à l'objet (le Kindle) qui leur permet de produire surlignements et notes. Le deuxième paragraphe est une suite de recommandations qui fonctionne comme un mode d'emploi et traduit l'anticipation d'une éducation encore en train de se faire.

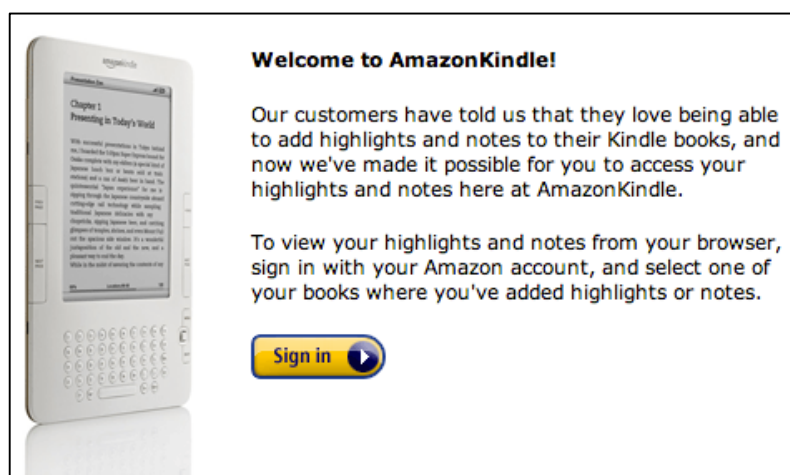


Figure 45 - Page d'Amazon Highlights en 2009³⁷⁸

- En 2010 (Figure 46), l'apparition des « Popular highlights » (les surlignements/extraits de livres les plus populaires du Kindle d'Amazon) oblige Amazon à revoir la présentation de sa page d'accueil. Elle implique en effet des manipulations

³⁷⁷ Source : <http://readmill.com/>, le 01/12/2014.

³⁷⁸ Source : <https://Web.archive.org/Web/20090707115645/http://kindle.amazon.com/>, le 10/8/2014.

participatives, qui matérialisent donc la présence d'autres clients. C'est pourquoi ces derniers apparaissent sous la forme d'un déterminant possessif (« our ») et d'un pronom (« they ») ; ils ne sont cependant jamais distingués d'une masse innombrable d'utilisateurs (« millions of Kindle customers »). Les « popular highlights » sont par ailleurs définis : il s'agit des passages les plus surlignés par les clients d'Amazon. Si le client apparaît sous les traits du « lecteur », ce lecteur reste cependant sans réelle qualification : il est en effet ramené dans la frange de la communauté, comme son attention doit se focaliser sur les passages qui ont recueilli le plus de suffrages.

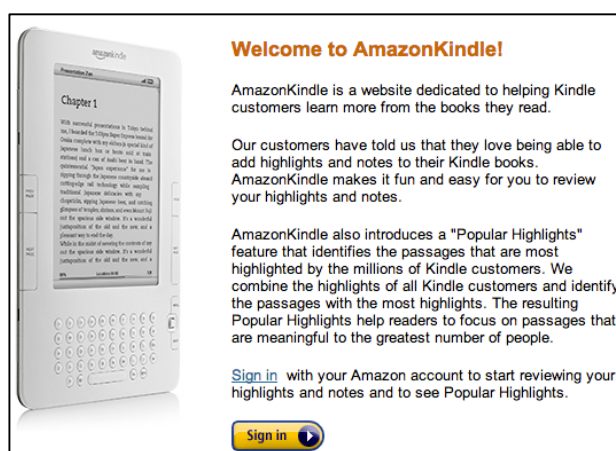


Figure 46 - Page de présentation d'Amazon Highlights en 2010³⁷⁹

- En 2011, l'interface est définitivement stabilisée (jusqu'à aujourd'hui, Figure 47). La mention mercantile (« customers ») n'apparaît plus que marginalement (dans le cadre de droite : « Frequently Asked Questions »). Les utilisateurs du Kindle bénéficient maintenant d'une identité iconisée mais ne sont plus présentés comme des « lecteurs » (« readers ») ; ce sont des gens ordinaires (« people ») dont les pratiques sont cependant qualifiées. Ils produisent en effet des « notes » et des « highlights ». De la même façon, le verbe « remember » renvoie bien à l'une des fonctions des marginalia de lecture, qui consiste à capitaliser l'information (« remember more what you have read »). Mais ces annotations sont inscrites dans une culture économétrique qui est propre à la culture numérique. Elles bénéficient ainsi d'une hybridation culturelle.

³⁷⁹ Source : <https://Web.archive.org/Web/20100515042348/http://kindle.amazon.com/>, le 10/8/2014.



Figure 47 - Page de présentation d'Amazon en janvier 2014³⁸⁰

On peut donc penser que si les trois entreprises n'interpellent pas à un lecteur identifié, c'est à la faveur d'une stratégie qui consiste à adresser à un internaute multiple (lettré, numéricien, ou « numéricien lettré »³⁸¹) des signes reconnaissables des représentations qu'il se ferait de la culture. Le cas de Readmill montre que cette adresse finit par être plus ou moins délaissée, à mesure que les compétences des utilisateurs en matière de « littératie »³⁸² numérique sont supposées acquises, c'est-à-dire au moment où la conversion des habitudes lettrées en savoir-faire numérique (et vice-versa) est jugée aboutie. J'explorerai d'abord la convocation de l'imaginaire lettré, puis les stratégies d'articulation entre les signes stéréotypés de la culture du livre et ceux de la culture numérique (qui ne sont évidemment pas distinguables en soi mais seulement mis en scène ici), avant d'aborder la conversion des objets rencontrés.

³⁸⁰ Source : <http://kindle.amazon.com/>, le 10/8/2014.

³⁸¹ Milad Doueïhi (2011) parle ainsi d'un « «numéricien lettré» » pour évoquer un individu « débrouillard », capable « de réparer et d'entretenir plusieurs ordinateurs pour les membres de leur famille, pour leurs amis. [...] ils sont les membres non reconnus d'un service de secourisme autogéré [...] les numériciens par accident jettent un pont entre utilisateurs et programmeurs, entre technologues et juristes, entre spécialistes et consommateurs. [...] le numéricien par accident est aussi le soldat, mieux, le prédicateur du savoir-lire, de la nouvelle compétence numérique, qui répand la bonne parole dans sa communauté locale. Il est à l'origine de la "conversion" d'amis et de connaissances aux systèmes ou aux plateformes qu'il préconise, aux nouveaux outils et nouvelles pratiques, aux nouvelles réalités et nouvelles formes de présence qui configurent des communautés réparties. » (p. 18)

³⁸² Voir la note précédente.

1.2 Convocation³⁸³ de l'imaginaire³⁸⁴ lettré

Ce second mouvement du premier chapitre est consacré à la manière dont les formes matérielles³⁸⁵ et attendues de la culture du livre sont convoquées dans les interfaces de nos entreprises pour capter l'attention des internautes et leur signifier qu'ils sont dans des espaces reconnaissables. On étudiera les modes d'apparition de cette culture à travers trois entrées : le livre, les instruments d'écriture, la marge et les technologies graphiques de navigation.

1.2.1 Livre : couvertures, pliures, page,

La première manifestation des formes attendues de la culture lettrée concerne le livre. Les logos de Readmill, Kobo et Amazon sont en ce sens révélateurs (Figure 48, Figure 49, Figure 50, ci-dessous). Le premier représente ainsi un signet, qui connote³⁸⁶ l'aspect ancien des livres ; le deuxième matérialise la pliure d'un livre ouvert et posé, surplombé du nom de l'entreprise ; le troisième met en scène un garçon, qui lit un livre sous un arbre. Une même mémoire culturelle circule et se trouve représentée dans des signes stéréotypés³⁸⁷, qui ne renvoient pas à un objet du monde mais à son idée et à toutes ses occurrences. En tant que représentations mentales, ils relèvent donc de l'encyclopédie, qui rassemble des souvenirs stabilisés et des connaissances sur le monde³⁸⁸ (un livre a des pages, une pliure, peut se lire à l'extérieur, etc.).

³⁸³ À la suite de Candel (2013), qui propose d'étudier les dispositifs d'échange microdocumentaire à partir de trois termes (« convocation », « provocation », « invocation »), on définira le premier comme ce qui évoque, « par le jeu des cooccurrences et des isotopies, des formes familières. » (p. 46)

³⁸⁴ Je rappellerai la première définition de l'imaginaire donnée dans l'introduction générale à partir des travaux du médiéviste Le Goff (2013 [1985]) : limitation/incarnation d'une Idée dans une forme qui la matérialise et la rend donc visible.

³⁸⁵ On entend par là « les formes proposées à l'utilisateur » qui « font appel à la mémoire des matérialités de la culture. » (Jeanneret, 2012, p. 398)

³⁸⁶ Si la dénotation maintient un sens commun propre à « représenter l'innocence collective du langage » (Barthes, *S/Z*, 1970, § IV), la connotation pratique un jeu de renvois qui déplace le sens littéral ou s'ajoute à lui. Voir Driss Ablali et Dominique Ducard, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiotiques*, Paris, Honoré Champion, 2009.

³⁸⁷ Vaillant et Bordon (2001) remarquent cependant ce fonctionnement surtout pour les pictogrammes (des signes qui tiennent de l'image et du texte).

³⁸⁸ Voir Groupe μ , « Voir, percevoir, concevoir. Du sensoriel au catégoriel » dans Anne Hénault et Anne Beyaert (dir.), *Ateliers de sémiotique visuelle*, Paris, PUF, 2004, p. 65-82.



Figure 48 - Logo de Readmill³⁸⁹



Figure 49 - Logo de Kobo³⁹⁰



Figure 50 - Logo du logiciel d'annotation d'Amazon³⁹¹

Le recours aux icônes et aux dessins vectoriels s'explique aussi par des possibilités communicationnelles élargies et par une circulation facilitée. Un logo doit en effet pouvoir s'inscrire dans des espaces éditoriaux très différents (« boutique » d'Apple, par exemple) et répondre à des contraintes de lisibilité, quelle que soit sa taille (Encadré 6, p. 195). C'est pourquoi l'image est « stylisée » : elle ne renvoie qu'à quelques lignes/courbes et à un référent universel (ce n'est pas un livre du monde qui est ciblé mais le livre, son idée même). Un même processus est à l'œuvre dans une image mobilisée par l'entreprise Readmill :

³⁸⁹ Source : <https://readmill.com/>, le 1/1/2014.

³⁹⁰ Source : capture d'écran de l'application Kobo sur iPad, le 10/5/2012.

³⁹¹ Source : capture d'écran de l'application Kindle sur iPad, le 10/8/2014.

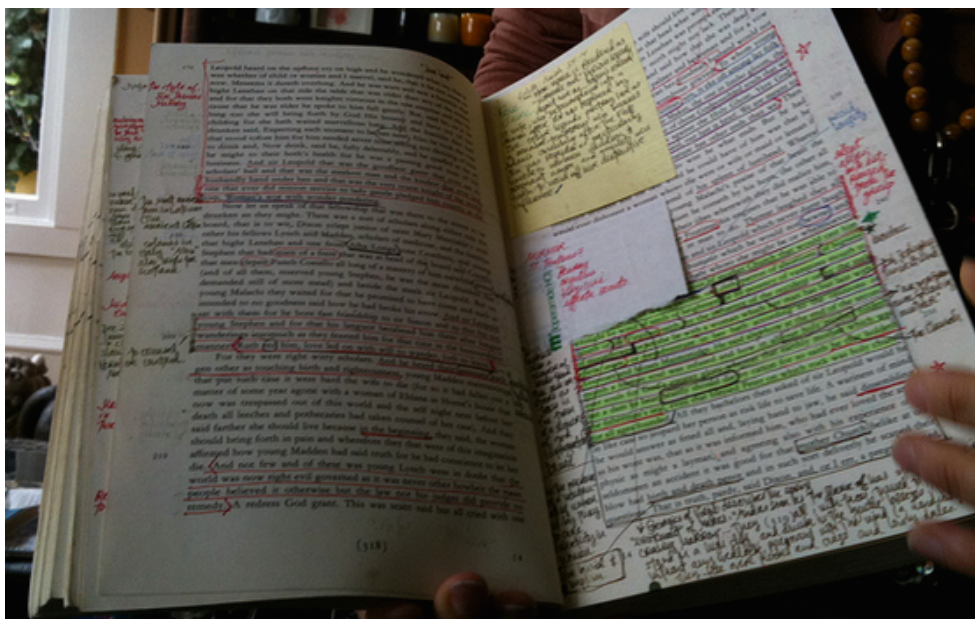


Figure 51 - Les annotations de Caterina Fake, fondatrice de Flickr³⁹²

A priori, nous sommes en effet face à une image qui renvoie à un objet du monde capté par les modalités spécifiques d'un appareil photo. Mais on ne peut pas comprendre pleinement cette image sans prendre en compte son origine et sa circulation. En 2009, le directeur de Readmill (Henrik Berggren) rencontra en effet Caterina Fake, la fondatrice de Flickr, qui profita de leur rencontre pour lui montrer son édition annotée de l'*Ulysse* de James Joyce³⁹³. Or, depuis, l'image n'a cessé de servir d'illustration à Readmill³⁹⁴, au point qu'elle renvoie plus seulement à un « objet du monde », clairement identifié, mais à l'idée même d'annotation, dont toutes les formes (surlignements, soulignements, post-it, cercles, accolades, etc.) et les fonctions (renvoyer, commenter, mémoriser, etc.) semblent représentées, voire saturées. Plus qu'un objet du monde, on a donc affaire à un monde de pratiques et de postures. C'est sans doute pourquoi la mention de l'origine de cette photo a

³⁹² Source : <http://www.berlin.de/projektzukunft/en/networking-events/project-future-meets/article/may-henrik-berggren/>, le 8/8/2014.

³⁹³ « This is Caterina Fake's copy of Ulysses. When we visited her in SF in december we had just started hacking on Readmill in a one room apartment in Stockholm. During our pitch she ran upstairs in her house and got the copy of the book and showed that every single page looked like in the picture - full of highlights, notes and other forms of marginalia. » Source : <http://www.berlin.de/projektzukunft/en/networking-events/project-future-meets/article/may-henrik-berggren/>, 3/5/2012. Source consultée le 8/8/2014.

³⁹⁴ Elle est présente sur le compte Flickr de Henrik Berggren (ici : <http://www.flickr.com/photos/hinkeb/5232293964> et ici : <http://www.flickr.com/photos/hinkeb/5419089668>), sur le « manifeste » d'un auteur affilié à Readmill (<http://www.teleread.com/ereaders/an-e-reader-annotation-mini-manifesto/>), dans l'entretien mené par le « community manager » de l'entreprise avec H.J Jackson (<https://medium.com/book-club/the-art-of-writing-in-e-books-c9e04049107c>). Toutes ces sources ont été consultées le 8/8/2014.

fini, de circulations en circulations, par être omise. Sur un journal allemand (DN.BOK³⁹⁵), il est ainsi précisé que le fondateur de Readmill aime utiliser cette photo pour expliquer le fonctionnement de son logiciel, sans d'autres précisions ni mentions de l'auteur de l'image³⁹⁶.

Encadré 6 - Comment fut élaboré le logo de Readmill ?

En 2011, Readmill invita le designer de son logo à en élucider les étapes de formation³⁹⁷, qui valident les analyses sémiotiques menées jusque-là. Une liste de mots-clés, censée représenter leur « outil », fut d'abord proposée par les deux fondateurs : « literary », « timeless », « typographical », « minimal », « social », « valuable », « intellectual », « including », « future of the book ». On retrouve donc des éléments de la culture lettrée et livresque, explicitement formulés (« literary », « typographical »), et un élément des imaginaires d'Internet ou de la culture numérique (« social »). Les autres mots (« minimal », « timeless ») sont caractéristiques de l'esthétique « épurée » de Readmill (Encadré 7, p. 225).

À partir de ces indications, le designer explique que le logo devait être assez détaillé pour être projeté sur un mur mais assez simple pour pouvoir être réduit à quelques pixels. Ce sont donc les conditions de circulation et de matérialisation du logo sur des supports différents qui ont été prises en compte et intégrées à la conception. Les icônes devaient par ailleurs fonctionner en harmonie avec le titre de l'entreprise (« Readmill », soit « moulin à lire »).

Le processus décrit par le designer est itératif. Dix-neuf logos ont en effet été créés pour répondre aux indications et aux contraintes imposées par les deux dirigeants de Readmill :

³⁹⁵ Source : <http://www.dn.se/dnbok/lat-vannerna-se-kommentarerna/>, le 8/8/2014.

³⁹⁶ J'analyse plus précisément cette image et sa circulation dans la dernière partie.

³⁹⁷ Source : <http://blog.readmill.com/post/5334190873/meet-viet-cuong-truong>, le 10/7/2014.

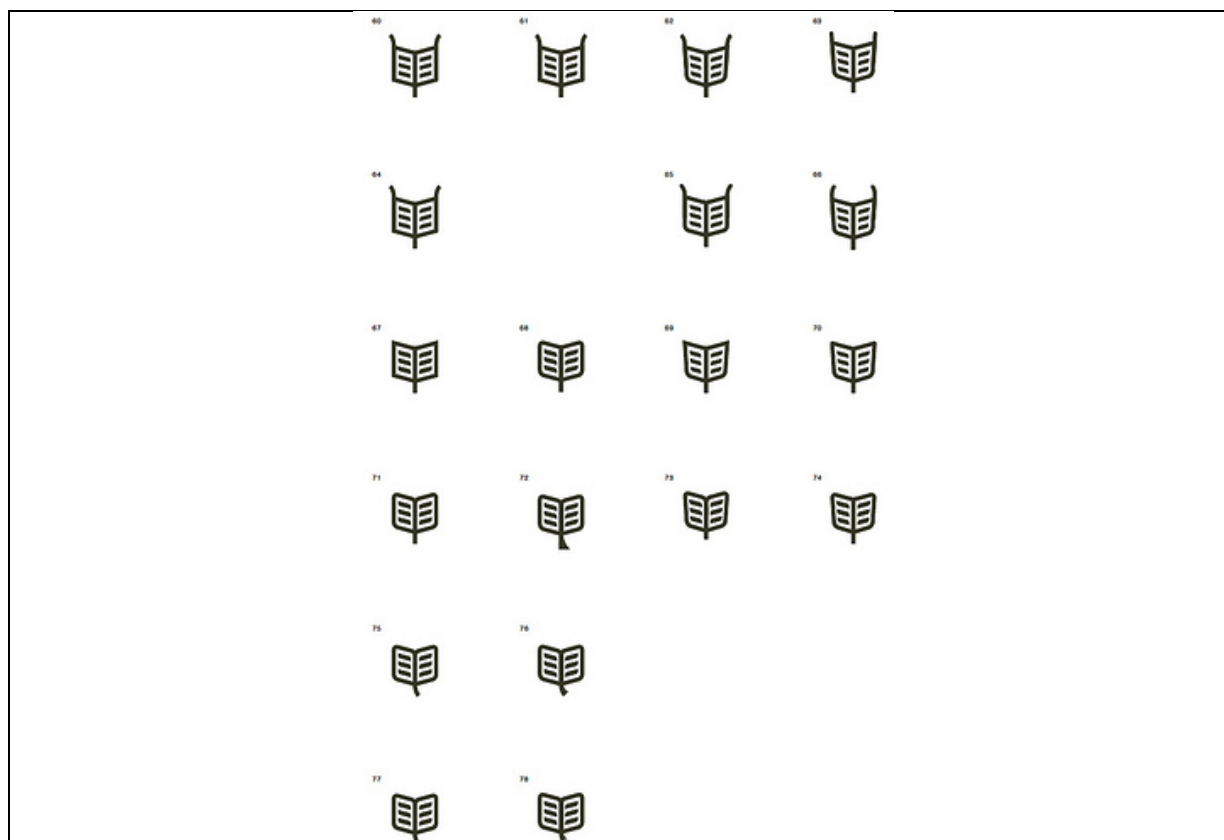


Figure 52 - L'élaboration du logo de Readmill³⁹⁸

Le logo final est donc un compromis entre la forme du livre et le nom de l'entreprise : « mill » ne renvoie pas ici à l'« usine » mais au « moulin »³⁹⁹. Dans cette perspective, « Readmill » s'apparente à un moulin qui broie des graines. L'excroissance observée matérialise donc la pousse de connaissance selon le designer. Tout signe s'insérant sur un axe syntagmatique, l'internaute y voit cependant un signet, comme un codex est iconisé.

On trouve également des signes iconiques de manière abondante dans le corpus élargi. Un bandeau de BookLiners (Figure 53, ci-dessous) met par exemple en scène l'icône d'un document écrit accompagné des « stickers », qui matérialisent l'activité attendue de son logiciel. Dans la vidéo promotionnelle de *BookShout* (Figure 54), on trouve aussi une icône de livres « entassés », qui connote l'accumulation du savoir et désigne celui qu'elle veut promouvoir.

³⁹⁸ *Ibid.*

³⁹⁹ Faut-il y voir une allusion aux moulins à sutras dans le bouddhisme et à une forme de lecture mécanisée ?

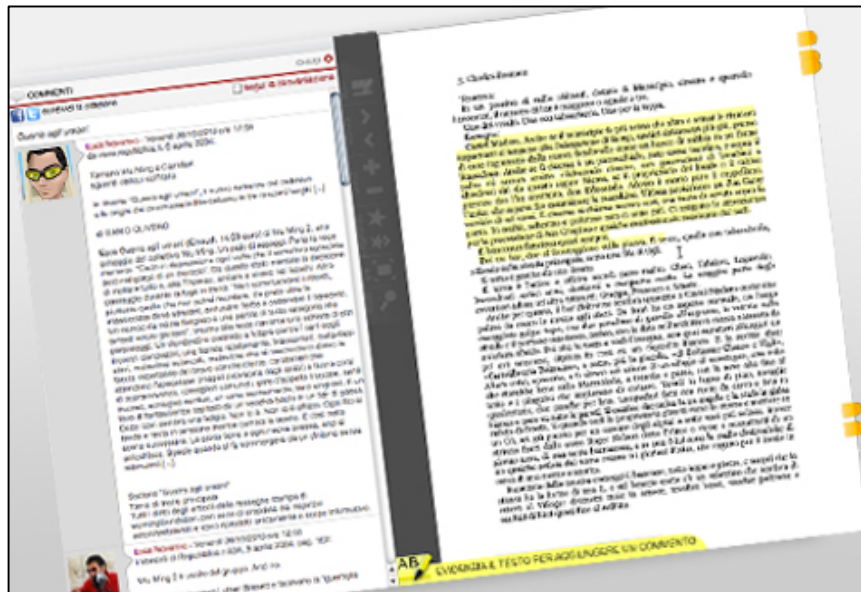


Figure 53 - Un bandeau de la page d'accueil de BookLiners.⁴⁰⁰



Figure 54 - Une image de la vidéo promotionnelle de BookShout de RethinkBooks.⁴⁰¹

Dans l'application Copia sur iPad (Figure 55), ce n'est pas l'accumulation des livres qui est connotée. Un ensemble organisé de livres (la verticalité anarchique s'oppose alors à l'horizontalité ordonnée) répond en effet à la métaphore architecturale de Copia, qui invite en effet ses utilisateurs à « construire une bibliothèque numérique pour commencer ».

⁴⁰⁰ Source : <http://www.bookliners.com>, le 10/07/2014.

⁴⁰¹ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=vWVjXlp7E4w>, le 4/4/2012.



Figure 55 - Un bandeau de l'application Copia sur iPad en 2012.⁴⁰²

Ainsi, « [l]a récurrence de pareilles figurations manifeste que le livre comme thème du discours est d'abord un objet, saisissable, repérable dans le monde social d'après une série de caractéristiques concrètes » (Candel, 2008, p. 104) en accord avec notre culture occidentale.

1.2.2 Stylo, encre, crayon, surligneur

Les signes connotatifs sont aussi présents dans un grand ensemble d'instruments qui renvoient bien aux pratiques lettrées ou à la culture du livre et de l'écriture. L'entreprise Kobo recourt à une icône qui connote l'écriture et les pratiques scripturales, aussi bien dans son application *Kobo by Fnac*, disponible sur iPad, que sur une rubrique de son site Internet (« Writing Life ») qui se présente comme un encouragement à l'auto-publication (Figure 57, ci-dessous) :



Figure 56 -Récompense "Lecteur Auteurisé" de l'application Kobo by Fnac.⁴⁰³

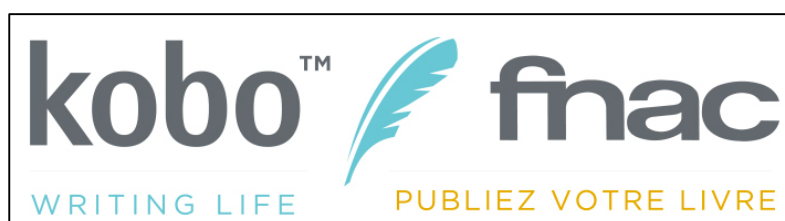


Figure 57 - Le logo de "Writing Life" de Kobo et Fnac.⁴⁰⁴

⁴⁰² Capture d'écran de l'application Copia sur iPad, le 4/2/2012.

⁴⁰³ Capture d'écran de l'application Kobo by Fnac sur iPad, le 2/10/2013.

On a ici affaire à un signe métonymique⁴⁰⁵ : la « plume » renvoie de cette façon à une représentation lettrée de l'écriture, à une haute valeur forgée par un ensemble de processus, qui fonctionne comme un signe de reconnaissance, c'est-à-dire comme un marqueur (Candel, Gomez-Mejia, 2013) d'une culture livresque partagée, noble et datée. Ce n'est en effet pas un stylo qui apparaît mais une plume, soit un instrument encore mobilisé au XIX^e siècle qui, par synecdoque, finira par désigner le grand écrivain (« une grande plume »). Dans certains cas, les effets de la plume peuvent également être sémiotisés, comme dans ce bandeau de *Kobo* :



Figure 58 – Le bandeau « Kobo writing life »⁴⁰⁶

À un instrument d'écriture est non seulement associé un type d'écriture (cursive, personnelle), mais en plus un acte (la signature⁴⁰⁷) dont le geste authentifie la pratique. Le texte est ainsi « ramené à sa dimension iconique » (Candel, 2007, p. 28) : il devient une image dont le seul but est de consacrer l'écriture et le geste d'écriture quel que soit leur « message »⁴⁰⁸.

Les fonds d'écran du *Kindle* sont également pleins d'enseignements ; ils ont en effet bien évolué. En 2009, des images de Mark Twain et de Jane Austen maculaient ainsi le Kindle 2 :

⁴⁰⁴ Source : <http://fr.kobo.com/writinglife>, le 5/7/2014.

⁴⁰⁵ La métonymie est une trope qui opère un glissement au sein d'une « même zone de la culture » (Candel, 2007, p. 283.)

⁴⁰⁶ Source : <http://fr.kobo.com/writinglife>, le 5/7/2014.

⁴⁰⁷ Voir le livre de référence de Béatrice Fraenkel : *La Signature. Genèse d'un signe*, Paris, Gallimard, 1992.

⁴⁰⁸ On retrouve le même procédé sur Amazon Highlights où chaque annotation produite à partir du logiciel apparaît sur le site Internet avec deux icônes de guillemets jaunes.

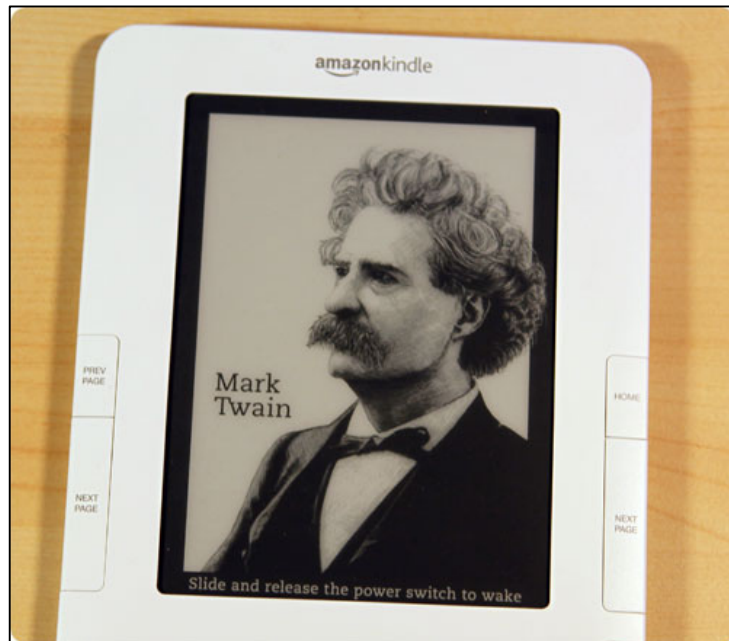


Figure 59 - Un fond d'écran du Kindle 2⁴⁰⁹

Mais en 2011, pour la sortie du Kindle 4, ils furent remplacés par des instruments d'écriture :



Figure 60 - Fond d'écran n°1 du Kindle 4⁴¹⁰

⁴⁰⁹ Source : <http://therumpus.net/2012/06/funny-women-79-short-stories-and-collections-outselling-mine-in-the-amazon-kindle-sales-rank/>, le 25/ 06/2014.

⁴¹⁰ Photographie personnelle d'un fond d'écran du Kindle 4.



Figure 61 - Fond d'écran n°2 du Kindle 4.⁴¹¹

La plume, l'encrier, la calligraphie : tous les trois réfèrent à une mémoire sans âge, qui n'est pas rattachable à une époque (comme on dirait : « les années 60 »), parce qu'elle est précisément une valeur ou un idéal d'éducation, de culture, de civilisation que le Kindle accueillerait naturellement. La calligraphie, tout comme la signature chez Kobo, fait encore une fois de l'écrit une image, qui trouve son origine dans un geste scriptural millénaire.

Malgré sa culture entrepreneuriale, qui la pousse à écarter d'anciennes formes (comme on le verra), Readmill en mobilise pourtant qui sont bien spécifiques à la culture lettrée et livresque. Un élément revient en effet souvent : la couleur jaune du surligneur. Cette forme chromatique et sémiotique est beaucoup trop récurrente – « isotopique », dirait-on –, pour n'être que le fruit du hasard. Elle est par ailleurs explicitement renvoyée à un instrument d'écriture : le surligneur jaune. Dans un statut Facebook, l'entreprise le met ainsi clairement en scène :

⁴¹¹ Photographie personnelle d'un fond d'écran du Kindle 4.

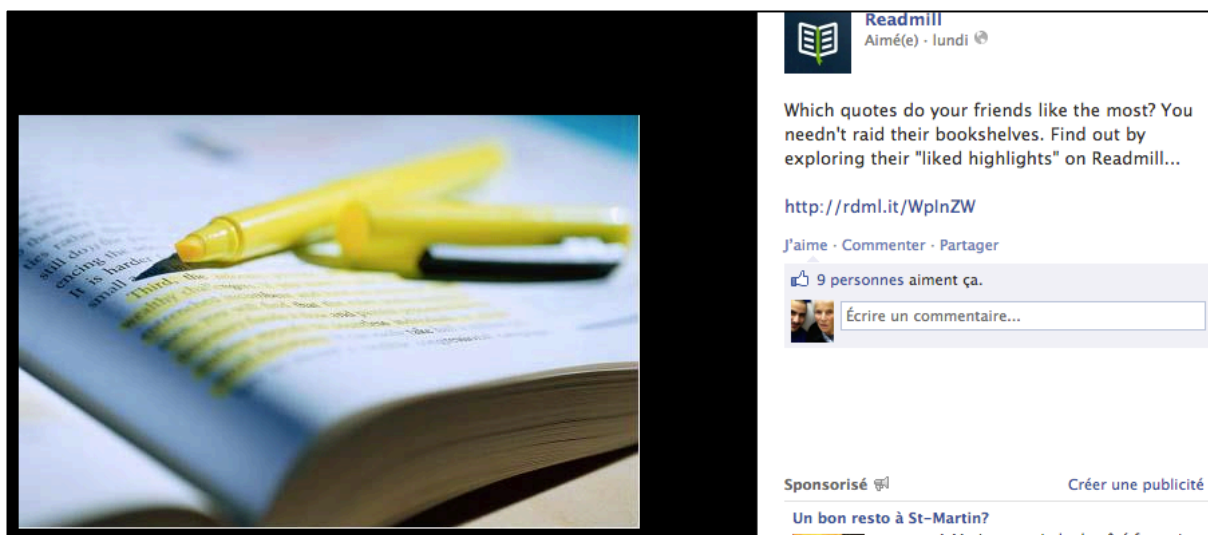


Figure 62 - Le surligneur jaune dans un statut Facebook de Readmill⁴¹²

C'est une relation à trois éléments qui est manifeste dans cette photo. Deux cadres éditoriaux se répondent : celui de la photo, qui sémiotise un surligneur jaune et un texte surligné, et celui où apparaît le texte de Readmill. Le premier a une fonction indexicale⁴¹³ et traduit des opérations techniques menées par Readmill : découpage de la photo, focalisation sur l'instrument d'écriture par un masquage de son environnement immédiat. Or, le cadre de droite évoque à la fois des citations (« quotes ») ou des surlignements (« highlights ») et invite le lecteur à se diriger vers un lien où des passages de textes informatisés sont effectivement « surlignés » en « jaune ». Ce cadre a donc une fonction partitive⁴¹⁴ : il établit un lien entre l'image présentée et une extratextualité matérialisée par l'hypertexte. Cette relation toposyntaxique établit ainsi une équivalence sémantique et graphique entre les deux instruments d'écriture. Le lien fonctionne en effet comme une preuve qui permet de vérifier cette équivalence, étant donné que le terme « highlight » est répété pour chaque production :

⁴¹² Source : <https://www.facebook.com/readmill/photos/a.398894950163675.97900.156080707778435/471634846223018/?type=1>, le 10/2/2013.

⁴¹³ Dans son livre *Images en texte, images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite*, Béguin-Verbrugge (2006) identifie trois fonctions des cadres d'écriture : une fonction indexicale (forme, manière dont il se présente) ; une fonction partitive (relation entretenu entre le cadre et son contexte) ; une fonction relative (coordination, organisation entre les éléments perceptibles). À cette tripartition correspond des stratégies de persuasion qui empruntent à la rhétorique classique ses moyens (invention, dispositio, elocutio, actio). Je les étudierai plus spécifiquement dans le troisième chapitre de cette partie.

⁴¹⁴ Voir la note précédente.

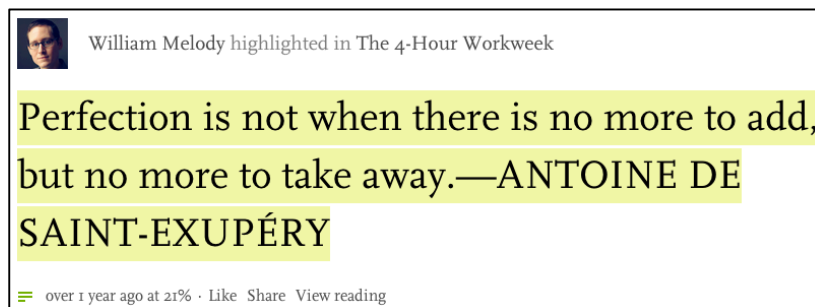


Figure 63 - Un surlignement à partir du logiciel Readmill mis en avant sur le site Web⁴¹⁵

Un réseau sémantique de renvois et de correspondances alimente donc ces opérations, menées sur tous les dispositifs d'échange investis par l'entreprise (sur Flickr, comme on l'a vu, mais aussi Twitter) par lesquels Readmill s'adresse à ses utilisateurs. Elle cherche, par conséquent, à déplacer leur système de pertinence en y intégrant de nouveaux objets (comme on le verra ci-dessous) et en les saisissant dans le prolongement d'une culture numérique :

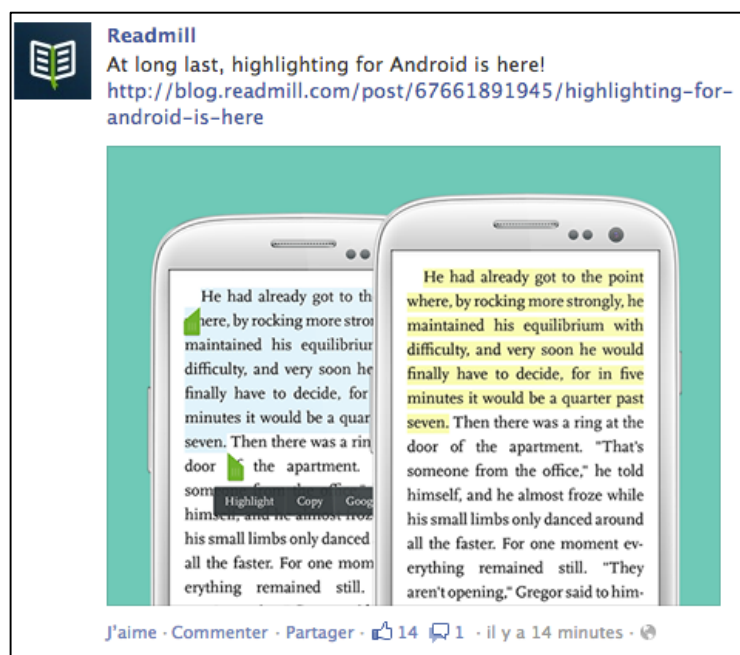


Figure 64 - L'annonce du logiciel de Readmill pour Android en octobre 2013.⁴¹⁶

⁴¹⁵ Source : <https://readmill.com/hi/reads/the-4-hour-workweek-expanded-and-updated-expanded-and-updated-with-over-100-new-pages-of-cutting-edge-content/highlights/kxpxnq>, le 10/2/2013.

⁴¹⁶ Source : <https://www.facebook.com/readmill/photos/a.398894950163675.97900.156080707778435/569647099755125/?type=1>, le 3/10/2013.

1.2.3 Marge et technologies graphiques de navigation

D'autres éléments des sites, logiciels et discours des entreprises étudiées permettent davantage d'identifier une mémoire graphique. Comme on l'a vu dans la première partie, les marginalia ne sont pas réductibles à une forme graphique (une note située en marge) mais rendent compte d'une relation. Cela dit, nous les avons incorporées, à l'école notamment, sous une forme bien identifiée, à laquelle se réfèrent en partie nos entreprises. Sur Copia, cette mémoire graphique est frappante, tant elle s'organise autour de signes connotés :

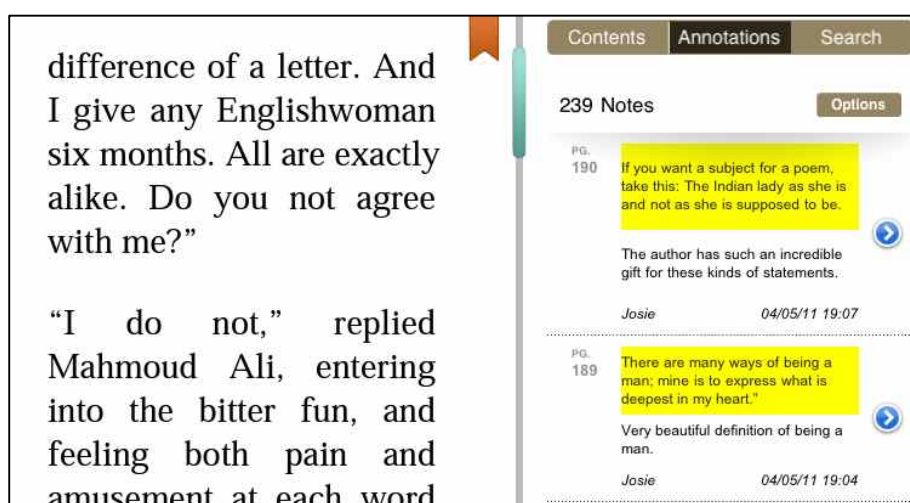


Figure 65 - Marge de droite dans le logiciel de Copia sur iPad⁴¹⁷

À la marge sont en effet associés quatre éléments : un signe iconique métonymique (le signet dans la partie supérieure), la couleur jaune du surligneur, des références procédurales attendues (telle annotation renvoie à telle page) et le chapitre du livre (« contents »). Autrement dit : elle est comprise dans un « contexte »⁴¹⁸ sémiotique duquel elle tire sa valeur identitaire et son intérêt unique. Car rien n'empêchait Copia de rassembler l'ensemble des marginalia de lecture de ses utilisateurs dans une autre forme graphique, en dehors de cette efficacité mémorielle (en 2014, Copia a néanmoins transformé son interface ; voir Figure 14, p. 35). Elle est en effet inexploitable d'un point de vue informatif et opérationnel : les

⁴¹⁷ Capture d'écran à partir de l'application Copia sur iPad, le 2/10/2011.

⁴¹⁸ La théorie de Roy Harris (*Sémiologie de l'écriture*, Paris, CNRS, 1998) milite en effet pour une intégration contextuelle du signe. Elle considère ainsi que le contexte conditionne l'existence du texte, sa production et sa lecture. Tout changement de contexte produit alors un nouveau signe ; leur choix et leur emplacement sont donc fondamentaux. Klinkenberg (1999) confirme : « on ne peut pas davantage isoler [l]es codes des contextes dans lesquels ils s'actualisent. » (p. 81) Dans cette perspective, on définira le « contexte » comme l'ensemble des signes présents dans un cadre d'écriture, qui découpe, au sein du monde, une surface donnée à l'interprétation.

annotations des lecteurs s'entassent, sans réelle distinction, comme si l'entreprise Copia n'avait fait que reprendre une forme en pensant tirer d'elle son efficacité et ses fonctions.

À l'inverse, Kobo a réfléchi à une articulation entre les marginalia de lecture et les technologies livresques de navigation, rappelant – sans qu'il soit toutefois possible de prouver une filiation intentionnelle ; on peut juste penser à des essais heureux – les liens originels entre l'annotation et l'inventaire. Ainsi, l'application *Kobo* permet de retrouver l'ensemble des marginalia produites dans un texte à partir d'une très vieille technologie graphique :

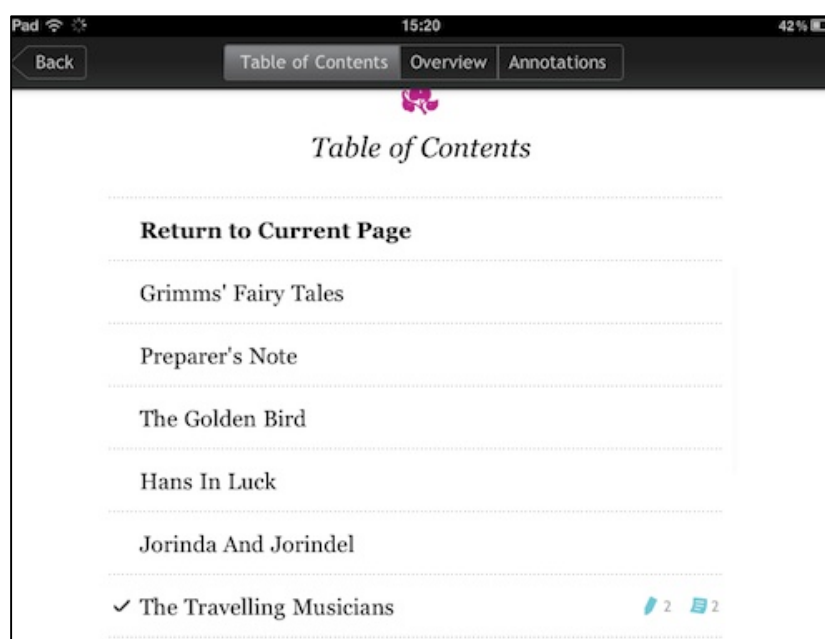


Figure 66 - Table des matières dans un livre lu à partir du logiciel Kobo sur iPad en 2011⁴¹⁹

Elle est explicitement qualifiée, puisqu'il s'agit d'une table des matières (« Table of Contents »). Les deux signes iconiques (partie inférieure de l'image, à droite) révèlent les deux opérations qu'ils représentent (le surlignement et la prise de notes) et, par conséquent, la gestion spatiale et visuelle pensée par Kobo. Si l'entreprise n'a donc pas cette fois donné à voir des signes iconiques de tables des matières, elle s'est néanmoins appuyée sur un ensemble de signes stricts⁴²⁰ (linguistiques) qui l'identifient sans aucune ambiguïté.

⁴¹⁹ Capture d'écran à partir de l'application Kobo sur iPad, le 2/09/2011.

⁴²⁰ Dans sa famille de signes, Klinkenberg (2000) identifie les signes « au sens strict », soit les signes linguistiques et les numéros de téléphone.

Ce constat n'est cependant pas généralisable à l'ensemble du corpus. Le dossier de presse de Readmill (annexe 1.3) multiplie, certes, les images de marges latérales droites de son logiciel d'annotation sur iPad (Figure 67, ci-dessous). Adressées à des professionnels, notamment à des éditeurs, on pourrait penser que ces images ont pour fonction de référer à une culture rapidement identifiable. Mais cette marge latérale n'a en fait pas grand-chose à voir avec une telle culture ; elle est propre au savoir-faire des concepteurs d'interfaces, qui s'inspirent les uns des autres. Ainsi, l'effet de « coulisement » de droite à gauche, qu'on peut bien repérer sur Readmill, est en fait observable sur une grande partie des applications sur iPad (Facebook, Spotify, etc.). Il permet donc davantage de repérer des indices de circulation chez les concepteurs et des éléments par lesquels Readmill s'écarte de la culture livresque (voir en effet la troisième partie où l'on analyse les « utopies de rupture » de l'entreprise).

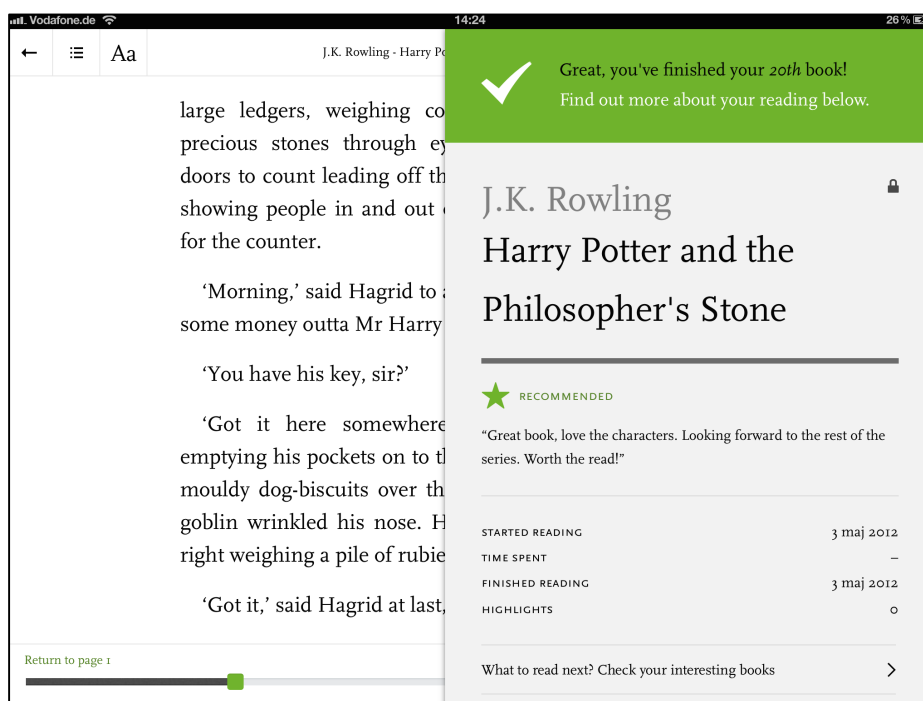


Figure 67 – Des « marges » latérales dans le dossier de presse de Readmill

1.3 Articulations

Un stéréotype, s'il est « un schème connu d'avance » est « variable dans sa formulation »⁴²¹. C'est pourquoi on se montrera maintenant attentif à la manière dont ces formes attendues sont

⁴²¹ R. Amossy, *Les Idées reçues : sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 22 et 33.

travaillées et articulées aux stéréotypes du numérique, qui charrie tout un flot de signes (téléphones, tablettes, etc.) et de fantasmagories⁴²² (légèreté du « cloud », etc.)

La convocation de l’imaginaire lettré et livresque se double ainsi de celle de signes qui permettraient d’identifier instantanément la culture dite numérique. Bien plus, ces signes stéréotypés sont travaillés ensemble pour articuler les deux cultures (qui, rappelons-le, ne s’opposent pas à mes yeux ; j’étudie juste la mise en scène de cette opposition). Une telle articulation peut se faire de cinq façons que j’étudierai dans ce troisième mouvement.

1.3.1 Articulations iconico-linguistiques

1.3.1.1 Équivalence

La première (Figure 68) consiste à établir une équivalence entre les premiers signes et les seconds : écrire à partir d’une tablette (ou plutôt : produire un ensemble de gestes et d’actions traduits visuellement par la machine) revient à écrire avec un crayon. Dans cette perspective, le système de pertinence ne souffrirait d’aucune perturbation : il serait « transposé » tel quel.



Figure 68 – Signes stéréotypés des cultures numérique et livresque articulés⁴²³

Il existerait ainsi un lien « naturel », organique entre le commentaire et le texte. De cette façon, Copia ne ferait que favoriser cette alliance naturelle, en mettant à disposition des lecteurs les moyens d’assouvir leur ardent désir d’écrire et de partager leurs écrits. Les réseaux sociaux du livre postulent en effet systématiquement chez leurs usagers potentiels des désirs et des frustrations qu’ils viendraient pallier. C’est par exemple pour satisfaire les

⁴²² « ensemble des textes, images, dispositifs matériels, situations qui peuvent donner une portée et une valeur imaginaires et esthétiques à des marchandises et à des produits industriels et marchands. Les logos représentant le globe terrestre ont puissamment accompagné l’assimilation du réseau Internet et des grandes marques de l’industrie informatique à la conquête d’un nouveau monde sans frontières. » (Jeanneret, 2014, p. 12)

⁴²³ Source : <http://www.thecopia.com/>, le 5/3/2013.

exigences de la fondatrice de Flickr que l'entreprise Readmill avait mis au point son logiciel (cette dernière se désola en effet de ne pas pouvoir partager ses marginalia, produites à partir d'un support imprimé⁴²⁴). Autrement dit : les moyens numériques viendraient naturellement « compenser » les défaillances supposées des supports imprimés grâce à une invocation⁴²⁵ de la « sociabilisation » (voir plus bas sur ce point). L'articulation iconographique, les discours, les métaphores et les imaginaires connotent ainsi la transparence : « [ces entreprises] ne feraient que proposer un cadre, un framework à l'épanouissement individuel, contrairement aux anciens médias qui mettaient en œuvre des fonctions idéologiques. » (Bouquillion et Matthews, 2010, p. 93) Les dispositifs étudiés se présentent de cette façon comme des facilitateurs, qui n'interféreraient en rien dans les pratiques de leurs utilisateurs et, plus précisément, des lecteurs. Nos entreprises ne feraient ainsi que mettre à disposition leurs « solutions ». Dans ces conditions, annoter avec une tablette ne revient qu'à se servir d'un instrument comparable à un surligneur qui posséderait exactement les mêmes qualités.

1.3.1.2 *Coordination*

La seconde façon iconographique/linguistique d'articuler les deux cultures (typifiées) est de jouer sur les plans visuels. Dans un premier cas, les cultures « stéréotypées » du livre et du numérique se trouvent mises au même niveau grâce à l'entrelacement des positions. Chez Copia (Figure 69), les icônes de surligneurs, de post-it, de couvertures et de codex sont reléguées à une seconde place, par rapport au téléphone ; mais la page Web de Copia (partie gauche) est bien située à « l'arrière ». Ainsi, aucune subordination n'est perceptible entre les cultures. D'un point de vue sémiotique, on peut par conséquent considérer que cette syntaxe, à marques implicites⁴²⁶, opère des relations de coordination sur l'axe syntagmatique.

⁴²⁴ « She told us that she read it five time and had huge amounts of things around the book that she wanted to share with friends and peers but she couldn't, it was all stuck in one copy, in her library and no one except for us had ever seen it before. There and then we decided to recreate this experience on the Web and on e-readers. » Source : <http://www.berlin.de/projektzukunft/en/networking-events/project-future-meets/article/may-henrik-berggren/>. Consultée le 7/08/2014.

⁴²⁵ L'invocation fait référence « à toutes les modalités d'investissement symbolique et de construction idéologique des signes, dans lesquelles se fonderaient notamment les figures contemporaines valorisées du “partage”, de la “sociabilité”, de la “démocratie”, de l’ “échange”. » (Candel, 2013, p. 50)

⁴²⁶ Klinkenberg (2000) distingue les syntaxes à marques explicites (prépositions et conjonctions dans le langage, par exemple) des syntaxes à marques implicites qui, dans les icônes visuelles, permettent de repérer ce type de relations (coordination ou subordination).

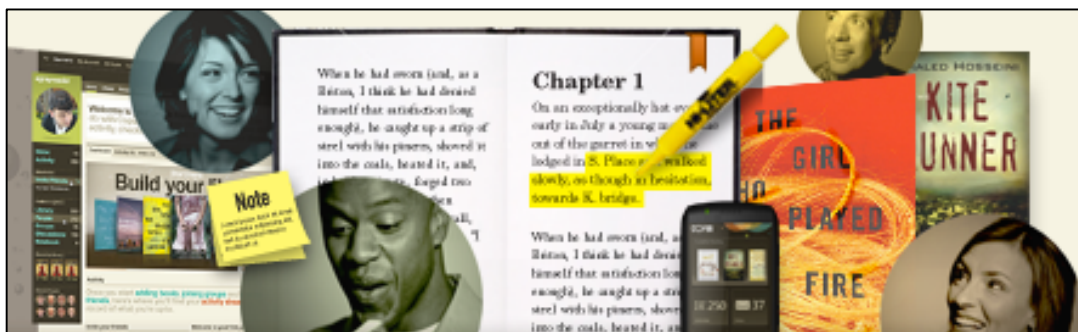


Figure 69 – Entrelacement des cultures livresque et numérique (typifiées) chez Copia en 2010.⁴²⁷

1.3.1.3 Subordination

Une troisième approche consiste au contraire à rappeler la culture du livre, en établissant une équivalence plus lointaine mais bien présente. Avec Kobo by Fnac (Figure 70) deux icônes de vieux livres soutiennent la liseuse, qui ne pourrait pas tenir sans eux. Par ailleurs, le texte présenté est une nouvelle d'Alphonse Daudet, qui appartient à notre mémoire scolaire. Pour autant, c'est bien une icône de liseuse qui trône au milieu de l'image et vivifie ce patrimoine, bien qu'elle profite des valeurs connotées par ces vieux livres (dont elle tire sa légitimité).



Figure 70 – Vieux livres et liseuse avec Kobo by Fnac⁴²⁸

Chez OpenMargin (ci-dessous) la culture livresque n'est qu'un lointain écho, que connote la « floutaison » de l'icône en arrière-plan. La pile de livres ne sert donc pas à soutenir la culture numérique mais à l'évoquer, comme si elle n'était qu'un arrière-plan culturel.

⁴²⁷ Source : <http://www.thecopia.com/>, le 7/1/2010.

⁴²⁸ Source : <http://www4.fnac.com/Guides/High-tech/kobo/>, le 3/7/2014.



Figure 71 – Open Margin et l’articulation de la culture typifiée du livre et du numérique.⁴²⁹

1.3.1.4 Inclusion

Une quatrième approche revient à faire des repères indiciels de l’un ceux de l’autre. Autrement dit : les cultures s’imprègnent l’un’ de l’autre, dans un geste qui vient connoter l’aisance et la transparence dans l’activité de lecture. Ainsi chez BookLiners (ci-dessous), les bords de l’écran, qui permettent traditionnellement de l’identifier, deviennent ceux d’un codex : écrire, lire, sur un écran ou sur un support imprimé revient donc à la même chose.



Figure 72 – BookLiners et l’articulation des cultures stéréotypées du livre/du numérique⁴³⁰

Comme l’écrivait déjà Brigitte Juanals en 2005 (Juanals, 2005) : « Le rapport d'analogie établi entre l'écran et la page induit implicitement une association du même ordre entre les deux

⁴²⁹ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=ipz-vSap84o>, le 3/7/2014.

⁴³⁰ Source : http://www.bookliners.com/_front/it/, le 3/7/2014.

supports [...]. Celui-ci n'est plus présent en tant qu'icône, mais l'écran-page "feuilleté", réminiscence à la fois gestuelle et visuelle d'une culture livresque, fonctionne comme un indice qui signale sa présence. » (p. 89) Ainsi, « [d]ans ce[s] rapprochement[s] visuel[s] et spatia[ux] (les deux objets sont présentés l'un (dans] l'autre), il n'y a pas transposition mais fusion des deux supports devenus hybrides, chacun intégrant des caractéristiques de l'autre. La culture du livre et la culture informatique sont métaphoriquement fusionnées. » (p. 90)

Un tweet posté par Readmill le 1^{er} février 2013 (ci-dessous) illustre bien cette « fusion », qui traduit un prolongement des techniques et des gestes : la culture numérique ne viendrait ainsi pas déstabiliser la culture lettrée ; au contraire, elle lui donnerait un surcroît de capacités. Dans cette perspective, le « smartphone » devient le compagnon naturel du bibliophile :



Figure 73 - Le smartphone, « arme ultime » du bibliophile pour Readmill.⁴³¹

1.3.1.5 Inversion

Une dernière stratégie peut consister à renverser les ordres culturels, dans un sens et dans l'autre. Readmill a exploré ces deux approches. En 2012 (annexe 1.1, Figure 244, p. 497), la culture numérique était placée sous l'égide d'une culture lettrée. Le geste de lecture-écriture sur écran ne venait qu'illustrer le slogan de la partie supérieure. Mais en 2014 (ci-dessous), une fois que ces gestes furent considérés comme acquis, ils permirent la réduction des marqueurs culturels rencontrés jusque-là à quelques mots-clés (« reading », « ebook reader »).

⁴³¹ Source : <https://twitter.com/Readmill/status/429601154406682625>, le 20/08/2014.

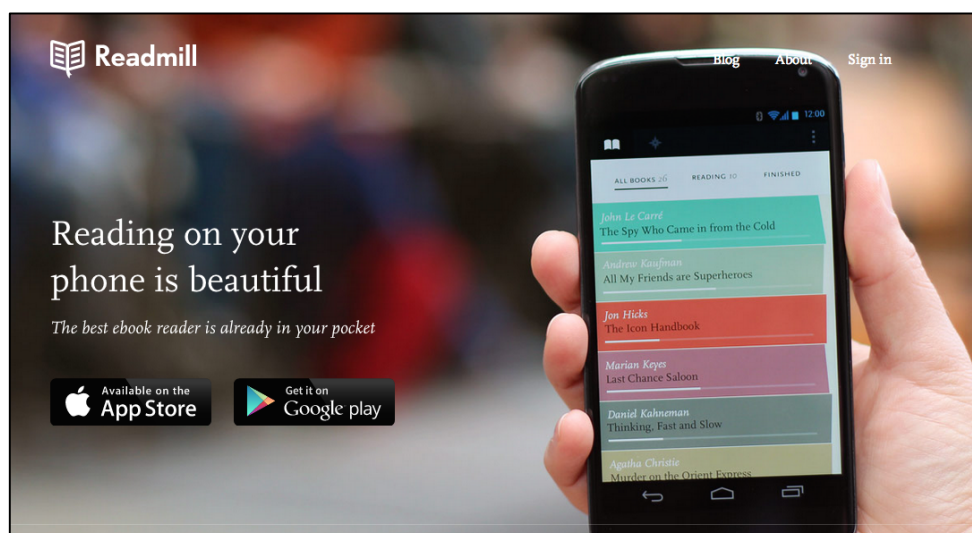


Figure 74 – « Reading on your phone is beautiful » sur Readmill en janvier 2014⁴³²

1.3.2 Le recours aux autorités

Un dernier élément d'articulation des pratiques lettrées à la culture numérique (toutes les deux typifiées, stéréotypées, j'insiste ; je ne considère même pas qu'il existerait deux cultures) consiste à s'appuyer sur des autorités incontestées. Le 14 novembre 2013, la « community manager » de Readmill fut ainsi chargée de mener une entrevue avec H.J. Jackson (ci-dessous), considérée comme la référence dans les études historiques sur les marginalia de lecture.



Figure 75 - Titre et sous-titre de l'entrevue de Readmill avec H.J. Jackson⁴³³

La stratégie de Readmill transparaît clairement dans les empreintes énonciatives. Le titre, tout d'abord, établit par un procédé de préfixation (« (e)Books ») un lien naturel entre les livres numériques et les marginalia de lecture. Le sous-titre par ailleurs mentionne le grade de Heather Jackson (« Dr. ») qui confère donc à l'universitaire une légitimité et une autorité. Elle

⁴³² Source : <http://readmill.com/>, le 01/12/2014.

⁴³³ Source : « The Art of Writing in (e)Books », 14 novembre 2013, <https://medium.com/book-club/the-art-of-writing-in-e-books-c9e04049107c>. Source consultée le 3/12/2013.

sera chargée d'assurer le programme de Readmill : mesurer les continuités, c'est-à-dire établir un lien historique entre les supports et les ruptures ; donc, promouvoir ses logiciels d'écriture.

Heather Jackson commence ainsi par faire l'histoire des pratiques d'annotation en notant qu'elles ont toujours été éminemment sociales, alors que nous croyons le contraire. Les « médias sociaux » (« social media ») rencontreraient ainsi naturellement les marginalia de lecture, tout en accentuant leur caractère intime et personnel : « I would expect digital annotation, for instance, to be more personal and more personally revealing than marginalia have normally been in the past, because of the example of social media. » Or, parallèlement, Readmill multiplie les positionnements énonciatifs et éditoriaux (Figure ci-dessous). L'entreprise invite ainsi (à gauche) à « répondre aux marginalia d'autres lecteurs pendant que vous lisez » (« Respond to other Reader's marginalia as you read »). La juxtaposition graphique crée une parfaite coïncidence entre les propos de Jackson et l'invitation de Readmill, qui ne ferait que « prolonger » le geste de l'universitaire en lui donnant une matérialisation technique. Le lien hypertexte fonctionne alors comme une preuve qui permet la vérification de l'articulation.

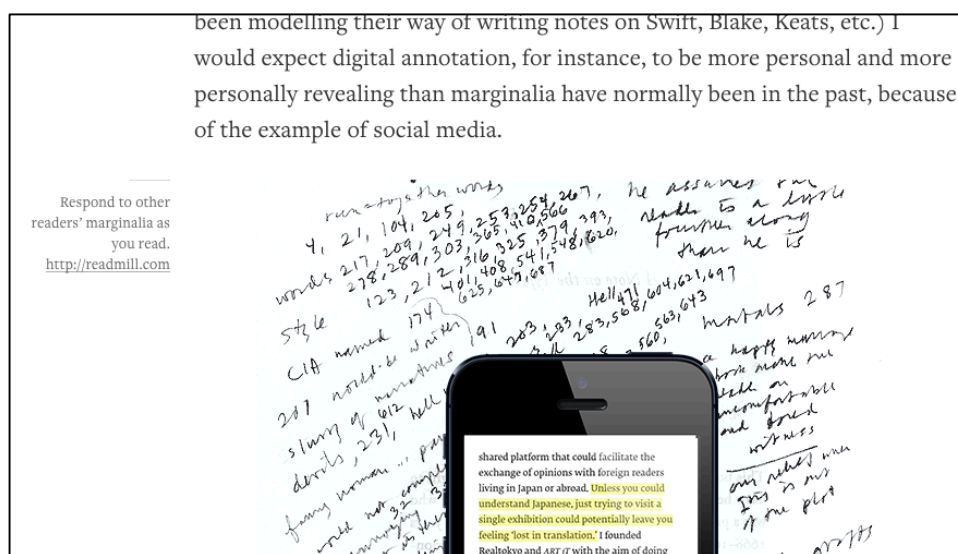


Figure 76 – L'énonciation éditoriale de Readmill dans son entrevue avec H.J. Jackson⁴³⁴

Dans la partie inférieure de la capture d'écran, une image présente un téléphone à partir duquel a été surligné du texte (en jaune) ; l'arrière-plan présente des signes linguistiques réduits à une fonction de représentation et d'illustration. Encore une fois, ce n'est pas le « message » qui importe, mais l'image même du texte et celle du geste qui l'a produit.

⁴³⁴ Source : <https://medium.com/book-club/the-art-of-writing-in-e-books-c9e04049107c>, le 3/12/2013.

L'ensemble de l'entretien est par ailleurs ponctué d'extraits du livre de H.J. Jackson, qui viennent valider l'articulation entre les deux cultures et introduisent les logiciels d'annotation comme des moyens de pallier les manquements supposés des supports imprimés (ci-dessous).

Marginalia are untidy. Books are no longer designed to incorporate them
(though the electronic book may change that)...

Figure 77 - Un "copié/collé" du livre de H.J. Jackson⁴³⁵

Readmill effectue donc des opérations sémiotiques et énonciatives, qui consistent à transformer un extrait de livres en une citation. Si l'extrait et la citation peuvent entretenir des liens de dépendance iconiques (Compagnon, 1979), cette dernière acquiert cependant un autre sens, du fait même de sa proximité graphique et spatiale avec d'autres énoncés.

1.4 Conclusions partielles

Si nous sommes donc bien face à des dispositifs qui s'adressent manifestement à un lecteur non identifié, force est de reconnaître qu'ils mobilisent tout un imaginaire de la culture lettrée et marginale, matérialisé dans un ensemble de formes, d'objets et d'instruments, dont le but est d'adresser au « chaland » des signes de reconnaissance familiers, immédiatement signifiants. Une articulation est cependant perceptible entre les deux cultures typifiées et leurs imaginaires formels, qui s'exprime par des stratégies d'équivalence/transparence (écrire avec une tablette, c'est la même chose), de coordination (il n'y a pas lieu d'opposer les deux cultures), de subordination (la culture numérique est l'avenir de la culture lettrée), d'inclusion (les deux peuvent fonctionner ensemble) ou d'inversion (la culture numérique se voit alors surreprésentée, comme s'il n'y avait plus besoin de présenter la culture livresque). Le recours à des autorités, en matière d'études sur les marginalia de lecture, peut également s'avérer efficace, pour prolonger un geste culturel et construire la fiction d'une continuité. Cette articulation resterait cependant inefficace sans la mobilisation d'un ensemble de discours et d'incitations qui doivent amener à produire du contenu éditorial (marginalia de lecture

⁴³⁵ *Ibid.*

2 Conversion des formes, des fonctions, des statuts

Ce second chapitre est toujours consacré à la deuxième hypothèse de travail, selon laquelle les dispositifs étudiés travailleraient à la conversion des formes matérielles de la culture du livre et de l'écriture. En effet, nos entreprises ne se contentent pas de capter ces formes mémorielles mais les reconfigurent, tout comme les statuts symboliques qui leur sont attachés (l'auteur, le lecteur, etc.). Après avoir défini la « conversion », on s'attachera à ses moyens, soit à un ensemble de fantasmagories (bienfaits du numérique, etc.) et d'« auréoles imaginaires » (l'eau, le ciel, les nuages), chargées d'anticiper des critiques sur l'utilisabilité des interfaces et des supports, ainsi qu'à une exhibition des gains supposés de ces derniers, par rapport à une culture lettrée jugée inerte. Dès lors les marginalia de lecture acquièrent une nouvelle fonction dans ces espaces : elles semblent désormais chargées d'attirer l'attention, de capturer, de pousser à faire retour vers eux. Elles s'inscriraient plus précisément dans un « régime de l'alerte » et s'apparenteraient à des « user generated content », soit à des contenus éditoriaux propres aux logiques capitalistes du « Web 2.0 ».

2.1 Convertir les usagers

C'est d'abord la « conversion » des utilisateurs qui m'occupera ici. On montrera ainsi que des efforts importants sont entrepris pour le convaincre du caractère opératoire de la culture numérique, malgré les discours négatifs qu'elle charrie parfois (lenteur des interfaces de lecture, difficulté à les utiliser, étapes contraignantes de l'achat à la lecture, etc.). Cette persuasion s'accompagne d'une puissante mythologie de la participation et de la contribution, qui idéalise l'écriture (dite) collaborative dans une axiologie propre à la « lecture sociale ».

2.1.1 Définition de la « conversion »

Une telle opération, que l'on vérifie ci-dessous, correspond à ce que Milad Doueihi (2011a) appelle une « conversion ». On lui préfère parfois les termes de « métamorphose » ou de « mutation » mais il me semble que les deux termes peuvent couvrir un ensemble de processus. Le choix de « mutation » répond de cette manière, et à mon sens, plutôt à celui de « révolution » : suivre ainsi l'histoire des dispositifs d'écriture, comme je l'ai fait dans la

première partie, c'est refuser de voir des ruptures fondamentales et « magiques » ; c'est donc observer les continuités mais également les métamorphoses attachées aux objets étudiés. La notion de « conversion », elle, a une double acception chez Milad Doueïhi : elle rend non seulement compte d'un basculement des représentations, comme lorsque l'on passe d'une religion à l'autre, mais elle renvoie également aux moyens mobilisés par des acteurs pour l'assurer et la rendre efficace. Convertir, c'est ainsi agir de manière à transformer un système de représentations et pour faire ici de l'annotation et de l'écriture « une activité de masse » (Boullier, 2013, p. 43). Ce sont ces moyens de l'action que j'explorerai maintenant.

2.1.2 Auréoles imaginaires et fantasmagories

2.1.2.1 Faciliter l'usage : rhétorique de la convergence

2.1.2.1.1 Des « auréoles imaginaires » : l'eau, le lieu et les nuages

Deux puissantes images irriguent et structurent en effet certains dispositifs d'annotation, qui héritent en cela des imaginaires du Web (le « surf ») et des supports (le « cloud » ou le « ciel »). Ces images fonctionnent comme des « auréoles imaginaires »⁴³⁶ : elles évoquent d'autres images, d'autres formes et connotent d'autres sens, ou s'ajoutent à un sens littéral. Il s'agit, d'une part, de convaincre l'utilisateur potentiel de la fluidité des gestes engagés, dans des espaces qu'il ne connaît peut-être pas et, d'autre part, de le fidéliser, en lui assurant que l'ensemble de ses productions textuelles pourront être consultées dans une diversité d'écrans et d'espaces, sans qu'il n'ait, par conséquent, besoin de recourir à un autre support (un carnet de notes, par exemple) pour suppléer des manques « hardware ». LiquidText⁴³⁷ (annexe 3) présente ainsi chaque annotation, ou paragraphe, comme des cellules qui peuvent être séparées, regroupées, déplacées avec « fluidité » (« fluidity ») et « flexibilité » (« flexible way »). La métaphore liquide (« LiquidText ») connote donc ces caractéristiques gestuelles.

De la même façon, le « nuage » (« cloud ») est convoqué, chez Readmill (Figure ci-dessous), pour anticiper les problèmes générés par la multiplicité des écrans. Cette métaphore

⁴³⁶ J'emprunte cette notion à Gaston Bachelard. Voir *L'Eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*, 1942 et *L'Air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement*, 1943.

⁴³⁷ Ce dispositif ne fait pas partie du corpus strict ou élargi, comme il ne s'agit pas d'un réseau dit social. J'ai cependant jugé intéressant de l'inclure cette fois, pour rendre compte de la richesse métaphorique qui anime les logiciels d'annotation.

pédagogique est liée à une autre : celle du lieu. Les étapes pour lire un livre sur un support numérique peuvent en effet être très fastidieuses. De l'achat à la lecture, de nombreux gestes sont parfois nécessaires, qui peuvent consister à télécharger un fichier, à le classer dans un dossier, à connecter le support de lecture à l'ordinateur afin de transférer le fichier. Le lieu de stockage, explique donc Readmill, détermine la manière de lire (« Where you store your books plays a big part in how you get to reading them »). C'est pourquoi l'entreprise avait mis en place en juin 2012⁴³⁸ un double système, qui consistait dans un cas à recourir à Dropbox et dans l'autre à une solution « maison ». Cette dernière se présentait alors comme un cadre vers lequel l'utilisateur n'avait qu'à déplacer ses fichiers depuis son ordinateur. Ainsi, en se connectant à l'application Readmill sur iPad, ce dernier avait accès à tous ses fichiers, soit parce qu'il était déjà passé par cette solution, soit parce que Dropbox avait été « connecté ». Ces deux opérations revenaient cependant au même : en centralisant les fichiers, et en y donnant accès à partir de n'importe quel support, Readmill supprimait l'idée même de lieu⁴³⁹ (le « ciel » et les « nuages » sont accessibles de n'importe quel lieu duquel on les considère). À cette métaphore sont par ailleurs associés des gestes iconiques⁴⁴⁰ (le « glisser-déposer »), qui traduisent cette volonté de transparence et de fluidité. Readmill écrit en effet : « Drag and drop a handful of books - or your entire collection, if you wish » (Figure ci-dessous). Les opérations ne dépendent ainsi plus de contraintes techniques mais de notre seule volonté.

⁴³⁸ Source : <http://blog.readmill.com/post/12432449510/dropbox-integration>, le 20/08/2014.

⁴³⁹ La métaphore spatiale sert cependant des intérêts différents. Pour Bob Stein, le fondateur de SocialBooks, elle permet au contraire de faire du livre un lieu (« a book is a place » répète-t-il souvent ; voir la troisième partie) où peuvent se « rencontrer » des gens différents (c'est-à-dire matérialiser leur présence à partir de traces scripturales). Le livre tient alors du « carrefour », de l'« agora », de la « place publique ».

⁴⁴⁰ La sémio-rhétorique du geste interfacé (Bouchardon, 2012), que l'on rencontrera plus précisément dans le second chapitre, repère en effet des traits d'iconicité, de ressemblance avec des actions réelles (comme « tirer un rideau »). Le « glisser-déposer » doit donc donner l'impression d'un déplacement avec prise sur l'objet.

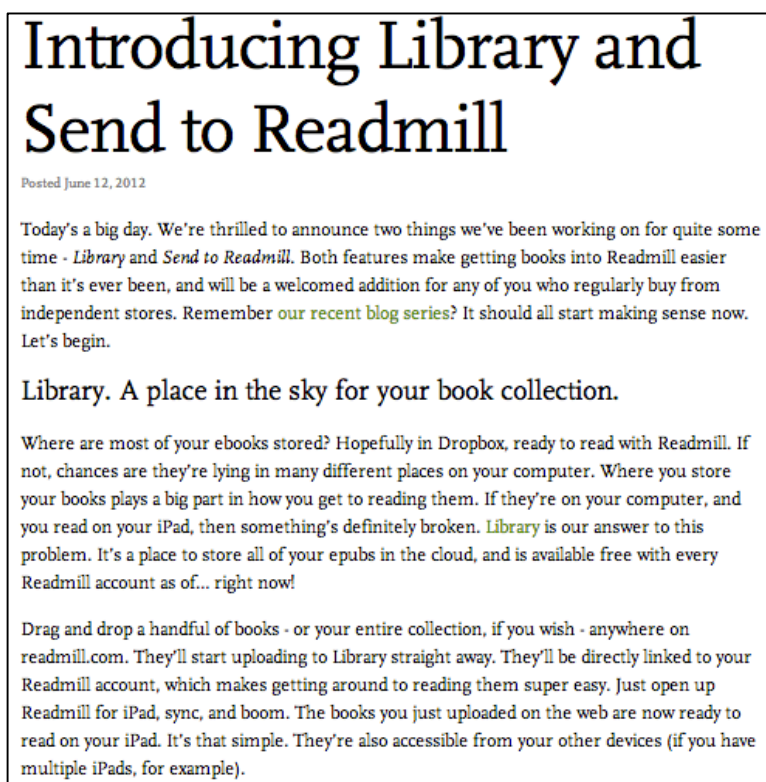


Figure 78 - Une auréole imaginaire : le « cloud » de Readmill⁴⁴¹

La facilitation des gestes et des circulations s'incarne dans une image synoptique (Figures ci-dessous) qui rassemble les supports sur lesquels un utilisateur peut lire un même texte.

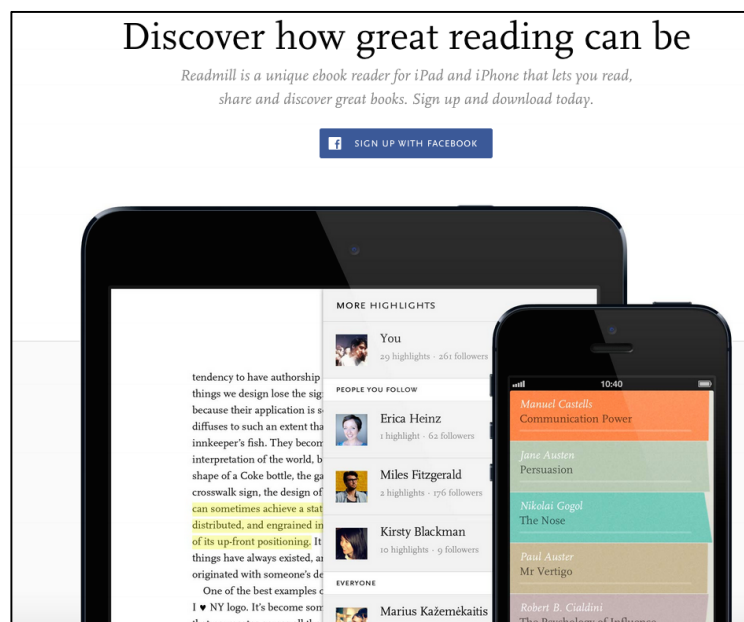


Figure 79 - Juxtaposition des écrans chez Readmill⁴⁴²

⁴⁴¹ Source : <http://blog.readmill.com/post/24951049940/introducing-library-and-send-to-readmill>, 12 juin 2012. Capture d'écran réalisée le 25/8/2014.

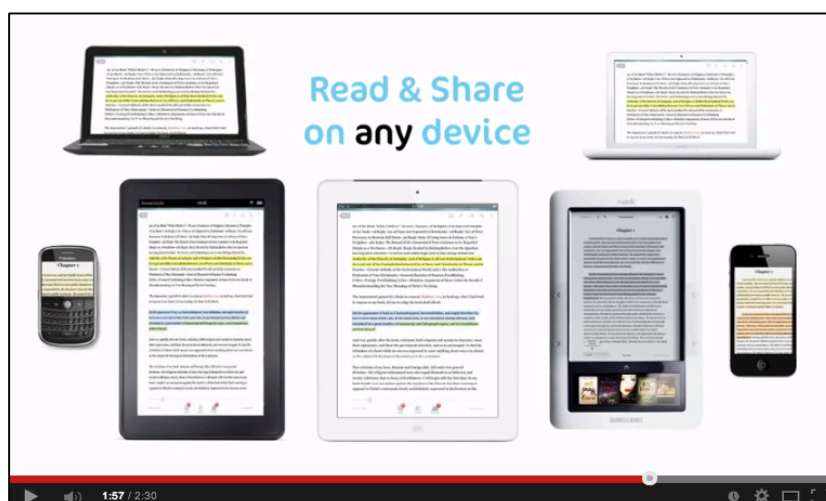


Figure 80 - Juxtaposition des écrans chez RethinkBooks⁴⁴³



Figure 81 - Juxtaposition des écrans chez Kobo et la Fnac⁴⁴⁴

Ces images sont frappantes et fascinantes. Leur persuasion tient en effet à une seule juxtaposition de signes iconiques, qui connote immédiatement la circulation facilitée. Le texte, lui, apparaît comme une image : ce qui est important n'est pas de pouvoir le lire, mais de comprendre qu'il peut être lu sur tous ces supports. Dans la dernière image, cette juxtaposition est par ailleurs accompagnée d'un jeu typographique qui mime l'enjambement et assure une continuité entre tous les supports. Autrement dit : en dépit des réélaborations sémiotiques, graphiques, énonciatives, lire sur un iPad ou un PC n'aurait aucune incidence.

Ainsi, si la convocation des métaphores livresques rencontrées jusque-là illustre « l'attachement au livre imprimé comme outil cognitif de lecture » (Juanals, 2005, p. 91), les métaphores de la conversion sont plutôt « le signe de la recherche d'une légitimité culturelle. Les nouveaux objets informatiques sont des représentants de la modernité. Ils portent les

⁴⁴² Source : <http://readmill.com/>, le 5/12/2013.

⁴⁴³ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=vWVjXlp7E4w>, le 25/08/2014.

⁴⁴⁴ Source : <http://www4.fnac.com/Guides/High-tech/kobo/>, le 25/08/2014.

promesses de mobilité, de nomadisme et de communication sans frontière. » (*Ibid.*) À leur sujet, on parlera donc de « fantasmagories » (Jeanneret, 2014), c'est-à-dire d'un ensemble de signes, de discours, d'images déployés pour convaincre de l'intérêt des dispositifs utilisés.

2.1.2.1.2 Des opérations « magiques »

Readmill avait imaginé un autre dispositif pour faciliter la circulation des fichiers et l'économie des gestes. En passant des partenariats avec des éditeurs et des distributeurs, l'entreprise avait réussi à les convaincre d'ajouter sur chacune de leur page un « bouton » :



Figure 82 - Le bouton « Send to Readmill »⁴⁴⁵

Constitué d'un signe métonymique (le « logo » de Readmill), de signes stricts (ou linguistiques) et d'un cadre formel (les « bords »), ce « bouton » est un signe passeur, pour reprendre la sémiotique des écrans (Souchier, Jeanneret, 2009) : une fois que le client a acheté un livre à partir de la librairie qui le propose, il peut ainsi le faire circuler des « entrepôts » du distributeur, où sont stockés les fichiers numériques, jusqu'à l'application Readmill. Or, cette opération est qualifiée de « magique » (« magical », Figure ci-dessous) par l'entreprise (qui utilise souvent ce terme dans les mises à jour de son logiciel). Mais comme n'importe quel tour, la magie consiste plutôt ici à cacher la complexité technique nécessaire à sa réalisation.

Send to Readmill. From here to there in one click.

Wait... there's more. What if we could skip the whole uploading part? That's where Send to Readmill comes in. It's a button you'll see after purchasing a book from an independent store, sitting next to the usual download button. If you click it, some magic happens - your purchase will be automatically sent to your Library. Open your iPad, sync, and it's there ready to read.

Figure 83 – « Send to Readmill » : une opération « magique »⁴⁴⁶

À l'inverse, les dispositifs étudiés auraient des pouvoirs de révélation. Open Margin invite ainsi à l'« exploration » des marges, qui contiendraient les « pensées » des lecteurs :

⁴⁴⁵ Source : <http://blog.readmill.com/post/24951049940/introducing-library-and-send-to-readmill>, le 3/7/2014.

⁴⁴⁶ Source : <http://blog.readmill.com/post/24951049940/introducing-library-and-send-to-readmill>, 12 juin 2012. Capture d'écran réalisée le 25/8/2014.

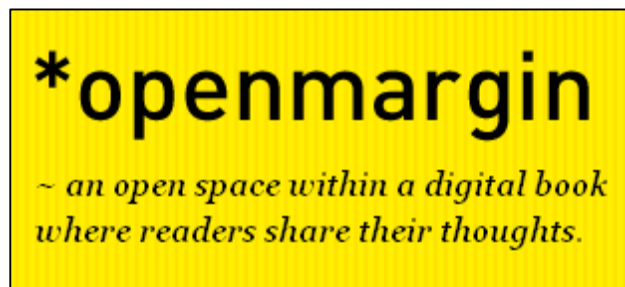


Figure 84 – Open Margin : « an open space within a digital book ». ⁴⁴⁷

Mais ladite « exploration » bénéficie en fait d'une mise en scène technique. Chaque fois qu'une annotation est produite à partir du logiciel et d'un texte informatisé, elle est indiquée dans le « paramètreur » ⁴⁴⁸ (la barre verticale de droite). Le lecteur qui souhaite la lire doit ainsi se « rendre » à cet « emplacement » (c'est-à-dire activer le signe marginal ; ci-dessous).

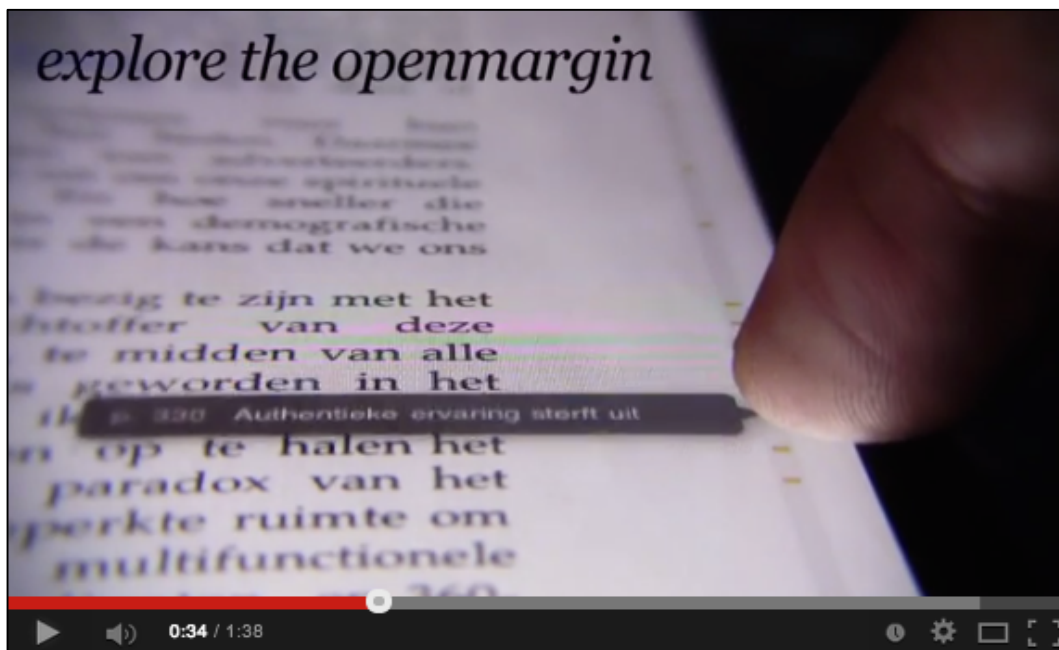


Figure 85 – « explore the openmargin » : le discours promotionnel d'Open Margin ⁴⁴⁹

Or, au niveau du texte, l'annotation-note est indiquée par un surlignement de couleur jaune. Pour la consulter, le lecteur doit de nouveau effectuer une opération : activer le signe

⁴⁴⁷ Source : <http://www.openmargin.com/>, le 3/7/2012.

⁴⁴⁸ Bouchardon (2012) désigne, en termes sémiotiques, ce que nous appellerions communément ici « barre de défilement ».

⁴⁴⁹ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=ipz-vSap84o>, le 3/7/2012.

passer⁴⁵⁰ correspondant. Un effet de « zoomage » donne alors l'impression d'une pénétration « dans »⁴⁵¹ le texte, tout près de ce que le lecteur a de plus intime en lui. Ce que révèle donc la « magie » d'OpenMargin, ce sont les « pensées » rendues visibles par les marginalia :



Figure 86 – « publish your thoughts » : le discours promotionnel d'OpenMargin⁴⁵²

2.1.2.2 « Au-delà du livre » : le « gain » du numérique et le pari de l'« expérience »

Les mots qui servent à désigner les lieux et les espaces sont ainsi travaillés de manière à donner à leur épaisseur métaphorique un ancrage technique (et vice-versa). Aux marges, qui seraient pleines de pensées invisibles que la « magie » technologique révélerait, répond alors sur le même mode un « au-delà » du texte. Une image de Kobo est en ce sens édifiante :

⁴⁵⁰ Le « signe passeur » ne se confond pas avec l'hypertexte : c'est en effet un signe qui permet de redonner à ce dernier son rôle dans l'activité de lecture. Ainsi : « Le lien hypertexte est alors considéré comme un signe écrit qui, comme tout signe écrit, n'existe pas hors de son intégration dans ses contextes (Harris), à la fois technique (en prise avec les opérations logicielles), éditorial (situé au sein de l'écran) et social (lié à un programme d'activité. » (Jeanneret, 2007, p. 25) On adoptera la définition suivante du signe passeur : « L'écran est un espace unique à la surface duquel se cristallisent toutes les fonctionnalités de l'écriture. Confrontés à cet "unimédia" saturé de signes et de codes, nous disposons de "signes outils" singuliers, des "signes passeurs" qui nous donnent accès aux multiples modalités du texte. » (Souchier, Jeanneret, Le Marec, 2003, p. 23)

⁴⁵¹ C'était l'argument explicite de BookGlutton : « BookGlutton connects people inside Digital Book », « Chat inside any chapter ». Source : <http://www.bookglutton.com/>, le 2/4/2012.

⁴⁵² Source : <https://www.youtube.com/watch?v=ipz-vSap84o>, le 3/7/2012.



Figure 87 - Kobo, « au-delà du livre »⁴⁵³

« [L]es mots surlignés » inviteraient ainsi à l'ailleurs, sémiotisé par deux figures stéréotypées du voyage : l'oiseau d'une part, dont la forme des ailes épouse celle des pages du codex et, d'autre part, des animaux qui connotent le périple. Les marginalia de confection (les mots sont surlignés par le distributeur ou un éditeur partenaire), ou en termes sémiotiques les signes passeurs, constitueraient donc une « expérience de lecture enrichie », par opposition implicite au papier jugé inerte. Des marqueurs d'intensité (« enrichie », « plus ») rendent compte des apports supposés de la technologie de Kobo qui favoriserait une « immersion » et une « captation » du lecteur. L'entreprise cherche manifestement à anticiper le paradoxe que constitue son projet : elle court en effet le risque de la critique distractive, mais doit justifier en même temps la nouveauté que constitue son dispositif. Le voyage ne renvoie alors plus à l'évasion, l'éparpillement ou le détournement mais au contraire à une activité qui consiste à explorer l'intertextualité et l'extratextualité d'un texte, c'est-à-dire à se focaliser sur lui. Dès lors, les livres numériques cherchent à se rapprocher de ce que Dominique Boullier appelle des « médiascapes » (2013), c'est-à-dire « de véritables paysages au sein desquels il est possible d'explorer des ensembles de données, de contenus, de sites, etc. » (p. 53) Mais les discours qui les portent sont bien des « auréoles imaginaires » ou des « fantasmagories ».

Readmill qualifie souvent ce processus à partir d'un terme inchangé depuis 2011 : « experience ». Avant même son lancement (Figure 36, p. 185), l'entreprise se présentait en effet avec ce slogan : « Readmill lets you share your reading experiences with like-minded ». En 2014, elle parlait encore d'une « reading experience » (Figure 88 ci-dessous ; Figure 246, p. 499 pour

⁴⁵³ Source : <http://fr.kobo.com/readinglife>, le 3/8/2014.

une vue d'ensemble de la page). Lors de sa fermeture le 28 mars 2014, le terme apparaît de nouveau (Figure 89 ci-dessous ; Figure 252, p. 503 pour une vue d'ensemble de la lettre de fermeture de Readmill). Cette « expérience » se comprend manifestement comme l'inclusion dans une « communauté » voire dans un « village mondialisé » : « Together we wrote in the margins of ebooks and discussed our favorite passages from across the world. » (Figure 89 ci-dessous).



Figure 88 – « Reading experience » : récurrence d'une expression chez Readmill (page d'accueil en 2014)

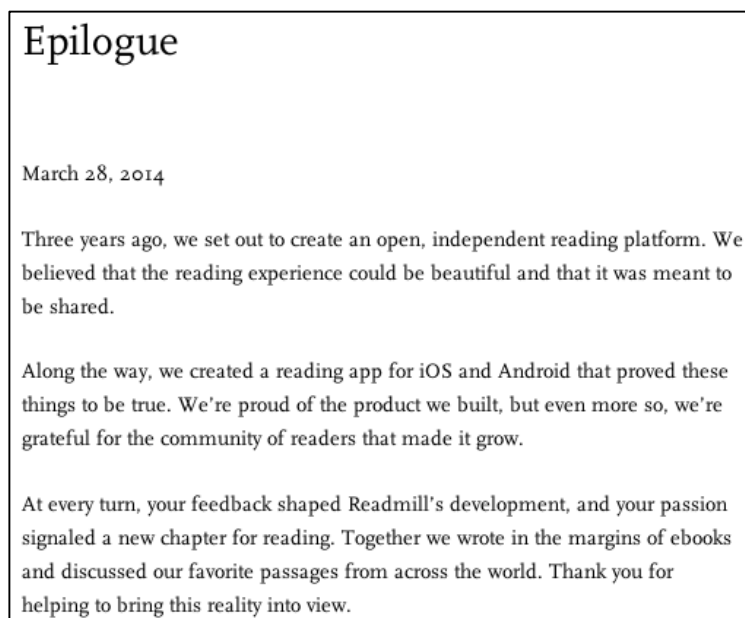


Figure 89 – « Reading experience » : une notion qui revient dans la lettre de fermeture de Readmill

Pourtant, en présentant son lancement sur Android le 3 octobre 2013, Readmill écrivit sur son blog : « Readmill for Android sports the same clean, distraction-free reading experience as our iOS app. »⁴⁵⁴ La construction de l'« expérience » est donc double : elle consiste, d'une part, à exhiber les caractéristiques « sociales » de l'application et, d'autre part, à vanter l'absence de distraction, qui passe par une esthétique ou une rhétorique de l'épuration (Encadré 7, p. 225). Mais comment articuler ces deux visions incompatibles ? Grâce à la métaphore pédagogique de la « salle de lecture » (« library reading room », Figure 90 ci-dessous), qui consiste à lire de façon isolée tout en étant entouré : elle donne les moyens de

⁴⁵⁴ Source : <http://blog.readmill.com/post/62991369591/introducing-readmill-for-android>, le 3/5/2014.

s'abstraire un temps de son isolement en lisant « par-dessus l'épaule » d'un autre. La dialectique mise en scène est donc celle du corps et de l'esprit : la contradiction se résolve et l'articulation est rendue possible par une contribution minorée d'un corps qui ne réclame pas tant d'attention.

While our community highlights view makes for an instant book club in every book, your feed is a library reading room, where you can peek over the shoulders of friends and catch glimpses of books you wouldn't find otherwise.

Figure 90 - Lire dans une « salle de lecture » et « par-dessus l'épaule » avec Readmill⁴⁵⁵

L'« expérience » décrite est donc sensorielle mais sa description est parallèlement déjouée par la nécessité de ces dispositifs de désamorcer des critiques fréquentes sur la distraction qu'ils génèreraient. Ils doivent donc répondre à un double impératif (justifier leur « nouveauté » ; répondre de leurs effets) qui conduit à des stratégies d'exhibition/minoration.

Encadré 7 - L'esthétique de Readmill

Typographie soigneusement choisie, large marge blanche, économie des fonctionnalités dites « sociales », Readmill a, depuis ses débuts, cherchait à anticiper les critiques généralement formulées à l'encontre de la lecture sur écran (« zapping », « distraction », etc.). C'est pourquoi l'entreprise prend paradoxalement⁴⁵⁶ pour modèle le livre imprimé dans son dossier de presse (Annexe 1.3) : « Readmill believes in retaining the clear, focused reading experience that you get with physical books. » Elle se réclame en effet implicitement des métiers (typographes, maquettistes, imprimeurs, graphistes, etc.) qui participent de « la fabrique de la lisibilité » (Jacob, 2001) pour valoriser son propre travail. Ainsi, lors de son lancement en 2011, l'entreprise insista sur le soin apporté aux polices de caractères et sur l'économie des moyens déployés (« using all effects in Photoshop is not always necessary. »⁴⁵⁷). De la même façon, dans une page d'accueil datée de 2013 (Annexe 1.1), elle invite à « lire sans aucune

⁴⁵⁵ Source : <http://blog.readmill.com/post/66184218374/a-new-way-to-read-together>, le 6/11/2013.

⁴⁵⁶ L'application de Readmill sur iPad ne comporte par exemple pas de « couvertures » de livres, mais une « interprétation » abstraite de cette couverture, contrairement aux autres logiciels. Le 6 juillet 2011, l'entreprise expliqua ainsi sur son blog que si elle respectait bien l'art de la couverture, elle ne supportait cependant pas celles proposées dans la plupart des « ereaders ». Source : <http://blog.readmill.com/post/7303811388/a-few-words-about-readmill-for-ipad>, le 27/08/2014.

⁴⁵⁷ Source : <http://blog.readmill.com/post/7303811388/a-few-words-about-readmill-for-ipad>, le 27/08/2014.

gêne » (« Read peacefully »), grâce à une typographie soignée (« Proper typography ») et à l'absence totale de distraction inutile (« silly clutter »). Elle fait ainsi du texte l'objet d'un slogan : « It's just about the text on the screen, nothing else. »

Mais Readmill s'inspire aussi de la culture d'entreprises qui ont participé de l'émergence d'une culture numérique (à partir du design des objets notamment⁴⁵⁸). Sur ses pages d'accueil de 2013 et 2014 (Annexe 1.1), les superlatifs absolus (« a unique ebook reader », « The best ebook reader », « the most comfortable reading experience around »), les adjectifs-évaluatifs (« phenomenal », « elegant typography ») et les adjectifs-subjectifs axiologiques (« Reading on your phone is beautiful ») rappellent ainsi la rhétorique d'Apple.

On trouve une stratégie similaire chez Kobo (Figure 87, p. 223) : les articles Web, les livres ou les auteurs associés à un passage surligné et activable par un signe passeur, ne seraient pas des éléments de distraction mais de captation (« une expérience de lecture qui saura vous captiver »). Ils fournissent, écrit Kobo, des éléments de « contexte » (références voisines ou bibliographiques). Le terme « expérience » semble survaloriser une forme d'intimité psychologique mais les activités décrites sont essentiellement corporelles (« toucher les mots surlignés » sur la Figure 87 ; « lire », « collecter », « organiser », « partager » sur la Figure 35, p. 184). L'« expérience » renvoie dès lors au monde sensible, celui des hommes ; mais elle peut être « augmentée », c'est-à-dire qu'elle pourrait accroître leurs perceptions, si elle passait par les instruments⁴⁵⁹ adéquats, ceux que proposent précisément les dispositifs étudiés. Dès lors, les termes mobilisés par Kobo (« immersion », « augmentation », « interactivité », etc.) apparaissent comme une construction rhétorique d'une disparition du corps par des « prothèses » qui lui permettraient non seulement de n'être plus qu'un esprit, tourné vers une seule tâche, mais en plus de « voir » mieux et plus loin ; ces dispositifs, en tant qu'instruments, modifieraient donc la perception (ce serait des phénométechniques⁴⁶⁰ mais ce

⁴⁵⁸ Voir Stéphane Vial, *Court traité du design*, PUF, 2010.

⁴⁵⁹ Dans *Le sens de la technique : le numérique et le calcul*, Bruno Bachimont (2010) distingue ainsi l'outil de l'instrument : le premier permet « d'atteindre certaines fins en apportant une spécialisation fonctionnelle dont l'homme ne dispose pas naturellement » (p. 36) tandis que le second est un médiateur de la perception. En effet, il l'élargit, lui permet de mesurer le monde et de lui donner prise sur lui.

⁴⁶⁰ Je m'appuie ici sur la définition donnée par Stéphane Vial, reprise de Bachelard, dans son essai *L'Être et l'écran* (PUF, 2013) pour qui tout appareil affecte notre perception du monde. Par conséquent, ce sont des phénoménotecniques : ils rendent apparents les êtres selon leurs propres modalités d'apparaître.

sont en fait des configurations de pratiques qui jouent sur les sensibilités perceptives⁴⁶¹). C'est ce qui explique la survalorisation et la désaffectation du corps à l'écran, chaque fois convoqué (il faut bien « humaniser » des objets jugés « impersonnels » et « froids »⁴⁶²) et congédié. A la suite de Bootz⁴⁶³, on identifiera donc ces figures à des stratégies de captation noématiques (esprit) et ergodiques (corps), qui conduisent à l'encouragement de gestes spécifiques (« toucher », « appuyer », « cliquer », etc.) que l'on étudiera précisément dans le chapitre 3.

2.1.3 Mythologie⁴⁶⁴ participative et contributive : un « conatus discursif »⁴⁶⁵

2.1.3.1 Provocation⁴⁶⁶ à la participation

Les moyens de la « conversion » passent également par des stratégies qui consistent à convaincre l'utilisateur⁴⁶⁷ des vertus du partage. C'est d'abord sur le mode impératif que se fait cette invitation ou plutôt cette injonction à la participation. Ainsi chez Kobo (Figure 35, p. 184), quatre verbes (« Lisez. Découvrez. Organisez. Partagez ») indiquent les modes possibles

⁴⁶¹ Nicole Pignier, « Comment appréhender la complexité des imaginaires à l'œuvre des technologies numériques aux usages ? », Colloque Ludivia, Aix-en-Provence, 2012, en ligne : <https://hal-unilim.archives-ouvertes.fr/hal-00923569>.

⁴⁶² Dans les années 70, le terme « interactivité » fit ainsi massivement son apparition dans la vente des ordinateurs personnels. Il s'agissait alors de vendre au grand public des appareils jugés déshumanisants (Guéneau, 2005).

⁴⁶³ Philippe Bootz, « Le lecteur capturé », Colloque Ludovia 2006, http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/13/72/17/PDF/Le_lecteur_capture_-_article_definitif.pdf.

⁴⁶⁴ Je reprends à mon compte le cadre méthodologique préconisé par Etienne Candel (2007) pour analyser le « paradigme participatif » comme il l'appelle, soit un modèle idéologique préconisé par ces sites : « on a tendance à considérer la participation comme une notion naturelle, ce dont témoigne bien ce mouvement de sites qui semblent « faire une place » au participatif. Il s'impose de dénaturaliser cette évidence, de percevoir la participation comme un construit de l'organisation énonciative. » (p. 84) Le terme « mythologie », emprunté à Barthes, renvoie aux « organisations connotatives qui travaillent les organisations naturalisées des signes et des significations dans le monde social » (Etienne, 2013, p. 35) La démarche du chercheur consiste ainsi à mettre au jour ces effets connotatifs sans oublier qu'il ne peut pas y échapper totalement.

⁴⁶⁵ La notion de « conatus » désigne chez Spinoza l'effort par lequel un être travaille à conserver et à développer sa puissance ; il se détermine (Aristote), se définit. Repris et retravaillé par Candel (2007), le « conatus discursif » peut être défini comme l'« appel à écrire et à contribuer sans cesse qui est cultivé dans les formes dites participatives des médias et glorifié par l'affichage de toutes les productions des amateurs. La présence de champs de saisie sur beaucoup de sites et la mise en évidence des contributions comme gages d'une créativité sociale sont destinées à susciter la production de textes de la part des usagers. » (Jeanneret, 2014, p. 11)

⁴⁶⁶ Le terme « provocation » fait suite au triptyque proposé par Candel (2013) pour étudier les dispositifs d'échange microdocumentaire (ou réseaux sociaux). On le définira à partir de sa racine : « appeler à, exciter, provoquer selon le Gaffiot » (Candel, 2013, p. 48).

⁴⁶⁷ Je rappelle la définition donnée en introduction : je considère l'utilisateur comme une figure abstraite de l'utilisateur, implicitement convoquée dans la conception des logiciels et des interfaces.

d'utilisation de ses dispositifs à partir du mode impératif qui possède une valeur prescriptive. Un « devoir »⁴⁶⁸ est imposé, celui de lire, de découvrir, d'organiser et de partager. On trouve cette injonction jusque dans les interfaces de lecture de l'entreprise. L'application *Kobo by Fnac* comprend ainsi une page (« Reading Life ») qui réunit un ensemble d'éléments censés rendre compte de l'« expérience » de lecture d'un individu. Elle comprend également une série de signes de gratification (des « badges ») que le manipulateur peut acquérir, à condition d'exécuter un certain nombre d'actions. Or, l'activation d'un « badge » (un signe iconique), au moyen d'un signe passeur, révèle une série d'instructions, formulée sur le même mode : « Entrez en contact avec un auteur pour devenir un lecteur « Auteurisé », « Ajoutez des eBooks » (« 24e récompense »), « Connectez-vous à votre compte » (« 2e récompense »), « Appuyez longuement sur un livre de votre bibliothèque » (« 7e récompense »).

La conversion semble dès lors reposer d'une part sur l'articulation entre des objets culturels connus et rendus reconnaissables par les signes iconiques (la bibliothèque, le livre, etc.) et des gestes propres à la culture numérique (appuyer, se connecter, etc.) ; et d'autre part sur des injonctions, formulées à l'impératif, elles-mêmes articulées à un système de gratifications. Autrement dit : en cherchant à se rétribuer, l'utilisateur répond à des ordres qui l'amènent à lire des signes culturellement reconnaissables en mobilisant des genres nouveaux. Il est aussi amené à produire des contenus qui pourront être exploités selon diverses modalités.

2.1.3.2 Axiologie de la lecture « sociale »

Cette injonction, formulée sur le mode impératif, se double d'une axiologie de la lecture « en groupe » dont les vertus sont exhibées. Subtext écrit ainsi : « Reading together is better ».

⁴⁶⁸ Voir aussi Julia Bonaccorsi, *Le Devoir de lecture. Médiations d'une pratique culturelle*, Hermès, 2009.



Figure 91 – « Reading together is better » avec SubText⁴⁶⁹

L’adverbe (« better »), établit un comparatif implicite avec une lecture qui serait plus individuelle. Elle se voit ainsi disqualifiée, comme elle ne permettrait pas de tirer le meilleur parti d’un livre (« Get more out of your books »), en incluant dans l’activité de lecture des « amis » et des « auteurs ». L’axiologie de la lecture dite « sociale » est donc construite sur une fiction, celle d’une lecture qui pourrait être isolée et privée de contacts ; elle postule de plus que les lecteurs voudraient de ces contacts que la technologie permettrait d’assurer.

On retrouvait dans un bandeau de Copia daté de 2013 la même axiologie (Figure ci-dessous) : « read better together ». Elle confirme bien les observations menées à partir de SubText : « mieux lire », c’est supposément lire en « groupe », en matérialisant sa lecture par des écrits (« notes ») qui pourront faire l’objet d’un « partage », c’est-à-dire d’un accès à cette publication. Ces activités encouragées sont censées animer les marges et justifier le passage d’une culture, manifestement jugée morte, à une culture supposément vivifiante.

⁴⁶⁹ Source : <https://Web.subtext.com/>, le 3/8/2013.



Figure 92 – « read better together » avec Copia⁴⁷⁰

2.1.3.3 Une « typification » du social articulée à la culture textuelle

Un ensemble de « boutons » de partage sont ainsi très souvent mobilisés dans nos dispositifs. En « surlignant »⁴⁷¹ un passage de texte depuis l'application Readmill sur iPad, l'utilisateur se voit aussitôt proposé de le partager (Figure ci-dessous). En activant les icônes de Facebook et Twitter (partie droite de l'image), et en cliquant sur le signe passeur « Send », il pourra à la fois sauvegarder son passage, le faire circuler jusqu'au site Web de Readmill, et le partager automatiquement sur Facebook et Twitter (ces circulations sont analysées plus loin).

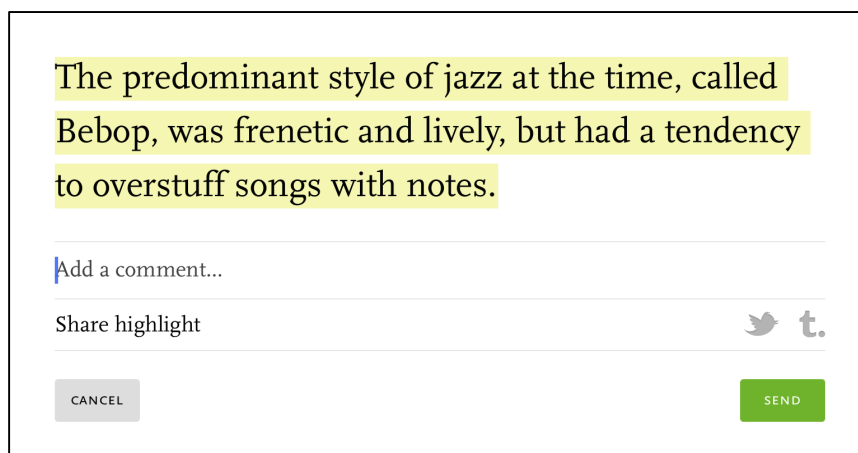


Figure 93 - Typification du social dans un cadre d'écriture de Readmill sur iPad⁴⁷²

⁴⁷⁰ Source : <http://www.thecopia.com>, le 3/09/2013.

⁴⁷¹ Toutes ces opérations seront sémiotiquement décrites dans le chapitre 3.

⁴⁷² Capture d'écran du 20/08/2014.

Aucune explication n'accompagne ces opérations et ces manipulations. C'est que les deux boutons ont aujourd'hui suffisamment circulé pour qu'il n'y ait plus besoin d'en élucider les formes et les fonctions : nous avons associé le « partage » à ces « boutons » (si cette association paraît intuitive, elle est cependant le fruit d'une lente opération cognitive et sociale, telle que décrite dans l'encadre 2, p. 97). Nous avons donc affaire à :

des formes nomades, rapidement identifiables dans leur fonction supposée, et interprétables, de site en site, à la lumière de ces fonctionnalités. En quelque sorte, ces objets nous mettent en présence d'un sens récurrent, stabilisé, ils participent d'un même "esprit". [...] Que l'on pose un bouton de partage ou d'évaluation, et c'est tout le contexte d'un Web social qui apparaît, qui s'impose. Ces signes sont typifiés (Schütz, 2007⁴⁷³) comme signes du social, en cela ils sont lexicalisés, mis dans l'ordre de l'institution langagière objectivant cette relation entre les objets visibles et les formes sociales dont ils sont censés faire la preuve. (Candel, 2013, p. 36)

Ce qui est ici important, c'est que ces formes sont naturellement associées à des textes littéraires et qu'elles sont supposées faire la promotion du dispositif (la capture d'écran est en effet tirée du dossier de presse de Readmill). Autrement dit : Readmill ne se contente pas de recourir à des typifications du partage, qui font immédiatement sens ; l'entreprise, bien plus, naturalise le partage des textes en les associant à un geste prétendument acquis et normal.

2.1.3.4 Le modèle du « club de lecture » et de la « salle de lecture »

Les objets techniques, eux-mêmes, ne feraient que « reproduire » des habitudes, les favoriser ou les importer. En novembre 2013, Readmill mit ainsi à jour son logiciel d'annotation avec une nouvelle fonctionnalité appelée « community highlights » qui permettait de visualiser les passages surlignés par d'autres utilisateurs. Quelques mois plus tard, Readmill mit de nouveau à jour son logiciel en y introduisant les « notifications » (« feed »). La première nouveauté répondait ainsi à un retard de Readmill par rapport à ses concurrents ; l'entreprise se démarqua d'elles en introduisant la notion de « club de lecture » (« book club », Figure 94 ci-dessous), tout en reprenant les métaphores spatiales mobilisées par ces dispositifs (« in »). La deuxième nouveauté bénéficia d'un processus de métaphorisation similaire et se vue ainsi présentée comme une « salle de lecture » et comme le moyen de s'informer « par-dessus l'épaule d'amis », comme on l'a vu plus haut. Mais pourquoi une telle opération de corporisation des interfaces se double d'une métaphorisation de l'espace par la « salle de

⁴⁷³ Alfred Schütz, *Essais sur le monde ordinaire*, Paris, Félin, 2007.

lecture » ? C'est qu'elle renvoie à une intimité paradoxale, celle qui permet de faire retour sur soi tout en étant accompagné. Elle déjoue aussi les craintes souvent associées à ce type de dispositifs, accusés d'entacher la vie privée. On observe donc une dialectique entre le « public » et le « privé » traduite par des métaphores qui font de ces espaces des lieux de convivialité. Contribuer, ce serait s'assurer de son inscription dans une « communauté »⁴⁷⁴.

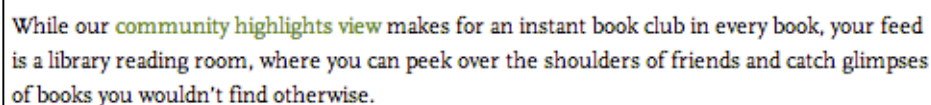


Figure 94 – « community highlights view » sur le blog de Readmill⁴⁷⁵

2.1.3.5 Entre oralité et pensée

2.1.3.5.1 Des diatextes⁴⁷⁶ : une sémiotisation de la « conversation »

Ce couple se présente parfois sous une autre forme : celui de la parole et la pensée. Les marginalia de lecture, et les marges qui les accueillent, seraient ainsi porteuses d'une oralité et traduiraient les pensées intimes d'un lecteur, qui auraient trouvé un moyen de les externaliser. L'analyse des bandeaux et des logos du corpus strict/élargi révèle ainsi une sémiotisation de la parole et de la pensée. Un signe symbolique, conventionnel (le phylactère ou « bulle », caractéristique des bandes dessinées, qui symbolise la parole) renvoie par exemple aux échanges conversationnels sur Copia (Figure 95), Readmill (Figure 97) et BookGlutton (Figure 96). Les deux premières entreprises lient ce signe à une icône d'individu, qui matérialise la profération. La troisième explicite ce qu'elle entend par « social reading », grâce à l'icône qui a une fonction illustrative, et à un paratexte éditorial dans lequel apparaît le verbe « chat ». Les lecteurs sont ainsi invités à s'exprimer dans un échange synchrone qui serait la traduction naturelle et exacte des interactions orales, menées face à face sans médiation informatisée.

⁴⁷⁴ Il serait sans doute opportun de faire ici une comparaison historique avec les « communautés textuelles » de Brian Stock (1983), les formes de lectures silencieuses/oralisées analysées par Chartier (2001) et l'histoire de la vie privée. Je ne me livrerai pas à cet exercice pour une raison principale : nous n'avons pas affaire à des pratiques ou des communautés avérées mais à des discours qui tentent de les constituer. Par ailleurs, je n'ai pas mené d'analyses qualitatives qui me permettraient de proposer ou de tenter une telle comparaison.

⁴⁷⁵ Source : <http://blog.readmill.com/post/66184218374/a-new-way-to-read-together>, le 6/11/2013.

⁴⁷⁶ Dans son lexique, Jeanneret (2014) définit le « diatexte » comme une « [c]onvention de forme graphique et typographique permettant de présenter sur un support écrit une image de dialogue interpersonnel ». (p. 11)



Figure 95 - Un phylactère dans une image de Copia⁴⁷⁷

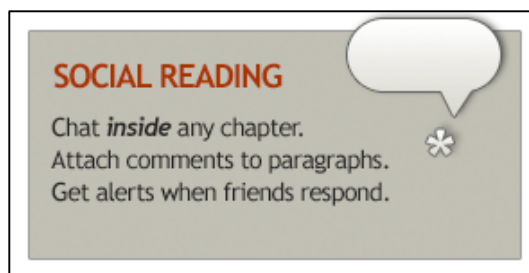


Figure 96 - Un phylactère dans une image de BookGlutton⁴⁷⁸

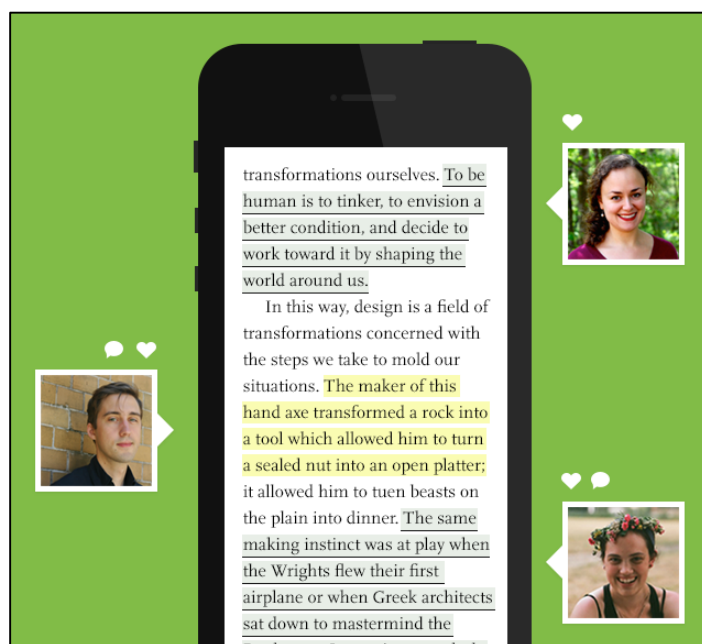


Figure 97 - Des phylactères dans une image de Readmill



Figure 98 – « Books are conversations » pour BookGlutton⁴⁷⁹

⁴⁷⁷ Source : <http://www.thecopia.com/>, le 5/3/2013.

⁴⁷⁸ <http://www.bookglutton.com/>, le 3/10/2012.

Le logo de *BookShout* (ci-dessous) est également édifiant. L'entreprise exploite en effet un signe iconico-symbolique et métonymique, qui représente une feuille transformée en « mégaphone » ; elle connote de cette façon la prise de parole publique qui matérialise le « cri » (« Shout ») que *BookShout* se chargerait de porter à un niveau plus important.



Figure 99 - Le logo de BookShout de RethinkBooks⁴⁸⁰

On trouve chez Kobo une mise en scène de ce paradigme conversationnel (Figure ci-dessous) d'abord révélé par un déictique spatial de simultanéité (« now », partie supérieure gauche). La capture d'écran fournie par l'entreprise de son logiciel « Kobo Pulse » permet ensuite de repérer le modèle qu'elle entend promouvoir. La « conversation » est d'abord construite sur un idéal participatif, celui des tours de parole que le mode interrogatif matérialise (« What do you think about »). Elle repose ensuite sur l'exhibition des marques énonciatives et subjectives (« you », « I don't think ») qui traduiraient une prise de position personnelle. Enfin, la question posée par le premier « locuteur », de type stylistique, engage son « interlocuteur » dans une précision terminologique assez scolaire (« alliteration ») qui semble simuler un échange idéal entre un professeur et un élève, où le second répondrait parfaitement aux attentes du premier, relevant ses vagues allusions (« repeated S ») pour les invalider.

⁴⁷⁹ *Idem.*

⁴⁸⁰ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=vWVjXlp7E4w>, le 23/08/2014.

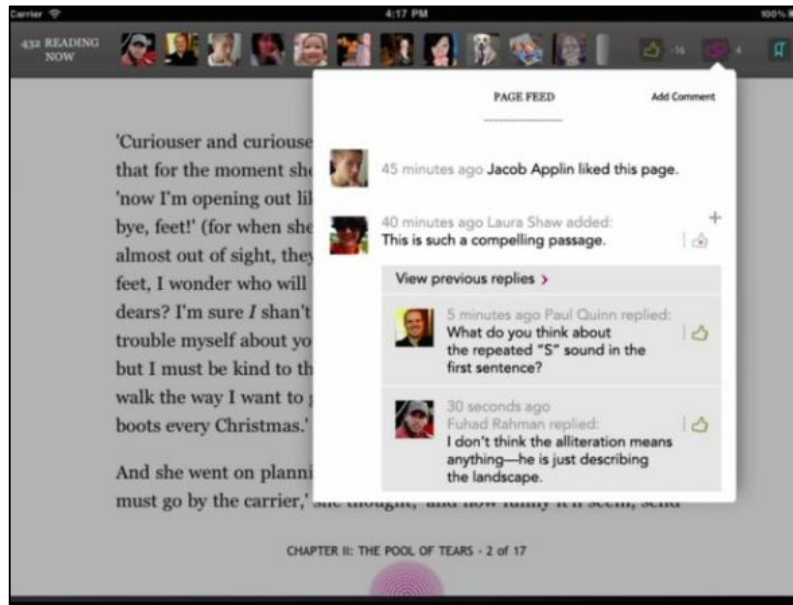


Figure 100 - Simulacre de chat dans le programme « Pulse » de Kobo⁴⁸¹

« @Author » d'Amazon confirme cette analyse sur le « simulacre de la parole » (Candel, 2007) et de la conversation. Ce service se présente en effet comme un moyen de « connecter » les lecteurs et les écrivains (Figure 101). Les Figure 102 et Figure 103 précisent la nature de cette « connexion » (« conversation ») et ses modalités d'exécution (pointage d'un passage de livre à partir d'un Kindle, surlignage et ajout d'une note.) Or, cette dernière est qualifiée par Amazon : il s'agit d'une « question », qui appelle donc une « réponse » des écrivains interpellés, engagés dans une « conversation » sans aucune intermédiaire avec leurs lecteurs (l'adjectif « directly » (Figure 101) traduit l'absence supposée de médiation technique).

@author: Connecting Readers and Writers

What Is @author?

@author is new feature in a limited beta release on Kindle and Amazon Author Pages that connects readers with their favorite writers and their books. It's easy: Readers can ask questions directly from their Kindles, or post them to Amazon Author Pages. Anyone who has purchased items from Amazon.com can reply to an existing question or ask a new one, and all visitors to Amazon.com can read any current question or response.

Figure 101 – « @author: Connecting Readers and Writers » d'Amazon⁴⁸²

⁴⁸¹ Source : http://www.techhive.com/article/240707/kobo_pulse_ereading_is_sharing.html, 27 septembre 2011, le 23/08/2014.

⁴⁸² Source : <http://www.amazon.com/gp/feature.html?ie=UTF8&docId=1000714331>, le 23/08/2014.

Join the Conversation
Or better yet, start one. Send a question to one of our participating authors--or answer one from another reader--and look for more of your favorite authors in the future.

Figure 102 – « Join the Conversation » avec le programme @author d'Amazon⁴⁸³

How Do I Ask a Question?
Posting a question from the Kindle:
1. Place the cursor at the beginning of the passage you'd like to ask a question about using the 5-way controller, then press down to anchor it
2. Highlight the passage using the 5-way controller
3. Enter your question about the passage you highlighted, beginning with the phrase "@author". Please note that questions asked from the Kindle are limited to 100 characters. If you would like to ask a longer question, feel free to ask the question from the Amazon Author Page.
4. Select "save & share" from the options at the bottom of the note window when finished

Figure 103 – « How do I Ask a Question » sur Amazon @author⁴⁸⁴

2.1.3.5.2 Une mise en scène de l'intimité et de l'expression personnelle

Ce modèle de la conversation fait écho à des mises en scène de la pensée et de l'expression individuelle. Copia (Figure 104) lie ainsi graphiquement les passages surlignés à des icônes d'individus « songeurs » (le phylactère typique des bandes dessinées prend alors la forme de « bulles » qui sémiotisent la pensée), en train de rire ou pris dans une activité de lecture. Associées à ces expressions faciales, les marginalia de lecture apparaissent comme leur matérialisation; elles en seraient le miroir, révéleraient des traits de caractère.



Figure 104 - Une sémiotisation de la pensée chez Copia⁴⁸⁵

⁴⁸³ *Idem.*

⁴⁸⁴ *Idem.*

⁴⁸⁵ Source : <http://www.thecopia.com/home/index.html> en 2013. Capture d'écran le 23/04/2013.

Une autre capture d'écran de Kobo Pulse (ci-dessous), toujours fournie par l'entreprise, souligne l'expressivité dont seraient naturellement porteuses les marginalia de lecture. Kobo a en effet choisi des annotations où abondent les marques énonciatives et subjectives :

- Indices de personnes, repérables dans les marqueurs d'embrayage (« I »), les déterminants possessifs (« my ») ou les flexions verbales (« loved »).
- Marqueurs de modalité, repérables dans les adjectifs axiologiques affectifs (« memorable », « favorite », « forced », « crazy », « unexpected », « excited »), les modalités expressives (« I mean », « OMG »), les modalités déontiques (« Wait »), les modalités épistémiques (« What did he mean when he said »).

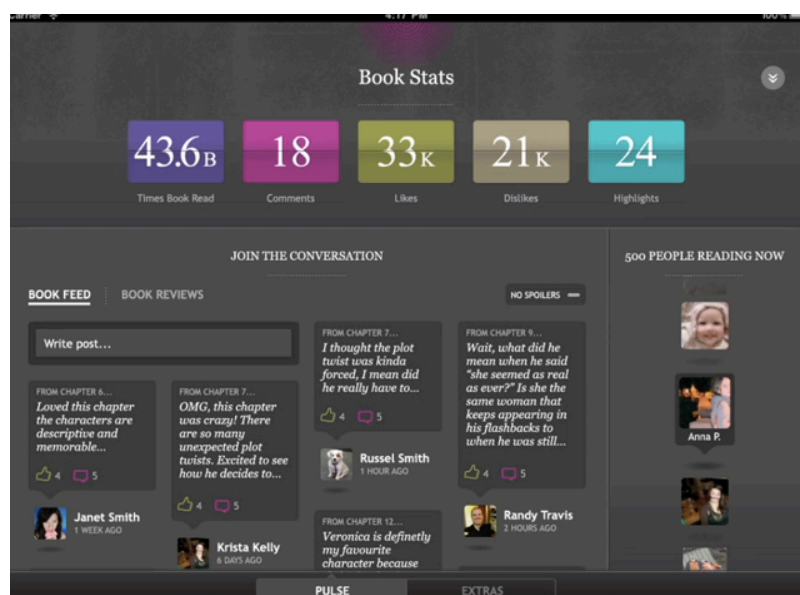


Figure 105 - Marqueurs d'embrayage et de modalité sur « Pulse » de Kobo⁴⁸⁶

2.1.3.6 Bilan : massification et « démassification »⁴⁸⁷

La mythologie participative et contributive oscille donc entre deux tendances : la *massification* d'une part, qui doit amener un grand nombre d'utilisateurs (la « communauté ») à produire des contenus ; la *démassification* d'autre part, qui introduit des médiations au sein des dispositifs (« clubs de lecture », « salles de lecture ») dans le but de favoriser le « dialogue » entre les lecteurs et les recommandations éventuelles. « Là où la “sagesse des

⁴⁸⁶ Source : <http://www.marginlines.com/wheres-the-kobo-ereader-going/kobo-pulse-stats/>, le 20/08/2014.

⁴⁸⁷ Merzeau, 2011, § 2.

foules” [mise] sur l’effet du nombre et de la diversité, la recommandation valorise l’asymétrie des acteurs et renouvelle, en la diffractant, la figure du messenger » (Merzeau, 2012, § 23). Dans les deux cas, pourtant, un même « système de prescription généralisée » (Thomas Stenger, 2011, p. 128) est à l’œuvre qui convertit chaque manipulateur en « relais prescriptif » (*Ibid.*), comme en témoigne l’introduction du signe « like » dans Readmill.

Cette prescription, censée résoudre la crise de confiance inaugurée par la massification, est cependant accompagnée d’un discours, celui « de la participation au réseau comme nécessité pour l’épanouissement individuel [...] mythe dont ont besoin les acteurs économiques du Web collaboratif afin de générer de la valeur. » (Bouquillion, Matthews, 2010, p. 82) Une « axiologie » est donc perceptible, qui fait de la participation cette valeur vers laquelle tendre.

2.2 Conversion des formes lettrées et des conceptions intellectuelles

La conversion des utilisateurs, ou les moyens mobilisés pour les persuader des bienfaits de la culture dite numérique, va de pair avec une conversion des statuts, des textes et des formes graphiques. Les marginalia de lecture, qui sont immédiatement reconnaissables dans les applications de lecture sur iPad, font en effet l’objet d’une réélaboration sémiotique sur les sites Web, qui doit permettre de les disséminer et de rapatrier des internautes externes au réseau. On étudiera d’abord la manière dont ces formes lettrées apparaissent dans le code informatique des concepteurs de Readmill par exemple, avant d’explorer la culture dans laquelle elle s’insère (anthologique, économétrique) propre aux « user generated content » et au Web collaboratif. Enfin, on s’attachera à la manière dont ces entreprises construisent les figures de l’auteur et du lecteur, à qui un « pouvoir » semble donné. Cette mise au jour permettra ainsi d’éclairer sous un nouveau jour les discours relevés jusque-là sur les marges.

2.2.1 API et code informatique

2.2.1.1 Programmation « lettrée » et « Critical Code Studies »

2.2.1.1.1 Le code informatique comme essai littéraire

Comment sont traitées informatiquement les marginalia de lecture rencontrées jusque-là ? Apparaissent-elles dans le code des développeurs des entreprises étudiées ? Sont-elles interprétables, compréhensibles par un lecteur qui n’aurait pas de compétences ni de connaissances très précises en matière de code informatique ? On peut le penser. En effet, le

programmeur « est un essayiste⁴⁸⁸ qui écrit des programmes pour que les humains les comprennent, au lieu d'écrire essentiellement des instructions pour que les machines les suivent. »⁴⁸⁹ La programmation pourrait dès lors apparaître comme une activité lettrée, soucieuse de commenter le code informatique et les commentaires pourraient ainsi être l'équivalent « des vénérables scholies » (Doueihi, 2011a, p. 64). Dans ces conditions, on saisit mieux pourquoi l'articulation entre les cultures numérique/livresque *typifiées* était possible : elles semblent en effet appartenir à la même « souche » culturelle et mobiliser des processus cognitifs similaires. Cependant, la culture numérique a sa manière propre d'exprimer cette appartenance : elle a en effet, écrit Doueihi, « sa propre structure lettrée » (2011, p. 66-67).

2.2.1.1.2 Une herméneutique du code

Elle nécessite donc des outils analytiques adaptés que les « Critical Code Studies » tentent de mettre au point. Dans un article fondateur daté de 2006 (« Critical Code Studies »⁴⁹⁰), Marc C. Marin considère ainsi que le code informatique doit être traité comme un texte, comme un système de signes avec sa propre rhétorique⁴⁹¹. Les « Critical Code Studies » (CSC) se présentent dès lors comme une herméneutique du code informatique, sensible à son interprétation et à son contexte socio-historique (« code is a social, semiotic system employing grammar and rhetoric »). Elles considèrent ainsi qu'il n'est pas axiologiquement neutre ; en tant qu'« acte performatif » (« performative act »⁴⁹²), il porte en effet des valeurs analysables à partir d'approches théoriques semblables à celles qui nous permettent d'analyser des systèmes sémio-discursifs. Le code est donc une pratique culturelle⁴⁹³ qui peut

⁴⁸⁸ Voir aussi Yukihiro Matsumoto, « Treating Code as an Essay » dans Andy Oram et Greg Wilson (eds), *Beautiful Code*, New-York, O'Reilly, p. 477-481, 2007.

⁴⁸⁹ Donald Knuth, *Literate Programming*, Stanford, Center for the Study of Language and Information, 1992 (traduit par Milad Doueihi dans *La Grande conversion numérique*, 2011a, p. 63).

⁴⁹⁰ Source : <http://www.electronicbookreview.com/thread/electropoetics/codology>, 4 avril 2006, le 20/08/2014.

⁴⁹¹ Voir aussi Robert E. Cummings, « Coding with power : Toward a rhetoric of computer coding and composition », *Computers and Composition*, 23, 2006, p. 430-443.

⁴⁹² Inke Arns, « Code as performative speech act », *Artnotes*, <http://www.uoc.edu/artnodes/eng/art/arns0505.pdf>, 2005. Source consultée le 20/9/2014.

⁴⁹³ Voir John Cayley, « Coding as practice », <http://www.clc.wvu.edu/r/download/19652>, 2008. Source consultée le 20/08/2014.

mobiliser des communautés de praticiens (comme celles des hackers par exemple⁴⁹⁴). C'est pourquoi il se pare d'une grammaire et de « manuels » de bonnes pratiques (voir p. 175).

2.2.1.1.3 Audience construite, audience interpellée

Dès lors, que doit-on analyser d'un programme informatique ? Tout, selon Marin (« everything »), c'est-à-dire la documentation, les lignes de code, les commentaires, les structures, les éléments paratextuels (auteur, description, histoire, voire même les sources de financement publiques mentionnées). Le code informatique, en effet, s'adresse peut-être à la machine, mais également à des programmeurs, qui doivent pouvoir le réutiliser, et à des non-programmeurs (chefs de projets, par exemple). Plus précisément, le programmeur s'adresse à des non-programmeurs mais construirait, dans son code, une autre « audience »⁴⁹⁵, une audience postulée, imaginée, à partir de laquelle il va penser le programme informatique.

2.2.1.1.4 Code source, code binaire

Il faut cependant s'entendre sur la notion de « code informatique ». Sans entrer dans les détails techniques qui nous amènerait à suivre une « grammatologie du disque dur »⁴⁹⁶, on peut distinguer différents codes : le code source, d'abord, ensemble d'instructions structurées écrites dans un langage de programmation et le code binaire, ensuite, exécuté par la machine à partir d'une traduction du code source en une suite de 0 et de 1. Dans le premier cas, donc, le code source s'« adresse » à la machine, dans un langage compréhensible et manipulable par des humains (le langage source, ou « delegated code »⁴⁹⁷) ; dans le second cas, le code binaire est une transformation, appelée « compilation », du code source pour permettre son exécution par la machine (le langage cible). Les « Critical Code Studies » s'intéressent ainsi au « code

⁴⁹⁴ Voir Gabriella Coleman, *Coding Freedom. The Ethics and Aesthetics of Hacking*, Princeton, Princeton University Press, 2012.

⁴⁹⁵ Cummings (voir la note 491) s'appuie ainsi sur les travaux de référence de Ong (« The Writer's Audience is Always a Fiction », *Modern Language Association*, 90 (1), 1975, p. 9-21), notamment sur la notion de « readership » (conception abstraite que se fait un écrivain de son public), pour proposer une distinction entre l'audience « invoquée » dans l'écriture du code (« audience invoked », p. 437) et une audience à qui s'adresse le programmeur (« audience addressed », *Ibid.*). Si Cummings utilise plutôt cette distinction pour montrer comment le programmeur anticipe la « réaction » de la machine, on montrera avec le code informatique de Readmill que l'audience invoquée/interpellée est opératoire.

⁴⁹⁶ Matthew Kirschenbaum, « Extreme inscription: The grammatology of the hard drive », *Text Technology*, 13 (2), 2004, p. 91-125.

⁴⁹⁷ David M. Berry, « A Contribution Towards a Grammar of Code », *The Fibreculture Journal*, 13, 2008 et David M. Berry, *The Philosophy of Software. Code and Mediation in the Digital Age*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011.

source », tandis que les « Software Studies »⁴⁹⁸ sont attentives aux logiciels, c'est-à-dire au code source compilé et traduit visuellement par la machine dans ce que nous appelons des « interfaces graphiques » (Berry parle aussi de « prescriptive code »⁴⁹⁹). Mais le code ou les logiciels ne pas seulement régis par des langages spécifiques ; ce sont des formes culturelles qui impliquent des pratiques, des savoir-faire, des imaginaires et des représentations (Manovich parle ainsi de « cultural software » ; 2013). Pour les analyser, une méthodologie qui puise dans l'anthropologie, l'ingénierie et la sémiotique est par conséquent nécessaire⁵⁰⁰.

2.2.1.1.5 *Noumène et phénomène*

Les logiciels, les représentations graphiques, ainsi que le code source sont donc des phénomènes (Vial, 2013) : ils apparaissent, peuvent être lus et interprétés. À ces phénomènes correspondent par ailleurs des *noumènes*, c'est-à-dire tout ce qui nous est invisible et qui transite, dans la machine, sous des formes électroniques et mathématiques (niveau computationnel⁵⁰¹). Le *noumène* doit donc se phénoménaliser (apparaître dans les logiciels sous la forme de boutons, d'icônes, de listes, de menus, etc.) et être phénoménalisé (anticipation dans un langage programmatique) pour être manipulable par les humains. Jusque-là, nous n'avons étudié qu'une partie des phénomènes numériques : les imaginaires, c'est-à-dire les signes qui apparaissent à l'écran dans les interfaces ; je propose donc maintenant de nous pencher plus précisément sur le code informatique diffusé par Readmill.

⁴⁹⁸ Voir Lev Manovich, *Software Takes Command*, Londres, Bloomsbury Academic, 2013 ; Matthew Fuller (ed.), *Software Studies \a lexicon*, Cambridge (mass.), The MIT Press, 2008 ; Jelena Karanović, « Free software and the Politics of Sharing » dans Heather A. Horst et Daniel Miller (eds.), *Digital Anthropology*, Oxford, Berg, 2012, p. 185-202.

⁴⁹⁹ Voir la note 113.

⁵⁰⁰ Pour une synthèse de cette approche, voir les travaux de Yannick Prié : « Vers une phénoménologie des inscriptions numériques : Dynamique de l'activité et des structures informationnelles dans les systèmes d'interprétation », Habilitation à diriger les recherches, Université Claude Bernard – Lyon I, 2011.

⁵⁰¹ Bruno Bachimont, « Pour une critique phénoménologique de la raison computationnelle », <http://www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-l-education-aux-cultures-de-l-information/pour-une-critique-phenomenologique-de-la-raison-computationnelle.html>, 2012. Source consultée le 20/9/2014.

2.2.1.2 L'API de Readmill

2.2.1.2.1 Introduction

En août 2012, Readmill publia en effet la documentation complète de sa RESTful⁵⁰² API⁵⁰³ sur GitHub⁵⁰⁴. L'entreprise lança un site Web⁵⁰⁵, dédié aux développeurs, pour qu'ils puissent dans son code informatique et sa base de données (utilisateurs, passages surlignés, commentaires, etc.) afin de créer de nouveaux logiciels. Quelques mois plus tard fut, entre autres, lancé *The Book Report* (que j'analyserai dans le dernier chapitre), qui permettait aux utilisateurs de visualiser l'ensemble de leurs marginalia dans une « ligne temporelle ».

Le code de Readmill est consultable à partir de plusieurs entrées, qui sont elles-mêmes découpées en différentes « requêtes » (annexe 1.6), soit un ensemble de procédures par lesquelles un développeur peut obtenir et manipuler les données de la base de l'entreprise. Chacune de ces entrées est accompagnée d'un paratexte éditorial qui la décrit. Leur lecture est pleine d'enseignements : elle révèle en effet la traduction que fait Readmill d'un objet du monde (« books », par exemple) en un langage avant tout destiné aux développeurs mais également adressé à l'utilisateur (c'est l'« audience interpellée »). Avant de me consacrer à quelques éléments du code, je relèverai et analyserai les éléments de ce paratexte.

2.2.1.2.2 Le paratexte éditorial des entrées

La première entrée de la page de documentation de Readmill est « Books » (Figure 106). Le « livre » est décrit par Readmill comme un « objet canonique » (« canonical object »), c'est-à-dire une expression mathématique de « quelque chose qui peut être lu en utilisant Readmill » (« for something that can be read using Readmill »). Le pronom indéfini traduit bien la difficulté communicationnelle dans laquelle se trouve l'entreprise : il faut, en effet, pouvoir se référer à un objet du monde, sans que cet objet n'ait d'existence autre que mathématique d'un

⁵⁰² « REST » (« Representational state transfer ») désigne un « ensemble de conventions et de bonnes pratiques à respecter et non d'une technologie à part entière » qui repose sur les spécifications du protocole HTTP. Source : <http://blog.nicolashachet.com/niveaux/confirme/larchitecture-rest-expliquee-en-5-regles/>, le 25/08/2013.

⁵⁰³ Une API (Application Programming Interface) est un « [e]nsemble de routines standards facilitant le développement d'applications. » (Doueïhi, 2011, p. 263.)

⁵⁰⁴ Source : <https://github.com/Readmill/API/wiki>. GitHub est un service Web où les développeurs peuvent déposer la documentation de leur code.

⁵⁰⁵ Source : <http://developers.readmill.com/>.

point de vue informatique. C'est pourquoi elle est obligée de présenter de nouveau cet objet (« is »), réduit à un ensemble de métadonnées (auteur, titre, etc.) et de données (passages surlignés, commentaires effectués, etc.) qui ont une forme culturelle reconnaissable à l'écran.

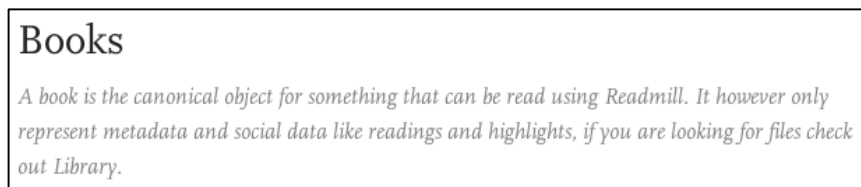


Figure 106 – « Books » sur la page API de Readmill⁵⁰⁶

La deuxième entrée est « Reading » (Figure 107). Readmill définit ce terme commun (« lecture ») comme un objet relationnel (« connection ») qui permet de qualifier les rapports entre un « livre » (des métadonnées et des données) et un « usager » à partir de quatre états (« intéressant », « en train de lire », « fini », « abandonné »). Dans l'interface de Readmill, ce dernier peut en effet spécifier très explicitement la valeur accordée à un « livre ». Ce qui est intéressant, c'est que ce paratexte décrit, à partir de signes linguistiques, ce que la technique matérialise à travers des jeux de connexions. Autrement dit : on est manifestement proche de la définition relationnelle donnée dans la première partie sur les marginalia de lecture.

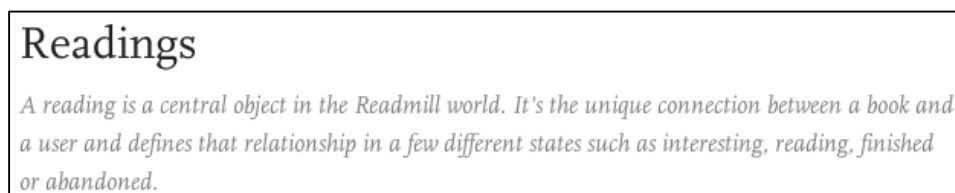


Figure 107 – « Readings » sur la page API de Readmill⁵⁰⁷

La troisième et la quatrième entrées (Figure 108 et Figure 109) concernent le temps (« Periods ») et l'espace (« location »). Elles inscrivent la lecture dans un cadre spatio-temporel qui fait l'objet de calculs mathématiques à partir desquels des habitudes et des relations vont être définies, explicitement formulées dans le code informatique (ainsi chaque marginalia aura une « position » à partir d'une définition géographique de l'espace : « longitude », « latitude »).

⁵⁰⁶ Source : www.developers.readmill.com/api/docs/v2/index.html, le 20/04/2014.

⁵⁰⁷ *Idem.*

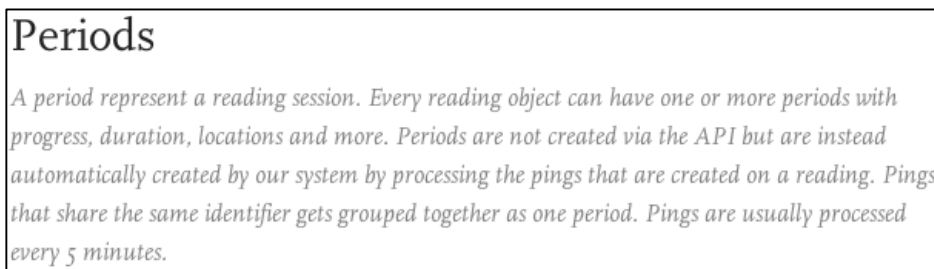


Figure 108 – « Periods » sur la page API de Readmill⁵⁰⁸

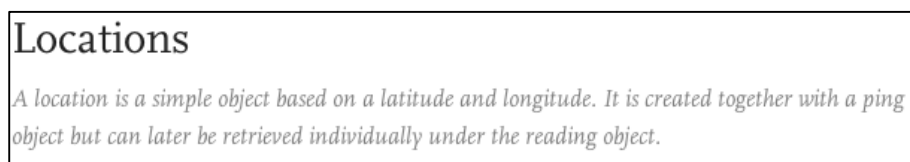


Figure 109 – « Locations » sur la page API de Readmill⁵⁰⁹

La cinquième entrée est « Highlights » (Figure 110). Readmill précise le contexte de formation de ces « passages surlignés », effectués à partir d'un « livre », c'est-à-dire d'un ensemble de métadonnées structurées dans un fichier. L'entreprise précise leur nature sémantique : il s'agirait ainsi de « quelques mots » ou d'une « phrase », soit d'une suite linguistique attestée qui peut, par conséquent, être comprise, manipulée et faire l'objet de circulation. Ces « passages surlignés » font, encore une fois, l'objet d'une double traduction et d'un double positionnement communicationnel : Readmill les définit en effet à partir d'une mémoire textuelle immédiatement perceptible (« a few words or sentences ») mais c'est pour préciser qu'ils font partie de l'entrée « Reading », qui établit des relations entre des éléments. On est donc à la fois proche d'une définition attendue d'une des formes des marginalia et proche d'une définition plus inattendue, que j'ai choisie dans la première partie de la thèse. La première s'incarne dans le visible des interfaces ; la seconde dans la lecture du code.

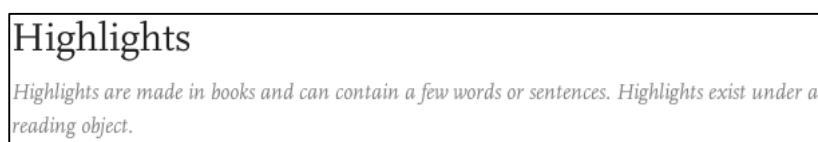


Figure 110 – « Highlights » sur la page API de Readmill⁵¹⁰

⁵⁰⁸ *Idem.*

⁵⁰⁹ *Idem.*

⁵¹⁰ *Idem.*

La sixième entrée est « Likes » (Figure 111) qui désigne le « bouton » Facebook qui accompagne, dans l'interface de Readmill, chaque annotation. Un utilisateur qui ne l'aurait pas produite peut en effet choisir de l'activer, de manière à attirer l'attention des lecteurs sur sa valeur. L'entreprise précise qu'un « like » ne peut être fait que « sur » une annotation : on a donc affaire, d'une certaine manière, à une annotation sur une annotation. Le verbe d'action (« made ») exprime l'action et révèle que le bouton est compris comme un geste interprétatif.

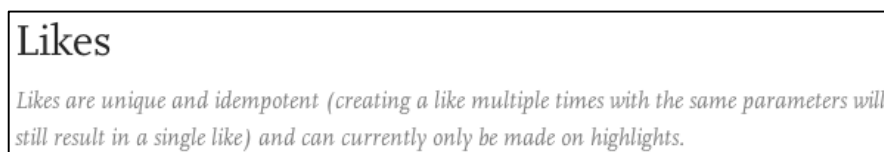


Figure 111 – « Likes » sur la page API de Readmill⁵¹¹

La septième entrée est « comments » (Figure 112). Readmill indique que les commentaires sont des « user generated », soit des contenus produits par le manipulateur. L'allusion peut paraître anecdotique mais elle est en fait fondamentale. Le Web (dit) « 2.0 » repose en effet essentiellement sur l'UGC (« User Generated Content »⁵¹²). Autrement dit : Readmill semble concevoir les marginalia de lecture comme n'importe quel autre contenu éditorial.

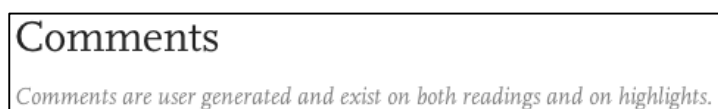


Figure 112 – « Comments » sur la page API de Readmill⁵¹³

La huitième entrée est « users » (Figure 113). Le paratexte est ambigu. En effet, cette page est dédiée aux développeurs, mais Readmill semble s'adresser à ses utilisateurs (« audience interpellée » ; voir plus haut), comme le matérialise le déictique anaphorique (« that ») qui reprend « [a] user » pour le relier à un marqueur d'embrayage (« you ») via un verbe à valeur présentative (« 's »). À ces derniers sont associés l'ensemble des éléments déjà rencontrés. Cela dit, l'« utilisateur » n'est ici qu'une abstraction (ou « audience construite »), qui fait

⁵¹¹ *Idem.*

⁵¹² Bouquillion et Matthews, *Le Web collaboratif : mutations des industries de la culture et de la communication*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2010.

⁵¹³ *Idem.*

l'objet d'un traitement mathématique et relationnel, comme en témoigne l'entrée « Followings » (Figure 114) qui le réduit à un verbe substantivé (« [a] following »).



Figure 113 – « Users » sur la page API de Readmill⁵¹⁴

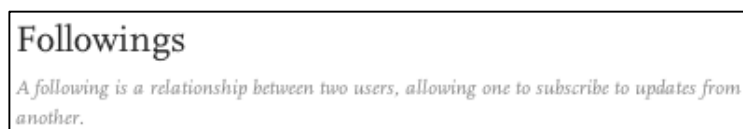


Figure 114 – « Followings » sur la page API de Readmill⁵¹⁵

Les dernières entrées (« connections », « library », « search », « closing remarks » ; voir Annexe 1.6) permettent de vérifier le même phénomène : l'« utilisateur », inscrit dans le code, et les noms usuels utilisés (« highlights », « books », « users ») sont des données qui peuvent être manipulées parce que ce sont fondamentalement des objets mathématiques.

2.2.1.2.3 Des unités et des relations entre unités

On peut vérifier cette rapide étude des paratextes éditoriaux de chaque entrée en explorant plus précisément les instructions qui les accompagnent. Je me focaliserai exclusivement sur celles qui concernent les marginalia de lecture (« highlights » et « comments »).

⁵¹⁴ *Idem.*

⁵¹⁵ *Idem.*

Highlights	
<i>Highlights are made in books and can contain a few words or sentences. Highlights exist under a reading object.</i>	
RESOURCE	DESCRIPTION
GET highlights	Returns the 20 most recent highlights.
GET highlights/:id	Returns the highlight with the given id.
PUT highlights/:id	Updates the highlight with the given id.
DELETE highlights/:id	Deletes the highlight with the given id.
GET readings/:id/highlights	Returns the 20 most recent highlights for a specific reading.
POST readings/:id/highlights	Creates a highlights for a specific reading.
GET users/:id/highlights	Returns the 20 most recent highlights for a specific user.
GET books/:id/popular_highlights	Returns the 10 most popular highlights for a specific book.

Figure 115 – « Highlights », « Ressource » et « Description » sur la page API de Readmill⁵¹⁶

En activant le lien d’une instruction (par exemple : « GET highlights », ci-dessus), Readmill renvoie vers une page (annexe 1.4, Figure 256) qui décrit les actions possibles et propose un exemple de code. Pour obtenir un passage surligné, le développeur doit exécuter celui-ci :

⁵¹⁶ *Idem.*

```

1  {
2    "pagination":{
3      "next":"https://api.readmill.com/v2/highlights?access_token=abc&offset=1&order=created_at&to=2013-05-06+10%3
4    },
5    "items":[
6      {
7        "highlight":{
8          "id":69060,
9          "position":0.25,
10         "content":"Simplicity is the ultimate sophistication",
11         "highlighted_at":"2012-08-13T16:03:10Z",
12         "permalink":"2yaepa",
13         "permalink_url":"https://readmill.com/chdorner/reads/founders-at-work-stories-of-startups-early-days/hig
14       "user":{
15         "id":5708,
16         "username":"chdorner",
17         "firstname":"Christof",
18         "fullname":"Christof Dorner",
19         "avatar_url":"http://readmill.com/avatars/6d4357e2e7839a27011a25835b9fab3-medium.png?1320704267",
20         "followers_count":36,
21         "followings_count":56,
22         "permalink_url":"https://readmill.com/chdorner"
23       },
24       "locators":{
25         "mid":"Simplicity is the ultimate sophistication",
26         "position":0.25,
27         "pre":"",
28         "post":""
29       },
30       "comments_count":0,
31       "likes_count":0,
32       "reading":{
33         "id":32900
34       }
35     }
36   },
37   1,
38   "status":200
39 }

```

Figure 116 - Code de « Get Highlights » sur la page API de Readmill.⁵¹⁷

Chaque passage surligné (« highlight », ligne 7) est donc accompagné d'un certain nombre d'informations. Il bénéficie d'abord d'une identité absolument indivisible, qui ne permet pas de le confondre avec un autre (« id », ligne 8). Un « highlight » est par ailleurs défini spatialement (« position », ligne 9), qui va permettre de l'identifier dans un texte. Il est ensuite relié à un utilisateur (« id », ligne 15) dont l'identité est réduite à un nom/prénom, à un avatar (ligne 19), c'est-à-dire une icône servant de portrait, et à un ensemble de relations sociales (« followers »/ « following », lignes 20 et 21). Enfin, le passage surligné apparaît dans une suite linguistique attestée, soit une phrase qualifiée de « content » (ligne 10). On a donc non seulement affaire à des unités, distinctes les unes des autres, mais à des relations entre des unités, qui peuvent par conséquent être combinées entre elles. Dans cette perspective, les marginalia, qualifiées comme telles, ne sont que des relations mathématiques.

⁵¹⁷ Source : <http://www.developers.readmill.com/api/docs/v2/get/highlights.html>, le 20/04/2013.

Elles apparaissent dans une autre requête (« POST readings/:id/highlights », voir Figure 115 pour la vue d'ensemble à partir de laquelle la requête a été activée), sous une appellation très claire, qui est une norme du 3WC et du Web : la « ressource » (Figure 117, ci-dessous).

Parameters	
NAME	DESCRIPTION
id	The numerical id of the desired resource.
required	Example value: 346

Figure 117 – « Parameters » de « Get Highlights » sur la page API de Readmill⁵¹⁸

Une ressource peut couvrir de nombreuses formes avec Internet et le Web : une « page », un « like », un « tweet », une « annotation ». Ce qui caractérise fondamentalement la ressource, c'est sa stabilité. Ainsi, à une ressource donnée est toujours associée une URI, c'est-à-dire un identifiant à partir duquel elle va pouvoir être retrouvée (une adresse URL, par exemple). Si la ressource est donc stable, sa représentation, elle, est susceptible de changement (Monin, 2013). Une page du *Monde* est à la fois stable en tant que « ressource » (elle est accessible depuis une URL) et instable en tant que « représentation » (Monin, 2013). En effet, elle peut être affectée diachroniquement (*Le Monde* peut choisir de mettre à jour un de ses articles) et synchroniquement (le même article sera bien différent graphiquement, selon qu'il est consulté sur le Web ou à partir de l'application du *Monde* sur iPad, par exemple). De la même façon, une marginalia de lecture, en tant que représentation, apparaît très différemment, sur le site de Readmill et dans l'application Readmill sur iPad (on analysera ces circulations médiatiques dans le troisième chapitre). Mais en tant que ressource, elle possède un identifiant stable.

2.2.1.2.4 Bilan

Ce tour d'horizon, à la fois des paratextes éditoriaux présentant chaque entrée et de leurs instructions qui conduisent au code informatique, confirme l'idée selon laquelle les marginalia de lecture sont comprises de plusieurs façons par une entreprise comme Readmill. Au niveau des interfaces, elles apparaissent, d'une part, à partir d'un fonds culturel commun, qui amène l'entreprise (et toutes les autres) à mobiliser un imaginaire lettré ; d'autre part, elles prennent des formes médiatiques variées, qui correspondent à leur nature même (puisque ce sont des « ressources » qui ont naturellement des « représentations »). Au niveau du code source informatique, les marginalia de lecture ne sont par ailleurs que des contenus éditoriaux

⁵¹⁸ *Idem.*

comme les autres, exprimés au moyen de relations techniques. Cette traduction répond bien à la définition donnée dans la première partie des marginalia de lecture, qui les envisageait comme une relation spécifique entre une marge, un texte et un annotateur, au-delà de leur positionnement graphique. C'est pourquoi elles peuvent faire l'objet de réélaborations tant que cette relation, même matériellement réélaborée, est maintenue. Ce qui caractérise la culture numérique, ce sont donc ces transformations qu'elles font subir aux marginalia.

2.2.2 Culture anthologique, algorithmique et économétrique

2.2.2.1 Une économétrie généralisée

On peut le vérifier avec une forme éditoriale bien connue de la culture savante et numérique :

Dans l'Antiquité, l'anthologie a représenté, dans le monde littéraire et philosophique, un effort pour réunir dans un format et un support unifiés une sélection de textes et de dits (*logia*) incarnant à la fois le meilleur et le plus essentiel. Cette pratique s'expliquait notamment par la difficulté d'accès aux textes, par le coût du support matériel et par la dimension réduite du public lettré. Ainsi, l'anthologie fonctionnait comme un abrégé raisonné et comme un premier guide vers une pensée ou un style. Puis la pratique a évolué pour accompagner les changements de nature des supports matériels de l'écriture dans le monde occidental. Elle a aussi marqué la première ère de l'imprimé, en rassemblant des bribes de textes dont la circulation désormais relativement facile a permis un premier accès à la tradition littéraire et philosophique, et surtout a démontré la nécessité d'un savoir-lire et d'un savoir-écrire (*literacy*) (Doueïhi, 2011b, p. 162)

Dans la première partie de la thèse, nous avons en effet rencontré les anthologies, sous la forme des abrégés ou des condensés qui devaient favoriser, dès le XII^e siècle, la lecture « rapide » chez les étudiants. Ces ensembles documentaires n'auraient cependant pas été possibles sans le perfectionnement des technologies de navigation, qui permettaient de retrouver précisément le passage extrait. Du XV^e au XVIII^e siècle, ces outils connurent leur épanouissement, alors qu'un sentiment émergea : celui d'une « surcharge d'informations » (Blair, 2011), à laquelle les éditeurs répondirent par la multiplication des anthologies. Parallèlement, des lettrés virtuoses (comme John Dee ou les humanistes français) fournirent des conseils techniques à leurs lecteurs, pour leur permettre d'en constituer eux-mêmes (opérations d'extraction et de classement de la matière extraite, par exemple). Cette

fabrication et cette circulation des textes, remarque Doueïhi, nécessitent pourtant l'acquisition d'une littératie, c'est-à-dire de moyens pour encoder ces formes graphiques et les décoder.

Or :

la culture anthologique, dans son déploiement numérique, met en place une nouvelle configuration épistémologique et formelle, capable de réorienter notre appréciation des liens entre savoir et pouvoir. (*Ibid.*, p. 164)

En effet, des logiques algorithmiques et économétriques déterminent la visibilité des marginalia de lecture et leur autorité. Sur la page d'accueil d'Amazon (voir annexe 2, p. 509, pour une vue d'ensemble du site de l'entreprise), les marginalia de lecture les plus visibles sont celles qui sont liées aux profils les plus suivis (Figure 118, ci-dessous). De la même façon, la section « most popular [highlights] » comprend les plus nombreuses par livre (Figure 119, ci-dessous).

Enfin, même les marginalia présentent sur les fiches de livre d'Amazon ont été choisies à cause de leur popularité (nombre d'utilisateurs qui ont partagé le même passage). L'autorité des marginalia de lecture est donc investie par celle des algorithmes⁵¹⁹ de classification.

⁵¹⁹ Dans son sens le plus général, un « algorithme » désigne une suite mathématique organisée (un calcul) dans le but de résoudre un problème déterminé. Dans un sens un peu plus restreint, un « algorithme » désigne toute activité engagée par un informaticien avec une machine informatique (Les Goldschlager et Andrew Lister, *Computer Science : A Modern Introduction* cité par Goffey, 2012, p. 15), qui peut aussi bien affecter les moyens de navigation dans un logiciel que des logiques sociales. Un algorithme informatique est donc une abstraction mathématique matérialisée dans un ensemble de représentations à l'écran ; en tant que tel, il a donc une épaisseur sociale, culturelle, politique, qui traduit des choix, des intentions, des stratégies documentaires. Voir aussi Stephen Ramsay, « Toward an Algorithmic Criticism », *Literary and Linguistic Computing*, 18 (2), 2003.

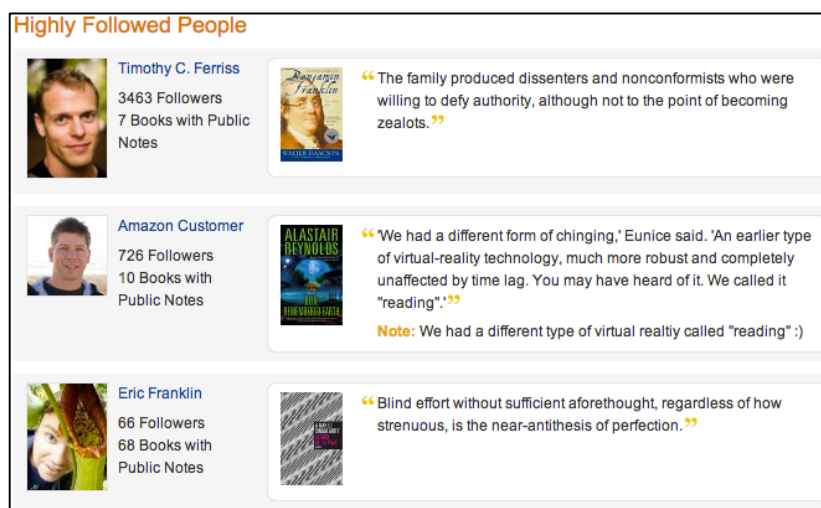


Figure 118 – « Highly Followed People » sur Amazon Highlights⁵²⁰

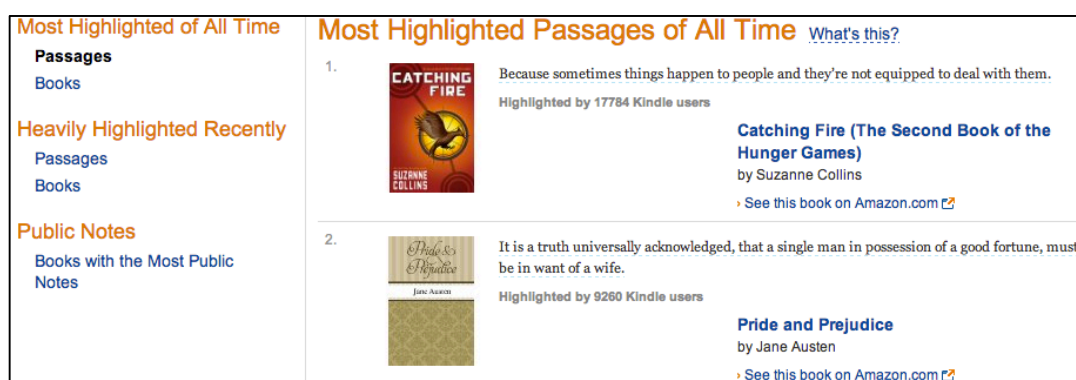


Figure 119 - Des superlatifs absolus abondants sur Amazon Highlights⁵²¹

Cette autorité s'incarne dans les paratextes. Ainsi, dans la première et la seconde image, les superlatifs abondent (« Most », « Heavily », « All Time », « Highly »). Les garants institutionnels sont ainsi relégués à une seconde place, au profit d'un lexique qui consacre la « sagesse des foules ». Dans cette perspective, les marginalia et les annotateurs tirent leur légitimité d'une sélection dont chaque répétition accroît toujours un peu plus l'autorité.

2.2.2.2 Anthologies d'annotations et transaction énonciative

Des sélections sont cependant parfois proposées, qui ne dépendent pas des algorithmes. En juillet 2012, Readmill avait par exemple inauguré sur Pinterest une page « The Highlight Gallery » qui proposait une sélection de passages surlignés de lecteurs. Elles furent évidemment réélaborées, du fait même de leur inscription dans un nouvel espace éditorial

⁵²⁰ Source : <https://kindle.amazon.com>, le 20/08/2014.

⁵²¹ Source : https://kindle.amazon.com/most_popular, le 20/08/2014.

(celui de Pinterest⁵²²). Mais Readmill demanda également à différents professionnels de « designer » les passages surlignés par ses utilisateurs. Ce geste témoigne d'abord d'une autorité spécifique conférée au designer, dont seules les compétences sont réquisitionnées pour faire exister à l'écran les passages surlignés. Les jeux typographiques permettent ainsi de faire du texte une image à part entière (Figure 120, ci-dessous), de l'articuler aux autres éléments graphiques (Figure 121), ou d'en faire la légende d'une icône pourtant censée l'illustrer (Figure 122). Par « designer », il faut donc entendre « interpréter », une opération qui consiste à transformer ou à souligner la signification des énoncés en les manipulant. Autrement dit : le designer devient un auteur⁵²³ à part entière dans le cycle de vie d'une « même » marginalia. Or, c'est bien grâce au paratexte (les marginalia éditorialisées) et à l'énonciation médiatique (les présentations des designers sur le blog de Readmill) qu'émerge cette fonction auteur. L'auteur fait donc partie de la pratique paratextuelle (Brunn, 2001) qui lui donne son statut. Dans cette perspective, les différentes œuvres présentées se construisent en « réponse aux exigences diverses de ces réseaux qui l'informent » (Brunn, 2001) et le texte devient bien « indissociable d'une préfixation (inter-, méta-, archi-, hyper-) rompant avec les illusions de sa clôture ». Ainsi l'auteur-designer donne son nom « à une relation entre textes »⁵²⁴ ou plutôt à une relation entre des espaces et des opérations intermédiatiques et transmédiatiques⁵²⁵.

⁵²² Apparu en 2010, Pinterest est un réseau social qui permet à ses utilisateurs de partager des images et de les rassembler dans des « albums ».

⁵²³ On retrouve ainsi le sens étymologique du mot « auteur » (celui qui est garant du sens du texte, qui autorise le texte). Brunn (*L'Auteur*, Paris, Garnier-Flammarion, 2001) note cependant que ce sens procède d'une fausse étymologie. Elle est cependant intéressante parce qu'elle permet de dissocier l'auteur de l'écrivain, qui sont souvent confondus.

⁵²⁴ Marie Jean-Noël, « Pourquoi Homère est-il aveugle ? », *Poétique*, n°66, 1986, p. 241.

⁵²⁵ Je définis et j'analyse plus loin ces processus de circulation.

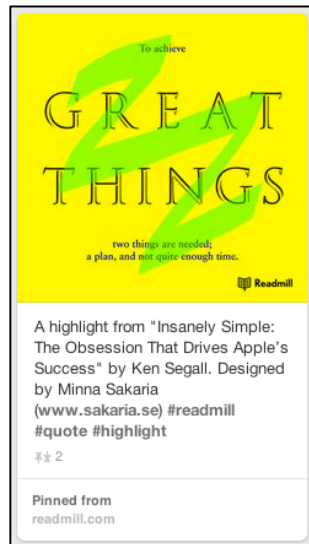


Figure 120 - Marginalia « designée » n°1⁵²⁶

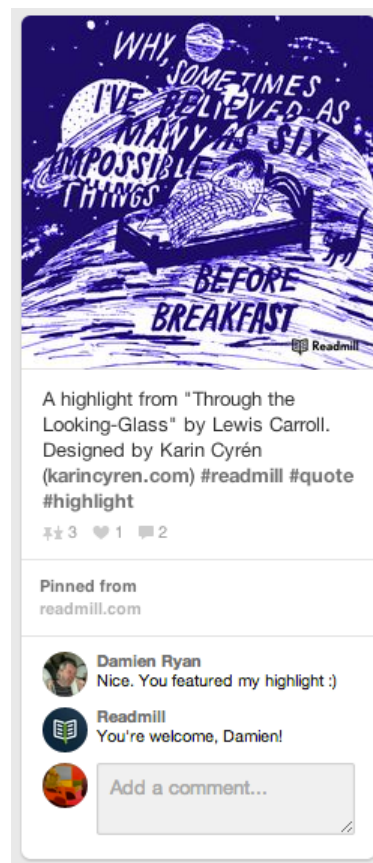


Figure 121 - Marginalia « designée » n°2⁵²⁷

⁵²⁶ Source : <http://www.pinterest.com/readmill/the-highlight-gallery/>, le 25/08/2014.

⁵²⁷ *Idem.*



Figure 122 - Marginalia « dessinée » n°3⁵²⁸

Le paratexte éditorial de Readmill indique donc la source du passage surligné ainsi que l’auteur de l’image qui l’illustre. Rien n’est dit de l’annotateur, c’est-à-dire du geste inaugural à partir duquel l’illustration a été possible. Peut-on, pour autant, parler de dépossession/délégation auctoriale ? Je propose d’y voir plutôt, et de façon hypothétique, une « transaction énonciative ». En effet, on trouve dans les commentaires d’une des images un échange entre Readmill et un annotateur (Figure 121) qui remercie l’entreprise d’avoir sélectionné sa marginalia de lecture. Si le déterminant possessif (« my highlight ») et l’émoticon (« :) »), qui matérialise le corps du lecteur, peuvent témoigner d’un désir de réappropriation auctoriale, ils sont cependant associés à un adverbe modalisateur d’énoncé (« nice ») qui précise « le degré d’adhésion du locuteur au contenu énoncé » (Sarfati, 2012, p. 26). Ainsi le lecteur valide-t-il les opérations menées sans son concours et les accompagne-t-il avec bienveillance⁵²⁹. On peut dès lors considérer que « le Web dit “social” renouvelle l’administration de la mémoire et de l’autorité plus qu’il ne la suspend » (Merzeau, 2012, § 2)

2.2.2.3 Lectures indicielles et économie de l’attention

Aussi bien sur Pinterest que sur les espaces de ces réseaux, les marginalia se présentent donc sous des formes anthologisées : elles sont, en effet, à la fois éparpillées, extraites de leur

⁵²⁸ *Idem.*

⁵²⁹ Peut-on également y voir une fonction publicitaire qui instaure une connivence entre l’utilisateur et l’auteur-designer, comme au Moyen Âge entre l’auteur et l’auditeur ? Voir Paul Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, 2000. J’ai repéré cette mention chez Brunn (2001).

« contexte » premier de formation et éventuellement compilées dans des sélections dont le but est selon Readmill « de vous aider à découvrir votre prochaine lecture » (ci-dessous).



Figure 123 – « Highlights of the week » sur le blog de Readmill⁵³⁰

Dans les dispositifs étudiés, les marginalia de lecture apparaissent ainsi sous le régime des « lectures indicielles », propres aux industries du Web et décrites ainsi par Boullier (2012) :

les formats courts offrent des prises très sommaires à une navigation personnelle, qui permet de se faire une idée d'un contenu (une vidéo, un trailer, une recommandation d'un livre, un post, un tweet) sans avoir à y accéder directement. C'est ce que j'ai appelé la "lecture indicielle" et qui constitue sans doute un prolongement inattendu de cette démultiplication des formes de prises personnelles sur les contenus que nous nommions appropriation. Le régime d'attention qui y correspond est celui que j'ai désigné comme "l'alerte" pour l'opposer à la fidélisation, ce qu'est en fait toute lecture au long cours. (Boullier, 2012, p. 42)

On l'a en effet vérifié avec les sites Web des entreprises étudiées où les pages d'accueil comprennent des marginalia triées selon différentes modalités. Dans le cas d'Amazon, c'est la popularité qui prime mais, comme on l'a vu, l'entreprise Readmill a cherché à proposer d'autres formes de mises en avant sur le Web. Dans son logiciel d'annotation sur iPad, cette opération repose également sur des logiques dites « sociales » : les « amis » d'un utilisateur donné voient ainsi leurs marginalia valorisées dans la « page-écran » « conversation ».

Contrairement aux annotations sélectionnées par Readmill, celles-ci n'ont pas vocation à circuler en dehors du cercle d'un utilisateur donné. C'est pourquoi elles n'ont pas la forme des

⁵³⁰ Source : <http://blog.readmill.com/post/27624654420/highlights-of-the-week-smiles-trust-guts>, le 23/08/2014.

aphorismes et des citations (le surlignement peut commencer en plein milieu d'une phrase), généralement énoncés avec le présent de vérité générale. Mais elles occupent les mêmes fonctions, quoique différemment : s'il s'agit, dans le premier cas, de donner à lire des « indices » d'un livre, il s'agit plutôt ici de rendre visible l'activité d'amis, c'est-à-dire d'attirer l'attention de l'utilisateur à partir de traces distinctives. Readmill postule ainsi que ces traces seront mieux vues parce qu'elles s'inscrivent dans un cercle relationnel.

L'entreprise finit en 2013 par intégrer un système de « notifications », classique des dispositifs d'échange généralistes (Facebook), qui illustre le régime décrit par Boullier (l'alerte). Dans le cas de Readmill, ce système couvre tous les supports et les possibilités d'alerter un utilisateur, que ce soit sur le Web, sur un téléphone ou par mail (Figures ci-dessous).

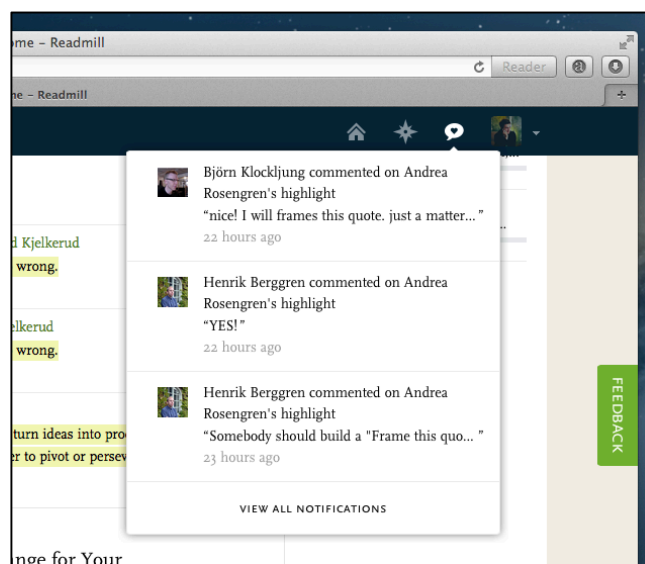


Figure 124 - Notifications sur le site Web de Readmill⁵³¹

⁵³¹ Source : <http://blog.readmill.com/post/40094322686/stay-in-the-loop-with-all-new-notifications>, le 23/08/2014.

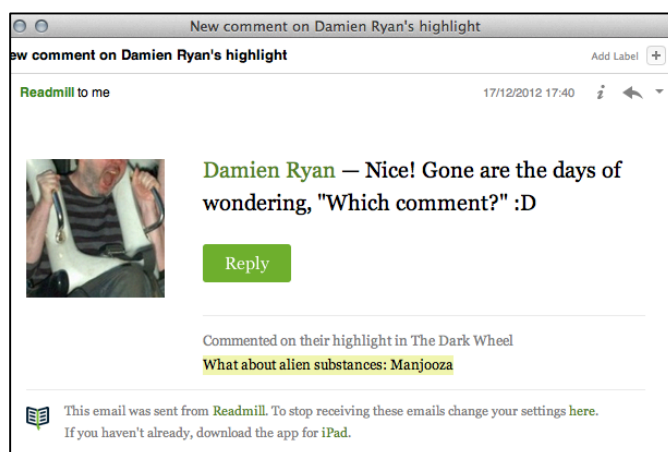


Figure 125 - Notification de Readmill par mail⁵³²



Figure 126 - Notifications de Readmill sur Android⁵³³

Chaque fois, l'activité est corrélée à une pratique d'annotation (« commented », « highlight »). Les marginalia sont donc les moyens de l'alerte et de la fidélisation. Boullier fait en effet la distinction entre les deux régimes, qui portait sur la longueur des textes (courts/longs : alerte/fidélisation) mais l'alerte se double ici du rappel : l'utilisateur n'est pas seulement alerté de l'existence de nouveaux contenus, il est rappelé vers eux grâce aux mails. Le bouton « reply » est en effet un signe passeur qui, activé, renvoie au site de Readmill. La stratégie mobilisée est celle de la fidélisation par le rappel régulier des activités. Boullier l'avait envisagé en décrivant un troisième régime, situé entre les deux (alerte, fidélisation) :

⁵³² *Idem.*

⁵³³ Source : <http://blog.readmill.com/post/64393860563/continue-discussions-with-push-notifications>, le 23/08/2014.

« le régime de l’immersion », propre aux jeux vidéos. Cette tripartition de Boullier s’appuyait à l’origine sur la théorie psychologique de la durée : à une longueur de texte était ainsi associé un type d’attention spécifique. Or, chez Readmill, l’alerte renvoie vers des textes qui s’inscrivent dans des espaces où la distraction, comme on l’a vu, est discursivement bannie. Alerte et fidélisation assurent alors le programme des spécialistes du marketing :

Le dispositif contemporain qui gère tout cela est un composite informatique que l’on nomme le CRM, Consumer Relationship Management , qui dispose de tous les capteurs pour récupérer les informations de comportements, de statuts, de ressources d’un client. Disposant de cela, il est désormais possible de lui pousser l’information intéressante (push), à savoir d’autres offres commerciales. Cela s’étend au monde non marchand, avec la personnalisation de tous les services et des échanges pair-à-pair sur la base de profils (de MySpace à Facebook, en passant par Viadeo). Cette personnalisation se recycle en fichiers clients, qui permettent le calcul et la valorisation. (Boullier, 2009, p. 235)

Kobo a poussé le plus loin ce modèle (voir la troisième partie), en proposant ainsi des « signes de gratifications » (badges) clairement inspirés de la « gamification », soit l’ensemble des techniques marketing du jeu vidéo importés dans l’édition numérique (Jahjah, 2014).

2.2.3 Déplacement (apparent) des statuts symboliques

2.2.3.1 Identité et ordre iconique

Dans le deuxième chapitre de la première partie de cette thèse, nous avons vu que le passage progressif de l’ordre iconique à l’ordre alphabétique avait favorisé un accroissement des gestes scripturaux personnels du Moyen Âge à la Renaissance. Nous avons pourtant constaté, avec Milad Doueïhi, un retour à l’ordre iconique dans la culture numérique. Cet ordre prend alors la forme de trois formes : l’icône, qui « incarne une présence » (Doueïhi, 2011b, p. 147) et « tient lieu de l’identité » ; le portrait, « qui se transforme en objet citable, en objet sujet au transfert et à l’incorporation à d’autres objets » ; l’emblème⁵³⁴, qui fait d’un profil « un Encadré » (p. 149). Or, ces trois éléments sont liés aux marginalia sur tous les dispositifs étudiés. Sur Readmill par exemple, mon « profil » est construit comme un Encadré où des zones éditoriales sont repérables et reliées : à gauche mes passages surlignés, à droite mon icône, en dessous ma biographie et des statistiques (« amis », « livres abandonnés », etc.).

⁵³⁴ Pour une mise en perspective historique de ces notions, voir Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2014.

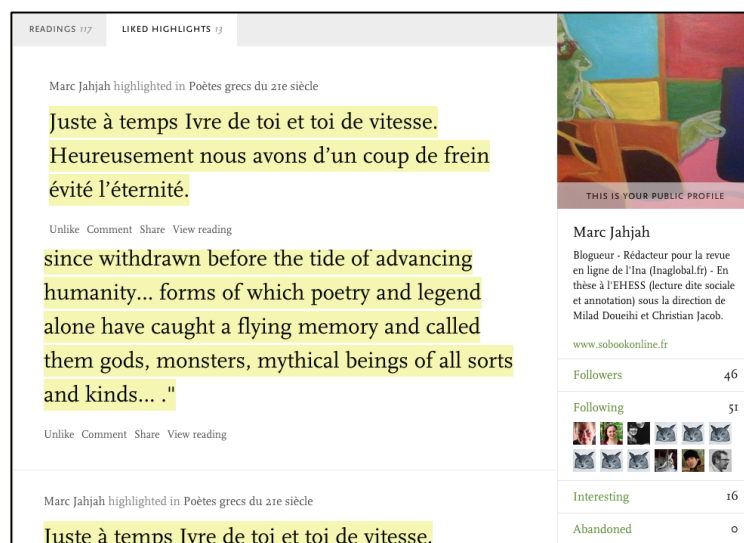


Figure 127 - Identité iconisée sur Readmill⁵³⁵

   chacun des passages surlignés sont par ailleurs associés mon nom et mon prénom, tels que je les ai indiqués lors de mon inscription (« Marc Jahjah highlighted... »). Ces « petites formes » (Candel, Jeanne-Perrier, Souchier, 2012) ou ces « nanofictions » (Doueïhi, 2011b) apparaissent ainsi comme des « formes de représentation et d'expressions » (Doueïhi) : elles sont le prolongement de mon nom et s'ancrent dans un Encadré personnalisé, c'est-à-dire sur le site même de mon identité supposée, qui pourrait être saisie et réduite à mes activités à partir de ces dispositifs d'écriture, à mes intérêts, à mes amis et    ma courte biographie.

On distinguera ainsi, avec Fanny Georges (2011a, 2011b, 2011c), trois types d'identités :

- L'identité déclarative (données saisies par l'utilisateur) ;
- L'identité agissante (inscriptions produites par le logiciel suite à l'activité du manipulateur : « x et y sont désormais amis ») ;
- L'identité calculée (nombre d'amis, etc.) :

Or, ces identités circulent et s'incarnent dans les portraits qui peuvent apparaître dans une grande diversité de situations, d'espaces et d'interfaces, précisément parce qu'ils sont miniaturisés. Une page-écran de Readmill est à ce titre éclairante (Figure ci-dessous). Au portrait

⁵³⁵ Source : <http://www.readmill.com/marc.jahjah>, le 01/08/2014.

miniaturisé d'un de mes « amis » sont associés trois éléments : le nom de l'annotateur, une indication économétrique/temporelle et les annotations en effet produites. Ces marginalia de lecture sont inscrites graphiquement dans un cadre qui les distingue a priori mais c'est pour mieux les relier, via un signe discret mais important (un petit triangle inversé), à ces marginalia. Le cadre éditorial s'apparente alors à un phylactère : il matérialise le projet de ces dispositifs de faire de chaque annotation une « parole » et une prolongation de l'annotateur.

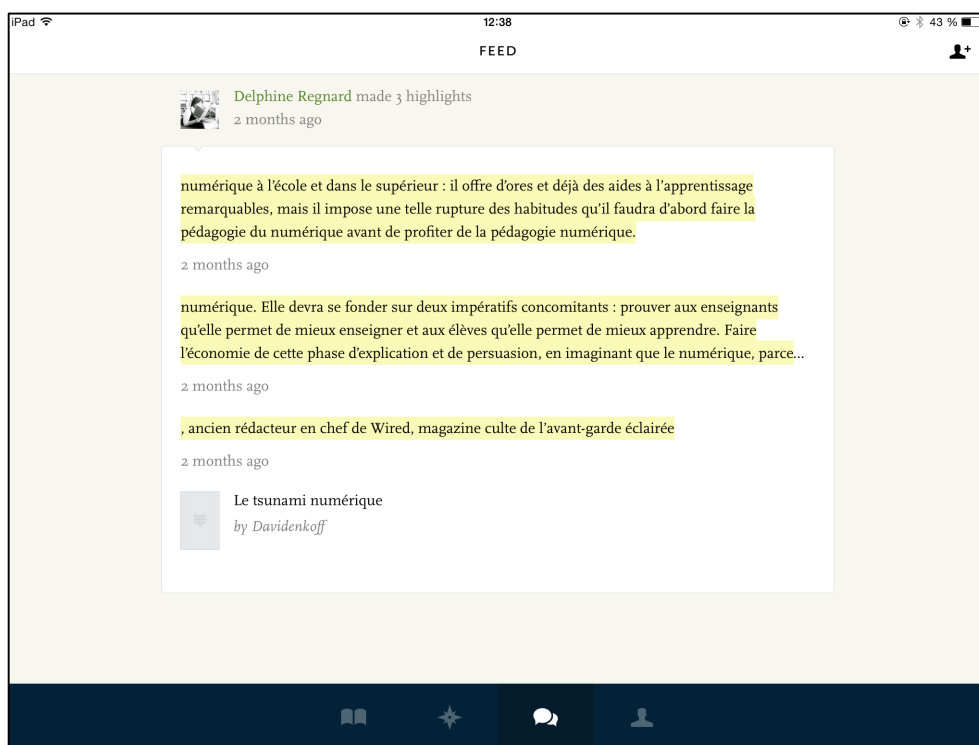


Figure 128 – Le cadre de lecture d'une marginalia de lecture sur l'application Readmill en 2014

Si l'identité peut ainsi circuler, c'est précisément parce qu'elle est une représentation, c'est-à-dire un ensemble de signes manipulables à l'écran. En effet, « [l']identité numérique est une transposition graphique, sonore et visuelle d'une représentation en pensée façonnée par le Sujet dans le matériau de l'interface. » (Georges, 2009, p. 169). L'utilisateur est de cette façon « naturellement conduit à interpréter sa position comme surplombante. [...] Cette disposition spatiale opère comme figure d'espace, fournissant au processus identitaire un cadre en apparence très favorable au développement d'un soi valorisant. » (*Ibid.*, p. 8).

2.2.3.2 Auteurs, lecteurs, texte

On comprend mieux, dans cette perspective, pourquoi Readmill semble sacraliser le lecteur. Ainsi, une marginalia sélectionnée par l'entreprise (Figure ci-dessous), qui figure dans sa

sélection Pinterest, établit une comparaison entre l’auteur et le lecteur à l’avantage de ce dernier (« l’annotateur a le dernier mot »). Encore une fois, Readmill s’appuie sur une autorité (H.J. Jackson) et semble bien construire son dispositif autour d’un lecteur partout présent.

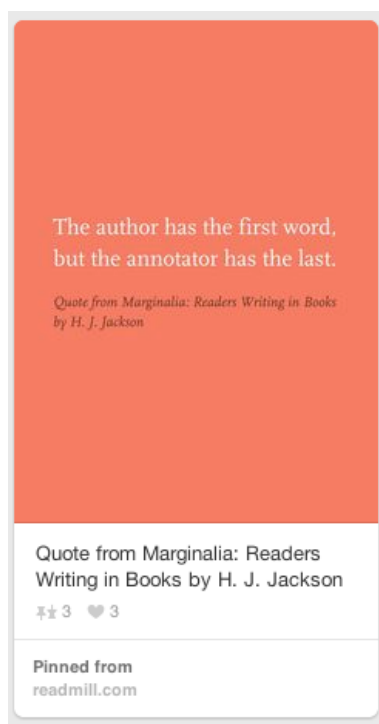


Figure 129 - Une marginalia de « The Highlight Gallery » de Readmill⁵³⁶

2.2.3.2.1 La valeur auctoriale des marginalia

Mais en septembre 2012 fut lancé « Readmill for Authors » qui se présente comme une « mise en relation » des lecteurs et des auteurs (Figure ci-dessous). Ces derniers furent ainsi appelés à « revendiquer » leur statut (« you can claim your profil »). Le texte de présentation de Readmill (Figure ci-dessous) associe les marqueurs d’embrayage (« we discover », « we get », « we love », « we admire ») à des marqueurs de modalité (adjectif subjectif-affectif : « excited » ; verbe à modalités expressives : « love », « admire » ; adverbe intensif : « extra excited ») qui témoignent de la considération portée par l’entreprise aux auteurs-écrivains.

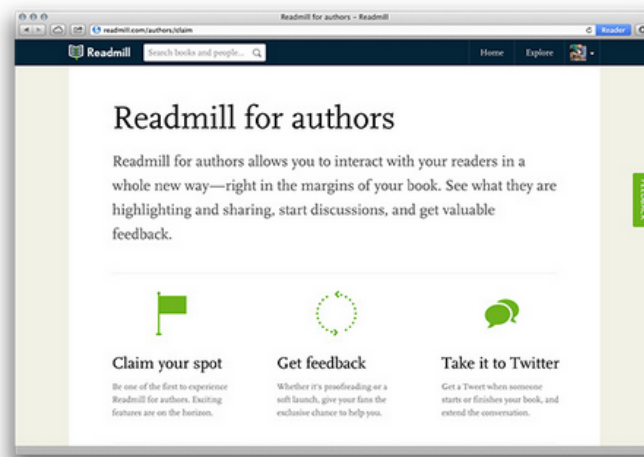
⁵³⁶ Source : <http://www.pinterest.com/readmill/the-highlight-gallery/>, le 23/08/2014.

Authors, welcome to Readmill.

Posted September 13, 2012

Every time we discover an author on Readmill, we get extra excited. We love to follow authors we admire and browse their favorite books and highlights. Authors are using Readmill not only to read, but also to talk to and get feedback from their readers. Inspired by this, today we're releasing our first tool for authors to engage with their readers in an easier and more enjoyable way.

If you are an author you can now claim your profile on Readmill. This allows us to connect you with the books you've written, and those reading them. [Head over to our claim page to get started.](#)



The first feature we're rolling out for claimed authors is Twitter @-mentions. When you've connected with your Twitter account you can opt-in to get mentioned every time a reader shares that they started reading a book of yours. In that way you can connect and follow the progress of your readers, in real time. [You'll find all settings in our new author tab.](#)

WITHOUT MENTION

Started reading The Old Man and the Sea by Ernest Hemingway

WITH MENTION

Started reading The Old Man and the Sea by @ernesthemingway

This is a first step but we're really excited and we hope you'll be too. If you're an author and have ideas on how Readmill could be more helpful to you, send us a [tweet](#) or drop us an [email](#)!

With love from Berlin,
Team Readmill

0 comments [Tweet](#) 40 [Like](#) 32

Figure 130 – « Readmill for Authors » présenté sur le blog de Readmill⁵³⁷

⁵³⁷ Source : <http://blog.readmill.com/post/31470286621/authors-welcome-to-readmill>, le 25/08/2014.

Or, elle s'exprime jusque dans les sélections de marginalia de lecture effectuées par Readmill qui opère une distinction entre celles des lecteurs et celles des auteurs-écrivains. Les premières sont en effet « entassées » (ci-dessous) et bien que le nom des annotateurs apparaisse dans les captures d'écran de Readmill, ils ne sont pas individuellement présentés : ce sont leurs productions qui comptent, comme en témoignent l'abondance de superlatifs (« the best », « most interesting highlights ») et la présence d'un substantif-évaluatif (« gems »). L'« entassement » révèle que la valeur des marginalia dépend ici de leur nombre : elles ne tirent pas leur légitimité du nom de l'annotateur mais de leur addition.

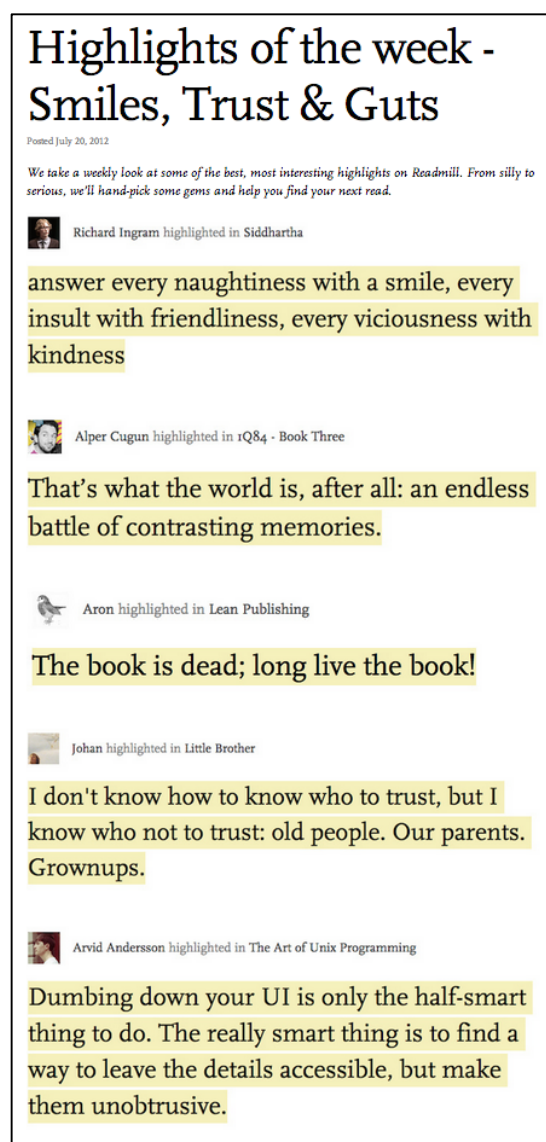


Figure 131 – « Highlights of the week » sur le blog de Readmill⁵³⁸

⁵³⁸ Source : <http://blog.readmill.com/post/27624654420/highlights-of-the-week-smiles-trust-guts>, le 25/08/2014.

À l'inverse, celles des auteurs font l'objet d'un traitement distinctif. Ainsi, sur le blog de Readmill peut-on voir des pages où leurs marginalia sont mises en avant (ci-dessous). C'est le « commentaire » (« commentary ») qui fait spécifiquement l'objet d'une valorisation :

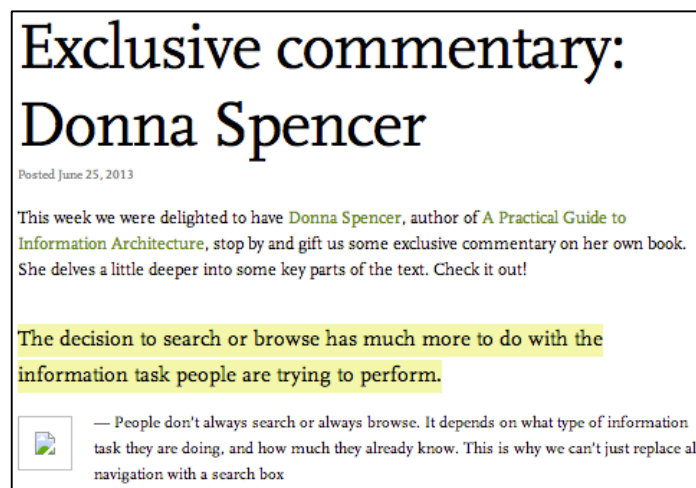


Figure 132 - Une marginalia d'auteur mise en avant sur le blog de Readmill⁵³⁹

Il s'inscrit en effet dans une stratégie éditoriale (celle de l'« augmentation » ou du « bonus ») dont on a vu dans la première partie qu'elle était probablement apparue au XVI^e siècle comme moyen de revendre les mêmes éditions, « augmentées » de quelques annotations. Les entreprises étudiées voient ainsi le moyen de matérialiser leur différence avec la culture papier, jugée « inerte » et « figée », grâce à ces productions éditoriales dotées d'un puissant capital symbolique. Readmill en fait ainsi l'un des instruments pour approfondir la compréhension d'un texte, précisément révélée par celui qui l'a rédigé. Dans ce cas, les marginalia ne tirent donc plus leur valeur de leur accumulation mais de leur rareté. D'où l'adjectif axiologique (« exclusive »), l'adjectif affectif (« delighted »), le verbe à modalité expressive (« gift ») qui matérialise la déférence de Readmill ; les possessifs (« her » « own ») et les marqueurs d'embranchement (« she »), quant à eux, « auctorialisent » les énoncés, les placent sous l'égide d'une autorité, d'un producteur valorisé : l'auteur-écrivain. L'auctorialité se construit donc une nouvelle fois dans la pratique paratextuelle qui institue les statuts.

Le service « @author » d'Amazon (Figure 101, p. 235) confirme cette analyse. Contrairement aux auteurs, qui bénéficient d'une page personnelle et d'un portrait, les lecteurs sont universalisés dans le paratexte éditorial de l'entreprise. Les pronoms (« How Do I Ask a

⁵³⁹ Source : <http://blog.readmill.com/post/53838064778/exclusive-commentary-donna-spencer>, le 23/08/2014.

Question ? ») ne sont en effet pas des marqueurs d’embrayage, à partir desquels un locuteur ferait valoir sa présence sémiotisée, mais des marques génériques qui essentialisent le lecteur.

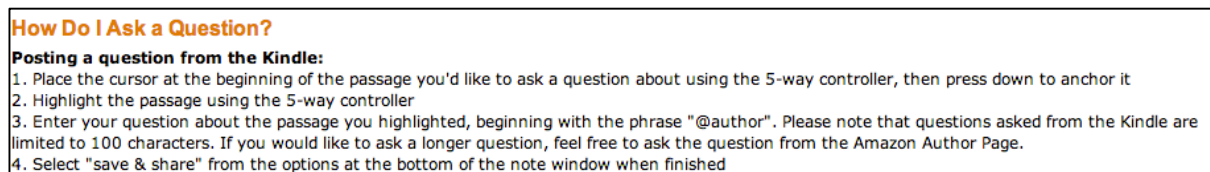


Figure 133 —« How do I Ask a Question » sur Amazon @author⁵⁴⁰

2.2.3.2.2 Un lecteur « passionné » et « affamé »

Le « lecteur » est en effet une figure construite sur les dispositifs d’échange étudiés, qui postulent constamment chez lui une « passion » et un « désir d’écrire » qu’ils assouviraient. Un paratexte éditorial de Kobo, rencontré plusieurs fois, fait ainsi de « Reading Life » (la partie « sociale » du logiciel) la réponse parfaite à cette passion postulée et naturalisée :

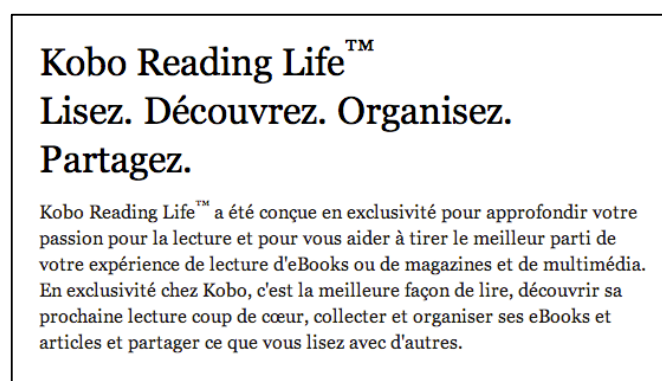


Figure 134 - Un lecteur « passionné » dans les paratextes de Kobo⁵⁴¹

Une métaphore fait écho à cette passion : l’« affamement » du lecteur. Le titre même de l’entreprise BookGlutton évoque la « gloutonnerie » ou la « gourmandise », qui rappelle les liens ancestraux entre la nourriture et la lecture, très présents dans notre mémoire collective (on parle ainsi volontiers de « gros lecteur » ou de « boulimie de lire » pour qualifier son intérêt pour la lecture) et dans les imaginaires de la culture numérique livresque⁵⁴². La lecture

⁵⁴⁰ *Idem.*

⁵⁴¹ Source : <http://fr.kobo.com/readinglife>, le 23/08/2014.

⁵⁴² Pour le Salon du livre 2011, le constructeur Bookeen occupa ainsi le métro « Porte de Versailles » avec des affiches (« Faim de livres ? ») représentant un homme sur le point de dévorer une pile de livres. Source : http://aldus2006.typepad.fr/mon_Weblog/2011/03/bookeen-et-pocketbook-au-salon.html, le 25/08/2014.

fait « saliver », elle donne l'« appétit ». C'est pourquoi l'accumulation est le modèle des entreprises étudiées : puisque le lecteur serait affamé, il faudrait lui donner les moyens de se « remplir ». Une métaphore (« feed »), propre à la culture anthologique, sert ces objectifs. Sémiotiquement, elle apparaît sous un signe discret, le signe symbolique du « fil » RSS.

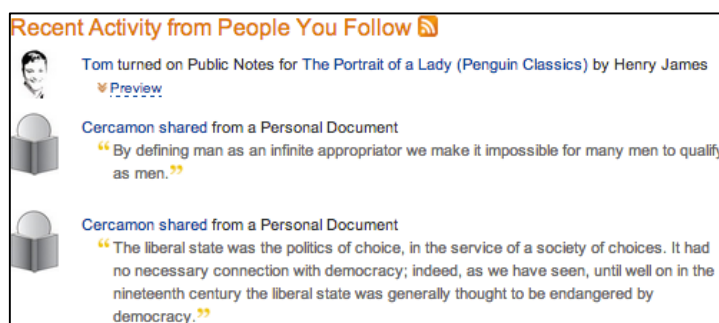


Figure 135 - Le signe symbolique du fil RSS sur Amazon Highlights (en haut à droite)⁵⁴³

Dans cette perspective, s'informer, c'est se « nourrir » (« feed ») de l'activité d'autres utilisateurs ou d'« amis » comme le confirme une mise à jour datée de décembre 2013 de Readmill (Figure 245, p. 498) où le « feed » (« flux », « alimentation ») sert de modèle de sociabilisation. Le plus remarquable, c'est que cette métaphore, comme celle du « cloud », n'a pas qu'une fonction pédagogique : elle s'insère, comme on l'a vu, dans le système technique de ces entreprises, pour lesquelles les marginalia de lecture sont des données de syndication ou des « ressources » qui peuvent donc être manipulées, circuler et se transformer. Ainsi considérées et techniquement traitées, elles peuvent être fragmentées et compilées de manière à répondre au régime de l'alerte et de la fidélisation qui correspond à l'anthologique. Dans cette perspective, les cadres qui les recueillent apparaissent comme « des cadres vides » (Doueïhi, 2011b) régis par des contraintes spécifiques et des discours d'encouragement à la participation. Ces cadres se « nourrissent » donc des productions des lecteurs, eux-mêmes « affamés » et à la recherche de nouvelles « nourritures ». Ainsi, « la “participation” apparaît, in fine, comme un facteur de plus en plus crucial pour le maintien et le développement d'un système des industries culturelles, notamment dans la mesure où cette transformation de récepteurs en “médiateurs” s'est appuyée sur la production et la diffusion de discours, de représentations idéologiques » (Matthews, 2010, p. 332). Dès lors, que partage-t-on réellement sur ces espaces sinon « ses propres données avec la plateforme et des sites tiers qui lui sont connectés, à l'intérêt économique prononcé. » (Rébillard, 2010, p. 30)

⁵⁴³ Source : <https://kindle.amazon.com>, le 23/08/2014.

2.2.3.3 Le statut de la lumière et des marges

Ces éclairages confirment les analyses menées jusque-là et permettent de lire différemment les discours attachés à la participation, à l'émancipation de l'individu, à la marge, à la lumière. Dans la première partie, nous avons en effet vu que la conquête du lecteur sur les autorités s'était notamment faite dans les marges, alors qu'elles s'assainirent lentement pour accueillir ses inscriptions ; il put alors faire valoir ses réactions et sa « personnalité ». De la même façon, la maîtrise de la lumière semble traduire le pouvoir de l'homme pris sur la divinité et, par conséquent, le triomphe d'une certaine autonomie. L'écran, capable de produire totalement cette lumière, n'évacue cependant pas le divin mais le réélabore sous les figures du visible et de l'invisible (la machine cache le code informatique et le matérialise sous des formes accessibles au profane). La lumière de l'annotation, que rend visible la couleur jaune, interroge également : est-elle une métaphore de la conquête du lecteur sur les autorités, comme elle pourrait l'avoir été, ou un autre moyen de le capturer pour l'amener à utiliser des logiciels, des sites, des fonctionnalités en mobilisant des signes reconnaissables ?

Une réponse nuancée, en accord avec le programme fixé (montrer comment la culture numérique réélabore les catégories traditionnelles du savoir et les marginalia de lecture), nécessite que l'on s'attarde sur une vidéo promotionnelle⁵⁴⁴ de l'entreprise RethinkBooks. Cette dernière s'est en effet réorientée de 2011 à 2014, passant du ciblage « grand public » (comme Kobo, Amazon et Readmill) aux communautés chrétiennes. En 2012, RethinkBooks lança ainsi, après *SocialBooks* l'année précédente, un nouveau logiciel : *BookShout*, qui se présente très explicitement comme un moyen de faire à la fois des livres numériques de petits groupes de prières et des outils d'un prosélytisme en faveur du christianisme. Selon RethinkBooks, ce dernier aurait en effet connu sa gloire avec l'invention de Gutenberg. Il serait donc temps, explique l'entreprise, que la « foi » ait une influence sur les livres numériques. La rhétorique de RethinkBooks passe ainsi par la création d'une fiction de filiation qui repose sur la convergence des moyens mobilisés : *BookShout*, comme Gutenberg, assure la diffusion des textes religieux, l'un grâce à l'imprimerie, l'autre grâce au « partage ». Or, ce « partage » prend la forme d'un surlignement jaune (ci-dessous), couleur qui a circulé des instruments pour support imprimé aux instruments pour support numérique avec une constance discursive (ainsi, Readmill qualifie les surlignements de ses lecteurs de « gems »).

⁵⁴⁴ Consultable à cette adresse : Source : <https://www.youtube.com/watch?v=vWVjXlp7E4w>.

2.3 Conclusions partielles

Dans les dispositifs étudiés, les marginalia de lecture sont donc traitées comme une « ressource » et un « contenu généré par l'utilisateur ». En conséquence, elles ont une fonction similaire à n'importe lesquels de ces contenus : elles ont pour tâche d'attirer des internautes étrangers aux réseaux, de les rapatrier, de les « hameçonner » ; en même temps, elles fidélisent ceux qui ont déjà l'habitude de les utiliser. Elles s'inscrivent ainsi dans une logique anthologique, qui dissémine les contenus et les réunit ensuite à partir d'opérations spécifiques. Les producteurs de ces contenus sont appelés « utilisateurs », « usagers » ou « clients ». Les professionnels du savoir, qui manipulent traditionnellement les marginalia, ne sont donc pas les cibles principales des dispositifs étudiés. Ils leur préfèrent une masse indifférenciée, encouragée à une pratique lettrée par diverses stratégies de valorisation de la participation et de prise de position dans les « marges ». La question est donc de savoir quelle est la nature profonde des marginalia de lecture et jusqu'à quel point elles peuvent, en effet, être standardisées pour répondre à des objectifs marketing de ciblage et de massification.

3 Industrialisation et standardisation des marginalia de lecture

Comment les marginalia de lecture sont-elles devenues des « contenus générés par les utilisateurs » ? Pourquoi sont-elles par ailleurs signifiantes, pourquoi les comprend-on, alors qu'elles sont considérées comme difficilement communicables en dehors d'une communauté restreinte d'interprétation ? Comment passe-t-on d'un espace médiatique à un autre ? Quelles opérations sémiotiques et énonciatives sont pratiquées sur ces marginalia, pour qu'elles soient lisibles en dehors de leur contexte premier de formation ? Toutes ces questions émanent de la première hypothèse posée en introduction, selon laquelle les marginalia de lecture feraient, d'une part, l'objet d'un travail sémiotique (passage, par exemple, du surlignement à la citation) et, d'autre part, seraient anticipées par des cadres d'écriture et des espaces éditoriaux contraints, qui limitent leur extrême personnalisation. Autrement dit : elles s'inscriraient dans un « procès d'industrialisation » (Jeanneret, 2008, p. 237) dont la première composante (« systèmes techniques faisant, partiellement ou totalement, l'économie de la force et du temps de travail humain »⁵⁴⁶) sera ici analysée.

3.1 Description des dispositifs du corpus strict

Le traitement de cette hypothèse nécessite que soient d'abord identifiés les espaces dans lesquels naviguent les utilisateurs. À partir de la sémiotique des « écrits d'écran » (Jeanneret, Souchier, 1995) et de la sémiotique du geste interfacé (Bouchardon, 2012), on distinguera d'abord différents cadres, avant de nous concentrer sur les cadres éditoriaux, à partir desquels les marginalia peuvent être lues et produites. Ils seront de nouveau analysés à partir de la rhétorique des cadres de Béguin-Verbrugge (2006), la sémiotique des écrans et celle du geste interfacé afin de mettre au jour des stratégies de facilitation de l'écriture.

3.1.1 Un emboîtement de cadres

Les marginalia de lecture s'inscrivent toujours dans des cadres et dans des logiques sémiotiques qui leur donnent forme et permettent leur production et leur manipulation. Le premier cadre est d'abord matériel⁵⁴⁷ (voir Figure ci-dessous pour un récapitulatif graphique de

⁵⁴⁶ Mœglin, 2005, p. 252. Dans son dernier livre, Jeanneret (2014) propose une définition de l'industrialisation qui résume les trois points identifiés par Mœglin : « prise en charge d'une partie de la communication par un processus rationalisé, optimisé techniquement et soumis à un principe d'efficacité. » (p. 12)

⁵⁴⁷ Je m'appuie ici sur les distinctions proposées par Souchier (1999).

cette proposition distinctive) : c'est celui des bords de l'écran, qui peut donc être très différent, selon que l'on a affaire à un Kobo, à un Kindle ou à une tablette numérique sur laquelle les trois entreprises étudiées sont généralement présentes (comme l'iPad d'Apple). Si ces supports sont aujourd'hui innombrables (c'est pourquoi je les ai rapidement présentés sans les analyser ici), ils ne peuvent cependant pas fonctionner sans un autre cadre : le cadre-système. Une « liseuse » d'Amazon, par exemple, « tourne » avec un noyau Linux formaté selon les besoins de l'entreprise (de même de Kobo). Mais Amazon peut aussi être présent sur une tablette qui exploite le système d'exploitation d'Apple (l'iPad) ou celui de Google (Android). Comme les trois entreprises sont présentes sur la tablette d'Apple, je concentrerai mes analyses sur elle. En effet, au cadre-matériel (tablette d'Apple) et au cadre-système (iOS) succède un cadre-logiciel, qui correspond aux « applications » ou logiciels disponibles sur iPad. Dans ce cadre-matériel, on retrouve enfin une multitude d'autres cadres (cadres-documents) qui permettent à l'utilisateur de produire des inscriptions qui vont être traitées informatiquement pour devenir des « écrits d'écran », a priori compréhensibles par la majorité des humains. J'analyserai maintenant les cadres-logiciels et les cadres-documents de ces interfaces sur iPad, avant d'étudier ceux des sites Web de Readmill et d'Amazon Highlights (Kobo ne propose pas de site Web qui permettrait de lire ces écrits ailleurs que dans son logiciel). Je le ferai de manière exhaustive, en présentant l'ensemble des « fonctionnalités » qui déterminent les logiques de manipulation et de navigation des marginalia de lecture.

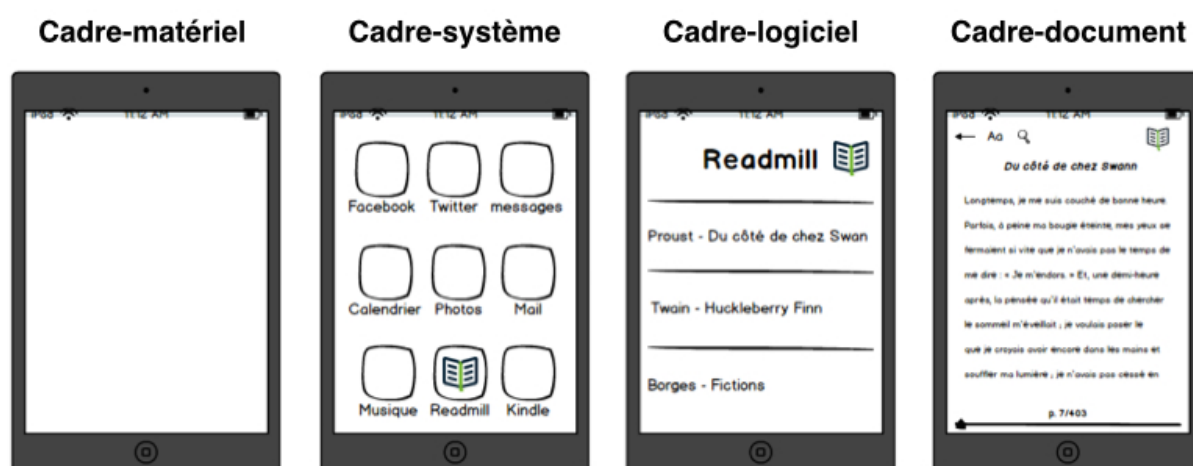


Figure 137 - Les différents cadres d'un dispositif de lecture sur écran⁵⁴⁸

⁵⁴⁸ Cette illustration a été conçue avec le logiciel Balsamiq Mockups. Je rappelle une nouvelle fois que je m'appuie ici sur les distinctions proposées par Souchier (1999).

3.1.2 Analyse sémio-rhétorique

3.1.2.1 L'application Kindle sur iPad

Une fois téléchargée, l'application Kindle sur iPad se présente comme une « bibliothèque » qui agrège des « livres » (Figure 138 ci-dessous). Nous avons affaire à deux types de signes. Les premiers sont de types iconiques et renvoient à l'ensemble des « livres » achetés à partir d'un compte Amazon sur la boutique de l'entreprise. À chaque signe iconique (couverture de livre) est associé un « actionneur » (Bouchardon, 2012), soit un « clic » qui conditionne l'accès au cadre-document de manipulation du texte informatisé. On peut naviguer dans la bibliothèque, notamment lorsqu'elle gagne en importance, d'abord au moyen d'un « paramétreur » (*Ibid.*) ou « ascenseur » (Souchier, 1999, p. 46) vertical. Un ensemble de « signes passeurs » optimisent ensuite la bibliothèque (Figure 140), qui peut donc être filtrée en « livres », « journaux et magazines », « documents » et « collections » et être consultée selon deux types de visualisation : iconiques (Figure 138) et iconiques avec signes linguistiques stricts (on parle aussi de « métadonnées » : titre et nom de l'auteur ; Figure 139). Chaque œuvre/livre sont alors distingués des autres grâce à des lignes graphiques qui annoncent le seuil de chaque séquence sémiotique (icônes, signes linguistiques stricts) et de chaque manipulation possible. En effet, un actionneur (« balayage » vers la gauche avec le doigt) indique que le texte en question peut être archivé, c'est-à-dire soustrait à l'ensemble des livres de la bibliothèque du cadre-logiciel.

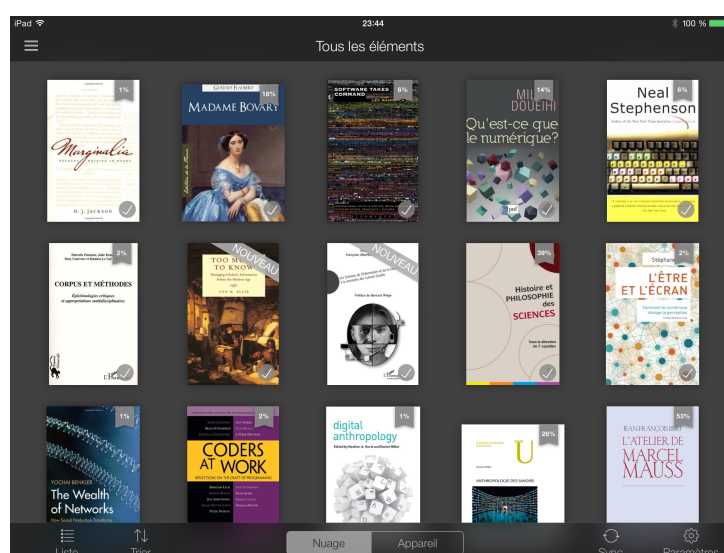


Figure 138 – Cadre-logiciel Kindle : page « Bibliothèque » (visualisation par « couvertures »)

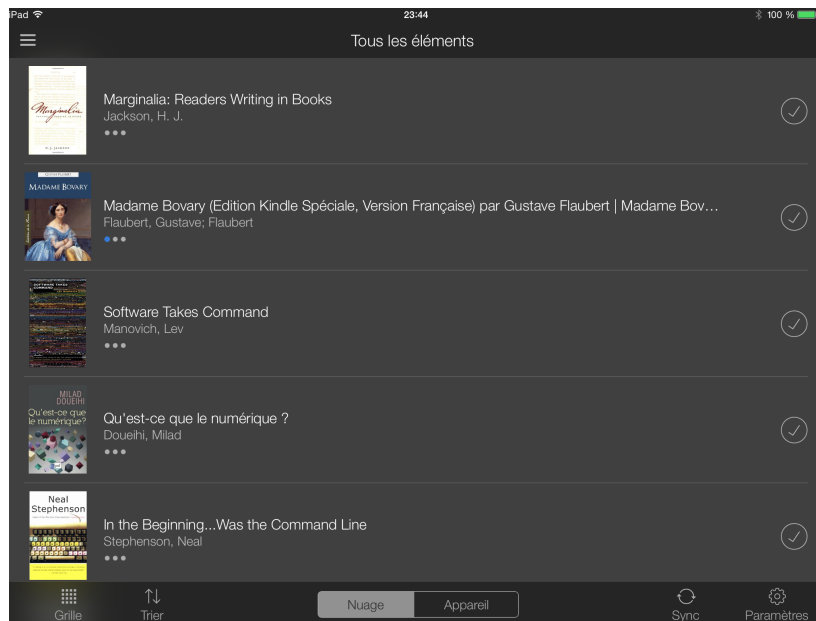


Figure 139 – Cadre-logiciel Kindle : page « Bibliothèque » (visualisation par « liste »)

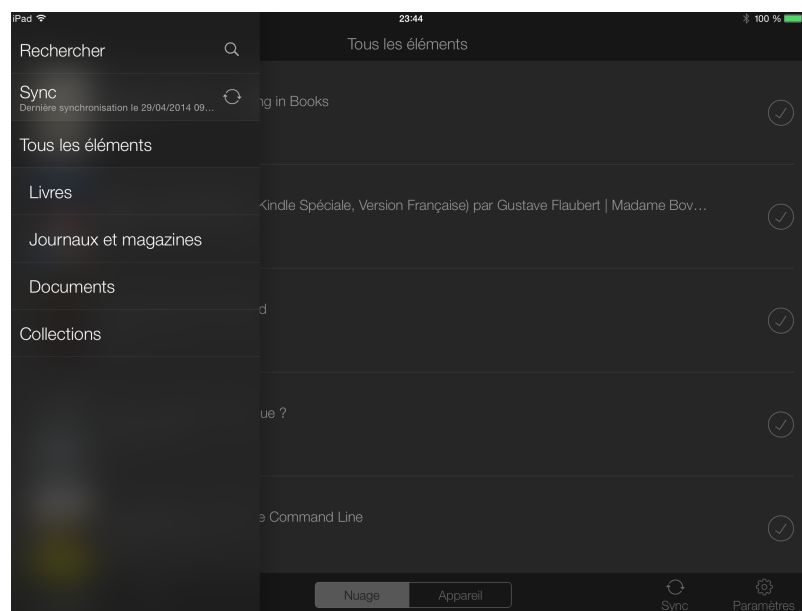


Figure 140 – Cadre-logiciel Kindle : menu de « navigation »

L'accès au texte se fait par l'activation du signe passeur correspondant à chaque séquence sémiotique (icônes, signes linguistiques stricts dans le cadre de la Figure 139 ci-dessus ; « clic » sur l'icône du livre, dans le cas de la première visualisation, Figure 138 ci-dessus). Le cadre-document, qui accueille le texte de lecture, est lui-même constitué de plusieurs cadres :

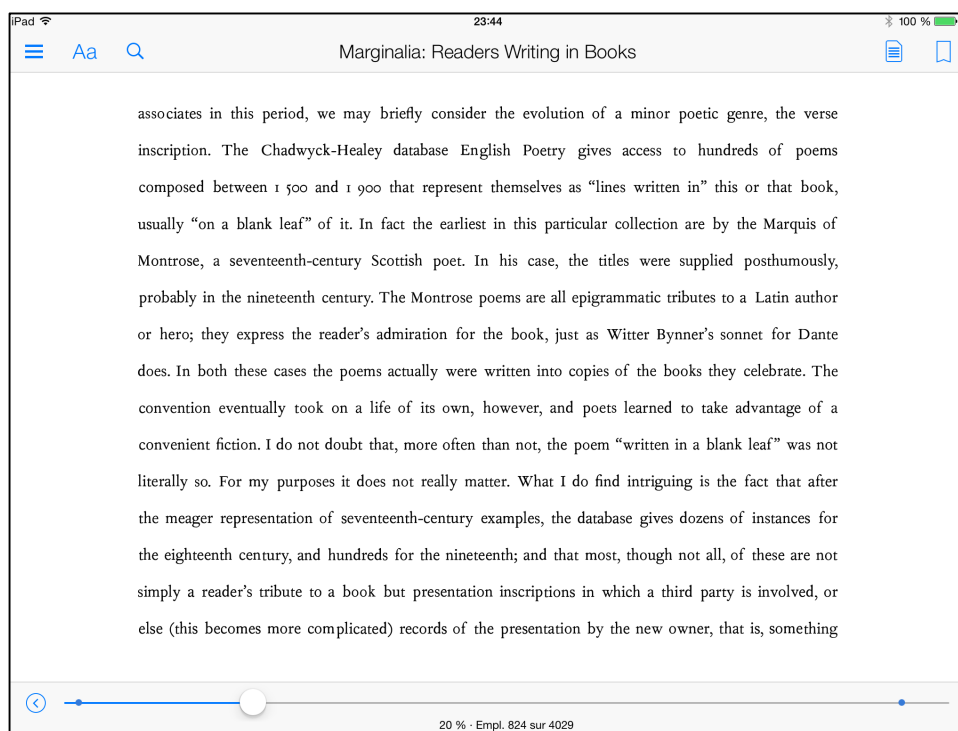


Figure 141 - Cadre-document du cadre-logiciel Kindle sur iPad⁵⁴⁹

Dans la partie supérieure de l'image, on trouve un ensemble de « commandes », matérialisées par des signes iconiques et symboliques, qui permettent d'appeler le menu de navigation du texte et de l'interface (Figure 142 ci-dessous). Ce menu comprend notamment une table des matières, un index et un bouton vers les « passages les plus surlignés » par les lecteurs du texte. L'activation du signe passeur conduit alors à une « page-écran » où chacun des passages surlignés est compris dans de nouveaux cadres éditoriaux (Figure 143) dont la fonction est essentiellement indexicale. Il s'agit en effet uniquement de délimiter l'horizon de chaque marginalia de lecture. Une référence procédurale accompagne chacune d'entre elles (« Empl. » soit « emplacement », qui est une norme d'Amazon, comparable à notre « page ») ainsi qu'une indication économétrique (« x surligneurs »). Enfin, un signe symbolique (le carré fléché) peut être activé, qui renvoie à la localisation du passage surligné dans le texte duquel il a été découpé. On trouve une présentation relativement semblable dans les passages surlignés par l'utilisateur lui-même (Figure 144). Un déterminant possessif (« Mon ») et un signe linguistique strict (« bloc-notes »), qui connote la culture livresque, traduisent la volonté de produire des marqueurs génériques, susceptibles de faire sens pour un manipulateur typifié universel. Un bouton (« filtrer ») permet de retrouver une marginalia selon sa nature déjà qualifiée (« notes », « surlignements ») et des codes couleurs imposés au préalable.

⁵⁴⁹ Capture d'écran le 25/08/2014.

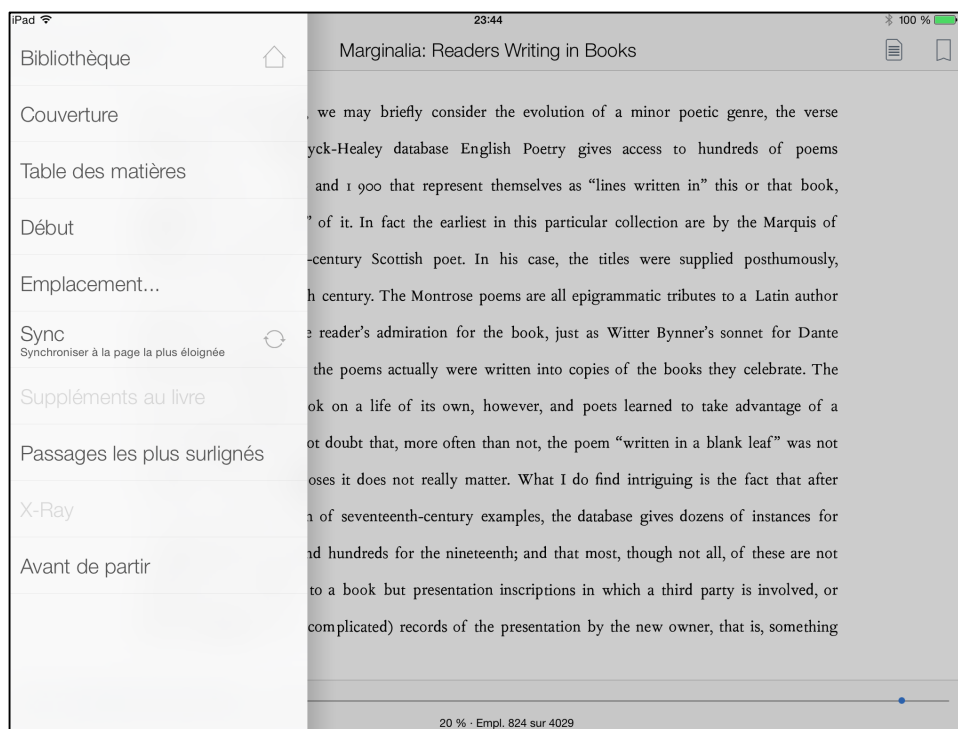


Figure 142 - Menu de navigation de l'application Kindle sur iPad.⁵⁵⁰

⁵⁵⁰ Capture d'écran le 25/08/2014.

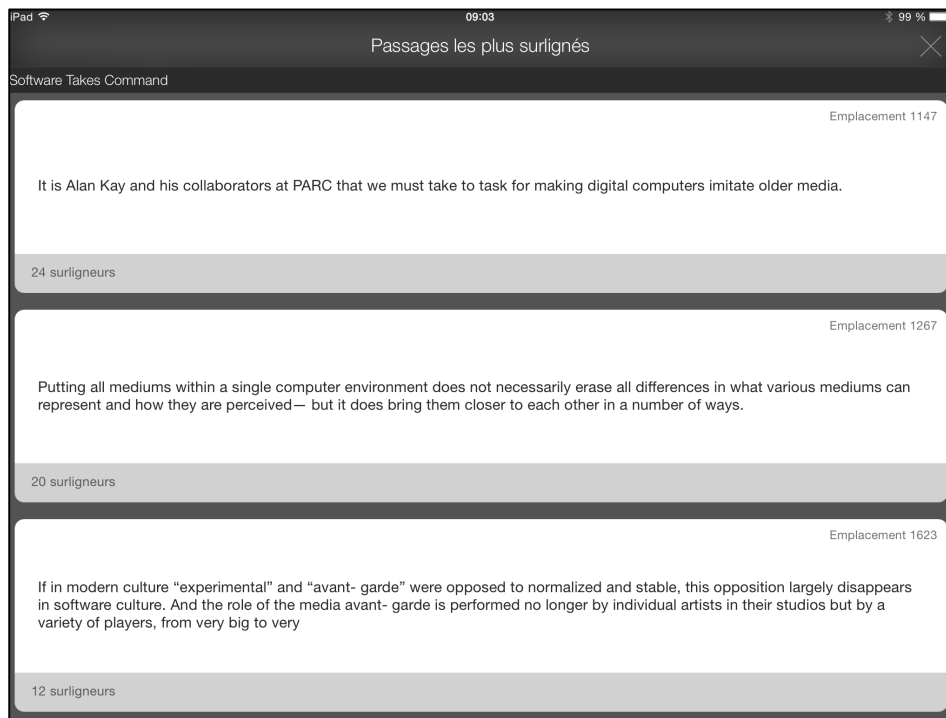


Figure 143 – « Passages les plus surlignés » dans le cadre-logiciel Kindle sur iPad

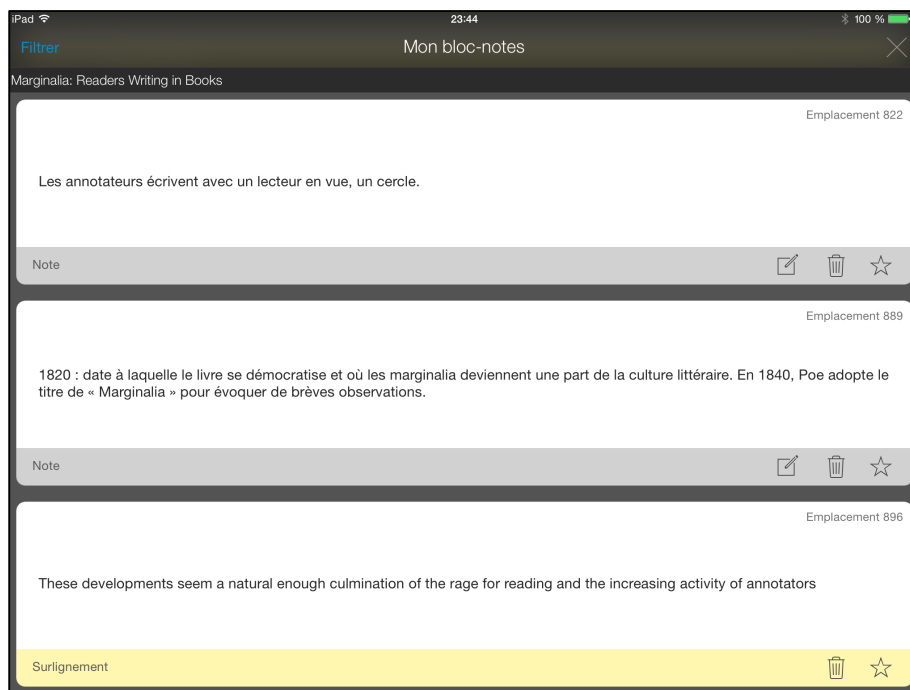


Figure 144 – « Mon bloc-notes » dans le cadre-logiciel Kindle sur iPad

C'est le signe visuel que des contraintes fortes pèsent sur la production des marginalia de lecture dans l'application Kindle sur iPad. Plusieurs opérations et gestes sont ainsi nécessaires pour produire une trace d'activité/inscription qui fera l'objet d'une traduction visuelle. Pour fabriquer une note ou un passage surligné, il faut d'abord appuyer sur un mot ou un groupe de

mots (Figure 145). Les lettres et les signes de ponctuation sont donc déjà bannis, ce qui peut limiter des tentatives de corrections (marginalia de confection). On a ici affaire à un « gestème », soit le résultat « d'un couplage entre une activité physique et une interface donnée » (Bouchardon, 2012, p. 39) et, pourrait-on dire, à un « annotatème » (le premier niveau à partir duquel une annotation peut être produite). Mais pour faire apparaître les fonctionnalités à l'écran (couleurs, cadre d'écriture, boutons de partage), une fois le mot sélectionné, l'utilisateur doit relâcher son doigt. Une « unité sémiotique de manipulation » est donc ici identifiable, décomposable en deux gestèmes (« appuyer », « relâcher »).

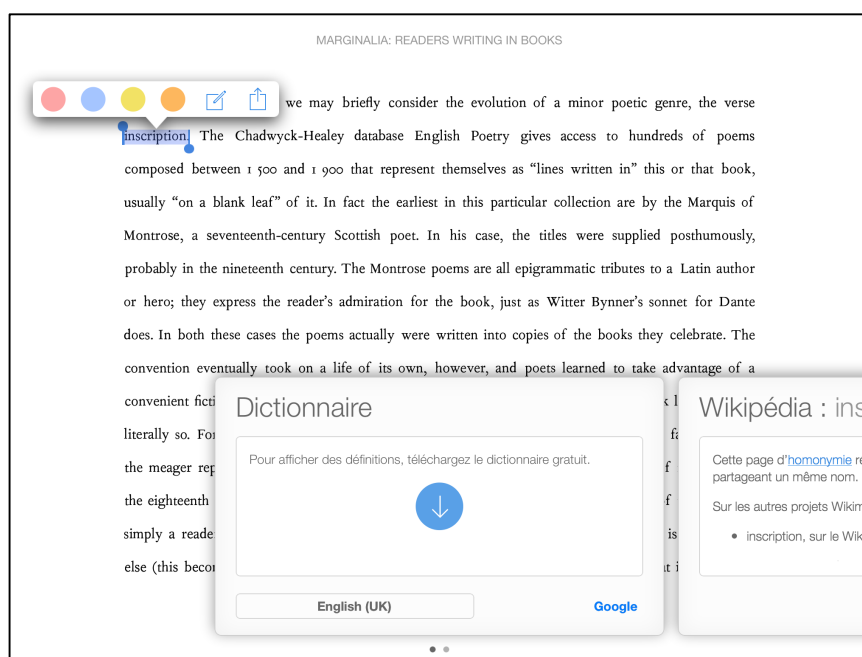


Figure 145 - Produire une marginalia de lecture avec le logiciel Kindle sur iPad

Un nouveau menu apparaît alors. Les quatre premiers boutons sémiotisent des couleurs qui pourront être affectées à un mot/groupe de mots donné. Comme ce geste potentiel conduit à un changement d'état, on parlera d'« actionneur »⁵⁵¹ et d'une nouvelle unité sémiotique de manipulation (appuyer/relâcher/appuyer/relâcher), semblable aux autres boutons de couleurs. La création d'une note (Figure 146) passe par la même unité sémiotique de manipulation. Un nouveau cadre d'écriture apparaît alors, qui est accompagné de signes linguistiques précisant la nature de la marginalia (« note »). Un signe symbolique (la croix, à droite) indique que le cadre peut être fermé ; le bouton (« enregistrer ») est constitué d'un gestème (appuyer), d'une unité sémiotique de manipulation (appuyer/relâcher) et d'un actème. En effet, une fois le

⁵⁵¹ L'un des éléments de la catégorie des « actèmes » (« couplage entre le gestème et le processus sur lequel porte la manipulation ») qui font suite aux « gestèmes » ; Bouchardon, 2012).

geste relâché, un signe iconique représentant une note apparaît (Figure 147), qui indique que l'action a réussi. En l'activant, un nouveau cadre d'écriture apparaît qui invite à la modification de la note. Elle peut être enregistrée (gestème « appuyer ») ou supprimée. On a, de nouveau, affaire à des actionneurs, qui changent donc l'état de la marginalia. En dehors de ces quelques actions, il n'est pas possible de produire des annotations dans cette interface.

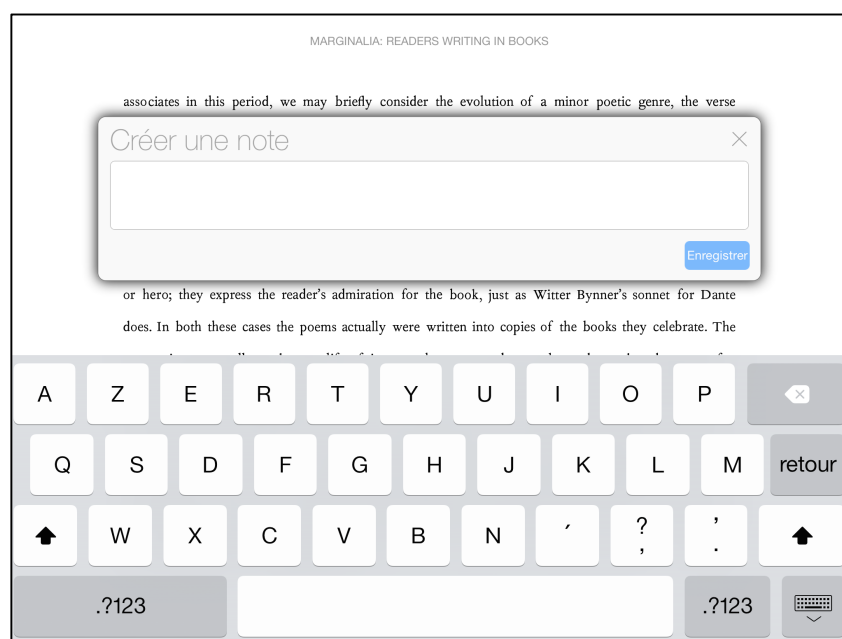


Figure 146 – « Créer une note » avec le logiciel Kindle sur iPad.

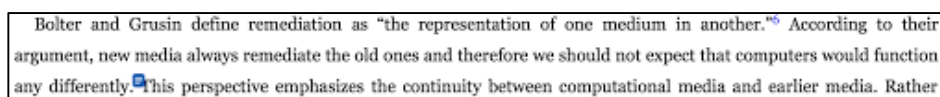


Figure 147 - Signe apparaissant après la création d'une « note » dans le logiciel Kindle sur iPad

3.1.2.2 L'application Readmill sur iPad

L'interface de Readmill était en 2014 composée de quatre « pages-écran » (Souchier, 1999) :

- La « bibliothèque » (Figure 148, ci-dessous) : elle rassemble l'ensemble des « livres » ajoutés par le manipulateur. Un « paramétreur » (barre de défilement verticale) permet de passer de l'un à l'autre. Chacun de ces « livres » est contenu dans un cadre à fonction indexicale, qui délimite un espace sémiotique occupé majoritairement par des signes linguistiques (Readmill, comme on l'a vu, a très vite cherché à se défaire de la culture livresque), si l'on excepte les formes mêmes du cadre (lignes, bordures). Les premiers sont des métadonnées (nom de l'auteur et titre du livre) ; les seconds, des

indicateurs économétriques (temps de lecture ; temps restant). Un signe passeur (le symbole « flèche ») permet chaque fois d'accéder au texte correspondant (*Tom Sawyer* ici).

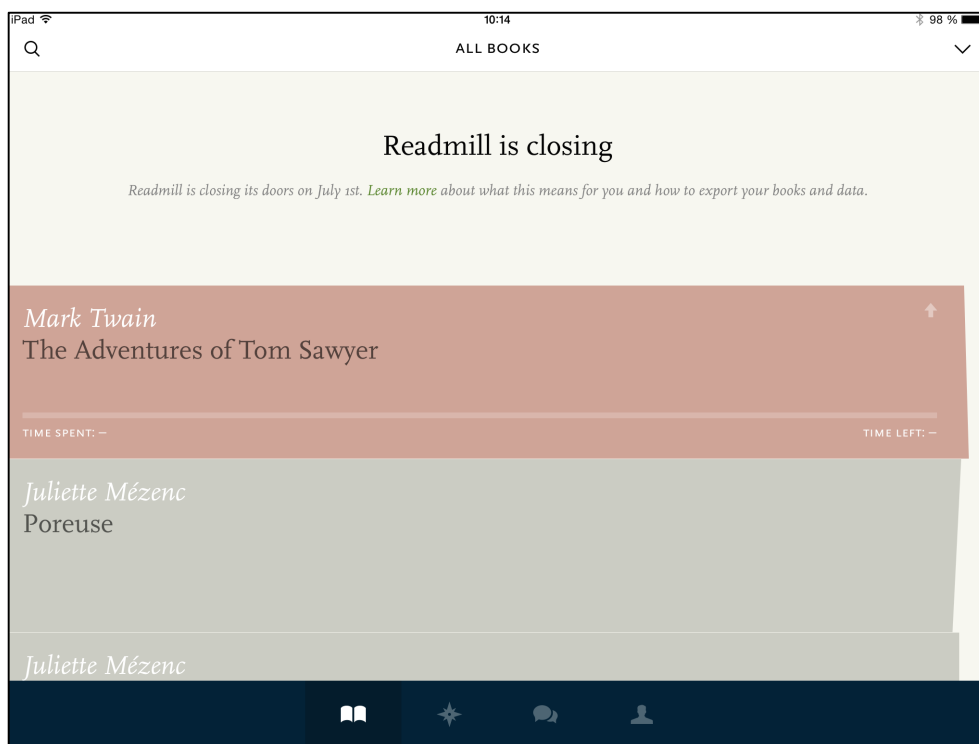


Figure 148 – Page-écran « Bibliothèque » dans le cadre-logiciel de Readmill sur iPad

- « Explore » (Figures ci-dessous) : cette page comprend les livres les plus commentés par la « communauté » de Readmill. On retrouve des signes iconiques qui représentent les couvertures de chaque livre. Des signes linguistiques (métadonnées et indicateurs économétriques) les accompagnent. Ces livres font par ailleurs l'objet d'une éditorialisation et sont classés par thème (« Coming of Age », « Animals in Literature », etc.). L'activation du signe passeur, correspondant à chaque « couverture » conduit à une nouvelle « page-écran » (Figure 152) découpée en métadonnées (couverture, titre/auteur, paratexte) et en indications économétriques (recommandations, nombre d'heures à lire le texte, nombre de lecteurs en train de le lire). Un bouton (« Add to library ») permet d'ajouter chaque livre à la bibliothèque.

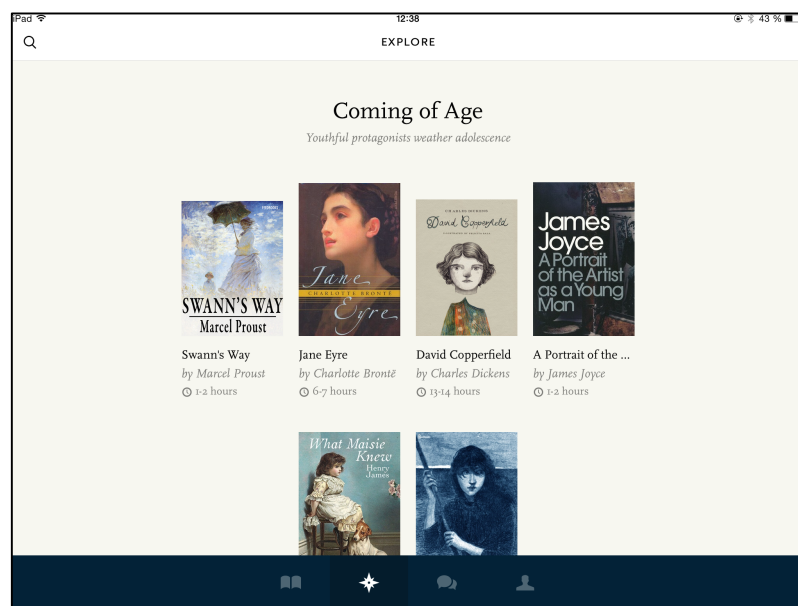


Figure 149 – Page-écran « explore » (n°1) du cadre-logiciel de Readmill sur iPad

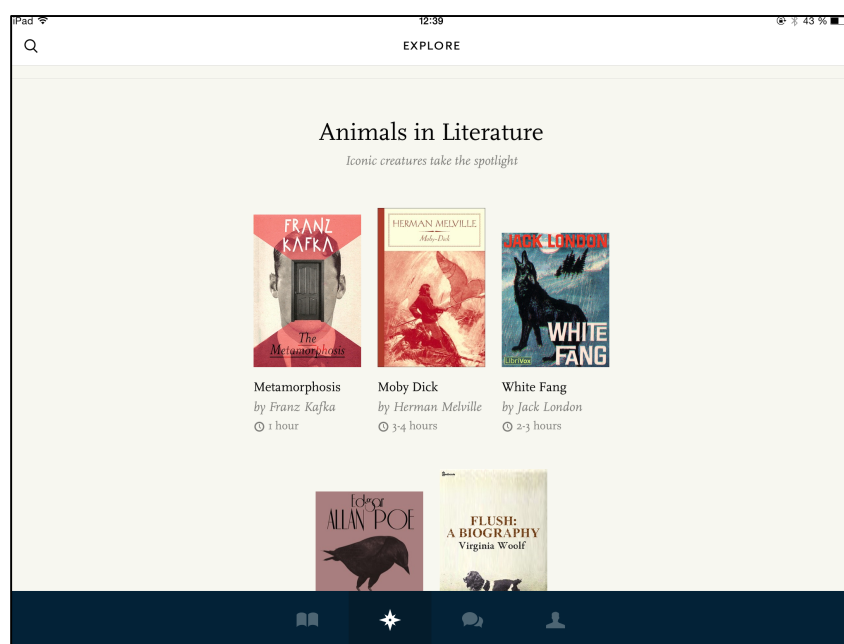


Figure 150 - Page-écran « explore » (n°2) du cadre-logiciel de Readmill sur iPad

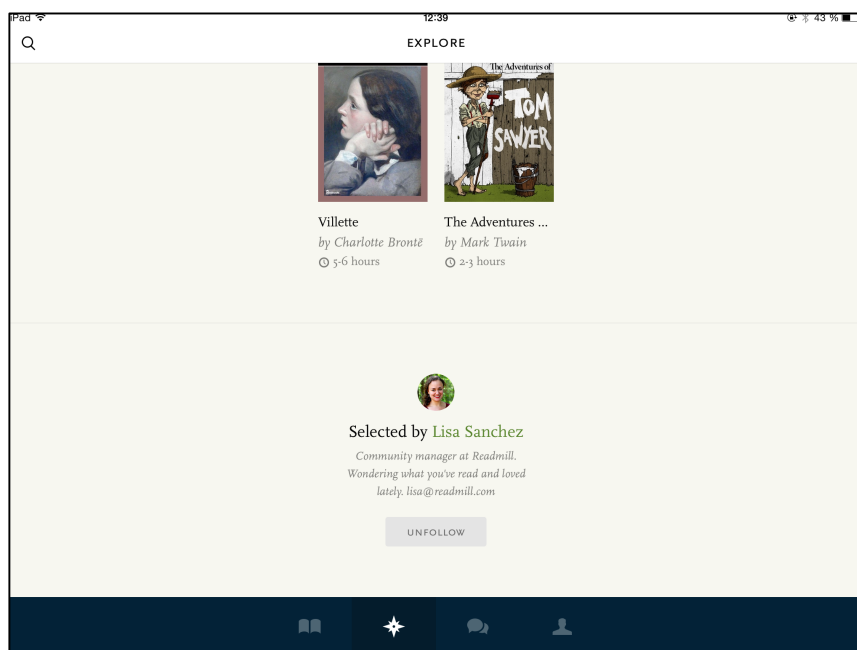


Figure 151 - Page-écran « explore » (n°3) du cadre-logiciel de Readmill sur iPad

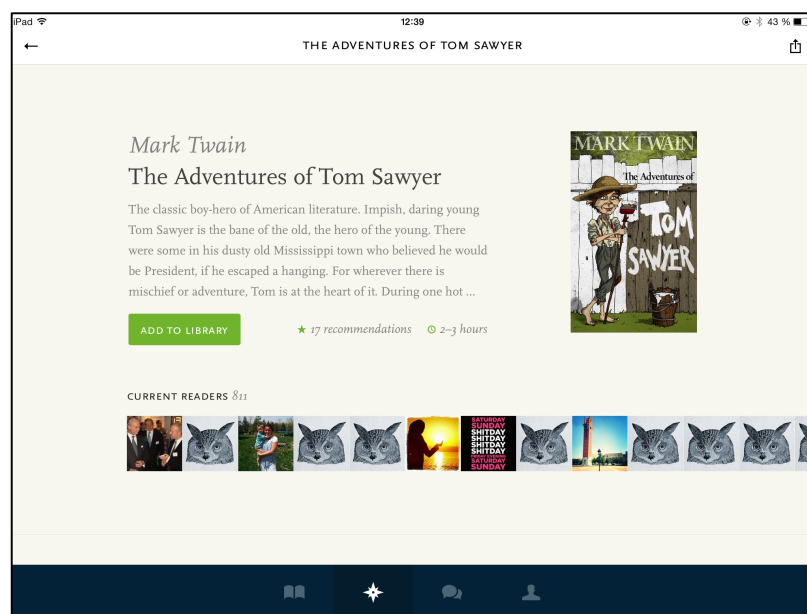


Figure 152 - Page-écran « explore » (n°4) du cadre-logiciel de Readmill sur iPad

- « Feed » (Figure ci-dessous) : cette page, déjà décrite, est semblable à un « fil d'actualités », qui comprend les dernières annotations effectuées par des « amis ».

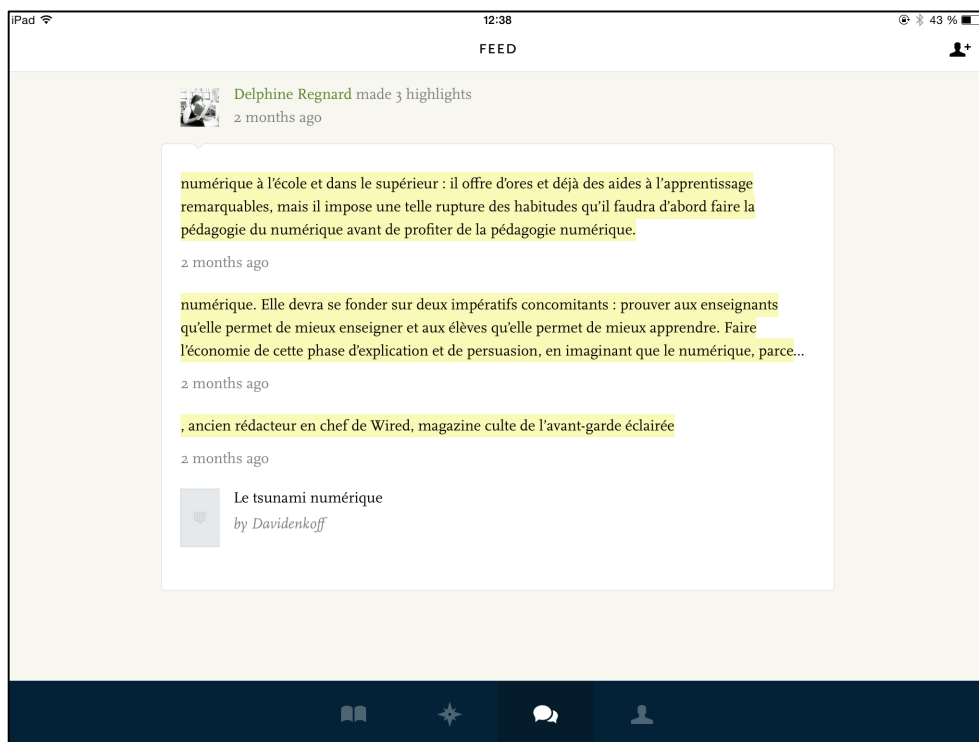


Figure 153 – Page-écran « feed » du cadre-logiciel Readmill sur iPad

- « Profil » (Figure ci-dessous) : l'ensemble de la bibliothèque se trouve iconisée. Quelques indications économétriques et biographiques apparaissent ; rien n'est ici dit sur le nombre éventuel d'annotations produites (le site Web remplit cette fonction).

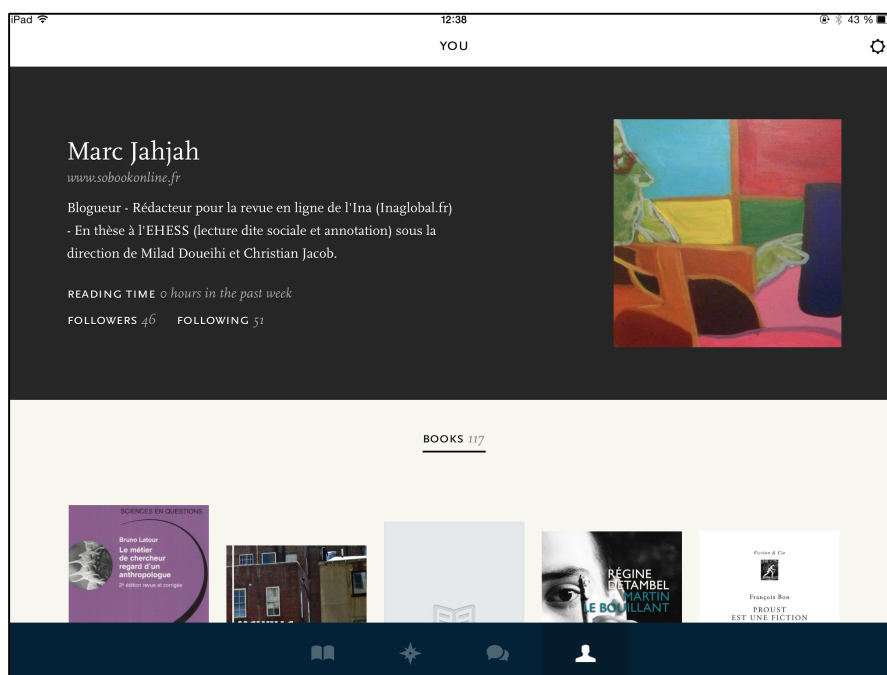


Figure 154 – Page-écran « profil » dans le cadre-logiciel Readmill sur iPad

La lecture d'un texte n'est pas immédiate avec Readmill. En effet, à l'activation d'un signe passeur via la bibliothèque ou la page « explore », une nouvelle « boîte » éditoriale apparaît (Figure 155) qui comprend un certain nombre de signes activables. Ce cadre éditorial est composé d'unités sémiotiques de manipulation (appuyer-relâcher), élaborées à partir de gestèmes (appuyer, relâcher) qui sont principalement des actionneurs. Chaque activation s'accompagne en effet d'un changement d'état (colorisation de l'icône Facebook en bleu, alors qu'elle était grise ; passage du mode « privé » à « public » ; commencement de la lecture). Sous le bouton « start reading », on trouve en effet une indication (un mode d'emploi), qui indique le changement d'état auquel mènera l'activation du bouton. On peut donc voir le signe passeur (lien sur le bouton), le gestème (appuyer), l'unité sémiotique de manipulation (appuyer/relâcher) et l'actionneur (changement d'état : la lecture commence) comme un contrat implicite entre l'entreprise et l'utilisateur. En le passant, le lecteur s'authentifie comme tel et se dote de l'arsenal de manipulations fourni par Readmill.

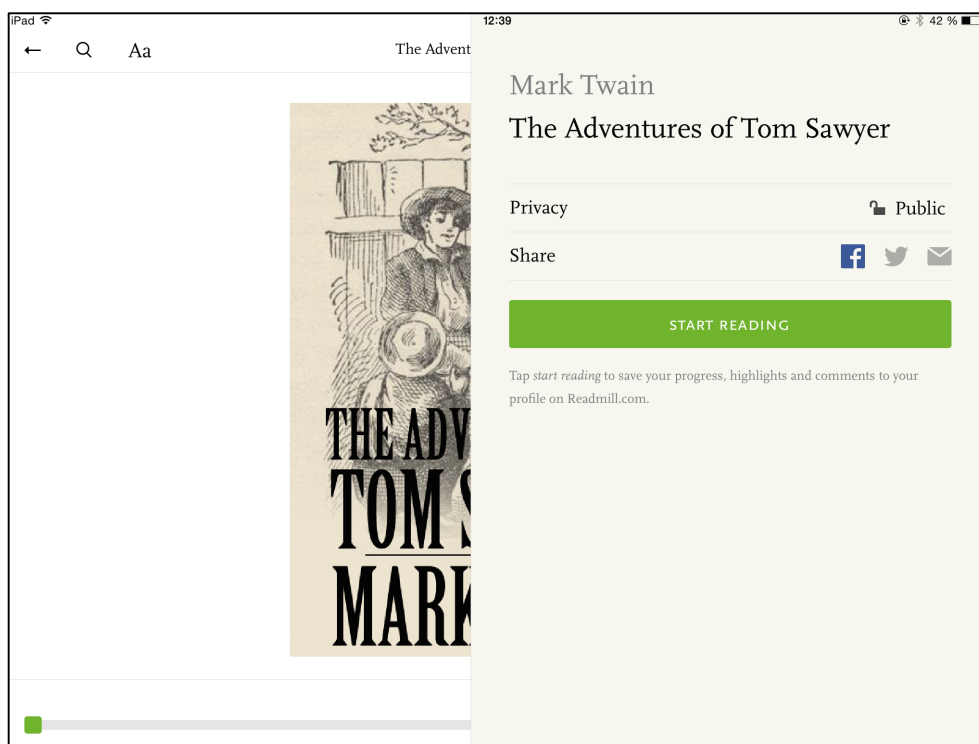


Figure 155 - Cadre éditorial « Start reading » dans l'application Readmill sur iPad

Le texte à lire apparaît donc dans un nouveau cadre-document (Figure 156) qui comprend un paramétreur (barre de défilement dans la partie inférieure de l'image) et différents signes activables (partie supérieure) : les symboles « flèche » (retour à l'étape précédente), « loupe » (recherche dans le texte), l'icône alphabétique (changement de la taille des polices, de la

luminosité et du mode chromatique de lecture : « day », « sepia », « night »). Chacun constitue des gestèmes, des actèmes et des unités de manipulation que je ne décrirai pas plus, comme ce sont surtout les gestes et les cadres d'écriture liés aux marginalia qui m'intéressent. Enfin, on trouve dans la partie supérieure droite du cadre-document un signe symbolique (trois traits horizontaux) qui active un nouveau cadre-document regroupant l'ensemble des marginalia de lecture produites non seulement par l'utilisateur mais par d'autres lecteurs.

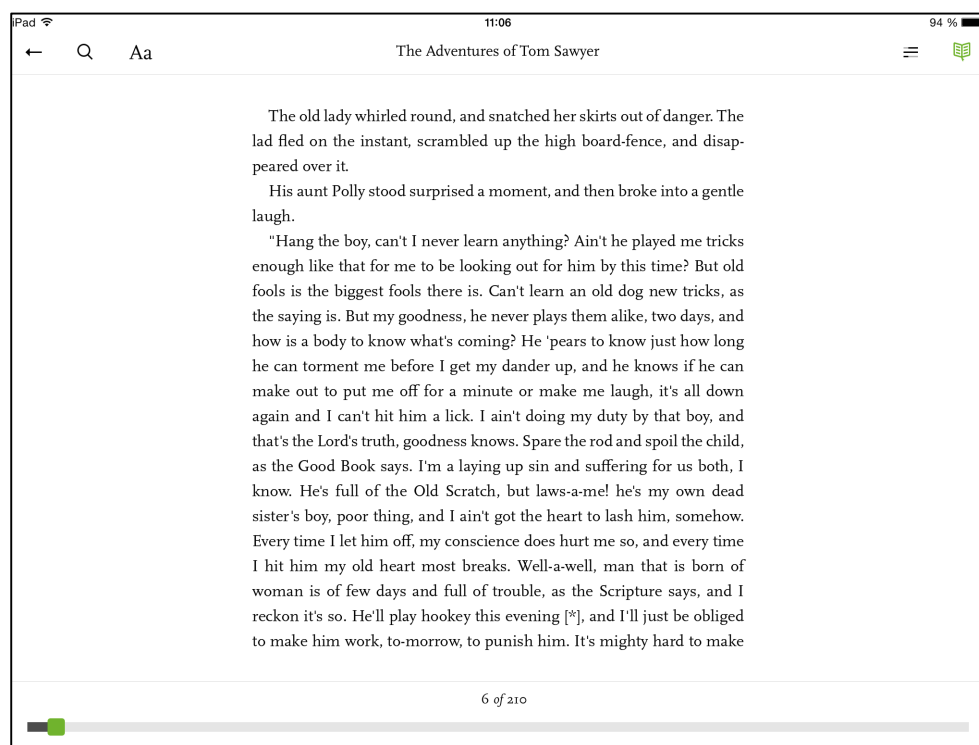


Figure 156 - Cadre-document de lecture du texte dans l'application Readmill sur iPad

L'« annotatème » (unité minimale à partir de laquelle une annotation peut être produite) est la lettre et le signe de ponctuation, contrairement à Amazon. Les gestes sont cependant les mêmes : la production d'une marginalia est conditionnée par la création préalable d'une « ancre » (Figure 157), qui pourra se confondre avec un passage surligné ou faire l'objet d'une note. Pour la créer, une unité sémiotique de manipulation est nécessaire qui comprend quatre opérations : appuyer-relâcher-appuyer-relâcher. La troisième étape requiert cependant un choix, entre divers boutons (des actionneurs) : « highlight », « define », « copy » (Figure 158).

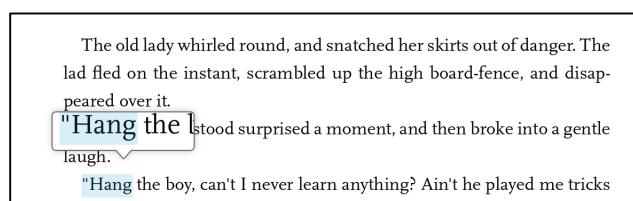


Figure 157 - Production d'une « ancre » d'annotation dans le cadre-logiciel Readmill sur iPad

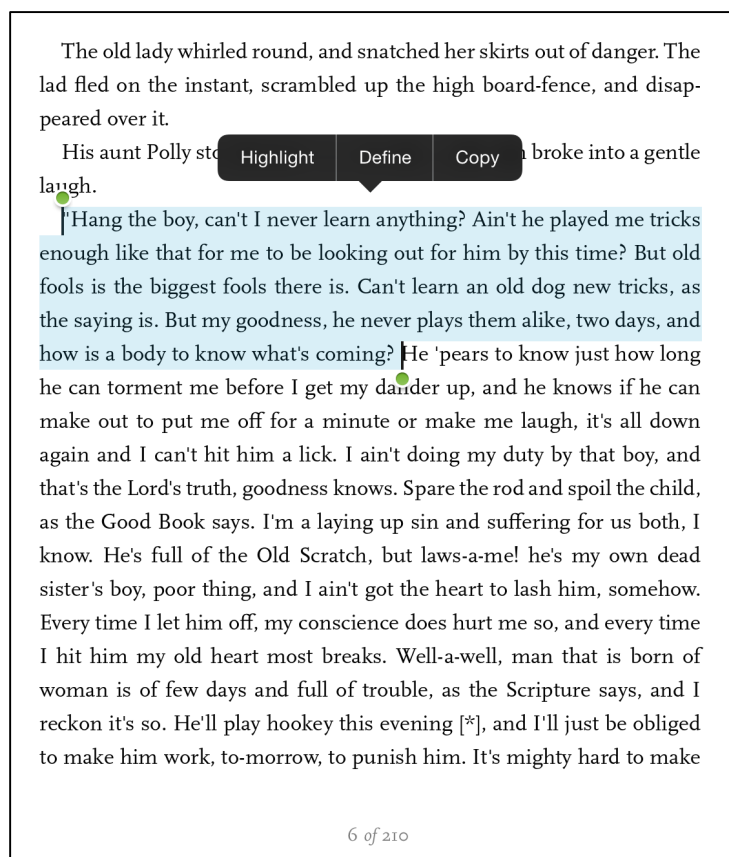


Figure 158 - Menu de production d'une marginalia de lecture dans le cadre-logiciel Readmill sur iPad

Une fois activé, le premier renvoie à un nouveau cadre-document (Figure 159). Le texte surligné apparaît alors dans la partie supérieure ; il est accompagné d'actionneurs (les boutons Facebook, Twitter, Mail ; les boutons « Cancel » et « Done ») ainsi que d'une injonction (« Comment on your highlight... ») qui invite à produire une note à partir du surlignement. Readmill, comme Amazon, n'autorise donc pas la production de signes critiques (croix, ronds, rectangles, etc.) ; seuls le surlignement (traduction visuelle et graphique par la machine informatique de gestèmes et d'unités sémiotiques de manipulation) et la note sont possibles.

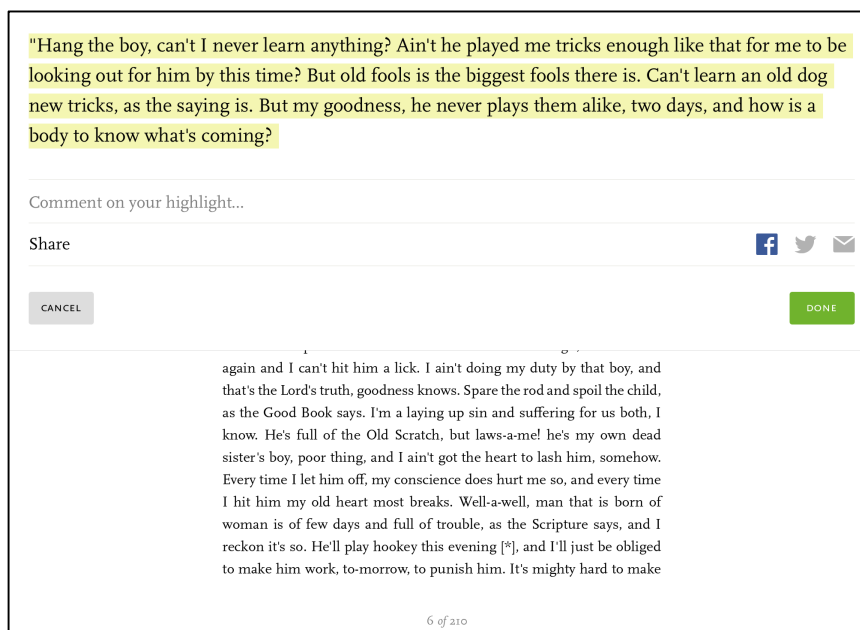


Figure 159 - Cadre-document d'écriture dans le cadre-logiciel Readmill sur iPad

On trouve dans le cadre-document « Highlight by you » (activé à partir du signe « traits horizontaux » décrit plus haut) l'ensemble des annotations produites (Figure 160). Or, lorsqu'une note n'accompagne pas le passage surligné, Readmill le précise très clairement (« No one has commented yet », Figure 161). Cette précision s'accompagne d'un phylactère qui sémiotise un simulacre de conversation et traduit visuellement le verbe utilisé : « commented ». Encore ici, les activités d'annotation ne sont pas qualifiées. Readmill n'évoque pas une « note » ou un « commentaire » mais une activité, matérialisée par un verbe, qui consiste, par l'entremise des passages surlignés, à entrer en communication. C'est pourquoi l'entreprise use encore d'une formule injonctive à l'impératif (« Have your say ! », Figure 161) et d'un verbe (« say ») qui s'articule au signe symbolique pour sémiotiser le dialogue. Ce n'est que dans la partie inférieure du cadre-document que l'on trouve un cadre d'écriture qui spécifie la nature des écrits possibles et attendus : « a comment ». Les trois points de suspension traduisent visuellement la prolongation attendue de l'énoncé en un écrit personnel, cependant capable de « faire communication », d'être compréhensible par d'autres, comme ce serait une conversation. Enfin, l'inscription peut être supprimée (signe iconique « poubelle » dans la partie supérieure droite), retrouvée dans le texte (signe symbolique « flèche retour » sur un texte iconisé) ou être sauvegardée (signe « cœur », Figure 161).

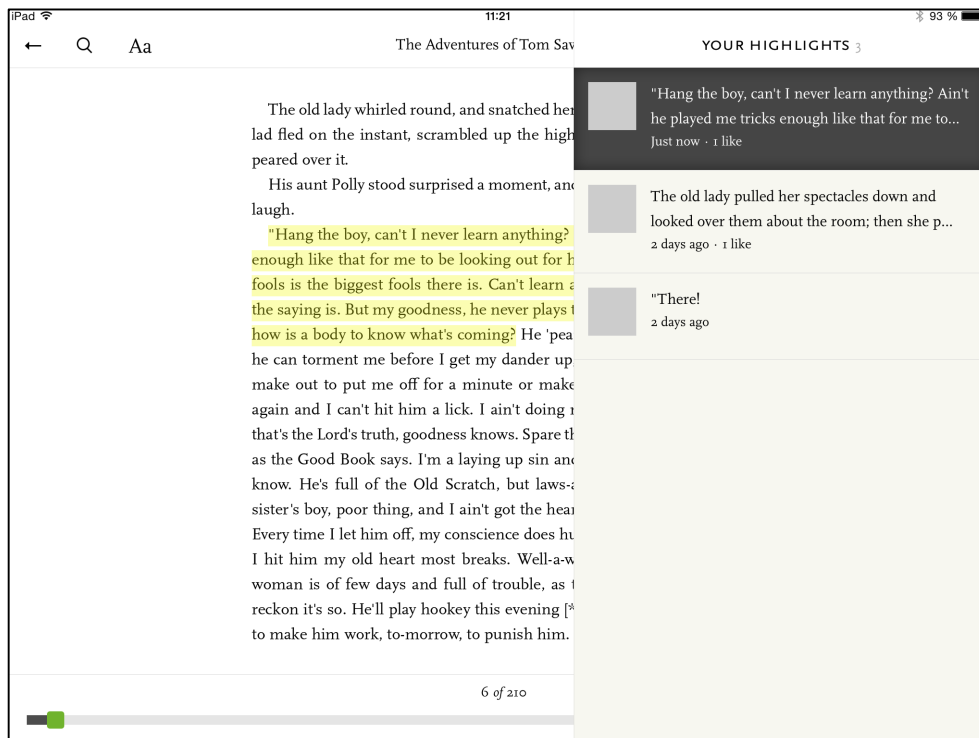


Figure 160 – « Your highlights » dans le cadre-logiciel Readmill sur iPad.

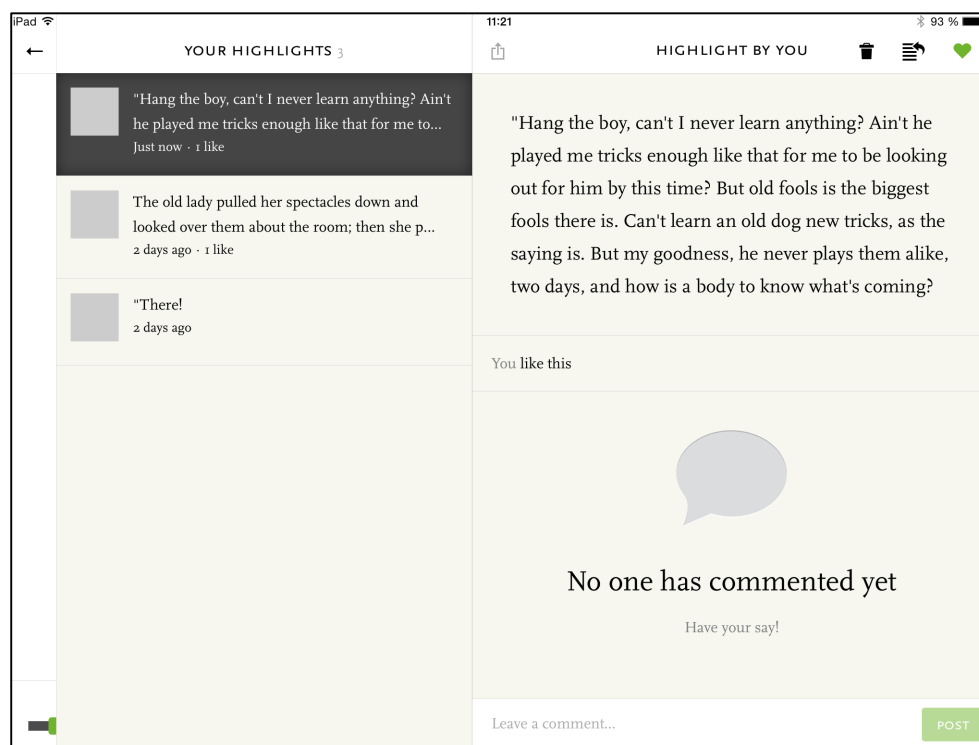


Figure 161 – « No one has commented yet » dans le cadre-logiciel Readmill sur iPad

L'activation de ce dernier signe fait apparaître une nouvelle inscription (ci-dessus) : « You like this », qui transforme donc un geste en un texte lisible, qualifié et individualisé. Le logiciel de Readmill prend ainsi en charge l'énonciation en se substituant à l'interprétation que le manipulateur pourrait donner de son propre geste. Il ne le « sauvegarde » pas ; non, il « aime » ce contenu éditorial. L'indice d'ostension (ou déictique spatial : « this ») indique bien, en reliant le pronom (« this ») au sujet (« you ») par le verbe (« like ») qui aime quoi. Mais le pronom déictique spatial ne montre rien graphiquement. La monstration n'est évidente que pour celui qui a commis le geste et qui a pu, par conséquent, en activant le signe, mesurer un phénomène de simultanéité entre son geste et son inscription textuelle. S'il fait sens, c'est donc à la faveur du contrat précédemment passé entre l'utilisateur et Readmill, qui indiquait bien que ses actes énonciatifs allaient être assurés avec son accord par l'entreprise. On parlera donc de « délégation »/ « transaction » énonciative » plus que de « dépossession ».

Pourtant, lorsque d'autres manipulateurs activent ce signe, nous comprenons très bien l'énoncé automatiquement produit par Readmill. Ainsi de ce passage « aimé » :

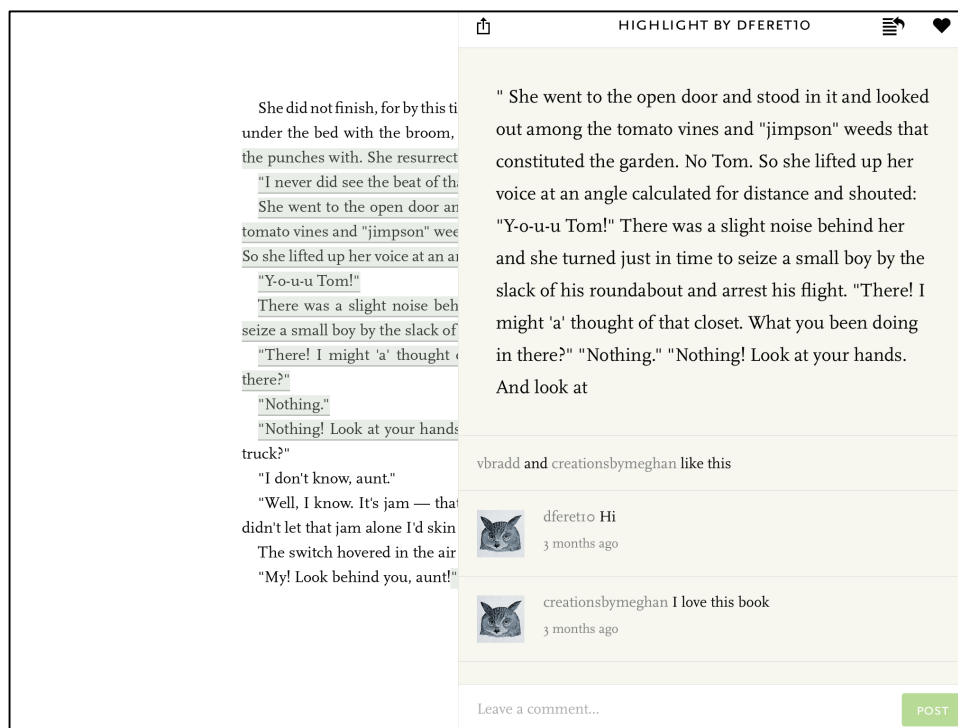


Figure 162 - Deux lecteurs ont « aimé » un passage surligné sur le cadre-logiciel iPad de Readmill

Extrait de *Tom Sawyer*, le passage surligné apparaît dans la partie supérieure du cadre-document de droite. Au-dessus, on découvre des individus (plutôt : des représentations iconisées d'individus chaque fois activables grâce à un signe passeur) ont appuyé sur le signe

« cœur » pour indiquer leur approbation. Le déictique spatial (« this ») indique quel est l'objet de leur approbation. Sans avoir à faire lui-même ce geste, c'est-à-dire à faire l'expérience du dispositif, l'utilisateur comprend bien ce dont il s'agit. On peut d'abord penser à une compétence acquise depuis d'autres dispositifs. Ainsi sur Facebook, les signes approubatifs apparaissent au même niveau, sous un énoncé visuel ou textuel. Readmill exploite donc en partie une mémoire du geste et de la lisibilité propre aux dispositifs d'échange généralistes.

Or, pour accéder à ce second cadre-document, l'utilisateur doit d'abord exécuter un gestème (appuyer sur le passage surligné du cadre-document dans lequel apparaît le texte) puis un autre (relâcher le doigt). Le déictique spatial (« this ») ne renvoie donc pas seulement au passage visible depuis ce nouveau cadre-document mais à celui activé par l'utilisateur. Les cadres-documents ont donc des fonctions « relatives » (Béguin-Verbrugge), assurées par des gestèmes, des actionneurs (changement d'état) et des énoncés linguistiques. Les parcours imposés par Readmill ont ainsi un fort pouvoir sur l'interprétation des énoncés proposés.

3.1.2.3 L'application Kobo sur iPad

Sur iPad, l'application de Kobo comprend elle aussi plusieurs pages-écran significatives. Leur analyse permet de faire retour sur des éléments déjà analysés (l'économétrie, l'injonction à la participation, l'économétrie de l'attention, etc.) qu'on rappellera rapidement ici :

- « Bibliothèque » (Figure 163 ci-dessous) : les livres apparaissent sous la forme de couvertures iconisées et sont triables par titre/auteur/temporalité (récemment lu) grâce à un signe conventionnel (trois « traits », dans la partie supérieure gauche de l'image) donne accès à un « menu » (Figure 164) qui présente un autre système de triage : par genres (livres, magazines, collections), par statuts expressifs/temporels (« Je lis », « Envie de lire », « Déjà lu »). Chacun de ces signes linguistiques est un signe passeur activable par une unité sémiotique de manipulation (appuyer-relâcher).

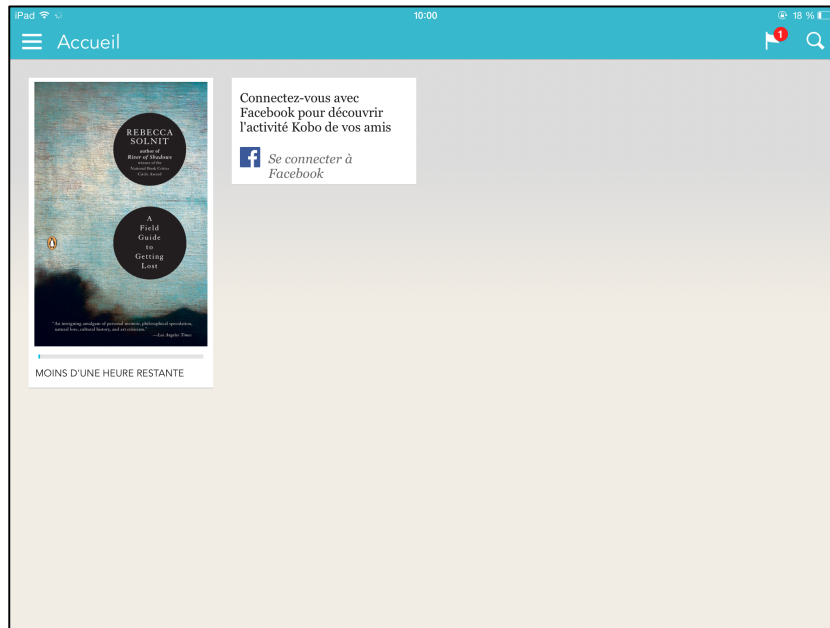


Figure 163 – Page-écran « bibliothèque » du cadre-logiciel *Kobo by Fnac* sur iPad⁵⁵²

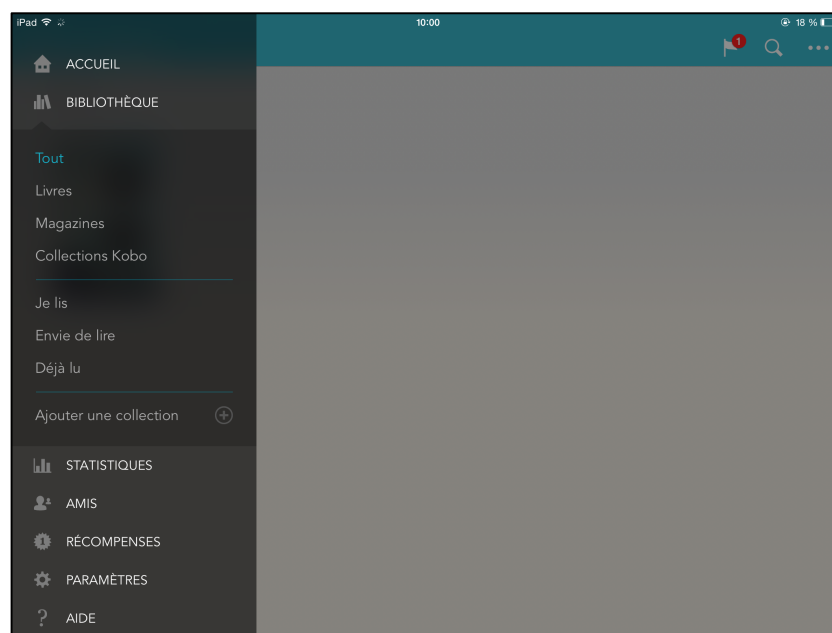
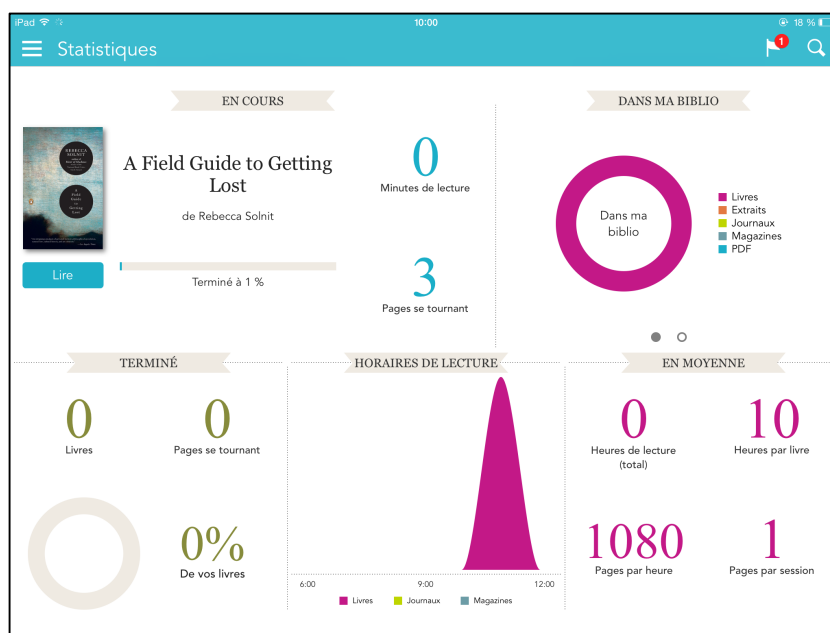


Figure 164 – Page-écran « navigation » dans le cadre-logiciel *Kobo by Fnac* sur iPad

- « Statistiques » : cette page-écran, assez fascinante, est essentiellement économétrique (Figure ci-dessous). Elle rassemble des statistiques de lecture. Le soin apporté aux signes visuels peut être vu comme un idéal scénographié de transparence et comme l'espoir probable que l'utilisateur incorpore cette logique économétrique de manière à ce que la « mesure de soi » (Guillaud, 2012) devienne une « mesure par rapport aux autres »

⁵⁵² Toutes les captures d'écran ont été effectuées en 2012.

bref, que l'identité devienne avant tout une « identité calculée »⁵⁵³. Les annotations apparaissent en haut à droite (« Dans ma biblio »), dans une deuxième page-écran qui fait suite à la première (son activation nécessite un geste iconique : balayage vers la gauche). On découvre alors le nombre d'annotations ou de passages surlignés par un usager. Cette page révèle aussi la valeur donnée aux annotations, qui s'inscrivent bien dans le « régime de l'alerte » (Boullier) et dans celui de l'« anthologique » (Doueïhi).



- « Amis » (Figure 165) : la troisième page-écran confirme la remarque précédemment formulée. Kobo appelle en effet le manipulateur à se « connecter » à Facebook, via un bouton, pour découvrir ce que lisent « vos amis » et pour « comparer leurs stats et récompenses Reading Life avec les vôtres ». Une fois le compte connecté, un nouveau cadre-document apparaît, qui fonctionne encore une fois comme un contrat de lecture : le manipulateur est en effet invité à choisir « une liste d'actions pour déterminer celles que vous souhaitez rendre publiques. » Le contrat passé, chacune de ces actions (des gestes interprétés par la machine, qui font l'objet d'un traitement spécifique) sera rendue visible (dans le « télex » de Facebook par exemple) sans que le manipulateur n'ait à le préciser. Cette page-écran donne enfin accès aux traces d'activités laissées

⁵⁵³ « *A fortiori*, la présence de données chiffrées (nombre de visites de la page, nombre d'amis) place constamment l'utilisateur face à son reflet dans le miroir des valeurs culturelles locales, le conduisant à s'interroger par exemple sur les raisons de la croissance ou de la décline des « demandes d'amis » (Georges, 2005, p. 173).

par les amis, parmi lesquelles les livres qu'ils lisent (en ce moment).

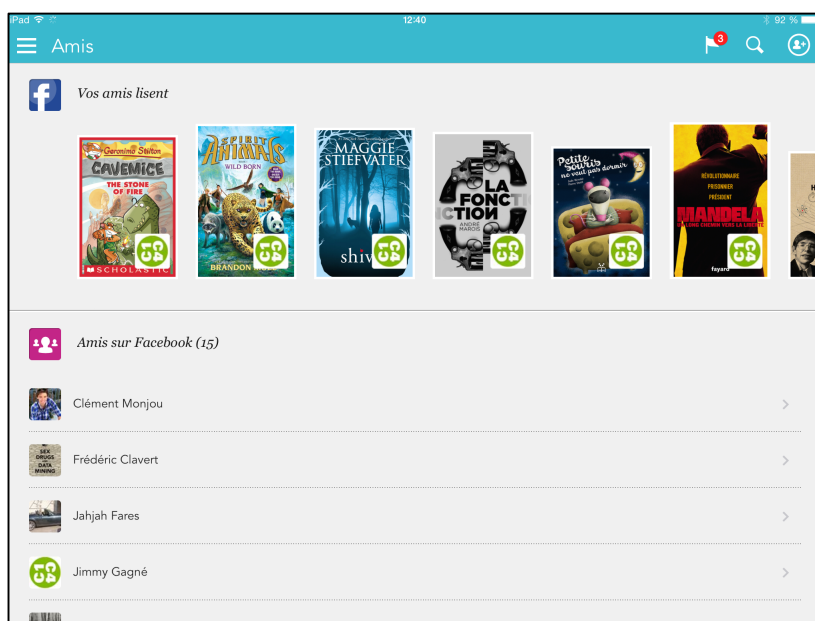


Figure 166 – Page-écran « amis » du cadre-logiciel *Kobo by Fnac* sur iPad

L'activation du signe passeur correspondant à la couverture d'un livre fait apparaître un nouveau cadre-document, qui comprend une « fiche », soit un ensemble de métadonnées (Figure 167). Ce cadre-document est accompagné d'un autre cadre, qui invite l'utilisateur à évaluer un livre (Figure 167), dans une phrase formulée sur le mode classique et attendu de l'impératif. Chaque fiche précise les statistiques et le nombre d'annotations publiques. Elles sont donc, comme on l'a vu, considérées comme des éléments paratextuels. Si les commentaires (des critiques de livres) sont consultables par activation du bouton « commentaires », les annotations, elles, n'ont qu'une valeur économétrique. Elles témoignent donc seulement de l'activité supposée d'un lecteur.

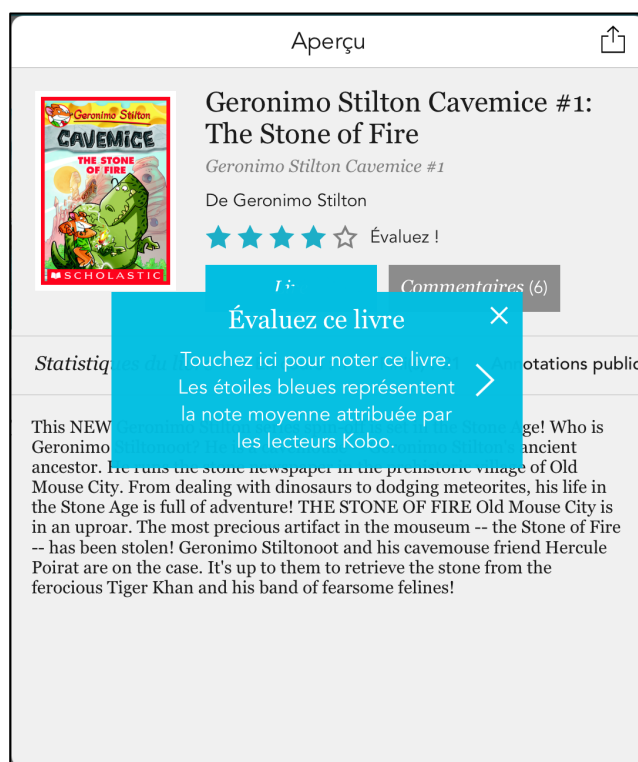


Figure 167 – Cadre-document « Évaluez ce livre » dans le cadre-logiciel Kobo by Fnac sur iPad

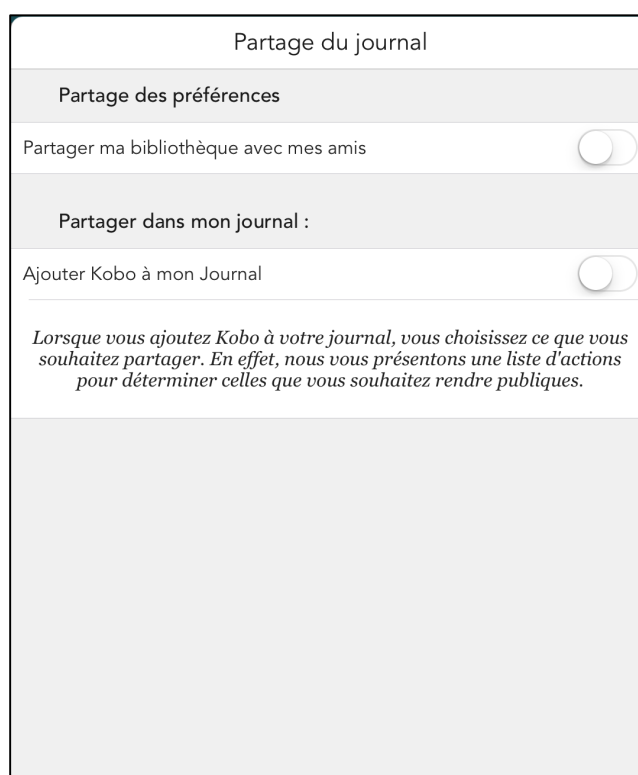


Figure 168 – Cadre-document « Partage du journal » dans le cadre-logiciel Kobo by Fnac sur iPad.

- « Récompenses » (Figure 170) : la dernière page-écran rassemble des « badges », que le manipulateur peut obtenir en réalisant un certain nombre d'actions. Ces « badges » se présentent soit comme des icônes, soit comme des symboles. Leur activation ouvre un nouveau cadre-document (Figure 171) qui précise la nature de la « récompense » et les conditions pour l'obtenir (fonction relative des cadres-documents, qui se complètent donc). Les annotations font partie de cette stratégie d'encouragement à la participation. Elles sont ici qualifiées de « passages préférés » : Kobo postule une « passion » chez le lecteur, qu'il se charge d'assouvir. Le lecteur peut devenir « sociable » (dernière récompense, Figure 169) s'il effectue « 10 partages sur Facebook » (c'est-à-dire s'il fait circuler dix « passages préférés »). La deuxième page-écran de cette section comprend une autre récompense concernant l'annotation (Figure 171). Kobo qualifie le passage surligné par un utilisateur de « citations », comme si un surlignement pouvait, en effet, se voir immédiatement doté d'une telle nature. On retrouve par ailleurs une axiologie de la lecture, à partir d'un adage créé de toute pièce par Kobo : « Faire part d'une citation est presque aussi bien que d'exprimer ses propres réflexions ». Le cadre éditorial de Kobo standardise donc les appellations et leur impose un statut et des valeurs qu'il est possible d'acquérir.

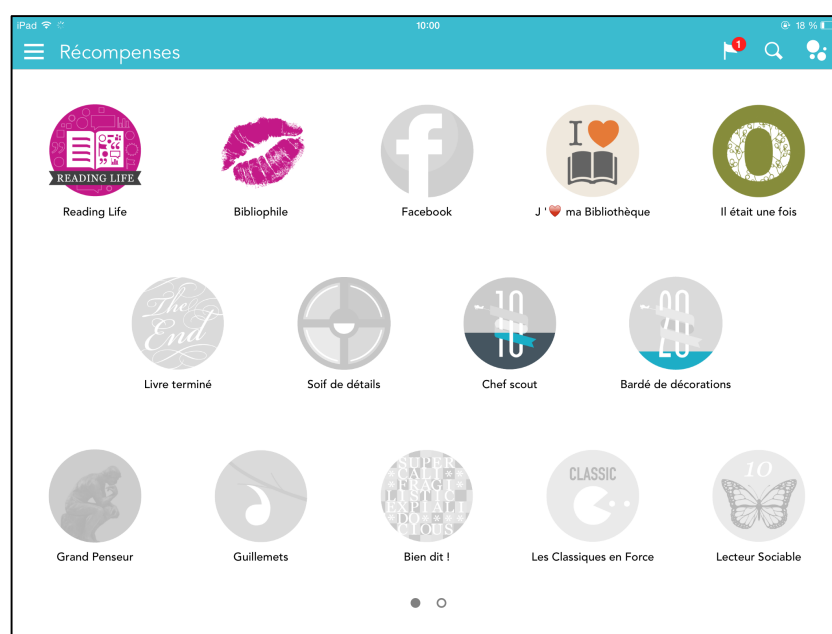


Figure 169 - Page-écran « récompenses » (n°1) dans le cadre-logiciel Kobo by Fnac

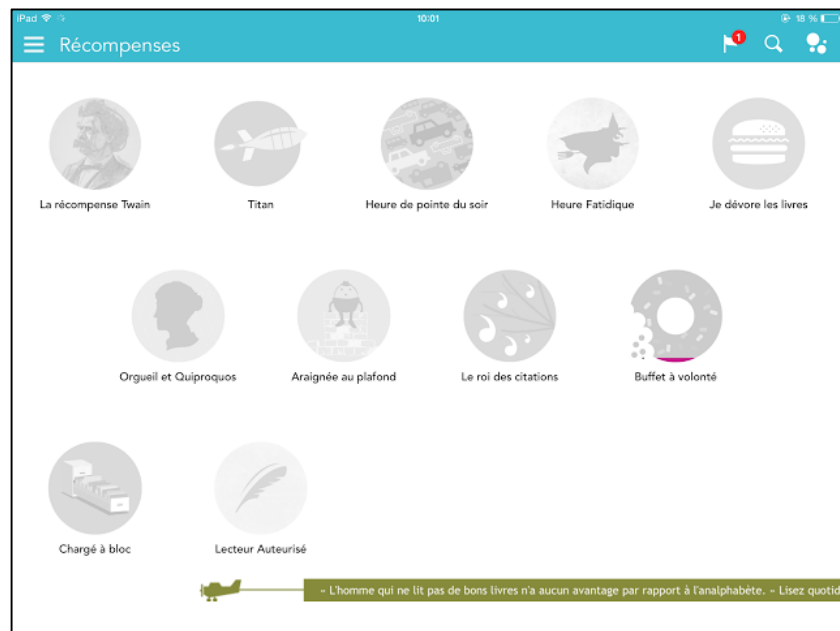


Figure 170 – Page-écran « récompenses » (n°2) dans le cadre-logiciel *Kobo by Fnac* sur iPad



Figure 171 - Récompense « Le roi des citations » dans le cadre-logiciel *Kobo by Fnac* sur iPad.

La production d'une annotation (Figure 172) se fait d'abord en ouvrant le cadre-document qui permet la lecture du texte (unité de manipulation : « appuyer-relâcher » sur le signe iconique d'une couverture). Le texte se présente alors avec des signes attendus (les « traits » pour appeler le menu, la « loupe » pour la recherche, les « trois points » pour le partage, etc.).

Comme avec Readmill, l'annotatème est la lettre et le signe de ponctuation, ce qui induit des possibilités accrues en matière d'annotation (corrections éventuelles). Le gestème « appuyer » permet d'abord l'agrandissement du mot (Figure 172), de manière à assurer une meilleure sélection. En relâchant le doigt, un menu apparaît avec un code couleur attendu et trois signes parmi lesquels un signe symbolique de document. Son activation (unité de manipulation : « appuyer-relâcher ») ouvre un nouveau cadre-document d'écriture (Figure 173). La partie supérieure du cadre permet la visualisation de l'annotatème sélectionné, qui pourra faire l'objet d'une « annotation » (le qualificatif est de Kobo), c'est-à-dire d'une suite de signes linguistiques (lettres, ponctuation, mots, phrases). En effet, en dehors de ces signes, rien n'est possible. Des boutons de partage accompagnent enfin la production d'une annotation. On voit donc que, jusque dans les cadres d'écriture, les marginalia sont réduites à du « partage ». Le bouton « publier » revient alors à « mettre en circulation » ce type d'écrit pour les écrans.

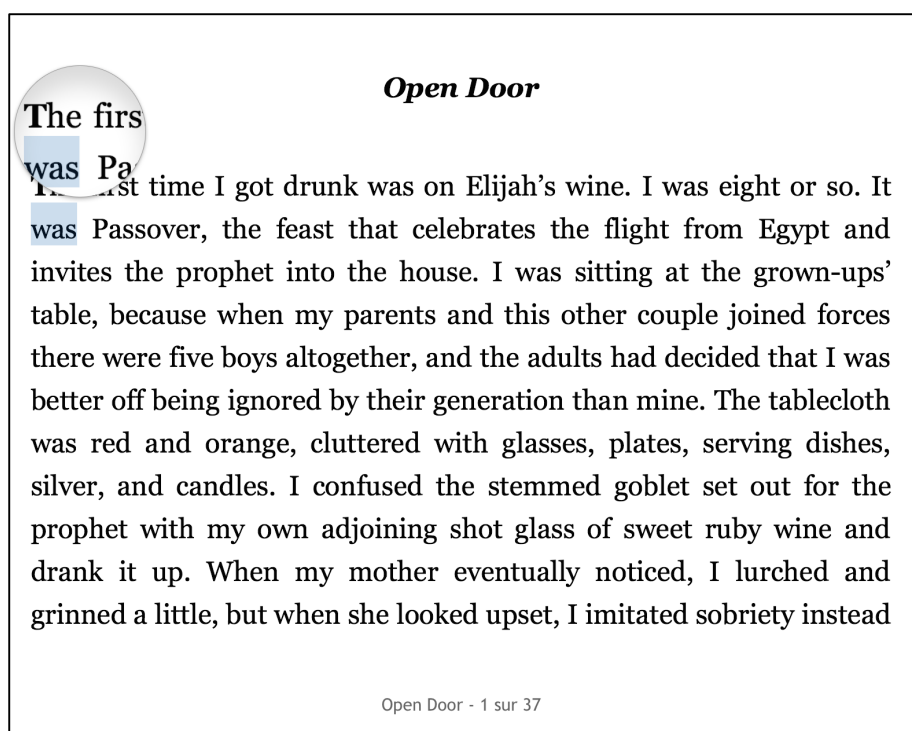


Figure 172 - Produire une ancre avec le cadre-document du cadre-logiciel *Kobo by Fnac* sur iPad.

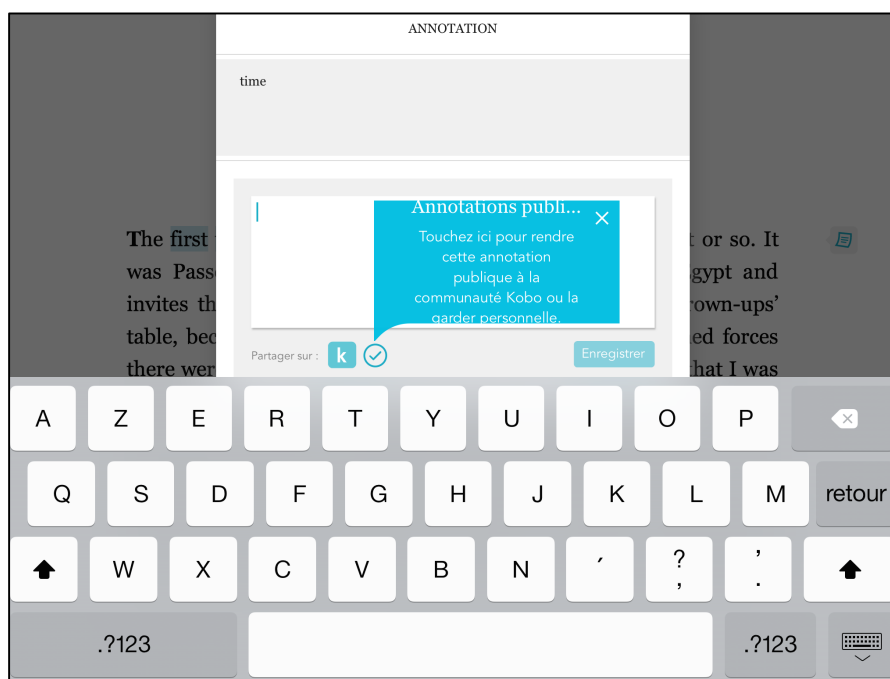


Figure 173 - Cadre d'écriture d'une marginalia de lecture dans le cadre-logiciel *Kobo by Fnac* sur iPad.

Une fois l'écrit produit validé, deux signes symboliques le représentent dans la « marge » de gauche (Figure 174) : soit un phylactère, si la case (l'actionneur) « partage » a été validée ; soit une icône de note, si la case n'a pas été « cochée » (gestème « appuyer », unité de manipulation « appuyer-relâcher »). Dans les deux cas, l'icône et le symbole entretiennent un lien de dépendance avec le texte, comme en témoigne le phylactère gris dans lequel et la note et le phylactère vert sont compris. Ces cadres ont donc une fonction relative : ils sont régis par des liens de dépendance les uns avec les autres et l'annotation s'inscrit, par conséquent, dans un circuit de gestes et d'icônes qu'elle rend visibles et qui la rendent aussi visible.

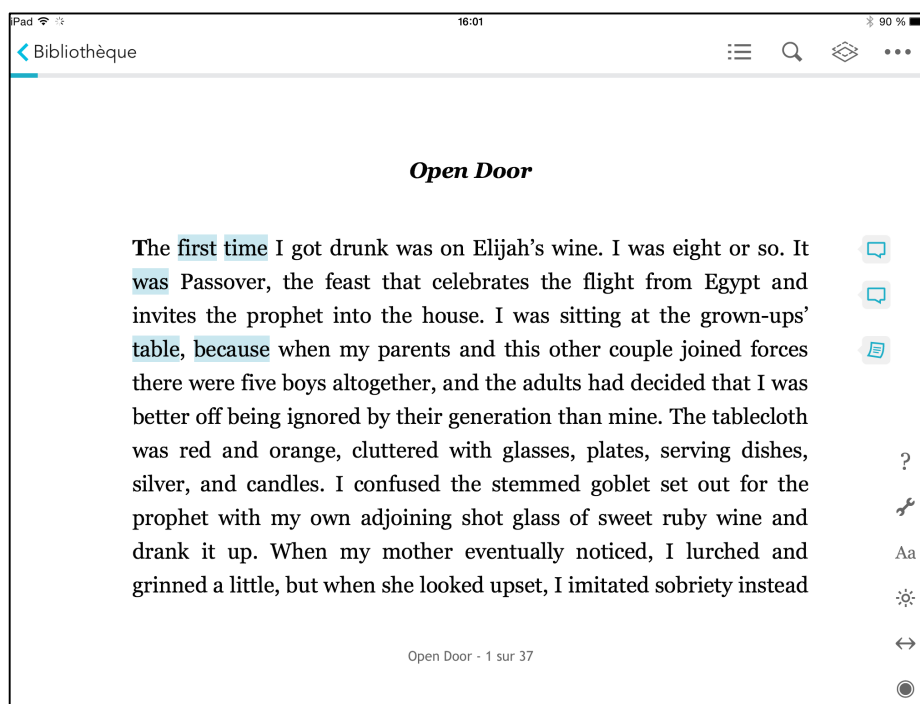


Figure 174 - Signes marginaux dans le cadre-document du cadre-logiciel Kobo by Fnac sur iPad.

Les symboles et les icônes de droite peuvent être à leur tour activés. Un cadre document apparaît alors (Figure 175) qui comprend l'ancre (l'annotatème surligné), ainsi que la note qui l'accompagne. Cette note est liée à une identité sémiotisée par des signes iconiques (un portrait ou un avatar) et des signes linguistiques (nom et prénom). Si la note produite a été rendue publique, les autres manipulateurs peuvent l'évaluer au moyen d'actionneurs (« appuyer »/ « relâcher » les icônes de pouces qui changent d'état, de couleur). L'annotation s'inscrit encore une fois dans le régime ou le simulacre d'une conversation, sémiotisée par l'indicateur temporel qui indique sa « fraîcheur », c'est-à-dire l'intérêt qu'il y a à répondre compte tenu d'une possibilité de retour (si l'annotation a ainsi été produite quelques minutes plus tôt, l'utilisateur-lecteur peut légitimement penser qu'il aura une « réponse » aussitôt).



Figure 175 - Modifier son annotation ou consulter celle d'autre utilisateur dans Kobo by Fnac

3.1.2.4 Bilan du parcours analytique et descriptif

Ce parcours exhaustif des interfaces de lecture-écriture de Readmill, Kobo et Kindle permet de retenir un certain nombre d'enseignements. D'abord, il est évident que l'écriture et la navigation sont anticipées : les marginalia de lecture s'insèrent à l'intérieur d'espaces qui leur donnent leur matérialité et dont elles tirent leur signification, notamment grâce aux fonctions relatives des cadres d'écriture. Ensuite, elles sont considérablement réduites formellement et fonctionnellement : si un utilisateur est certes libre de donner à une marginalia la fonction qu'il veut, il est invité à adopter le sens que lui donne le logiciel. Ainsi, sa propre énonciation est prise en charge. Les formes, là aussi, apparaissent essentiellement sous des signes linguistiques qui font l'objet d'un traitement. En effet, ils sont chaque fois accompagnés de recommandation. Leur production nécessite par ailleurs d'effectuer des gestes (gestème, actème, etc.) systématiquement pris en charge par le logiciel. Autrement dit : l'image même du texte et le geste d'écriture, qui pourrait par exemple traduire un état, une intention, est limité et contraint par ce qu'il est bien convenu d'appeler des « architextes »⁵⁵⁴. Enfin, la

⁵⁵⁴ Parce qu' « on ne peut pas produire un texte à l'écran sans outils d'écriture situés en amont », Souchier et Jeanneret (1999, 2003, 2007) proposent la notion d' « architexte » pour nommer « les outils qui permettent l'existence de l'écrit à l'écran et qui, non contents de représenter la structure du texte, en commandent l'exécution et la réalisation. »

circulation même des annotations est automatisée et industrialisée : elle est régie par des actionneurs (« boutons ») ou des « boutons-poussoirs » (Ertzscheid, 16 mai 2010) qui participent d'une loi de l'économie des gestes et des efforts cognitifs, qui correspond bien à l'une des conditions nécessaires pour parler d'« industrialisation » (« systèmes techniques faisant, partiellement ou totalement, l'économie de la force et du temps de travail humain »⁵⁵⁵). Une marginalia, qui a circulé d'un espace médiatique à l'autre (du logiciel de Kobo à Facebook) bénéficie ainsi d'une contextualisation automatisée, comme on va le voir.

3.2 Circulations industrialisées et opérations énonciatives

L'utilisateur peut donc faire circuler une annotation d'un espace à l'autre, par l'activation de signes passeurs. Mais ces annotations font déjà, sans son concours, l'objet d'une circulation. En effet, les sites Web de Readmill et d'Amazon Highlights les accueillent dans des cadres éditoriaux. L'objet de ce deuxième point est d'analyser ces réélaborations (ou « transmutations sémiotiques »⁵⁵⁶ pour reprendre Yves Jeanneret, 2014) en mobilisant d'abord les sémiotiques déjà rencontrées et la sémiologie du Web (Bonaccorsi, 2012). Grâce à la sémiotique de la citation (Compagnon, 1979), on identifiera également la nature des passages surlignés et déplacés d'un espace énonciatif à l'autre. On tentera ainsi de montrer que les marginalia de lecture, d'abord anticipées, sont ensuite sans cesse réélaborées pour servir divers usages potentiels et postulés (« fiche » de mémorisation, « flux RSS », etc.).

3.2.1 Circulations inter/transmédiatiques⁵⁵⁷ : à quoi servent les routines d'exécution ?

3.2.1.1 Organisation sociale et documentaire

Soit cette annotation, initialement produite avec le logiciel Kindle sur iPad :

⁵⁵⁵ Moeglin, 2005, p. 252.

⁵⁵⁶ « opération qui consiste à transformer la nature des signes et leur statut grâce à des conversions et transcriptions en partie automatisées. » (2014, p. 15)

⁵⁵⁷ Par « circulation transmédiatique », on entend le parcours de textes dans une diversité d'écrans (Bonaccorsi, 2012). La circulation « intermédiatique », elle, désigne ces migrations d'un espace à un autre à partir du même support (de Readmill à Facebook à partir d'un même smartphone, par exemple).

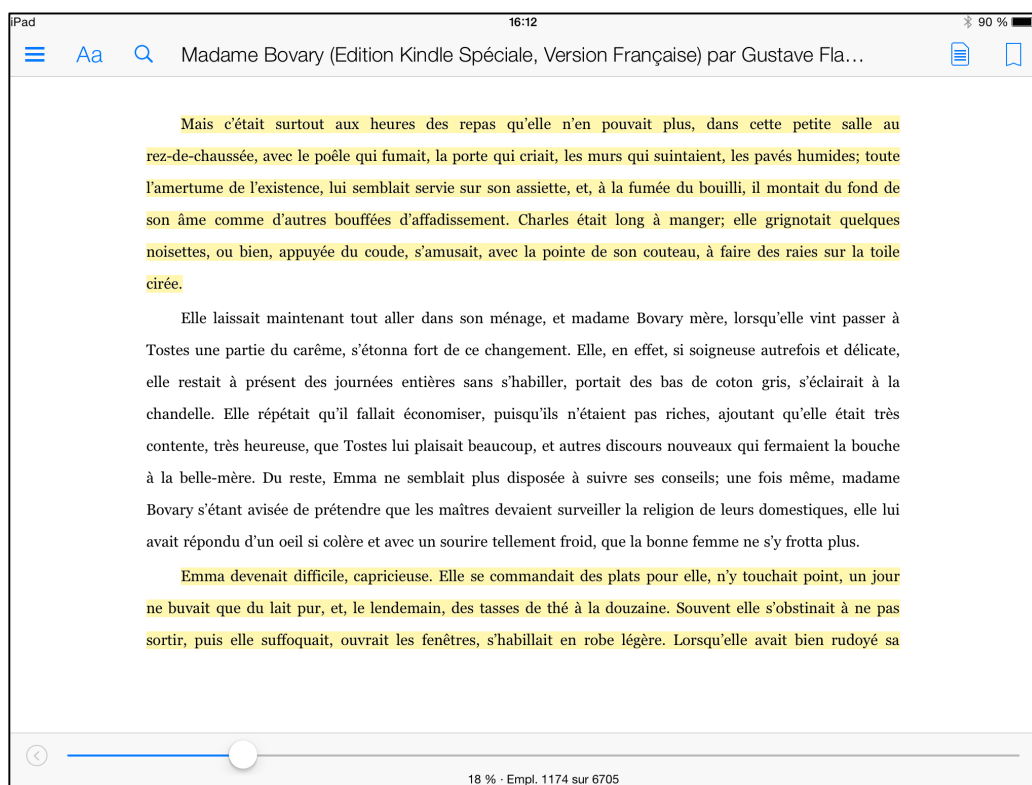


Figure 176 - Un passage surligné à partir de l'application Kindle sur iPad

La « même » annotation apparaît différemment sur la page d'accueil d'Amazon Highlights :

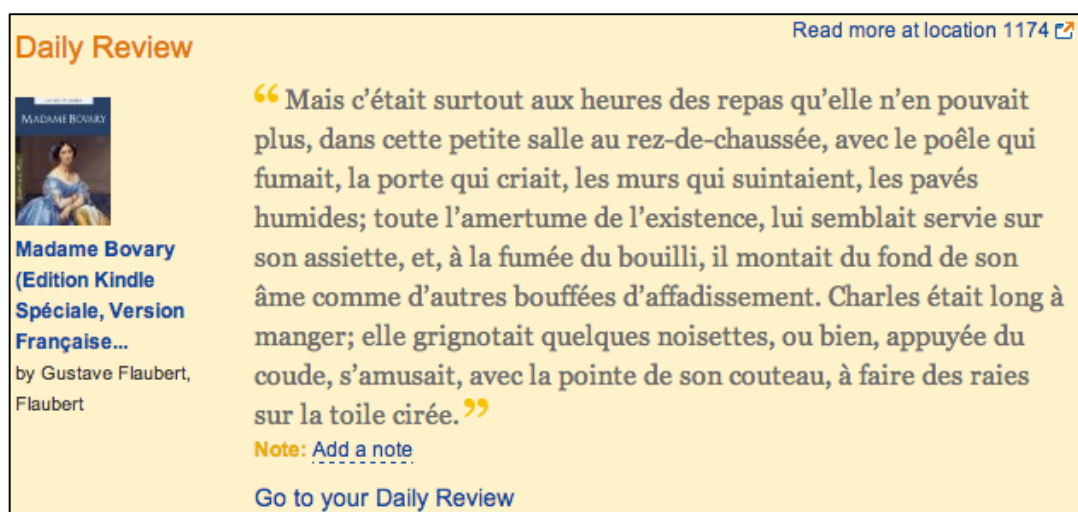


Figure 177 – Circulation d'un passage surligné du Kindle au site du Kindle

Un cadre de lecture jaune la délimite d'abord, qui a une fonction indexicale (ses lignes et ses bordures le distinguent de tous les autres aux alentours). À l'intérieur du cadre, on trouve donc le passage nativement surligné, inséré entre deux guillemets. Déjà, une opération graphique le travaille comme une citation d'un ouvrage récemment lu. Ce passage est en effet

accompagné d'un paratexte éditorial (couverture, titre, auteur) qui le contextualise. Un signe passeur (partie supérieure droite du cadre) permet par ailleurs de le « retrouver » dans le texte duquel il a été extrait. Le texte ainsi présenté apparaît à la fois comme une marginalia et comme une citation, qui peut être retravaillée. La note qui accompagne le passage précédemment surligné est en effet modifiable (gestème « appuyer » sur le signe « edit »). Pour autant, c'est la seule manipulation et le seul actème (changement d'état) possibles.

Cette limitation de la page d'accueil permet de comprendre en partie quelle conception se fait Amazon des marginalia de lecture, du moins lorsqu'elles sont données à lire dès le seuil de son service. Ce sont, pour l'entreprise, principalement des éléments d'éditorialisation et de polarisation : ils servent, en effet, à la fois à alimenter le site en contenus éditoriaux et à organiser les identités, l'ensemble des manipulations et des signes autour d'eux. La page d'accueil d'Amazon Highlight comprend ainsi quatre sections où apparaissent les marginalia de lecture. Or, chacune de ces thématiques couvre un champ social spécifique :

- « Daily Review » (annexe 2 pour une vue d'ensemble de la page) : ce cadre, qui trône dans la partie supérieure de la page, encadre la marginalia produite par un utilisateur authentifié. Elles sont donc directement reliées à lui. Elles ne sont cependant pas privées : seules apparaissent les annotations qui ont été autorisées à être publiques.

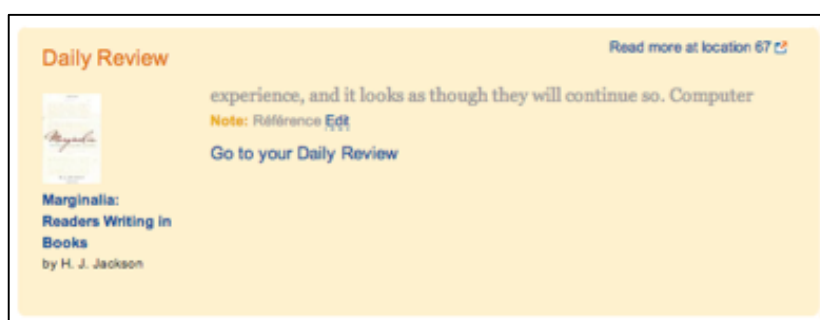


Figure 178 – « Daily Review » sur le site Web d'Amazon Highlights

- « Your Recent Activity » (Figure 179) : ce cadre rassemble des traces spécifiques laissées par l'utilisateur du logiciel Kindle suite à une activité bien identifiée, comme le révèlent les déterminants possessifs (« your ») et les pronoms (« you »). Ces activités concernent exclusivement les marginalia de lecture. Si des guillemets iconisés les accompagnent, il ne fait aucun doute qu'il s'agit bien à l'origine d'une annotation. La préposition (« from ») indique en effet le document d'où elle est tirée

et l'activation du signe passeur « Shared » conduit à la page du livre annoté. Le paratexte précise ainsi la nature (« highlight », « note ») et l'auteur de l'annotation. Un ensemble d'actèmes l'accompagne, qui n'apparaissent cependant pas dans la première page où les annotations servent de polarisation. Ces actèmes constituent encore une fois des routines d'exécution qui doivent faciliter la circulation des écrits.

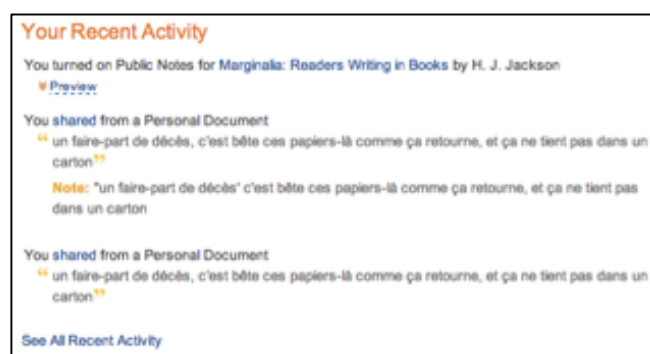


Figure 179 – « Your Recent Activity » sur le site Web d'Amazon Highlights

- « Recent Activity from People You Follow » (Figure 180) : ce cadre comprend les traces spécifiques laissées par d'autres utilisateurs qui font partie d'un cercle relationnel (ils ont été « ajoutés » par un usager donné à une liste d'« amis »). Les annotations se présentent sur le même mode, bien qu'elles soient accompagnées d'un portrait. Seules changent les marques nominatives : on passe des déterminants et des pronoms aux pseudonymes, auxquels sont liés des verbes au prétérit, qui indiquent que l'action a été effectuée et qu'elle est terminée. Ces signes s'articulent à partir de gestes passés dont les traces sont postérieurement exploitées par l'architexte.

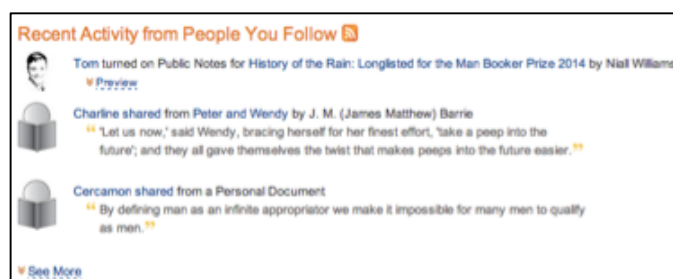


Figure 180 – « Recent Activity from People You Follow » sur le site Web d'Amazon Highlights

- « Highly Followed People » (Figure 181) : ici, les marginalia sont accompagnées d'un ensemble d'indications économétriques. Elles sont le fruit d'autres annotateurs, qui ne font pas partie de mon cercle relationnel ; ils ont uniquement été choisis à cause de

leur popularité supposée. Chaque cadre éditorial, qui délimite le territoire de chaque annotateur mis en avant, en contient d'autres (le portrait de l'annotateur, avec ses indications économétriques d'un côté ; les marginalia et une couverture iconisée activable de l'autre). Ces deux cadres fonctionnent relativement, c'est-à-dire qu'ils sont stratégiquement coordonnés. La popularité de l'annotateur (calculée à partir du nombre de manipulateurs qui l'ont ajouté dans leur cercle relationnel) doit en effet conduire à valoriser chaque livre et l'activité même d'annotation. En effet, le cadre qui accueille et la couverture iconisée et la marginalia comporte également un signe passeur (sur la couverture) qui conduit à une nouvelle page (Figure 182) où sont « entassées » toutes les annotations produites par tous les lecteurs du livre. Ces annotations font l'objet d'une réélaboration sémiotique et énonciative. La colonne centrale accueille ainsi toutes les annotations et les passages surlignés, sans distinction statutaire ; à l'inverse, celle de droite contient celles qui ont été surlignées par le plus grand nombre. Or, les passages surlignés par le plus grand nombre sont anonymisés, contrairement aux premiers qui renvoient chaque fois à un pseudonyme. Un même passage peut donc faire l'objet de deux traitements différents sur la même page, selon qu'il a été annoté par un nombre important d'utilisateurs ou non. C'est donc une logique sociale qui préside en partie à l'organisation des marginalia de lecture⁵⁵⁸ mais cette logique sociale s'organise aussi à partir et autour de ces écrits.

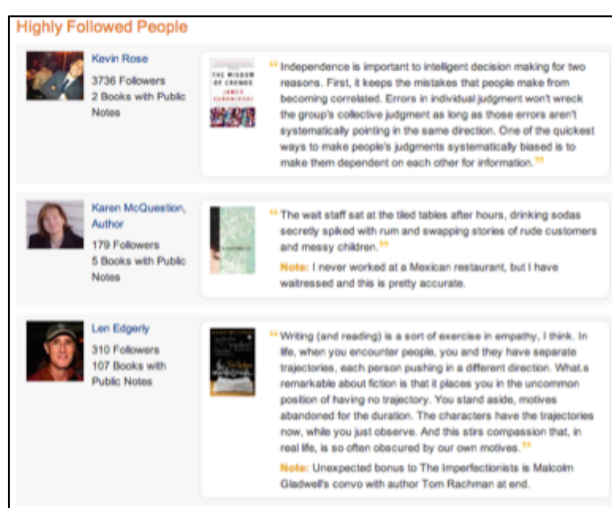


Figure 181 – « Highly Followed People » sur le site Web d'Amazon Highlights

⁵⁵⁸ On peut d'ailleurs le vérifier à partir d'autres circulations intermédiaires. La page « Your Books » (annexe 2), par exemple, se présente comme la bibliothèque du manipulateur authentifié qui peut, à tout moment, à partir d'actèmes, changement le statut de l'ensemble des notes privées d'un même livre.

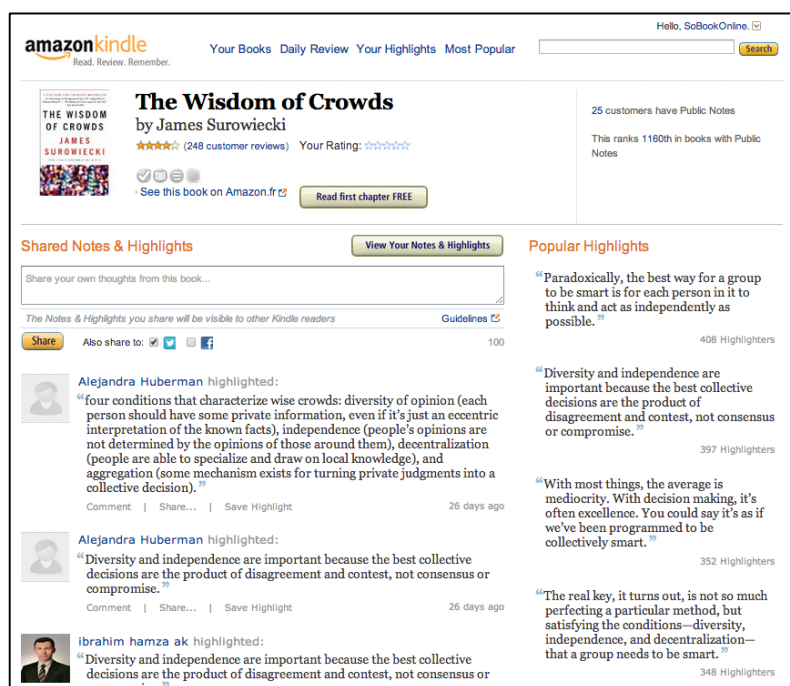


Figure 182 – Annotations produites par tous les lecteurs d'un même livre sur le site Kindle ⁵⁵⁹

Un tel fonctionnement est également vérifiable avec le site Web de Readmill. Soit cette annotation, initialement produite à partir de l'application de l'entreprise sur iPad :

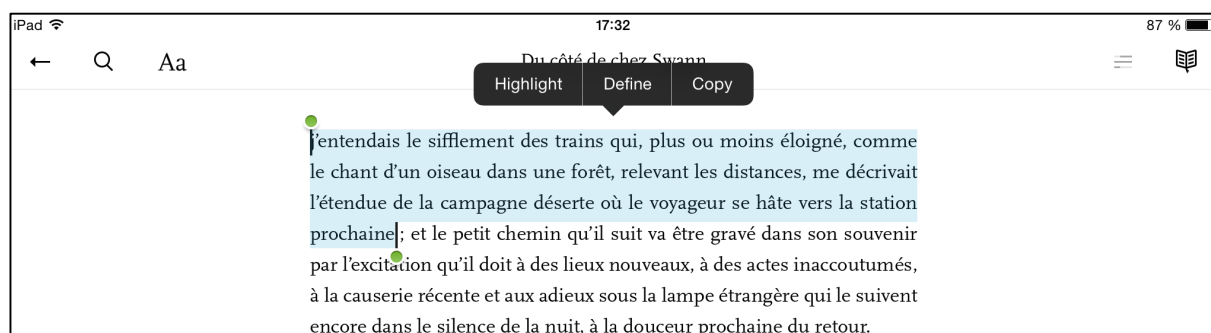


Figure 183 - Production d'une marginalia de lecture à partir de l'application Readmill sur iPad.

L'utilisateur peut retrouver l'ensemble de ses annotations dans son compte privé ; elles apparaissent alors les unes après les autres, selon un ordre temporel. En activant le signe passeur d'un passage surligné, on accède alors à une marginalia relativement isolée :

⁵⁵⁹ Source : <https://kindle.amazon.com/work/the-wisdom-crowds-james-surowiecki-ebook/B000AFAT92/B000FCKC3I>, le 26/08/2014.



Figure 184 - La « même » annotation sur le site Web de Readmill

Mais les cadres qui l'entourent ont une fonction relative. Le déictique spatial (« You like this ») renvoie d'abord à elle, alors qu'il s'agit d'une autre séquence sémiotique ; l'adverbe (« more ») de quantité du cadre inférieur droit situe par ailleurs cette marginalia dans une série de passages surlignés depuis (« from ») le livre duquel elle est extraite. Enfin, parmi les actionneurs figure le signe passeur « Share », qui la ramène potentiellement vers la « communauté » des utilisateurs de Readmill. Une fois ce signe activé, une marginalia « isolée » apparaît dans la page consacrée au livre à partir duquel elle a été produite.

Ces contenus éditoriaux sont donc le pivot des relations sociales. Or, ce sont précisément les routinisations de l'architexte qui favorisent la consolidation de ces relations. Une expérimentation marketing de Readmill, qui fait appel à des opérations trans/intermédiatiques, permettra de vérifier ce postulat. Le 28 mars 2013⁵⁶⁰, l'entreprise proposa à ses utilisateurs de choisir entre quatre livres pour « lire en même temps » (« read along »). Le mois suivant (31 mai 2013⁵⁶¹), c'est finalement *A Field Guide to Getting Lost* de Rebecca Solnit qui fut

⁵⁶⁰ Source : <http://blog.readmill.com/post/51560272843/vote-for-the-very-first-readmill-readalong>, le 20/08/2014.

⁵⁶¹ Source : <http://blog.readmill.com/post/51806765622/readalong-sundays-book-has-been-picked>, le 20/08/2014.

sélectionné. Le « Community Manager » de Readmill (Matthew Bostock⁵⁶²) avait alors pour tâche de « stimuler » les utilisateurs de l'entreprise Readmill, en les encourageant à produire « [h]ighlights, comments and closing remarks »⁵⁶³. Un « technomot »⁵⁶⁴ (#readmillreadalong) leur permettait par ailleurs de partager simultanément un passage surligné ou une note depuis le cadre d'écriture du cadre-logiciel de Readmill sur iPad et de retrouver tous ceux que les autres utilisateurs avaient produits, aussi bien sur Twitter que sur le site Web de l'entreprise. Le passage en question circulait alors depuis l'application jusqu'à Twitter et le site de l'entreprise, de façon automatisée et simultanée à partir des contraintes architextuelles.

Sur Twitter, les contraintes d'espace (un certain nombre limité de caractères peut être produit dans un « tweet ») conduisent l'architexte de Readmill à accompagner le passage surligné d'un lien (Figure 185) vers le site sur lequel il pouvait être consulté *in extenso* :

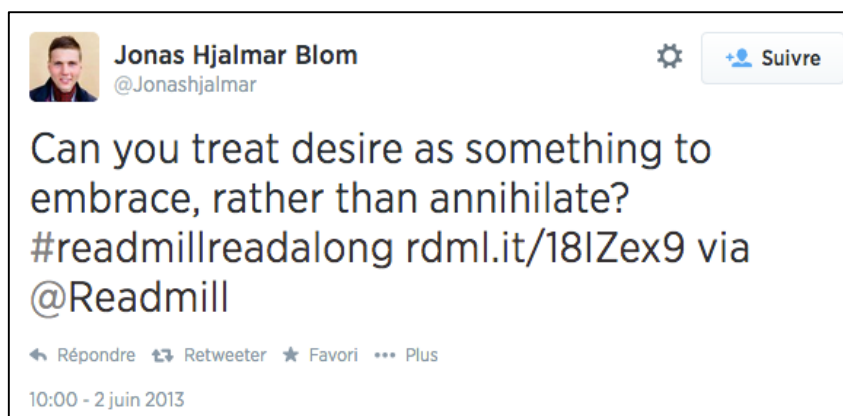


Figure 185 - Une marginalia de lecture (du logiciel Readmill à Twitter)⁵⁶⁵

⁵⁶² Source : <http://readmill.com/matthewcbostock>, le 20/08/2014.

⁵⁶³ Source : <http://blog.readmill.com/post/51806765622/readalong-sundays-book-has-been-picked>, le 20/08/2014.

⁵⁶⁴ Marie-Anne Paveau, « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique » dans Liénard, F. (coord.), *Culture, identity and digital writing, Epistémè 9*, Revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées, Séoul, Université Korea, Center for Applied Cultural Studies, p. 139-176, 2013.

⁵⁶⁵ Source : <https://twitter.com/Jonashjalmar/status/341162380752977920>, le 24/08/2014.

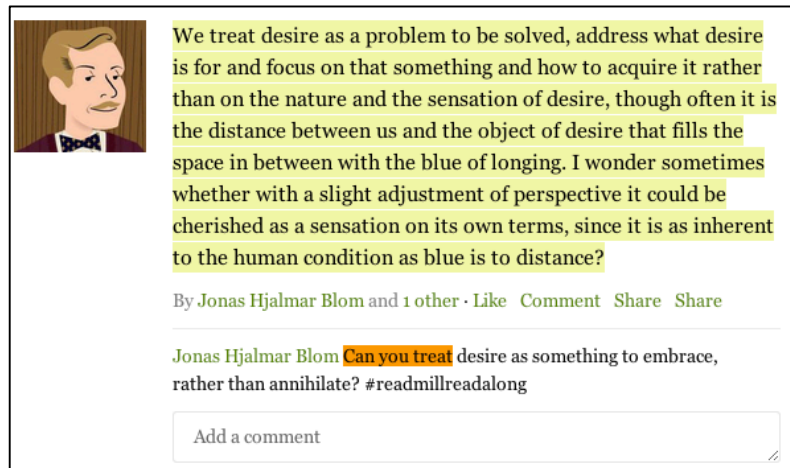


Figure 186 - Une marginalia de lecture (du logiciel Readmill à son site Web)⁵⁶⁶

Ainsi, l'ensemble des cadres a une fonction relative : si le lien hypertexte matérialise l'accès au passage surligné et y renvoie effectivement, le premier cadre d'écriture (celui à partir duquel a été produit l'annotation : le logiciel de Readmill sur iPad ou iPhone) contenait un technomot activable (#readmillreadalong) qui a permis à cet écrit d'écran de circuler vers Twitter. Or, ce mot est toujours présent sur le site même de Readmill, mais il n'est pas activable (Figure 186). On peut y voir la trace d'une routinisation architextuelle qui présente des limites techniques et ne parvient pas à se défaire du contexte de son énonciation. Mais c'est peut-être aussi un moyen pour Readmill d'explicitier la formation de ces énoncés, de rendre saillantes les conditions dans lesquelles ils ont été produits. Ainsi, le cadre de lecture apparaît bien dans sa fonction relative même si elle n'est pas performative (rien ne permet en effet d'activer le technomot, qui n'est pas un lien, et de vérifier l'énoncé routiné sur Twitter).

On voit donc que jusque dans les standardisations, le social transparait et organise la circulation des écrits d'un espace transmédiatique (d'un support à l'autre) ou intermédiatique à l'autre (sur le même support mais dans des espaces énonciatifs et éditoriaux différents). Or, dans le même temps, cette socialisation réglée s'organise bien à partir d'annotations qui bénéficient, en retour, d'une organisation tabulaire. Les marginalia de lecture apparaissent en effet toujours dans des cadres éditoriaux qui transforment les pages en Encadrés, liés les uns aux autres par des logiques extratextuelles (« more highlights », Figure 184) qui doivent assurer la circularité de l'information, c'est-à-dire le « rebond » permanent de l'utilisateur du site.

⁵⁶⁶ Source : https://readmill.com/theresa_galgano/reads/a-field-guide-to-getting-lost/highlights/qmjihw, le 2/05/2014.

3.2.1.2 Une temporalisation omniprésente

Ces routines d'exécution et cette circulation industrialisée ont une autre fonction : donner à ces sites Web des « allures » de sites d'information, toujours actualisés et dynamiques. Les marginalia de lecture même privatisées sont bien affectées par cette stratégie. Ainsi dans la page-écran « Your highlights » d'Amazon Highlights, les annotations sont classées par « ordre d'arrivée » (Figure ci-dessous), comme l'indique bien l'adverbe de temps (« recently »). Sur la page d'accueil, les « activités », aussi bien du manipulateur du Kindle que de ses amis, sont également exprimées à partir d'un adjectif (« recent ») de la même famille.

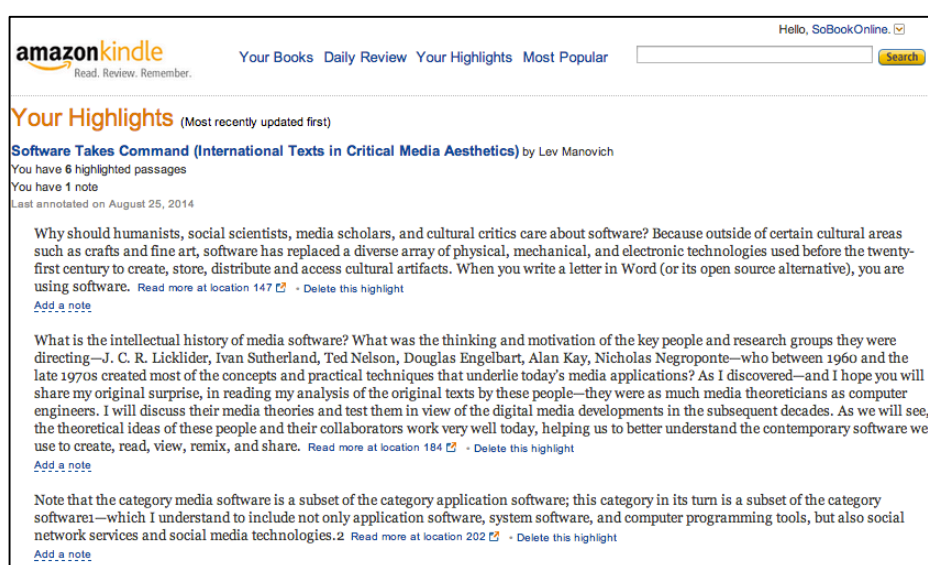


Figure 187 – Page-écran « Your Highlights » sur le site Amazon Highlights

Sur Readmill, ce « fil d'actualités » est frappant (Figure ci-dessous). Chaque annotation se voit ainsi temporalisée – à la minute près – et se voit qualifiée de « récente activité » (« recent activity »). L'adjectif, comme l'adverbe (« recently ») traduit cette obsession de l'actualité, qui disqualifie toujours plus l'annotation précédente. Passé un seuil graphique, celles qui ont en effet été produites ne sont plus lisibles qu'après l'activation du syntagme « show more ».

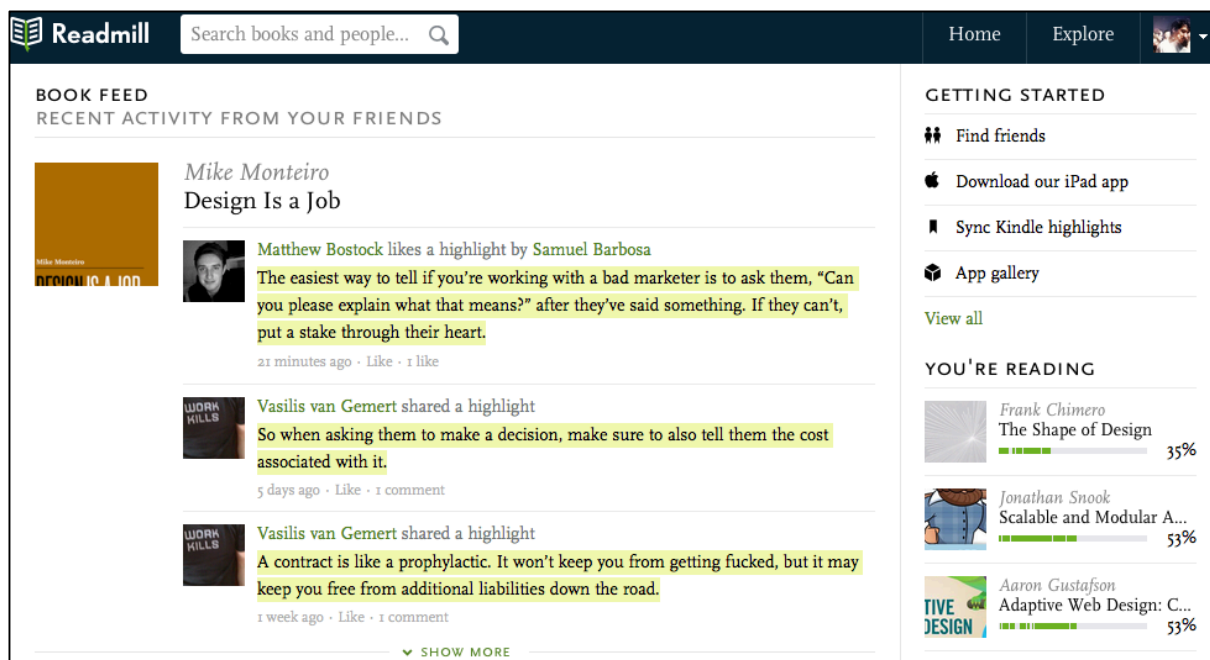


Figure 188 - Temporalisation des annotations sur le site de Readmill⁵⁶⁷

3.2.1.3 Des « plastigrammes »

3.2.1.3.1 Flux de syndication

Le signe du fil RSS (Figure 189) indique sur Amazon que ces activités, à l'origine des annotations, sont bien traitées techniquement comme des flux de syndication, c'est-à-dire comme des flux « temporels ». Ainsi, en ajoutant le lien indiqué dans un lecteur de flux RSS, les annotations sont de nouveau réélaborées (Figure 190). Elles se présentent différemment selon les logiciels mais on trouve toujours les métadonnées fournies par Amazon : date de production de l'annotation, son auteur, son contenu (passage surligné avec une note éventuelle) et des signes passeurs qui mènent vers les pages correspondantes de l'auteur et du livre travaillé. Le simple signe du fil RSS sémiotise ainsi l'actualité et le dynamisme. C'est, en effet, un signe qui a aujourd'hui suffisamment circulé pour se voir doté d'une pareille signification. Peu importe, au fond, qu'il soit d'ailleurs activable ou pas ; l'essentiel, c'est qu'il soit présent. Dès lors, ce n'est pas l'annotation qui importe, mais la prochaine.

⁵⁶⁷ L'image provient du dossier de presse de Readmill. Voir Annexe 1.2 pour une reproduction de l'ensemble du dossier.

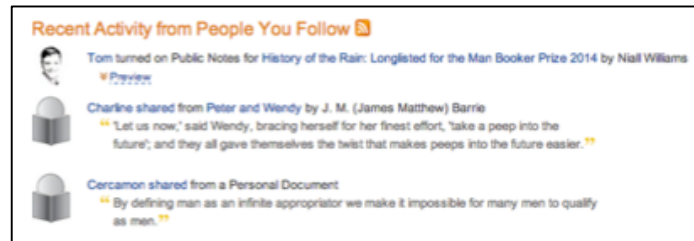


Figure 189 - Le signe du fil RSS sur Amazon Highlight (partie droite supérieure de l'image)

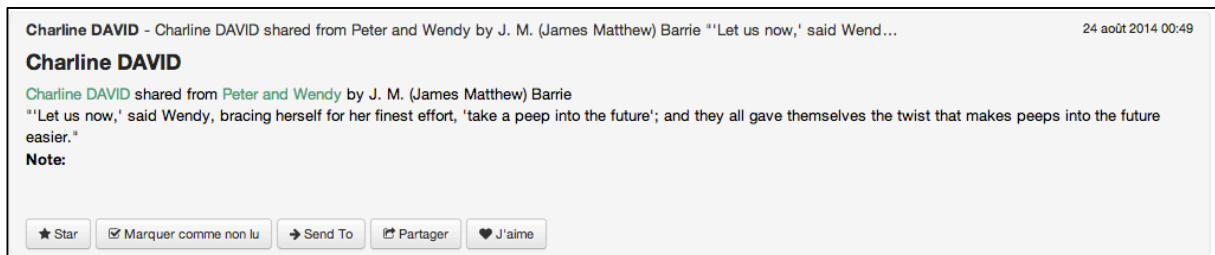


Figure 190 - Une marginalia d'Amazon Highlights dans un lecteur de flux RSS (*The Old Reader*)

3.2.1.3.2 Des « fiches » de lecture

Les marginalia de lecture font l'objet d'autres transformations. En effet, l'annotation présente dans la partie supérieure de la page d'accueil d'Amazon Highlights (Figure 191) présente un site passeur « Go to your Daily Review ». Son activation conduit à une nouvelle page où Amazon précise comment fonctionne cette mise en avant. L'entreprise présente ainsi ce cadre éditorial comme une « fiche » (Figure 192, ci-dessous) qui doit permettre à l'annotateur de se souvenir de ses « idées les plus marquantes » (« remember the most significant ideas »). Le passage surligné par un manipulateur donné se trouve qualifié et transformé graphiquement. Plus étonnant, Amazon s'appuie sur les travaux d'un psychologue pour justifier cette mise en place. Une autorité vient donc accroître sa légitimité (comme H.J. Jackson avec Readmill). Or, ce sont bien des routines d'exécution qui la rendent possible. Le manipulateur a dû, en effet, surligner un passage mais en plus l'indiquer comme récent. Par conséquent, l'anticipation des gestes et des écrits participe de cette réélaboration sémiotique, visuelle, et de cette exploitation des marginalia de lecture sur des espaces inter/transmédias.

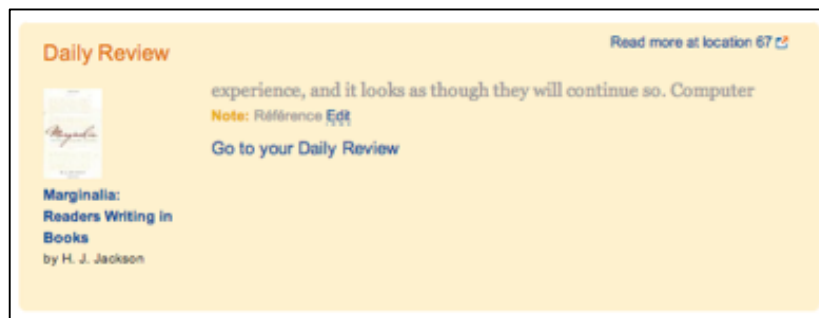


Figure 191 – « Go to your Daily Review » (Amazon Highlights)

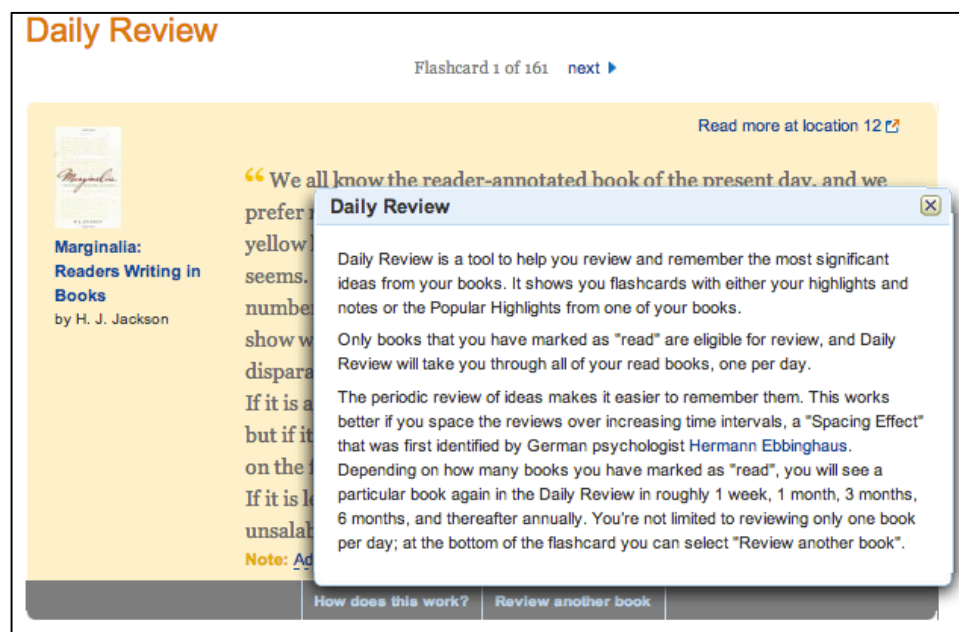


Figure 192 - Les marginalia de lecture transformées en « fiches de révision »

À propos de ces transformations, on parlera donc de « plastigrammes »⁵⁶⁸ et d'un véritable « modèle anthologique » qui « permet de transformer les éléments collectés en publication ouverte et dynamique de savoirs potentiellement nouveaux » (Doueihi, 2011b, p. 70). Ainsi, [l]es petites formes sont des éléments modulables que l'on peut combiner à loisir. Elles ont vocation à s'inscrire dans une page faite de gabarits » (Candel, Jeanne-Pierrier, Souchier, 2012, p. 176). Le fantasme que réalisent ces « petites formes » est celui d'une forme toujours à venir, c'est-à-dire d'une forme susceptible de redevenir une matière à redéfinir sans cesse. Or, c'est bien une « cause efficiente » (Aristote), c'est-à-dire l'action d'un utilisateur, qui rend

⁵⁶⁸ « forme qui se reproduit dans ses cadres généraux tout en se transformant sans cesse par le jeu des interventions énonciatives. [...] En intégrant des « fonctionnalités » toujours plus élaborées, le logiciel impose, au sens étymologique (pose à l'intérieur de l'écriture) les normes qui ont présidé à sa conception » (Jeanneret, 2012, p. 399)

possible ce processus, tendu vers une « cause finale » (un but) à partir duquel la « cause matérielle » (la marginalia de lecture) mute sous le coup de multiples « causes formelles ».

3.2.1.4 OpenID : stabiliser l'identité, la circulation des écrits et des traces d'activité

Ces transformations sont en effet chaque fois liées à un individu bien identifié et c'est à partir de lui qu'elles s'organisent. Leur existence est donc fonction d'une stabilisation de l'« identité polyphonique » (Doueïhi, 2011b, p. 94) qui caractérise la culture numérique. Étape incontournable pour utiliser ces outils, le renseignement d'un profil est ainsi chargé de donner un identifiant unique (ID, Figure 195) à tout utilisateur de manière à « tracer » avec fiabilité ses « activités » et à en rendre fidèlement compte (pour des raisons économiques ou juridiques, Figure 194). La possibilité récente de s'identifier à partir d'un profil renseigné sur Facebook (Figure 193) révèle la part « unitaire » cherchée dans une identité fragmentée par la multiplication des profils. La traçabilité repose donc sur la stabilisation de l'identité, sur la réduction des « facettes » et des « rôles » à une « façade »⁵⁶⁹ unifiée – « l'identité en ligne »⁵⁷⁰ – dont chaque outil – Open Margin, Readmill, etc. – ne serait qu'un des éléments scéniques, susceptibles de faire l'objet d'une circulation d'un espace (Kobo) à l'autre (Facebook) grâce à la mise en place de l'API de Facebook. Ainsi le lecteur se donne à lire à travers des indices disséminés sur l'ensemble de la « toile », normalisés, régularisés, (en)cadrés par des boutons qu'il doit pouvoir activer ou par la publication automatisée du flux de ses activités, elles-mêmes renseignées par un paratexte qui ne laisse place à aucun doute sur l'interprétation à donner. Ainsi, « l'homogénéisation sociotechnique » conduit à « l'homogénéisation des formes de communication et de présentation de soi. » (Fanny Georges, 2011a, p. 33)

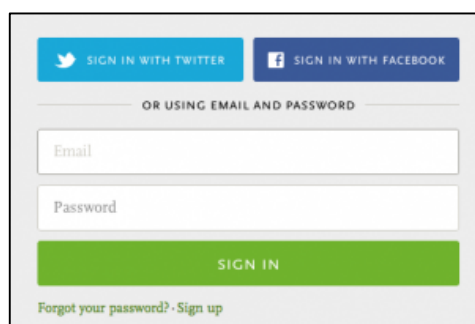


Figure 193 - Création d'un profil sur Readmill

⁵⁶⁹ Cf. Ervin Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne, t.1, La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973.

⁵⁷⁰ Voir Olivier Ertzscheid, *Qu'est-ce que l'identité numérique ?*, Marseille, OpenEdition Press, <http://books.openedition.org/oep/332?lang=fr>.

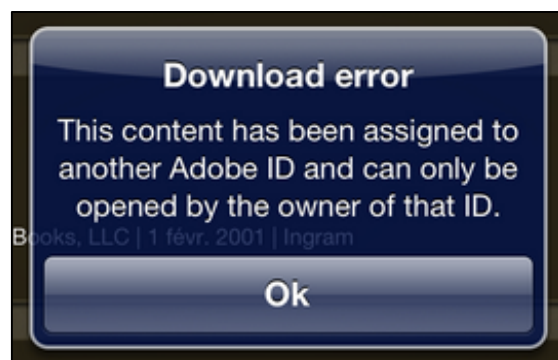


Figure 194 - Chaque livre est lié à un identifiant unique (l'application Copia ci-dessus).

Figure 195 - Créer un profil sur Open Margin

3.2.2 Opérations énonciatives, sémiotiques, philosophiques

3.2.2.1 Un « *chronotope* »⁵⁷¹ : la narration outillée et automatisée de toi

Les plastigrammes sont par conséquent de puissantes « machines » éditoriales, qui permettent le « recyclage » des formes médiatiques produites par un utilisateur-lecteur. Or, ces machines automatisées assurent également la présentation industrialisée de soi, pour faciliter la circulation des écrits sur les réseaux dans des images immédiatement signifiantes. En ouvrant son API à des développeurs, Readmill put ainsi proposer à ses utilisateurs une nouvelle fonctionnalité qui consistait à rassembler des passages surlignés dans une « ligne du temps » :

⁵⁷¹ « univers d'espace et de temps qui est développé par une forme médiatique et par les textes que celle-ci propose. » (Jeanneret, 2014, p. 10)

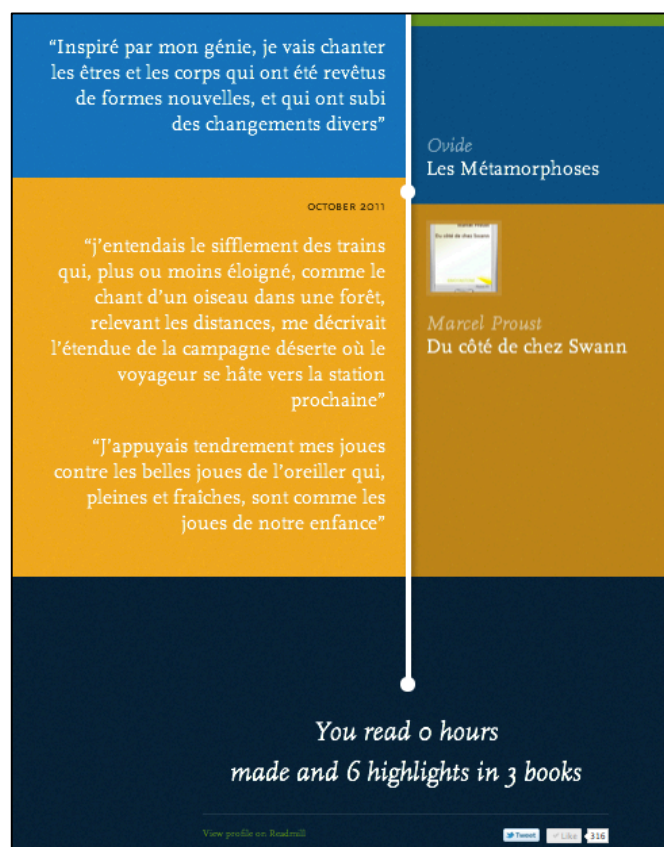


Figure 196 – « Ligne de temps » des marginalia de lecture avec l’API de Readmill

Le passage de Proust, présenté plus haut, se trouve ainsi automatiquement réélaboré : des guillemets l’accompagnent d’abord (ce qui n’était alors pas le cas), qui le font passer pour une citation alors qu’il s’agit, à l’origine, d’un passage surligné (on étudie plus loin et plus précisément ces opérations énonciatives). Il est par ailleurs accompagné d’autres passages, qui sont visuellement séparés de lui. Les cadres ont ici des fonctions essentiellement indexicales et non plus relatives. Pour autant, ils fonctionnent ensemble. Chaque annotation est en effet en partie sémiotisée par un signe (le rond) sur une ligne qui conduit à des indications économétriques : « You read 0 hours made and 6 highlights in 3 books ». Elles sont donc tendues sur le même axe et se trouvent synthétisées par le même discours. L’image éditorialise et rassemble donc un ensemble de contenu éditorial hétérogène dans un même espace clos. Le plastigramme devient anthologie ; la gestion des marginalia de lecture passe, elle, par un séquençage du temps et par sa projection sur un espace géométrique. C’est pourquoi elles sont lisibles, signifiantes et compréhensibles : la durée, ce temps de la conscience, ce temps personnel et intime, se trouve substitué par un temps conventionnel, celui des horloges, communicable et interprétable. L’image automatisée et industrialisée ordonne donc dans un espace-temps collectif des objets textuels réputés insaisissables.

3.2.2.2 Passages et transformations

3.2.2.2.1 Une répétition transmédiatique

Les plastigrammes travaillent donc énonciativement les marginalia de lecture, de manière à les rendre signifiantes socialement. On peut également le vérifier avec Amazon. Soit ces passages surlignés par « x utilisateurs Kindle » présents sur une « fiche » de livre d'Amazon :

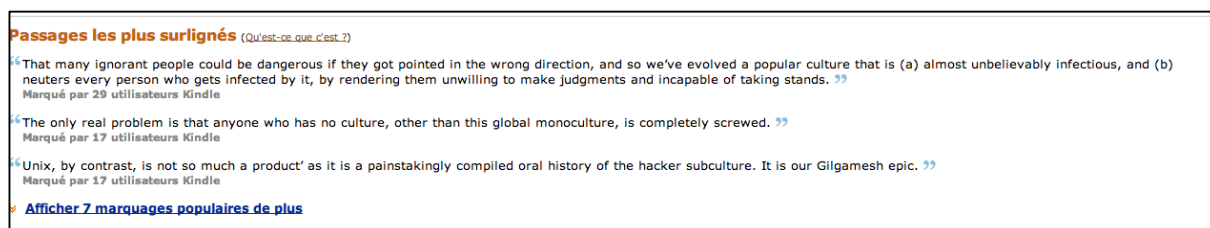


Figure 197 - Passages « [m]arqué[s] par [x] utilisateurs Kindle »⁵⁷²

Ces passages ont fait l'objet d'une circulation transmédiatique, du logiciel au site Web. Ainsi, dans l'application Kindle sur iPad, le premier passage apparaît par exemple sous cette forme :

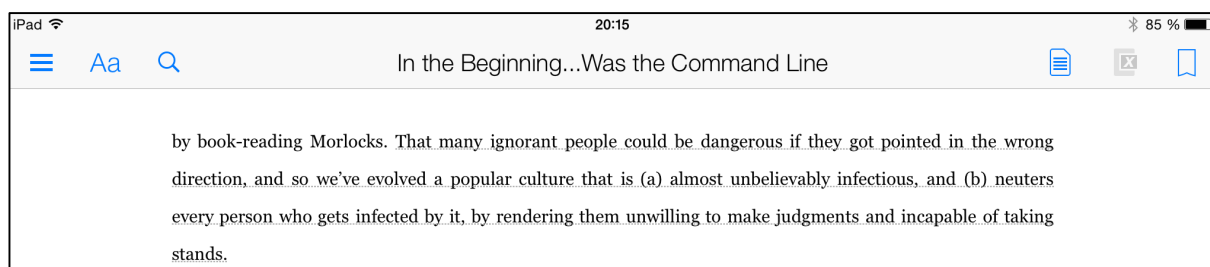


Figure 198 - Le « même » passage dans l'application Kindle sur iPad

Le passage apparaît souligné (pointillés gris). Le gestème « appuyer » permet l'activation du signe passeur et l'ouverture d'un cadre-document où Amazon précise combien de lecteurs ont « surligné cette partie du livre ». A priori, nous sommes donc bien face au « même » passage.

Dans un cas, pourtant, nous avons affaire à une marginalia, dans l'autre à une citation. En effet, Amazon ne permet pas de retrouver le passage « surligné » dans le texte d'origine : aucune indication procédurale ou technique (lien) n'apparaît dans la Figure 197. C'est déjà le

⁵⁷² Source : http://www.amazon.fr/Beginning-Was-Command-Line-ebook/dp/B0011GA08E/ref=sr_1_1?ie=UTF8&qid=1408985512&sr=8-1&keywords=beginning+command+line, le 25/08/2014.

signe qu'une rupture a lieu entre le passage surligné et « ce » que nous lisons sur la fiche d'Amazon. Comment l'expliquer et que s'est-il passé du passage souligné à sa circulation ?

Ces deux questions peuvent d'abord être abordées à partir d'une autre, plus naïve : qu'est-ce qui fait que nous pensons lire le même texte ? Quelque chose semble en effet se répéter, qui est de l'ordre d'une « répétition interdiscursive » (Compagnon, 1979) ou plutôt de l'ordre d'une « répétition transmédiatique ». Or, la répétition est une opération sémiotique qui transforme un passage, découpé d'un texte, en un signe : « L'énonciation de répétition a le pouvoir de faire signe, elle fait de l'énoncé un signe dans le même temps qu'elle l'énonce. » (Compagnon, p. 59) Plus précisément, il s'agit d'un signe iconique⁵⁷³ qui est le « representamen », pour paraphraser Peirce, d'un « objet » (le texte initialement découpé).

La citation est donc « un énoncé répété et une énonciation répétante » : « en tant qu'énoncé, elle a un sens, l' "idée" qu'elle exprime dans son occurrence première » ; « en tant qu'énoncé répété, elle a également un sens, l' "idée" qu'elle exprime dans son occurrence seconde ». Dans notre cas, l' « occurrence seconde » n'est pas l'insertion du passage découpé dans un nouveau texte, dont il tirerait un nouveau sens. La répétition est transmédiatique et le passage surligné s'insère donc dans un nouvel « environnement technodiscursif »⁵⁷⁴, soit une « fiche » Web d'Amazon. « Ainsi, la question fondamentale du sens des petites formes est indétachable de celle, plus générale, de leur inscription dans la page, c'est-à-dire de leur contextualisation. Or la page est composée de multiples petites formes dont la coprésence est elle-même créatrice de sens » (Candel, Jeanne-Perrier, Souchier, 2012, p. 173). Ainsi, les « passages surlignés » font sur cette page suite aux commentaires et à la description du « produit ». Un signe passeur invite par ailleurs à « [a]fficher 7 marquages populaires de plus » (Figure 197). Ce qui compte donc fondamentalement pour Amazon c'est d'amasser, c'est d'accumuler, c'est de faire la monstration d'une force de frappe, c'est-à-dire d'une masse toujours plus grande et active d'utilisateurs du Kindle. Quel est en effet l'intérêt de ces indications économétriques (« x nombre d'utilisateurs ont surligné tel passage »), si ce n'est de faire la démonstration d'une activité effective, littéraire, lettrée à partir d'un Kindle ?

⁵⁷³ Compagnon distingue ainsi la citation-indice, où le citateur « renvoie l'énonciation » (en bas de page par exemple), la citation-symbole sans énonciation (le théorème cité) et la citation-icône dans laquelle apparaissent le système au complet (nom de l'auteur cité et de son texte, nom de l'auteur citant et de son occurrence). *A priori*, les passages surlignés sont sans auteur, mais on voit plus loin que la situation est plus complexe.

⁵⁷⁴ Paveau (2012).

3.2.2.2.2 Un « paratexte lectorial dénonciatif » ?

La ressemblance apparente de ces deux énoncés ne doit donc pas masquer leurs divergences. Graphiquement, c'est assez évident, ils ne se ressemblent déjà plus. Le second est en effet accompagné de guillemets (iconisés) si bien que la citation *apparaît* comme une citation : elle se reconnaît dans sa deuxième occurrence. Or, comme le montre Antoine Compagnon dans *La Seconde main*, « [a]ux guillemets, on attribue l'endoxal, ce dont le sujet se désiste » (p. 41). Le sujet, pourtant, ne s'est désisté de rien ; cette opération a été automatisée par une « seconde main » invisible, c'est-à-dire par l'architexte d'Amazon. Si la chose semble donc circuler d'elle-même, si la citation « est toujours parole de Dieu » qui « voyage de texte en texte sans salir les mains », elle est en fait régie par des routines d'exécution identifiables. Le Dieu-Amazon est donc partout présent, quoique visible nulle part. C'est pourquoi on parlera bien de citation-icône où les deux systèmes (auteur cité, auteur citant) apparaissent implicitement. Est-on pour autant face encore une fois à une « transaction énonciative » ?

Le qualificatif employé par Amazon (« utilisateurs Kindle ») indique bien que les contenus produits lui appartiennent, comme en témoignent ses conditions d'utilisation (Encadré 8). Mais l'entreprise n'est pas un éditeur : c'est un distributeur de livres informatisés. À la place de « paratexte lectorial », qui aurait pu enrichir la définition proposée par Gérard Genette des « à-côtés » du texte, on peut peut-être proposer la notion de « paratexte lectorial dénonciatif » dans laquelle le préfixe (« de ») marque l'opération de désistement d'Amazon.

Encadré 8 - Des « conditions d'utilisation » bien ambiguës

Dans les conditions d'utilisation du logiciel Kindle, Amazon se montre pour le moins ambigu sur sa gestion juridique des annotations de ses utilisateurs. L'entreprise précise en effet : « annotations, signets, notes, passages surlignés ou autres marquages similaires que vous effectuez sur votre Kindle ou sur votre Application de Lecture peuvent être conservés sur des serveurs localisés hors de votre pays de résidence. »⁵⁷⁵ Si, en théorie, la suppression de ses annotations par le manipulateur conduit à l'effacement de toute trace d'activité, en pratique, il ne fait que supprimer une « représentation » d'une « ressource » (une copie d'une inscription, en somme). En effet, Amazon note que les annotations sont enregistrées sur des

⁵⁷⁵ Source : <https://www.amazon.fr/gp/help/customer/display.html?nodeId=200771440>, le 20/9/2014.

serveurs qui ne sont pas situés dans le même pays que l’annotateur (ils se trouvent aux États-Unis). Autrement dit : ils ne tombent pas sous le coup de la jurisprudence européenne, qui oblige à la destruction d’une « ressource » et de l’ensemble de ses « représentations ». D’une certaine manière, ces ressources transformées en données lui appartiennent donc.

Un incident confirme bien cette analyse. Le 18 décembre 2012, le réseau « social » Findings, qui avait utilisé l’API d’Amazon pour récupérer les annotations de ses utilisateurs (et construire ainsi un nouveau site, plus ou moins autonome), annonça, suite à une décision de l’entreprise, qu’il ne pourrait désormais plus exploiter ces contenus éditoriaux⁵⁷⁶. Amazon considéra en effet que Findings avait violé les conditions d’utilisation de sa licence. Mais, comme le remarque Findings sur son blog, la raison est bien différente : les éditeurs partenaires d’Amazon voyaient plutôt d’un mauvais œil que des extraits de leurs livres circulent si facilement en dehors d’un espace contrôlé et « fermé ». Autrement dit : les marginalia de lecture peuvent bien circuler... à condition qu’elles ne circulent pas trop.

3.2.2.2.3 Formes gnomiques, praxis-eupraxis et pouvoir des chiffres

Cette proposition nécessite que l’on retravaille la remarque précédemment formulée, selon laquelle les indicateurs économétriques n’auraient qu’une fonction démonstrative. L’opération de dénonciation effectuée par Amazon semble éclairer sous un nouveau jour ces indicateurs, ainsi que la « transaction énonciative » de Readmill. En effet, dans la page « Feed » de l’application Readmill sur iPad, on trouve des marginalia produites par des amis :

⁵⁷⁶ Source : <http://blog.findings.com/post/31804403905/an-update-on-our-amazon-kindle-sync-feature>.

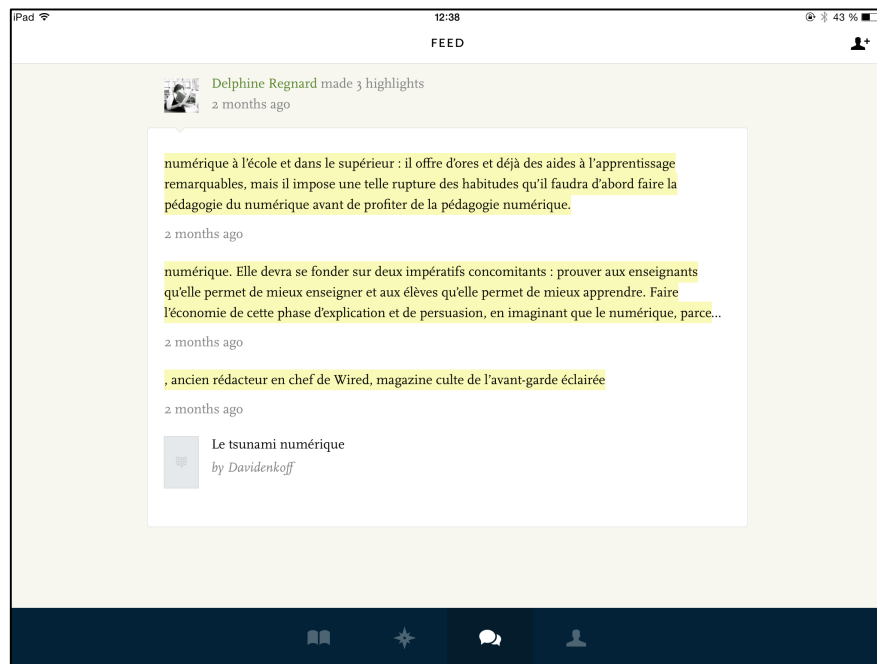


Figure 199 - Page-écran « Feed » de l'application Readmill sur iPad

Or, ces annotations commencent parfois en « plein milieu » d'une phrase ; il peut également s'agir d'indications bibliographiques surlignées. Autrement dit : les fonctions vastes des marginalia de lecture, repérées dans la première partie, semblent ici s'exprimer. Pour autant, ces fonctions ne sont jamais représentées par Readmill dans ses sélections, qui leur préfère des « highlights », c'est-à-dire des passages surlignés dont on a vu qu'ils étaient présentés de façon à créer une accumulation visuelle (ce n'est en effet pas l'annotateur, plus ou moins inconnu, qui compte, mais son annotation), à l'inverse de celles des auteurs-écrivains.

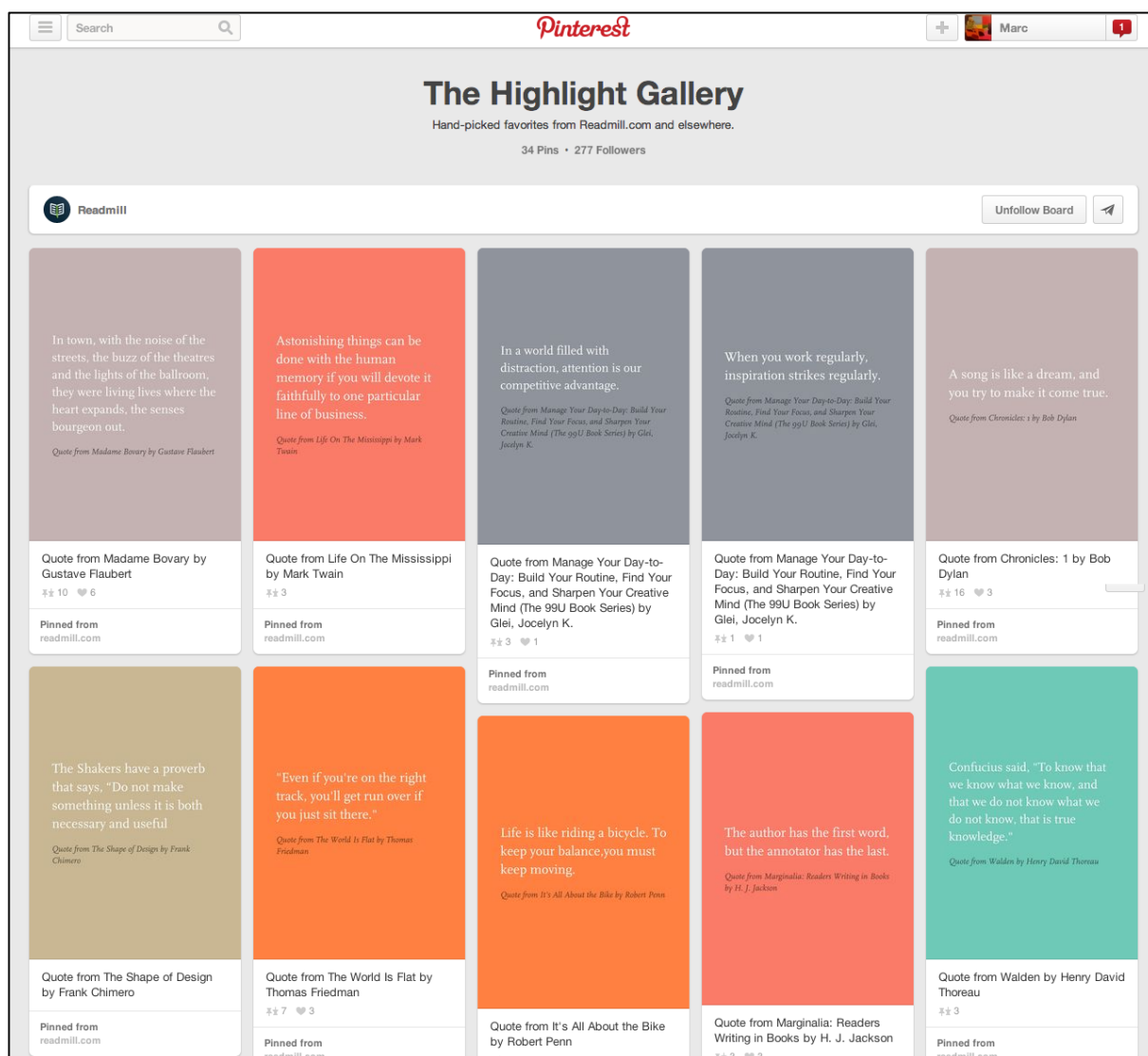


Figure 200 - Quelques marginalia présentes sur le « tableau » Pinterest de Readmill

Les sélections de Readmill sur Pinterest (Figure 200, ci-dessus) n'ont par ailleurs jamais la forme de celles parfois présentées dans le « feed » : elles ne commencent pas en « plein milieu » d'une phrase, elles ne proposent aucune indication bibliographique, elles ne s'apparentent pas à des marginalia de correction. Elles font plutôt l'objet d'une sélection qui doit assurer leur circularité en les transformant comme image susceptible de circuler sur les réseaux. C'est pourquoi elles se présentent sous des formes « gnomiques » (« du gr. gnômê = opinion, pensée ; d'où : intelligence » ; voir « Formes gnomiques » dans le *Dictionnaire des termes littéraires*, Honoré Champion, 2005), qui sont la forme privilégiée dans les statuts Facebook (Milad Doueïhi, 2011b). Ces « formes brèves de littérature de sagesse [...] énoncent de manière prégnante, en poésie ou en prose, des vérités générales ou des conseils. »⁵⁷⁷ Mais

⁵⁷⁷ *Idem.*

s'agit-il de proverbes, d'adages, de sentences, d'aphorismes, ou de maximes ? Nous avons vu jusqu'ici que les marginalia de lecture circulaient toujours, du moins chez l'entreprise Readmill, avec un nom d'auteur et son paratexte éditorial (nom de l'auteur du texte cité, titre du livre, etc.) ; il ne peut donc pas s'agir de proverbes, définis comme de brefs énoncés anonymes⁵⁷⁸. D'un point de vue thématique, on peut cependant rapidement repérer :

- des sentences/adages⁵⁷⁹ : « vérité édifiante ou du moins éthique » (*Ibid.*, p. 209)
- des aphorismes⁵⁸⁰ « gr. Délimitation, définition » (*Ibid.*)
- des maximes⁵⁸¹ : « règle de vie [...] valeur esthétique de la condensation » (*Ibid.*)
- des *gregueria*⁵⁸² : « concision, humour, métaphores insolites » (*Ibid.*)

En répétant ainsi le passage surligné par ses utilisateurs (qui se chargent de la première étape : fragmentation du texte par la découpe⁵⁸³), Readmill le transforme en citation (texte circulant inscrit dans un nouvel espace médiatique) et valorise ses formes gnomiques. En effet, l'anthologie de Readmill se présente sur Pinterest (Figure ci-dessus) comme un Encadré qui donne une vision synoptique, cohérente, d'éléments disparates. Ces « gems », comme dit l'entreprise, apparaissent ainsi comme un trésor patiemment amassé. Dès lors, nous n'avons plus affaire à des « paroles » (acte individuel d'exécution) ou à des « discours » (lieux de prescriptions normatives⁵⁸⁴) mais à la langue même, qui semble tourner sans médiation. L'opération à laquelle se livre Readmill n'est donc pas que sémiotique ou énonciative : elle

⁵⁷⁸ *Dictionnaire des termes littéraires*, Honoré Champion, 2005, p. 209.

⁵⁷⁹ Par exemple : « The Shakers have a proverb that says, « Do not make something unless it is both necessary and useful ». Source : <http://www.pinterest.com/pin/248612841903147260/>.

⁵⁸⁰ Par exemple : « A song is like a dream, and you try to make it come true. ». Source : <http://www.pinterest.com/pin/248612841903165848/>.

⁵⁸¹ Par exemple : « Life is like a riding a bicycle. To keep your balance, you must keep moving ». Source : <http://www.pinterest.com/pin/248612841902891403/>.

⁵⁸² Par exemple : « I'm always amazed how we serve ice cream with cake at a little kid's birthday party. « Hey, you, what would be really good with this sugar bread ? Some frozen sugar milk. Now let's give it to the four-year-olds and see how they respond. » (*Dad Is Fat* de Jim Gaffigan) Source : <http://www.pinterest.com/pin/248612841902887661/>.

⁵⁸³ Le fragment, écrit ainsi Compagnon (1979), « se convertit lui-même en texte, non plus morceau de texte, membre de phrase ou de discours, mais morceau choisi, membre amputé ; point encore greffe, mais déjà organe découpé et mis en réserve. » (p. 18)

⁵⁸⁴ Paveau (2014).

consiste, bien plus, à faire d'une praxis-poësis (activités qui modifient l'état des choses : le texte surligné par le manipulateur devenant citation) une praxis-eupraxis⁵⁸⁵, c'est-à-dire un agir qui n'a d'autre fin que son exercice et qui consiste à fournir au lecteur de ces pages les moyens potentiels d'une transformation de soi par la consultation des formes gnomiques. Autrement dit : le programme de Readmill se rapproche de celui des *hypomnema* où l'« on [...] consignait des citations, des fragments d'ouvrages, des exemples et des actions dont on avait été témoin ou dont on avait lu le récit, des réflexions ou des raisonnements qu'on avait entendus ou qui étaient venus à l'esprit »⁵⁸⁶ La différence fondamentale, c'est que ces « techniques de soi » sont exécutées par le lecteur et organisées par un intermédiaire.

Ces formes gnomiques sont également présentes dans les passages les plus surlignés par les utilisateurs d'Amazon, comme le montre bien Tully Barnett (« Social Reading : The Kindle's Social Highlighting Function and Emerging Reading Practices », *Australian Humanities Reviews*, 56, 2014). Mais elles sont créées à partir d'un « consensus ». Quelle que soit la page d'Amazon où nous nous rendrons, nous pouvons en effet considérer, du fait de l'automatisation, que les passages surlignés se présenteront sous une forme inchangée :

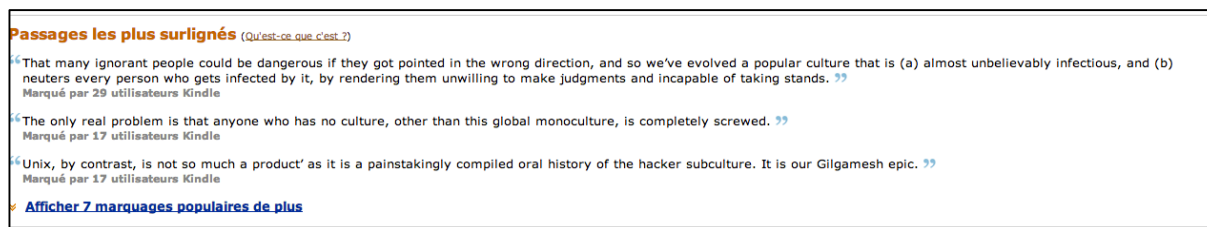


Figure 201 – « x utilisateurs Kindle » ont surligné tel passage sur Amazon.fr⁵⁸⁷

Les passages surlignés sont ainsi systématiquement accompagnés de cette indication : « Marqué par [x] utilisateurs Kindle ». La citation est donc sans citeur clairement identifiable ; pour autant, on trouve sur la page du livre les métadonnées qui permettent de relier ces citations automatisées à un auteur et à un texte bien identifié. Nous n'avons donc

⁵⁸⁵ Sur ces notions, voir : Louis Althusser, *Initiation à la philosophie pour les non-philosophes*, Paris, PUF, 2014 ; Ruwen Ogien, « Action » dans Canto-Sperber (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, PUF, 2004 ; Elsa Rimboux, « Puissance » dans *Grand Dictionnaire de la Philosophie*, Paris, Larousse/CNRS Éditions, 2013.

⁵⁸⁶ Michel Foucault, *Dits et écrits*, t. 2, 2001, Paris, Gallimard, p. 1237.

⁵⁸⁷ Source : http://www.amazon.fr/Beginning-Was-Command-Line-ebook/dp/B0011GA08E/ref=sr_1_1?ie=UTF8&qid=undefined&sr=8-1&keywords=command+line+beginning, le 26/08/2014.

pas affaire à des proverbes, définis comme des énoncés anonymes. Mais comme nous l'avons vu, nous sommes face à un signe qui redouble presque à l'identique le texte cité. Par ailleurs, même si le citeur n'est pas individualisé, il est présent : le système est donc suffisamment complet (citeur/auteur cité, texte citant/texte cité) pour qu'on puisse parler d'icônes.

Qui est donc ce citeur désindividualisé, qui apparaît dans « x utilisateurs Kindle » ? S'agit-il d'une « sagesse des foules » ou essentiellement de l'architexte d'Amazon ? Ni tout à fait l'un, ni tout à fait l'autre. L'entreprise travaille plutôt ces « passages surlignés » de manière à leur donner l'apparence d'énoncés sans énonciateur, qui tireraient leur force et leur « vérité » des chiffres⁵⁸⁸, c'est-à-dire d'une moyenne « objective ». Ainsi, « [a]u lieu de développer des chaînes de raisonnements », ces dispositifs sociotechniques et technosémiotiques « cherche[nt] à « laisser parler les chiffres » » (Rieder, 2010, § 16). Ces « passages surlignés » répondent alors au rêve ou au fantasme d'un texte qui circulerait de lui-même, non seulement « sans salir les mains » mais sans que des marques de découpes ne soient repérables. Dès lors, les citations semblent surgir de nulle part, voire précéder le texte qui les a enfantées. Elles participent ainsi d'une « promesse de fonctionnement métonymique, dans lequel elles deviennent la partie valant pour le tout. » (Candel, Jeanne-Perrier, Souchier, 2012, p. 183). Elles deviennent donc compréhensibles, sans qu'aucune contextualisation ne soit nécessaire, précisément parce qu'elles occupent pleinement les espaces qu'elles ont laissés vacants.

3.3 Conclusions partielles

3.3.1 Une rhétorique du cadre

L'enseignement principal à tirer de ce parcours analytique est peut-être qu'il y a partout des cadres de lecture et d'écriture. Or, ces derniers, très curieusement, semblent emprunter à la rhétorique classique ses moyens de persuasion (Annette Béguin-Verbrugge, 2006) : à l'*inventio* (trouver « quoi dire », comme le suggèrent Readmill, Kobo et Amazon : « rédiger une réponse », « have your say ! », etc.) succèdent ainsi la *dispositio* (mettre en ordre ce qui a été trouvé : les architextes s'en chargent automatiquement), l'*elocutio* (ou « ornementation », qui correspondrait aux boutons de partage) et l'*actio* (soit la partie dite d'un discours ; ce sont tous les phylactères et les simulacres de conversation rencontrés). Autrement dit : l'utilisateur

⁵⁸⁸ Pour une pensée du chiffre, voir Alain Desrosières, *La Politique des grands nombres : histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte, 1993 et Georges Ifra, *Histoire universelle des chiffres. L'intelligence des hommes racontés par les nombres et le calcul*, Paris, Robert Laffont, 1994.

de ces dispositifs est totalement pris en charge dans la présentation de soi auprès des autres utilisateurs à partir de ses marginalia de lecture (comme en témoigne la « ligne du temps »).

C'est pourquoi ces annotations sont compréhensibles par un tiers, malgré leur potentiel de personnalisation : les architextes sont présents aussi bien en amont qu'en aval. Ils amoindrissent ainsi les formes des marginalia et leurs fonctions, tout en prenant en charge leur circulation et leur redocumentarisation dans d'autres espaces, c'est-à-dire leur communicabilité, leur présentation et leur signification auprès d'un public élargi. Les marginalia sont donc bien industrialisées (hypothèse 1), comme les processus qui permettent leur traitement correspondent, d'une part, « à des systèmes techniques faisant, partiellement ou totalement, l'économie de la force et du temps de travail humain » et, d'autre part, à une « “mentalité entrepreneuriale”, privilégiant l'utilisation de tous les moyens humains et techniques pour concourir au rendement et à la productivité ». (Mœglin, 2005, p. 252)

3.3.2 Des objets « néomédiatiques »

Or, le fonctionnement de ces « architextes » est régi par cinq lois, comme le montre bien Lev Monovich (*Language of New Medias*) qui parle à leur propos d'« objets néomédiatiques ». La mention de ces lois fournira de résumé à l'ensemble des analyses menées jusque-là :

- les contenus sont décrits mathématiquement de manière à être manipulés grâce aux algorithmes (ainsi des marginalia de lecture, traitées comme des « ressources ») ;
- ces contenus sont modulables et transformables (modification, suppression, remplacement dans toutes les applications de Kobo, Readmill et Amazon sur iPad) ;
- ils peuvent être traités automatiquement, sans le concours de l'utilisateur d'un dispositif donné (circulation d'un passage surligné vers le site du Kindle) ;
- ils apparaissent dans des espaces inter/transmédiatiques différents (application sur iPad, site Web, réseaux sociaux comme Facebook ou Pinterest, blog, etc.) ;
- ils ont une double face : invisible, mathématique et électronique ; visible, lisible et interprétable par l'homme grâce à des représentations signifiantes et canoniques.

4 Conclusion de la deuxième partie

4.1 Que reste-t-il des marginalia de lecture ?

Au cours de cette partie, nous avons cherché les marginalia de lecture, en tentant d'affiner leur définition ; et nous avons été mis face à un ensemble d'objets. Nous avons ainsi découvert qu'elles n'étaient pas qu'un acte de mise en communication entre les marges et un texte, mais également des « ressources », des « contenus produits par l'utilisateur » et maintenant des « objets néomédiatiques ». Que reste-t-il donc des marginalia de lecture, où sont-elles ? Si nous ne les trouvons pas, c'est précisément parce qu'elles sont partout, c'est-à-dire dans l'architecture même d'Internet, qui repose en grande partie sur la liaison entre des documents. On doit donc commencer à distinguer les marginalia comme « principe » recteur et les marginalia comme production éditoriale elles-mêmes régies par ce principe recteur. Ce qui revient à distinguer un acte de communication et un contenu spécifique communiqué.

Ce « contenu spécifique », on l'a vu, fait cependant l'objet d'une conversion par la culture numérique : il n'est plus seulement l'œuvre d'annotateurs identifiés, qui font sa spécificité ; il est au contraire – c'est du moins le souhait des entreprises étudiées – pris en charge par une « masse » plus ou moins imperceptible, chargée d'assurer un programme marketing peut-être trop ambitieux. Les marginalia de lecture se dotent alors d'une nouvelle fonction : elles sont chargées de convertir, à leur tour, d'autres potentiels utilisateurs, de les ramener vers le réseau. Elles deviennent ainsi des « indices » de l'œuvre à lire et les liens/les notifications qu'elles charrient fonctionnent alors comme de petits pièges qui alertent et fidélisent.

Elles sont en cela aidées par de puissantes machines éditoriales (qu'on les appelle « architextes », « programmes » ou « plastigrammes ») qui assurent leurs transformations et leur circulation sur des espaces inter/transmédiatiques. Ces machines les standardisent en amont et en aval, non seulement pour limiter leur potentiel sémiotique mais également pour les rendre plus facilement traitables d'un point de vue énonciatif et éditorial. C'est pourquoi nous les comprenons, même lorsqu'elles sortent du cadre de leur formation ou lorsqu'elles sont données à lire à l'internaute (elles ont fait l'objet de transformations sémiotiques). En effet, elles sont industrialisées : une « “mentalité entrepreneuriale” » (Moeglin, 2005) conduit certes à recourir à « tous les moyens humains » (massification, injonction à la participation,

etc.) mais dans le même temps ces moyens sont traités par un système technique, qui assure la standardisation sociale des écrits pour des publics précisément étrangers à ce système.

4.2 L'échec des politiques industrielles économétriques et statistiques

Et pourtant, de nombreuses entreprises, qui s'étaient spécialisées dans l'exploitation des marginalia de lecture, ont fini par se réorienter ou par faire faillite. Les premières (Copia, Rethink Books, Highlighter, SubText, OpenMargin, etc.) s'adressent aujourd'hui à des « professionnels du savoir » : les étudiants ; les secondes, après avoir mis fin à leur service, en ont créé d'autres (BookGlutton a ainsi lancé *ReadUps* dernièrement, qui se présente comme de petits groupes de lecture éphémères) ou se font fait « absorber » par des entreprises plus viables économiquement (Readmill s'est par exemple fait racheter par Dropbox⁵⁸⁹). Quant à Amazon et Kobo, force est de constater que les marginalia de lecture ne sont que des contenus dérisoires dans leur modèle économique : elles n'assurent que l'éditorialisation des catalogues ou témoignent un peu superficiellement d'une « activité » de l'utilisateur d'un logiciel.

Comment comprendre ces réorientations ? On peut d'abord penser que les marginalia « résistent » à la massification : elles ont beau être transformées, il n'y a pas assez d'utilisateurs naturels pour assurer la production des contenus à transformer, même s'ils sont convertis. Dès lors, le modèle économique d'un Readmill s'en trouve déstabilisé⁵⁹⁰.

On peut aussi penser que les indices économétriques rencontrés sont en cause, qui réduisent le social, dans une démarche quasi « divinatoire » (Souchier, 2008 ; Jeanneret, 2011) à des chiffres⁵⁹¹ « magiques » (temps de lecture, nombre d'annotations, nombre d'amis, etc.).

⁵⁸⁹ Readmill avait sans doute anticipé ces problèmes de ciblage marketing. En 2012, soit un an après son lancement, l'entreprise précisa son public : les designers et les ingénieurs. Source : <http://lauraleewalker.com/2012/04/04/readmill-makes-reading-your-digital-books-a-social-experience/>, le 28/08/2014. Quelques mois plus part, elle revint néanmoins sur ce choix, en affirmant que tous les lecteurs faisaient partie de son audience : <http://www.teleread.com/ebooks/a-conversation-with-readmill-founder-henrik-berggren/>.

⁵⁹⁰ Que valent, en effet, deux commentaires et une trentaine de surlignages effectués à partir d'un livre (*The Book Thief*, sur Readmill) contre les 41, 339 commentaires, 307, 905 notes et 57, 366 « statuts updates » du même livre sur GoodReads, qui est un réseau de première génération où le texte n'est pas directement manipulable (annotable) ? Par ailleurs, le rapprochement récent de GoodReads et d'Amazon Kindle a probablement amoindri l'avance qu'avait Readmill ou Kobo en matière de données implicites dites « passives » de lecture (temps de lecture, etc.). Dès lors, l'entreprise n'avait plus d'argument à faire valoir auprès des éditeurs et des annonceurs.

⁵⁹¹ Pour une histoire de cette « raison statistique » voir Roger Bautier, « L'impérialisme des statistiques de réseaux », *Médiation & Information*, 28, p. 129-138.

Comme le remarque Bachimont (2014), une rupture a ainsi lieu entre ces « données » et « leur terrain culturel où elles prennent sens ». Dès lors, les résultats obtenus « ne nous apprennent que fort peu sur la réalité dont les données sont issues » (p. 76). Or, « l'intelligibilité du fait culturel » (p. 75) n'est possible que par l'entremise de l'empathie, qui permet de construire l'Autre. La compréhension des conditions de production des marginalia nécessite ainsi que soit notamment articulés la phénoménologie sociale, l'interactionnisme symbolique, l'anthropologie des pratiques ou encore l'ingénierie des connaissances⁵⁹².

On peut enfin penser que les techniques marketing et les modèles d'analyse se répètent en dépit de la spécificité, de la complexité et de la richesse des objets ciblés (ou marginalia de lecture). La « “mentalité entrepreneuriale” » décrite par Moeglin, caractéristique des processus d'industrialisation, semble ainsi circuler à l'intérieur d'un même « champ discursif » dont je propose maintenant d'explorer l'histoire, les ancrages et les visages. Si, en effet, je me suis contenté jusque-là de repérer des « coïncidences » avec l'idéologie du Web collaboratif ou du Web (dit) 2.0, il est temps de rendre explicitement visible cette filiation.

⁵⁹² J'esquisserai ce programme possible dans la conclusion générale.

Partie III : Imaginaires

La dernière partie de cette thèse doit permettre de répondre à une interrogation : comment une telle exploitation a pu être pensée ? Pour traiter cette question, une hypothèse a été posée en introduction, selon laquelle les concepteurs de nos dispositifs feraient partie d'un « carrefour de consommation » (Schwartz Cowan, 1987), « qui met les ingénieurs en contact avec d'autres réseaux d'acteurs, plus hétérogènes, notamment les régulateurs et les spécialistes du design et du marketing » (Frau-Meigs, 2011). Ainsi, on mettra d'abord au jour les imaginaires qui structurent les dispositifs étudiés (chapitre 1), avant d'en faire la généalogie en les croisant à ceux, plus anciens, d'Internet et du Web (chapitre 2). En effet, ils semblent proches des discours du Web (dit) 2.0, lui-même héritier des utopies des années 70-90, qui favorisèrent le rapprochement entre différents acteurs (chercheurs, industriels, « prophètes ») et différents secteurs (musique, film, livre, etc.). On pourrait donc avoir affaire à des imaginaires assez proches. Mais comment comprendre la circulation de ces imaginaires et leur passage dans le livre ? C'est à partir de la figure de Tim O'Reilly, qui popularisa l'expression et l'idéologie du « Web 2.0 », que l'on peut comprendre cette implantation (chapitre 3). En effet, ce dernier est le créateur des *Tools of Change*, un événement international qui, de 2006 à 2013, favorisa le croisement de différents acteurs du monde éditorial (éditeurs, bibliothécaires, diffuseurs, typographes, commerciaux, constructeurs, etc.) et participa de la diffusion et de la structuration d'imaginaires puissants sur le livre et la lecture. Or, chaque édition des *Tools of Change* bénéficia de relais dans la presse et sur les blogs, qui permirent la circulation des imaginaires et leur expansion auprès d'un public élargi.

4 Imaginaires des concepteurs

Comment les concepteurs ou les promoteurs des dispositifs étudiés les présentent-ils publiquement ? Quels imaginaires sur le livre, la lecture et l'écriture les structurent ? De quoi se réclament-ils ? Le premier mouvement de ce chapitre permettra de mettre au jour ces imaginaires, d'identifier leurs acteurs et leur nature. On verra ainsi que les marginalia de lecture participent d'une stratégie générale de « stimulation » de la lecture, supposément menacée par le livre « imprimé », jugé inerte, et la concurrence d'autres objets médiatiques (jeux vidéos, Internet, etc.). Une même « communauté discursive » semble ainsi animée par des représentations similaires, qui s'incarnent dans les interfaces des logiciels rencontrés dans leur première partie et dans certains de leurs modèles économiques.

1.1 Imaginaire, mythe, idéologie, utopie

Avant d'identifier les imaginaires des concepteurs de nos dispositifs, je commencerai par dissocier un certain nombre d'éléments qu'on trouve mêlés dans leurs discours. L'imaginaire, tel que le concevait Flichy dans *L'Imaginaire d'Internet* (2001), et auquel j'aurai ici recours, consistait en effet à « se demander quelles sont les justifications de l'engagement des acteurs sociaux dans Internet, quel est le cadre de représentation de la nouvelle technique qui permet aux concepteurs et aux usagers de coordonner leurs actions. » (empl. 152) Or, ces justifications comprennent à la fois des mythes, des idéologies et des utopies. Dans ce premier mouvement, je définirai donc ces termes, qui sont des composants de l'imaginaire.

1.1.1 Mythe

La définition du « mythe » que retient Patrice Flichy est celle que nous avons déjà rencontrée dans la deuxième partie, soit des « organisations connotatives qui travaillent les organisations naturalisées des signes et des significations dans le monde social » (Candel, 2013, p. 35). En effet, l'auteur de *L'Imaginaire d'Internet* s'appuie sur la définition de Barthes, pour qui « le mythe est un métalangage » qui « prend comme signifiant un signe existant et lui donne un autre signifié. » (Flichy, empl. 214) Pour autant, le mythe ne se confond pas avec l'idéologie qui, chez Barthes, cache le réel et tente de le faire disparaître, alors que le mythe le travestit.

1.1.2 Dialectique de l'utopie et de l'idéologie

Mais Flichy recourt plutôt à Paul Ricœur pour travailler l'idéologie. Barthes, qui se revendique de la tradition marxiste, en avait fait un élément d'opposition au réel, qu'elle neutraliserait, comme si le réel était déjà donné. Mais, écrit Flichy en constructionniste lecteur de Ricoeur, le réel est « un processus ». Ainsi, « l'utopie et l'idéologie constituent les deux pôles de l'imaginaire social, l'un cherchant à conserver l'ordre social, l'autre à le bouleverser. Il y a ainsi une tension permanente entre stabilité et changement. » (emplacement 235)

Flichy distingue plusieurs utopies qui travaillent les projets des concepteurs : l'« utopie de rupture », au cours de laquelle les concepteurs explorent des voies très différentes et où « ils découvrent les interrogations, voire les projets d'autres acteurs » (empl. 255) ; l'« utopie-technique », qui peut prendre deux voies : l'« utopie-projet », où une idée se voit matérialisée dans des maquettes ou des expérimentations techniques, et l'« utopie-fantasmagorie » où l'utopiste ne se confronte jamais à la réalisation technique. Pour passer de l'idée à la réalisation, l'utopiste a cependant besoin de faire de son projet un « objet-frontière »⁵⁹³, c'est-à-dire la pierre angulaire de plusieurs « mondes sociaux »⁵⁹⁴, alors que, dans une première étape (utopie de rupture), son projet était au contraire un objet isolé (ou « objet-valise »).

Cette dernière étape est également une phase de transformations discursives : « le discours utopique se reconstruit et revendique l'exemplarité de l'expérience réalisée. » (Flichy, empl. 277) Ces mutations sont doubles : d'abord, l'utopie devient mythe, comme les étapes divergentes, contradictoires, qui ont servi à sa réalisation sont atténuées ; ensuite, le mythe travaille l'utopie de façon à en faire une « idéologie-masque » : « [d]ans cette nouvelle phase, on n'hésite pas à masquer tel ou tel aspect de la réalité afin de promouvoir la nouvelle technique. » Elle se solidifie alors au point d'exclure toute autre solution (« idéologie légitimante ») et se pare de valeurs positives pour mobiliser « les acteurs, les producteurs de la technologie comme ses usagers. Il s'agit de l'idéologie-mobilisation. » (emplacement 277)

⁵⁹³ On doit à Star et Griesemer (1989) l'invention de cette notion qui désigne une structure « suffisamment commune à plusieurs mondes sociaux pour qu'elle assure un minimum d'identité au niveau de l'intersection [...] Elle suppose l'existence d'une structure minimale de connaissance, reconnaissable par les membres de différents mondes sociaux. » (Trompette et Vinck, 2010, § 8)

⁵⁹⁴ Proposée par Strauss en 1978, la notion de « monde social » est définie par Becker comme « le réseau de tous ceux dont les activités coordonnées grâce à une connaissance commune des moyens conventionnels de travail, concourent à la production des œuvres. » (*Les Mondes de l'art*, 1982, p. 22). Elle sert par exemple chez Christian Jacob (2007) à comprendre les liens complexes qui associent des acteurs premiers et secondaires, à identifier la répartition des rôles au sein d'un projet qui requiert des partenaires institutionnels différents.

1.1.3 Un nouveau causalisme ?

Le caractère quelque peu systématique, séduisant, et apparemment linéaire de ce modèle interroge cependant : fait-il également des « imaginaires » des « événements mentaux » qui préexisteraient à l'acte d'entreprendre ? Retrouve-t-on là, par conséquent, les débats importants, mais tranchés par Wittgenstein⁵⁹⁵ et les philosophes de l'action (Anscombe, Davidson, Descombes)⁵⁹⁶, entre « les causalistes forts, [les] causalistes faibles et les anticausalistes »⁵⁹⁷, c'est-à-dire entre ceux qui considèrent que l'action s'expliquerait par une relation entre des événements mentaux et des événements physiques (par exemple : je veux attraper cette bouteille donc je lève le bras) et ceux qui nient cette articulation binaire ?

Dans mon protocole, déceler ces éléments était difficile, comme je n'ai pas mené d'entretiens qualificatifs. J'ai en effet privilégié les traces écrites, moins pour déceler des intentions ou des projets que des présentations de soi publiques. À la suite de Flichy, je cherche ainsi à comprendre comment nos acteurs se présentent et se justifient ; c'est pourquoi je ne prendrai pas part aux riches disputes qui ont nourri la philosophie de l'action.

1.1.4 Critique de la notion d' « imaginaire » : faut-il lui préférer celle d' « impensé » ?

La notion d' « imaginaire » interroge cependant. Pascal Robert fait ainsi remarquer :

Si la société c'est aussi et peut-être même d'abord de l'imaginaire et si la technique est un produit de la société, alors il existe un imaginaire des techniques, qui s'incarne et se donne à voir à travers les multiples discours que la société porte sur la technique. [...] Or, la sociologie des techniques [...] a bien montré comment pouvait se jouer finement la relation entre "technique" et "société" ou plutôt entre projet technique et réseau d'acteurs/actants qui ne doit rien à un quelconque imaginaire. On peut donc parler du social dans la technique comme de la technique dans le social sans passer par l'imaginaire [...] Qu'il y ait de l'imaginaire dans la société, c'est une chose, que la technique en possède un pourquoi pas, à condition de le démontrer et non de le décréter. Car il est également possible que notre société soit devenue

⁵⁹⁵ Pour Wittgenstein, en effet, l'action n'est pas découplable entre, d'une part, des processus mentaux qui lui préexisteraient et, d'autre part, un mouvement, un geste, qui les réaliseraient et leur donneraient une visibilité. Voir Gnassounou (ed.), *Philosophie de l'action. Action, raison, délibération*, Vrin, 2007.

⁵⁹⁶ À la suite de Wittgenstein, les philosophes de l'action ont en effet mis au jour une « structure intentionnelle » (Descombes, « Action » dans Denis Kambouchner (dir.), *Notions de philosophie* (II), Gallimard, coll. « Folio Essais », 1995) qui refuse de décomposer l'action entre éléments mentaux et physiques.

⁵⁹⁷ Cf. « Action » dans Canto-Sperber (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, PUF, 2004.

suffisamment technicienne pour redéfinir la place du discours et singulièrement du discours qu'elle tient sur la technique. Ce qui signifie dès lors que ce discours exige peut-être d'autres catégories pour être interprété. Des catégories qui ne viennent pas forcément du pot commun des sciences sociales, mais des catégories neuves pour dire un mécanisme lui-même nouveau, des catégories à inventer et à tester.⁵⁹⁸

C'est pour répondre à ces nouvelles « catégories » que Robert propose la notion d'« impensé » qui désigne la « logique discursive qui met son objet [...] dans la position de ne pas avoir à se justifier (ou si peu) ou pour le dire autrement, en position de se soustraire aux épreuves de justification politiques et éthiques. » Le programme de l'« impensé » va donc à l'encontre de celui d'« imaginaire » : il ne consiste plus à montrer comment les concepteurs d'un dispositif le justifient publiquement mais à suivre plutôt sa naturalisation, notamment grâce à l'analyse des « discours d'accompagnement médiatique[s] ». Or, d'une part, ces discours n'accompagnent pas les dispositifs mais en font partie, comme je l'ai précisé en introduction ; d'autre part, la notion d'« impensé » n'est pas adaptée à mon corpus dont les premières analyses, même rectifiées avec l'impensé, révèlent bien des justifications.

Je retiens cependant l'idée stimulante que les relations entre la « technique » et la « société » relèvent de réseaux complexes d'acteurs ou d'actants. C'est précisément la raison pour laquelle je ne me limite pas à la notion d'« imaginaire » que je travaillerai parallèlement avec celles de « mondes sociaux », de « sphère d'action » ou d'« industrie médiatisante ».

1.2 Imaginaires des concepteurs et éléments d'analyse du discours

La découverte des imaginaires des concepteurs de nos dispositifs se fera à partir du corpus strict (Readmill, Kobo, Amazon) et une partie du corpus élargi (SocialBooks, Copia, RethinkBooks, BookGlutton), en accord avec l'objectif fixé au départ (montrer qu'il existe un « champ discursif » plus large). Aussi, l'absence de sources concernant Bookliners, OpenMargin et Subtext n'est pas handicapante, comme il ne s'agit pas de rendre compte, pour ce qui est du corpus élargi du moins, de l'ensemble des positionnements de nos concepteurs. Le tableau suivant présente les acteurs principaux des dispositifs étudiés et leurs fonctions :

⁵⁹⁸ Pascal Robert, « J. C. R. Licklider et l'informatique de réseau(x) : imaginaire, impensé ou pensée visionnaire ? », *Études de communication*, 36, 2011, <http://edc.revues.org/2546>, p. 111-128.

Acteurs	Entreprises	Responsabilités
Henrik Berggren	Readmill	Co-fondateur
Michael Serbinis	Kobo	Directeur général
Michael Tamblyn	Kobo	Acquisition des contenus, analyse statistiques
Jeff Bezos	Amazon	Directeur général
Travis Alber	BookGlutton	Co-fondatrice
Aaron Miller	BookGlutton	Co-fondateur
Sol Rosenberg	Copia	Acquisition des contenus, analyse statistiques
Jason Johanson	RethinkBooks	Co-fondateur
Bob Stein	SocialBooks	Fondateur

On se focalisera, plus précisément, sur leurs interventions dans des événements internationaux spécialisés sur l'édition numérique (ou non) et sur leurs différentes prises de parole, aussi bien filmées que recueillies par la presse et des blogs spécifiques. On prêterait aussi attention à leurs propres textes publiés sur leurs espaces personnels (comme les blogs par exemple).

L'exploitation de ces documents se fera à partir de l'analyse du discours. Les théories de Maingueneau et de Maveau seront présentées à des endroits ciblés ; la synthèse de Sarfati de la discipline nécessite cependant que l'on fournisse d'emblée des indications au lecteur, comme elle innervait cette thèse à des moments différents. On rencontrera ainsi notamment :

- les **marqueurs d'embrayage**, « qui permettent au locuteur de connecter son énonciation à la situation de parole » (Sarfati, 2005, p. 22) et comprennent des indices de personne (je, te, il, on), des indices spatiaux (voici, à gauche, à droite, en haut, etc.), des indices temporels (en ce moment, bientôt, hier, maintenant, après, etc.) ;
- les **marqueurs de modalité**, qu'on peut découper en :

- *adjectifs subjectifs*, eux-mêmes répartis en *adjectifs subjectifs-affectifs* (le locuteur exprime une émotion face à l'objet qu'il désigne), en *adjectifs subjectifs-évaluatifs non axiologiques* (le locuteur évalue l'objet à partir d'une norme mais sans jugement de valeur), en *adjectifs subjectifs-évaluatifs axiologiques* et les *adjectifs axiologiques affectifs* (le locuteur manifeste une émotion et exprime un jugement de valeur sur l'objet qu'il désigne) ;
- *verbes à modalités expressives* (espérer, craindre, etc.), *épistémiques* (juger, estimer, etc.) et *déontiques* (permission, obligation, interdiction) ;
- *adverbes modalisateurs d'énoncés* qui « précisent le degré d'adhésion du locuteur au contenu énoncé » (peut-être, décidément, sûrement, etc.) ;
- les **facteurs d'unification du texte** (progression thématique) et de cohésion argumentative (enchaînements entre énoncés, recours à des lieux communs) ;
- les **interférences** : *diachroniques* (présence d'un mot perçu comme daté dans un texte contemporain), *diatopiques* (introduction d'un mot d'origine étrangère dans un texte français, par exemple), *diastratiques* (coexistence dans un même texte de mots relevant de couches socioculturelles différenciées) et *diaphasiques* (variations stylistiques : « frappe chirurgicale » pour « bombardements », par exemple).

Mon positionnement refuse la dénonciation de ces imaginaires pour les étudier dans toute leur singularité et leur complexité (Flichy, 2001), en articulant notamment les notions de mythe, d'utopie et d'idéologie. Mais la difficulté à démêler ces niveaux empêche de les découper comme autant d'entrées d'un plan. De la même façon, même si ces imaginaires innervent l'ensemble des concepteurs rencontrés, ils s'organisent différemment selon les entreprises. Je les présenterai donc séparément, avant de proposer une synthèse récapitulative, qui fournira une « vue » synoptique des discours qui nourrissent nos dispositifs et leurs concepteurs.

Bien évidemment, la reconstitution des imaginaires dépend des données disponibles. Lorsque ces données sont en nombre assez important (dans le cas de Bob Stein ou de Readmill, on dispose ainsi de dizaines de vidéos ou d'entretiens dans des journaux), je chercherai plutôt à repérer les étapes de formation ou la structure des imaginaires à partir des distinctions de

Flichy, tout en fournissant quelques analyses ciblées de leurs discours publics ; lorsque ces données sont, au contraire, peu nombreuses (une vidéo, une entrevue, tout au plus) mais suffisamment détaillées, je me livrerai à une analyse discursive et rhétorique exhaustive.

1.2.1 Jason Johnson de RethinkBooks : « Books are dying »

Les interventions de Jason Johanson, co-fondateur de RethinkBooks, sont ainsi rares mais pleines d'enseignements ; je propose donc ci-dessous une analyse détaillée d'une de ses conférences, à partir de l'analyse de discours. En novembre 2010, il présenta en effet⁵⁹⁹ son logiciel d'annotation dans un grand « show » américain : TEDxEAST⁶⁰⁰. La démonstration de Jason Johanson reposait alors sur une affirmation (« Books are dying ») qui permet d'abord d'éclairer la « problématique de l'énonciation opportune » (Sarfati, p. 69). En effet, ce dernier s'appuya sur une autorité pour justifier l'arrière-plan doxique de son propos :

Books are dying. Not just physical books but digital books as well. The reason why I say this is because people are reading books less. *National Endowment for the Arts* has been researching this past several years and they're seeing a significant decline in book reading.

Le National Endowment for the Arts (« une agence culturelle fédérale des Etats-Unis »⁶⁰¹) sert ainsi de légitimation à une opinion qui voudrait que nous lisions moins. La lecture se charge dès lors d'une axiologie à laquelle répondent les « solutions » de RethinkBooks.

À quoi serait donc liée la perte de la lecture, selon Jason Johanson ? À la diversité des formats, qui répondent à deux modes bien connus des historiens du livre (extensif/ intensif). Le premier (« short-form ») correspondait aux magazines et journaux en ligne, jugés dynamiques parce qu'ils favoriseraient une « conversation » et un « dialogue » entre l'auteur d'un texte et ses lecteurs (ou entre les lecteurs), par l'entremise des commentaires (« sometimes commenting is so valuable on articles ») et des cercles relationnels (tel ami a lu

⁵⁹⁹ Jason Johnson, « Rethinking how books are experienced », https://www.youtube.com/watch?v=Nofe_HNFDBc. Source consultée le 30/08/2013.

⁶⁰⁰ TEDxEAST est la déclinaison newyorkaise des célèbres conférences TED (depuis 1984), qui réunissent chaque année des acteurs très différents (chercheurs, ingénieurs, commerciaux, etc.) invités, lors de courtes présentations publiques, à partager leurs « idées » (Tim Berners-Lee, Bill Gates ou Al Gore y participèrent).

⁶⁰¹ Wikipédia, « National Endowment for the Arts » : http://fr.wikipedia.org/wiki/National_Endowment_for_the_Arts. Source consulté le 30/08/2014.

tel article) ; le second (« long-form ») au livre, qui n'aurait pas encore profité de ces « évolutions » (« we haven't seen quite the evolution »). La rhétorique de Jason Johnson consiste alors à établir une équivalence visuelle et discursive entre les supports de lecture :

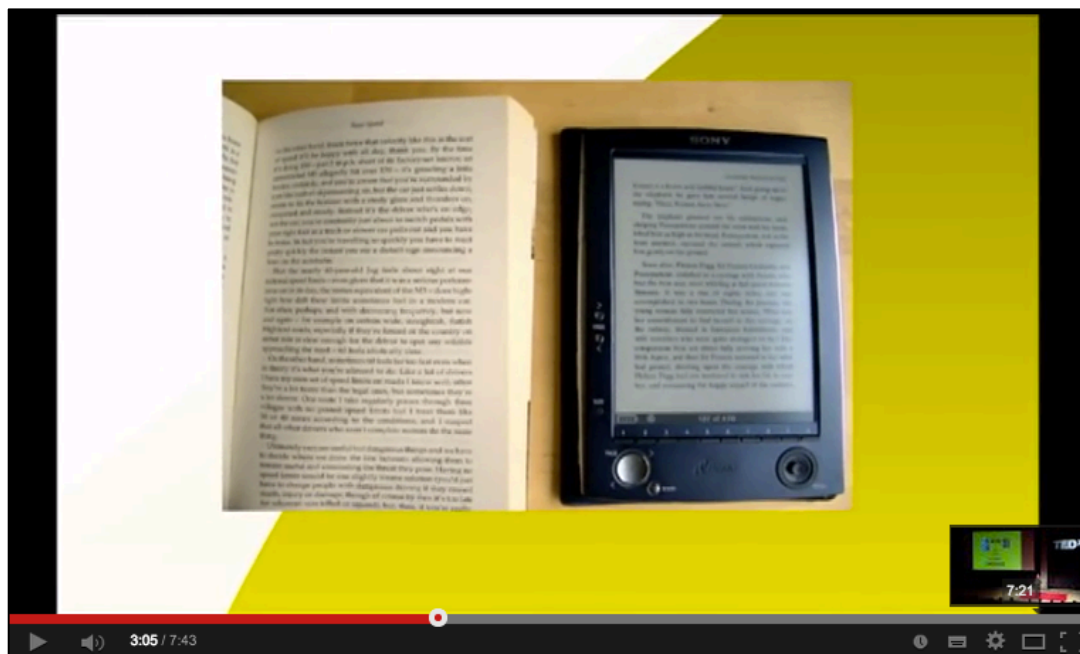


Figure 202 – Livre imprimé et support de lecture numérique juxtaposés⁶⁰²

Selon lui, en effet, les supports qui étaient proposés (Sony eReader, Kindle, etc.), et leurs logiciels de lecture, ne seraient que des transpositions exactes des livres imprimés (« you just pretty much see replication [...] it's really the same thing »). La présentation de Johanson conduit naturellement à des propositions, qui auraient été développées dans la Silicon Valley (« so us technologists from Silicon Valley though we'd investigate the publishing industry »).

Leur dévoilement passe d'abord par un constat empirique : on lirait mieux lorsqu'on participerait à un même projet (« I learned that people read a book, a piece of fiction, because they get to participate in that venture »). Une question rhétorique posée à l'assistance (« when you go to the movies or to a sporting event [...] do you go by yourself? [...]») fait parallèlement de toute expérience médiatique une expérience partagée (« generally we like to experience this things with a friend »). En conséquence et implicitement, la lecture solitaire devient une anomalie qui expliquerait l'affaiblissement supposé de cette activité en société.

⁶⁰² Jason Johnson, « Rethinking how books are experienced », 11 décembre 2010, https://www.youtube.com/watch?v=Nofe_HNFDBc. Capture d'écran du 29/08/2014.

Toute l'argumentation de Jason Johanson repose ainsi sur des présupposés doxiques (on lit mieux ensemble ; on va au cinéma à deux) qui rencontrent une audience censée les porter.

Un exemple heureux donné par l'auteur du discours (les clubs de lecture d'Oprah Winfrey⁶⁰³) affaiblit cependant la sentence (la « mort du livre ») : des solutions existent (« conversations around books »), qui ont fait leur preuve. Johanson introduit progressivement l'inflexion qu'il souhaite donner à la lecture (dite) numérique. Avant de la présenter, il s'appuie une dernière fois sur un exemple personnel suffisamment générique pour faire sens auprès de l'audience : la consultation de ses amis Facebook dans le cadre d'une recherche de livre. Le discours bénéficie ainsi d'effets de subjectivité et d'une progression à thème constant, chaque fois repris et accompagné de rhèmes (ou propos) successifs qui en précisent l'axiologie : lire « seul » est définitivement la cause principale de l'affaiblissement de la lecture de livres.



Figure 203 - Articuler le livre et le « Web 2.0 » : le projet de Jason Johanson⁶⁰⁴

⁶⁰³ De 1986 à 2011, Oprah Winfrey anima une émission extrêmement populaire aux États-Unis. En 1996, l'animatrice américaine lança un club de lecture : elle sélectionnait périodiquement un livre qui faisait l'objet de débats et de discussions. Voir Mark Hall, « The “Ophrafication” of Literacy : Reading “Oprah’s Book Club” », *College English*, 65 (6), 2003, p. 646-667 ; Cecilia Farr Konchar, Jaime Harker, *The Oprah Affect : Critical Essays on Oprah’s Book Club*, New-York, State University of New York Press, 2008.

⁶⁰⁴ Johan Johanson, « Rethinking how books are experienced », 11 décembre 2010, https://www.youtube.com/watch?v=Nofe_HNFDBc. Capture d’écran du 30/08/2013.

Face à ces difficultés, la « solution » est toute trouvée : puisqu'on lirait mieux « ensemble », il suffirait d'intégrer des groupes de lecture « dans » les livres (Figure ci-dessus). Le connecteur (« *so*⁶⁰⁵ again as technologists ») fait des spécialistes de la Silicon Valley les acteurs naturels de cette articulation. Des topoï (le livre en péril) permettent donc ici « de construire des représentations idéologiques qui servent de support au raisonnement ». (Sarfati, 2007, p. 33).

Le logiciel d'annotation de RethinkBooks, en partie présenté dans la première partie, répond bien à ce développement argumentatif : l'utilisateur peut en effet, grâce à l'API de Facebook, « importer » ses amis et dès lors engager une « conversation » avec eux insiste Johanson :

the idea is to create a community right on the page so you can see your friends, notes and comments right on the page. [...] your friends can comment on your notes and create that dialogue.

Or, la survie du livre dépend de cette participation et de cet engagement social, qui ne requiert pas seulement le concours des lecteurs ou de leurs « amis » mais bien des auteurs :

We hope the author will join the conversation and really reshape what is a book. A book can be more more⁶⁰⁶ dynamic and more, more a part of a community. That means of course sharing the book excerpts of the book with your friends outside the book on your social networks [...] so we're talking about creating something interactive dynamic around a book that really makes it more engaging.

La mythologie ici manifeste est celle d'un livre qui serait naturellement défailant par opposition au « dynamisme » supposé du Web (dit) 2.0. La répétition de Jason Johanson (« more, more ») traduit un tâtonnement dans l'expression et la nécessité de trouver rapidement ses mots dans un exercice imposé (une dizaine de minutes est accordée lors des TED). Or, le topos qui s'impose à lui est celui de la « communauté » : le dynamisme potentiel du livre reposerait ainsi sur elle. Le déictique présentatif (« That ») explicite ce qu'il entend par « communauté » : elle consiste essentiellement en actions par lesquelles des individus partagent des extraits de livres avec des amis « en dehors du livre ». Le jeu d'opposition entre le dynamisme et la fixité correspond donc à celui de l'ouverture et de la fermeture. Les livres

⁶⁰⁵ Je souligne.

⁶⁰⁶ Je conserve volontairement ces hésitations que j'analyse plus loin.

imprimés et les supports de lecture numérique sont accusés de clore la lecture sur elle-même. Le dispositif de RethinkBooks, au contraire, l'ouvrirait à d'autres « lieux » (« space ») : ce sont donc les circulations inter/transmédiatiques qui assureraient la vivacité du livre. On passe dès lors (Figure 204) de la lecture (« Read ») à une nouvelle « expérience » (« experience »).



Figure 204 - De la « lecture » à l' « expérience » de la lecture⁶⁰⁷

La présentation de Jason Johanson se clôt implicitement sur l'assertion d'ouverture :

[we have to] find ways to get us to read more, to share what we're reading and become part of something together by interacting in and creating this community in collaboration and whole new experience reading books. And if we do this well and we create this new reading experience we can bring books from over the ages to the next generation and make it exciting and a job for them to enjoy books and keep books alive

Ce ne sont donc plus les « technologues » de la Silicon Valley qui sont chargés de vivifier les livres. Leur mort supposée concerne tout le monde (« we »). C'est, bien, plus, un fait de civilisation qui engage le devenir de la transmission, c'est-à-dire de la culture dont le livre est

⁶⁰⁷ Johan Johanson, « Rethinking how books are experienced », 11 décembre 2010, https://www.youtube.com/watch?v=Nofe_HNFDBc. Capture d'écran le 28/08/2013.

le support privilégié. Donner au livre une seconde jeunesse, ce serait donc répondre aux attentes et aux habitudes des « nouvelles générations », matérialisées dans une image :



Figure 205 – « bring books to the next generation »⁶⁰⁸

L'intervention de Jason Johanson repose donc sur une argumentation qui fait ressortir :

- des **mythes** : l'idée selon laquelle les livres seraient en train de mourir n'est en effet pas une falsification de la réalité ; elle accompagne même un discours rebattu, doxique. Pour autant, les chiffres sur lesquels repose sa démonstration sont contestables (ce que les commentateurs de la vidéo n'ont pas manqué de lui rappeler). Le travestissement de la réalité consiste dès lors à faire passer ces données – qui doivent avoir une certaine assise, dans certains milieux et certaines zones – pour des éléments généralisables à l'ensemble de la société et symptomatiques d'un mal. De la même façon, la représentation d'une « lecture solitaire » n'est pas totalement fausse ; elle ne précise seulement pas le cadre temporel dans lequel elle peut s'exprimer. Ainsi, je peux en effet m'isoler pour lire mais je peux aussi en discuter postérieurement.

⁶⁰⁸ Johan Johanson, « Rethinking how books are experienced », 11 décembre 2010, https://www.youtube.com/watch?v=Nofe_HNFDBc. Capture d'écran le 28/08/2013.

- une **utopie transformée en « idéologie-mobilisation »** : la proposition de l'utopiste se pare en effet de valeurs positives, comme elle est chargée d'endiguer la baisse supposée de l'activité de lecture. L'audience, et à travers elle l'humanité, est donc poussée à se mobiliser, pour faire face à un changement probable et dangereux de civilisation, si cette activité devait disparaître. L'utopie (changer le livre) passe donc par des étapes transformatives, décrites ici plus haut, à partir de laquelle elle devient une nouvelle idéologie, c'est-à-dire un élément de stabilisation. Ce qui constituait alors une rupture (« socialiser » le livre) incarne progressivement la norme à suivre.

1.2.2 Bob Stein de SocialBooks : « The book is a place »

On trouve chez Bob Stein un même développement utopiste, structuré autour d'une métaphore spatiale. Le 8 juillet 2011, ce dernier donna ainsi une entrevue au journal argentin *La Nacion*⁶⁰⁹, dans laquelle il répéta des arguments martelés depuis longtemps. Selon lui, en effet, le livre est un « lieu » qui permet la rencontre d'acteurs différents (lecteurs, auteurs, etc.). Mais contrairement au livre imprimé, le livre numérique permet de rassembler des individus situés dans des endroits différents. L'argumentaire de Bob Stein repose donc d'abord sur une idéologie-masque, qui consiste à travestir la réalité : l'auteur ne nie pas que le livre imprimé favoriserait déjà ce type de relations ; il nie seulement sa capacité à l'étendre à d'autres situations. Dès lors, l'idéologie se double d'une utopie, qui procède par syllogisme. Comme le livre, depuis Gutenberg, est un objet médiologique (Bob Stein s'appuie en effet souvent sur *The Medium is the Message* de McLuhan), qui favorise la « transmission des idées » (« vehículo para transmitir ideas »⁶¹⁰), sa transformation entraînerait conséquemment une modification des idées, c'est-à-dire la manière même dont nous pensons et celle de notre société (« The Future of the Book is the Future of Society » écrit-il sur son blog⁶¹¹ en 2011, suite à son intervention à la conférence italienne *IfBookThen*⁶¹²). Bob Stein estime que ce

⁶⁰⁹ « El libro digital cambiará nuestra forma de pensar », *La Nacion*, 8 juillet 2011, <http://www.lanacion.com.ar/1387074-el-libro-digital-cambiara-nuestra-forma-de-pensar>. Source consultée le 28/08/2014.

⁶¹⁰ *Idem*.

⁶¹¹ Bob Stein, « The Future of the Book is the Future of Society », 18 mars 2013, http://futureofthebook.org/blog/2013/03/18/the_future_of_the_book_is_the/. Source consultée le 28/08/2014.

⁶¹² Lancée en 2011, *IfBookThen* réunit chaque année des « spécialistes » du livre numérique pour aborder des sujets très différents (ce que change la lecture numérique à notre manière de penser en 2011 ; la relation auteurs/lecteurs/éditeurs en 2012 ; les données en 2013 ; la façon de raconter des histoires en 2014.)

qu'il considère être la « mission éducative » du livre ne changera cependant pas, ce dont cherche à témoigner son projet (*SocialBooks*), qui s'adresse en partie aux étudiants.

L'imaginaire de Bob Stein est ainsi tiraillé entre l'utopie et l'idéologique : au niveau utopique, le livre est l'outil même de transformation du livre et, en tant que support de connaissance, celui de la société ; au niveau idéologique, le livre ne fait que retrouver, avec les supports de lecture (dite) numérique, sa forme naturelle (naturalisée par le mythe). Lors de l'édition 2014 du *Digital Reading Network*⁶¹³, Bob Stein fit ainsi de la lecture collective le modèle originel de la lecture, avant que l'impression ne l'affaiblisse et amène les lecteurs à faire plus largement retour sur eux⁶¹⁴ (« This idea that we read by ourselves is a relatively recent idea and is going to go away » précisait-il en 2011 dans un documentaire intitulé « Open The Book » diffusé sur CBS⁶¹⁵ ; il répéta le même argumentaire en 2013 lors de son passage au Labo de l'édition à Paris⁶¹⁶). Dès lors, l'avenir du livre tendrait vers son passé.

L'utopie, chez Bob Stein, comprend ainsi différentes phases repérables dans ses déclarations :

- une **utopie de rupture**, qui l'amène à découvrir d'autres interrogations et d'autres acteurs, à partir desquels il bâtit ses réflexions. Dans une entrevue datée de 2011, l'utopiste passe ainsi en revue différents projets (l'écriture collaborative d'un roman dans *World of Warcraft* ; les travaux de l'équipe d'Al Gore sur le livre⁶¹⁷) avant de minorer leurs apports (« They are simply books with audio and video on the page »),

⁶¹³ L'organisation *Digital Reading Network* réunit chaque année des universitaires, des praticiens et des lecteurs « ordinaires », invités à réfléchir autour de trois axes : la redéfinition du rôle du lecteur, alors que ce dernier peut « interagir » plus facilement avec l'auteur ; les nouvelles méthodes d'analyse de la lecture ; l'enseignement et l'étude de la littérature. Source : <http://www.digitalreadingnetwork.com/about/>, le 30/08/2014.

⁶¹⁴ « Digital devices take reading back to its social roots », Blog de l'Université Sussex, 22 juillet 2014, <http://blogs.sussex.ac.uk/tel/2014/07/22/digital-devices-take-reading-back-to-its-social-roots/>, le 30/08/2014.

⁶¹⁵ « “Social reading” the next phase of e-book revolution », *CBC News Canada*, 25 février 2013, <http://www.cbc.ca/news/canada/social-reading-the-next-phase-of-e-book-revolution-1.1339149>, le 30/08/2014.

⁶¹⁶ « La lecture était auparavant orale : il y a à peine deux cents ans, la plupart des lectures s'effectuait à voix haute, en groupe, et c'est seulement avec l'émergence des livres bon marché que les hommes ont commencé à lire seuls et dans leur sphère privée et je pense que nous y reviendrions dans le futur, nous reviendrons à ces pratiques initiales grâce auxquelles les gens partagent des idées ». Source : « Rencontre au Labo de l'édition avec Bob Stein », 31 mai 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=sQMWrLw5BdE>, le 30/08/2014.

⁶¹⁷ Voir *Push Pop Press* : <http://pushpoppress.com/ourchoice/>.

alors même que ces apports lui permirent, plus tôt⁶¹⁸, de changer sa conception du livre qui, selon lui, devint plus « dynamique » (inclusion de vidéos et d'images).

- une **utopie-technique**, qui prit chez lui la forme d'une utopie-projet et d'un objet-frontière : pendant deux ans, il réalisa en effet avec son équipe le logiciel d'annotation SocialBooks, dont il présenta une première version sur son blog le 18 août 2013⁶¹⁹.
- une **idéologie-masque** : la présentation publique de l'utopie-technique se double d'un discours qui cache une partie de la réalité « afin de promouvoir la nouvelle technique. » (Flichy) Ainsi Bob Stein crée-t-il une fiction historique dans la pratique de la lecture avec, d'un côté, une activité essentiellement orale avant l'invention de Gutenberg et, de l'autre, un repli, un renfermement sur soi depuis cet avènement.
- une **idéologie-légitimante** : cette fiction légitime son propre logiciel et son modèle économique, qui conduit à proposer au lecteur de payer pour une « interaction » avec un auteur, à l'exclusion d'autres solutions, qui appartiendraient à un autre temps.
- une **idéologie-mobilisation** : lors de son intervention au Labo de l'édition en 2013, ses recommandations prenaient la forme d'injonctions : « Vous souhaitez que votre maison d'édition soit importante et aille de l'avant, vous devez revenir aux fondamentaux et valoriser ce que vous faites le mieux : [la sélection de contenus] et l'édition ». L'audience interpellée était intégrée à un programme de transformations.

1.2.3 Henrik Berggren de Readmill : « All is a question of design »

1.2.3.1 Mythologies

Plusieurs mythologies justifient les utopies de rupture de Henrik Berggren, qui fonda Readmill en 2010 avec l'un de ses amis (David Kjelkerud). De 2011 à 2014, date à laquelle l'entreprise fut vendue à Dropbox, Henrik Berggren intervint dans la plupart des grandes

⁶¹⁸ Comme Bob Stein l'explique dans une conférence donnée en 2013 dans le cadre de l'événement *The Future of Text*, la consultation dans les années 80 de projets qui intégraient des vidéos dans les livres numérisés favorisa le déplacement de son système de pertinence. Source : « On the future of Publishing », *The Future of Text 2013*, <https://www.youtube.com/watch?v=aO65tkgYqV4>, le 28/08/2012.

⁶¹⁹ Bob Stein, « SocialBook in Action », 18 août 2013, *Future of the Book*, <http://futureofthebook.org/blog/2013/08/18/socialbook-in-action/>, le 28/08/2014.

conférences sur l'édition numérique. Mais il participa également à des événements « high-tech » où il présenta à plusieurs reprises Readmill en quelques minutes. Ces prises de parole publiques sont l'occasion d'identifier une concentration forte de topoï et de mythologies.

La première d'entre elles concerne la matérialité même des livres et leur histoire. Lors de l'édition 2013 de *Media Evolution* (un événement sur l'industrie des médias suédois⁶²⁰), Henrik Berggren présenta ainsi le livre selon un axe parfaitement linéaire et inchangé :

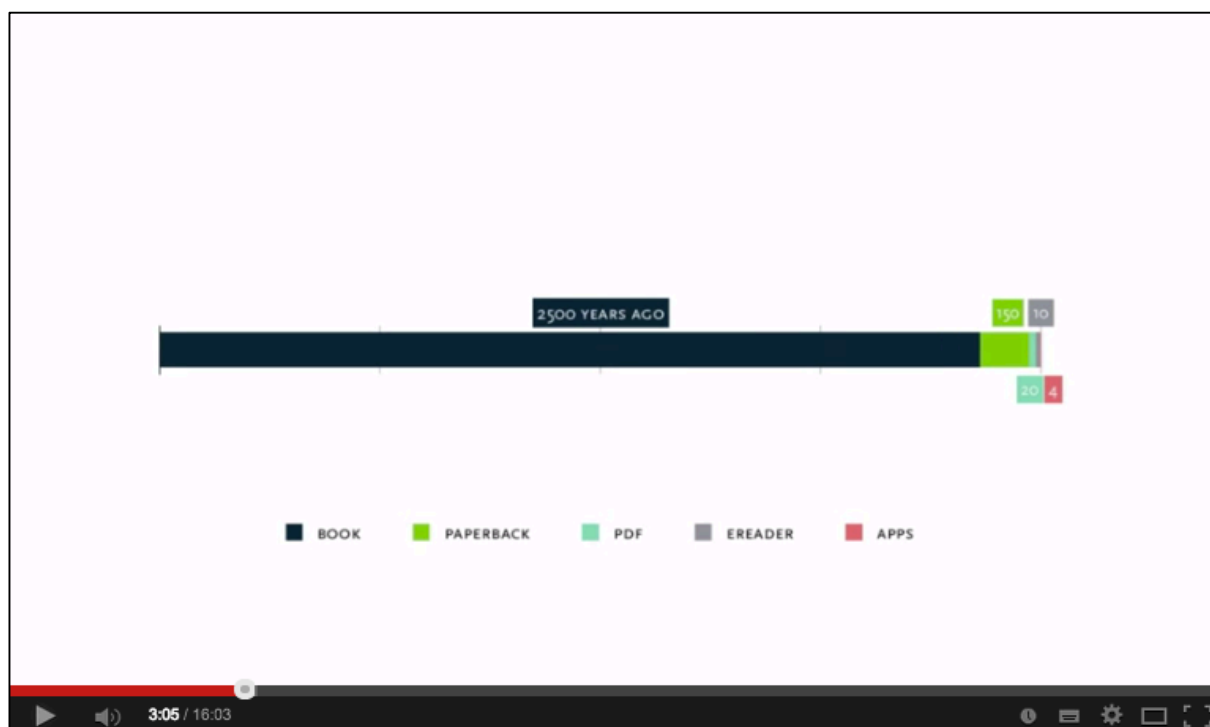


Figure 206 - L'histoire de la lecture selon Readmill⁶²¹

L'histoire de la lecture serait ainsi dominée depuis 2500 ans par un objet homogène : le « livre » (« book »). Le co-fondateur ne se réfère manifestement pas au codex, qui apparaît plus tard (1^{er} s. apr. J.-C), ni à la tablette, qu'Anne Zali (2013) considère comme la forme la plus lointaine du livre (IV^e millénaire avant notre ère) mais à un objet difficile à situer temporellement. Il aurait été suivi, il y a 150 ans, par le livre de poche (« paperback »), puis par le PDF (- 20 ans), les supports de lecture de livres (« ereader », - 10 ans) et les applications sur iPad (- 4 ans). Cette image est paradoxale puisqu'elle rend compte de matérialités successives du livre, dans lesquelles s'inscriraient donc les logiciels ou supports

⁶²⁰ Source : <http://www.mediaevolution.se/en>.

⁶²¹ Source : intervention de Henrik Berggren au *Media Evolution*, 21 août 2013, <https://www.youtube.com/watch?v=Kkz2PmPubTc>. Capture d'écran du 28/08/2014.

modernes, tout en faisant mine d'ignorer toutes celles qui les ont précédées (même si nous ne sommes pas en droit d'attendre un développement précis sur ces formes, le rouleau et le codex font partie de notre mémoire culturelle). Elles sont en effet réduites à une seule et même forme : « book ». Par conséquent, si ce graphique s'apparente à une mythologie, c'est parce qu'il n'a pas qu'une valeur informative (ou désinformative, qui l'aurait plutôt rapproché de l'idéologie) : il connote, bien plus, l'immobilisme en constituant des blocs historiques.

La seconde mythologie concerne plus spécifiquement les marginalia de lecture. Dans la plupart de ses interventions publiques, le co-fondateur de Readmill se réfère ainsi systématiquement à une image, déjà rencontrée dans la première partie de la thèse :

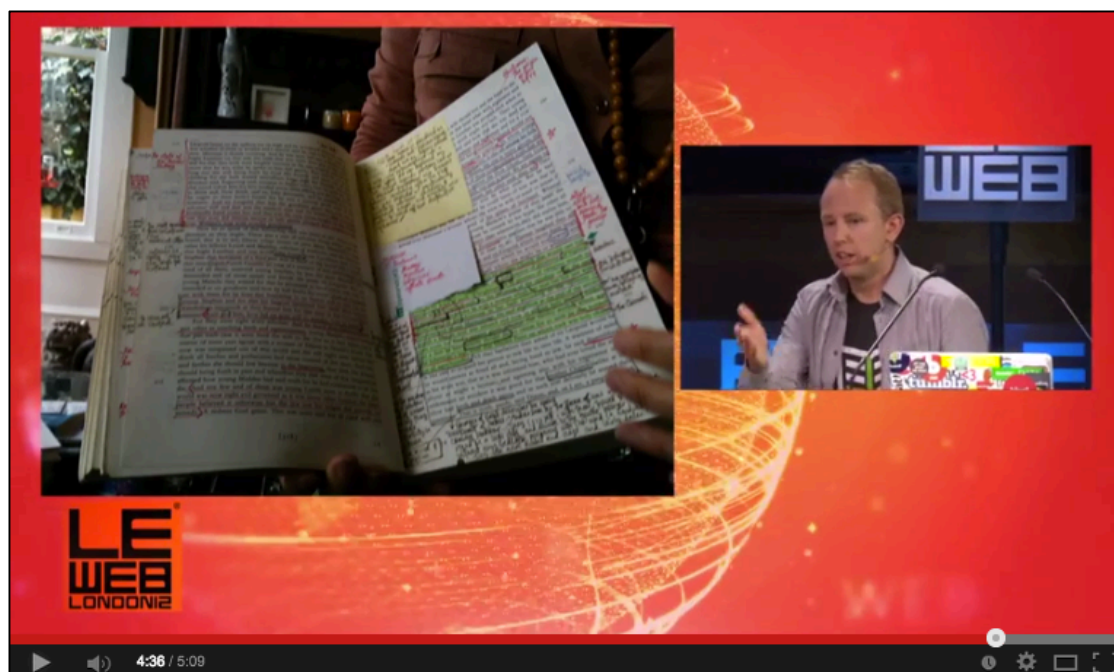


Figure 207 - Les annotations de Caterina Fake présentées à *Le Web London 2* en 2013.⁶²²

⁶²² Source : intervention de Henrik Berggren à *Le Web London 2*, 22 juin 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=qqUYTokSCmw>. Capture d'écran du 28/08/2014. *Le Web London 2* est la deuxième édition de la déclinaison anglo-saxonne de la conférence internationale *Le Web*, créée en 2004 par Loïc Le Meur et qui rassemble chaque année des « visionnaires », des entreprises, des marques et des industriels, comme l'indique le site Web. Source : <http://london.leWeb.co/> et <http://leWeb.co/>, le 30/08/2014.

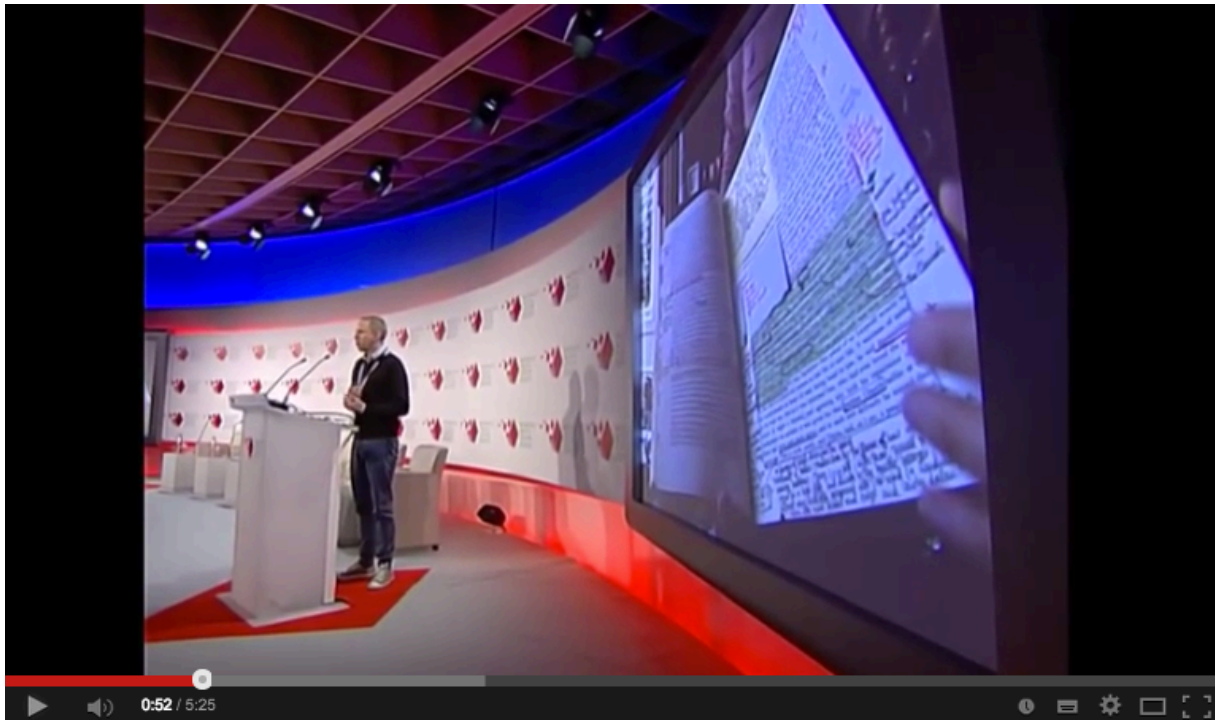


Figure 208 - Les annotations de Caterina Fake présentées en 2011 au Monaco Media Forum.⁶²³

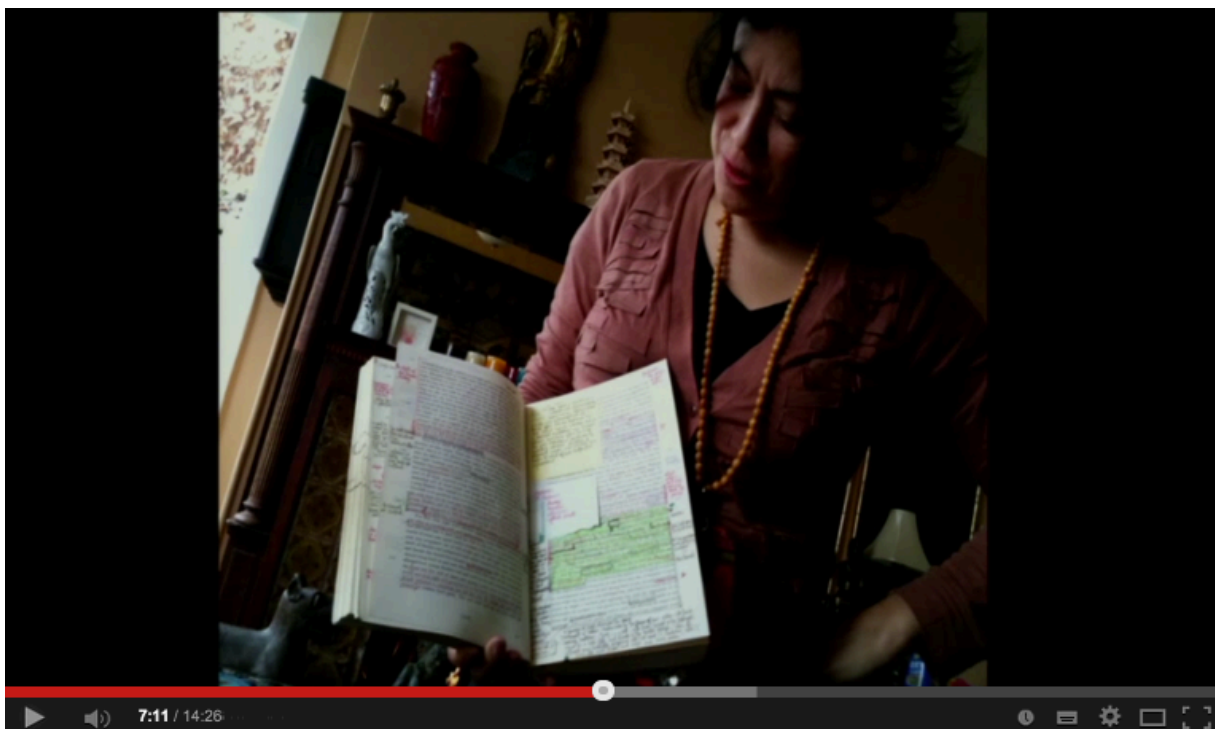


Figure 209 - Les annotations de Caterina Fake présentées à Books in Browsers 2012.⁶²⁴

⁶²³ Source : intervention de Henrik Berggren au *Monaco Media Forum 2011*, 12 novembre 2011, https://www.youtube.com/watch?v=Hpq9_rNOcow. Capture d'écran du 28/08/2014. Depuis 8 ans, le *Monaco Media Forum* rassemble des « représentants des nouveaux médias et des médias traditionnels ». Source : <https://www.facebook.com/monacomediaforum>, le 30/08/2014.

Les annotations ici présentées sont celles de Caterina Fake (voir deuxième partie), fondatrice de Flickr, qui sert de support aux argumentations de Henrik. C'est en effet après avoir vu cette page, expliquait-il en 2013 à *Le Web London 2*, qu'il décida de fonder Readmill. En 2011, le fondateur de l'entreprise précisa au *Monaco Media Forum* les raisons de cette fondation :

For those who don't know her [Caterina Fake] she founded a publishing company called *Flickr* and we met her last year and so come early she showed us this book and this was just when they were getting really really into e-books and how e-books which changed the way we discover books, the way we socialize around books the way we read books. But this was something I had never seen before and this is her computer Unisys and when she flicked through this book, every single page looked like this and I was... I was obviously amazed. All these things you see , all the scribbles and the margin, all other highlights, all that post-it notes so we called marginalia and that's what Readmill is all about. She read this book five times, spent an immense amount of time in it and but I was amazed when I saw this but she was depressed and I can't figure out why and she told us that's because she spent so much time on it but she could never share any of this with anybody. All this thing she found out, all these insights she developed reading this book can't be shared with the world. [...] And when we left she said : "well now when you leave nobody will ever see this again. This can't be shared ; it stuck inside of my copy of the book on my bookshelf, in my home". And so when we left we decided to change that.

Cet extrait est particulièrement éclairant. La co-fondateur de Readmill fait d'abord mine de rapporter tel quel le discours de Caterina Fake. Il multiplie ainsi les marqueurs d'embranchement (ou indices de personne) qui la convoquent (« she ») pour en faire la représentante légale de l'énonciation, comme en témoigne la citation où abondent les déterminants possessifs (« it stuck inside of my copy of the book on my bookshelf in my home »). Dans cette perspective, Henrik apparaît comme le bon « messenger », venu rapporter une parole. Mais il ne s'agit pas de n'importe quelle parole. Caterina Fake est en effet la fondatrice de Flickr, un site Web d'une très grande popularité, qui permet à des internautes de partager leurs photos ; elle incarne donc non seulement la réussite (la citation a par conséquent une valeur légitimante et cautionnante) mais, bien plus, l'une des figures du Web (dit) 2.0. Or, Fake, à l'avant-garde technologique, annote sur des supports imprimés et de la manière la plus stéréotypée possible

⁶²⁴ Source : intervention de Henrik Berggren à *Books in Browsers 2012*, 9 novembre 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=oyf4S5ZsHag>. Capture d'écran du 3/09/2014.

(c'est, du moins, ce dont l'image diffusée par Henrik rend compte, qui condense un grand nombre de formes possibles). Le co-fondateur de Readmill introduit cependant une métaphore, en faisant des opérations scripturales de Caterina Fake, et des pages où elles s'inscrivent, « son ordinateur central » (« computer unisys »⁶²⁵). Ces pratiques matérialiseraient ainsi un processus semblable et comparable au calcul informatique.

Une « interférence diastratique » et « diachronique » (Sarfati, 2005) permet alors à Henrik Berggren de présenter son entreprise. En effet, le terme « marginalia » introduit une rupture sémantique dans son discours, face à une audience « high tech » qui a plutôt l'habitude d'entendre parler de « nouvelles technologies », de « Web » et d'« informatique ». Le locuteur s'en rend parfaitement compte. C'est pourquoi il lie les marqueurs d'embrayage qui matérialisent l'audience (« you ») à des déictiques spatiaux (« this things ») renvoyant à l'écran où est protégée l'image de Caterina Fake. L'énumération qui suit (« scribbles », « margin », « highlights ») traduit la volonté de couvrir le spectre lexical de l'annotation, afin d'harmoniser ses représentations possibles dans une forme de ralliement : « marginalia ». C'est à partir d'elles que Henrik Berggren en vient à présenter son entreprise (« that's what Readmill is all about »), dans le prolongement énumératif (« all ») des formes matérielles de l'annotation. Autrement dit : l'entreprise se situe dans la continuité de pratiques centenaires.

Or, rapporte le locuteur, Caterina Fake était « triste » (« depressed ») à l'idée que ses annotations ne puissent pas être partagées. C'est manifestement un *petit drame* qui se joue, construit sur une disproportion entre l'émotion ressentie et la situation présentée. Le locuteur, lui, adopte une position neutre : l'adjectif, de type subjectif-évaluatif non axiologique, traduit en effet un constat sans jugement de valeur. Si le marqueur d'embrayage (« I ») pourrait matérialiser un engagement personnel, c'est ici pour mieux destituer son usager de toute interprétation possible des sentiments (« I can't figure out »). Cette petite scène se conclut sur les propos rapportés de Fake et sur la clause de Readmill. Le mode du discours utilisé (direct) prétend alors donner le « dernier mot » à la fondatrice de Flickr mais son introduction dramaturgique (« And when we left ») fait plutôt « fonction d'espace scénique pour la représentation la plus réaliste de la parole de l'autre. » (Sarfati, 2005, p. 59) La dernière

⁶²⁵ La société Unisys est en effet spécialisée dans le marché du « mainframe », soit des ordinateurs destinés aux gouvernements ou aux grandes entreprises, capables de traiter de grosses bases de données.

phrase est à ce sujet révélatrice : elle fait écho à la précédente, dans une répétition qui clôt la séquence rapportée avec la nécessité d'y apporter une solution (celle de Readmill).

Dans cet extrait, l'image de Caterina Fake devient donc mythologique : elle incarne l'impossibilité même de partager ses annotations à partir d'un livre imprimé. Elle se double ici d'une idéologie qui masque toutes les possibilités offertes (photographie d'une annotation, envoi par mail, discussions asynchrone avec des amis, etc.) pour justifier celles de Readmill.

1.2.3.2 Utopies de rupture

Les utopies de rupture sont également présentes dans les discours de Henrik Berggren. Elles consistent à présenter les outils de Readmill comme résolument différents de la concurrence :

- **esthétique de l'épuration** : Berggren marque systématiquement son originalité par rapport au Kindle ou au Kobo en invoquant la « beauté » de son logiciel et notamment son « épuration ». Dans un entretien donné à Loïc Le Meur en novembre 2011⁶²⁶, qui lui faisait remarquer que les logiciels de lecture ont tendance à distraire le lecteur, Henrik fut ainsi catégorique : « We're not fucking up the reading experience. It's all about design. Not to disturb the reader too much. [...] There is no chat. » La « distraction » éventuelle, souvent brandie contre les dispositifs de lecture (dite) numérique (comme les logiciels ou les supports) est ainsi en permanence anticipée⁶²⁷, tandis que les fonctionnalités de la concurrence sont qualifiées de « stupides »⁶²⁸. De la même manière, l'ensemble des moyens par exemple utilisés par Kobo pour motiver ses lecteurs sont rejetés par Readmill, qui considère qu'ils font fausse route⁶²⁹.

⁶²⁶ Source : entretien de Henrik Berggren avec Loïc Le Meur, 12 novembre 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=BuZ6DDwBuzg>. Capture d'écran du 30/08/2014.

⁶²⁷ En novembre 2011, lors de son passage au *Monaco Media Forum*, Henrik présenta Readmill, sans qu'aucune question ne lui fût posée, comme « a simple reading experience that doesn't disturb [...] the action of reading with Facebook chat or silly things like that. » Source : https://www.youtube.com/watch?v=Hpq9_rNOcow, le 30/08/2014.

⁶²⁸ Voir la note précédente.

⁶²⁹ « when we got started, we thought a lot about ninety-plus but we thought it in the totally wrong way, we thought about it in terms of data, in terms of you know people congratulating you for reaching a chapter or for things like that. Ninety-plus was never about gamification or statistics or rewards ». Source : *Books in Browsers 2012*, « Learning from a year of building a service for readers », 9 novembre 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=oyf4S5ZsHag>. Consultée le 30/08/2014.

- **matérialité du livre et représentations mémorielles** : dans un entretien au journal *Buchreport* en 2011⁶³⁰, Henrik Berggren considère que Readmill se distingue des autres réseaux de lecteurs (de première génération, comme Goodreads) parce que son logiciel n'est pas entravé par la matérialité du livre (« physical representation »). On trouve en effet sur ces derniers un ensemble de signes stéréotypés (comme les couvertures de livres d'Apple⁶³¹) que Readmill a en partie tenté d'éviter (ainsi, dans son application sur iPad, les couvertures sont des indices et non pas des icônes) et qu'il a fini par évincer en 2014 (alors qu'en 2011, les icônes étaient présentes⁶³²).
- **simplicité de lecture et facilitation des interactions** : les architextes ne sont pas présentés comme des outils d'automatisation mais comme le moyen de faciliter la vie des utilisateurs (« we make it easier to [share] inside the book »⁶³³). Le « rêve » de Readmill (« our dream ») consiste alors à rendre « les lecteurs plus heureux » (« Our dream is to have authors experiencing, more happy readers and more book sales »⁶³⁴) et l'activité de lecture « plus fun et participative » (« Readmill makes it more fun and engaging to read since you can share progress, highlights and thoughts with friends. »⁶³⁵) Cette ambition nécessite cependant que les contraintes matérielles et logicielles soient contournées. C'est pourquoi Henrik Berggren fait généralement la promotion de son « cloud »⁶³⁶ et de son bouton « send to Readmill » qui permet à un

⁶³⁰ Entretien de Henrik Berggren avec *Buchreport*, « Welche Ziele hat Readmill », 24 novembre 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=1qrSw47BKno>, le 30/8/2014.

⁶³¹ « We didn't copy any of the stuff has done for example with fake's reading books shelf » précisait Henrik Berggren lors de l'édition 2011 de *Le Web London 2*. Source : <https://www.youtube.com/watch?v=qqUYTokSCmw>, le 30/08/2014.

⁶³² Voir la deuxième partie sur les imaginaires de la culture lettrée.

⁶³³ Entretien de Henrik Berggren avec *Buchreport*, « Welche Ziele hat Readmill », 24 novembre 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=1qrSw47BKno>, le 30/8/2014.

⁶³⁴ « Readmill Makes Reading Your Digital Books a Social Experience », blog de Laura Lee Walker, 4 avril 2012, <http://lauraleewalker.com/2012/04/04/readmill-makes-reading-your-digital-books-a-social-experience/>. Source consultée le 30/08/2014.

⁶³⁵ « Meet Henrik Berggren, Founder & CEO of Readmill », 23 août 2013, <http://www.arcticstartup.com/2012/08/23/meet-henrik-berggren-founder-ceo-of-readmill>. Source consultée le 30/08/2014.

⁶³⁶ Par exemple lors du *Le Web London 2* en 2011. Source : <https://www.youtube.com/watch?v=qqUYTokSCmw>.

lecteur d'envoyer automatiquement, par l'activation de ce signe passeur, un fichier acheté sur une librairie vers son logiciel d'annotation. Dès lors, toutes ces librairies sur le Web apparaissent comme des contraintes pour le lecteur que Readmill libère⁶³⁷.

- **le partage des « données »** : la rupture se situe aussi au niveau du partage des « données ». Readmill explique ainsi au journal allemand *Buchreport* que contrairement à Amazon, l'entreprise partage les « données » sur les utilisateurs (la transformation des traces en indications économétriques : temps de lecture, etc. ; les « données » sont donc plutôt des « obtenues »⁶³⁸) afin d'aider les éditeurs à mieux comprendre leurs comportements et à prendre les bonnes décisions. Readmill se présente dès lors sous le slogan suivant : « crunching your reading data »⁶³⁹.

Le passage de l'utopie de rupture à l'utopie-projet s'est fait, dans le cas de Readmill, par le recrutement progressif de designers, Webmaster, développeurs, community manager et spécialistes du marketing⁶⁴⁰, qui furent par exemple chargés de faire la promotion du bouton « send to Readmill » auprès des librairies en ligne. Le logiciel de l'entreprise est donc devenu un « objet-frontière », aussi bien à l'intérieur de l'entreprise que dans ses modalités de présentation, aussi bien pour des éditeurs que pour des ingénieurs ou des commerciaux.

1.2.3.3 Entre utopie et idéologie

Ces ruptures sont cependant contrebalancées par la dialectique idéologie-utopie qui, rappelons-le, tire l'imaginaire des concepteurs entre la préservation de l'ordre et son

⁶³⁷ Lors de l'édition 2012 de la conférence internationale *Books in Browser*, qui réunit des acteurs importants militant pour des rapprochements plus importants entre le livre numérique et le Web, Henrik Berggren décrit l'acte d'achat sur les librairies en ligne comme incroyablement contraignant pour les lecteurs. De nombreuses étapes sont en effet parfois nécessaires, de l'achat à la lecture. Source : Henrik Berggren, « Learning from a year of building a service for reader », *Books in Browsers 2012*, <https://www.youtube.com/watch?v=oyf4S5ZsHag>. Source consultée le 30/08/2014. Consultée le 30/08/2014. Il faut cependant reconnaître qu'Amazon facilite également la circulation des fichiers, comme le note par ailleurs Henrik Berggren.

⁶³⁸ Voir Latour (2011).

⁶³⁹ C'est en effet la manière dont le co-fondateur de Readmill présentait son entreprise à Loïc Le Meur en novembre 2011. Source : <https://www.youtube.com/watch?v=BuZ6DDwBuzg>, le 30/08/2014.

⁶⁴⁰ Marisa et Sane furent par exemple recrutés en 2012 (<http://blog.readmill.com/post/35126733910/meet-marisa>) et 2014 (<http://blog.readmill.com/post/72776665915/meet-sane-the-newest-member-of-our-team>). Source consultée le 30/08/2014. La première s'occupait d'étendre la liste des partenaires du bouton « send to Readmill » et de l'API de l'entreprise ; le second avait pour fonction d'assurer au logiciel une plus forte visibilité dans la presse.

bouleversement. Ainsi, dans l'entretien qu'il accorda en 2011 à un journal (*Buchreport*), Henrik Berggren précisa ce qu'il entendait par « social reading » (« lecture sociale ») :

sharing what we call marginalia, kind of scribbles and notes in the margins inside a book. It has existed hundreds of years at least here in Europe and we're just digitizing it and make it available on the Web for everyone and make it easier to come to discover new books through that data that always been there. [...] we are just recreating this experience for electronic books⁶⁴¹.

La prudence et la minoration de Henrik Berggren quant aux transformations que génèrerait Readmill peuvent se comprendre à partir de la situation d'énonciation. Il s'adresse en effet à des professionnels du livre (*Buchreport* est l'équivalent allemand de *Livres Hebdo*) qu'il s'agit de rassurer en créant une continuité et en mobilisant un discours sur la transparence technologique. Ainsi, Readmill ne ferait que « transposer » une vieille tradition scripturale. Le préfixe « re » (« re-creating ») minore par ailleurs sa propre action en la situation dans le prolongement de pratiques clairement identifiées par le déictique (« this »). Cela dit, ces pratiques, à la fin de la réponse, ne sont plus que des « expériences ». En dépit des mutations historiques, donc, il existerait une continuité, voire une certaine homogénéité des pratiques qui justifierait le passage d'un espace médiatique, ou d'un support d'écriture, à un autre.

1.2.3.4 Idéologie-légitimante et idéologie-mobilisatrice

Le projet de Readmill se trouve donc doublement justifié : d'une part l'entreprise n'altérerait pas les pratiques d'annotation mais, bien plus, elle les accueillerait dans un espace favorable à leur épanouissement. Ce dernier point, qu'illustre le cas de Caterina Fake, est corrélé à un argument sur lequel s'appuie souvent Henrik Berggren dans ses interventions publiques :

If you talk to people about reading, a lot of people are saying to me "you know I wish I had more time to read but the problem is time. It's not something you have, right ? You make time for things in your life that is important and I think that's an important key to understand for the future of reading."⁶⁴²

La fabrication (ou l'amélioration progressive) du logiciel de Readmill s'est en effet faite à partir de ce type d'informations, que Henrik Berggren obtient de sources plus ou moins

⁶⁴¹ « Welche Ziele hat Readmill ? », <https://www.youtube.com/watch?v=1qrSw47BK0>, 24 novembre 2011. Source consultée le 20/08/2014.

⁶⁴² Henrik Berggren, « Learning from a year of building a service for reader », *Books in Browsers 2012*, <https://www.youtube.com/watch?v=oyf4S5ZsHag>. Source consultée le 30/08/2014.

précises (les références des graphiques ne sont jamais données) ou, dans ce cas, de son expérience personnelle. Or, ce sont précisément ces paramètres qui déterminèrent l'intégration d'indications temporelles dans son application (de type : « temps passé à lire ce livre », « temps restant compte tenu de votre vitesse de lecture », etc.). C'est la raison pour laquelle l'équipe de Readmill exclut tout autre dispositif d'aide à la lecture (statistiques, « gamification », etc.). On a donc affaire à une idéologie-légitimante qui se rigidifie au point de mettre de côté toute autre solution, de manière à répondre à un « problème » fictif ou, du moins, construit à partir de données lacunaires et plutôt difficiles à généraliser ainsi.

La stratégie de dissémination des contenus (ou « lectures indicielles » ; voir la deuxième partie) est précisément née de ce constat empirique qu'on trouve développé ailleurs :

I'm gonna finish up with the quote or a tweet actually from Evan Williams [...] he said : « think about this : over the next ten years you can only read sixty books, so choose very carefully. »⁶⁴³

I remember this tweet – but I always come back to – by Evan Williams, the co-founder of Twitter, when he tweeted and said : “you can read only 60 books in the next 10 years so you have to choose carefully.” [...] We have stopped publishing on the rise and we have like an abundance of content and it becomes more and more relevant to actually find out you know which other books that you're supposed to read.⁶⁴⁴

Les constats de Berggren relèvent d'un arrière-plan doxique ou d'un stéréotype contemporain d'après lequel nous serions « submergés » par une « surcharge d'informations »⁶⁴⁵ et des contenus toujours plus nombreux. Dans cette perspective, les passages surlignés (« highlights ») apparaissent comme les moyens d'éclairer l'internaute, en lui donnant à lire rapidement des indices d'un livre pour lui permettre de faire un choix. Autrement dit : les annotations deviennent des « petites formes » de recommandation⁶⁴⁶ ou, comme on l'a vu, le

⁶⁴³ Henrik Berggren, intervention lors de l'édition 2011 du *Monaco Media Forum*, https://www.youtube.com/watch?v=Hpq9_rNOcow. Source consultée le 30/08/2014.

⁶⁴⁴ « Welche Ziele hat Readmill ? », *Buchreport*, novembre 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=1qrSw47BK0>. Source consultée le 30/08/2014.

⁶⁴⁵ Voir Ann Blair (2011) sur ce sujet pour la période moderne (XV^e-XVIII^e siècle).

⁶⁴⁶ « There are thousands of highlights created everyday, each one serving as a mini recommendation from one person to another » expliquait Henrik Berggren au journal *Publishing Perspectives* le 13 février 2013. Source :

moyen de rapatrier des clients et de les fidéliser potentiellement grâce au régime de l'alerte (Boullier). Dès lors, Readmill mobilisa ses utilisateurs et les audiences de ses interventions, autour du partage, postulé comme naturel en 2012 au *FuturBook Even de Londres* et dans un entretien au journal *Teleread*⁶⁴⁷, après le lancement de l'entreprise l'année précédente :

[Readmill] is based on a very simple notion that you don't only want to share your actually reading specific book but also kind of your favorite highlights from that book. When you see something in a book that you really like you can just underline that passage [Henrik mime le geste du surlignement] and share with friends and add a comment to it and have other people you know react, like it, share it and also bring the author to that discussion.⁶⁴⁸

Sharing is a natural habit for us humans. Telling friends and peers about experiences we've had, good or bad, is a part of our lives. And since reading a book is quite a commitment, you want to be able to choose the right ones. We can help you with that. Apart from that, we make knowledge and information, that previously was hidden, more visible.⁶⁴⁹

Dans le premier extrait, l'assertion de Berggren repose sur un présupposé (« a very simple notion ») selon lequel le partage (« share ») serait consubstantiel à l'activité de lecture. Le travail de naturalisation opère ici par prolongation des étapes pour annoter un texte. Dans *La Seconde main*, Compagnon (1979) parle en effet de « sollicitation » pour qualifier ce moment où « je tombe en arrêt devant telle phrase plutôt que telle autre » pour la surligner. Il s'agit, plus précisément, d'un « petit coup de foudre parfaitement arbitraire, tout à fait contingent et arbitraire. » (p. 24) Or, on a vu que le récit malheureux de Caterina Fake servait à construire une image déceptive de cette étape. Elle se situe ici dans le prolongement d'actions dont les

<http://publishingperspectives.com/2013/02/big-in-berlin-social-reading-startups-readmill-and-dotdotdot/>, le 30/8/2013.

⁶⁴⁷ *Teleread* fait partie des journaux (ou relais de représentations) qui seront analysés dans le dernier chapitre. C'est un journal américain, qui suit depuis des années l'actualité du livre (dit) numérique.

⁶⁴⁸ Entretien de Henrik Berggren avec un auteur du blog GoodeReader (spécialisé dans la lecture (dite) numérique) lors du *FutureBook Event 2012 de Londres*, 4 décembre 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=vZlbGoAZ1eY>. Source consultée le 3/9/2014. Comme toutes les rencontres présentées jusque-là, le *FutureBook Event de Londres* réunit des acteurs très différents chargés de réfléchir à l'avenir du livre. Il est organisé par TheBookSeller, l'équivalent de LivresHebdo en Angleterre.

⁶⁴⁹ « A conversation with Readmill founder Henrik Berggren », 29 août 2012, <http://www.teleread.com/ebooks/a-conversation-with-readmill-founder-henrik-berggren/>. Source consultée le 3/09/2014.

gestes d'exécution sont minorés (« you can just »), rendus transparents et énumérés à partir d'une conjonction (« and ») qui les juxtapose comme si elles faisaient partie du même projet.

Le deuxième extrait postule, bien plus, que le partage est la condition de l'humanité. La lecture se situe donc dans une situation d'hyponymie : elle est incluse dans le champ des « habitudes ordinaires » (« natural habit ») des humains (« humans »). Berggren procède alors par présuppositions (« you want to be able to choose the right ones ») pour introduire son entreprise et justifier le recours à son offre logicielle (« We can help you with that »).

1.2.4 Sol Rosenberg : « Margins [...] are another marketing channel »

Avec l'entreprise Copia, le « partage » n'est pas une condition naturelle de la lecture : c'est, au contraire, le moyen par lequel elle pourrait être vivifiée. Le 17 février 2011, Sol Rosenberg intervint ainsi lors de l'édition 2011 de *Tools of Change* pour présenter l'entreprise dans laquelle il travaille en tant que responsable de l'acquisition et de la promotion des contenus éditoriaux. Il commença par projeter une vidéo promotionnelle de Copia, qui mettait en scène un intellectuel lisant à partir de supports numériques tout en écoutant du classique :



Figure 210 - Vidéo promotionnelle n°1 de Copia lors de *Tools of Change* 2011⁶⁵⁰

⁶⁵⁰ Source : intervention de Sol Rosenberg lors de *Tools of Change* 2011, 17 février 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=HoEexVaYJKs>. Capture d'écran du 3/09/2014.

Copia ne s'adressait cependant pas aux intellectuels, mais à un public relativement large. Le personnage est explicitement clair à ce sujet : « Copia is not only for intellectual like me ; it's for everyone ». Dès lors, le décorum mobilisé apparaît comme un ensemble de signes stéréotypés (la musique entendue est celle de *Carmen*, qui fait partie de notre mémoire collective et que nous pouvons à peu près tous identifier, ou du moins chanter) dont la fonction principale est de montrer que des pratiques lettrées sont « transposables ». Ainsi, la pipe, le costume, la bibliothèque et le mobilier, qui connotent la culture bourgeoise fin XIX^{ème}, sont vite associés à une série d'icônes typiques et propres à la culture numérique :

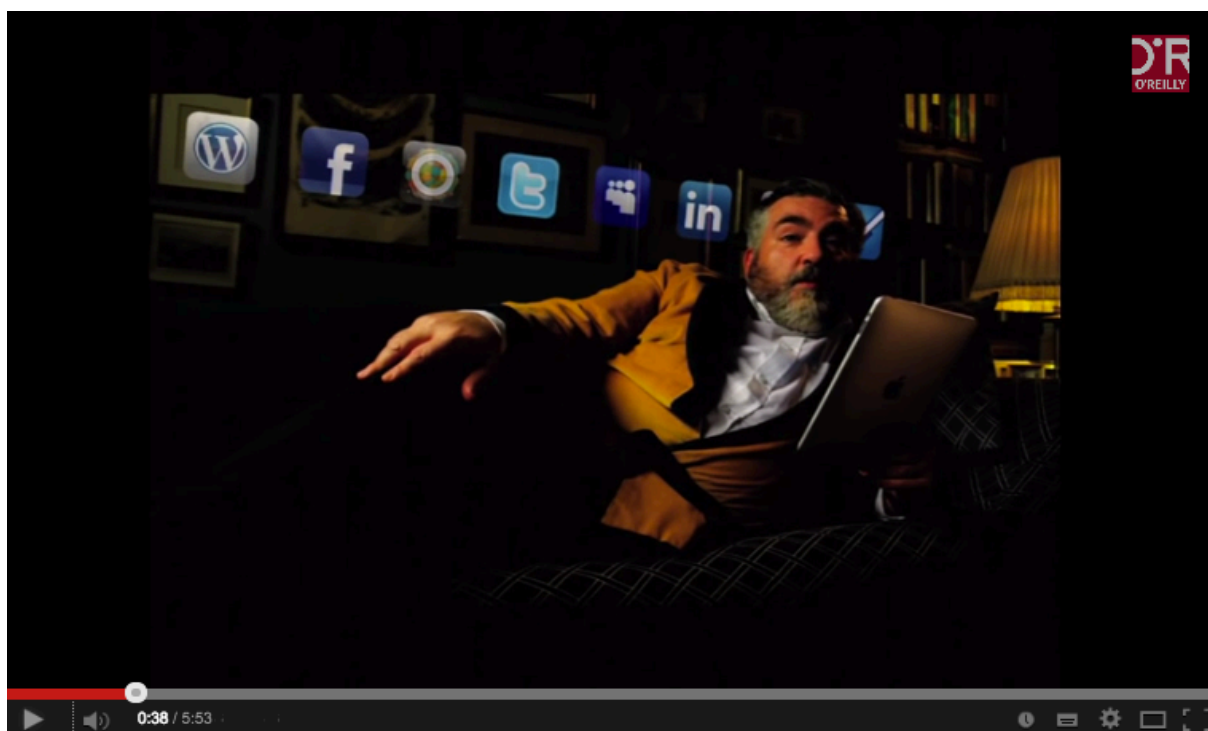


Figure 211 - Vidéo promotionnelle n°2 de Copia lors de *Tools of Change* 2011⁶⁵¹

La promotion de Copia se fait donc à partir de la dialectique de l'idéologie (stabilité) et de l'utopie (changement), quoique l'utopie se fait sans heurt (« naturellement »). Suit alors l'intervention de Sol Rosenberg dont j'extraie ci-dessous un passage spécifique :

While I'm consuming I'm not a solitary reading experience but I can share notes and annotations in the margins and I can have a conversation in the margins. I can see like in a study group who you know who took this course last semester or what business leaders commented on this book or what John Steward has to say about Sarah Palin's book or all kinds of

⁶⁵¹ Source : intervention de Sol Rosenberg lors de *Tools of Change* 2011, 17 février 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=HoEexVaYJKs>. Capture d'écran du 3/09/2014.

interesting ideas and it's totally new way for publishers to reimagine and to refresh all the content that is coming up. So that's the idea that we're reinventing.

Une idéologie-masque est à l'œuvre. En effet, Sol Rosenberg justifie les « solutions » de Copia en faisant de la lecture sur support imprimé une « expérience » essentiellement solitaire à laquelle il faudrait remédier ; elle se trouve donc axiologisée, c'est-à-dire chargée d'une valeur péjorative. À l'inverse, les exemples de réalités divergentes sont multipliés pour légitimer la technologie de Copia, qui se voit donc mobilisée dans plusieurs contextes (éducatif, économique, politique). Elle offrirait enfin aux éditeurs les moyens de mettre à jour leurs contenus (« new way for publishers to reimagine and to refresh all the content »).

Le discours de Sol Rosenberg lors de l'édition 2013 de Tools of Change précise ce dernier point. Le titre de son intervention (« Improving your margins »⁶⁵², jeu de mots entre la « marge » matérielle et la « marge » bénéficiaire) s'adresse tout d'abord clairement aux éditeurs, qui sont invités à faire des « marges » de leurs livres informatisés des outils promotionnels, en partenariat avec Copia. Le salarié de l'entreprise inscrit en effet ce dispositif matériel dans la panoplie des moyens déjà disponibles pour faire du marketing :

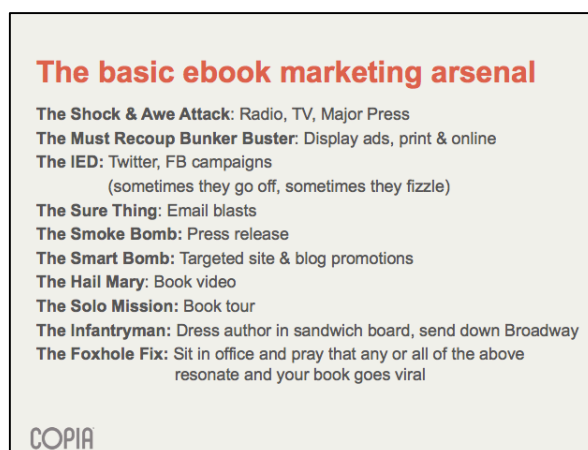


Figure 212 – « The basic ebook marketing arsenal » selon Sol Rosenberg de Copia⁶⁵³

⁶⁵² Sol Rosenberg et Seth Kaufman, « Improving your margins », *Tools of Change 2013*, <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28508>. Le PDF de présentation est disponible à cette adresse : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28508>.

⁶⁵³ *Ibid.*, capture d'écran du 3/09/2014.

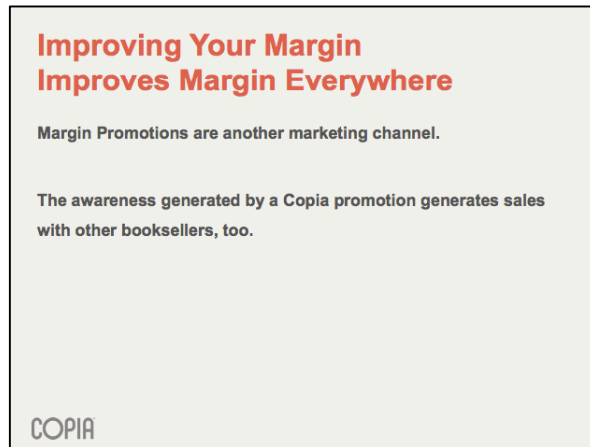


Figure 213 – « Margins Promotions are another marketing channel » selon Sol Rosenberg de Copia⁶⁵⁴

Or, les « marges » offriraient des possibilités inédites :



Figure 214 - "How to use your marking to create added value."⁶⁵⁵

L'idéologie-masque devient ainsi une idéologie qui mobilise les éditeurs. Sol Rosenberg commence par fournir une vue synoptique de leurs pratiques (Figure 212). Chaque opération marketing se voit ainsi substantivée et intégrée à une liste, structurée par le retour périodique de l'article (« The »), qui fonctionne de manière ironique et humoristique. Ces opérations sont en effet introduites par des métaphores empruntées aux domaines religieux (« The Hail Mary ») et militaire, qui créent un effet de comique en les matérialisant visuellement au moyen de gestes implicites (la prière, « pray ») et d'actions incongrues (l'auteur transformé

⁶⁵⁴ *Idem.*

⁶⁵⁵ *Idem.*

en « homme-sandwich » pour faire la promotion de son livre sur Broadway). Elles renvoient, semble-t-il, à des « façons de faire » propres aux éditeurs censés se reconnaître dans des situations souvent vécues (c'est pourquoi elles peuvent précisément faire l'objet d'une catégorisation), en partie imparfaites et relevant de l'incantation ou de l'intuition.

Face à ce constat, Rol Rosenberg propose des opérations plus ciblées⁶⁵⁶ et la création d'une « valeur ajoutée » (« added value ») qui consiste essentiellement à créer de « nouveaux » contenus éditoriaux. Sa stratégie consiste plus précisément à inscrire le livre dans un cycle de vie plus long, qui exploiterait la valeur énonciative d'une annotation, notamment celle des auteurs (de nouveau sacralisé ; Figure ci-dessous) et celles des « experts » (ainsi, « *Pride and Prejudice* » de Jane Austen est téléchargeable gratuitement et annoté par un professeur⁶⁵⁷).

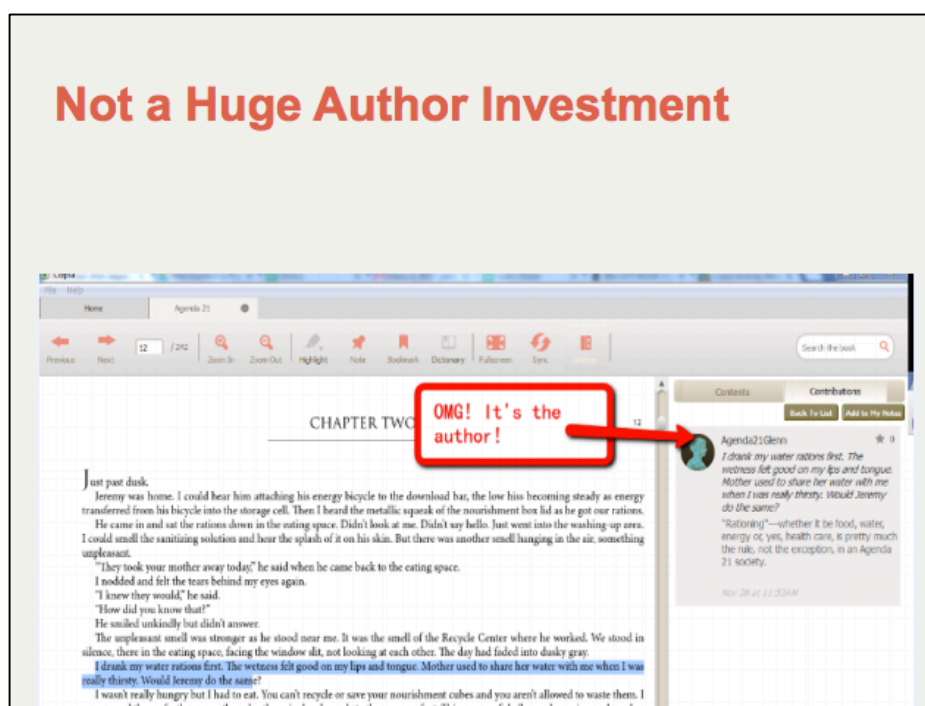


Figure 215 - La sacralisation des annotations de l'auteur dans Copia.⁶⁵⁸

⁶⁵⁶ Lors du *Digital Book World 2012* (une conférence américaine comparable à *Tools of Change*) Sol Rosenberg précisa en effet que ces « outils » seraient adaptés à chaque « marché » (éducation, par exemple). Source : « How Will Social Media Affect the eBook ? », 25 janvier 2012, http://socialtimes.com/how-will-social-media-affect-the-ebook_b88288, le 3/09/2014.

⁶⁵⁷ Source : <http://www.thecopia.com/catalog/details.html?catId=8999666>, le 3/9/2014.

⁶⁵⁸ Sol Rosenberg et Seth Kaufman, « Improving your margins », *Tools of Change 2013*, <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28508>. PDF de présentation est disponible à cette adresse : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28508>. Capture d'écran le 3/9/2014.

La dernière image (ci-dessus) est particulièrement frappante. Le cadre, qui « pointe » vers le profil d'un auteur, a en effet une valeur déictique (il montre) et emphatique (bordure redoublée en rouge), voire infantilisante, qui doit faire la démonstration du tour de force réussi par Copia (amener des auteurs à participer). Autrement dit : les éditeurs sont amenés à reconnaître la valeur du dispositif proposé, alors que les moyens traditionnels sous-exploiteraient l'intelligence et la valeur des auteurs (réduits à la ridiculisation sociale). L'idéologie-masque et l'idéologie-mobilisation se doublent ainsi d'une utopie de rupture.

1.2.5 Michael Tamblyn et Michael Serbinis : « Twas The Night Before iTablet »

1.2.5.1 Sources informationnelles

Michael Tamblyn et Michael Serbinis de Kobo sont sans doute ceux qui sont le plus proches des imaginaires de Copia. Le blog du premier, tout d'abord, tenu de 2003 à 2011, témoigne bien d'utopies de rupture, d'idéologies-légitimantes et d'idéologies-mobilisatrices. Plus fondamentalement – et ce sera précieux pour le chapitre 2 –, Serbinis révèle les sources à partir desquelles ses représentations ont émergé. Ainsi, il écrit sur son blog le 23 mai 2003 :

I just came back from the inaugural SNS Future in Review conference where I got to meet some great thinkers, and discuss the future of technology. [...] Sounds disruptive to me, risky but disruptive. And that's what this blog will be about.⁶⁵⁹

Six ans avant le lancement de Kobo, Serbinis assiste donc à une conférence sur le « futur des « technologies » (comme il en existe des dizaines) où se retrouvent, encore une fois, des acteurs de milieux très différents, qui viennent partager leurs « idées ». Le futur directeur de Kobo fait alors de son blog son « carnet » de notes personnelles, ouvert au public, où il entend partager ses propres idées, en rupture avec ce qui se fait. Autrement dit : Serbinis souhaite, à son tour, faire partie des « grands penseurs ». Deux ans plus tard, il théorise en effet ce qu'on trouvera dès 2011 dans « Reading Life » (la page « statistiques » déjà rencontrée dans l'application Kobo sur iPad), soit l'encouragement à la participation par la popularité à partir d'une présupposition doxique, naturalisée et naturalisante des comportements humains :

⁶⁵⁹ Michael Serbinis, « Future In review », 23 mai 2003, <http://serbinis.blogspot.ca/2003/05/future-in-review.html>. Source consultée le 15/02/2014.

The idea of using reputation, and establishing personal priority on an ongoing real-time basis, as a screen for content isn't new, but it is only now evolving into applications that we humans find useful on a daily basis.⁶⁶⁰

1.2.5.2 *Utopie de rupture et idéologie-mobilisatrice*

La même année, on constate une adoption des discours sur la « surcharge d'informations » à laquelle Serbinis pense avoir trouvé une solution⁶⁶¹ dans le « communautaire » (je reviendrai dans le chapitre 2 sur d'autres moments, qui rendent visible une convergence médiatique entre le jeu vidéo, la musique et le livre, de laquelle a émergé le modèle analytique de Kobo). Mais l'utopie de rupture et l'idéologie-mobilisation ne s'expriment pas mieux que dans une « ode », que Michael Serbinis publia le 26 janvier 2010 pour célébrer la sortie de l'iPad :

Twass The Night Before iTablet
Twass the night before iTablet, when all through the publishing house
Not an executive was sleeping, they reached for their mouse
[...]
As CEO I raced to prepare for the iTablet,
Miss this opportunity and from the Board I will have it,
So I whistled and shouted and called them by name:
“Hey developers, marketers, biz dev, get on your game!”
Random House, Harper, Simon & Schuster,
Now's the time to voice all the power you can muster;
eBooks are here! eBooks for all!
Choose Kobo dear friends, we're having a ball;
Like a kid Christmas morning I can't wait for iTablet,
I know for our industry it will be great;
But Apple you must, keep the platform open,
For with iPhone we know the consumer has spoken;
The more apps the more fun, and more units sold,

⁶⁶⁰ Michael Serbinis, « Mobile Data », 13 mars 2005, <http://serbinis.blogspot.ca/2005/03/mobile-data.html>. Source consultée le 15/02/2014.

⁶⁶¹ « In the days of information overload, I believe we are all going to start caring a lot more about the quality of the content we receive on our terminal / device of choice. In particular, I believe the screens of Preference, Priority and Reputation are a good start to filter all the noise we get on a daily basis. [...] With communities of reviewers constantly reviewing the content on popular sites like Ebay, Amazon and others... ». Source : Michael Serbinis, « Information Overload », 15 mars 2005, <http://serbinis.blogspot.fr/2005/03/information-overload.html>. Source consultée le 15/02/2014.

Lock it down and you'll leave users out in the cold;
Sleep well technophiles, tomorrow we'll see.
A "new creation" our friends will envy.⁶⁶²

Ce texte synthétise d'abord les positions qui s'exprimaient en 2010 à l'annonce de la sortie de l'iPad, lors de laquelle s'opposèrent classiquement⁶⁶³ les technophiles (la tablette était alors comparée aux tables de la Loi, d'où l'allusion religieuse de Serbinis) et les technophobes. Il contient aussi une injonction adressée à l'édition, appelée à saisir cette « opportunité » historique. Mais, la sortie de l'iPad est surtout l'occasion pour Serbinis de rappeler le positionnement de son entreprise (lire sur n'importe quel support), malgré les restrictions d'Apple, et de mobiliser une équipe constituée de développeurs et de spécialistes du marketing. Utopie de rupture et idéologie-mobilisante constituent donc son imaginaire.

1.2.5.3 Utopie de rupture et dynamique informationnelle

Michael Tamblyn fut en partie chargé des orientations fixées par Serbinis ; il en assura du moins la promotion dans les grandes foires internationales sur le livre numérique. Lors de la *Digital Conference de la Foire de Londres en 2011*, par exemple, il révélait⁶⁶⁴ ainsi que, dans un « marché » soumis à des bouleversements récurrents, l'analyse statistique se faisait quotidiennement, en vertu de stratégies constamment renouvelées⁶⁶⁵. L'un des objectifs de Kobo est en effet de « capturer » le plus longtemps ses utilisateurs qui alimenteront par la suite les banques de données (temps de lecture, élément qui a attiré leur attention, genres lus, etc.) et les suggestions de contenus (livres qui demandent le même temps de lecture, etc.). D'où le recours à la « gamification » et à certains « pièges » entourant des gestes spécifiques, comme on l'a déjà vu. En effet, d'après les analyses de Kobo menées la même année, activer

⁶⁶² Michael Serbinis, « Twas The Night Before iTablet », 26 janvier 2010, <http://serbinis.blogspot.fr/2010/01/twas-night-before-itabket.html>. Source consultée le 10/2/2014.

⁶⁶³ Les premières pages du livre de référence de Simondon (réédité en 2012) sont précisément consacrées au dépassement de cette opposition que Ellul aurait contribué à cristalliser (Vial, 2013). Patrick Chastenet relativise cependant cette image rapide d'Ellul (technophobe) dans une entrevue accordée aux « Nouveaux chemins de la connaissance » sur France Culture : <http://www.franceculture.fr/emission-les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance-actualite-philosophique-jacques-ellul-2014-04-18>. Source consultée le 30/8/2014.

⁶⁶⁴ Michael Tamblyn, « How Consumers Shop for Digital », *Digital Conference de la Foire de Londres 2011*, 12 mai 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=u8BV-N4WMjc>. Source consultée le 30/08/2014.

⁶⁶⁵ La publication en octobre 2014 d'un « livre blanc » par Kobo sur le sujet lors de la *Foire de Francfort 2014* en témoigne : http://cafe.kobo.com/_ir/159/20149/Publishing%20in%20the%20Era%20of%20Big%20Data%20-%20Kobo%20Whitepaper%20Fall%202014.pdf.

Facebook dans l'application assure un temps de navigation/lecture de 33 % plus long. C'est pourquoi une récompense et une attention sont accordées à cette activation dans le logiciel.

On voit ainsi que les utopies de rupture naissent d'une dynamique informationnelle, alimentée par des stéréotypes ou des méthodes statistiques plus ou moins scientifiques et réinvestie dans les discours de présentation publique voire dans la matérialité des interfaces de lecture.

1.2.6 Jeff Bezos

1.2.6.1 Idéologie-masque

À suivre les (premiers) discours de Jeff Bezos, fondateur de l'entreprise d'Amazon, on comprend mieux pourquoi Henrik Berggren de Readmill a cherché à s'en éloigner en écartant (partiellement) les effets mimétiques (les couvertures de livres ou les pages « qui se tournent », par exemple). En 2008, en effet, après la sortie du Kindle, Bezos donna une conférence où la filiation avec l'histoire des dispositifs matériels était clairement assumée :

It's very hard to make an electronic device that has the very elegant feature the physical books have. Physical books are in roughly the same form that they have been for five hundred years. Gutenberg if reincarnated today would more or less recognize a physical book and clearly know what to do with it. He'd be astonished by modern printing technology, to be sure, but the book itself he would recognize that artifact and probably I suspect be quite pleased that had lasted five hundred years. And anything that last five hundred years is not easily improved upon and yet that is the goal that we've set for yourselves. So the first step in improving upon something is to try to capture the essentialness of the thing : why has it been so loved and so useful for so many centuries. And I do think it's that ability to disappearing get out of the way.⁶⁶⁶

L'argumentation de Jeff Bezos repose sur une idéologie-masque qui minore la diversité des formes matérielles du livre depuis 500 ans. Gutenberg apparaît ainsi comme la figure tutélaire et le garant de cette mémoire, appelé à se faire le témoin de l'absence d'évolutions significatives depuis l'avènement de l'imprimerie. La pérennité du livre (tel que le conçoit ici Jeff Bezos) amène donc le fondateur d'Amazon à l'essentialiser (« the essentialness of the thing »), en se focalisant sur ses usages plutôt que sur sa matérialité, comme si l'une ne

⁶⁶⁶ Jeff Bezos, conférence de presse, 2008, <https://www.youtube.com/watch?v=kTM4pDdvqrU>. Source consultée le 4/09/2014.

dépendait pas de l'autre. Dès lors, ses fonctions deviennent transposables⁶⁶⁷ et seule la question de l'identité et de l'identification de ces fonctions a de l'importance.

1.2.6.2 Utopie de rupture

C'est vrai des marginalia produites à partir d'un Kindle, dont Bezos fait la promotion :

You can make margin notes, underlined things on the Kindle and right margin notes. The key thing is that this margin notes are stored on the server side in the cloud. You know the problem with margin notes in a physical book is that the retrieval isn't easy. I make margin notes, most of my marginal notes are underlining, exclamation point [il mime les gestes d'écriture], a few words here and there but I can rarely go back and find a particular margin note. With Kindle margin notes, because they're stored on the server side, you can never lose them. You can search for your margin notes if you remember a keyword in the text that is related to the margin notes you can search on that to find things.⁶⁶⁸

Une seconde idéologie-masque est ici perceptible : Bezos n'envisage pas, par exemple, qu'un index ait pu être construit par un annotateur, à partir duquel ses annotations auraient pu être retrouvées. La valorisation de la technologie du Kindle se fait ainsi par la mise en scène des défaillances supposées des pratiques liées aux supports imprimés. L'idéologie-masque devient alors utopie de rupture avec ces derniers. Deux modèles s'opposent alors : la linéarité supposée des marginalia produites à partir d'un livre imprimé ; la tabularité grâce au Kindle.

En 2012, ces comparaisons historiques et ces considérations prospectives disparurent totalement. Pour la sortie du Kindle Paperwhite, en effet, Jeff Bezos énuméra surtout les caractéristiques techniques de son produit (Figure ci-dessous) ; les marginalia de lecture, elles, furent réduites à une simple mention (« We preserve all your notes and highlights »).

⁶⁶⁷ La position de Bezos est assez caractéristique de la pensée inhérente au « texte livresque » (voir la première partie avec Ivan Illich) qui conduit, aussi bien à l'université (tenants d'une anthropologie poétique du texte ; tenants de la bibliographie matérielle) que dans la société (tenants de « l'odeur du livre » ; tenants de « l'amour du lire ») à opposer le matérialisme à l'idéalisme. Ainsi, pour les représentants du premier, il n'y a pas de transposition sans altérations ou modifications ; pour les seconds, au contraire, tant que la « pensée » est sauvegardée, l'« esprit du texte » est maintenu, en dépit de ses matérialisations graphiques, matérielles, énonciatives. Dès lors, les supports ne sont envisagés que comme des corps qui accueillent, d'une certaine façon, l'« âme » du texte, qui aurait migré, intacte, comme avec la métempsychose, d'un corps vers l'autre.

⁶⁶⁸ *Idem.*

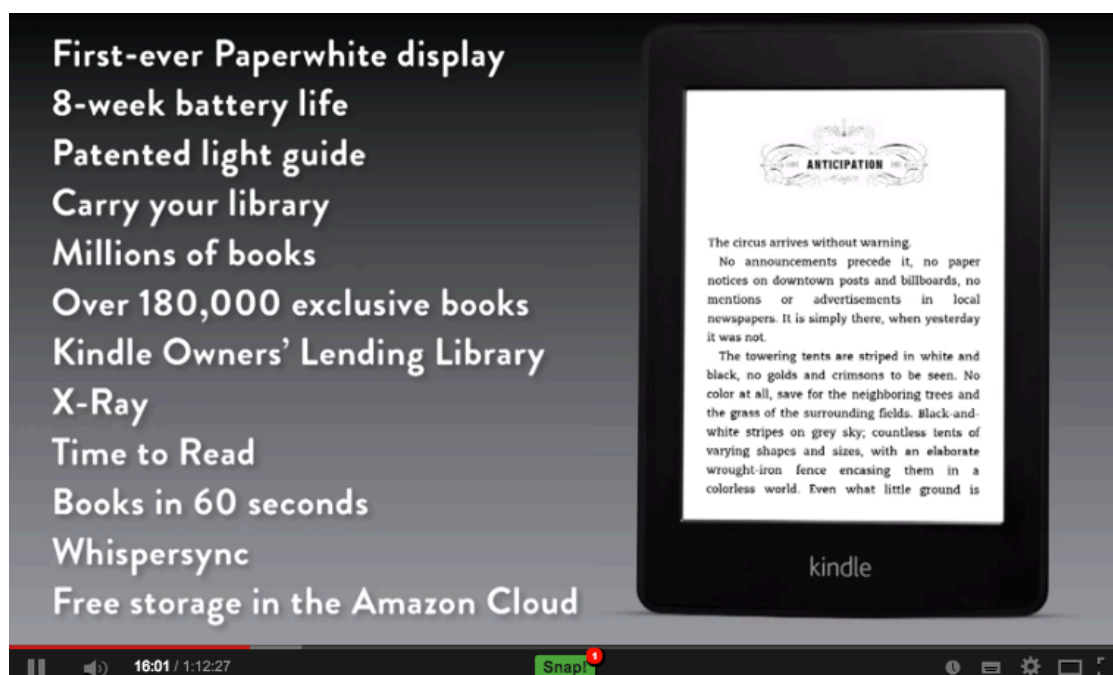


Figure 216 - Les caractéristiques techniques du Kindle Paperwhite présentées par Jeff Bezos⁶⁶⁹

La lecture se double aussi d'une axiologie (elle était apparue probablement plus tôt, avec le premier Kindle), qui consiste à vanter les mérites du temps passé par les utilisateurs du Kindle sur leur Kindle. Ainsi, de 2008 à 2011 (Figure ci-dessous), la « lecture » sur ce support aurait doublé selon Bezos. Une idéologie-légitimante est ici identifiable, qui consiste à exhiber les vertus supposées du Kindle en multipliant des chiffres invérifiables ou contestables dès que l'on commence un tant soit peu à les interroger (que veut dire « plus » lire ? De quelle(s) lecture(s) parle-t-on, que lit-on et comment le lit-on ?). Le titre même de l'image (« Post-Kindle Reading ») matérialise la nouvelle ère qu'Amazon entend incarner : celle d'une réconciliation avec une pratique millénaire et les dispositifs de lecture actuels.

⁶⁶⁹ Jeff Bezos, conférence de presse du Kindle Paperwhite, 26 septembre 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=VYi1jZXz9Kg>. Capture d'écran du 4/09/2014.

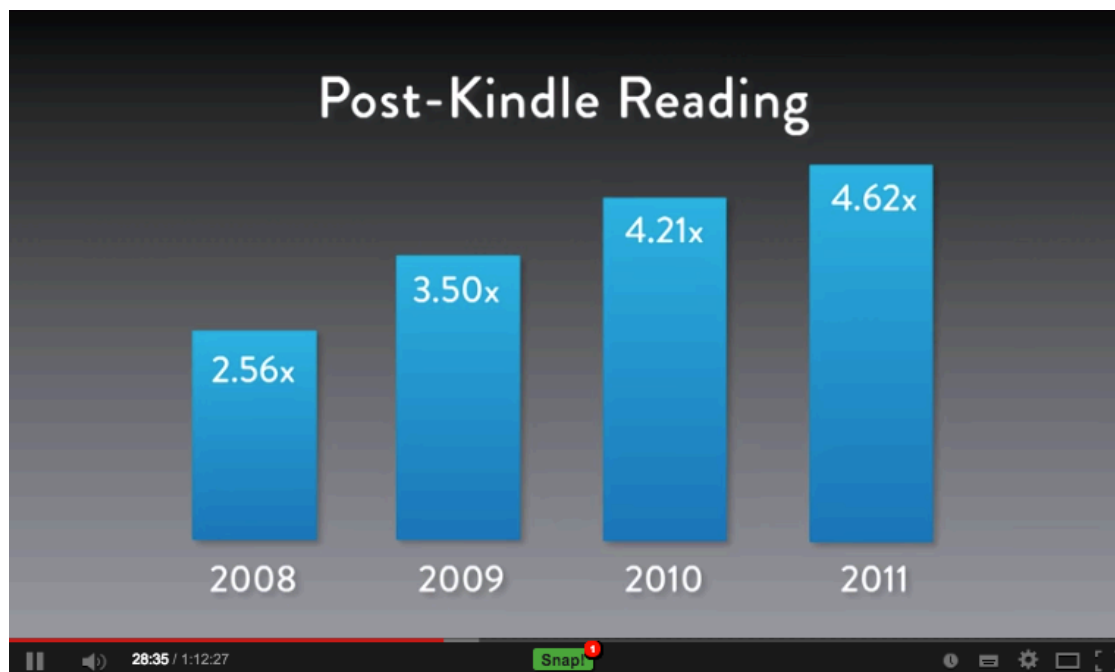


Figure 217 - La lecture se charge de valeurs avec le Kindle PaperWhite.⁶⁷⁰

Bezos s'approprie un discours que l'on oppose souvent à ces dispositifs, accusés de distraire le lecteur. Comme chez Kobo, la technologie devient ainsi le moyen de l'« immersion » (Figure 219) : en « fusionnant » (Figure 218) le Kindle Book et le Kindle Fire (la tablette d'Amazon), on augmenterait alors les capacités de concentration de leurs utilisateurs.

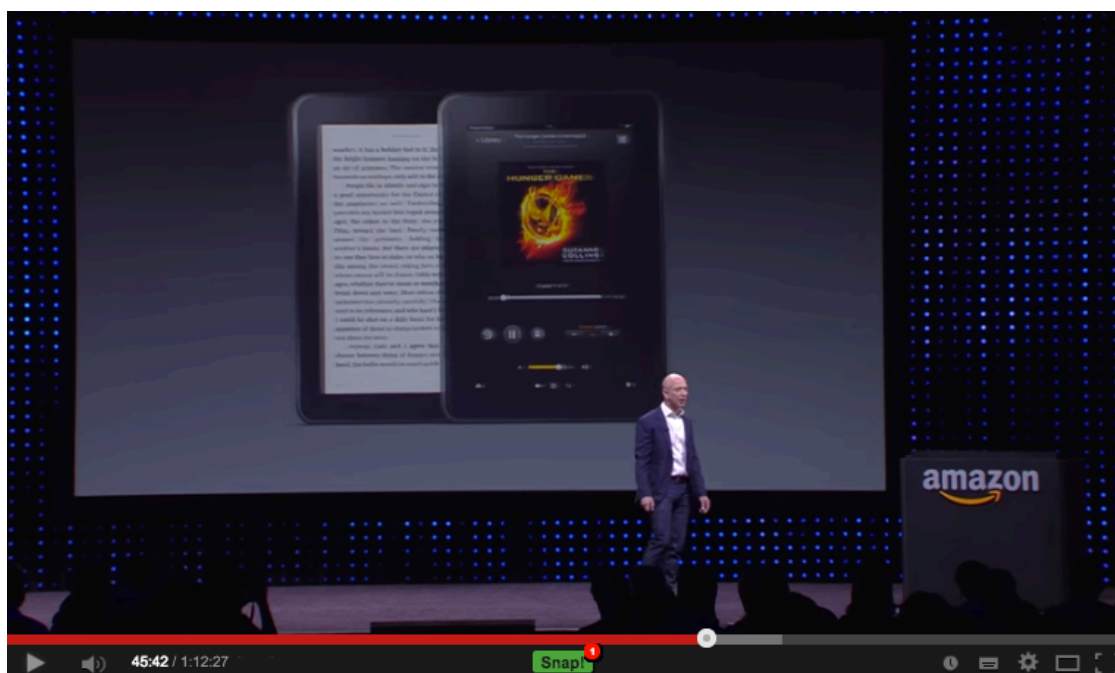


Figure 218 – La « fusion » du Kindle Book et du Kindle Fire.⁶⁷¹

⁶⁷⁰ *Idem.*

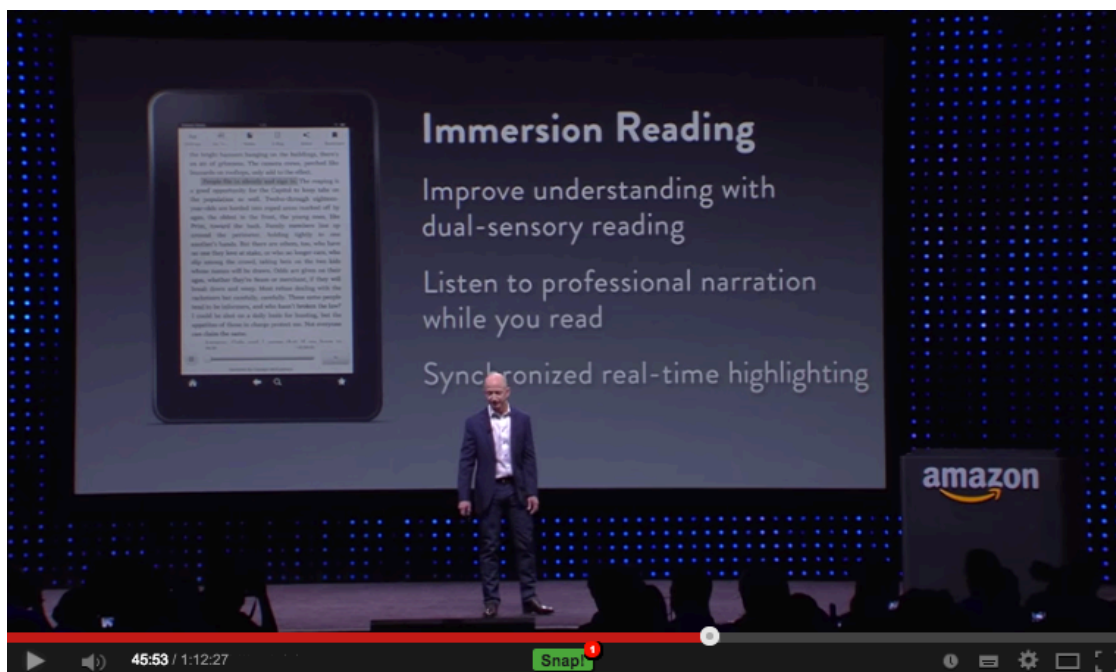


Figure 219 – Le résultat de cette fusion : « Immersion Reading ». ⁶⁷²

C'est en fait la « convergence médiatique » (analysée dans le prochain chapitre) qui est ici célébrée : les cultures ne s'opposent pas, elles se rencontrent harmonieusement et améliorent, bien plus, les qualités qui étaient attribuées à l'autre. Surligner (« highlighting ») devient dès lors une activité qui peut s'exercer, au même moment, sur une diversité d'écrans. L'« immersion » traduit un processus de disparition des supports : les gestes, fluidifiés, les rendent invisibles aux yeux d'un individu tout consacré à sa tâche. À l'exhibition des caractéristiques du Kindle répond donc le programme initial de Jeff Bezos, fixé en 2008 lors de la sortie de son produit : « I do think it's that ability do disappearing get out of the way ».

1.2.7 Travis Alber et Aaron Miller

Le « social » semble donc bien absent des discours de Bezos, qui ne constitue pas une utopie de rupture avec de « petits » concurrents comme BookGlutton. Fondé en 2007 par Travis Alber et Aaron Miller, ce réseau social de seconde génération se positionna en effet contre ceux de la première génération (comme Goodreads ou Librarything). La métaphore du lieu (« chat inside the book » était alors le slogan de BookGlutton) marquait ainsi une rupture avec la concurrence, qui ne se souciait que du paratexte (Travis Alber parle aussi de « Communities That Share Reviews », par opposition aux « Communities That Read

⁶⁷¹ *Idem.*

⁶⁷² *Idem.*

Together »⁶⁷³, dont fait partie son réseau). On trouve un tel argument jusque dans les discours des co-fondateurs du réseau, qui apparaît donc comme une idéologie-légitimante.

Le 3 juillet 2009, Travis Alber accorda ainsi une entrevue à *National Public Radio*⁶⁷⁴, reprise par *Teleread*⁶⁷⁵ (un journal spécialisé dans la lecture dite numérique dont on verra qu'il participe de la construction des imaginaires) dans laquelle elle décrivait son dispositif :

You can chat inside any chapter of the book, or you can click on any paragraph and attach a comment to it, and someone else can come past that point in the book later and respond.

En 2012, après le lancement de *ReadSocial*⁶⁷⁶, elle précisa sa définition du « social » :

"Social" means different things to different people. For some, "social" is posting a book review on a Website. For others, "social" is tweeting the title of a book. For me, "social" is contextual discussion of what you're reading, while you're reading it. It's important to explain what type of "social" you're talking about from the beginning.⁶⁷⁷

Sa définition rejoint son utopie de rupture : « social », pour Travis Alber, renvoie en effet à la possibilité de produire des contenus éditoriaux « contextuellement », c'est-à-dire d'annoter le texte lu. Le terme de « discussion » confirme les simulacres de conversation repérés et décrits dans l'interface de BookGlutton : la simultanéité supposée des opérations (« while you're reading ») matérialiserait l'effacement de la technique au profit d'une activité fluidifiée.

⁶⁷³ Travis Alber, « The 7 key features of an online community », 18 décembre 2012, <http://toc.oreilly.com/2012/12/the-7-key-features-of-an-online-community.html>. Source consultée le 5/9/2014.

⁶⁷⁴ « Chat While Reading : The Future Of Books », 2 juillet 2009, <http://www.npr.org/templates/story/story.php?storyId=106150832>. Source consultée le 5/9/2014.

⁶⁷⁵ « NPR talks with Travis Alber of BookGlutton: "Chat while reading: The future of books ?" », 3 juillet 2009, <http://www.teleread.com/bookglutton/npr-talks-with-travis-alber-of-bookglutton-chat-while-reading-the-future-of-books/>. Source consultée le 5/9/2014.

⁶⁷⁶ *ReadSocial* est le troisième projet de Travis Alber et Aaron Miller, après BookGlutton et *Readum* (un « plugin » qui favorise l'annotation des fragments de texte disponibles dans Google Books). *ReadSocial* se présente comme une API (en 2011, c'était la 53^{ème} consacrée aux livres : <http://blog.programmableWeb.com/2012/03/13/53-books-apis-google-books-goodreads-and-sharedbook/>) qui permet aux éditeurs de « socialiser » n'importe laquelle de leur page Internet, en y ajoutant quelques lignes de code (leurs lecteurs peuvent ainsi commenter les paragraphes). Voir Marc Jahjah, « ReadSocial : une API pour socialiser n'importe quel projet éditorial », 8 mars 2011, <http://marginalia.hypotheses.org/23961>.

⁶⁷⁷ « 5 questions for Travis Alber », 27 novembre 2012, <http://bookmachine.org/2012/11/27/5-questions-for-travis-alber-interview/>. Source consultée le 5/09/2014.

Le 18 décembre 2012, après sa participation à *Tools of Change 2012*, Travis Alber revint sur ses années passées à développer des logiciels de « socialisation » de la lecture. Elle proposa alors une typologie des dispositifs d'échange microdocumentaire, en insistant sur la différence de son propre dispositif, et fournit une liste de « fondamentaux » censés les caractériser :

The Fundamentals

All book communities strive to seem unique, from branding to features. But they're all still made of the same community building blocks. There are key concepts and design practices that show up everywhere in digital book communities:

1. **The Activity Feed** The activity feed is a real-time, personalized list of information within a network. It's ground zero for viral activity. The activity feed is the jumping off point for connecting with both content and users. Sometimes this pattern is rolled into user profile pages, other times it appears on a personalized homepage or dashboard, but it's centrally located. Good community experiences all have a version of the activity feed.
2. **Contributions** Online communities are driven by user contributions. To that end, users are encouraged to contribute at every turn. To accomplish this, the steps to contribute must be short and easy; it should be easy to tell who posted what, and when. Users should be able to repost and react accordingly. It should be the easiest thing to do on the site (after registration).
3. **Content** Content is a fuzzy concept. It can refer to the integrated content available for discussion when a user signs up, or, more broadly, to posts created by members. For online book communities, the content usually includes writing samples, published works, author information and reviews (much of this information is pulled in via APIs or ONIX feeds). Additional content includes metadata about books, author fan pages, tags, lists, and anything else worthy of discussion. Community designers devote special attention to displaying this content. It's easy for designs to be crushed under the weight of so much text-based content, so the better communities keep it lightweight, with plenty of images.
4. **Discovery and Browsing** Catalogs, collections, and lists, as well as recommendations for related content, are all parts of browsing and discovery. The complexity of the discovery process varies. For developers, recommendation algorithms can be a bottomless pit of never-ending work – after all, a recommendation engine can always be better. Still, even the slightest suggestion based on what a user's connections have done, or the user's browsing history, is helpful, as long as the user can tell why it's relative.
5. **Identity and Social Connections (Profiles and Groups)** Expressing a personal identity is central to users in an online community. From profile pictures to recent activity, people join networks to be heard. Displaying an online personality is important, so most online communities will have a profile section. Robust communities usually innovate on group features as well. Groups are a natural progression for discussion, even though they are much more complex to build and maintain.
6. **Involvement with Other Networks and the Larger Web** Better online communities share a stream of information with the web. Users expect to push their actions out to Twitter or Facebook, to share what they're doing with the larger web audience. Users also want the capability to post links back to in the community, from blogs, content sites, and other networks.
7. **Simplicity** Simplicity is paramount. Communities are complex, so it's important that using them seems simple and natural (simplicity should be balanced with user expectations). [The Paradox of Choice](#) tells us that people are less likely to interact if there are too many choices, so it's important not to overwhelm users with every possible option. Communities can continue to be complex, they just shouldn't feel that way to their members.

Figure 220 - Les « fondamentaux » des « communautés de lecteurs » selon Travis Alber⁶⁷⁸

La co-fondatrice de BookGlutton concentre dans cet extrait les différents éléments mis au jour dans la deuxième partie (les annotations comme « contenus générés par l'utilisateur », le régime de l'alerte, la recommandation algorithmique, l'identité outillée, etc.) et les discours identifiés jusqu'ici, par exemple chez Henrik Berggren de Readmill (simplicité, transparence, absence de médiations techniques, etc.). En dépit de leurs différences, les dispositifs d'échange microdocumentaire pour les lecteurs (ou « réseaux sociaux de lecteurs ») seraient

⁶⁷⁸ Travis Alber, « The 7 key features of an online community », 18 décembre 2012, <http://toc.oreilly.com/2012/12/the-7-key-features-of-an-online-community.html>. Source consultée le 5/9/2014.

identifiables à ces quelques éléments. Dès lors, les utopies de rupture ne seraient que des particularités, qui permettent de se positionner uniquement par rapport aux concurrents.

Or, BookGlutton était exclusivement disponible sur le Web. Il fut ainsi, pour la conférence *Books in Browser*, l'un des modèles de la lecture sur écran, qui devait permettre de s'affranchir des logiques propriétaires et des « formats encapsulés » (comme l' ePub, le format officiel du livre numérique, conçu par l'IDPF et le W3C), jugés contraignants. En 2010, Aaron Miller, le co-fondateur de BookGlutton proposa ainsi un modèle technique, chargé d'inventer ce que pourrait être la lecture de livres « dans » les navigateurs Web :

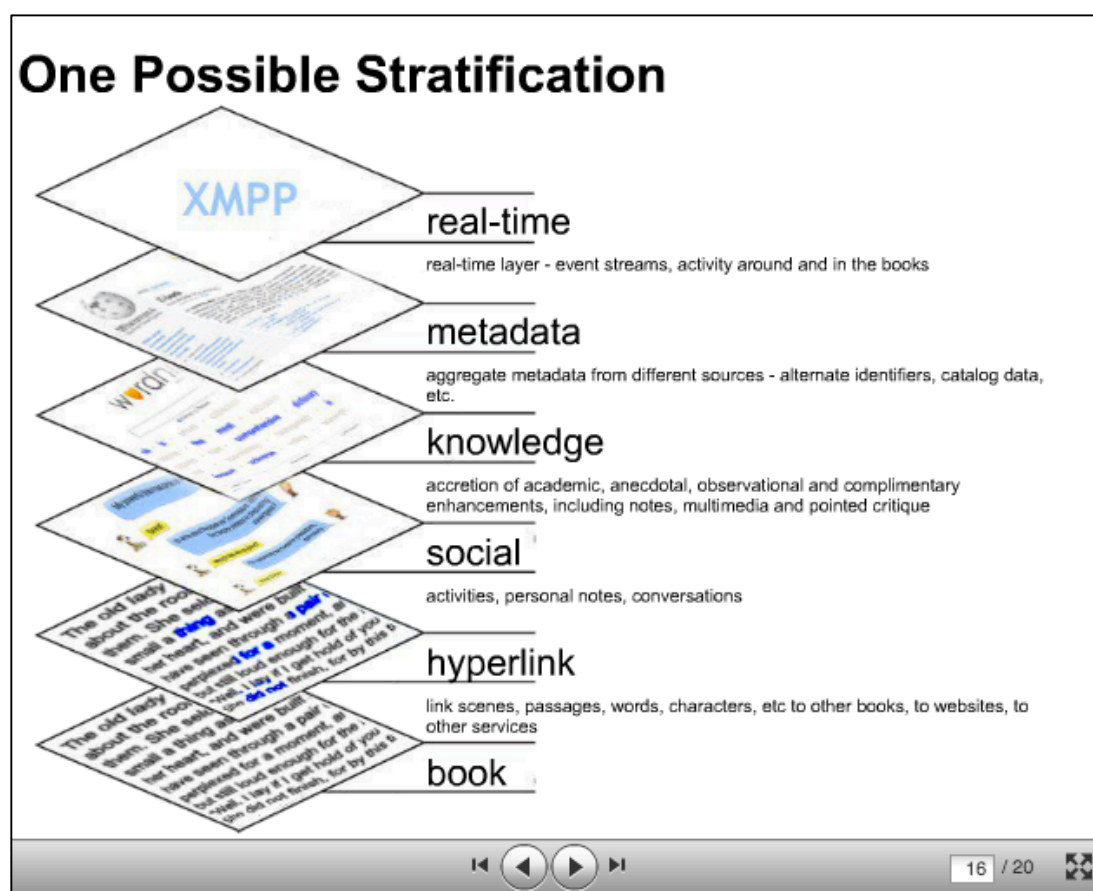


Figure 221 - Présentation de Aaron Miller lors de Books in Browser 2010.⁶⁷⁹

On voit d'abord que le livre (« book ») est pour Aaron Miller une série de protocoles de communication (« XMPP »⁶⁸⁰, HTTP), de données paratextuelles (« metadata ») et de

⁶⁷⁹ Aaron Miller, « The World Wide Web (of Books ?) », *Books in Browser 2010*, http://fr.slideshare.net/BookGlutton/world-wide-we-of-books?qid=4135570b-8a44-45ab-b223-707eb4412cb0&v=qf1&b=&from_search=1. Source consultée le 5/9/2014.

contenus éditoriaux dotés d'un statut particulier (« knowledge »). Les échanges communicationnels possibles sont assimilés à des « conversations » et les annotations sont comprises sous la thématique du « social ». Mais si ce modèle constituait une utopie de rupture en 2010, il n'est aujourd'hui plus qu'une idéologie, c'est-à-dire une norme en voie de stabilisation. Et ainsi, depuis l'année dernière, les rapprochements entre l'ePub et le Web n'ont cessé d'être menés au point que le livre numérique pourrait devenir un « fragment » du Web.

1.3 Conclusions partielles

1.3.1 Un « champ discursif »

Les positionnements de nos acteurs sont donc bien plus complexes que ceux présentés par Travis Alber dans son article, dès lors qu'on les considère à partir de la perspective et des opportunités de chacun de ces acteurs. Pour Readmill et BookGlutton, par exemple, la présence sur le Web, et l'encouragement de cette présence, permettent de sortir de la logique propriétaire des « formats », de manière à vanter la « liberté » qu'ils favoriseraient par rapport à des Apple ou des Amazon. Pour les seconds, au contraire, la convocation de l'imaginaire lettré, le modèle du livre et de la convergence des supports permet de produire une idéologie qui masque les contraintes qu'elles font subir aux utilisateurs, tout en bénéficiant des vertus symboliques ou supposées du livre (stabilité des statuts, contrôle de la circulation, etc.).

Nous sommes donc bien en présence d'un « champ discursif », pour reprendre l'expression de Maingueneau (2009), où « un ensemble de positionnements sont en relation de concurrence » et « se délimitent réciproquement » (p. 24). Trois positionnements sont clairement identifiables, qui permettent aux concepteurs de justifier les avantages de leurs dispositifs :

- le dépouillement des interfaces (Readmill), qui s'oppose aux stratégies trop visibles d'incitation à la participation (Kobo et sa « gamification ») ou aux simulacres de la conversation (« chat » de Bookglutton, Kobo ou Copia, par exemple) ;

⁶⁸⁰ « Extensible Messaging and Presence Protocol » soit « Protocole extensible de présence et de messagerie ». XMPP n'est donc rien d'autre que le protocole derrière la messagerie instantanée. Source : « Extensible Messaging and Presence Protocol », « http://fr.wikipedia.org/wiki/Extensible_Messaging_and_Presence_Protocol. Source consultée le 5/09/2014.

- la remise en cause des formes matérielles du livre (Readmill, RethinkBooks) qui s'oppose à leur captation, jugée trop excessive (Amazon, Apple, Kobo, etc.) ;
- le refus des formats d'« encapsulage » des langages et des protocoles, propriétaires (Amazon, Apple) ou non (ePub), qui amène à une célébration du Web (SocialBooks de Bob Stein, Readmill de Henrik Berggren, BookGlutton de Travis Alber, etc.).

La notion de « champ discursif » permet ainsi de remettre en cause l'idée généralisante (et commode) selon laquelle les dispositifs informatiques « recycleraient » toujours les formes matérielles de notre culture (Jeanneret, 2014). En fait, des moments dans ce recyclage et des positionnements sont observables : un même acteur peut finir par délaisser ce mimétisme formel, à mesure qu'il élabore son utopie de rupture en identifiant les « travers » de la concurrence ou lorsqu'il n'a précisément pas d'autres moyens à sa disposition pour faire valoir sa différence, comme le fait par exemple Readmill privé d'une « boutique » de livres.

1.3.2 Idéologie-mobilisation et scènes primitives de fondation

S'ils s'opposent, ces acteurs parlent pourtant le même langage et mobilisent des représentations parfois très proches. Tous, par exemple, semblent animés par une mission : celle de sauver le livre ou la lecture, qui seraient en péril. Cette ambition n'est pas toujours clairement affichée mais elle transparaît bien à travers l'axiologisation de la lecture, qui devrait être toujours plus stimulée, améliorée, adaptée à des enjeux « contemporains » (faire lire plus « les jeunes », les amener à découvrir des « classiques », etc.). Il ne s'agit pas ici de douter de la croyance (sincère ou non) de ces acteurs en la déperdition d'une activité qu'ils affectionneraient ; il s'agit plutôt de comprendre, et de souligner, que ces croyances, qu'elles soient vraies ou non, servent de justification et de présentation à leurs dispositifs et qu'elles fonctionnent, précisément, comme des points de mobilisation des mondes sociaux.

Cette croyance s'appuie généralement sur des « fantasmagories »⁶⁸¹. Jason Johanson, Henrik Berggren, Bob Stein, Jeff Bezos convoquent ainsi la culture livresque ou Gutenberg pour créer une filiation avec leurs propres dispositifs, dont ils seraient les héritiers. Ils rejouent

⁶⁸¹ « ensemble des textes, images, dispositifs matériels, situations qui peuvent donner une portée et une valeur imaginaires et esthétiques à des marchandises et à des produits industriels et marchands. » (Jeanneret, 2014, p. 12)

ainsi une « “scène primitive” » de fondation (Sarfati, 2005, p. 107) pour légitimer leurs discours et faire de leurs dispositifs les prolongements d’une culture séculaire enfin vivifiée.

Les moyens alors présentés sont à peu près toujours les mêmes : la stimulation de la lecture passerait en effet par des encouragements à la participation, par une inscription de l’individu dans la « communauté » pour l’extirper de la solitude supposée dans laquelle il se trouverait. Ce n’est donc pas la lecture qui poserait problème mais ses conditions d’exercice. Dès lors, les dispositifs étudiés multiplient les simulacres ou les incitations, matérialisées dans des signes, des boutons, des formulaires, des listes, des circulations, des petites formes dont le but est d’assurer la viabilité de la « lecture » grâce à la visibilité sociale qui lui est donnée.

Mis à part Amazon, tous nos dispositifs se réclament donc d’un Web « social », présenté comme le moyen de rendre la lecture [de livres, voire de classiques] plus « cool », plus « captivante », plus « immersive », plus « engageante ». Ce dernier vient donc réparer, d’une certaine façon, les défaillances inhérentes à la lecture. Mieux (c’est la perspective de Stein) : avec le « livre social », la lecture renouerait enfin avec ses origines orales et naturelles.

2 Caractéristiques du « Web social » et archéologie (possible) des imaginaires d'Internet et du Web (dit) 2.0

D'où viennent ces imaginaires, comment se sont-ils transmis et comment ont-ils circulé ? Quelles sont les caractéristiques de ce qu'on appelle communément « Web 2.0 » ou « Web social » ? Ce deuxième chapitre propose quelques pistes filiales *possibles* entre les imaginaires de nos concepteurs et ceux d'Internet et du Web « collaboratif », dont on exposera le fonctionnement socioéconomique et l'« idéologie » à partir de travaux qui portent sur le Web « collaboratif » et ses imaginaires. On sera aussi attentif aux convergences médiatiques (l'articulation entre le livre et le jeu vidéo, le livre et le film, etc.), propres aux industries de la culture et du Web, qui pourraient par exemple expliquer le développement de techniques d'incitation à la participation héritées d'autres médias.

2.1 Web (dit) collaboratif et industries du Web

Dans la deuxième partie de la thèse, nous avons identifié un certain nombre de caractéristiques (injonction à la participation, renversement supposé des statuts, « User Generated Content ») qui permettaient d'inclure nos dispositifs dans le domaine plus vaste du Web « collaboratif » ou « 2.0 ». Ces caractéristiques, repérables dans les imaginaires (au sens de Le Goff : formes matérielles d'une représentation) ont ensuite été identifiées dans les discours des concepteurs des dispositifs. Mais comment s'est peu à peu construit et affirmé ce Web « collaboratif » dont ces dispositifs se sont (en partie) inspirés ? En m'appuyant sur plusieurs travaux sur les industries de la culture, du Web et des « réseaux », je mettrai au jour des mutations au sein des industries de la communication et du Web, avant de me pencher sur la construction de cette économie « collaborative » et la manière dont elle façonne les rapports sociaux. Des allers-retours permanents avec nos dispositifs éviteront la « note de lecture » et inscriront ce chapitre dans une visée comparatiste. Le but est ainsi de replacer les imaginaires rencontrés dans un cadre socioéconomique bien plus large (Matthews, 2010).

2.1.1 L'origine du terme « Web 2.0 »

Dans leur livre consacré au Web « collaboratif » (ou « 2.0 », ou « social »), Bouquillion et Matthews situent (2010) la naissance du terme en 2003, à la suite du crash boursier de 2000. « La construction progressive de la notion de Web 2.0 s'est notamment faite en étudiant les caractéristiques des sociétés qui ont survécu au crash. » (p. 5) Il s'agissait en effet, pour

l'inventeur du terme (Tim O'Reilly, dont il sera de nouveau question dans le dernier chapitre) de comprendre et d'identifier les critères qui auraient permis à des entreprises du Web de s'en sortir mieux que d'autres. Un dénominateur commun semblait alors émerger : celui de la « participation » des « usagers », devenus des acteurs à part entière. Si, en 2005, l'expression « Web 2.0 » était encore inconnue, elle devint en 2007 si banale qu'elle sert aujourd'hui d'épithète⁶⁸² à tout projet se réclamant d'une ambition « collaborative » ou « participative ».

Le projet initial de Tim O'Reilly a donc en grande partie réussi. À l'origine, en effet, ce dernier ne cherchait pas à qualifier une culture qui aurait déjà été là, à saisir quelque chose du monde social ; l'objectif principal de l'entrepreneur était de redonner confiance aux investisseurs, alors que la bulle Internet de 2000 les avait rendus assez réticents. Ainsi :

alors que le sens commun et nombre de spécialistes considèrent plutôt le Web 2.0 sous l'angle de la culture participative, son histoire montre qu'il s'agit d'abord d'une tentative de restaurer l'image du Web et de ses entreprises aux yeux de divers acteurs politiques mais surtout économiques. Sont tout particulièrement visés par cette campagne les acteurs de la sphère financière, investisseurs, banques, conseillers, financiers (Bouquillion et Matthews, p. 7)

Tim O'Reilly fut cependant aidé par l'université, notamment par Henry Jenkins (professeur au Massachusetts Institute of Technology, MIT), qui légittima l'expression et rangea sous sa catégorie un ensemble de pratiques antérieures à sa naissance. De fait, les dispositifs comme Youtube n'auraient fait que donner une visibilité aux « communautés » de « fans » déjà existantes. Ainsi, progressivement, « sous la bannière du Web 2.0 se sont [...] rangées diverses activités relevant des industries de la culture et de la communication, qui toutes affirment que l'utilisateur aurait une place centrale. » (Bouquillion et Matthews, 2010, p. 9)

2.1.2 Mutations industrielles et émergence d'un avatar du capitalisme

2.1.2.1 Structuration de la vie domestique et publique

Bien évidemment, cette naturalisation des dispositifs sociotechniques par Jenkins masque une profonde mutation industrielle. Selon lui, en effet, un site comme Youtube ne ferait « que » rendre visible la culture dite participative⁶⁸³ mais jamais cette culture n'avait cependant atteint

⁶⁸² Rébillard (2011) parle ainsi d'un « phénomène d'épithétisation » qui conduit à coller l'étiquette « 2.0 » à tous les domaines de la vie en société.

⁶⁸³ Jenkins entend par là les communautés de « fans » de séries ou de *comics* par exemple.

« le stade “industriel” » (p. 27). Plus précisément – mais c’est le propre des industries de consommation et des industries de la culture, comme le remarquent bien Bouquillion et Matthews – le Web « 2.0 » favorise, d’une part, la structuration de la vie domestique, en forgeant « des modes d’occupation du temps » (p. 31) et, d’autre part, celle de la vie publique, en faisant des consommateurs et producteurs de contenus des prescripteurs d’usages. Cet objectif a un but : permettre aux marques de s’associer à ces contenus qui seraient précisément ciblés, c’est-à-dire adaptés aux atteintes de consommateurs individualisés.

2.1.2.2 La « culturisation » de l’économie

Or, cette association passe par la « “culturisation” de l’économie » (p. 32) qui consiste à doter ces marques d’un capital culturel. Dès lors, « tout produit peut être associé à une musique, un film ou à un spot filmique. » (p. 32) Ce phénomène est observable dans le corpus strict, du moins chez l’entreprise Kobo. En 2012, Michael Serbinis, CEO de l’entreprise, conclut ainsi un partenariat avec Starbucks⁶⁸⁴. Contre un café gratuit (un *latte*), les utilisateurs de Kobo étaient ainsi poussés à lire une heure, c’est-à-dire à laisser des traces d’activités pour qu’elles puissent être traitées afin de déterminer éventuellement le « profil » du lecteur. Starbucks bénéficiait ainsi d’un partenariat avec une puissante industrie culturelle, qui participait de sa stratégie de « culturisation » (nous ne sommes pas qu’une entreprise, nous sommes un mode de vie). On peut donc y voir de « nouvelles stratégies marketing » (p. 33) dont le but est d’amener le client à consommer d’autres produits, par invitations et déplacements successifs.

Le mouvement peut se faire à partir du lecteur mais également à partir d’un consommateur de chaussures ou d’ordinateurs. Lors d’une présentation publique⁶⁸⁵ en 2013, l’un des cofondateurs de RethinkBooks (Jason Illian) vendit ainsi son dispositif comme le moyen pour des entreprises aussi importantes que Nike et IBM (figures ci-dessous) de culturaliser leur économie en bénéficiant d’une « marque blanche » (RethinkBooks fournit le contenu et la technologie aux sites des deux entreprises en s’adaptant à leurs contraintes graphiques). Les objectifs sont cependant différents pour ces deux grandes entreprises : pour IBM, c’est surtout un moyen d’offrir à ses employés un « mieux-être ensemble » en développant une « culture

⁶⁸⁴ Source : « Kobo CEO on the Future of E-Readers and Google Books », 7 décembre 2012, <http://www.forbes.com/sites/elizabethwoyke/2011/07/12/kobo-ceo-on-the-future-of-e-readers-and-google-books/>. Consultée le 9/9/2014.

⁶⁸⁵ Je n’ai pas réussi à identifier le contexte de cette présentation. Elle est disponible à cette adresse : <http://fr.slideshare.net/jasonillian/brands-special-sales-slideshare>. Source consultée le 9/9/2014.

d'entreprise » tournée vers les échanges entre salariés ; pour Nike, c'est un moyen d'étendre la marque à d'autres domaines de la vie en société, comme Apple a su très vite le faire. Dans les deux cas, les entreprises obtiennent de nouvelles traces sur leurs utilisateurs, comme le précise explicitement BookShout sur son blog⁶⁸⁶, qui leur permettent d'affiner leurs données.

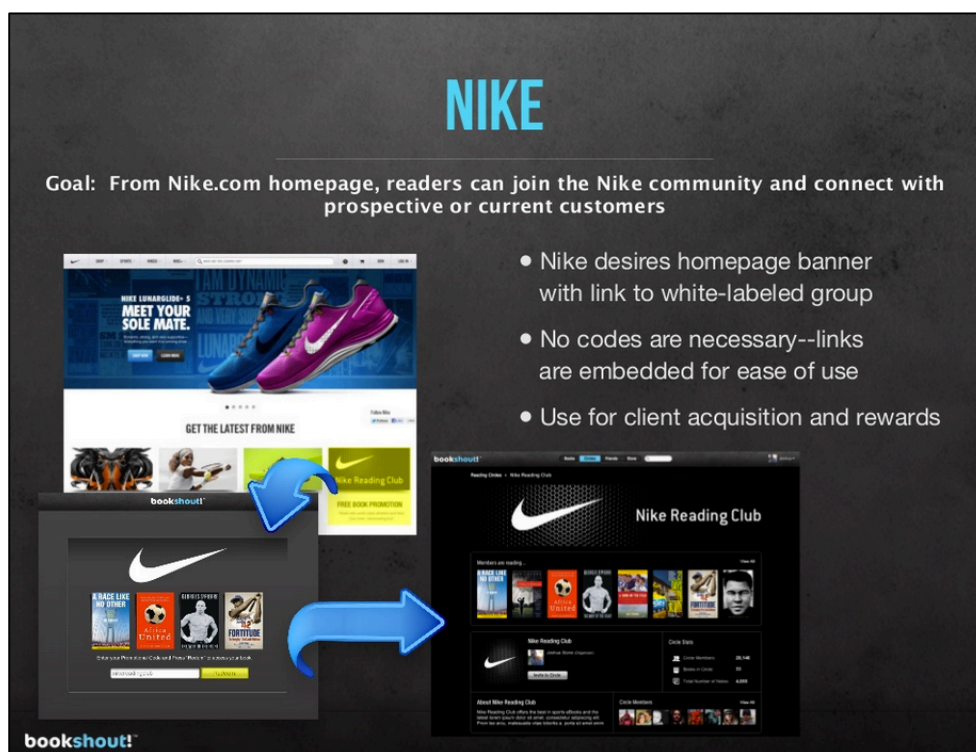


Figure 222 - Partenariat entre Nike et BookShout⁶⁸⁷

⁶⁸⁶ « Our one-of-a-kind technology that allows any site to become an ebook store. For the first time, authors, publishers, brands, and retailers will be able to sell ebooks from their own site and fulfill into the *BookShout!* ecosystem, retaining customer data and brand identity. » Source : <http://whybookshout.com/about/>. Consultée le 9/9/2014.

⁶⁸⁷ Source : <http://fr.slideshare.net/jasonillian/brands-special-sales-slideshare>. Consultée le 9/9/2014.

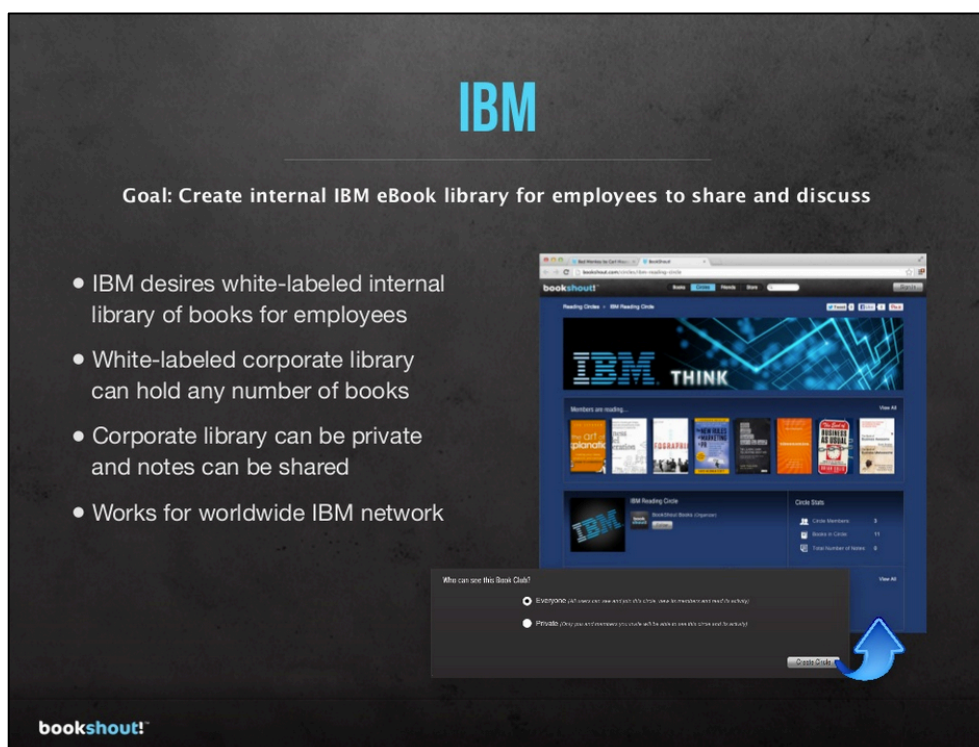


Figure 223 - Partenariat entre IBM et BookShout⁶⁸⁸

2.1.2.3 Rencontres avec le secteur informatique et les industries culturelles

Ces stratégies ont également bénéficié d'importantes rencontres avec le secteur informatique et numérique. En 2010, Ray Ozzie, alors directeur de Microsoft, affirmait en effet que « la relation avec le client [devait] devenir continue et constante. » (Bouquillion et Matthews, p. 38) Le développement du « cloud computing » matérialisa progressivement cette ambition. Ainsi pour « l'utilisateur, tout se passera sur commande, comme si le service tombait d'un nuage. »⁶⁸⁹ On a en effet pu voir avec Readmill (mais les images synoptiques d'écrans juxtaposés dans la deuxième partie permettent d'étendre le constat à l'ensemble du corpus) que le « cloud » a pour fonction principale de convaincre les clients réticents à l'idée de recourir à des appareils de lecture électroniques. En leur assurant que leurs livres informatisés pourront être lus sur n'importe lequel d'entre eux, sans actions spécifiques de leur part (c'est la fonction généralement remplie par la « synchronisation automatique » de nos interfaces), les dispositifs étudiés promettent aux utilisateurs la « légèreté » du nuage.

⁶⁸⁸ *Idem.*

⁶⁸⁹ Steven Levy, *Wired*, décembre 2008, p. 174. Cité et traduit par Bouquillion et Matthews, 2010, p. 38.

Les foires internationales et les salons professionnels et spécialisés ont contribué à cette rencontre entre les différents secteurs industriels. Lors du *Consumer Electronic Show*⁶⁹⁰ de 2011, Sol Rosenberg de Copia annonça⁶⁹¹ ainsi des partenariats « hardwares » avec Microsoft, Motorola et Samsung, pour se développer à l'international, et des « channel partners » avec des acteurs locaux, à qui des contenus spécifiques et ciblés seraient proposés.

On trouve sur le blog de Serbinis de Kobo des traces d'une telle convergence. En 2006, il rejoint ainsi Indigo et élabore la rencontre entre « Books, Music & More », « [w]hile Web 2.0 technologies flourish »⁶⁹². En 2009, il fait la promotion de *ShortCover* (le précurseur de Kobo), présenté comme un service de recommandation de contenus (livres, magazines, etc.) devant des acteurs très variés (constructeurs, spécialistes « High-Tech », éditeurs)⁶⁹³. Le 3 avril 2011, au moment de faire le bilan de deux années de travail chez Kobo, Serbinis évoque une nouvelle fois cette convergence, élargie aux industries de la communication :

I am definitely oversimplifying this, but when you think about the # of sectors involved : ECommerce, Internet, Consumer Electronics, Telecommunications, Retail, Publishing, and the balance sheets of the new entrants vs. the old....you can see how it might be extra challenging (in some ways) for any startup to participate yet alone emerge as a leader.⁶⁹⁴

Mais rien ne matérialise mieux cette convergence entre les différents secteurs industriels (culture/informatique) que la sortie de l'iPad en 2010. Serbinis, alors CEO de Kobo, rédigea

⁶⁹⁰ « Le Consumer Electronics Show, ou CES, est devenu le plus important salon consacré à l'innovation technologique en électronique grand public. Il se tient annuellement à Las Vegas au Nevada et il est organisé par la Consumer Electronics Association. » Source : « Consumer Electronics Show », http://fr.wikipedia.org/wiki/Consumer_Electronics_Show. Consultée le 8/09/2014.

⁶⁹¹ Source : « For Digital Publishers and Device Manufacturers, CES 2011 Was All About the Deal », *Publishing Perspectives*, 10 janvier 2011, <http://publishingperspectives.com/2011/01/ces-2011-all-about-the-deal/>. Consultée le 8/9/2014.

⁶⁹² Michael Serbinis, « Change », 20 février 2006, <http://serbinis.blogspot.ca/2006/02/change.html>. Source consultée le 8/9/2014.

⁶⁹³ Michael Serbinis, « Shortcover at CES 2009 in Las Vegas », <http://serbinis.blogspot.ca/2009/01/shortcovers-at-ces-2009-in-las-vegas.html>. Source consultée le 8/9/2014.

⁶⁹⁴ Michael Serbinis, « Disruption », 3 avril 2011, <http://serbinis.blogspot.ca/2011/04/disruption.html>. Source consultée le 8/0/2014.

ainsi, comme on l'a déjà vu, un poème qui célébrait cet avènement comme celui du Christ⁶⁹⁵ (il ne faisait alors que filer les comparaisons religieuses et les parodies humoristiques⁶⁹⁶) :

Twas The Night Before iTablet
Twas the night before iTablet, when all through the publishing house
Not an executive was sleeping, they reached for their mouse
[...]
“Hey developers, marketers, biz dev, get on your game!”
Random House, Harper, Simon & Schuster,
Now's the time to voice all the power you can muster;
eBooks are here! eBooks for all !⁶⁹⁷

Toutes les « confessions » se trouvent ainsi représentées, qu'elles appartiennent à celles des développeurs, des éditeurs, des commerciaux, des spécialistes du marketing. L'iPad semblait alors aplanir leurs différences parce que la tablette devait les « transcender » et faire, dès lors, en sorte que leur rencontre ne soit pas qu'une convergence mais une fusion sectorielle. Les allusions intertextuelles fonctionnent ainsi comme des points de ralliement des cultures industrielles qui, bien que différentes, n'en comporteraient pas moins des similitudes.

2.1.2.4 Apologie du néocapitalisme et discours d'accompagnement

2.1.2.4.1 Liberté de consommer

Convergences des secteurs, des acteurs et discours sur les usages constituent donc les deux pôles du Web « collaboratif ». Si ces discours proviennent de sources très différentes (des industriels, des concepteurs des dispositifs, bien évidemment, mais aussi des commerciaux, des institutions culturelles et de l'université – voire l'exemple de H.J. Jackson dans la deuxième partie), ils consistent toujours, selon Bouquillion et Matthews, à légitimer les activités jusqu'ici décrites et à faire l'« apologie des formes présentes du capitalisme » (p. 51) en vantant la figure de « l'amateur-créateur de contenus » qui permettrait de renverser

⁶⁹⁵ Serbinis reprend en effet la structure du poème de Clément Clarke Moore (1779-1863), « A Visit From St. Nicholas ».

⁶⁹⁶ À sa sortie, la tablette d'Apple fut en effet comparée à celle de Moïse. Voir, entre autres : « Histoire de la tablette », 6 juin 2011, <http://www.tablette-occasion.com/histoire-tablette/>. Source consultée le 8/9/2014.

⁶⁹⁷ Michael Serbinis, « Twas The Night Before iTablet », 26 janvier 2010, <http://serbinis.blogspot.fr/2010/01/twas-night-before-itabket.html>. Source consultée le 10/2/2014.

l'ordre des industries classiques de la culture. Cette figure est cependant paradoxale car le créateur est en fait souvent réduit à un consommateur. Sa « liberté » de créer se double en effet d'une liberté de consommation sans frein. Ainsi, chez Readmill ce dernier est invité à « drag and drop a handful of books – or your entire collection, if you wish » (Figure 78, p. 218)

2.1.2.4.2 Créativité du consommateur, épanouissement des industries et acteurs culturels

Les imaginaires des concepteurs de nos dispositifs semblent donc bien rencontrer un certain nombre discours qui ont permis la structuration du Web « collaboratif ». En effet :

le Web collaboratif est présenté par les entrepreneurs comme une infrastructure, un “dispositif” destiné à “servir” les utilisateurs et à leur (re)donner le pouvoir. Ce pouvoir est présenté comme ayant été confisqué par les acteurs économiques. Les dimensions de l'empowerment de l'utilisateur sont multiples, mais la plus centrale d'entre elles est certainement la “libre créativité”. Le Web 2.0 serait ainsi un outil au service de la libre créativité des utilisateurs et de leur plaisir [...] (Bouquillion et Matthews, 2010, p. 52)

Les discours vantant les mérites du Web 2.0 constituent, de fait, une apologie du libre marché car ils insistent sur les droits des consommateurs, qui auraient été confisqués par les industries de la culture et qui seraient rendus par les sites du Web collaboratif aux dispositifs souples, supposément destinés à maximiser les libres échanges entre internautes. [...] Elle résulterait de deux tendances de fond : d'une part, la volonté des usagers d'accéder à des contenus ou à des services n'importe quand, n'importe où et sur des supports très différenciés et, d'autre part, de la volonté d'interactivité, d'échanges et, en particulier, d'être reconnu en tant que consommateur, c'est-à-dire de la possibilité de pouvoir obtenir le contenu effectivement désiré (Bouquillion et Matthews, p. 56)

Ce désir a bien été montré dans les dispositifs étudiés, qui multiplient en effet les présuppositions des attentes de leurs clients et les construisent parallèlement comme des « passionnés », désireux d'exercer leur « pouvoir » de consommateur sans limitation. Ainsi, le « rêve » de Readmill consiste à rendre les lecteurs « plus heureux » en leur donnant les moyens de développer des « interactions » (« [o]ur dream is to have authors experiencing, more happy readers and more book sales »⁶⁹⁸ ; « Readmill makes it more fun and engaging to

⁶⁹⁸ « Readmill Makes Reading Your Digital Books a Social Experience », blog de Laura Lee Walker, 4 avril 2012, <http://lauraleewalker.com/2012/04/04/readmill-makes-reading-your-digital-books-a-social-experience/>. Source consultée le 30/08/2014.

read since you can share progress, highlights and thoughts with friends. »⁶⁹⁹) Bien plus, cet « épanouissement » supposé va de pair avec l'épanouissement du marché du livre et des éditeurs, comme Readmill permettrait en effet de réaliser potentiellement plus de ventes. Travis Alber de BookGlutton vendait déjà en 2009 aux éditeurs cet argument marketing :

The partnership with Random House is really exciting. First, it shows a true interest in using the Internet to take the book to the next level. Offering a preview where people can get to know the book, the author, and each other is a great way to sell a book – even a hardback copy. Second, the ability to connect with the author online while reading the book is a powerful thing. For *Sacred Hearts*, the author, Sarah Dunant, added comments about how she felt about the characters, what she did for research, and how she felt about that period in time to paragraphs. Readers can respond to those comments ; likewise the author can see questions from readers. It adds depth to the reading experience.⁷⁰⁰

BookShout de Jason Johnson et Jason Illian a poussé plus loin encore ces arguments, faisant ainsi de leur technologie le moyen de redonner le « pouvoir » aux éditeurs (Figure ci-dessous) en fournissant des « outils » de promotion de leurs livres censés accroître la fidélité des lecteurs.

⁶⁹⁹ « Meet Henrik Berggren, Founder & CEO of Readmill », 23 août 2013, <http://www.arcticstartup.com/2012/08/23/meet-henrik-berggren-founder-ceo-of-readmill>. Source consultée le 30/08/2014.

⁷⁰⁰ « Virtual Ways to Connect Around Books, Pt. 2: Book Glutton », 9 juillet 2009, <http://followthereader.wordpress.com/2009/07/09/bookglutton/>. Source consultée le 8/9/2014.

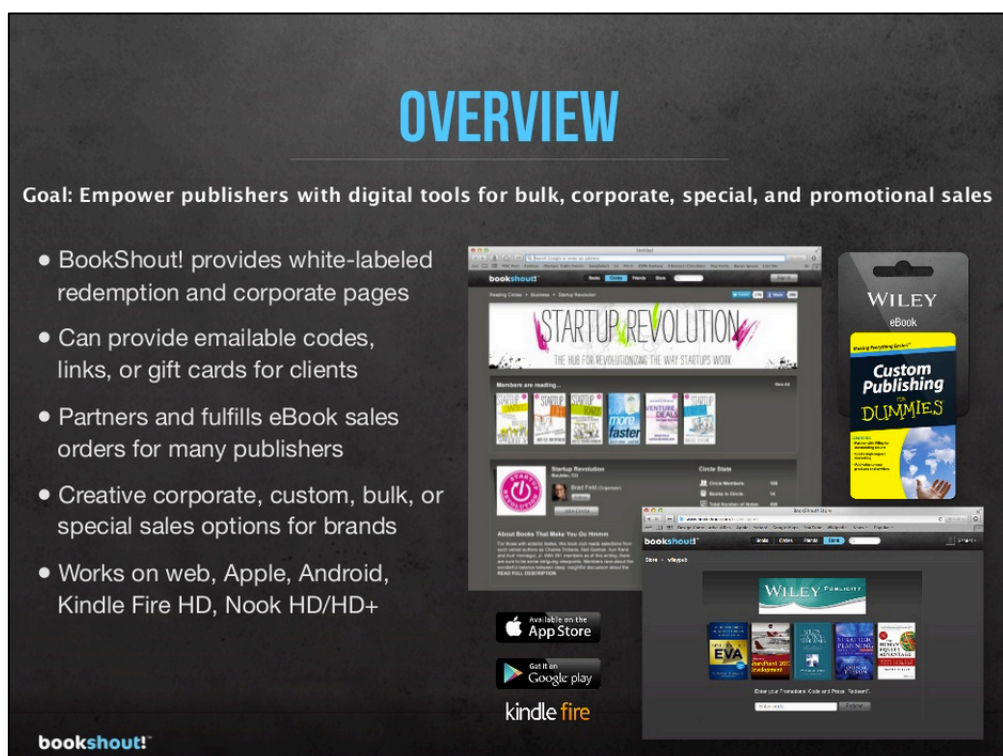


Figure 224 – L’offre de BookShout aux éditeurs.⁷⁰¹

Des stratégies économiques animent donc toujours les vertus exhibées par nos dispositifs. Bob Stein, par exemple, qui considère que le livre renouerait enfin avec son mode original de lecture (collective), fait parallèlement la célébration de son modèle économique (payer pour les marginalia d’un professeur, par exemple). Ces discours sont aussi bien présents chez Copia (les « contenus produits par les utilisateurs » permettraient aux éditeurs de « rafraîchir » leurs livres et aux libraires de trouver les ressources pour faire face à Amazon⁷⁰²), RethinkBooks (le livre mourrait à cause d’une incompréhension des attentes du lecteur) et BookShout (« Traditionnal Bookstores are in trouble »⁷⁰³ écrit Jason Illian sur son blog) ou encore Kobo (« I know for our industry it will be great [...] The more apps the more fun, and more units sold. Lock it down and you’ll leave users out in the cold. »⁷⁰⁴).

⁷⁰¹ Source : <http://fr.slideshare.net/jasonillian/brands-special-sales-slideshare>, 25 juillet 2013, le 9/9/2014.

⁷⁰² Lors de la biennale des livres de Sao Paulo, l’entreprise annonça ainsi un partenariat avec Submarino, une importante chaîne de librairies (l’équivalent de Virgin en France). Voir « Copia : le marché de l’éducation, une issue pour les applications de “lecture sociale” », 6 septembre 2012, <http://www.ebouquin.fr/2012/09/06/le-reseau-de-lecteurs-copia-debarque-au-bresil/>. Source consultée le 8/9/2014.

⁷⁰³ « Every Store a Bookstore The Upcoming Ebook Room », 28 août 2013, <http://whybookshout.com/every-store-a-bookstore-the-upcoming-ebook-boom/>. Source consultée le 9/9/2014.

⁷⁰⁴ Michael Serbinis, « Twas The Night Before iPad », 26 janvier 2010, <http://serbinis.blogspot.fr/2010/01/twas-night-before-ipad.html>. Source consultée le 10/2/2014.

Le plus frappant (mais on verra dans le second mouvement de ce deuxième chapitre que notre étonnement témoigne sans doute d'un préjugé), c'est que ces stratégies visent à permettre l'« épanouissement » du capitalisme en faisant des espaces occupés des terrains d'expérimentation marketing. Le partenariat de Copia avec dix universités américaines est à ce titre exemplaire⁷⁰⁵. Ces dernières font en effet partie du *Collegiate Retail Alliance*, qui se présente comme « a business coalition of independent college stores that have joined together to develop and deploy the industry's best business practices. »⁷⁰⁶ Ces universités bénéficient donc des derniers « savoir-faire » en matière de méthode éducative; en retour, elles font de leurs universités des terrains où des « projets pilotes » peuvent être menés par Copia.

On ne trouve cependant pas de traces de tels discours chez Jeff Bezos d'Amazon, même si en effet l'entreprise a développé un dispositif « social », qui favorise la circulation et le partage des marginalia de lecture. L'hypothèse la plus probable est qu'Amazon est dans une position dominante. Ainsi, le développement ou la valorisation des fonctionnalités « sociales » ne sont pas la priorité pour l'entreprise, qui n'a donc pas à convaincre d'éventuels investisseurs de financer son dispositif. C'est pourquoi il est assez marginal, marginalisé et confidentiel. À l'inverse, Readmill, Copia ou Kobo ont intérêt à mettre en avant ces éléments, qui leur permettent, à des degrés très différents (Kobo vend des livres informatisés, pas Readmill), de valoriser leurs dispositifs et de rallier des manipulateurs éventuels à leur cause.

BookShout a fait de cette « lutte » orchestrée contre Amazon l'un de ses arguments marketing. Le 29 mai 2014⁷⁰⁷, son co-fondateur (Jason Illian, lui-même co-fondateur de RethinkBooks) vanta ainsi les mérites de son implantation « décentralisée »⁷⁰⁸ qui consiste à proposer à des éditeurs ou d'autres entreprises un service en « marque blanche ». Ainsi, grâce à l'API de BookShout, ces dernières peuvent inclure une boutique de livres sur leurs propres pages.

⁷⁰⁵ Source : « Copia, CRA To Launch College Pilot Program », 3 mars 2011, <http://www.publishersweekly.com/pw/by-topic/digital/content-and-e-books/article/46350-copia-cra-to-launch-college-pilot-program.html>. Consultée le 8/9/2014.

⁷⁰⁶ Source : <http://www.collegiateretailalliance.com/>. Consultée le 8/9/2014.

⁷⁰⁷ Jason Illian, « Beating Amazon at a New Game », 29 mai 2014, <http://whybookshout.com/beating-amazon-at-a-new-game/>. Source consultée le 9/9/2014.

⁷⁰⁸ « Instead of focusing on just building another centralized bookstore, BookShout has developed the technology that allows ebooks to be sold directly from any Website. » Source : *idem*.

2.1.2.4.3 La grande « convergence » trans/intermédiatique

Une thématique, pourtant, rassemble tous ces acteurs : celle de la convergence que Henry Jenkins (dont on a vu qu'il officiait au MIT mais avait également contribué à la structuration idéologique du « Web 2.0 ») définissait en 2006 comme « le flux de contenus à travers différentes industries médiatiques et les pratiques migratoires des publics qui sont sans cesse en quête de nouvelles expériences de divertissement. »⁷⁰⁹ La « convergence », comme la nomme Jenkins, reposerait donc à la fois sur les industriels et sur les publics dont les « pratiques migratoires » imposeraient une nouvelle organisation documentaire. Les premiers auraient donc pour tâche de les comprendre et de répondre à leurs besoins, en facilitant par exemple les passages inter/transmédiatiques : « [d]ans cette représentation la notion d'ubiquité, bien que non citée, est en fait centrale. C'est à la fois l'ubiquité par rapport aux lieux où se trouvent les consommateurs, pouvoir disposer des contenus et services là où l'on se trouve, et par rapport à la diversité des médias ; les contenus doivent circuler, en s'adaptant, d'un média à l'autre. » (Bouquillion et Matthews, 2010, p. 60) Je ne reviendrai pas sur ces éléments, qui ont été largement montrés dans la deuxième partie de la thèse à travers les notions de « plastigramme », de « culture anthologique » ou d' « objets néomédiatiques ».

2.1.2.5 Communauté, gratifications et « données »

Avec Henry Jenkins et les « autres théoriciens de la convergence médiatique » (p. 79), l'individu devient donc le centre à partir duquel s'organisent les contenus culturels. Mais ce dernier ne peut manifestement s'épanouir qu'au sein d'une communauté. Dans nos dispositifs, la lecture est par exemple axiologisée et le lecteur est poussé à s'extirper de sa solitude supposée en utilisant les outils mis à sa disposition, c'est-à-dire en se trouvant des affinités avec d'autres lecteurs. Deux modes de socialisation sont alors encouragés : celui de la « communauté », qui suppose des interactions plus étroites que celui du réseau (dont les liens sont supposés faibles) ; celui du « club » ou du « cercle », qui insistent sur la spécificité et les qualités de chaque membre, autorisé à l'intégrer, et sur la circularité restreinte des contenus⁷¹⁰. Inscrits dans un club ou une communauté, les lecteurs se retrouvent cependant dans un grand « village mondialisé » : « Together we wrote in the margins of ebooks and

⁷⁰⁹ Henry Jenkins, *Convergence Culture : Where Old and New Media Collide*, New York, NYU Press, 2006, p. 1. Citation et traduction de Bouquillion et Matthews, 2010, p. 57.

⁷¹⁰ Voir Christophe Evans, « La socialisation privée des lectures » dans Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch, *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs : trois études sur la sociabilité du livre*, Paris, Éditions de la BPI, 1996.

discussed our favorite passages from across the world. » (Annexe 1.5). Or, Bouquillion et Matthews rappellent justement que « l'expérience de la communauté » est « un mythe dont ont besoin les acteurs économiques du Web collaboratif afin de générer de la valeur. » (p. 82)

Pour les pousser à faire cette expérience, les utilisateurs des dispositifs sont encouragés, par toutes sortes d'injonctions et de signes de gratification (les « badges » chez Kobo ou les « jeux concours » de). En effet, « l'une des idées les plus significatives du discours de l'empowerment des collaborateurs du Web est celle selon laquelle cette participation mérite une rétribution, que celle-ci soit d'ordre financier ou symbolique. » (p. 85) Une telle rétribution doit accroître le capital du manipulateur et l'amener à recourir au même dispositif. Ce dernier devient dès lors « fournisseur de données marketing » (p. 88). En effet :

Les outils du Web 2.0 permettent, en amont, de mesurer les pratiques individuelles et collectives dans des proportions qui dépassent de loin les capacités de surveillance relativement approximatives qu'offrait, à cet égard, le dispositif de l'audimat. L'objectif – somme toute classique – est également d'attirer et de fidéliser des annonceurs ou – fait plus marquant – de récolter ainsi des informations sous forme de “matière brute” monétisable sur des marchés professionnels. (Bouquillion et Matthews, p. 88-89)

Ces stratégies de capitalisation des traces d'activité diffèrent évidemment selon les modèles économiques et les moyens de chaque dispositif. Readmill, par exemple, qui ne vend pas directement de livres informatisés, recourt plutôt à son savoir-faire en matière de « récolte » et de traitement des traces en « données » (qui sont donc des « obtenues »⁷¹¹) pour faire la différence auprès de ses clients éditeurs. À l'inverse, Kobo, qui a sa propre « boutique » de livres, ne se sert de ces données, qu'il ne partage pas avec les éditeurs, pour améliorer les « fonctionnalités » de ses interfaces en les adaptant aux besoins supposés des manipulateurs.

BookShout de RethinkBooks combine à peu près tous les modèles marketing rencontrés. Après s'être adressé aux communautés chrétiennes, ce dispositif a fini par se réorienter de nouveau vers un ciblage plus large, dont on a vu qu'il pouvait s'étendre jusqu'aux consommateurs de Nike et d'IBM. L'entreprise invite par ailleurs les éditeurs à s'emparer de

⁷¹¹ Bruno Latour, « Pensée retenue, pensée distribuée » dans Christian Jacob, *Lieux de savoir, t.1, Espaces et communautés*, 2007, p. 605-616.

ces outils promotionnels pour stimuler les ventes. Des « cartes cadeaux » (Figure ci-dessous) matérialisent ainsi l'entreprise en dehors des écrans et assurent sa circulation sociale.

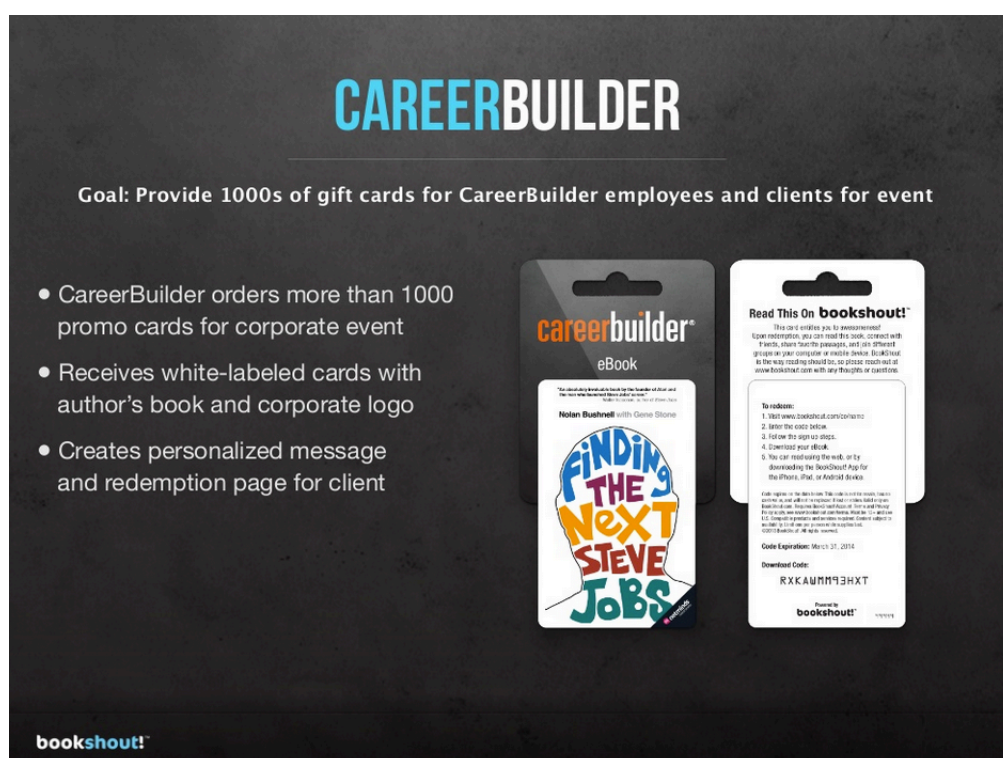


Figure 225 – « Cartes cadeaux » de BookShout⁷¹²

Les prises de position des fondateurs de *BookShout*, une création de RethinkBooks, sont également éclairantes. Le 3 juin 2014⁷¹³, un collaborateur écrit ainsi un billet dans lequel il invitait les éditeurs à multiplier les campagnes publicitaires grâce à son dispositif. Pour chaque livre promu, *BookShout* crée alors un lien de téléchargement à l'éditeur partenaire, qui peut proposer à ses lecteurs de l'acquérir grâce à un code éphémère également accessible par sms (« Short Message Service ») et diffusable sur les « réseaux sociaux » (*BookShout* parle de « Social Media Campaigns⁷¹⁴). Ces services ont un but : construire une relation supposément « directe » avec le client⁷¹⁵, qui ne passerait pas par des intermédiaires.

⁷¹² Source : <http://fr.slideshare.net/jasonillian/brands-special-sales-slideshare>. Consultée le 9/9/2014.

⁷¹³ « Measuring Reader Engagement Through Adversiting », 3 juin 2014, <http://whybookshout.com/measure-reader-engagement/>. Source consultée le 9/9/2014.

⁷¹⁴ Source : <http://whybookshout.com/bookshout-marketing/>, le 9/9/2014.

⁷¹⁵ Jason Illian, « Building Direct-to-Consumer Lists », 28 avril 2014, <http://whybookshout.com/building-newsletters-and-direct-to-consumer-lists/>. Source consultée le 9/9/2014.

2.1.3 Bilan

2.1.3.1 Une extension de la marchandisation

En replaçant les imaginaires de nos concepteurs dans un cadre socioéconomique plus large, selon la perspective proposée par Matthews (2010), j'ai donc tenté de mettre au jour des liens étroits entre leurs discours et ceux du Web (dit) 2.0. Si tous les dispositifs étudiés ne tombent pas sous le coup de cette inclusion (le Kindle de Jeff Bezos, essentiellement), force est cependant de reconnaître qu'ils les mobilisent tous, à des degrés divers et selon leurs modèles économiques, qui restent parfois assez énigmatiques (que vend en effet Readmill de façon tangible, si ce n'est la promesse un peu illusoire de « mieux connaître » les lecteurs ?). Dès lors, le modèle participatif promu « semble [plutôt] correspondre non pas tant à une survivance d'authentiques formes culturelles folk qu'à une extension de la marchandisation caractéristique du capitalisme dans sa dernière phase. » (Matthews, 2010, p. 332)

2.1.3.2 Variations et standardisations

Bien évidemment, les dispositifs rencontrés n'appliquent pas « telles quelles » les recettes du « Web 2.0 » ; ils les adaptent à leurs propres objets. La convergence du jeu vidéo et du livre a par exemple amené Kobo à développer des signes de gratification en les articulant à la culture lettrée, comme on a pu le voir dans la deuxième partie. Pour autant, cette adaptation est standardisée. En effet, le processus de signification achoppe parfois. Ainsi de ce cadre-document qui s'ouvre après avoir activé la 10^{ème} « récompense » dans l'application de Kobo :

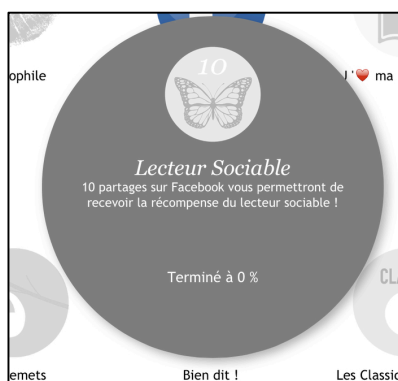


Figure 226 - La récompense « Lecteur Sociable » dans l'application « Kobo by Fnac » sur iPad⁷¹⁶

⁷¹⁶ Capture d'écran du 20/09/2014.

Si, dans les précédentes unités sémiotiques (voir la deuxième partie), les signes participaient d'une solidarité qui allait du signe métonymique au syntagme, puis au texte explicatif, pour former un énoncé, ici, l'articulation du signe iconique (le papillon) au syntagme (« Lecteur Sociable ») et au texte explicatif (« 10 partages sur Facebook vous permettront de recevoir la récompense du lecteur sociable ! ») ne permet pas de comprendre l'icône « papillon ».

Pour saisir ce léger dysfonctionnement sémiotique (et, par conséquent, l'échec relatif de l'articulation entre livre et « gamification »), il faut reprendre l'historique de Kobo et de ses interfaces adaptées au public français. En effet, avant son partenariat avec la Fnac en 2011, Kobo avait déjà lancé une application iPad accessible en France, qui était une déclinaison et une traduction de l'application internationale. À cette époque, la mise à jour majeure de l'application (« Reading Life ») était également disponible, d'où la présence des récompenses et de l'ensemble du dispositif « gamificateur » (statistiques, activité, réseau d'amis, etc.) :

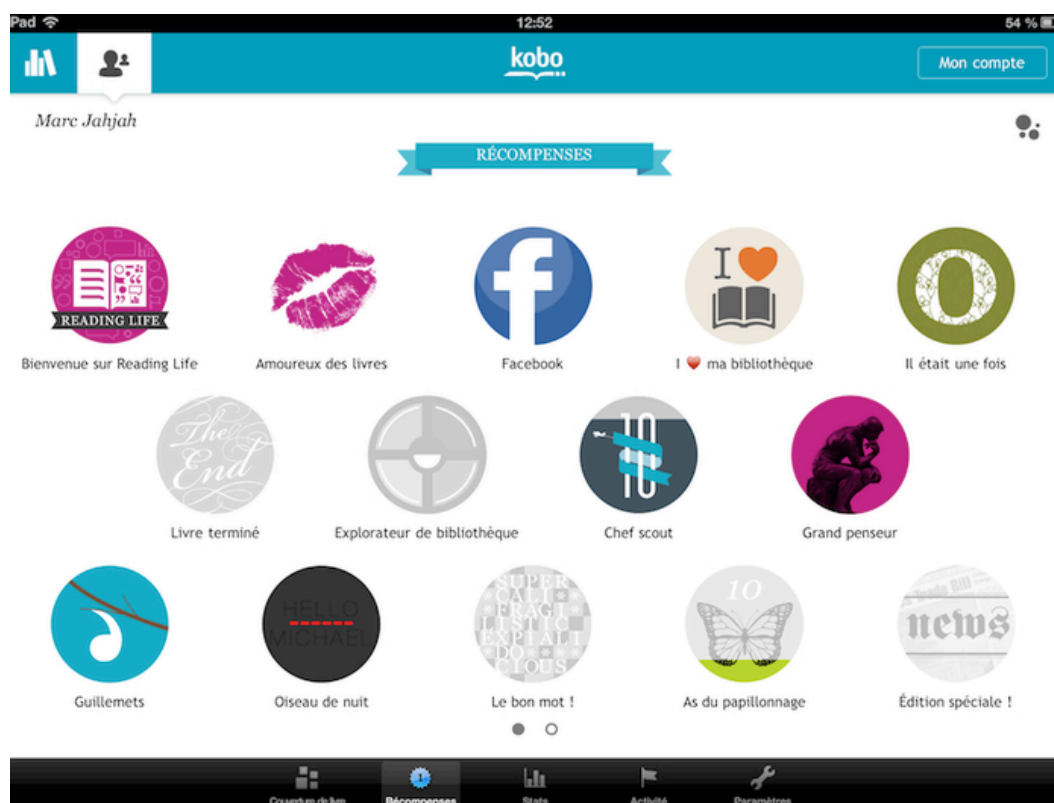


Figure 227 - L'application française de Kobo sur iPad avant son partenariat avec la Fnac⁷¹⁷

⁷¹⁷ Capture d'écran du 11/06/2011.

Mais l'interface comporte cependant quelques différences. Pour reprendre l'exemple précédemment cité (celui du papillon), il est cette fois-ci couplé au syntagme « As du papillonnage » et au même texte explicatif. On comprend donc qu'au signe iconique « papillon » avait été accolé le syntagme « As du papillonnage » pour aboutir au sens « papillonner ». Dès lors, le passage de l'application française Kobo à « Kobo by Fnac » (qui scelle le partenariat avec l'entreprise française en 2011) peut se lire comme une perte de la signification liée aux aléas du processus de transformation et comme l'indice de dysfonctionnements mineurs entre les différentes équipes chargées de la traduction.

Ainsi l'interface semble n'être qu'une traduction et non pas une « variation sémiotique » (Klinkenberg, 2000) par laquelle les signes, mobilisés dans un cadre nord-américain, auraient été adaptés culturellement à la France. Mark Twain et Jane Austen, par exemple, incarnent dans l'application *Kobo by Fnac* les figures symboliques du « grand écrivain » :



Figure 228 - La récompense « Twain » dans l'application « Kobo by Fnac » sur iPad⁷¹⁸

On retrouve pourtant Proust dans la « 11e récompense » (« Comment devenir un titan ? Un conseil : mettez le paquet ou pliez bagage. Découvrez *Guerre et Paix* par exemple, ou peut-être quelques tomes de Proust ») ; mais ce n'est que pour l'associer à la longueur réputée de son oeuvre (connue internationalement, comme celle de Tolstoï). La seule marge de

⁷¹⁸ Capture d'écran du 20/09/2013.

manœuvre possible paraît donc linguistique et se manifeste dans une traduction peu inventive. C'est pourquoi le site Web français est l'exacte copie du site Web international⁷¹⁹ :



Figure 229 - Présentation de « Kobo Reading Life » sur le site français de Kobo⁷²⁰

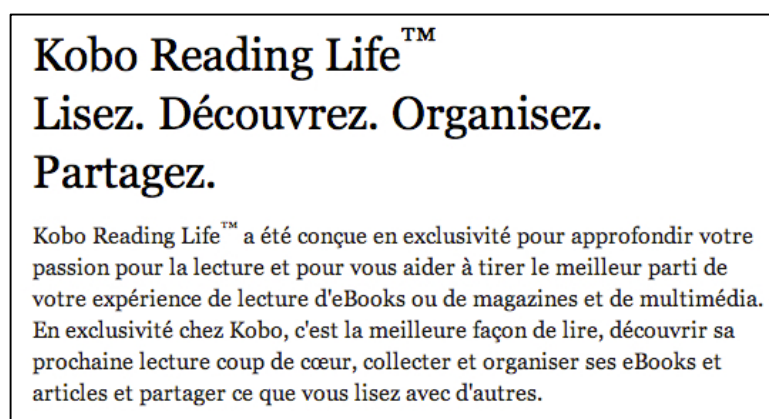


Figure 230 – « Kobo Reading Life » sur le site anglophone de Kobo⁷²¹

On voit bien que l'articulation entre livre numérique et « gamification » ne se limite pas uniquement à un processus strict de signification; elle dépend aussi de la coordination entre différentes équipes réparties dans des lieux géographiques différents et dont la communication, les représentations, les situations déterminent la production du sens. Or, si ce sens est chaque fois articulé à des situations différenciées de communication (culture supposée des individus et de leur pays), il est aussi imposé par la « maison-mère » (au Canada) et standardisé. De même des techniques marketing qui semblent bien décidées depuis un centre opérationnel et relativement appliquées de la même façon, en dépit des publics.

⁷¹⁹ Tous les deux ont exactement été mis à jour le 16 septembre 2013 pour la sortie de la nouvelle gamme de liseuses et tablettes de Kobo. J'ai en effet programmé une automatisation de la capture des sites Web à partir du logiciel *Webmnesia* : <http://www.Webmnesia.com/>.

⁷²⁰ Source : <http://www.kobo.com/koboarc7hd#readinglife>. Capture d'écran du 20/09/2013.

⁷²¹ Source : <http://fr.kobo.com/koboarc7hd#readinglife>. Capture d'écran du 20/09/2013.

2.1.3.3 « Univers discursif »

Replacer ces acteurs dans un cadre socioéconomique plus large permet également de mettre au jour un « univers discursif », soit « l'ensemble des discours qui interagissent à un moment donné » (Maingueneau, 2009, p. 23). Si, en effet, le premier chapitre a révélé un « champ discursif », dans lequel s'opposent des discours et des positionnements, le second révèle que ce champ s'inscrit dans un cadre plus large qui comprend également des imaginaires (de la communication, des relations humaines, etc.) dont on a pu rapidement expliquer la formation (possible) par la convergence progressive entre différents secteurs et différentes industries.

2.2 Archéologie des imaginaires et du « Web 2.0 » : la notion de « communauté »

Les imaginaires de nos concepteurs s'inscrivent donc dans un cadre socioéconomique plus large dont le « bouillonnement » idéologique et discursif a également une histoire. Ce second mouvement du deuxième chapitre est consacré à sa généalogie qu'on mettra au jour à partir des travaux de Patrice Flichy (2012) et de Fred Turner (2012). Il s'agit plus précisément de montrer d'abord comment « des valeurs très spécifiques ont été intégrées dans l'architecture du réseau des réseaux » (Cardon, 2012, p. 14) et de repérer ensuite les médiations, les lieux, les événements qui ont favorisé cette intégration, à partir de laquelle des croyances ont circulé d'un premier cercle d'individus à l'ensemble de notre société et dont a semble-t-il hérité le « Web 2.0 ». Cette perspective, encouragée par l'humanisme numérique de Doueihi, conduit ainsi « à une histoire intellectuelle du Net, de la sociabilité numérique et des pratiques lettrées et populaires émergentes » (2011b, p. 27) en revisitant des mythes fondateurs (universalité, accessibilité, etc.) On tirera enfin de ce parcours des éléments méthodologiques pour analyser les dispositifs étudiés, afin de dépasser les simples coïncidences discursives qu'on aura repérées et rester fidèle au programme fixé dès l'introduction (analyser ces discours dans leur singularité et non pas comme s'ils n'étaient qu'un « bégaiement » d'un univers discursif).

2.2.1 Introduction

La « liberté » et la « créativité » du consommateur, le « déclin » des institutions traditionnelles, le « rêve » communautaire, la « convergence » des secteurs et des médias : ces processus et ces imaginaires ont une histoire que nous avons peu à peu oubliée. C'est le paradoxe des projets qui « réussissent » : ils sont à la fois partout présents, dans nos réflexes langagiers du moins et peut-être dans nos modes de vie, mais comme dissous, sans doute

parce qu'ils sont devenus, à force d'altérations et de circulations, une seconde nature. Le travail du chercheur, au contraire, consiste à les dénaturer, c'est-à-dire à les rendre visibles.

Ainsi, l'un des imaginaires fondateurs d'Internet est celui de la « communauté », qui « va encombrer jusqu'à aujourd'hui tous les discours sur les formes relationnelles de l'Internet. » (Cardon, 2012, p. 21). La culture d'Internet, elle-même, est née dans les années 70 et 80 « au sein d'une communauté informatique universitaire relativement close sur elle-même. » (Flichy, 2012., empl. 1990). Mais cette culture est multiple et complexe. Parallèlement, en effet, s'élaboraient des utopies communautaires nourries par la contre-culture hippie. En effet, « entre 1967 et 1970, écrit Fred Turner, des dizaines de milliers de jeunes adultes entreprirent d'établir des communautés intentionnelles, libres, dont un grand nombre au cœur des montagnes et des forêts. » (p. 39) Or, remarque Patrice Flichy, « la culture des hackers, [de laquelle émergea les premières communautés sur Internet], a un certain nombre de points communs avec la contre-culture hippie » (empl. 1999). Avant de montrer comme les mouvements hippies ont irrigué ces communautés, je suivrai donc d'abord leur formation.

2.2.2 L'utopie des hippies et les premières communautés sur Internet

2.2.2.1 Nouvelle Gauche et Contre-Culture

Ils sont, selon Turner, nés de deux questions : comment vivre dans un monde, celui de l'Amérique des années 50-60, où la crainte de la bombe atomique est obsédante ? Comment trouver sa place dans ce monde d'adultes, dans lequel les « jeunes gens » ne semblaient pas se reconnaître ? La réponse à ces questions conduit à la création de deux mouvements :

- La « Nouvelle Gauche » : « [s]es membres firent inscrire sur les listes électorales des personnes auparavant privées du droit de vote, formèrent de nouveaux partis politiques et menèrent de longues années de contestation contre la guerre du Vietnam. » (p. 76)
- La « contre-culture » qui « trouvait pour sa part ses sources dans les divers mouvements culturels de l'époque de la guerre froide, notamment les œuvres littéraires et poétiques de la beat generation, le Bouddhisme Zen, l'Action Painting, et dès le milieu des années soixante, l'usage des drogues psychédéliques. » (*Ibid.*).

2.2.2.2 Un mouvement au sein de la Contre-culture : les « Nouveaux Communalistes »

Si nous n'avons retenu qu'un slogan de ce dernier mouvement (« sex, drugs and rock'n'roll »), Turner fait remarquer qu'il initia « la plus formidable vague de création de communautés de l'histoire américaine. » (p. 78) Ainsi, entre 1965 et 1972, dix mille communautés émergèrent progressivement sur tout le territoire, aussi bien dans les fermes du Colorado que dans plusieurs appartements des villes américaines (Berkeley, Cambridge, etc.).

Parmi elles, celles des hippies de San Francisco et de la Côte Est étaient considérées comme « les plus illustres » (p. 79). Leur organisation reposait sur une utopie : celle de voir l'Amérique transformée en un territoire fragmenté en une constellation « de petites communautés égalitaires reliées entre elles par un réseau de croyances communes. » (p. 79)

Turner extrait cette communauté du mouvement plus vaste de la « contre-culture » pour montrer qu'elle était en fait constituée de positions relativement différentes et nuancées. Ainsi, nous avons peut-être fait de la « contre-culture » un mouvement d'opposition contre le monde de la Guerre froide mais les Nouveaux Communalistes étaient, eux, préoccupés par les pratiques collaboratives, « l'euphorie technologique et la rhétorique cybernétique propres aux laboratoires de recherche officiels du complexe militaro-industriale-universitaire. » (p. 79)

Autrement dit : le capitalisme n'a pas « corrompu » la « contre-culture », conçue par « les analystes de l'utopisme numérique » (Turner, p. 79) comme « un seul mouvement social authentiquement révolutionnaire » (*Ibid.*) ; en fait, dès les origines, la « contre-culture » est aussi habitée par des acteurs qui ne cherchaient pas à rompre totalement avec leur société. Leur échappée ne leur empêcha ainsi pas « d'incorporer une partie de la culture dominante, en particulier la culture de la recherche en technologies de pointe. Si l'esprit était le premier espace de changement social, alors l'information aurait à jouer un rôle primordial dans les politiques contre-industrielles. » (p. 85) C'est pourquoi les technologies de l'information et la cybernétique⁷²² furent rapidement investies par les hippies et dotées d'une dimension politique. Le réseau, la réticularité, le circuit devinrent dès lors des métaphores opératoires.

⁷²² « Le terme cybernétique fut popularisé en 1948 par le mathématicien Norbert Wiener dans son ouvrage fondateur de la discipline Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine; ce domaine sera plus tard désigné comme "la science des analogies maîtrisées entre organismes et machines" ». Source : « Cybernétique », Wikipédia, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Cybern%C3%A9tique>. Source consultée le 9/9/2014.

Contre la verticalité de l'économie et de l'armée, les hippies opposèrent le flux, le continu, le décentré qui devaient mener à une nouvelle humanité et consacrer une alliance pourtant redoutée quelques années plus tôt entre l'ordinateur et le vivant. Un texte d'un poète (Brautigan) du mouvement, cité par Turner, illustre ce glissement perceptif en 1967 :

Il me plaît à imaginer (et
le plus tôt le mieux !)
une prairie cybernétique
où mammifères et ordinateurs
vivent ensemble une harmonie
mutuellement programmée
semblable à de l'eau pure
effleurant un ciel sans nuage.

Il me plaît à imaginer
(tout de suite, allons !)
une forêt cybernétique
semée d'électronique et de pins
où les cerfs flânent en paix
au-dessus d'ordinateurs
pareils à des fleurs
aux pétales filés.

Il me plaît à imaginer
(il en sera ainsi !)
une écologie cybernétique
où nous sommes libres de tout travail
réunis à la nature
mêlés aux mammifères
nos frères et sœurs
et sous la haute surveillance
de machines pleines d'amour et de grâce. (Turner, p. 86-87)

Ce poème, qui s'apparente à une prédication, fait donc des « machines » une divinité à la fois transcendante (elles surveillent) et immanente (elles sont présentes dans la nature). Cette hybridation est décrite comme un âge d'or à venir ou plutôt comme un retour au paradis

perdu, avant que le péché originel ne condamne les hommes à une vie de labeur (« libres de tout travail »). Le plus surprenant, c'est que ces visions empruntent au « monde de la recherche de la guerre froide. » (p. 87) Fred Turner pose alors les questions suivantes :

Comment ces deux mondes avaient-ils pu se rencontrer ? Comment un mouvement social critiquant avec ferveur les bureaucraties technologiques de la guerre froide en était-il venu à célébrer les perspectives sociotechniques dont celles-ci se prévalaient ? Et comment expliquer que les idéaux communautaires de la contre-culture aient pu être mêlés aux ordinateurs et à l'informatique de réseau d'une telle manière que trente ans plus tard, l'Internet apparaisse au plus grand nombre comme le symbole d'une révolution de la jeunesse renaissant de ses cendres ? (p. 87)

2.2.3 Passage et ancrage : Steward Brand, le *Whole Earth Catalog* et *Wired*

2.2.3.1 Cybernétique et psychédélique : une nouvelle conception de l'homme

On doit à un homme, Steward Brand, la circulation des thèses cybernétiques et informatiques vers le mouvement hippie. Je m'attarderai sur son parcours, à partir du travail de Turner, afin de mettre au jour des médiations ténues et complexes qui ont participé de l'élaboration des imaginaires aujourd'hui rencontrés. Ces imaginaires sont d'abord nés de lectures. Dans les années 50, avoir lu Norbert Wiener, Marshall McLuhan et Buckminster Fuller (présentés un peu plus loin) était le dénominateur commun des artistes que Steward Brand côtoya. Ainsi :

C'est en circulant parmi eux que Brand en vint à apprécier la cybernétique comme cadre intellectuel et comme pratique sociale, et considéra les deux dimensions de la discipline comme des formes alternatives d'organisation collective. (Turner, p. 92)

Au cours des années 50 et 60, Brand rencontra des artistes, tels que Cage et Rauschenberg, pour qui « la pratique artistique » pouvait se comprendre « comme une collaboration égalitaire entre l'artiste, le public et les matériaux utilisés. » (p. 97). L'homme n'était alors plus qu'un des maillons d'un système, qui abolissait la frontière entre l'art et la vie. Dès 1962, Brand partit en quête de cette abolition : « Il visita des réserves indiennes dans le Sud-Ouest, rencontra des chercheurs en psychologie de Palo Alto [...] et finit par débarquer dans plusieurs communautés. » (p. 101) En 4 ans, la communauté à laquelle elle appartenait transforma les performances de Cage et Rauschenberg (baptisées « happenings »), « en une célébration psychédélique de la technologie et des communautés mystiques, se faisant dès lors

un nom sur la scène LSD bourgeonnante de San Francisco » (Turner, p. 100). C'est à cette époque que Brand chercha à articuler les thèses cybernétiques à la « contre-culture ».

Pour le groupe dont il faisait partie (l'USCO, qui « repose sur la fusion du mysticisme oriental et de la pensée systémique écologique », p. 101), l'individu, les groupes et les artefacts n'étaient que des reflets les uns des autres, animés par une même source, une même force universelle présente dans le biologique (l'énergie), le social (la lumière) et la mécanique (l'électricité). Les performances artistiques de l'USCO et de Brand bénéficièrent de cette nouvelle conception, qui ne cherchait plus à s'adresser à un public mais à l'inclure dans des dispositifs théâtraux et technologiques dont il ne serait plus que l'un des éléments. Ainsi, « le public expérimentait l'unité mystique qui liait [...] les membres de l'USCO. » (p. 103) Or, c'est à partir des travaux de Fuller et de McLuhan, qui considéraient la technologie comme une force de transformation de la société, que ces dispositifs furent élaborés. Lecteur de la littérature cybernétique de Wiener et des travaux de Bateson sur la conscience, McLuhan pensa progressivement les technologies électroniques comme le signe d'un nouvel âge, par opposition à l'imprimerie, qui serait la métonymie de la bureaucratie et de l'industrie. Ainsi, « le média électronique [aurait] rassemblé l'humanité entière dans un unique "village global" » (Turner, p. 106). En effet, selon McLuhan, l'être humain et son espèce étaient maintenant reliés par un même système nerveux, comparé au « réseau de signaux électroniques » (p. 106), grâce aux télévisions, aux transistors et aux machines informatiques.

Brand et les membres de l'USCO lurent également Buckminster Fuller, pour qui l'information et la technologie pouvaient sauver l'humanité si elles étaient mises entre les mains de « designers compréhensifs », c'est-à-dire d'individus aussi informés que les spécialistes des sciences et de l'industrie mais tenus à l'écart des laboratoires, de façon à tirer des technologies observées les moyens de répondre « au bonheur humain » (p. 110). Le « designer compréhensif » serait ainsi l'alliage entre l'artiste, le scientifique, l'économiste, autant de compétences nécessaires pour comprendre le « système » sur lequel reposerait le monde. Or, pour Fuller et pour la cybernétique, « le monde matériel se composait de modèles d'information rendus visibles et sensibles » (p. 112) que l'humain pouvait manipuler grâce à l'ordinateur. C'est le rôle dévolu au « designer compréhensif », isolé des laboratoires et des institutions militaires pour penser « en harmonie avec le cosmos » selon Fuller. Au sein de l'USCO, comme dans la littérature scientifique, l'élite traditionnelle s'effaçait donc au profit

de nouveaux groupes intellectuels qui s'appuyaient sur l'information et la technologie pour « redonner au monde un équilibre » (p. 113), perdu avec les grandes guerres et l'industrie.

Les « designers compréhensifs » n'étaient cependant qu'un des modèles possibles de Brand et de l'USCO. Leur communauté alternative reposait également sur les natifs amérindiens qui culminaient dans la figure fantasmée et stéréotypée de l'« indien » au contact des terres et des bêtes sauvages. Ce dernier répondait en effet au modèle promu de la contre-culture, qui souhaitait s'organiser en petits groupes autonomes, comme le faisaient alors les autochtones, pour se rapprocher d'une « “conscience cosmique” » (Turner, p. 114) sans hiérarchie ni ordre. La lecture de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Ken Kesey (1962) convainquit Steward Brand non seulement de cette intuition, mais bien plus de la nécessité d'expérimenter le LSD, qui « faisait partie de l'arsenal à brandir dans la lutte générationnelle » (p. 116). Brand fréquenta alors un mouvement (les Merry Pranksters), qui eut une influence très importante sur la « contre-culture ». Se réclamant des mystiques allemands (Oswald Spengler) et des romantiques américains du XIX^e siècle (Walt Whitman), le mouvement Beatnik, dont s'inspirèrent les Merry Pranksters, considéraient que des lois secrètes, alchimiques, animaient le sens profond du monde et qu'elles pouvaient être révélées par un éveil spirituel. Ils s'approprièrent ainsi des technologies développées dans les laboratoires pour transformer la conscience individuelle et la communauté dans l'espoir de convaincre « l'Amérique de la guerre froide » (Turner, p. 119) qu'une alternative était envisageable et viable. Les technologies de l'information, comme la radio, devinrent leur modèle métaphorique : sur une même longueur d'onde, des milliers d'individus étaient ainsi connectés. L'USCO montra ainsi à Brand comment faire de l'art avec la technologie, tandis que les Pranksters lui révéla qu'une nouvelle société était possible, fondée sur la conscience collective et l'harmonie.

En 1966, Steward Brand synthétisa ces deux positions dans un événement : « Le Trips Festival », qui révéla au grand jour « la scène psychédélique de San Francisco » (p. 122). Kesey, qui inspira Brand et créa le festival avec lui, et les Pranksters « montrèrent [ainsi] aux États-Uniens “moyens” qu'il était possible une vie nomade et tribale. [...] la scène de San Francisco annonça[it] la naissance d'un monde nouveau et ouvert » (p. 124) à l'autre, précisément parce que chacun des membres devenait la partie constituante d'un grand Tout.

2.2.3.2 Le Whole Earth Catalog, The Well et Wired

Dans son introduction, Fred Turner résume ainsi les décennies suivantes :

Entre la fin des années soixante et la fin des années quatre-vingt-dix, Brand constitua un réseau composé de personnes et de revues qui furent à l'initiative d'une série de rencontres entre les milieux bohèmes de San Francisco et la Silicon Valley, carrefour technologique naissant. Dès 1968, il regroupa les acteurs des deux mondes dans les pages d'un des ouvrages les plus représentatifs de l'époque, le *Whole Earth Catalog*. En 1985, il les réunit de nouveau au sein d'un dispositif de conférence électronique qui allait devenir le plus influent de la décennie, le *Whole Earth 'Lectronic Link* ou WELL. Dès lors, et ce jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, Brand et les autres membres du réseau, dont Kevin Kelly, Howard Rheingold, Esther Dyson ou encore John Perry Barlow, devinrent les personnalités les plus citées pour illustrer une vision contre-culturelle de l'Internet. Finalement, en 1993, tous participèrent à la création de *Wired*, le magazine, qui plus que tout autre vantera la dimension révolutionnaire du monde numérique émergent. (p. 38)

Plusieurs moments marqueraient donc la formation des imaginaires et des utopies d'Internet :

- **la création du *Whole Earth Catalog*** d'abord, que Turner identifie à une « technologie de l'information » (p. 127) et qui fait suite aux conceptions systémiques et cybernétique. Ce catalogue se présentait alors comme une « cacophonie d'artefacts, de styles et de design graphique » (p. 130) qui n'était pas un livre ou un magazine, mais un espace de concentration des communautés fréquentées par Brand ; ce catalogue était donc un « lieu de savoir »⁷²³ qui pouvait offrir au lecteur le sentiment de tenir en main la « "Terre Entière" » et « de contempler dans sa totalité [sa] planète » (Turner, p. 147). Conçu à partir des théories systématiques, le catalogue conduisait ainsi le lecteur à une expérience : en le feuilletant, il s'inscrivait chaque fois plus dans le Tout constitué par le catalogue⁷²⁴. En s'appuyant sur les notions de « zone d'échange » de Peter Galison et d' « objet-frontière » de Star et Griesemer, Turner fait ainsi du *Whole Earth Catalog* un « forum-réseau », soit un lieu et un média où s'élaborent « des langages de contact, [entre des représentants de plusieurs disciplines], pour pouvoir collaborer » (Turner, p. 131) sans que ces disciplines ne renoncent pour autant à leurs inclinations naturelles. Quatre groupes sociaux participèrent au *Whole Earth Catalog* : les sciences et les technologies, les scènes

⁷²³ Les « lieux de savoir », tels que Christian Jacob les entend (2007, 2010, 2014) sont des artefacts (textes, diagrammes, cartes, dessins, etc.) où peuvent se lire un ensemble de processus et de pratiques.

⁷²⁴ Turner relativise cependant cette conception en observant que les membres de WELL étaient tous des gens issus des mêmes milieux et dotés du même capital culturel. Ce sont donc plutôt « les logiques de rhétorique universelle propre à la cybernétique qui reliaient ces objets les uns aux autres » (p. 170)

artistiques, la scène psychédélique, les communautés de l'inévitable « contre-culture ». Ainsi, « les productions intellectuelles et technologies de l'industrie », la philosophie orientale, le mysticisme « sous acide » (sic) et les théoriciens communalistes purent dialoguer, bricoler ensemble au point de contribuer aux « conditions culturelles propices à la perception des micro-ordinateurs et des réseaux informatiques comme outils de libération. » (Turner, p. 133) En passant en version numérique dans les années 80, alors que la « contre-culture » était en plein déclin et que l'industrie informatique triomphait peu à peu, le catalogue permit de nouer des liens avec les développeurs, les hackers et les journalistes spécialisés.

- **la mise en place de WELL en 1985**, « un système de téléconférence au sein duquel les abonnés pouvaient se connecter à un ordinateur central et échanger des messages, soit sur un mode conversationnel en temps réel, soit de manière asynchrone. » (Turner, p. 227) Ce dispositif permit aux développeurs, hackers, journalistes et anciens de la « contre-culture » de travailler ensemble dans une « “communauté virtuelle” » (Turner, p. 228) imprégnée par les thèses communalistes. « [I]l donnait [ainsi] à penser que les réseaux informatiques pourraient ressusciter le rêve néo-communaliste d'une communauté de conscience partagée. » (p. 235) Le WELL bénéficia cependant de conditions économiques favorables à son épanouissement. Dans les années 80, en effet, les entreprises, notamment informatiques, commençaient à s'organiser autour de projets déterminés, qui ne permettaient pas aux salariés de rester longtemps aux mêmes postes. La nécessité de reconstruire sans arrêt leur carrière les amena ainsi à rejoindre le WELL, pour échanger des informations « sur des technologies en cours d'expérimentation ou des rumeurs sur les industries de la presse ou de l'informatique. » (p. 245) Les membres de cette communauté étaient alors décrits comme des « “agents logiciels” » qui triaient les données les uns pour les autres. Les réseaux informatiques leur permettaient ainsi de renouer avec un idéal qu'ils croyaient perdu. L'un de ces membres, Rheingold, publia alors en 1993 un livre (*The Virtual Community*) qui eut un écho important chez les journalistes et les hommes d'affaires. « De la même manière que les danseurs présents aux Trip Festivals avaient imaginé que le LSD leur permettrait de se détacher de leur corps et de jouir d'une forme nouvelle de communion, les spécialistes et les journalistes décrivirent les communications assistées par ordinateur comme des formes d'interaction dans lesquelles les corps avaient cessé de jouer un rôle. » (Turner, p. 256) Les entreprises

s'emparèrent très vite de la notion, qui leur permettaient de renforcer leur clientèle en développant des relations sociales plutôt qu'économiques. Dès lors, les « communautés virtuelles » servirent de langage de coordination pour les activités collectives d'acteurs très différents (universitaires, journalistes, hommes d'affaires). Le mot « cyberspace », inventé par Gibson en 1984, servit dans les années 90 à « décrire le genre de réalité virtuelle que ces entreprises s'efforçaient de construire. » (p. 260) Parallèlement, une culture « cyberpunk » s'élabora qui faisait des « prothèses numériques » l'un des moyens de pénétrer le cyberspace et d'échapper au corps.

- **l'élaboration du Global Business Network en 1987**, qui célèbre la rencontre entre les cadres des grandes entreprises, les penseurs, les chercheurs et les prophètes. Steward Brand, et les communalistes, firent ainsi pénétrer dans la sphère marchande les idéaux de la contre-culture. Des réseaux puissants d'organisations (MIT, IBM, Shell, Texaco, etc.) et de disciplines (biologie, anthropologie, cybernétique, etc.) travaillèrent de l'intérieur les entreprises pour les ouvrir au travail horizontal et réticulaire. « Ils vont accompagner, écrit Cardon dans la préface du livre de Turner, le tournant des méthodes de management qui clôt l'ère fordiste du capitalisme industriel de l'âge des directeurs pour ouvrir celui des réseaux mondiaux de travailleurs de la connaissance du capitalisme financier. » (Cardon, 2012, p. 25) Un livre tout particulièrement, celui de Kelly (futur directeur du journal *Wired*), eut une influence importante sur les entreprises qui trouvèrent une méthode de management inspiré de la « contre-culture ». Ainsi, « les dynamiques économiques et technologiques qui avaient depuis longtemps orchestré les parcours professionnels au cœur de la Silicon Valley se propagèrent dans la majorité des pays industrialisés. Mise en réseau des formes de production, contrats d'interim, généralisation de l'externalisation et marchés dérégulés devinrent des éléments caractéristiques de la vie économique au quotidien. Tout comme l'utilisation quasi universelle des ordinateurs et des réseaux informatiques dans le monde des entreprises, mais également à domicile. » (Turner, p. 277)
- enfin, la **fondation du magazine *Wired*** en 1993 permit l'extension de cette dynamique et la formation de nouvelles collusions idéologiques entre le libéralisme le plus conservateur et la « contre-culture ». Les deux mouvements se rencontrèrent à la faveur de comparaisons incessantes entre le marché et Internet, conçus tous les deux comme des moyens d'aplanir les hiérarchies en développant des relations horizontales,

voire autogérées et nées d'un ensemble de facteurs autonomes et concordants. « Les start-up de la nouvelle économie se verront ainsi légitimées à attaquer la vieille économie industrielle. La boucle est bouclée : la contre-culture est devenue le plus formidable ressort de l'expansion du capitalisme digital. » (Cardon, p. 27)

2.2.4 Autres communautés

L'histoire politique d'Internet proposée par Turner n'est qu'une de ses histoires possibles. La culture des hackers ou des « amateurs » technophiles, en marge de la communauté informatique universitaire, ne se réduit en effet pas à la « contre-culture ». Flichy (2012 [2001]) montre que les « communautés virtuelles » étaient animées par d'autres groupes :

- Le **réseau des amateurs** : ces projets, nés dans les années 70, avaient pour objectifs « de réussir à télécommuniquer informatiquement. » (Flichy, 2012, empl. 2177) Ils donnèrent naissance à un BBS (« Bulletin Board System », un serveur permettant l'échange et inspiré des panneaux d'affichage où chacun peut laisser un message) qui muta progressivement en un réseau (Fidonet) proche de Usenet à ceci près que les ordinateurs utilisés étaient maintenant des micro-ordinateurs. Décentralisé, Fidonet reposait sur des logiques anarchistes apparemment proches de la « contre-culture. »
- Les **développements communautaires** : mais à l'inverse de WELL, ces réseaux ne cherchaient pas à faire convergence des mondes sociaux très différents, dans le but de créer une nouvelle économie. Fondé en 1989, le NPTN (National Public Telecomputing Network) cherchait plutôt à encourager la création de BBS d'informations au service de populations locales, dans un but pédagogique et utopique, qui puisait dans la figure de la « cité » son inspiration organisationnelle. D'autres projets émergèrent grâce aux BBS, notamment des projets politiques « ruraux » pour les classes moyennes qui n'étaient pas liés à la « contre-culture ».

Si ces communautés reposaient sur des principes structurants relativement semblables (proximité géographique, appartenance institutionnelle, degré d'interconnaissance), leurs positions, remarque Flichy, différaient cependant. Les BBS amateurs, par exemple, pouvaient se connecter les uns aux autres grâce à Fidonet et ils créèrent un réseau international au début des années 90. Mais les BBS communautaires, eux, étaient réticents quant à l'idée de

s'ouvrir à l'extérieur. D'autres communautés (Well, Fidonet), au contraire, passèrent par Usenet pour établir des contacts avec le monde en 1988-1989, puis par Internet.

2.2.5 Bilan : l'héritage de l'imaginaire communautaire

Malgré ces différences, Flichy remarque que l'imaginaire communautaire s'est maintenu :

L'idée d'un groupe virtuel où tout le monde s'exprime de façon égalitaire continue à dominer. L'utopie devient dans ce cas une idéologie qui masque la réalité, mais simultanément mobilise les acteurs. Cette idéologie est d'autant plus prégnante qu'elle s'intègre dans une longue tradition américaine.

La « contre-culture », même dans sa version « allégée », semble donc avoir imprégné ces communautés à des degrés divers. Ou plutôt : il semble que les communautés les plus imprégnées par la « contre-culture » aient réussi à s'imposer et à écrire l'histoire rétrospective d'Internet à partir de leurs imaginaires et de leurs utopies. Parmi ces communautés figurent celles de Steward Brand, qui irrigua durablement Internet. Dans la préface qu'il consacre à cette histoire politique, Cardon remarque ainsi que le premier élément dont a hérité l'Internet contemporain « est [en effet] l'incessante injonction à la participation créative » (p. 29) : « les nouvelles plateformes du Web 2.0, tout en abaissant les coûts d'entrée dans l'ère de la participation, ne font jamais que reconduire cette injonction initiale dans un contexte de démocratisation des pratiques. » Or, si ces plateformes reprennent bien certains imaginaires de la contre-culture, elles mettent de côté une partie de leur esprit. L'horizontalité promue, et la reconnaissance de la valeur de chaque membre d'un Tout, est par exemple délaissée, au profit d'une valorisation de la production, c'est-à-dire de la visibilité de l'individu à partir de ses traces d'activités. De la même façon, si Wikipédia semble remettre en question les autorités du savoir et, par conséquent, renverser un certain ordre social, c'est pour mieux les reconduire, dès lors que l'on s'intéresse de près à la manière dont le savoir y est organisé⁷²⁵. Ainsi, « l'expressivité connectée des engagés de l'Internet a sans doute plus transformé les modalités d'exercice de la domination que la composition sociale des dominants. » (p. 30)

⁷²⁵ « Il est certain que le modèle de l'auteur-lecteur distribué, fondamentalement héritier de la *popular science*, est une doctrine incarnée en dispositif. À cet égard, *Wikipédia*, créé en 2001, peut être considéré comme l'instrumentation logicielle et l'incarnation médiatique d'un imaginaire du *cybersavoir* qui avait été identifié plus tôt dans le corpus des discours des médias de masse et les idéaux des militants. Cette figure de l'auctorialité sans auteur n'en est pas moins minée de l'intérieur par un élément qui tient à un autre aspect de la culture informatique, le projet de récupérer les formes médiatiques précédentes. » (Jeanneret, 2014, p. 38)

Cardon identifie enfin deux autres legs de la « contre-culture » à l'Internet contemporain :

- **la liberté d'expression**, « droit absolu à l'expression sans limites des internautes » qui est le dénominateur commun de tous les pionniers d'Internet et qui trouve ses racines dans l'éthique individualiste hacker (« Il est impossible, au nom de la liberté des internautes, de statuer sur les usages que chacun peut faire de sa liberté », p. 30).
- **le rejet des contrôles institutionnels** : la constitution des communautés, l'inscription de l'individu dans une collectivité « [sont] toujours pensé[es] comme une construction “par le bas” » (Cardon, p. 31) Ainsi, les valeurs auxquelles il est disposé à se soumettre ne peut naître que de la communauté à laquelle il s'est associé. Dès lors, les productions de cette communauté [...] font l'objet d'une protection qui rejette « les formes excluantes ou captatrices de propriété intellectuelle. » (p. 31)

2.3 Conclusions partielles

2.3.1 Web (dit) 2.0, capitalisme et utopies

L'analyse comparative de nos dispositifs, des caractéristiques du « Web 2.0 » et de l'histoire politique d'Internet permet donc de formuler un certain nombre de réflexions :

- l'organisation des entreprises par « projets », la précarisation (circulation) mondialisée des salariés depuis les années 90, la convergence des secteurs et des industries expliquent sans doute l'agrégation de profils très différents autour d'objets (comme le livre ou les marginalia) qui, a priori ou traditionnellement, y sont assez étrangers ;
- le « paradigme participatif » et créatif est un legs de la « contre-culture » qui a été oublié (il serait d'ailleurs intéressant de montrer comment cet oubli s'est fait), mais qui reste, encore aujourd'hui, vivace, du moins dans l'imaginaire de nos concepteurs ;
- le capitalisme n'a en rien « dévoyé » ou « corrompu » comme on aurait pu le croire cet idéal : au contraire, il a été imprégné de cette « contre-culture » qui, dès les origines, parce qu'elle était extrêmement hétérogène, s'est parfois montrée encline au marché ;

- au début des années 2000, Tim O'Reilly a donc mis en avant les caractéristiques utopiques sur lesquelles repose Internet et qui ont donc permis à un certain nombre d'entreprises, qui renouaient avec l'alliance du marché et de l'idéologie, de survivre.

Cela dit, s'ils sont bien nés de ce constat, les imaginaires de nos dispositifs ne se réduisent pas à lui. Certes, on trouve bien les traces, dans les prises de position de leurs concepteurs et dans leurs artefacts, d'un imaginaire plus large où s'épanouissent des discours sur la créativité des lecteurs, sur le déclin des industries du livre, sur la nécessaire convergence médiatique et sur la salvation communautaire. Pour autant, nous avons rencontré d'autres imaginaires et d'autres discours, propres aux livres et aux marginalia, quand bien même nos concepteurs auraient des profils⁷²⁶ proches de ceux de la Silicon Valley ou rendraient compte de son esprit originel, qui consista à agréger des publics extrêmement différents autour de « projets ».

2.3.2 Quels ressorts méthodologiques ?

Le risque, en effet, à se contenter des parallèles et des coïncidences, c'est de suivre la voie du déterminisme. Les histoires trop linéaires, parfaitement « emboîtées », sont ainsi suspectes parce qu'elles manquent la complexité du réel. De notre lecture de Fred Turner et de Flichy, on peut cependant tirer un ressort méthodologique. Il semble en effet que les imaginaires se constituent et se pérennisent autour d'acteurs, d'objets de lieux et de journaux. Les notions, très stimulantes, de « zone d'échange » et d'« objet-frontière », articulées dans celle de « forum-réseau » qui rappelle la notion d'« acteur-réseau » de Latour, offrent les moyens de rendre compte de dynamismes sociaux et de transformations symboliques. Dans le chapitre qui suit, le dernier de cette thèse, on retiendra ainsi la nécessité d'articuler des artefacts à des lieux, des acteurs structurants et des relais institutionnels, qui assurent la circulation des imaginaires et participent également et activement de leur création.

⁷²⁶ Serbinis de Kobo est un ingénieur qui a d'abord exercé chez Microsoft puis dans une start-up de la Silicon Valley spécialisée dans la recherche (Jahjah, 2014) ; Tamblyn de Kobo a obtenu un Master of Business Administration (MBA) de l'Ivey Business School dont la formation consiste essentiellement à diriger des équipes marketing et des stratégies consommatoires (Jahjah, 2014) ; Johanson de RethinkBooks se présente lui-même comme un « technologiste de la Silicon Valley » ; Henrik Berggren de Readmill avait travaillé chez SoundCloud (réseau social de collaboration autour de projets musicaux) avant de fonder son entreprise, etc.

3 Passages, circulations, altérations

Dans ce dernier chapitre, on se penchera d'abord sur la figure de Tim O'Reilly, qui popularisa non seulement l'expression « Web 2.0 » mais créa aussi en 2006 (jusqu'en 2013) des événements internationaux sur le livre et l'édition (dits) numériques où se rencontrèrent à peu près tous les acteurs étudiés. On étudiera ensuite les *Tools of Change* pour comprendre comment des notions et des (pré)discours (« social », « communauté », « marginalia » « annotation », etc.), apparaissent et circulent dans l'organisation de ces événements et dans leurs débats, ainsi que la manière dont ils finissent par « faire corps ». On poursuivra alors par une étude des « relais » de ces débats en observant la façon dont ils apparaissent dans la presse spécialisée et quelques blogs, dont on peut penser qu'ils contribuent à travailler les imaginaires rencontrés. On reprendra enfin l'analyse de ceux de nos concepteurs en cherchant à mesurer les écarts avec les imaginaires du « Web 2.0 ».

3.1 Un passeur et un idéologue : la figure de Tim O'Reilly

Je commencerai donc par situer Tim O'Reilly qui remplit peut-être dans l'édition (dite) numérique le rôle que mena Steward Brand avec la « contre-culture ». J'analyserai plus particulièrement ici un texte, auquel on se réfère très souvent pour rendre compte de la formation du « Web 2.0 », qu'il écrivit afin de clarifier ses positions quant à cette expression. On suivra parallèlement ses travaux et la création des *Tools of Change for Publishing*.

3.1.1 Parcours

La page officielle de Tim O'Reilly⁷²⁷ insiste sur le double profil de ce dernier, à la fois lettré (il obtint en 1975 un diplôme de lettres classiques de Harvard) et entrepreneur. Dès 1978, il créa ainsi *O'Reilly Media*, une maison spécialisée dans la conception et la publication de livres sur l'informatique. En 1992, elle accompagna la naissance du Web avec un livre (*The Whole Internet User's Guide & Catalog*) que la New York Public Library aurait présenté comme l'un des plus importants du XX^e siècle (« one of the most significant books of the 20th century »). La mention et la citation implicite ont ici une valeur de caution et de légitimation qui permettent de placer la culture lettrée et l'informatique sur le même plan institutionnel. Durant les 20 années suivantes, Tim O'Reilly explorera régulièrement cette articulation.

⁷²⁷ <http://www.oreilly.com/tim/bio.html>, consultée le 14/9/2014.

Ainsi, en 2001 il lança *Safari Books Online*, en partenariat avec l'éditeur Pearson, afin de valoriser la lecture de livres à partir des navigateurs Web. Mais une étape importante et décisive fut franchie avec la création en 2006 des *Tools of Change for Publishing*.

En 2004, Tim O'Reilly lança également une série de conférences sur ce qu'on désignait alors vaguement par « Web 2.0 » et auquel il donna une définition en 2005, dans un article intitulé « What Is Web 2.0 »⁷²⁸ (que j'analyse ci-dessous). Comme l'écrit en effet Marie-Sylvie Poli :

La paternité et les premières définitions [du « Web 2.0 »] sont attribuées à Tim O'Reilly qui, dans sa définition, attribue, à une partie du Web, la dimension participative comme dimension centrale. D'après lui, ce Web participatif permet à l'utilisateur de passer du statut de simple consommateur à celui d'un véritable générateur de contenus. (2013, p. 2)

Jusqu'en 2011, date à laquelle il mit fin au « Web 2.0 Summit » (anciennement « Web 2.0 conference »), des acteurs importants de l'informatique (Microsoft, Dell, etc.) et du numérique (Amazon, Facebook, etc.) se succédèrent pour aborder la question des « big data », de l'entreprise, de l'« Open source », des « communautés », etc. Il semble donc que ces conférences matérialisaient déjà le programme d'O'Reilly fixé dans son article de 2005.

3.1.2 Positions : « What is Web 2.0 »

3.1.2.1 Économie et technologies informatiques

Tim O'Reilly donne d'abord dans cet article des éléments de contextualisation : le terme « Web 2.0 » avait ainsi été inventé en 2004, suite à la première édition⁷²⁹ des « Web 2.0 Conference » qui envisageait alors le Web comme une « plateforme ». La métaphore traduisait en fait l'ambition de créer un « Web applicatif » qui reposait alors sur l'idée d'une rupture avec un « Web 1.0 » non seulement jugé « statique » mais en plus centré sur un seul « produit ». Le changement de paradigme auquel invitait Tim O'Reilly était donc en grande partie économique : si Netscape, face à Google, avait ainsi échoué, c'était à cause de l'insuffisance de son modèle, exclusivement centré sur son navigateur, quand Google

⁷²⁸ Tim O'Reilly, « What Is Web 2.0. Design Patterns and Business Models for the Next Generation of Software », en ligne : <http://oreilly.com/Web2/archive/what-is-Web-20.html>. Source consultée le 14/9/2014.

⁷²⁹ Source : http://conferences.oreillyn.net.com/pub/w/32/pr_1.html, consultée le 14/9/2014.

proposait au contraire une multitude de « services » à partir de son « produit » (le moteur de recherche). Plus précisément, si Google avait ainsi réussi économiquement, comme tous les acteurs du « Web 2.0 », c'était en vertu d'un savoir-faire en matière de gestion de l'« intelligence collective » selon O'Reilly, qui amena par exemple l'entreprise à gérer un ensemble de productions éditoriales (les pages Web) grâce à un nouvel algorithme⁷³⁰.

Dès 2005, Tim O'Reilly posait en fait tout ce qui constituerait l'arrière-plan doxique, idéologique et technologique des entrepreneurs du Web : l'« intelligence collective », la « sagesse des foules », le RSS, les « mashups »⁷³¹, les langages dits dynamiques (PHP, Perl, Python, Ruby) et les architectures comme AJAX qui devaient permettre de sortir d'un Web jugé « statique » (ou « Web 1.0 »). Concernant les internautes, O'Reilly précisait qu'ils devaient être considérés comme des « co-développeurs » et faire l'objet d'une analyse permanente (« [r]eal time monitoring of user behavior ») afin d'améliorer les logiciels qui ne seraient plus exclusivement liés au seul PC mais parcourraient au contraire un ensemble d'écrans (ordinateur, téléphone, etc.) pour répondre aux pratiques de leurs utilisateurs.

3.1.2.2 Le « cerveau global » : Tim O'Reilly et Steward Brand

Cette liste se trouvait alors résumée dans une métaphore centrale : celle du cerveau. Pour O'Reilly, en effet, les liens hypertextes ne seraient que les synapses d'un « cerveau global » (« global brain »). Dans sa perspective, la « blogosphère » apparaîtrait donc comme un « dialogue mental » (« mental chatter ») et comme notre « voix intérieure » (« the voice we hear in all of your brains »). Le Web était alors conçu comme le miroir de la pensée humaine.

On voit ainsi combien les thèses cybernétiques et cognitivistes eurent une influence sûrement décisive sur Tim O'Reilly, qui n'est pas si éloigné des positionnements des Nouveaux Communalistes et de la « contre-culture ». Le 5 septembre 2012, Tim O'Reilly donna ainsi une conférence sur cette question (« Birth of the Global Mind ») qui s'inscrivait dans le cadre d'un séminaire créé par Steward Brand. Le résumé⁷³² que fournit ce dernier de l'intervention de Tim O'Reilly situe d'abord l'inventeur de l'expression « Web 2.0 » dans les études classiques. Il rappelle en effet que Tim O'Reilly fut passionné par un livre (*The Discovery of*

⁷³⁰ Voir Dominique Cardon, « Dans l'esprit du PageRank », *Réseaux*, 177 (1), 2013, p. 63-95.

⁷³¹ Ce sont toutes les formes de « remixage » que nous avons placées sous le modèle anthologique.

⁷³² Source, <http://longnow.org/seminars/02012/sep/05/birth-global-mind/>, le 14/9/2014.

the Mind : In Greek Philosophy and Literature de Bruno Snell) sur la Grèce du IV^e siècle av. J.-C. La lecture qu'il en fit lui aurait alors permis d'identifier les origines d'un « cerveau global ». En effet, en créant l'homme moderne, avec sa capacité de créativité et de liberté, les grecs nous auraient légué le moyen de créer et de partager des connaissances pour nous lier les uns aux autres (« The global mind is built on the gift culture of every medium of connectedness since the invention of language ») si bien que la mémoire de l'humanité serait maintenant externalisée dans le « nuage » (« Humanity has a shared memory in the cloud »).

Les marqueurs d'embranchement utilisés par Brand, le recours au style direct (« he says », « O'Reilly noted ») et les citations de l'intervention de l'entrepreneur indiquent qu'il ne ferait que rapporter ses propos. Pour autant, les extraits qu'il choisit, comme résumé d'une conférence d'une heure et trente minutes, créent une filiation entre les conceptions de la « contre-culture » et celles d'O'Reilly. Ce dernier prédit ainsi en 2012, lors de son intervention, la symbiose entre l'ordinateur et l'humain (« human-computer symbiosis ») qui avait déjà été célébrée dès les années 60 par la « contre-culture » et Brand. Si l'on ajoute à cela qu'O'Reilly fait explicitement du « Web 2.0 » l'avènement d'un nouveau modèle économique, on peut considérer qu'il s'inscrit sans doute dans la lignée des Communalistes.

3.1.3 La création des *Tools of Change for Publishing* en 2006

C'est bien dans ce contexte que Tim O'Reilly créa en 2006 les *Tools of Change for Publishing* (« Outils d'aide à la transformation du monde de l'édition »). Le 6 décembre 2006, il publia ainsi un texte qui reprenait les idées principales de « What Is Web 2.0 » :

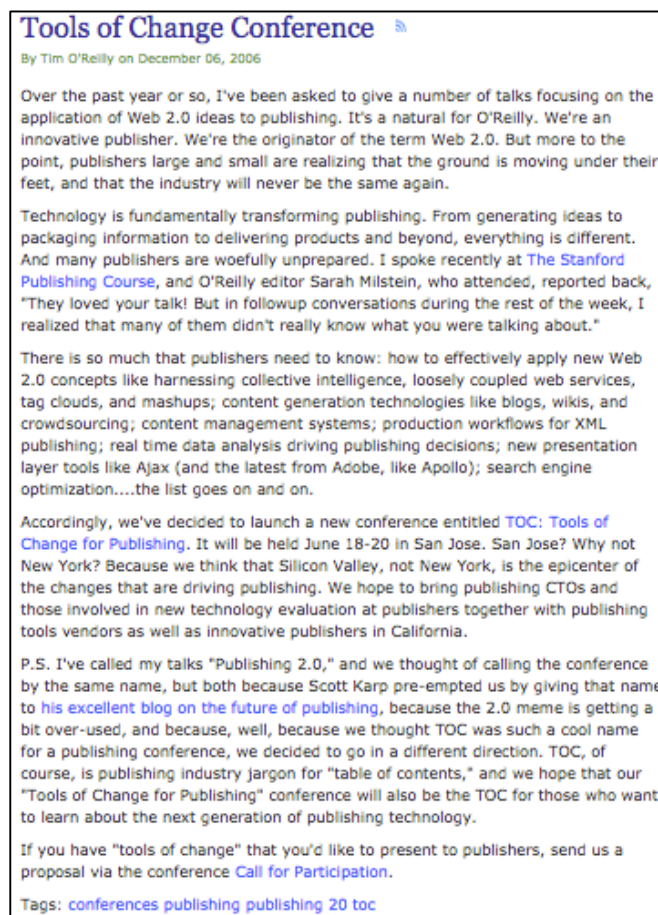


Figure 231 - Le texte de Tim O'Reilly sur la création des *Tools of Change*⁷³³

Le constat que dresse Tim O'Reilly est d'abord celui d'un monde éditorial à la déroute, alors que les transformations seraient profondes. L'adjectif subjectif-évaluatif (« unprepared ») et l'adverbe modalisateur (« woefully ») traduisent à la fois l'urgence de la situation et son caractère évident : O'Reilly ne se livre pas à une démonstration, il fait comme si elle était déjà acquise et partagée par les éditeurs. Le verbe au présent progressif (« publishers large and small are realizing ») matérialise la simultanéité de la prise de conscience récente des éditeurs et des solutions fraîchement apportées par O'Reilly et ses conférences d'un nouveau genre.

Tools of Change est alors explicitement présenté comme une déclinaison du « Web 2.0 Conference » : c'est en effet parce que les éditeurs, qui assistaient aux interventions de Tim O'Reilly, avaient du mal à saisir tout ce qu'il disait que les TOC furent lancés. La liste des éléments à intégrer était alors celle détaillée dans l'article « What Is Web 2.0 » (l'intelligence

⁷³³ La page n'étant plus accessible depuis le site d'origine, j'ai dû recourir à *InternetArchive* pour la retrouver. Source : https://web.archive.org/web/20061218103847/http://radar.oreilly.com/archives/2006/12/tools_of_change.html, le 14/9/2014.

collective, l'architecture Ajax, les tags, les blogs, etc.). Autrement dit : les éditeurs n'étaient pas plus dans l'incompréhension que la majeure partie des acteurs du Web, à qui il fallait encore expliquer en 2006 ce que pouvait bien signifier l'expression déjà usée « Web 2.0 ».

C'est à San Francisco, dans la Silicon Valley, que furent initialement créés les TOC pour être ensuite être délocalisés à New-York et déclinés (à Francfort, en Argentine, en Italie, dans les conférences de l'IDPF, etc.). O'Reilly faisait alors de cette ville le centre névralgique (« epicenter ») des transformations en cours dans l'édition. C'était en fait une manière de créer un point de contact entre les éditeurs et les spécialistes des technologies informatiques et numériques. Les TOC devinrent ainsi progressivement des écologies institutionnelles, c'est-à-dire des lieux de rencontre et de brassage entre des mondes sociaux très différents. Face à un ancien monde supposé déclinant (« old ways », écrivit le 7 mars 2007⁷³⁴ l'entrepreneur, juste quelques mois avant l'ouverture des conférences), les TOC permettaient ainsi des moyens de les actualiser en les confrontant précisément à d'autres mondes et d'autres acteurs du monde.

3.2 *Tools of Change for Publishing* : médiations et sphères d'action

Quels furent de 2006 à 2013 les thèmes abordés par les *Tools of Change for Publishing* ? Comment le site Web de ces conférences se présentait alors ? Comment les débats étaient-ils organisés ? Quels journaux en faisaient des comptes rendus ? L'ensemble des interrogations posées nécessite une analyse des médiations qui participent non seulement de la structuration de la parole – elle lui fournit des cadres d'interaction – et sa circulation. On mobilisera ainsi la sémiologie des médiations, l'énonciation éditoriale, l'analyse du discours et la sociologie interprétative pour rendre compte des positionnements, des transmutations sémiotiques et des moyens par lesquels les participants négocient leurs représentations.

3.2.1 Description et analyse des thèmes et imaginaires de 2008 à 2013

De 2008⁷³⁵ à 2013, les thèmes traités par les TOC couvrirent plusieurs domaines et sujets (marketing, économique, prospectif, juridique, matériel, technologique, etc.). Les centaines de conférences données depuis 2008 n'autorisent pas une analyse exhaustive, qui ne rentrerait de toute façon pas dans le cadre de cette troisième partie. Je me concentrerai donc surtout sur le

⁷³⁴ Source : <http://radar.oreilly.com/2007/03/tools-of-change-for-publishing.html>, le 14/9/2014.

⁷³⁵ Le site Web n'est pas accessible au-delà de 2008, même en faisant appel à *InternetArchive*.

dénominateur commun des imaginaires rencontrés, soit le thème du « Web 2.0 » et ses variantes (« Web social », « Web collaboratif », etc.), sans pour autant délaisser d'autres utopies/idéologies (dépasser la page, faire de l'analyse statistique, etc.). J'étudierai donc la manière dont ces imaginaires apparaissent, de 2008 à 2013 sur les pages des TOC, avant de me concentrer sur quelques débats où se rencontrèrent les concepteurs de nos dispositifs.

3.2.1.1 Chronologie et analyse

3.2.1.1.1 2008 : un « Web 2.0 » encore explicité

En 2008, le « simulacre de conversation » (Candel, 2007) analysé dans la deuxième partie était déjà présent. Le texte de présentation (Figure ci-dessous) d'une des conférences (« Books as Conversations ») donnée par un bibliothécaire de la *New York Public Library* faisait par exemple et classiquement des marges des livres des espaces publics (« public space ») :

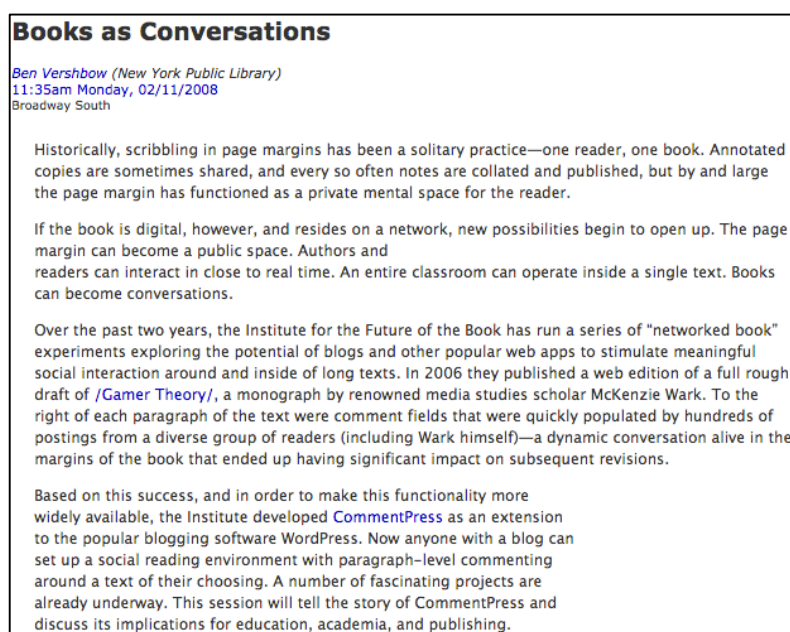


Figure 232 – « Books as Conversations » : le texte de présentation d'une conférence TOC en 2008⁷³⁶

Ce petit texte, sans doute produit par le service éditorial de TOC, couvre à peu près tous les topoï et le vocabulaire rencontré précédemment. Ainsi, l'écriture dans les marges aurait été jusqu'à aujourd'hui une pratique solitaire (« solitary practice »). Dans cette perspective, la page serait l'espace privé, intime et mental du lecteur. Mais le passage au numérique ouvrirait

⁷³⁶ Source : « Books as Conversations », <http://www.toccon.com/toc2008/public/schedule/detail/1657>, 11 février 2008.

de nouvelles perspectives en termes d'interactions et d'apprentissage. Les deux autres paragraphes introduisent les projets de *l'Institut pour le Futur du Livre* de Bob Stein et notamment un logiciel d'annotation (*CommentPress*) qui répond à ce programme ambitieux. Ce qu'on peut donc d'abord observer, c'est une certaine uniformisation dans la manière d'aborder les thèmes ; c'est ensuite la présence de nos acteurs dans de petits textes de présentation alors qu'ils n'interviennent pas ; c'est enfin le caractère polychrétique⁷³⁷ des marginalia de lecture qui frappe, saisis par des acteurs différents (je l'analyse plus loin).

Le texte de présentation d'une autre conférence (« Audience as Authors : Creating, Managing, and Sustaining a Community of Contributors »⁷³⁸) faisait par ailleurs du Web et d'Internet des technologies disruptives dont les effets étaient atténués par la monstration de leurs opportunités. Selon *Tools of Change*, en effet, de « formidables produits » (« awesome products ») pourraient être créés grâce au support d'une « communauté » bien gérée, née du désir naturel (naturalisé) des lecteurs de partager leurs lectures, comme on peut le lire dans le texte d'une autre présentation (« From Buyers of Books to a Community of Readers »⁷³⁹) : « People who read your books have opinions that they are willing and keen to share. »

On voit ainsi que ces textes sont marqués par des mythologies, l'anticipation des comportements des éditeurs et la réfutation de leurs réticences. Cela dit, le « Web 2.0 » ou le « Web social » n'étaient pas encore des formules implicites, déployées pour vaincre instantanément ces réticences. Si en effet TOC invitait bien les éditeurs à faire le pari du « Web 2.0 », en réquisitionnant⁷⁴⁰ les plus réticents, les conférences déroulaient encore le programme de Tim O'Reilly, en développant les notions d'« intelligence collective », de « longue traîne », de gestion des « données » et de « personnalisation »⁷⁴¹ de façon détaillée.

⁷³⁷ Dans la sémiologie des médiations (Jeanneret, 2014), la « polychrésie » désigne la « polyvalence pratique des textes et des actes de la communication qui sont fondamentalement capables de soutenir différentes logiques sociales et de correspondre à plusieurs usages différents à la fois. » (p. 14)

⁷³⁸ Source : <http://www.toccon.com/toc2008/public/schedule/detail/229>, 11 février 2008, le 15/9/2014.

⁷³⁹ <http://www.toccon.com/toc2008/public/schedule/detail/223>, 12 février 2008, le 15/9/2014.

⁷⁴⁰ La sémiologie des médiations (Jeanneret, 2014) désigne par là un « ensemble de moyens techniques, idéologiques, formels qui contribuent à pousser toute une société à adopter des outils médiatiques, sans nécessairement avoir de raison ou de but particulier pour y recourir et qui tend à marginaliser ceux qui n'y ont pas recours. » (p. 14)

⁷⁴¹ « Next Generation Wesb Publishing », 11 février 2008, <http://www.toccon.com/toc2008/public/schedule/detail/40>, Source consultée le 15/9/2014.

Parce que le terme circulait à cette époque, sans être pour autant acquis, il faisait donc encore l'objet de définitions et d'exemplifications qui seraient moins présentes les années suivantes.

3.2.1.1.2 2009 : fournir des « outils » aux éditeurs

Les textes de l'édition 2009 des TOC furent ainsi réduits, parfois à quelques lignes :

Building Communities Around Content31 Add to Your Schedule

Francois Gossieaux (Beeline Labs & Society for New Communications Research), Ed Moran (Deloitte Services LP)

1:30pm Monday, 02/09/2009

Tutorial

Location: Broadway North (6th Floor)

Average rating: ★★★★★ (3.83, 6 ratings)

Original content is an excellent catalyst for web community development, which means publishers are uniquely positioned to build relationships with established communities, and perhaps even grow their own. In this session, we'll look at ways content can form the foundation of a web community effort.

Figure 233 – « Building Communities Around Content » : une conférence de TOC 2009

Les adresses directes aux éditeurs disparaurent alors, au profit de pronoms (« we ») qui englobaient plusieurs acteurs non clairement identifiés. Dans ce texte, les « communautés » semblent déjà constituées et non pas à « construire » comme c'était autrefois le cas. Le programme idéologique de Tim O'Reilly est également moins présent et les conférences visent essentiellement à fournir des « outils » aux différents acteurs pour tirer parti du Web.

3.2.1.1.3 2010 : l'apparition de l'analyse statistique

L'édition 2010 comprenait classiquement des injonctions à multiplier des « interactions » avec les lecteurs (« To remain relevant, publishers need to embrace new ways to “handsell” books in the digital world and package their content to connect with readers »⁷⁴²), des ateliers (faire de l'analyse « émotive » avec Twitter⁷⁴³), des fantasmagories sur le « vieux monde » (« [Publishers] [...] are evolving their “old media” business models to take advantage of the digital revolution »⁷⁴⁴). Les textes alternaient entre de courtes descriptions (dans le cas des

⁷⁴² « So an Author, a Publisher, and a Reader Walk into a Bar... », 24 février 2010, <http://www.toccon.com/toc2010/public/schedule/detail/13178>. Source consultée le 15/9/2014.

⁷⁴³ « Twitter Scorecard for Publishers », 22 février 2010, <http://www.toccon.com/toc2010/public/schedule/detail/10568>. Source consultée le 15/9/2014.

⁷⁴⁴ « The Digital Marketing Wave: Handselling in a Networked World », 24 février 2010, <http://www.toccon.com/toc2010/public/schedule/detail/10642>. Source consultée le 15/9/2014.

ateliers) et de plus longues, qui traduisaient alors un tournant. En 2010, en effet, ce n'est manifestement plus des problèmes de définition qui occupaient les acteurs du Web mais la manière d'exploiter le savoir-faire des internautes en matière de constitution de leur propre réseau relationnel (« Each person is developing a "Me" network »⁷⁴⁵). Autrement dit : on considérait alors qu'un niveau de numératie avait été suffisamment atteint.

L'une des conférences proposait ainsi de mener l'exploration de ce nouveau « savoir-faire » :

Socialgraphics: The Me in Networked Media

Dale Dougherty (Make/O'Reilly Media)
10:35am Wednesday, 02/24/2010
General
Location: Broadway North (6th Floor)
Presentations: [external link](#),
[Socialgraphics_ The Me in Networked Media Presentation](#) [PDF]
Average rating: ★★★★★ (3.00, 1 rating)

To understand what Web 2.0 means for media companies, we have to realize that an important shift has taken place. In many respects, individuals are using the same technology that large media companies are using to communicate: web sites, blogs, Facebook, Twitter, etc. Consumers now see themselves as producers, creating and sharing media based on what they love doing. They are creating value directly for themselves. They are "doing their own thing" to create a following. They use media to build and extend their own social network. Each person is developing a "Me" network.

If traditional media profiled its audience through demographics and psychographics, a new generation of networked media will use what I am calling "socialgraphics." We will begin to view audiences not as a set of individuals, like seats in a theatre, but as a cluster of interconnecting social networks. Each person's social network comprises his or her identity and reflects a their relationships and activity in real-time. These interactions occur not on a single site but across the Web and over a variety of devices, bridging physical and digital worlds.

Most importantly, people and their activity are becoming visible as data. This data is dynamically changing, but it's not a set of fixed demographic data. We can begin to understand in more detail how people come together in groups to explore their common interests and develop their relationships. Increasingly, we will have tools to explore the social graph associated with groups of people, but also with ideas and things.

As a magazine and book publisher, I am looking at how these tools can help me grow a networked media business.

Dale Dougherty is the founding editor and publisher of MAKE Magazine, creator of Maker Faire and a co-founder of O'Reilly Media.

Figure 234 – Une conférence de l'édition 2010 des TOC.⁷⁴⁶

L'énonciation médiatique⁷⁴⁷ est ici beaucoup plus claire et prise en charge par l'intervenant lui-même. Les marqueurs d'embrayage (« I ») situent en effet la parole, attribuable à Dale Dougherty co-fondateur d'O'Reilly Media. Son positionnement est donc institutionnel et

⁷⁴⁵ « Socialgraphics : The Me in Networked Media », 24 février 2010, <http://www.toccon.com/toc2010/public/schedule/detail/14207>. Source consultée le 15/9/2014.

⁷⁴⁶ Source : <http://www.toccon.com/toc2010/public/schedule/detail/14207>, 24 février, 2010, le 15/9/2014.

⁷⁴⁷ Je passe ici de la notion littéraire de « paratexte », réservée au domaine du livre dans la deuxième partie, à celle d'« énonciation médiatique » ou « éditoriale » (déjà rencontrée cependant) pour étudier des pages-écran où les voix sont polyphoniques. Ce passage se comprend par le changement même de l'objet étudié, qui nécessite par conséquent une autre méthodologie/terminologie.

porte celui de la maison d'édition de Tim O'Reilly. Ce que démontre alors ce petit texte, c'est la conception que se font ces événements du lecteur : c'est un nœud d'un réseau qui, par conséquent, peut faire l'objet d'analyses statistiques, notamment grâce aux « traces » d'activité, qui rendent visibles des actions effectuées à partir d'un ordinateur, aussitôt inscrites puis traduites par la machine informatique. La conférence du co-fondateur d'O'Reilly se pare ainsi d'une prétention, celle de pouvoir mener des investigations sur l'ensemble des activités d'une même personne, comme elles ne pourraient plus échapper à la diversité des écrans manipulés au quotidien. Dans cette perspective, la distinction « hors ligne »/ « en ligne » (qui a toujours été contestée par Stephan Vial ou Milad Doueihi) n'aurait plus de sens et on assisterait à une hybridation culturelle (« bridging physical and digital worlds »). Mieux : les traces d'activité pourraient être analysées de façon à dégager les « idées » des lecteurs.

Une autre conférence (« Creating a Practical Social Media Strategy for Authors, Customers, and Colleagues : A Case Study »⁷⁴⁸) insistait ainsi sur la nécessité de gérer une triple relation entre l'auteur, le client et l'entreprise. Les premiers devaient ainsi être encouragés à participer (« engage authors »), les seconds devaient être « éduqués » (« educate »). Le but principal était ainsi d'apprendre aux éditeurs de s'implanter sur Facebook ou Twitter, en invitant les auteurs à créer des pages personnalisées et les lecteurs à s'y intéresser en étant récompensés. L'origine des locuteurs et intervenants était là aussi pleine d'enseignements. Il s'agissait en effet de Sean Gargan et Kirsten Hamstra de SAS Institute, une société connue pour son savoir-faire en matière de « Business Intelligence », soit l'analyse statistique de données collectées sur des consommateurs (tel est le slogan de l'entreprise : « The Power to Know », comme on l'apprend en consultant la présentation des deux conférenciers⁷⁴⁹). On voit ainsi comment des logiques statistiques pénétrèrent progressivement l'édition dite numérique.

3.2.1.1.4 2011 : statut de la page/des auteurs et nature des marginalia de lecture

Elles furent confirmées lors de l'édition 2011, qui promit par exemple aux éditeurs de savoir ce que les lecteurs « voulaient réellement » (« What Do eReading Customers Really, Really

⁷⁴⁸ Source : <http://www.toccon.com/toc2010/public/schedule/detail/10742>, 23 février 2014. Source consultée le 15/9/2014.

⁷⁴⁹ Source : http://cdn.oreillystatic.com/en/assets/1/event/33/Creating%20a%20Practical%20Social%20Media%20Strategy%20for%20Authors,%20Customers,%20and%20Colleagues_%20A%20Case%20Study%20Presentation.ppt, 23 février 2014, le 15/9/2014.

Want ? »⁷⁵⁰). Le texte de présentation (Figure ci-dessous) révèle d'abord que la conférence fut notamment menée par Michael Tamblyn de Kobo, dont on a vu qu'il était le spécialiste « données » de l'entreprise. L'énonciateur médiatique est manifestement un rédacteur de TOC, qui introduit son entreprise et fabrique un *petit drame*. L'édition, malgré ses avancées significatives dans la compréhension du numérique, serait ainsi condamnée à « deviner » les désirs réels des lecteurs, sans outils d'analyse plus fins. Mais ces approximations et ces intuitions pourraient toucher à leur fin (« the era of guessing what ereading customers want may be nearing its end »), précisément grâce aux « données ». Le plus intéressant, c'est que ces analyses étaient dotées d'une prétention prédictive (dernière question de la Figure ci-dessous) : les analystes devenaient ainsi des « devins » capables de lire le social dans les chiffres et les investigations qualitatives semblaient plus ou moins évacuées⁷⁵¹ (telle était l'hypothèse que j'avais posée en conclusion de la deuxième partie : la tentation divinatoire).

⁷⁵⁰ Source : <http://www.toccon.com/toc2011/public/schedule/detail/16451>, 16 février 2011.

⁷⁵¹ La conférence « eReading Survey Findings and Research : A Look behind the Numbers » proposait néanmoins des réflexions méthodologiques sur les enquêtes menées : <http://www.toccon.com/toc2011/public/schedule/detail/17491>. Le document de présentation limite pour autant les résultats à des statistiques et des études essentiellement quantitatives. La conférence « eReading from the eReader's Perspective » tenta une approche plus qualitative en confrontant les témoignages d'éditeurs, de programmeurs, de designers et de constructeurs : <http://www.toccon.com/toc2011/public/schedule/detail/19286>. Sources consultées le 15/9/2014.

What Do eReading Customers Really, Really Want? An In-depth, Research, and Data-driven Exploration of Reading Behavior, Content Consumption, and Consumer Attitudes Toward eReaders and Multifunction Devices

Cheryl Goodman (Qualcomm MEMS Technologies, Inc), Michael Tamblyn (Kobo)

10:45am Wednesday, 02/16/2011

General Metropolitan East

Average rating: ★★★★★ (4.08, 12 ratings)

[Add to Your Schedule](#)
[Add Comment or Question](#)

Since the last O'Reilly's Tools of Change conference, the publishing world has experienced remarkable growth, challenging those producing content, platforms and devices to understand and keep up with changing consumer trends.

Unfortunately, in the absence of good data, many publishers, developers, device manufacturers, retailers, and other industry players have been making business decisions based upon assumptions about consumer expectations. But, the era of guessing what ereading customers want may be nearing its end.

In this session, Jim Cathey, vice president of business development for Qualcomm MEMS Technologies, and Kobo EVP Michael Tamblyn bring publishers and others closer than ever to understanding what consumers really want from the ereading experience. Cathey and Tamblyn will present never-before-shared findings based on their respective data and research into consumer eReading behavior, answering such questions as:

- Does it matter where or how an eReader reads? A discussion of the linkages between devices and reading behavior.
- Buying vs. actually reading Is there a digital equivalent to the bedside table unread-book-pile?
- Is there a definitive purchasing profile for readers on different devices? Is there a difference between the mobile buyer and the eInk consumer? Do small screen libraries look different from big screen libraries?
- What does this say about the next year in ebooks? What could publishers be doing to bring in new readers on each device, and how might publishers optimize their ebooks to capture the highest number of readers across all devices.

Figure 235 - Une conférence de *TOC 2011* sur l'analyse des « comportements » des lecteurs⁷⁵²

TOC 2011 résumait alors l'édition par une assertion, qu'on trouve dans le texte de présentation d'une autre conférence (« The New Publishing: Anywhere, Anytime, Anyhow »⁷⁵³) : « Publishing is as much about accessibility, real-time consumption and interaction across a landscape of devices as it is about the content. » (Figure ci-dessous).

⁷⁵² Source : <http://www.toccon.com/toc2011/public/schedule/detail/16451>, 16 février 2011, le 15/9/2014.

⁷⁵³ Source : <http://www.toccon.com/toc2011/public/schedule/detail/18019>, 16 février 2011, le 15/9/2014.

The New Publishing: Anywhere, Anytime, Anyhow

Jason Monberg (MarkLogic Corporation)
 11:35am Wednesday, 02/16/2011
 Products and Services Liberty 3

Average rating: ★★★★★ (4.00, 1 rating)

Publishing is as much about accessibility, real-time consumption and interaction across a landscape of devices as it is about the content. Whether buying a text book, searching for articles, or perusing tweets and Facebook updates, customers expect to interact, in real time, with the content they want on the device they choose. In addition, developers of information products and services also expect to be able to access and easily mashup content from multiple sources to create their next generation products.

Publishers must not only support this drive towards accessibility, real-time interaction and location awareness across devices, they must lead the way.

Jason Monberg, Vice President of Product Development at MarkLogic, will discuss how developing consumption models are driving a new breed of solutions and information platforms in the publishing industry and how publishers are taking advantage of this fundamental shift throughout the lifecycle of their content.

Figure 236 – « The New Publishing: Anywhere, Anytime, Anyhow » lors de l'édition 2011 de TOC

Ce petit texte présuppose ainsi que « les clients s'attendent à interagir, en temps réel avec le contenu qu'ils veulent sur l'appareil de lecture de leur choix » (« costumers expect to interact, in real time, with the content they want on the device they choose »). L'énonciateur médiatique s'appuie ainsi sur sa propre expérience qu'il fait passer pour un savoir partagé et doxique auquel les éditeurs doivent donc se soumettre (« must »). Bien plus, la répétition empathique du second paragraphe (« must not only...they must ») les invite à montrer la voie. L'« acte de présupposition » (Sarfati, 2005, p. 57) est donc le suivant : les éditeurs n'auraient pas encore pris suffisamment la mesure de la situation. D'où l'injonction qui leur est faite.

Elle concernait également les auteurs. La conférence « From Gutenberg to Zuckerberg – Lonely Planet's Publishing Challenges for the 21st Century »⁷⁵⁴ proposait ainsi de les « former aux nouvelles technologies » (« training authors in new technologies »). Une autre conférence (« What Becomes of Publishing without the Page ? ») créait une nouvelle fantasmagorie entre Gutenberg, constamment convoqué, et les livres (dits) numériques :

⁷⁵⁴ Source : <http://www.toccon.com/toc2011/public/schedule/detail/17578>, 15 février 2011, le 15/9/2014.

What Becomes of Publishing without the Page?

Walter Walker (codeMantra LLC)
 5:30pm Tuesday, 02/15/2011
 Keynote Metropolitan East
 Please note: This and all other keynotes will be live streamed and recorded.

Average rating: ★★★★★ (2.86, 14 ratings)

Whereas Gutenberg gave us moveable type and brought structure to page creation; XML brings us structured content and opens the door to outputs beyond the page. Still, publishers remain obsessed with recreating their bound publications in digital form. This brief keynote draws on historic precedent to make the case for evolutionary changes in publishing – changes that will come from writers and creators of a new form. Arguing that publishers have adopted digital formats, but not adapted to the technology, this presentation admonishes publishers against the wholesale pursuit of “enhanced” ebooks, while making the case for “enriched” digital editions. Both, nevertheless, are interim steps, while we wait for a generation of XML-enabled authors to lead us forward.

Figure 237 - L'avenir de l'édition sans la page à TOC 2011⁷⁵⁵

La métaphore de la porte (« opens the door ») traduisait alors les possibilités offertes par le format XML, par opposition à la structure imposée de/par la page imprimée. Les éditeurs étaient alors classiquement interpellés et sommés d'éviter des erreurs (le choix du « livre augmenté », par exemple), tandis que les auteurs étaient encouragés à s'emparer du format XML, pour précisément inventer de nouvelles matérialités et nous « libérer » de la page. Ici comme ailleurs (avec Readmill) la modernité se gagne donc contre une fixité feinte.

Kevin Kelly, le rédacteur en chef de *Wired* (dont on a vu qu'il avait contribué, avec Steward Brand, à irriguer le capitalisme néolibéral par les imaginaires de la « contre-culture ») était également présent lors de l'édition 2011 de *Tools of Change*. Il donna ainsi une conférence⁷⁵⁶ où il expliqua classiquement que les « médias » (livre, photos, vidéos, etc.) allaient fusionner dans une forme transmédiatique (« the texts and images will marry and become basically together into one larger transmedia »). Le livre ne serait ainsi plus qu'une des formes culturelles représentées à l'écran, aux côtés des films, des jeux vidéos et de la musique. L'« interaction » a également une place importante dans le discours de Kelly, qui considère que nous engageons tout notre corps avec l'écran. *Minority Report*⁷⁵⁷ fournissait alors à Kelly l'illustration de ce propos : nous ne serions ainsi bientôt plus face à un écran mais avec des données manipulées directement et inscrites constamment dans le quotidien. Dans la

⁷⁵⁵ Source : <http://www.toccon.com/toc2011/public/schedule/detail/18486>, 15 février 2011. Consultée le 15/9/2014.

⁷⁵⁶ « Better than free : How Value Is Generated in a Free Copy World », 16 février 2011, <http://www.toccon.com/toc2011/public/schedule/speaker/28319>, le 16/9/2014.

⁷⁵⁷ *Minority Report* est un film de science-fiction dans lequel joue Tom Cruise. Dans une scène fameuse, on peut voir ce dernier manipuler autour de lui, avec une rapidité d'exécution qui se veut fluide et impressionnante, des tas d'images projetées.

perspective de Kelly, l'homme devient un démiurge autour duquel tourne le monde et avec lequel il entretient une relation de type conversationnelle. Cette comparaison permet à Kevin Kelly d'envisager la lecture comme une conversation corporelle (Figure ci-dessous). Le rédacteur en chef de *Wired* plaida alors pour la création de livres qui feraient écho à ce dynamisme et en serait aussi le reflet. Les livres pourraient ainsi nous « répondre » pour nous « stimuler » (« this is easy to imagine our books looking back at us when we read them. They can respond where we're spending attention, where we don't spend much attention »⁷⁵⁸).



Figure 238 – « Reading is a Bodily Conversation » : la conférence de Kevin Kelly de *Wired*⁷⁵⁹

Kelly fit par ailleurs du « partage » l'une des vertus de la lecture à partir des écrans :

Reading can return to become more social than it has been which were social activity. Again the idea of alone, silent reader...Reading was a private activity I think is only one expression of reading and we're going to see in some senses a return to the idea that reading is such more very social activity. We've had marginalia forever from the *Talmud*...People have always written in

⁷⁵⁸ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=9k08xsjjlNc>, 17 février 2011, le 15/9/2014. On trouve un développement similaire sur le blog de Kevin Kelly : « What Books Will », mars 2011, <http://kk.org/thetechnium/2011/04/what-books-will/>. Source consultée le 30/8/2014.

⁷⁵⁹ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=9k08xsjjlNc>, 17 février 2011, le 15/9/2014.

books but now that marginalia can be shared. That turns that kind of conversation with the book into more toward the social thing.⁷⁶⁰

Ce passage est particulièrement intéressant et important. En effet, comme Bob Stein, Kevin Kelly considère que nous assistons à une redécouverte de la « lecture sociale », telle qu'elle était autrefois pratiquée. Il ne nie donc pas, à l'inverse d'autres acteurs, que des lieux de sociabilité aient pu exister ou que la culture de l'imprimé ait pu porter ce dynamisme. Cependant, il considère que la rupture majeure se situe au niveau du partage, même si nous avons bien vu dans la première partie que les marginalia de lecture faisaient bien l'objet d'un tel commerce. Que Kevin Kelly l'ignore sincèrement, ou qu'il pratique une forme d'idéologie-masque, est moins important que la conception qu'il se fait du partage. En effet, comme tous nos concepteurs, il fait de ce « partage » un modèle conversationnel, qui puise dans l'origine même du Web. Plus loin, Kelly explique ainsi que cette conversation s'apparente bien à la structure du Web, essentiellement constitué de liens reliés entre eux.

3.2.1.1.5 2012 : la page, figure métonymique de la culture du livre

L'édition 2012 des TOC confirma l'intérêt porté à la matérialité des livres et aux « communautés » de lecteurs. Peter Meyers, présenté comme un auteur et un « book architect »⁷⁶¹, fut ainsi invité à faire une conférence (« Breaking The Page : Content Design For An Infinite Canvas ») pour apprendre aux éditeurs à créer des livres sans recourir systématiquement à la mémoire des formes matérielles livresques (Figure ci-dessous). Il s'inscrivait alors, en l'ignorant sans doute, dans les imaginaires qui dominèrent l'hypertexte dans les années 90, censé ouvrir la lecture sur un monde sans fin et sans contraintes spatiales.

⁷⁶⁰ *Idem.*

⁷⁶¹ Source : <http://www.toccon.com/toc2012/public/schedule/detail/21955>, 15 février 2012. Consultée le 15/9/2014.

Breaking The Page: Content Design For An Infinite Canvas

31 Add to Your Schedule

Peter Meyers (Citia)
3:30pm Monday, 02/13/2012
Make Astor Ballroom

Please note: to attend, your registration must include [Workshops](#).

Average rating: ★★★★★ (3.33, 3 ratings)

Some see the iPad and think: it's perfect for enhancing a book. This workshop is for anyone ready to think bigger. It's time to enlist the touchscreen as more than just a container for a souped-up stack of pages. The digital display can serve as viewport onto a canvas that extends without limit—not just up, down, left, and right, but also as a creative space offering new kinds of elastic properties: accordion-like documents that house different sized versions of themselves; geometrical shapes across which viewers explore non-linear compositions; even static backgrounds upon which content continuously changes. The challenge lies in tailor-making compositions for these new contours. When you can do things like pinch and spread, refresh content, and pan across a canvas, what kinds of subject matter is best suited for these interactions?

I'll lead workshop attendees on a tour through a half-dozen very specific examples of born-digital, tablet-friendly designs. Each will illustrate in different ways how ePub3, web-based, and app productions can do more than simply replicate, or merely enhance, a print book. I'll also give a quick look at *how* to design this stuff so that, leaving the room, people will feel equipped to go out and plan their own creations. Don't come to this session if you want yet another look at how Peter Rabbit can be repurposed. The future of publishing lies in making content that debuts on the touchscreen.

Figure 239 – « Casser la page » : le leitmotiv des TOC⁷⁶²

Ce texte, produit par Peter Meyers lui-même, s'appuie sur une métaphore (celle de l'accordéon) pour rendre compte de l'ambition affichée par l'atelier : rendre les livres « souples », redonner au lecteur une liberté de mouvement entravée par le mimétisme. La notion de transmission était alors clairement perceptible (« people will feel equipped to go out and plan their own creations ») qui complétait l'acte de présupposition (le livre imprimé n'est pas adapté aux écrans) par un acte d'assertion en attente (les livres seront bientôt adaptés). La conférence de Macinnis de l'entreprise Inkling⁷⁶³ considérait alors la page comme une question dépassée en affirmant qu'elle était morte (« The Death of the Page, the Dawn of Digital »⁷⁶⁴). La structure symétrique du titre faisait de la mort de celle-ci la condition même de l'existence du numérique. À travers la page, c'était toute une culture qui était à abattre (on peut donc considérer qu'on a affaire à une figure métonymique censée représenter un tout).

D'autres intervenants, moins extrêmes, en appelaient simplement à améliorer les technologies de navigation (comme l'index), en invitant les éditeurs à les intégrer plus finement à leurs livres, c'est-à-dire à comprendre les besoins des lecteurs et à mieux maîtriser le format

⁷⁶² *Idem*.

⁷⁶³ Encore spécialisée dans les manuels « sociaux » (des étudiants peuvent en effet écrire « en marge » des notes consultables par leurs professeurs).

⁷⁶⁴ Source : <http://www.toccon.com/toc2012/public/schedule/detail/21847>, 14 février 2012, le 15/9/2014.

ePub⁷⁶⁵. On vit ainsi apparaître, lors de l'édition 2012 des TOC, l'analyse qualitative, qui culmina dans l'introduction de la méthodologie de l'« expérience utilisateur » (UX Design⁷⁶⁶). Appliquée aux livres, elle permet de porter un peu plus loin l'utopie de rupture d'O'Reilly, qui s'exprime et se matérialise surtout dans le croisement des mondes sociaux.

Enfin, le thème communautaire fut aussi traité lors de cette édition 2012. Mais contrairement aux premières éditions, il était moins chargé en utopie de rupture ou en positionnements intellectuels. Les traces d'un « cerveau global » furent par exemple évacuées, au profit de la reconnaissance de plus en plus importante d'une valeur économique des communautés, qui intégraient à la fois l'auteur, l'éditeur, le lecteur⁷⁶⁷ et les dispositifs matériels d'écriture (Copia donna cette année sa conférence sur les marges comme espace marketing).

3.2.1.1.6 2013 : utopie-idéologie et présence de Henry Jenkins

La dernière édition des « Tools of Change for Publishing » fournit une sorte de résumés de tous les thèmes traités et des imaginaires présents. La matérialité du livre, par exemple, oscillait alors entre deux positionnements : une utopie de rupture d'abord, qui prédisait et plaidait pour une « fusion » entre le Web et le livre (« The Open Book »⁷⁶⁸, « Books as API »⁷⁶⁹) ou une transformation radicale de ce dernier (« UX Design for Digital Books : Creating Engaging Digital Reading Experiences »⁷⁷⁰) ; une idéologie ensuite (je reprends le couple dialectique de Flichy : l'utopie-changement, l'idéologie-conservatisme) qui, sans toutefois conduire à un mimétisme des formes livresques, invitait à s'en emparer pour les

⁷⁶⁵ « Indexing in eBooks and eContent - Adding Value », <http://www.toccon.com/toc2012/public/schedule/detail/21857>, 14 février 2014, le 15/9/2014.

⁷⁶⁶ « UX Meets Ebook : Usability Professionals Improve The Digital Reading Experience », 13 février 2012, <http://www.toccon.com/toc2012/public/schedule/detail/22234>, le 15/9/2014.

⁷⁶⁷ Voir par exemple : « Building Local and Global Communities around Your Brand, Business, and Properties », 13 février 2012, <http://www.toccon.com/toc2012/public/schedule/detail/22094> (source consultée le 15/9/2014) ; « Nurturing the Conversation: The Care & Management of Reading & Writing Communities », 14 février 2014, <http://www.toccon.com/toc2012/public/schedule/detail/22322> (source consultée le 15/9/2014).

⁷⁶⁸ Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/26663>, 13 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁶⁹ Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/27113>, 13 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁷⁰ Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/26747>, 12 février 2013, le 15/9/2014.

retravailler (« Achieving Beautiful Typography in eBooks »⁷⁷¹ ; « Making your indexes go all the way »⁷⁷² ; « (Typographic) Freedom! »⁷⁷³ ; « Improving Your Margins »⁷⁷⁴).

On vit également apparaître cette année une nouvelle expression (« social book »⁷⁷⁵), tandis que la formule « Web 2.0 » s'affaiblit jusqu'à disparaître quasiment. L'intérêt porté aux « communautés » se maintint également, tout comme la prétention divinatoire prise en charge par les dispositifs d'échange du livre de première génération (ou « réseaux sociaux », comme GoodReads⁷⁷⁶) et des sociétés spécialisées comme IBM⁷⁷⁷. Les fantasmagories (Jeanneret, 2014) reposaient alors notamment sur une mise en scène de la désintermédiation (« The Direct To Consumer Cycle - from Publisher to Reader....and back! »⁷⁷⁸ ; « Connecting To and Engaging Your eBook Consumers »⁷⁷⁹). La « capture » du lecteur était encouragée grâce à l'implantation de « chat » avec les auteurs⁷⁸⁰ auxquels un cycle d'ateliers et de conférences⁷⁸¹ fut spécifiquement consacré (comment augmenter ses ventes, comment construire une communauté de lecteurs, comment contacter ses pairs, etc.).

Cette édition accueillit également un universitaire très important dans la structuration idéologique du « Web 2.0 » : Henry Jenkins, qui théorisa notamment la notion de « renforcement du pouvoir » (« empowerment ») de l'utilisateur des dispositifs documentaires

⁷⁷¹ Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/26600>, 12 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁷² Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/26711>, 12 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁷³ Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28733>, 14 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁷⁴ Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28508>, 13 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁷⁵ « Designing And Creating A Social Book App Using Open-source Technologies », 13 février 2013, <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/27616>, le 15/9/2014.

⁷⁷⁶ « What Readers Want : Goodreads Answers Your Questions », 13 février 2014, <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/26930>, 13 février 2014, le 15/9/2014.

⁷⁷⁷ « Turning Big Data Into A Big Opportunity », 14 février 2013, <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28620>, le 15/9/2014.

⁷⁷⁸ Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/26897>, 13 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁷⁹ Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28559>, 14 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁸⁰ « Unleashing the Power of Reader Community Through Video Chat Events », 13 février 2013, <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28504>, le 15/9/2014.

⁷⁸¹ « Author (R)evolution Day : Be the Change », 12 février 2013, <http://www.toccon.com/toc2013/public/content/author-revolution-day>, le 15/9/2014.

d'échange (ou « réseaux sociaux »). Dans un débat avec deux autres interlocuteurs (« Henry Jenkins in Conversation with Brian David Johnson and Cory Doctorow »⁷⁸²), il présenta l'un de ses projets alors en cours (*Spreadable media*⁷⁸³) qui se présente comme une matérialisation de ses théories. Selon Jenkins, en effet, l'avenir de la narration et du livre passerait par la « convergence » (« convergence media »), c'est-à-dire par la mobilisation d'un ensemble de dispositifs d'échange microdocumentaire (blogs, « réseaux sociaux », etc.) qui prendrait en charge un élément d'une même histoire de façon à créer une « conversation »⁷⁸⁴. Deux autres projets furent rapidement présentés qui devaient permettre de répondre à une question : « When do we put something in print and when we do not ? ». La réponse serait cruciale, à en croire Henry Jenkins, comme elle engagerait deux conceptions très différentes du savoir :

Convergent spreadable media starts with this premise that we're in a world of two ways up of content travels to the culture. One is distribution we know that very well. That's the system we've lived under in the age of mass media. It's top down, it's corporately control it's carefully timed rolled out. But the others circulation which is a messy business it's emergent it's you know it's often bottom it's often shaped by unauthorized.

La fantasmagorie de Jenkins consiste à faire de la culture de l'imprimé un modèle vertical hiérarchisé (« top down »), par opposition à une culture en plein tâtonnements (« messy business ») et caractérisée par une circulation horizontale des objets culturels. On peut ainsi observer et identifier une prétention à la rationalisation de la « trivialité »⁷⁸⁵ qui « instrumente »⁷⁸⁶ les phénomènes de communication. L'instrumentation se charge aussi d'une « instrumentalisation »⁷⁸⁷ qui consiste à doter cette prétention d'une valeur sociétale.

⁷⁸² Source : <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/27069>, 13 février 2014.

⁷⁸³ Consultable à cette adresse : <http://spreadablemedia.org/about-the-book/>.

⁷⁸⁴ Henry Jenkins, « Unleashing the Power of Reader Community Through Video Chat Events », <http://www.toccon.com/toc2013/public/schedule/detail/28504>, 13 février 2013, le 15/9/2014.

⁷⁸⁵ La « trivialité », à laquelle Jeanneret (2014) consacre un livre de 700 pages, est définie par ce dernier comme « le caractère transformateur et créatif de la transmission et de la réécriture des êtres culturels à travers différents espaces sociaux. » (p. 15)

⁷⁸⁶ L'instrumentation peut ainsi être définie comme un « processus d'innovation qui consiste à fournir un support technique à une activité jusque-là improvisée. » (Jeanneret, 2014, p. 12)

⁷⁸⁷ « processus qui consiste à charger une activité culturelle (transmission des savoirs, médiation des œuvres, réflexion, etc.) d'objectifs à caractère technique, politique, économique. » (Jeanneret, 2014, p. 12)

3.2.1.2 Bilan : un même champ discursif et idéologique

Ainsi, les « Tools of Change for Publishing » furent, de 2008 à 2013, porteurs d’imaginaires également présents dans des espaces discursifs différents. Cette coïncidence s’explique en partie par le passage, grâce à Tim O’Reilly, d’une conception du Web dans l’édition numérique, marquée par le « pouvoir » de l’usager, la force des « communautés », la nécessité des analyses statistiques et la figure métonymique de la page. On a également vu que des acteurs importants du « Web 2.0 » comme Henry Jenkins et Kevin Kelly étaient intervenus lors des « Tools of Change » pour rendre compte de leur vision. Mais ces « TOC » doivent également être compris comme des cadres d’interaction qui donnèrent une forme à la communication entre nos concepteurs et à des mondes sociaux très différents. Pour le montrer, je m’attacherai maintenant à trois cas qui rendront compte 1. de la manière dont les représentations se confrontent au sein de ces espaces de communication et entre des acteurs issus de mondes sociaux différents ou proches 2. de la manière dont chaque monde social s’empare de « notions-carrefour » (le « Web 2.0 », les marginalia) 3. de la manière dont ces présentations circulent jusqu’aux blogs et journaux qui les retravaillent partiellement.

3.2.2 « Processus communicationnel », « prédiscours » et « lignées discursives »

Le premier cas met en scène de deux nos concepteurs (Travis Alber de BookGlutton et Sol Rosenberg de Copia), ainsi que des acteurs d’autres mondes sociaux (deux éditeurs, l’un universitaire l’autre de la littérature gastronomique). Ils participèrent en effet à une table ronde de l’édition 2012 de *Digital Book World*. Certes, je me suis surtout concentré jusque-là sur les *Tools of Change* mais toutes les foires internationales sur l’édition numérique (*Digital Book World*, *World eReading Congress*, *Book Expo America*, etc.) proposent le même programme (les communautés, le futur de la lecture, la prospective, etc.) et les mêmes intervenants⁷⁸⁸. Une telle uniformisation s’explique non seulement par la présence des *Tools of Change* au sein de ces foires (et vice-versa⁷⁸⁹) mais également par leur implantation internationale⁷⁹⁰. Autrement dit : un même champ idéologique semble bien partagé.

⁷⁸⁸ Tim O’Reilly était ainsi présent au *Digital Book World 2014*, le grand concurrent des TOC.

⁷⁸⁹ TOC précédaient par exemple la *Foire de Francfort 2012* tandis que la rencontre annuelle de l’IDPF (l’organisation qui travaille à la normalisation des standards du livre numérique) était parfois accueillie par TOC.

⁷⁹⁰ *Tools of Change* s’implanta ainsi notamment en Argentine et en Italie. La présence des TOC dans les autres foires internationales leur permettent également une audience en Allemagne et en Angleterre.

3.2.2.1 Méthodologie : comment traiter le matériau documentaire ?

La table ronde ici étudiée n'a pas été filmée. Nous bénéficions par contre du compte rendu⁷⁹¹ d'un journal (*SocialTimes*) et de plusieurs « tweets » produits lors de la conférence. Évidemment, cette documentation n'est pas exploitable telle quelle. C'est pourquoi la confrontation des sources est nécessaire pour déterminer la part énonciative qui revient à chacun (au rédacteur du compte rendu, aux intervenants). On pourra ainsi traiter ces documents comme une source, mais sous certaines conditions. Il ne faut en effet pas oublier que les médiateurs de la communication participent d'une « altération », c'est-à-dire de la « transformation active des discours et de textes médiatiques au fil de leur appropriation par des publics et de leur circulation entre différents espaces sociaux. » (Jeanneret, 2014, p. 10) Cette prise en compte est essentielle pour comprendre comment finissent par circuler ces imaginaires, ces utopies et ces idéologies, en dehors de leur cadre strict de production. Je traiterai donc ces documents à la fois comme des sources (chaque fois questionnées) et des éléments qui contribuent à la transformation et à la circulation des discours et des notions.

De la même façon, les tweets ne peuvent pas être utilisés comme s'ils étaient des témoins « directs » d'une conférence. C'est un travail comparable à la philologie, qui peut ainsi consister à comparer des micro-sources entre elles ou l'énonciateur de l'une d'entre elles dans le but de mesurer son degré d'autorité et, par conséquent, la validité de son énoncé. Le croisement des sources est également déterminant : si plusieurs utilisateurs de Twitter rapportent le même propos en le citant, alors qu'ils étaient bien présents dans la salle où l'événement eut lieu, on peut considérer qu'elle est relativement probable, d'autant plus si un journaliste a produit un compte rendu avec des informations semblables. J'ai identifié notamment un utilisateur de Twitter (Porter Anderson⁷⁹²) qui assista à cette table ronde et produisit le plus de tweets. Son identification s'est faite à partir de plusieurs recherches, qui m'ont mené à saisir le syntagme « Digital Book World 2012 » sur Twitter afin de trouver un technomot (Paveau, 2013 ; ou « hashtag ») correspondant au *Digital Book World* (#dbw12) puis à notre table ronde (#dbwsocial). J'ai ensuite sélectionné une série de tweets, que j'ai confrontés au compte rendu du journal cité et classés chronologiquement. La plupart du temps, il s'agit de citations indiquées par des guillemets. Lorsque la comparaison entre deux

⁷⁹¹ Devon Glen, « How Will Social Media Affect the eBook ? », 25 janvier 2012, http://socialtimes.com/how-will-social-media-affect-the-ebook_b88288. Source consultée le 16/9/2014.

⁷⁹² Identifiant : @Porter_Anderson ; profil : https://twitter.com/Porter_Anderson.

tweets similaires et produits par deux utilisateurs différents ne suffisait pas à retenir une version crédible, j'ai fait appel à un troisième utilisateur pour trancher. Le travail « philologique » consiste ainsi à identifier et à démêler les fils de la chaîne de transmission.

3.2.2.2 *Un consensus sur le marketing des livres : « It's all about experimentation »*

Le 24 janvier, Travis Alber de BookGlutton anima donc une table ronde (« The Social Future of the Book : Creating conversation and community in and around the book ») qui réunissait Sol Rosenberg de Copia, Sanj Kharbanda (spécialiste de la stratégie numérique de la maison d'édition universitaire Houghton Mifflin Harcourt), et Adam Salomone de Harvard Common Press (une maison d'édition spécialisée dans les livres de cuisine). Ils étaient ainsi chargés de faire part de leur expérience en matière de gestion des « communautés » de lecteurs.

Le compte rendu de Devon Glenn de *SocialTimes* s'ouvre sur une question (« The birth of the digital book has made it possible, at least in theory, to make social media part of the reading experience. But is reading really a social activity? ») et la présentation rapide du *Digital Book World* et des intervenants. L'interrogation du journaliste, assez stéréotypée, anticipe celle de son lectorat et joue, encore une fois, sur la dissociation entre une lecture prétendument solitaire et une autre, célébrée par le « livre numérique » (« Digital Book ») et ici questionnée.

Le premier paragraphe de son article confirme bien cette analyse sur l'anticipation des réactions : « At first glance, social books sound like a bad idea – who wants to be disturbed in the middle of a novel with chatter from friends (or worse, ads) ? » Le journaliste s'appuie sur un fonds doxique (« sound like ») pour disqualifier le « livre social », essentiellement entendu comme l'irruption d'un « chat » ou de publicités dans l'espace de lecture. On a ici affaire à une stratégie rhétorique qui consiste à déjouer progressivement ces réactions imaginées. En effet, le questionnement est suivi d'une réfutation : « But there are some instances where this works very well, like textbooks. » L'argument concessif visait ainsi à introduire les bienfaits potentiels du « livre social », qui se présente donc comme un *pharmakon* (poison et remède). L'auteur s'appuie ainsi sur une assertion de Rosenberg pour qui les annotations des romans classiques auraient permis de les actualiser et de les contextualiser (« Rosenberg also described a time that literary scholars provided annotations to a classic novel to add fresh perspective and context. ») On voit ainsi que la réélaboration des pratiques lettrées, étudiées dans la seconde partie de cette thèse, se niche jusque dans les discours publics de nos

concepteurs. Elle était alors assumée par Rosenberg, qui y voyait surtout des opportunités marketing comme l'indique un tweet de Porter Anderson daté du 24 janvier 2011 à 11h42 :



Figure 240 - Tweet de Porter Anderson⁷⁹³

Rosenberg considérait alors que le « social » permettrait non seulement de résoudre les problèmes de recommandation de livres, alors que l'offre ne cesse de croître (« In the era of an unlimited catalog, how do I foster discovery? We look to social to help solve that »⁷⁹⁴), mais en plus de les rendre plus vivants (« We're looking at a first in-book author chat...fostering a book as a living book. »⁷⁹⁵). Il reconnut aussi que les analyses statistiques étaient encore tâtonnantes (« We're looking for patterns for understanding the customer better »⁷⁹⁶). Devon Glenn de *SocialTimes* confirme bien les tweets de Porter Anderson en reprenant une phrase de Sol Rosenberg : « It's all about experimentation ». Tous les intervenants se sont ainsi mis d'accord sur le fait que Facebook ou Twitter constituaient le meilleur « terrain » pour faire du marketing (« the best place to start is where the readers already are » écrit Devon Glenn, qui résume les positionnements des trois conférenciers).

⁷⁹³ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161896597821734912. Tous les tweets datent du 24 janvier 2012 et ont été consultés le 19/9/2014. Ils sont tous de Porter Anderson, à l'exception de quelques-uns (l'auteur est alors précisé).

⁷⁹⁴ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161896875161690112.

⁷⁹⁵ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161897210408210432.

⁷⁹⁶ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161897611987660800.

3.2.2.3 Harmonisation des représentations

Cet accord est d'autant plus important qu'il indique une harmonisation des représentations. Le constructionnisme⁷⁹⁷, à partir de la sociologie interprétative et de la psychologie sociale clinique systémique, permet de comprendre ce processus. On peut poser le problème en ces termes : comment des acteurs, issus de mondes sociaux différents, parviennent à une définition commune ? Le constructionnisme a ainsi mis d'abord au jour un processus de contextualisation primaire, au cours duquel un acteur donné cherche à éclaircir une situation inédite en la dotant immédiatement et intuitivement d'un contexte interprétatif, c'est-à-dire en la liant à d'autres phénomènes et expériences déjà rencontrés, en la documentant de « structures situationnelles connues » compte tenu d'un système de pertinence propre. C'est dans un rapport dynamique entre la situation inédite, cette documentation et le système de l'acteur qu'une signification personnelle, tâtonnante, peut alors émerger. À ce premier niveau s'en ajoute un autre, ouvert aux autres acteurs, soit un processus communicationnel de contextualisation. En effet, la signification émergente, née d'une situation inédite, se matérialise dans des activités expressives, qui donnent à voir, pour d'autres acteurs, de façon intuitive, la signification que prête l'acteur évoqué à la situation en cours. « Une négociation s'engage alors pour arriver à construire quelque chose de partagé » (Muchielli, 2006).

Sans une transcription linéaire des échanges, ou un film de la rencontre, il est évidemment difficile de saisir le dynamisme de cette harmonisation. Néanmoins, on peut en repérer quelques étapes possibles à partir de l'article de *SocialTimes* et des tweets finalement retenus.

Travis Alber de BookGlutton, qui animait la table ronde, eut d'abord et sans doute une place importante dans cette harmonisation. Il lui fallait en effet trouver des questions susceptibles de faire sens pour trois acteurs appartenant à des mondes sociaux relativement différents. Elle demanda ainsi quelle était la durée de vies des livres expérimentés (« What is the lifespan of these books we're putting out ? »⁷⁹⁸), comment les auteurs percevaient les opérations marketing menées par les distributeurs/éditeurs (« How are authors responding to this? »⁷⁹⁹),

⁷⁹⁷ Voir Alex Muchielli, « Constructionnisme » dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Puf, 2006.

⁷⁹⁸ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161898439930691584.

⁷⁹⁹ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161899833446236160.

quels étaient les défis à relever pour faire « décoller » la « socialisation » des livres (« What are challenges to getting social off the ground ? »⁸⁰⁰), quels étaient les genres les plus propices à favoriser cette « socialisation » (« What genres are natural for social reading ? »⁸⁰¹). Elle suggéra ainsi des pistes de réflexion stéréotypées ou des « lignées discursives », soit des « dispositifs représentationnels internes et externes permettant d'accueillir et de transmettre des contenus sémantiques liés aux savoirs, croyances et pratiques. » (Paveau, 30 juillet 2013)

Or, ces suggestions ne procèdent d'aucune filiation sémantique matériellement identifiable. En effet, Alber semble bien recourir à des imaginaires propres au champ identifié plus haut (celui du « Web 2.0 ») mais on ne trouve dans le matériau documentaire aucun indice matériel filiatif absolument évident (comme une citation, par exemple). On a donc affaire à :

[des] mots qui activent des prédiscours conçus comme des opérateurs dans la négociation du partage, de la transmission et de la circulation du sens dans les groupes sociaux : je les définis comme un ensemble de cadres prédiscursifs collectifs qui ont un rôle instructionnel pour la production et l'interprétation du sens en discours [...] Les prédiscours ne sont pas des séquences discursives identifiables (des discours qui auraient été produits avant, ce qui les tireraient vers le discours rapporté et le dialogisme) mais des cadres préalables tacites, signalés dans les discours actuels par un certain nombre de phénomènes. (Paveau, 30 juillet 2013)

En plus d'être immatériels (ils sont tacites, fonctionnent comme des « instructions d'interprétation » ou des « structures situationnelles connues » pour reprendre Mucchielli), transmissibles, intersubjectifs (ils ne font sens que dans une situation donnée) discursifs (ils sont « langagièrement signalés ») et expérentiables (ils « permettent d'organiser mon univers en le catégorisant ») ces prédiscours sont collectifs puisqu'ils sont « supposées partagés » (Paveau, *op. cit.*). Ils peuvent faire donc l'objet de négociations. Ainsi la deuxième question (« How are authors responding to this ») donna lieu à une confrontation des positionnements. Sol Rosenberg fit remarquer que certains auteurs se montraient peu intéressés quand d'autres s'y essayaient prudemment (« We see authors who aren't interested, and some who just gravitate toward it. »⁸⁰²), tout comme Sanj Kharbanda (« Not every author, obviously, is

⁸⁰⁰ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161900817333497856.

⁸⁰¹ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161902170755710976.

⁸⁰² Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161900151181541376.

receptive to it, capable of it, nor should they be. »⁸⁰³). Ce dernier nota que le marketing n'était pas nouveau⁸⁰⁴, ce que confirma Salomone en ajoutant cependant que les « outils » avaient changé. Les deux acteurs répondirent donc à la question d'Alber (une « instruction d'interprétation » ; Paveau, *op. cit.*) en mobilisant leur système de pertinence (Muchielli), qui consiste ici à relativiser le caractère novateur de ces « outils » en les replaçant dans l'histoire des pratiques. Mais c'est pour mieux naturaliser ces nouveaux « outils » qui ne seraient qu'une transposition, qu'une prolongation transparente de ce qui est supposé avoir été pratiqué. Adam Salomone finit néanmoins par préciser qu'une formation aux auteurs était nécessaire (« In terms of jumping into social, be prepared to coach (authors) »⁸⁰⁵). Les prédiscours et la mémoire, comme le remarque Paveau (*op. cit.*), sont donc dynamiques : ils servent ici à partir d'une situation communicationnelle, discursive, cognitive à peu près semblable, qui peut néanmoins prendre des chemins différents selon les expériences.

La définition même de la « lecture sociale » (« social reading ») fit l'objet de tentatives de définitions et d'illustrations. Ainsi, à la question posée par Kharbanda (« And what is social reading ? We don't yet have a widely shared understanding of what can be involved. »⁸⁰⁶), Salomone répondit implicitement plus loin : « When we structure social reading events...it's about things around the book so it's a wide conversation. »⁸⁰⁷ À la question de Travis Alber, sur les moyens de faire venir les lecteurs au « social », Salomone ajouta que l'important était le degré d'investissement de l'auteur (« This is the importance of the connection of an author.

⁸⁰³ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161900032440803328.

⁸⁰⁴ Trois utilisateurs de Twitter rapportent ce propos. Le premier (Brian Howard : <https://twitter.com/brianghoward>) distingue bien deux énonciateurs dans son tweet (Sanj Kharbanda et Adam Salomone) auxquels ils prêtent deux propos distincts (« Sanj Kharbanda: Social marketing is not new » ; « @AdamSalomone: The tools have changed »). Le deuxième utilisateur (Nicole Miller : https://twitter.com/nicole_miller) rapporte le propos de Kharbanda mais sans le distinguer clairement de celui de Salomone (« Kharbanda: "Social isn't new...it's just that the tools have changed." »). Pour trancher, j'ai donc fait appel à notre source principale (Porter Anderson) qui rapporte le propos de Salomone : « Adam Salomone "We've been doing social forever, in chatting w/ book groups and things like that. The tools have changed." ». D'après ces trois sources, on peut donc attribuer le syntagme « The tools have changed » à Salomone et « Social isn't new » à Kharbanda. Le propos relativement similaire (« We've been doing social forever ») attribué à Salomone par Porter Anderson peut être ainsi considéré comme une reprise de celui de Kharbanda (« Social isn't new »).

⁸⁰⁵ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161900698257203200.

⁸⁰⁶ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161901329462206465.

⁸⁰⁷ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161904005809831936.

Anybody who buys a book will feel some connection. »⁸⁰⁸), tout comme Sol Rosenberg (« And really engage the author, empower the author. »⁸⁰⁹). Et les trois intervenants de conclure que les meilleurs résultats, en termes de marketing, venaient de petites communautés créées, fédérées autour d'un livre et patiemment stimulées en partie grâce aux auteurs.

On voit ainsi comment la rencontre de mondes sociaux différents favorise pourtant la co-construction d'un langage commun, qui doit permettre aux uns de se faire comprendre des autres. Or, c'est ce langage qui sera ensuite matérialisé dans des projets très différents.

3.2.2.4 L'appropriation de l'idéologie du « Web 2.0 » : le cas d'une bibliothèque

Ce constat est par exemple vérifiable dans le milieu des bibliothèques. Comme on l'a vu plus haut, un bibliothécaire de la New York Public Library donna une conférence à l'édition 2008 de *Tools of Change*. Ben Vershbow défendit ainsi l'idée que les livres étaient des « conversations » (« Books as conversations ») ; il était en cela fidèle aux discours présents chez tous nos concepteurs. Or, le bibliothécaire vint également présenter CommentPress, le logiciel d'annotation de l'*Institute for the Future of the Book* de Bob Stein, initiateur de l'idée selon laquelle les livres seraient des « lieux ». Les liens entre ce bibliothécaire et l'Institut étaient cependant plus anciens. Dans un texte publié en 2006 (« The Networked Book »⁸¹⁰), Ben Vershbow revenait alors sur les travaux menés au sein de l'Institut (dont il est donc membre), estimant que les livres ne seraient plus « fermés ». Ses conceptions connurent manifestement un écho favorable dans le milieu universitaire et bibliothécaire. Le 15 mai 2006, Andrew Richard Albanese (écrivain et journaliste) mena un entretien avec Vershbow pour la revue *Library Journal*⁸¹¹ qui reprit à peu près tous les imaginaires du « Web 2.0 » sur le livre et la lecture (conversations, échanges, chats, dialogue, annotations « sociales »⁸¹²).

⁸⁰⁸ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161904904322039809.

⁸⁰⁹ Source : https://twitter.com/Porter_Anderson/status/161906548686331905.

⁸¹⁰ Source : http://www.forbes.com/2006/11/30/future-books-publishing-tech-media_cz_bv_books06_1201network.html, le 18/9/2014.

⁸¹¹ « The Social Life of Books », 15 mai 2006, <http://lj.libraryjournal.com/2006/05/ljarchives/lj-qa-the-social-life-of-books/>. Source consultée le 19/9/2014.

⁸¹² « Soon, books will literally have discussions inside of them, both live chats and asynchronous exchanges through comments and social annotation. You will be able to see who else out there is reading that book and be able to open up a dialog with them. » Source : « The Social Life of Books », 15 mai 2006, <http://lj.libraryjournal.com/2006/05/ljarchives/lj-qa-the-social-life-of-books/>. Source consultée le 19/9/2014.

Cette archéologie, à laquelle je m'essaie, est d'autant plus importante qu'elle permet de montrer comment ces conceptions ont participé de la formation de projets éditoriaux issus de mondes sociaux a priori étrangers aux imaginaires du « Web 2.0 ». En effet, Ben Vershbow est aussi le directeur du NYPL Labs (le laboratoire d'expérimentations de la New York Public Library). Or, il présenta en 2010 un projet intitulé « *Candide 2.0* » qui permettait alors à des lecteurs d'annoter de manière collaborative le texte de Voltaire. Plus précisément, des professeurs, des écrivains, des traducteurs et des dramaturges furent chargés de « préparer le terrain » en « plantant des graines de commentaires » pour rendre le sol de la page suffisamment « fertile » afin de favoriser une « conversation avec le public » (« plant seeds of commentary in assigned chapters, preparing the ground for a fertile public conversation. »).

New York Public Library

Candide 2.0

A networked edition of Voltaire's 1759 classic

Home | About | How to Read this Book | Comments | Blog | Exhibit | Hit the Road

Chapters

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25
26	27	28	29	30

☒ Sowing seeds now
☒ Recently planted
☐ Uncultivated

"Let us cultivate our garden..."

This edition of Voltaire's *Candide* is an experiment in public reading and communal annotation, launched in conjunction with the New York Public Library's exhibition [Candide at 250: Scandal and Success](#).

In the spirit of Candide's famous closing line "let us cultivate our garden," we have commissioned readers, or "gardeners," from a wide variety of backgrounds (professors, novelists, playwrights, translators) to plant seeds of commentary in assigned chapters, preparing the ground for a fertile public conversation. We invite you to respond to comments and to leave annotations of your own in the chapters marked in yellow or green in the menu to the left.

Illustration by Fernand Siméon from 'Candide ou L'optimisme' by Voltaire. Paris: Jules Meynial, 1922. NYPL, General Research Division.

Figure 241 – « *Candide 2.0* » : le projet de la *New York Public Library*⁸¹³

On retrouve ainsi le paradigme participatif prôné par nos concepteurs et les *Tools of Change* jusque dans les interfaces et les projets des bibliothèques publiques. Les travaux de Marie-Sylvie Poli (2013) ont ainsi montré combien ce modèle était implanté et expérimenté dans les institutions comme les musées. Il porte en lui un idéal et une promesse :

⁸¹³ Source : <http://candide.nypl.org/text/>, le 19/9/2014.

celle d'une vision du numérique comme un moyen de créer d'entretenir et/ou d'être le support de participations entre acteurs. Dans le domaine du musée et plus précisément pour la nouvelle muséologie, la notion de participation devient un élément fondamental. (p. 1)

Il serait cependant hasardeux de conclure à un passage sans altération. Car le projet de la New York Public Library ne ressemble en rien à celui de Copia, par exemple, qui accumule les annotations sans hiérarchisation (si bien qu'elles finissent par s'empiler). Ici, au contraire, des « noyaux » sont constitués, à partir desquels les « amateurs » sont invités à s'engager. Autrement dit : les imaginaires et les recettes du « Web 2.0 » ne sont pas toujours⁸¹⁴ appliqués tels quels par les mondes sociaux qui gravitent par exemple autour des *Tools of Change*.

On ne peut cependant pas nier une forte parenté discursive, même si elle conduit à des altérations matérielles. Selon Kelly de *Wired* (qui participa donc à la structure du champ idéologique du « Web 2.0 »), l'idée d'un « networked book »⁸¹⁵ est en fait issue de la vision de Ted Nelson, considéré comme le père de l'hyperlien. Or, c'est bien cette vision qui amena Steward Brand, Kevin Kelly et plus tard Tim O'Reilly à construire des ponts idéologiques. Ce lien est d'autant plus évident que la maison d'édition O'Reilly Media est l'éditrice du livre *Book : A Futurist's Manifesto* qui développe notamment l'idée d'un « networked book ».

3.3 Altérations et champ discursif

Les imaginaires s'altèrent donc, lorsqu'ils passent de mains en mains. C'est la raison pour laquelle Jeanneret abandonne (*Critique de la trivialité*, 2014) les notions de « propagation », de « transmission »⁸¹⁶ ou de « reproduction » des idées qui, selon lui, décrivent mal les

⁸¹⁴ Un contre-exemple cependant : en 2011, la bibliothèque nationale de Colombie, elle-même nourrie par les discours du « Web 2.0 », eut recours à l'API de Facebook pour permettre à ses lecteurs de commenter des parties de textes de ses collections. Or, les commentaires ne sont pas hiérarchisables et s'apparentent graphiquement à ce qu'on peut voir sur Copia. Source : « Vu d'ailleurs : la Colombie se met à la lecture sociale », 9 septembre 2011, <http://www.ebouquin.fr/2011/09/09/vu-dailleurs-la-colombie-se-met-a-la-lecture-sociale/>.

⁸¹⁵ « What Books Will Become », avril 2011, <http://kk.org/thetechnium/2011/04/what-books-will/>. Source consultée le 19/9/2014.

⁸¹⁶ Cette notion est liée, chez Jeanneret, à la médiologie. On peut cependant lire chez Jacob (2001) une approche semblable de la « trivialité » à travers la notion de « transmission » : « Il n'y a pas de transmission des textes sans des traditions qui en perpétuent ou en refondent les normes de présentation, les protocoles de lecture et d'interprétation, les effets pragmatiques, politiques, religieux, intellectuels ou imaginaires. Ces traditions sont parfois identifiées à des institutions (ecclésiastique, monastique, scolaire, universitaire, aulique...) qui définissent leurs contenus et sont garantes de leur stabilité ou de leurs évolutions. L'institution est relayée par des acteurs qui

processus communicationnels. Il leur préfère la notion de « poétique sociale, qui s'impose à partir du moment où l'on retient une conception non mécaniste de la circulation des idées et des valeurs. » (p. 21) Cette notion peut être, selon Jeanneret, résumée par deux notions : l'altération d'une part, soit « la transformation, la réinterprétation, la réappropriation sociale des idées, des textes, des formats médiatiques » et la polychrésie d'autre part, pour laquelle « tout acte de communication [...] sert plusieurs enjeux sociaux à la fois. » (p. 21)

3.3.1.1.1 Discours « rapporté » et altération du discours

Qu'arrive-t-il donc lorsque des journaux produisent (notamment) des comptes rendus des interventions de nos concepteurs sur la « lecture sociale » ? Dans le cas du journal *SocialTimes*, qui rendait compte de la table ronde animée par Travis Alber, on a vu que la « lecture sociale » était présentée comme un *pharmakon*, à la fois poison (le « social » peut distraire le lecteur) et remède (le « social » peut s'avérer utile pour les étudiants). Le journaliste épousait alors un fonds doxique qui était accentué dans l'article (on n'en trouve pas vraiment de traces dans les tweets produits lors de l'événement), sans doute parce le journal ne s'adresse pas à des lecteurs au fait de ces questions et de ces enjeux numériques.

On peut également observer ce phénomène d'altération de la parole avec une rencontre qui eut lieu quelques mois plus tard entre d'autres de nos concepteurs. Le 5 juin 2012, Tony O'Donoghue de Kobo, Henrik Berggren de Readmill et Rachel Fershleiser (« community manager » de Tumblr) furent ainsi réunis lors de la *Book Expo America* (une foire internationale, comparable aux autres déjà décrites). Or, nous bénéficions de deux comptes rendus de la rencontre, l'un⁸¹⁷ du blog spécialisé dans l'édition numérique *The Digital Reader* et l'autre⁸¹⁸ du journal *Publishers Weekly*. L'article du blog spécialisé recourt essentiellement à deux formes de la parole rapportée : la citation et le discours indirect (« O'Donoghue explained », « Berggren [...] said », etc.). Le texte proposé, qui se présente comme un compte rendu, oscille donc entre la représentation iconique (par la citation) et l'interprétation. En

assurent les tâches matérielles et techniques de la conservation et de la reproduction des textes, qui ravivent aussi leurs pouvoirs propres par la lecture, l'étude ou le rituel. » (p. 16-17)

⁸¹⁷ « Kobo, Tumblr, and Readmill Discuss Social Reading at BEA », 5 juin 2012, http://the-digital-reader.com/2012/06/05/kobo-tumblr-and-readmill-discuss-social-reading-at-bea/#.VByrkC5_uIY. Source consultée le 19/9/2014.

⁸¹⁸ « BEA 2012 : A Paradigm Shift in Reading », 7 juin 2012, <http://www.publishersweekly.com/pw/by-topic/industry-news/bea/article/52417-bea-2012-a-paradigm-shift-in-reading.html>. Source consultée le 19/9/2014.

effet, « le discours indirect propose une traduction, une transposition de ce qui a été dit par un autre » (Sarfati, 2005, p. 61). Chris Walters, qui signe l'article, consacre ainsi un paragraphe à chaque intervenant, dont il « rapporte » le propos grâce à des verbes introducteurs. Pourtant, son article est assez différent de celui de Wendy Werris de *Publishers Weekly*. Le premier présente ainsi chaque intervenant, en établissant notamment des distinctions de types techniques et statutaires entre eux (« Kobo is the leader in reading apps when it comes to extra features like reading badges and user analytics »). Ce qui permet à Chris Walters de créer un champ discursif où s'opposent les uns et les autres. Henrik Berggren, par exemple, aurait préféré parler de « shared reading » plutôt que de « social reading » pour marquer implicitement sa différence avec Kobo (« argued against transforming books from solo experiences to social ones ») et toute sa stratégie marketing. Mais les traces d'une telle opposition est beaucoup plus ténue dans l'article de *Publishers Weekly* qui juxtapose plutôt les positions des uns et des autres⁸¹⁹ et rappelle simplement que pour Henrik Berggren la « lecture sociale » (« social reading ») est encore assez mal comprise (« misunderstood »).

3.3.1.1.2 Relais et critiques des imaginaires : un « champ » discursif

Il arrive que les positions des journaux soient clairement plus affirmées dans des marques énonciatives qui ne se limitent pas seulement à des choix éditoriaux. Ainsi, en 2012, alors que les *Tools of Change* reconnaissaient la valeur économique des communautés, un journaliste de *Publishing Perspective*, qui proposait une synthèse de l'événement, écrivit :

Social reading already seems to be a thing of the past — or perhaps it still remains a thing of the future. While this time last year “social reading” was on everyone’s lips, in 2012 it seems to be have been met with something of a shrug. You don’t hear the giants talking up the social experience of their platforms as a USP — Amazon, Apple, B&N, Google. It’s the challengers,

⁸¹⁹ « Tumblr’s Rachel Fershleiser described social reading as “all the ways I can talk about books, including the author-reader interactions.” Tony O’Donoghue, also with Kobo, said that the book is now a dynamic entity, no longer static, and that social reading is a way of tapping into that paradigm shift. “The idea that reading is private and solitary is becoming a thing of the past. Social reading gives people control of their experience,” he said, “whether they engage actively or passively on social sites.” Berlin-based Henrik Berggren, founder of Readmill, believes that social reading is “misunderstood. Reading is an immersive experience that can be shared in individual ways depending on the person” ». Source : « BEA 2012 : A Paradigm Shift in Reading », 7 juin 2012, <http://www.publishersweekly.com/pw/by-topic/industry-news/bea/article/52417-bea-2012-a-paradigm-shift-in-reading.html>. Source consultée le 19/9/2014.

such as Kobo and Copia who hope to leverage their superior social reading tools to their advantage.⁸²⁰

Le journal confirmait ainsi l'analyse que nous avons menée plus haut selon laquelle un « champ » structure les imaginaires qui oppose des utopies de rupture (dynamiser la page, « socialiser » le livre, etc.) et des idéologies plus ou moins fixes (celles d'Amazon). Or, on trouve un tel champ représenté au sein de la presse spécialisée. Le 13 février 2013, le journaliste Paul Biba⁸²¹ rédigea ainsi un compte rendu⁸²² suite à l'intervention de Sol Rosenberg (« Improving Your Margins With Copia ») à *Tools of Change 2013*. Si Biba se contenta en grande partie de retranscrire l'intervention de Rosenberg, il se montra cependant assez enthousiaste quant aux propositions et solutions de l'entreprise Copia (« One of the unique things about the platform is that it has enabled marginal annotations that you can share with others »). Un autre contributeur du même site (Michael Kozlowski) considérait quant à lui en 2011 que Kobo, Copia, Amazon, Apple n'avaient pas encore suffisamment tiré parti des possibilités « sociales » (« social media in electronic books is severely lacking »⁸²³).

Au sein d'un même journal, les positions peuvent donc diverger. Mais elles se polarisent toujours autour de deux couples (utopie/idéologie ; poison/remède). En donnant en 2011 l'occasion à Matteo Berlucci du réseau « social » aNobii de développer sa conception de la lecture « sociale »⁸²⁴, le journal *Publishing Perspectives* en célébrait implicitement les vertus et le vocabulaire (le chapeau de l'article reprend tous les poncifs du genre : « social reading », « conversation »). Pourtant, un an plus tard (voir plus haut), le journal faisait déjà remarquer que la « lecture sociale » n'était plus d'actualité. Elle avait cependant anticipé ce constat et relativisé les positions de Berlucci en soumettant le 29 septembre 2011 une question à ses

⁸²⁰ « The Tools They Are a Changin': The Ins and Outs of TOC NYC », 21 février 2012, <http://publishingperspectives.com/2012/02/the-tools-they-are-a-changin-the-ins-and-outs-of-toc-nyc/>. Source consultée le 19/9/2014.

⁸²¹ Paul Biba fut surtout lié pendant de nombreuses années au journal spécialisé *Téléread* mais il lui arrivait de proposer ses articles à d'autres magazines.

⁸²² Source : <http://goodereader.com/blog/tools-of-change/tools-of-change-improving-your-margins>, le 19/9/2014.

⁸²³ « Should e-Readers Embrace Social Media More ? », 3 février 2011, <http://goodereader.com/blog/electronic-readers/should-e-readers-embrace-social-media-more>. Source consultée le 19/9/2014.

⁸²⁴ Matteo Berlucci, « From Commentary to Conversation : The Evolution of Social Reading », 29 septembre 2011, <http://publishingperspectives.com/2011/09/evolution-of-social-reading/>. Source consultée le 19/9/2014.

lecteurs (« Are You a Social or Asocial Reader ? »⁸²⁵) qui rencontra assez naturellement la critique que le journal porta contre les romans en cours d'écriture annotés⁸²⁶ l'année suivante.

Des positions contraires sont également observables au sein d'un même article. En faisant le compte rendu de la conférence de Bob Stein donné à *Tools of Change Frankfurt 2011*, Carl Robinson de *FutureBook* adopta ainsi un double positionnement : à la fois enthousiaste, pour ne pas être taxé de technophobie (« Don't get me wrong, I think this is fascinating »), et méfiant (« But I don't get it. Not for the masses, anyway. I am simply unconvinced by the assertion that people want to read this way. »⁸²⁷) Il mettait alors à distance les discours utopiques de Bob Stein en relevant ses stratégies (injonction à la participation notamment) :

Once you peel away the excitement coming from the Bob Steins and the Justo Hidalgos you find a movement that is asking people to do just that - read on an online connected screen, using social media tools to share or collaborate, or to have their library of books in the Cloud.

In short, this movement is asking people to read on screen in just the way they say they don't want to.⁸²⁸

Son argumentation reposait ainsi sur une présupposition qui lui permit de faire buter toutes ces stratégies discursives contre le « mur » de la réalité (les lecteurs n'en voudraient pas). L'année suivante, pourtant, le journal de Carl Robinson demanda à des acteurs de l'édition quel serait pour eux l'« avenir » (thème récurrent et obsédant) de la lecture. Parmi eux, Julieta Lionetti (une consultante argentine), faisait alors de la « lecture sociale » et de l'exploitation des marginalia de lecture l'un des nouveaux modèles économiques possibles :

⁸²⁵ Source : <http://publishingperspectives.com/2011/09/survey-social-asocial-reader/>, le 19/9/2014.

⁸²⁶ Edward Nawotka, « Is The Future of Fiction an "Annotated Online Chat" », 11 mai 2012, <http://publishingperspectives.com/2012/05/is-the-future-of-fiction-an-annotated-online-chat/>, le 19/9/2014.

⁸²⁷ « Carl Robinson, « TOCing about reading », 16 octobre 2011, <http://www.futurebook.net/content/tocing-about-reading>. Source consultée le 19/9/2014.

⁸²⁸ *Idem.*



Figure 242 - Propositions d'une consultante sur le devenir de la lecture⁸²⁹

En soumettant à des acteurs de mondes sociaux différents une même question, le journal leur suggérait donc, encore une fois, des « chemins » discursifs et travaillait donc implicitement à l'harmonisation de représentations différentes, tendues vers un même objectif : l'avenir.

3.3.1.1.3 Imaginaires partagés

C'est pourquoi tous nos acteurs parlent à peu près le même langage, qu'ils aient ou non des positions opposées sur la « lecture sociale ». On peut de nouveau le vérifier avec la conférence de Bob Stein à *Tools of Change 2011*, qui donna lieu à plusieurs comptes rendus, en plus de celui, critique, de Carl Robinson (l'expression « social reading » était alors accompagnée de guillemets). Une autre journaliste, Sophie Rochester, proposa ainsi un article⁸³⁰, qui fut publié par le blog de la *Foire de Francfort*. Or, cette dernière est fondatrice de *Literary Platform*⁸³¹ (un magazine spécialisé dans l'étude des relations entre la « technologie » et la littérature) qui lança en 2011 un atelier⁸³² en partenariat avec *FutureBook* destiné aux éditeurs britanniques. On trouve ainsi, à la tête de journaux plus ou moins

⁸²⁹ Source : <http://www.thebookseller.com/futurebook/2012-publishing-predictions-part-2>, le 19/9/2014.

⁸³⁰ Sophie Rochester, « Bob Stein opens Tools of Change Frankfurt », 11 octobre 2011, <http://blog.book-fair.com/2011/10/11/bob-stein/>, le 19/9/2014.

⁸³¹ Source : <http://www.theliteraryplatform.com/>.

⁸³² Source : <http://www.theliteraryplatform.com/2011/05/futurebook-and-the-literary-platform-launch-innovation-workshop/>, consultée le 19/9/2014.

différents, des individus qui circulent à travers les mondes sociaux, créent des écologies institutionnelles (croisement des mondes sociaux, comme avec Steward Brand et O'Reilly) et recourent souvent au même vocabulaire. Le compte rendu de Rochester de l'intervention de Stein, par exemple, reprend telles quelles⁸³³ les expressions de ce dernier et des imaginaires du Web et de la lecture sur écran (« here to present his latest project Social Book which aims to make social reading a reality » ; « social reading is evidently the buzzword of the fair »).

Les journalistes, de la presse spécialisée sur l'édition numérique ou de la presse plus généraliste, partagent par ailleurs des imaginaires semblables à nos concepteurs, qu'ils altèrent bien évidemment, les adaptant à leurs publics, mais qu'ils pérennisent aussi. En demandant par exemple en 2012 sur *Publishing Perspectives* si la lecture « numérique » allait encourager à vraiment lire « plus »⁸³⁴, Edward Nawotka, rédacteur en chef du journal (qui faisait remarquer la même année que la « lecture sociale » n'était plus d'actualité), axiologisait implicitement la lecture, en en faisant une valeur sociétale à défendre.

3.4 Conclusions partielles

3.4.1 Sphères d'action et industrie médiatique/médiatisée/médiatisante

Les *Tools of Change*, qui est l'exemple le plus frappant des foires internationales sur l'édition numérique, participent donc bien de la structuration des imaginaires du « Web 2.0 » et du livre grâce à un réseau d'acteurs qui travaillent non seulement pour eux mais également pour d'autres mondes sociaux (journaux, bibliothèques, etc.). Dans la perspective de Yves Jeanneret (2014, p. 12), on peut résumer cette structure à partir d'un triptyque rencontré tout au long de ce troisième chapitre : l'« industrie médiatique » (les *Tools of Change*) qui « établit une relation durable avec un public auquel elle promet une production de qualité » (des « outils pour le changement ») ; l'« industrie médiatisée » qui « se désintéresse des

⁸³³ Dans un article daté du 31 juillet 2012, le journaliste Philip Jones ne procédait pas autrement en présentant le logiciel d'annotation de Bob Stein. Le recours au discours direct (« he says », « Stein is listed », « Stein Believes ») et aux citations d'auteur traduisaient alors l'adhésion du journaliste à la pensée de Bob Stein. Source : Philip Jones, « Bob Stein Build Conversations Around Books », 31 juillet 2012, <http://www.futurebook.net/content/bob-stein-build-conversations-around-books>, le 19/9/2014. On trouve le même phénomène dans un article du journal *Publishers Weekly*, qui faisait un compte rendu de l'intervention de Bob Stein au *Tools of Change 2011 de Francfort* : Andrew Albanese, « TOC Keynote Sets Bold Tone », 11 octobre 2011, <http://www.publishersweekly.com/pw/by-topic/international/frankfurt-book-fair/article/49041-frankfurt-book-fair-2011-toc-keynote-sets-bold-tone.html>. Source consultée le 30/8/2014.

⁸³⁴ Source : Edward Nawotka, « Does Digital Publishing Really Encourage More Reading », 30 mai 2012 <http://publishingperspectives.com/2012/05/does-digital-publishing-really-encourage-more-reading/>, le 19/9/2014.

contenus et enjeux de la communication et capte dans ses outils toutes les informations possibles sur les usages » (le cas de Kobo et de Copia) ; l'« industrie médiatisée » qui « exploite l'univers des médias pour atteindre des consommateurs qu'elle traite comme une cible » (les TOC ont des relais dans le champ de la presse généraliste et spécialisée).

Dans la perspective de Christian Jacob, on pourra aussi y voir des « sphères d'action » (2007, p. 845-854), c'est-à-dire des forces qui permettent de circuler sans jamais perdre de vue le centre, définissant ainsi l'extension d'un champ et sa délimitation. Si l'on peut donc parler d'une « idéologie du Web 2.0 » qui s'est altérée dans l'édition numérique, c'est parce qu'elle ne peut pas être limitée à un espace et à un lieu, c'est parce qu'elle apparaît de manière diffuse dans des conjonctions d'acteurs et d'institutions ; mais c'est aussi parce qu'une force agissante (les *Tools of Change*) travaille, à travers ses relais, à la décentralisation de son espace en une multitude de discours altérés, repris, retravaillés pour des publics différents.

3.4.2 Une autre histoire possible : prédiscours et mémoire

L'origine du « Web 2.0 » et son passage dans l'édition numérique interrogent donc. Certes, nous avons pu repérer des relais assez évidents (Tim O'Reilly) qui ont fini par structurer les imaginaires autour d'une puissante sphère d'action (les *Tools of Change*) mais le caractère quelque peu linéaire de ce modèle, assez séduisant, doit être pris pour ce qu'il est : une histoire possible, que j'ai tenté de mener, d'une altération de discours vers d'autres espaces.

Mais une autre histoire a été proposée, de manière plus ténue, à partir de la notion de « prédiscours » de Paveau (*op. cit.*). En effet, la plupart des discours ne présentent que des marques tacites d'une filiation possible avec le « Web 2.0 » si bien que la médiation des textes, des situations et des acteurs ne suffit plus pour les travailler. C'est pourquoi nous avons davantage réfléchi aux « reconfigurations » (Paveau) et à la manière dont les énoncés finissent par s'harmoniser, compte tenu d'une conversation entre les acteurs (Mucchielli, 2006), qui rejouent sans cesse leurs définitions du monde et des situations.

La notion de « prédiscours » a donc le mérite d'évacuer ou de relativiser celle d'« origine » qui peut être malaisée : en effet, jusqu'où remonter ? Et les textes et les documents dont nous disposons portent-ils réellement l'origine supposée d'un terme (le « Web 2.0 » de Tim O'Reilly, par exemple) ou la matérialisent-ils plutôt au point d'évacuer tout le fonds discursif, plus ancien, qui a été précisément nécessaire à la formation de ces textes et documents ? Si je

n'ai donc pas renoncé à mener une archéologie du passage du « Web 2.0 » dans l'édition numérique, je n'oublie pas qu'ils ont été probablement travaillés par des prédiscours, par nature impossibles à tracer et dont la traçabilité est moins importante que leurs altérations.

3.4.3 Mondes sociaux et écologies institutionnelles

L'existence de ces altérations s'explique principalement par le croisement des mondes sociaux, c'est-à-dire par des « écologies institutionnelles »⁸³⁵ constituées à partir des champs discursifs ou de sphères d'action qui se rencontrent à des points de passage pour assurer la circulation des objets épistémiques et discursifs. En effet, les *Tools of Change* (et toutes les autres foires internationales sur l'édition numérique) favorisèrent pendant des années la rencontre entre les éditeurs, des typographes, des industriels, des distributeurs, etc. mais ces rencontres furent élargies à d'autres mondes sociaux grâce aux comptes rendus qui étaient proposés ou par la présence, au sein d'un monde social (le bibliothécaire de la *New York Public Library*) d'acteurs appartenant à une sphère d'action (les *Tools of Change*).

3.5 Conclusion de la troisième partie

Afin de répondre à la dernière hypothèse (l'existence d'un « carrefour de consommation » qui fédère un grand nombre d'acteurs et les amène à adopter un langage commun et des pratiques assez semblables), j'ai donc d'abord mis au jour les imaginaires des concepteurs des dispositifs étudiés et trouvé un dénominateur commun (la « lecture sociale »), chargé en utopies de rupture et en idéologies. J'ai alors replacé ce discours dans l'histoire plus longue d'Internet et des utopies, en analysant la manière dont la « contre-culture » avait innervé les imaginaires du Web et le capitalisme néolibéral, qui allait donner naissance au « Web 2.0 ».

Cette expression est passée dans l'édition numérique grâce à la figure de Tim O'Reilly qui inventa ou popularisa non seulement le terme mais en assura en plus la promotion dans des événements internationaux généralistes (*Web 2.0 conference*) et spécialisés (*Tools of Change*). De 2006 à 2013, les imaginaires de Tim O'Reilly (l'horizontalité des échanges, la recommandation des livres, les contenus produits par les usagers, le « cerveau global », les liens hypertextes comme des synapses, etc.) servirent de programme à ces conférences qui bénéficièrent parallèlement de relais dans la presse spécialisée dans l'édition numérique. Ils y

⁸³⁵ James R. Griesemer et Susan Leigh Star, « Institutional Ecology, 'Translations' and Boundary Objects: Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology, 1907-39 », *Social Studies of Science*, 19 (3), 1989, 387-420.

rencontraient alors les imaginaires de cette presse, préoccupée par la déperdition supposée de l'activité de lecture à laquelle la « lecture sociale » était notamment censée répondre.

Mais ces relais et ces passages ne se firent pas sans altérations et transformations. Ainsi, ces imaginaires furent également accueillis avec réserve et critique si bien que nous avons été amenés à dégager un « champ », c'est-à-dire un espace discursif dans lequel s'opposent des acteurs, qu'ils s'agissent de journalistes ou de nos concepteurs. Nous avons cependant complété cette notion par celles d'« industrie » et de « sphères d'action ». En effet, si ces acteurs s'opposent, ils parlent néanmoins le même langage. Plus précisément, tous semblent mobiliser des prédiscours, dont il est parfois difficile de faire l'archéologie (ce sont des éléments de discours *tacites*), mais qui leur permettent de s'entendre pour bâtir des projets. Cette sphère d'action explique aussi que des institutions comme la New York Public Library, a priori très éloignées des *Tools of Change*, aient fini par en adopter l'énergie, tout en l'articulant à des préoccupations spécifiques (car il n'y a pas de passage sans altérations).

Les degrés d'altérations et d'appropriations sont cependant plus ou moins importants. Ainsi, la bibliothèque nationale de Colombie, à l'inverse de la New York Public Library, utilisa l'API de Facebook pour « socialiser » ses livres, sans qu'une réflexion approfondie ne fût, semble-t-il, préalablement menée. De la même façon, l'entreprise Kobo a tendance à appliquer des techniques marketing semblables à tous les pays dans lesquels elle est présente, sans toujours se soucier des variations sémiotiques nécessaires à l'appropriation des publics. On peut donc penser que si le « Web social » s'imposa massivement aux marginalia de lecture, c'est à la faveur d'une sphère d'action qui renforça les imaginaires des concepteurs des dispositifs en même temps qu'ils contribuèrent probablement à son propre renforcement.

Nos marginalia de lecture semblent donc bien au carrefour de mondes sociaux différents. Dans cette perspective, on les identifiera donc bien comme des « objets-frontières », soit une structure « suffisamment commune à plusieurs mondes sociaux pour qu'elle assure un minimum d'identité au niveau de l'intersection [...] » (Trompette, Vinck, 2010).

Conclusion générale

Au cours de cette recherche, j'ai cherché à comprendre comment se présentait dans les « réseaux sociaux » du livre (ou dispositifs d'échange microdocumentaire) une forme graphique, un instrument de capitalisation du savoir, un objet communicationnel : les marginalia de lecture. J'aurai notamment porté mes analyses et mes efforts vers deux corpus. Le premier, constitué de dispositifs d'écriture et de lecture, permet d'analyser matériellement la manière dont ces petites formes – issues de la culture lettrée, savante, professionnelle – apparaissent à l'écran. Le second corpus comprenait quant à lui le site Web d'une conférence internationale (*Tools of Change for Publishing*) et une série de journaux qui participèrent de la structuration, de la circulation, de l'altération des imaginaires de nos concepteurs.

Ces deux corpus visaient à répondre à une tension (ou problématique) posée en introduction. Il paraissait en effet curieux – et je continue parfois de m'étonner, même si des réponses ont été proposées – de constater une multiplication des logiciels d'annotation au sein de réseaux ouverts à un large public, alors que les pratiques décrites sont propres à des publics relativement confidentiels, du moins si l'on se réfère à la littérature sur le sujet. Je me suis ainsi demandé, d'une part, comment une telle activité avait fini par se voir adressée à une audience massifiée, non circonscrite ; d'autre part, comment les petits textes produits à partir de ces dispositifs d'écriture pouvaient circuler socialement et dans des contextes communicationnels élargis, alors même que les annotations sont réputées difficiles à saisir en dehors de communautés restreintes d'interprétation ; enfin, je me suis demandé comment ces formes textuelles pouvaient être exploitées économiquement, ou se voir dotées d'une valeur marchande, quand on sait combien elles sont difficiles à analyser ou à « faire parler ».

La réponse à ces interrogations m'a alors conduit à formuler trois hypothèses. Avant de les travailler, j'ai consacré une partie à la définition des marginalia et à leur histoire. Il me semblait en effet fondamental de rendre justice à un terme parfois galvaudé, en parcourant des études très différentes sur cet objet ; cette stratégie d'écriture visait également à situer nos dispositifs matériels de lecture et d'écriture, non pas pour relativiser leurs apports en adoptant une posture un peu blasée (« décidément, rien de nouveau sous le soleil »), mais pour tirer de ce parcours un certain nombre de visions du monde, de conceptions philosophiques, d'orientations historiques. J'ai d'abord été conduit à adopter une définition relationnelle des

marginalia de lecture, en considérant qu'on avait affaire à une relation entre un texte et des opérations matérielles, corporelles, intellectuelles. Il fut alors permis d'inclure dans ce champ un ensemble de formes qui ne correspondaient pas à la mémoire culturelle et stéréotypée des marginalia (une note située en marge) et de travailler à partir d'une double perspective en portant mon attention d'une part sur les captations de l'imaginaire lettré et, d'autre part, sur la « culture de l'innovation ». Dans un second chapitre, j'ai tenté une exploration limitée de l'histoire des marginalia de lecture, en suivant les transformations des dispositifs matériels, des conceptions du monde, de l'identité et des instruments d'écriture. J'ai tiré de ce parcours quelques thèmes qui m'ont ensuite permis d'orienter un peu plus l'analyse des hypothèses.

1 Hypothèses récapitulées et résultats

1.1 L'industrialisation des marginalia de lecture (2008-2014)

En m'appuyant sur des travaux issus de la sociologie, de la sémiotique et de la communication, une première hypothèse a été formulée : les logiciels d'écriture, à partir desquels les marginalia de lecture sont produites, anticipent les pratiques qu'ils impliquent. La seconde partie, à travers l'analyse sémiotique des dispositifs, a notamment permis de montrer que les circulations trans/intermédiatiques des écrits étaient standardisées. Ainsi, quand un utilisateur produit une marginalia à partir d'un logiciel d'annotation sur iPad, ces petites formes circulent soit automatiquement (elles sont « acheminées », sans le concours de l'annotateur, de l'application au site Web du dispositif) soit grâce à des « boutons » (ou « signes passeurs ») qui déchargent l'utilisateur des opérations généralement liées à la circulation des écrits sur écran (copié/collé, changement d'espace d'écriture ou de support).

Cette standardisation est cependant paradoxale. On aurait en effet tort de croire que les marginalia ainsi produites se présentent sous une forme unique. En fait, l'industrialisation des pratiques sert la transformation des annotations, qui peuvent dès lors répondre à des usages très différents et apparaître sous des formes multiples (flux de syndication, « fiches » de lecture, statuts Facebook, tweets, etc.). Cette transformation sémiotique s'accompagne d'une stabilisation de l'identité sur les écrans et d'une authentification indispensable de l'utilisateur qui conduit à attribuer, sans aucune ambiguïté, une marginalia à un annotateur identifié. L'un des défis à leur exploitation (l'identification de la main qui annote) est donc ici contourné parce que ces pratiques s'inscrivent dans un « procès d'industrialisation » (Jeanneret, 2008).

C'est la raison pour laquelle elles sont compréhensibles, signifiantes : anticipées en amont et gérées en aval, elles sont prises en charge sémiotiquement et dans leur circulation sociale.

1.2 Convocation, captation, conversion

Une deuxième hypothèse devait permettre de répondre à ces questions : à quelle culture se réfèrent nos dispositifs? Comment attirent-ils des publics experts (ou du moins des lecteurs « simplement instruits »), qui ne sont pourtant jamais précisément identifiés dans l'énonciation éditoriale des sites Web ? Comment convertissent-ils un public flou et large, auquel ils s'adressent (les « amoureux du livre », les « passionnés de la lecture »), à une pratique dont on a vu qu'elle était spécifique à certaines situations et certains milieux ?

À travers l'analyse sémiotique, discursive, matérielle des interfaces Web/iPad de nos dispositifs de lecture et d'écriture, on a ainsi montré qu'un imaginaire de la culture lettrée et livresque les travaillait (et qu'ils travaillent donc) : vieilles couvertures, pages qui se tournent, stylo, encre, surligneurs, etc. les signes métonymiques abondent et sont chargés d'articuler cet imaginaire lettré avec un autre imaginaire, celui de la culture numérique, qui charrie également tout un arsenal de signes métonymiques à l'écran (téléphones, gestes, etc.), de discours (la libération des marges, le contact « direct » avec le texte) et de fantasmagories (bibliothèques infinies dans la poche, facilitation de la lecture sur une diversité d'écrans, etc.).

La « conversion » (Doueïhi, 2011a) des utilisateurs qui ne sont pas rompus (ou supposés rompus) aux « nouvelles technologies » se fait manifestement par la mobilisation d'auréoles imaginaires (l'eau et les nuages : fluidité des gestes, légèreté des dispositifs) et à la monstration d'une plus-value de la lecture à partir de ces supports/logiciels. Une puissante mythologie participative participe également de cette conversion, qui doit convaincre les utilisateurs de produire des marginalia de lecture, même s'ils n'y sont pas habitués. Ils sont ainsi invités à rejoindre des « clubs de lecture » et la « communauté des lecteurs » pour « parler » des livres qu'ils ont le plus aimés ou pour matérialiser leurs « pensées ». Ils sont aussi encouragés à obtenir des « récompenses », des « badges ». Dès lors, la lecture ainsi matérialisée se pare d'une axiologie : elle est « bonne », elle permet l'épanouissement du lecteur, par opposition à une lecture jugée « solitaire » et « ennuyeuse ». Les internautes, hameçonnés par la dissémination des petits textes sur des réseaux externes, sont ainsi attirés par des signes familiers et potentiellement convertis à une nouvelle pratique pour eux.

La conversion touche également les marginalia de lecture. Elles apparaissent en effet comme des phénomènes (notes en marge, signatures, etc.) mais l'analyse du code informatique publiée par une entreprise comme Readmill révèle la forme qu'elle revêt pour les informaticiens et pour la machine informatique. Ce sont essentiellement des relations entre des éléments (entre un texte et un annotateur, entre une « ressource » et une autre, etc.). C'est cette conception qui permet aux marginalia de se transformer selon les usages et les stratégies envisagées et de s'inscrire ainsi dans une « culture anthologique » (Doueïhi, 2011b).

1.3 Un « carrefour de consommation »

Enfin, une troisième hypothèse devait permettre de comprendre comment de tels modèles ont pu être élaborés, alors que l'annotation résiste à la massification. En effet, toutes nos entreprises ont fini par se réorienter vers le public étudiant : toutes ont, ainsi, requalifié leur audience. On peut ainsi penser que les stratégies de captation et de conversion butent contre la pratique « naturelle » de l'annotation, limitée à quelques situations de lecture bien précises. C'est pourquoi on s'est demandé si ces modèles n'étaient pas une altération de représentations, de conceptions, de façons de faire héritées de l'idéologie du « Web 2.0 ».

L'analyse des discours de nos concepteurs a d'abord permis de mettre au jour un « champ discursif » (Maingueneau, 2009) : ces derniers s'opposent, font valoir la nouveauté de leurs dispositifs par rapport aux autres, justifient leur existence et leur nécessité, notamment pour pallier la baisse supposée de l'activité de lecture (elle-même constamment axiologisée et valorisée : lire [des livres] devient une valeur qu'il s'agit d'encourager par tous les moyens).

La découverte de ce champ explique que le passage de l'idéologie du « Web 2.0 » dans l'édition numérique, à travers la figure de Tim O'Reilly (qui inventa le terme et créa la conférence *Tools of Change for Publishing*), ne s'accompagne pas d'une déclinaison telle quelle de cette idéologie. Elle s'est altérée, s'est réélaborée, a rencontré les préoccupations, les fantasmes, les angoisses sur la disparition de la lecture, par exemple portée par les comptes rendus journalistiques sur les conférences *Tools of Change*. Ce « champ discursif » se double ainsi d'une sphère d'action qui voit un centre (*Tools of Change*) être travaillé par des périphéries (comptes rendus de la presse, billets de blog, etc.) qui l'altèrent en retour.

Les résultats obtenus nuancent donc l'hypothèse posée en introduction : on ne peut pas dire tout à fait qu'il y a une « même » mentalité entrepreneuriale. Cette identification stricte

conduirait en effet à manquer les processus et les dynamiques dans les passages. J'ai pu parfois être séduit par ce modèle, qui permet par exemple de dresser une histoire linéaire et commode du passage du « Web 2.0 » dans l'édition numérique. Mais ce n'est qu'une histoire possible et l'on doit garder à l'esprit que les « origines » restent souvent hors de portée. C'est pourquoi j'ai tenté cette archéologie, tout en étant attentif aux transformations et altérations.

2 Poursuivre et diversifier les recherches

Cette période (2008-2014) est donc riche dans l'histoire de la lecture, des dispositifs d'écriture, des processus d'industrialisation et des « communautés » de lecteurs. Elle gagnerait ainsi à être davantage incluse dans les travaux collectifs contemporains (comme *Reading Communities : from Salons to Cyberspace* de DeNel Rehberg Sedo dir., Palgrave Macmillan, 2011). Bien sûr, des travaux épars sont déjà parus, mais à ma connaissance aucun ouvrage n'a bénéficié de l'apport de sensibilités théoriques différentes, non seulement attentives aux « pratiques », comme peuvent l'être l'anthropologie⁸³⁶ ou la sociologie⁸³⁷, mais en plus à leur anticipation, aux discours qui les légitiment et aux acteurs qui les réfléchissent.

La période étudiée ici pourrait également être étendue aux années 90, dans une perspective archéologique ; elle couvrirait ainsi 20 ans d'une histoire de la lecture. Elle pourrait ainsi s'appuyer sur les archives de ZazieWeb (la première « communauté » de lecteurs sur le Web) conservées à la BnF et les étudier, entre autres, dans une perspective communicationnelle (cadre d'écriture, construction des statuts symboliques et des valeurs, échanges médiés, etc.). Il serait difficile de tirer de ce parcours des résultats sur les pratiques effectives de lecture,

⁸³⁶ Entre autres : Jonathan Boyarin (ed.), *The Ethnography of Reading*, Berkeley, University of California Press, 1993 ; David R. Olson, Jonathan Boyarin, « The Ethnography of Reading », *Contemporary Sociology*, 23 (4) ; Marie-Eve Bélanger, « The Annotative Practices of Graduate Students : Tensions & Negotiations Fostering an Epistemic Practice », Master of Information Studies, University of Toronto, 2010 ; David Barton et Uta Papen (dir.), *The Anthropology of Writing : Understanding Textually Mediated Worlds*, Londres, Bloomsbury Academic, 2012.

⁸³⁷ Entre autres : Martine Burgos, Christophe Evans, Esteban Buch, *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs. Trois études sur la sociabilité du livre*, Paris, BPI, 1996 ; Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 2006 ; Christophe Evans (dir.), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet*. Livre, presse, bibliothèque, Paris, Cercle de la librairie, 2012, p. 41-58 ; Valérie Baudoin, « Trajectoires et réseau des écrivains sur le Web. Construction de la notoriété et du marché », *Réseaux*, 275 (5), 2012, p. 107-144 ; Danielle Fuller, DeNel Rehberg Sedo, *Reading Beyond the Book : The Social Practices of Contemporary Literary Culture*, Londres, Routledge, 2013 ; Mary Léontsini, Jean-Marc Leveratto, « Internet et la construction du goût littéraire : le cas de critiqueslibres.com », *Sociologie de l'Art*, 2 (7), p. 63-89 ; Louis Wiart, Lecteurs, quels sont vos réseaux ?, *Inaglobal*, 13 janvier 2014, <http://www.inaglobal.fr/edition/article/lecteurs-quels-sont-vos-reseaux>.

sans tenir compte de la part technosémiotique de toute activité à l'écran et des imaginaires qui les travaillent. Mais on pourrait sans doute comprendre quelque chose des utopies du Web.

La période envisagée irait donc de 1996 à 2014, de la naissance de ZazieWeb à la fermeture de Readmill. Certes, d'autres réseaux continuent aujourd'hui de fonctionner (Babelio, LibraryThing et tant d'autres), mais nous bénéficions au cours de ces 18 ans de moments clairement identifiables qui sont aujourd'hui stabilisés (ceux qui avaient en effet initié des utopies de rupture ont disparu). Je ne me livrerai pas à des prédictions sur les années à venir ; c'est le travail du devin ou du gourou, cependant estimable et essentiel à la structuration des dispositifs étudiés. On peut cependant penser que les rapprochements entre le livre, les dispositifs d'échange microdocumentaire, l'annotation et le Web vont se poursuivre, notamment grâce à des conférences internationales comme *Annoto Ergo Sum*, qui réunit des organisations (NISO, InternetArchive, etc.), des institutions (MIT, Harvard, etc.), des acteurs (chercheurs, constructeurs, éditeurs, etc.), chargés de réfléchir à la circulation des petites formes textuelles d'écrans en écrans, d'espaces en espaces, de supports en supports. Les rapprochements entre les « réseaux sociaux » de première génération (manipulation du paratexte : critiques de livres, notations, citations, etc.) et les dispositifs de lecture de livres numériques (comme celui du Kindle) devraient également s'affirmer, comme en témoigne le rachat de GoodReads en 2013 par Amazon et son « implantation » dans le Kindle Paperwhite.

Ces restructurations donnent des pistes d'étude. Pour suivre (ou reconstruire) l'imaginaire des concepteurs de nos dispositifs, je me suis en effet essentiellement concentré sur des traces écrites, comme les articles journalistiques ou les billets de blog. Le terrain pourrait cependant être élargi à des entretiens ethnographiques. Ils n'auraient pas pour but de compenser les manques supposés de la sémiotique⁸³⁸ mais d'étendre au contraire son champ, en adoptant une démarche anthropo-sémiotique (ou ethno-sémiotique, comme celle de Le Marec⁸³⁹).

⁸³⁸ Candel (5 mai 2009) remarque : « On recourra par exemple à une enquête sociologique en complément de l'étude sémiotique pour rattraper les défaillances supposées de cette dernière, que ce soit pour pallier les lacunes dans la compréhension de l'« émission » des messages (motivations des acteurs) ou dans celle de leur « réception » (modes d'appropriation de ces mêmes messages). Chacune des sciences ainsi convoquées dans ce type de démarche apparaît toujours d'autant plus faible que le cadre épistémologique ainsi adopté la décrit a priori comme hétéronome et insuffisante, circonscrivant son périmètre d'efficacité et de compétence au point de rendre nécessaire l'intervention d'une ou de plusieurs autres disciplines. Et il est frappant de constater que, parmi les différentes « sciences » ainsi convoquées – et, dans ce même geste, typifiées –, c'est la discipline sémiotique qui est le plus souvent remise en question, le plus fréquemment suspectée d'incomplétude et de débilité » (p. 1-2)

⁸³⁹ Joëlle Le Marec et Igo Babou, « De l'étude des usages à une théorie des « composites » : objets, relations et normes en bibliothèque » dans Emmanuel Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec (2003, p. 233-299).

3 Vers l'analyse des pratiques scripturales et éditoriales

L'investigation longue, ici menée, explique par ailleurs l'absence d'analyse de pratiques scripturales, en dehors de traces d'activité manifestées à l'écran. J'avais cependant tenté cette exploration sans toutefois parvenir à constituer un échantillon « représentatif » ou significatif. Ainsi, seuls quelques lecteurs isolés avaient accepté de me rencontrer pour me permettre de tester ma méthodologie. Elle s'inspirait en partie des travaux de Christian Jacob sur l'anthropologie des savoirs (2014), de l'ingénierie des connaissances de Yannick Prié (2011) mais également des différentes théories sur l'activité humaine (Cognition Distribuée, Action Située, etc.) et non-humaine (Théorie de l'Acteur-Réseau). Je tentai alors de les articuler à la pratique, telle que la concevait G. Herbert Mead (1863-1931) à partir d'une actualisation de ses travaux par Bélanger (2010) et Simpson (2012). J'adoptai alors la définition suivante de la pratique humaine : « conduite d'une vie transactionnelle impliquant l'intrication temporelle et symboliquement médiatisée de l'expérience et de l'action. » (Simpson, 2012, p. 164)

Elle invitait ainsi à s'intéresser à la matérialisation des idées, dans la perspective de Christian Jacob, mais en tenant compte de la temporalité des pratiques, tendues entre les temps intriqués (passé, présent, futur) et des instances psychiques (Je et Moi) qui amènent un acteur donné à projeter sa pratique ou, au contraire, à négocier avec ses habitudes. Bien plus, la définition transactionnelle de la pratique invite à interroger « ce qui passe » d'un temps à l'autre, d'un individu à l'autre, d'une forme à l'autre. Elle s'inscrit donc dans une perspective constructionniste qui considère les identités, les objets, les idées, les significations attachées à ces identités, objets et idées en réélaboration permanente. En effet, chez Mead, « les objets sont des constructions (constructs) humaines et non des entités qui existeraient par elles-mêmes et qui détiendraient une nature intrinsèque. » (Blumer, [1963], 2014, p. 136) Or, si les objets peuvent se transformer, c'est parce qu'ils sont des signes pour Mead : ils « sont faits de tout ce à quoi les individus se réfèrent. » (*Idem*) Dans cette perspective, agir, c'est organiser ses objets, c'est-à-dire les significations que nous leur prêtons et à partir desquelles nous leur appliquons un ensemble d'opérations matérielles/intellectuelles (découper, planifier, etc.) et des processus de réflexivité où nous améliorons sans cesse nos pratiques.

À la suite de mon doctorat, j'aimerais tester ces méthodologies autour de deux terrains. Le première concerne les pratiques « ordinaires » d'annotation à partir de dispositifs de lecture et d'écriture (qu'il s'agisse d'écran, de supports papier, de clavier, de stylo, de post-it, etc.). J'ai

ainsi commencé à suivre un groupe d'annotateurs (des voisins) qui se réunissent chaque mois pour évoquer des livres préalablement choisis. La moitié d'entre eux recourt à des annotations effectuées sur Kindle pour prendre la parole tandis que l'autre moitié revendique un certain « conservatisme », qui porte par exemple ses membres à exhiber leurs post-it ou leurs pages abandonnamment annotées. Je n'ai pour l'instant rencontré que l'organisateur de ces soirées mais notre entretien a déjà permis de soulever un certain nombre de questions (comment s'établit la liste des livres à lire ? Quelles technologies de communication sont utilisées pour la définir ? Quelles négociations sont menées ? Comment circule la parole ? Comment les supports de lecture affectent-ils les prises de parole et leur construction ? Comment s'affirme l'autorité des lecteurs face aux auteurs invités ? etc.).

Le deuxième terrain concerne les pratiques de « fabrication » des livres et de la littérature pour les écrans. Cette thèse a en effet été essentiellement consacrée aux processus d'industrialisation des livres numériques et de leur matrice éditoriale. C'est un versant plus « créatif » que je voudrais désormais explorer, même si je n'oppose pas l'industrialisation à la création artistique. Bien plus, c'est l'articulation entre les deux qui m'interpelle ainsi que la tension permanente, dans les « petites » maisons d'édition, entre un savoir-faire revendiqué comme artisanal et la nécessité de recourir à une automatisation partielle de la chaîne de travail. Cette tension est ainsi perceptible chez un éditeur de culture numérique comme Publie.net, fondé par François Bon en 2008. Ce terrain pose un certain nombre de questions : comment l'éditeur, les concepteurs ePub (qui peuvent occuper des postes variés : typographe, illustrateur, codeur, etc.) et les correcteurs travaillent-ils avec les auteurs ? Quelle place tiennent les technologies de communication (mails, Twitter, etc.) dans cette coopération ? Comment s'organise temporellement, matériellement et socialement la création d'un fichier ePub/d'un livre numérique ? Comment se présentent le site Web et les paratextes éditoriaux de chaque livre publié ? Qu'est-ce que le départ de François Bon en 2013 a changé à la manière de concevoir les livres ? Peut-on repérer des étapes dans les « manières de faire » ?

Le traitement de ces questions nécessite de faire d'abord appel à l'anthropologie des savoirs de Christian Jacob, attentive aux instruments (stylos, post-it, gomme, clavier, logiciels, etc.), séquences de gestes (copié/collé, déplacement, rangement, etc.), supports mobilisés (carnet de notes, écran d'ordinateur, etc.) et interactions entre acteurs dans la production des artefacts, notamment textuels et livresques. Un « livre numérique » pourra ainsi être envisagé comme un « lieu de savoir », c'est-à-dire un espace où peuvent s'analyser et se lire des pratiques dont

on reconstituera les étapes. Le recours à des instruments et supports informatiques par nos acteurs plaide également en faveur de l'ingénierie des connaissances, telle que la pense Yannick Prié (2011), notamment attentive aux structures informationnelles (liste de tâches à exécuter, fenêtres de logiciels mises en regard, etc.), à leur partage (un concepteur ePub peut ainsi communiquer son calendrier aux auteurs-écrivains), à la réflexivité de l'action (planification de l'espace de travail) et aux outils qui la rendent possible (bureautique, prise de notes, etc.). Enfin, différentes sémiotiques (des écrans, des sites Web, des médiations) et l'analyse du discours permettront d'évaluer la transformation des écrits (passage d'un blog d'écrivain repéré par l'éditeur au fichier ePub) et d'analyser la manière dont sont présentés les livres sur le site Web de l'éditeur et sur les « réseaux sociaux » qu'il a rapidement investis.

La prise en compte de ces éléments doit permettre, dans la perspective ouverte par Milad Doueïhi, de sortir d'une vision étroite des études sur la culture numérique et informatique envisagée le plus souvent comme une entreprise de recyclage des formes passées. On cherchera à montrer que cette culture, si elle n'ignore pas son héritage, travaille à le dépasser.

Sources consultées

La bibliographie suivante, classée par ordre alphabétique, reprend les références les plus souvent citées ou qui ne sont pas facilement repérables dans un chapitre spécialisé (annotations en Mésopotamie, etc.). J'ai adopté les normes de l'EHESS (*Le Tapuscrit. Recommandations pour la présentation de travaux de recherche en sciences sociales*) qui diffèrent selon que l'on a affaire à une note en bas de page (Prénom Nom, Titre, Éditeur, Date ; pour un livre par exemple) ou à une référence située en bibliographie (NOM Prénom, Date, Titre, Lieu, Éditeur). Quand il y a plusieurs références pour le même auteur, l'ordre chronologique a été privilégié ; la référence suivante commence alors par un tiret et la date de publication. Lorsqu'un auteur, déjà référencé, est aussi coauteur, je présente d'abord les références où il est auteur unique puis celles où il est co-auteur, comme s'il s'agissait d'un nouvel auteur. Ces distinctions, proposées par l'EHESS, doivent ainsi éviter les confusions.

1 Ouvrages et articles de revues

A

AKRICH Madeleine, 1987, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques et Culture*, 9, 1987, p. 49-64.

- 1998, « Les utilisateurs, acteurs de l'innovation », *Revue Éducation Permanente*, 134, p. 79-89.

ALLAN David, 2010, *Commonplace books and reading in Georgian England*, Cambridge (Grande-Bretagne), Cambridge University Press.

AMBROSIO Mariano d', 2012, « Marges du texte entre lecture et écriture », *TRANS* –, 13, <http://trans.revues.org/545>. Source consultée le 11 juillet 2014.

ANDRÉ-SALVINI Béatrice, 1996, « Listes, lexiques et bibliothèques » dans Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde*, Paris, Bibliothèque nationale de France/ Flammarion, p. 32-41.

ARCHIBALD Samuel, 2008, « Le texte et la technique : la lecture à l'heure des nouveaux médias », Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.

ARNAUD Michel et MERZEAU Louise, 2009, *Traçabilité et réseaux*, Hermès, 53.

ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis et VIALA Alain (dir.), 2006, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF.

ATHANASSIOU Nikolaos, 1999, « Marginalia and Commentaries in the Papyri of Euripides, Sophocles and Aristophanes », PHD thesis, University College London.

AUDISIO Gabriel et RAMBAUD Isabelle, 2008, *Lire le français d'hier : Manuel de paléographie moderne (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Armand Colin.

B

BACHIMONT Bruno, 1996, « Herméneutique matérielle et Artéfacture : des machines qui pensent aux machines qui donnent à penser. Critique du formalisme en intelligence artificielle », Thèse de doctorat en épistémologie, École Polytechnique.

- 2010, *Le Sens de la technique*, Paris, Les Belles Lettres.
- 2014, « Le nominalisme et la culture : questions posées par les enjeux du numérique » dans Bernard Stiegler (dir.), *Digital Studies : Organologie des savoirs et technologies de la connaissance*, Paris, Iri.

BALEY Rachel J., 2001, « The Effects of Highlighting on Long-Term Memory », *National Undergraduate Research Clearinghouse*, 4.

BARDINI Thierry, 1996, « Changement et réseaux socio-techniques : de l'inscription à l'affordance », *Réseaux*, 76, p. 127-155.

BASSEZ Danielle, 2006, *Écrits dans les marges : de la pratique du gribouillage comme art gourmand de la lecture*, Devesset, Cheyne Éditeur.

BAUDOU Alban et VERVACKÉ Sabrina (dir.), 2012, *Déclinaisons du commentaire, Études littéraires*, 43 (2),

BEGUIN-VERBRUGGE, 2006, *Images en texte, Images du texte. Dispositifs graphiques et communication écrite*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion.

BÉLANGER Marie-Eve, 2010, « The Annotative Practices of Graduate Students : Tensions & Negotiations Fostering an Epistemic Practice », Master of Information Studies, University of Toronto.

BENVENISTE Émile, 1974, « L'appareil formel de l'énonciation », dans *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, coll. « Tel », p. 79-88.

BERRY David M., 2011, *The Philosophy of Software. Code and Mediation in the Digital Age*, Hampshire (Grande-Bretagne), Palgrave Macmillan.

BERNER Christian, 2010, « Interpréter est un art. Les grandes lignes de l'interprétation de Schleiermacher » dans Patrick Wotling (dir.), *L'Interprétation*, Paris, Vrin, p. 63-84.

BESSONNAT Daniel, 1988, « Le découpage en paragraphes et ses fonctions », *Pratiques*, n° 57, p. 81-105.

BEUSCART Jean-Samuel et PEERBAYE Ashween, 2006, « Introduction », *Terrains & Réseaux*, 2(11), p. 3-15.

BILLOUET Pierre, 2010, *L'Éducation scripturale : de la plume au clavier*, Paris, L'Harmattan.

BONACCORSI Julia, 2009, *Le Devoir de lecture. Médiations d'une pratique culturelle*, Hermès.

- 2012, « Une esthétique renouvelée de la « scène de lecture » : l'iconographie publicitaire de la lecture sur les tablettes numériques », *Mémoires du livre*, 3(2), <http://www.erudit.org/revue/memoires/2012/v3/n2/1009350ar.html>. Source consultée le 20/9/2014.
- 2013, « Approches sémiologiques du Web », Christine Barats (dir.), *Manuel d'analyse du Web*, Paris, Armand Colin, Format Kindle, emplacements 2830-3146.

BLAIR Ann, 2003, « Reading Strategies for Coping With Information Overload (1550-1700) », *Journal of the History of Ideas*, 64 (1), p. 11-28.

- 2004, « Note Taking as an Art of Transmission », *Critical Inquiry*, 31, p. 85-107.
- 2010, *Too Much to Know : Managing Scholarly Information before the Modern Age*, New Haven (Connecticut), Yale University Press.

BLANCHOT Maurice, 1986, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard.

BON François, 2011, *Après le livre*, Paris, Seuil.

BOUCHARDON Serge, 2011, « Des figures de manipulation dans la création numérique », *Protée*, 39, 1, p. 37-46.

BOULLIER Dominique, 2009, « Les industries de l'attention : fidélisation, alerte ou immersion », *Réseaux*, 154, p. 231-246.

- 2013, « Profils, alerte et vidéo » : de l'outre-lecture à la fin de la lecture » ?, dans Christophe Evans (dir.), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet. Livre, presse, bibliothèque*, Paris, Cercle de la librairie, p. 41-58.

BOUQUILLION Philippe et MATTHEWS Jacob Thomas, 2010, *Le Web collaboratif : mutations des industries de la culture et de la communication*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

BOUQUILLION Philippe, 2010, « Concentration, financiarisation et relations entre les industries de la culture et industries de la communication », *Revue Française des Sciences de l'information et de la communication*, 1, <http://rfsic.revues.org/94>.

BOUQUILLION Philippe, MIEGE Bernard et MOEGLIN Pierre, 2013, *L'Industrialisation des biens symboliques. Les industries créatives en regard des industries culturelles*, PUG.

BOURDELOIE Hélène, DOUYERE David (dir.), 2014, *Méthodes de recherche sur l'information et la communication. Regards croisés*, PARIS, Éditions Mare et Martin.

BRAYMAN HACKEL Heidi, 2009, *Reading Material in Early Modern England. Print, Gender, and Literacy*, Cambridge (Grande-Bretagne), Cambridge University Press.

BRINGAY Sandra, BARRY Catherine et CHARLET Jean, 2004, « Les documents et les annotations du dossier patient hospitalier », *Information-Interaction-Intelligence*, 4 (1), p. 191-211.

BROWN Sylvia, CONSIDINE John et SHIRKIE Amie (dir.), 2010, *Marginated : seventeenth-century printed books and the traces of their readers*, Alberta (Canada), University of Alberta Libraries.

BÜHLER Axel, 2011 [2005], « La fonction de l'intention de l'auteur dans l'interprétation » dans D. Thouard (ed.), *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître*, Paris, Vrin, p. 231-245.

C

CABANAC Guillaume, 2008, « Fédération et amélioration des activités documentaires par la pratique d'annotation collective », Thèse de doctorat, Université de Toulouse.

CAMILLE Michael, 1997, « Glossing the flesh : scopophilia and the margins of the medieval book » dans Ann Arbor (dir.), *The margins of the text*, Michigan, University of Michigan Press, p. 245-267.

CANDEL Étienne, 2007, « Autoriser une pratique, légitimer une écriture, composer une culture : les conditions de possibilité d'une critique littéraire participative sur Internet. Étude éditoriale de six sites amateurs », Thèse de doctorat, Paris IV Sorbonne.

- 2008, « L'Oeuvre saisie par le réseau », *Communication & langages*, 155, p. 99-114.
- 2013, dans Estrella Rojas (dir.), *Réseaux socionumériques et médiations humaines. Le social est-il soluble dans le Web ?*, Hermès Lavoisier, p. 33-60.

CANDEL Étienne et GOMEZ-MEJIA Gustavo, 2013, « Écrire l'auteur : la pratique éditoriale comme construction socioculturelle de la littérarité des textes sur le Web », Sylvie Ducas et

Oriane Deseilligny (dir.), *L'auteur en réseau, les réseaux de l'auteur*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, p. 49-72.

CANDEL Etienne, JEANNE-PERRIER Valérie et SOUCHIER Emmanuël, 2012, « Petites formes, grands desseins. D'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures » dans Jean Davallon (dir.), *L'économie des écritures sur le Web*, Paris, Hermès-Lavoisier, p. 135-166.

CANFORA Luciano, 2012, *Le Copiste comme auteur*, Toulouse, Anacharsis.

CARBOU Guillaume, 2013, « Pour une fondation anthropologique du rapport entre SIC et sémiotique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 3, <http://rfsic.revues.org/446>. Source consultée le 20/9/2014.

CARDON Dominique, 2012, « Introduction », Fred Turner, *Aux sources de l'utopie numérique*, Caen, C&F Éditions.

CAVALLO Guglielmo, 2006, *Lire à Byzance*, Paris, Les Belles Lettres.

CAVALLO Guglielmo et CHARTIER Roger, 2001, « Introduction » dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, p. 7-49.

CHANGEUX Jean-Pierre, 2005, « De la science de la lumière à une nouvelle conception du monde » dans Jean-Pierre Changeux, *La Lumière : au Siècle des Lumières et aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob, p. 14-42.

CHARLE Christophe et VERGER Jacques, 2012, *Histoire des universités. XII^e-XXI^e siècle*, Paris, PUF.

CHARPIN Dominique, 1989, « Corrections, ratures, annulation : pratique des scribes mésopotamiens » dans Paul Bady et Roger Laufer (eds.), *Le Texte et son inscription*, Paris, Éditions du CNRS, p. 57-62.

- 2012 [2001], « Les scribes mésopotamiens » dans Anne-Marie Christin (dir.), *Histoire de l'écriture. De l'idéogramme au multimédia*, Paris, Flammarion, 2012, p. 44-51.

CHARTIER, Roger, 1991, « Préface » dans Donald F. McKenzie, *La bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Cercle de la librairie.

- 1992, *L'Ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa.
- 1994, « Du Codex à l'Écran : les trajectoires de l'écrit », *Solaris*, 1, <http://gabriel.gallezot.free.fr/Solaris/d01/1chartier.html>. Source consultée le 20/9/2014.
- 1995, « Sociétés de lecture et cabinets de lecture en Europe au XVIII^e. Essai de typologie » dans *Sociétés et cabinets de lecture entre lumières et romantisme*, Genève, *Société de lecture*, p. 43-57.
- 2003, « Lecteurs et lectures à l'âge de la textualité électronique » dans Gloria Origgi et Noga Arikha (dir.), *Texte. Le texte à l'heure de l'Internet*, Paris, Éditions de la BPI, p. 17-50.
- 2004, « L'écrit à l'écran: un livre de sable », *Xenopoliana. Buletinul Fundatiei Academice A. D. Xenopol*, XII, 14, Iasi, p. 9-20.
- 2013, « Pouvoirs de l'écrit et manières de lire » dans Michel Jeanneret et *al.*, *Le lecteur à l'œuvre*, Suisse, Infolio, 2013, p. 5-17.

CHARTIER Roger et FABRE Pierre-Antoine, 2006, « Représentations (Histoire des) » dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF.

CHARTIER Anne-Marie et HÉBRARD Jean, 2000, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Fayard.

CHÂTELAIN Jean-Marc, 1997, « Les recueils d'Adversaria aux XVI^e et XVII^e siècles : des pratiques de la lecture savante au style de l'érudition » dans Frédéric Barbier et *al.* (eds.), *Études offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin*, Genève, Droz, p. 169-186.

- 1999, « Humanisme et culture de la note », *Le Livre annoté, Revue de la Bibliothèque nationale de France*, p. 26-37.
- 2003, « Les lecteurs humanistes à la Renaissance » dans Christian Jacob (dir.), *Des Alexandries, t. 2, Les métamorphoses du lecteur*, Paris, BnF.
- 2007, « La note comme fondement de la lecture humaniste », *Littératures classiques*, 64, p. 21-32.

COLAS Gérard, 2011, « Relecture et techniques de correction dans les manuscrits indiens » dans Christian Jacob (dir.), *Lieux de Savoir, t. 2, Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, p. 509-535.

COMPAGNON Antoine, 1979, *La Seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil.

CONNORS Robert J., 1998, « The Rhetoric of Citation Systems, Part I : The Development of Annotation Structures from the Renaissance to 1900 », *Rhetoric Review*, 17 (1), p. 6-48.

CORMACK Bradin et MAZZIO Carla, 2005, *Book Use, Book Theory (1500-1700)*, Chicago, University of Chicago Press.

CORMIER Marie-Christine, 2005, « Regard géographique sur les marges » dans Philippe Forest et Michelle Szkilnik (dir.), *Théorie des marges littéraires*, Nantes, Éditions Cécile Default.

COTTE Dominique, 2004, « Écrits de réseaux, écrits en strates », *Hermès*, 39, p. 109-115.

COUTANT Alexandre et DOMENGET Jean-Claude, 2014, « Un cadre épistémologique pour enquêter sur les dispositifs sociotechniques d'information et de communication », dans David Douyère et Hélène Bourdeloie (dir.), *Méthodes de recherche sur l'Information et la Communication*, Paris, Mare & Martin, p. 231-253.

CRAMER Florian et FULLER Matthew, 2008, « Interface » dans Matthew Fuller (ed.), *Software studies/a lexicon*, Cambridge (Mass.), p. 149-152.

D

DAGRON Tristan, 2008, « Annotation et commentaire : considérations méthodologiques et pratiques » dans Jean-Claude Arnould et Claudine Poulouin (dir.), *Notes : études sur l'annotation en littérature*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, p. 203-216.

DARNTON Robert, 2012, *Apologie du livre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ».

DAUVOIS Nathalie, 2007, « Annotations d'auteurs à l'aube de l'imprimerie : d'une autorité à l'autre », *Littératures classiques*, 64, p. 7-20.

- 2008, « Commentarii, explanationes, annotationes. De quelques formes de notes marginales ou infrapaginales au début de l'imprimerie » dans Jean-Claude Arnould et Claudine Poulouin (dir.), *Notes : études sur l'annotation en littérature*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre.

DAVALLON Jean, 2004, « Objet concret, objet scientifique, objet de recherche », *Hermès*, 38.

DERRIDA Jacques, 1991, « This is Not an Oral Footnote » dans Stephen A. Barney (ed.), *Annotation and Its Texts*, Oxford, Oxford University Press, p. 196.

DESCOMBES Vincent, 1995, « Action » dans Denis Kambouchner (dir.), *Notions de philosophie*, t. 2, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».

DICKEY Eleanor, 2007, *Ancient Greek scholarship : a guide to finding, reading, and understanding scholia, commentaries, lexica, and grammatical treatises, from their beginnings to the Byzantine period*, Oxford, Oxford University Press.

VAN GORP Hendrik et al., 2005, *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion.

DORNIER Carole, 2008, « Notes, additions, intercalations : les incertitudes du statut textuel dans les Pensées de Montesquieu » dans Jean-Claude Arnould et Claudine Poulouin (dir.), *Notes : études sur l'annotation en littérature*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, p. 63-72.

DOUEIHI Milad, 2010, « Le livre à l'heure du numérique : objet fétiche, objet de résistance », Marseille, OpenEdition Press, p. 95-103.

- 2011a, *La Grande conversion numérique*, Paris, Seuil.
- 2011b, *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2012.
- 2013, *Qu'est-ce que le numérique ?*, Paris, PUF.

DROUILLAT Benoît et PIGNIER Nicole, 2013, « Interface » dans *Le Design des interfaces numériques en 170 mots-clés*, Paris, Dunod, p. 80-81.

DRUCKER Peter F., 1959, *Landmarks of tomorrow: A report on the new « post-modern » world*, Londres, Heinemann.

DÜRRENMATT Jacques, 2004, « Glissements de notes : gloses, commentaires et déviations », *Dix-septième siècle*, 224, p. 413-427.

- 2008, *La note d'autorité aperçus historiques (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Honoré Champion.

E

ÉCO, Umberto, 1972, *La Structure absente. Introduction à la recherche sémiotique*, Mercure de France.

- *La production des signes*, 1992, Paris, Le Livre de Poche.

ÉDEN Kathy, 2012, *The Renaissance Rediscovery of Intimacy*, Chicago, University of Chicago Press, Format Kindle.

F

FABIANI Jean-Louis, 2013, « Faire son choix théorique en sciences sociales » dans Moritz Hunsmass et Sébastien Kapp, *Devenir chercheur. Ecrire une thèse en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 47-62.

FABBRI Paolo, 2008, *Le Tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier, coll. « Formes et sens ».

FABRE Frantz, 1988, « La marge et le poème » dans François Marotin (ed.), *La Marge*, Actes du colloque de Clermont-Ferrand (1986), Clermont-Ferrand, Publication de la Faculté de Lettres et de Sciences humaines de l'Université Blaise Pascal, p. 17-31.

FERRARI Patricio, 2011, « On the Margins of Fernando Pessoa's Private Library », *Luso-Brazilian Review*, 48 (2), p. 23-71.

FISH Stanley, 1980, *Is There a Text in this Class? : The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

FLICHY, Patrice, 1995, *L'Innovation technique*, Paris, La Découverte.

- 2012 [2001], *L'Imaginaire d'Internet*, Paris, La Découverte, Format Kindle.

FOREST Philippe et SZKILNIK Michelle (dir.), 2005, *Théorie des marges littéraires*, Nantes, Editions Cécile Defaut.

FOUCAULT Michel, 1969, *Archéologie du savoir*, NRF Éditions Gallimard.

- 1994 [1977], « Le jeu de Michel Foucault », *Dits et écrits, t. 3*, Paris, Gallimard, p. 298-329.

FRAENKEL Béatrice, 1992, *La Signature. Genèse d'un signe*, Paris, Gallimard-NRF.

- 2012a, « La signature » dans Anne-Marie Christin (dir.), *Histoire de l'écriture : de l'idéogramme au multimédia*, Paris, Flammarion, p. 323-326.
- 2012b, « Writing Acts: When Writing Is Doing », dans David Barton et Uta Papen (eds.), *The Anthropology of Writing : Understanding Textually Mediated Worlds*, Londres, Bloomsbury Academic, p. 33-47.

FRAU-MEIGS Divina, 2011, *Penser la société de l'écran : dispositifs et usages*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

G

GALLOWAY A. R., 2012a, « Rets et réseaux dans la tragédie antique », dans STIEGLER Bernard (dir.), *Réseaux sociaux : culture politique et ingénierie des réseaux sociaux*, Fyp éditions.

- 2012b, *The Interface Effect*, Cambridge (Grande-Bretagne), Polity.

GEBERS FREITAS Érik, 2008, « Environnement numérique de lecture : instrumentation de l'activité de lecture savante sur support numérique », Thèse de doctorat, Université de Technologie de Compiègne.

GEHIN Paul, 2007, *Lire le manuscrit médiéval*, Paris, Armand Colin.

GENETTE Gérard, 1982, *Palimpsestes*, Paris, Seuil.

- 1987, *Seuils*, Paris, Seuil.

GEORGES, Fanny, 2009, « Représentation de soi et identité numérique. Une approche sémiotique et quantitative de l'emprise culturelle du Web 2.0 », *Réseaux*, 2 (154), p. 165-193.

- 2011a, « L'identité numérique sous emprise culturelle. De l'expression de soi à sa standardisation », *Les Cahiers du numérique*, 1 (7), p. 31-48.
- 2011b, « Pratiques informationnelles et identité numérique », *Études de communication*, 35, p. 105-120.
- 2011c, « Approche statistique de trois composantes de l'identité numérique dans Facebook », *Hermès*, 59, p. 187-203

GERBIER Laurent, 2012, « Le trait et la lettre. Apologie subjective du lettrage manuel, Comicalités », *Esthétiques*, <http://comicalites.revues.org/1202>. Source consultée le 20/9/2014.

GERVAIS Bertrand, « Le labyrinthe et l'oubli. Fondements d'un imaginaire », dans Samuel Archibald, Bertrand Gervais et A-M. Parent (dir.), *L'Imaginaire du labyrinthe, Figura. Textes et imaginaires*, 6, Département d'études littéraires, UQAM, p. 13-64.

GILLANS, Adam, 2005, « In the Hands of Children », *The Lion and the Unicorn*, 29 (1), p. 38-51.

GLAUDES Pierre, 1988, « Écriture marginale et genèse symbolique », dans François Marotin (ed.), *La Marge*, Actes du colloque de Clermont-Ferrand (1986), Publication de la Faculté de Lettres et de Sciences humaines de l'Université Blaise Pascal, p. 193.

GOFFEY, Andrew, 2008, « Algorithm » dans Matthew Fuller (dir.), *Software Studies \a lexicon*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, p. 15-20.

GOODY Jack, 1979, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit.

GOMEZ-MEJIA Gustavo, 2011, « De l'industrie culturelle aux fabriques de soi ? Enjeux identitaires des productions culturelles sur le Web contemporain », Thèse de doctorat, Paris IV Sorbonne Celsa.

GOULET-CAZE Marie-Odile (dir.), 1999, *Le commentaire entre tradition et innovation*, Paris, Vrin.

GOUSSET Marie-Thérèse, 2013, « Le livre médiéval, miroir de l'invisible » dans Anne Zali (dir.), *La Grande aventure du livre. De la tablette d'argile à la tablette numérique*, Paris, BnF-Hatier, p. 38-49.

GRAFTON Anthony, 1985, « Renaissance Readers and Ancien Texts : Comments on Some Commentaries », *Renaissance Quarterly*, 38 (4), p. 615-649.

- 1998, *Les Origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, Paris, Seuil.
- 2001, « Le lecteur humaniste » dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001, p. 221-263.
- 2003, « Les correcteurs d'imprimerie et la publication des textes classiques » dans Christian Jacob (dir.), *Des Alexandries*, t. 2, *Les Métamorphoses du lecteur*, Paris, BnF, p. 425-442.
- 2012, *La page de l'Antiquité à l'ère du numérique: histoire, usages, esthétiques*, Paris, Hazan.

GRENBY, Matthew Orville, 2002, « Adults Only ? Children and Children's Books in British Circulating Library », *Book History*, 5, p. 19-38.

GRIMAS Nicolas, 2001, « Les scribes et la transmission du savoir en Égypte ancienne » dans Christian Jacob (dir.), *Des Alexandries*, t. 1, *Du livre au texte*, Paris, Éditions de la BnF.

GROUPE μ , 2005, « Percevoir, concevoir. Du sensoriel au catégoriel » dans Anne Hénault et Anne Beyaert (dir.), *Ateliers de sémiotique visuelle*, Paris, PUF, p. 65-82.

GUÉNEAU, 2005, « L'interactivité : une définition introuvable », *Communication et langages*, 145, p. 117-129.

GUILLAUD Hubert, 2012, *De la mesure à la démesure de soi*, Paris, Publie.net.

GUMBRECHT Michelle et HONG Lichan, 2007, « Visual Foraging of Highlighted Text: An Eye-Tracking Study » dans *HCI'07 Proceedings of the 12th international conference on Human-computer interaction: intelligent multimodal interaction environments*, New York, ACM, p. 589-598.

H

HAMESSE Jacqueline, 2001, « Le modèle scolastique de la lecture » dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil.

- 2002, « Les marginalia dans les textes philosophiques universitaires médiévaux » dans Vincenzo Ferra, Giacomo Ferraú Sylvia et Rizzo (eds.), *Talking to the text : Marginalia from Papyri to Print*, Messina : Centro interdipartimentale di studi umanistici.

HÄRING Nikolaus M., 1991 « Commentary and Hermeneutics » dans Robert L. Benson, Giles Constable et Carol D. Lanham (eds.), *Renaissance and Renewal in the twelfth century*, Toronto, University of Toronto, p. 173-200.

HARTLEY, James, BARTHLETT Sally et BRANTHWAITE, Alan, 1980, « Underlining Can Make a Difference : Sometimes », *The Journal of Educational Research*, 73 (4), p. 218-224.

HAVENS George R., 1933, « Les notes marginales de Voltaire sur Rousseau », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 3, p. 434-440.

HAY Louis (dir.), 1998, *De la lettre au livre : sémiotique des manuscrits littéraires*, Paris, CNRS Éditions.

HEIDMANN Mark, 1990, « The Markings in Herman Melville's Bibles », *Studies in the American Renaissance*, p. 341-398.

HERRENSCHMIDT Clarisse, 2007, *Les Trois écritures. Langue, nombre, code*, Paris, NRF Éditions Gallimard.

HILL Gabriel, 2012, *Reading Religious Miscellanies in Fifteenth-Century England*, Doctorat en Philosophie, University of Minnesota.

HOGREBED Mark C. et NISTA Sherrie L., 1987, « The Role of Underlining and Annotating in Remembering Textual Information », *Reading Research and Instruction*, 27 (1), p. 12-25.

HOLTZ Louis, 1984, « Les manuscrits latins à gloses et à commentaires de l'Antiquité à l'époque carolingienne », dans Cesare Questa et Renato et Raffaelli (eds.), *Atti del Convegno internazionale « Il libro e il testo »* (Urbino, 20-23 septembre 1982), p. 141-167.

- 2000, « Le rôle des commentaires d'autres classiques dans l'émergence d'une mise en page associant texte et commentaire (Moyen Âge occidental) » dans Marie-Odile Goulet-Cazé (dir.), *Le Commentaire : entre tradition et innovation*, Paris, Vrin, p. 101-119.



ILDEFONSE Frédéric, 2012, « Forme » dans Michael Blay (dir.), *Grand Dictionnaire de la Philosophie*, Paris, Larousse/CNRS Editions.

ILLICH Ivan, 1991, *Du lisible au visible : La Naissance du texte, un commentaire du « Didascalicon » de Hugues de Saint-Victor*, Paris, Éditions du Cerf.

IMBERT Michel, 2005, « Le visible et la vue de l'antiquité au Moyen Âge », dans Jean-Pierre Changeux (dir.), *La Lumière : au Siècle des Lumières et aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob, p. 90-102.

J

JACKSON H. J, 2002, *Marginalia : Readers Writing in Books*, New Haven, Yale University Press (format Kindle).

- 2005, *Romantic Readers : The Evidence of Marginalia*, New Haven, Yale University Press, 2005.

JACOB Christian, 2001, « La carte des mondes lettrés », dans Luce Giard et Christian Jacob (dir.), *Des Alexandries, t. 1, Du livre au texte*, Paris, Éditions de la BnF, p. 11-40.

-
- 2013, « Comment les textes grecs devinrent des livres », dans Anne Zali (dir.), *La Grande aventure du livre. De la tablette d'argile à la table numérique*, Paris, Éditions de la BnF, p. 26-30.
- 2014, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014.

JAHHAH Marc, 2014, « L'utilisation de la « gamification » dans la stratégie des acteurs du livre numérique : le cas Kobo », *Mémoires du livre*, 5 (2), printemps 2014.

- 2015, « Le Golem et Protée : métamorphoses et formes multiples du livre numérique », *Critique*.

JAMES Cahill, 2005, « The Marks of Many Hands : Textual Identity in Early Medieval Scribal Culture », Thèse de doctorat, Brown University.

JACQUART Daniel et BURNETT Danielle (eds.), 2005, *Scientia in Margine. Etudes sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la Renaissance*, Genève, Droz.

JAURÉGUIBERRY Francis, 2011, PROULX Serge, *Usagers et enjeux des technologies de communication*, Toulouse, Erès.

JEANNERET Yves et Tardy Cécile (dir.), 2007, *L'écriture des médias informatisés : espaces de pratiques*, Paris, Hermès-Lavoisier.

JEANNERET Yves, 2006, « Ceci n'est pas une page, ceci n'est pas un site », *Médiamorphoses*, 16, 2006, p. 88-92.

- 2008, *Penser la trivialité : la vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès-Lavoisier.
- « Complexité de la notion de trace. De la traque au tracé » dans Béatrice Galinon-Mélénec (dir.), *L'Homme-trace : perspectives anthropologiques des traces contemporaines*, Paris, Éditions du CNRS, 2011, p. 59-86
- 2012, « Écriture et médias informatisés » dans Anne-Marie Christin (dir.), *Histoire de l'écriture : de l'idéogramme au multimédia*, Paris, Flammarion, p. 395-402.
- 2014, *Critique de la trivialité*, Paris, Editions Non Standard.

JEANNERET Yves et SOUCHIER Emmanuel, 2009, « Signes passeurs », dans Driss Ablali et Dominique Ducard, *Vocabulaire des études sémiotiques*, Paris, Honoré Champion.

- 2009, « Socio-sémiotique des médias », dans Driss Ablali et Dominique Ducard, *Vocabulaire des études sémiotiques*, Paris, Honoré Champion.

JOMAN-BAUDRY Régine, 2005, « Pour une théorie des marges littéraires » dans Philippe Forest et Michelle Szkilnik (dir.), *Théorie des marges littéraires*, Paris, Éditions Cécile Defaut, p. 13-23.

JOUËT Josiane, 1993, « Pratiques de la communication et figures de la médiation », *Réseaux*, 60, p. 99-120.

JUANALS Brigitte, 2005, « Le livre et le numérique : la tentation de la métaphore », *Communication et Langages*, 145, p. 81-93.

JULLIEN François, 2014, *Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison*, Paris, NRF Éditions Gallimard.

JUNE Harris, 1990, « Text annotation and underlining as metacognitive strategies to improve comprehension and retention of expository text », PhD, University of Arizona

K

KALLENDORF Craig, 2002, « Marginalia et pratiques de lecture à l'aube du livre imprimé », dans Alain Mercier (dir.), *Les trois révolutions du livre*, Paris, Imprimerie nationale, p. 175-181.

KLINKENBERG Jean-Marie, 2000, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil.

KNUT Donald E., 1992, *Literate Programming, Stanford, Center for the Study of Language and Information*, Chicago, University of Chicago Press.

KREINER D. et SILVERS V., 1997, « The effects of pre-existing inappropriate highlighting on reading comprehension », *Reading Research and Instruction*, 36, p. 217-223.

L

LATOUR Bruno, 2006, « Les “Vues” de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques » dans Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour (éds), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, p. 33-70.

LAU Beth, 1994, « Keats's Markings in Chaucer's "Troilus and Criseyde" », *Keats-Shelley Journal*, 43 (19), p. 39-55.

LAUFER Roger, 1989a, « L'espace visuel du livre ancien » Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française, t.1, Le Livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard/ Cercle de la Librairie, p. 579-601.

- 1989b, « Préface », dans Paul Bady et Roger Laufer (eds.), *Le Texte et son inscription*, Paris, Éditions du CNRS, 2007, p. 9-14.

LE DEUFF Olivier, 2011, *La Formation aux cultures numériques*, Limoges, FYP Éditions.

- 2012, *Du tag au Like : La pratique des folksonomies pour améliorer ses méthodes d'organisation de l'information*, Limoges, FYP Éditions.

LEFEBVRE Julie, 2007, « La note comme greffe typographique : étude linguistique et discursive », Thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris III.

LE GOFF Jacques, 2013 [1995], *L'Imaginaire occidental*, Paris, NRF Éditions Gallimard, Format Kindle.

LEHMANS Anne, 2014, « La culture de l'information : ruptures et invariants épistémologiques », dans Vincent Liquète (dir.), *Cultures de l'information*, Paris, CNRS Éditions, Les Essentiels d'Hermès, p. 31-52.

LE MAREC Joëlle, 2002, « Ce que le “terrain” fait aux concepts. Vers une théorie des composites », Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 7.

LERER Seth, 2012, « Devotion and Defacement : Reading Children's Marginalia », *Representations*, 118 (1), p. 126-153.

LETROUT, Jean, 1999, « La prise de notes de cours sur support imprimé dans les collèges parisiens au XVIème siècle » dans *Le Livre annoté, Revue de la Bibliothèque Nationale de France*, 2, p. 47-57.

LIOURE Michel, 1988, « Les marginalia de Valéry » dans François Marotin (ed.), *La Marge*, Actes du colloque de Clermont-Ferrand (1986), Publication de la Faculté de Lettres et de Sciences humaines de l'Université Blaise Pascal, p. 51-57.

LIQUÈTE Vincent (dir.), 2010, *Médiations*, Paris, CNRS Éditions, Les Essentiels d'Hermès.
- 2014, dans « Réflexion historique, culturelle et communicationnelle autour des cultures de l'information » dans Vincent Liquète (dir.), *Cultures de l'information*, Paris, CNRS Éditions, Les Essentiels d'Hermès, p. 9-30.

MADELENAT Alain, 1988 « La marge et l'aphorisme » dans *La Marge*, Actes du colloque de Clermont-Ferrand (1986), Publication de la Faculté de Lettres et de Sciences humaines de Clermont-Ferrand, p. 33-44.

MAEHLER Herwig, 2000, « L'évolution matérielle de l'hypomnema jusqu'à la basse époque » dans Marie-Odile Goulet-Cazé (dir.), *Le Commentaire : entre tradition et innovation*, Paris, Librairie philosophique, Paris, Vrin, p. 101-119.

MAITTE Bernard, 2005, *La Lumière*, Paris, Seuil, coll. « Points Sciences ».

MAINGUENEAU Dominique, 2009, *Les Termes clés de l'analyse de discours*, Paris, Points.
- 2012, « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation & Analyse du Discours*, 9, <http://aad.revues.org/1354>. Source consultée le 20/9/2014.

MANOVICH Lev, 2010 [2002], *Le Langage des nouveaux médias*, Dijon, Les Presses du réel.
- 2013, *Software Takes Command : Extending the Language of New Media*, Londres, Bloomsbury.

MARSHALL Cathy, 1997, « Annotation : From Paper Books to the Digital Library », New York, *ACM*, p. 131-140.

MARSHALL C., Catherine C., Bernheim Brush A.J, 2002, « From Personal to Shared Annotations », CHI 2002 Conference Proceedings New-York, <http://dl.acm.org/citation.cfm?id=506610>.

MARSHALL Catherine, BERNHEIM BRUSH A.J., 2004, « Exploring the Relationship between Personal and Public Annotations », JCDL 2004 Proceedings of the 4th ACM/IEEE-CS joint conference on Digital libraries, New York, *ACM*, p. 349-357.

MARSHALL Catherine, BERNHEIM BRUSH A.J., 2004, « Exploring the Relationship between Personal and Public Annotations », JCDL 2004 Proceedings of the 4th ACM/IEEE-CS joint conference on Digital libraries, New York, *ACM*, p. 349-357.

MARTIN Henri-Jean (dir.), 2000, *Mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Cercle de la librairie.

MARTIN Henri-Jean et VEZIN Jean, 1990 *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie/Promodis.

MARTIN Christophe, 2008, « Les notes auctoriales dans l'Emile de Rousseau », dans Jean-Claude Arnould et Claudine Poulouin (dir.), *Notes : études sur l'annotation en littérature*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, p. 73-89.

MATHIEU Jean-Claude, 2010, *Écrire, inscrire. Images d'inscriptions, mirages d'écriture*, Paris, José Corti.

MATTHEWS, C. O, 1938, « Comparisons of methods of study for immediate and delayed recall », *Journal of Educational Psychology*, 29, 101-106.

MATTHEWS Jacob Thomas, 2010, « Quelques pistes de réflexion en vue d'une approche critique du Web collaboratif » dans Florence Millerand, Serge Proulx et Julien Rueff (dir.), *Web social : mutation de la communication*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

MATTHEW Fuller (dir.), 2008, *Software Studies \a lexicon*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 2008.

MAYER Jean-Christophe, 2012, « Rewriting Shakespeare : Shakespeare's Early Modern Readers at Work », *Études Épistémè*, 21.

MCCLYMOND Michael J., 2006, « Through a Gloss Darkly : Biblical Annotations and Theological Interpretation in Modern Catholic and Protestant English-Language Bibles », *Theological Studies*, 67 (3), p. 477-497.

MCANDREW Donald, 1983, « Underlining and Notetaking : Some Suggestions from Research », *Journal of Reading*, 27 (2), p. 103-108.

MCNAMEE Kathleen, 2007, *Annotations in Greek and Latin texts from Egypt*, Durham (Caroline du Nord), American Society of Papyrologists.

MERCIER Alain (dir.), 2002, *Les Trois révolutions du livre*, Paris, Imprimerie nationale.

MERZEAU Louise, 2012, « La médiation identitaire », *Revue Française des Sciences de l'information et de la communication*, 1, <http://rfsic.revues.org/193>. Source consultée le 20/9/2014.

MILLERAND Florence et PROULX Serge, 2010, « Le Web social : au carrefour de multiples questionnements », Florence Millerand, Serge Proulx et Julien Rueff (dir.), *Web social : mutation de la communication*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 13-26.

MOATTI Alexandre, 2012, « Le numérique, adjectif substantivé », *Le Débat*, 170, 2012/2013, p. 133-137.

MÆGLIN Pierre, 2005, *Outils et médias éducatifs. Une approche communicationnelle*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble.

- 2012, « Une théorie pour penser les industries culturelles et informationnelles ? », *Revue Française des Sciences de l'information et de la communication*, 1, <http://rfsic.revues.org/130>.

MONNOYER-SMITH Laurence, 2013, « Le Web comme dispositif : comment appréhender le complexe ? », dans Christine Barats (dir.), *Manuel d'analyse du Web*, Paris, Armand Colin, empl. 187-720.

MONTANDON Alain, 1988 « La marge et l'aphorisme » dans *La Marge*, Actes du colloque de Clermont-Ferrand (1986), Clermont-Ferrand, Publication de la Faculté de Lettres et de Sciences humaines de Clermont-Ferrand.

MOORE David M, WORLEY Gary M., 2000, « The Effects of Highlight Color on Immediate Recall on Subjects of Different Cognitive Styles », *Academic journal article from International Journal of Instructional Media*, 28 (2).

MYERS Robin, 2005, *Owners, Annotators and the Sign of Reading*, Londres, Oak Knoll Press.

MARTIN Henri-Jean, 2000, *La Naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e-XVII^e siècles)*, Paris, Cercle de la Librairie.

MILHE PUTINGON Gérard, 2008, « La note marginale au XVI^e : une expérience de l'espace », dans Jean-Claude Arnould et Claudine Poulouin (dir.), *Notes : études sur l'annotation en littérature*, Publications des universités de Rouen et du Havre, p. 45-63.

MUCCHIELLI Alex, 2006, « Constructionnisme » dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF.

N

STEPHENSON Neal, 2009, *In the Beginning...Was the Command Line*, New-York, HarperCollins e-books.

NEBBIAI Donatella, 2007, « Possesseurs et lecteurs », dans Paul Géhin (dir.), *Lire le manuscrit médiéval*, chap. 9, Paris, Armand Colin, 251-273.

NEEFS Jacques, 1989, « Marges » dans Alain Rey, Jacques Neefs, Daniel Ferrer et *al.*, *De la lettre au livre : sémiotique des manuscrits littéraires*, Paris, CNRS, p. 57-88.

NIKOLOVA-HOUSTON Tatiana, 2009a, « Margins and marginality : Marginalia and colophons in South Slavic manuscripts during the Ottoman period, 1393-1878 », PhD Thesis, University of Texas at Austin.

- 2009b, « Marginalia and Colophons in Bulgarian Manuscripts and Early Printed Books », *Journal of Religious & Theological Information*, 8, p. 65-91.

NIST S., HOGREBE M., 1987, « The role of underlining and annotating in remembering textual information », *Reading Research and Instruction*, 27, p. 12-25, 1987.

NOILLE-CLAUZADE Christine, 2005, « Rhétoriques de la mise en marge » dans Philippe Forest et Michelle Szkilnik (dir.), *Théorie des marges littéraires*, Paris, Éditions Cécile Defaut, p. 39-59.

O

OGIEN Ruwen, 2004, « Action » dans Canto-Sperber (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, PUF.

OLLIVIER Bruno, 2000, *Observer la communication : Naissance d'une interdiscipline*, Paris, CNRS Editions.

- 2007, *Les Sciences de la communication : Théories et acquis*, Paris, Armand Colin.

ORSATTI P., 1997, « Le manuscrit et le texte : éléments pour une interprétation du maxlas dans la poésie lyrique persane », dans François Déroche et Francis Richard (dir.), *Scribes et manuscrits du Moyen-Orient*, Paris, Bibliothèque nationale de France, coll. « Études et recherches », 1997, p. 281-293.

P

PAVEAU Marie-Anne, 2007, « Discours et cognition : les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur », *Corela*, HS-6, <http://corela.revues.org/1550>. Source consultée le 20/9/2014.

- 2013, « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique », dans Liénard, F. (coord.), *Culture, identity and digital writing, Epistémè 9*, Revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées, Séoul : Université Korea, Center for Applied Cultural Studies, p. 139-176.
- 2014, *Le Discours pornographique*, Paris, La Musardine, coll. « L'attrape-corps ».

PETERSON Sarah E., 1992, « The cognitive function of underlining as a study technique », *Reading Research and Instruction*, 31, 49-56, 1992.

PFERSMANN Andreas, 2011, *Séditions infrapaginales : poétique historique de l'annotation littéraire (XVII^e-XXI^e siècles)*, Genève, Droz.

PIGNIER Nicole, DROUILLAT Benoît, 2013, « Interface » dans *Le Design des interfaces numériques en 170 mots-clés*, Paris, Dunod.

PORTER-O'DONNELL, Carol, 2004, « Beyond the Yellow Highlighter : Teaching Annotation Skills to Improve Reading Comprehension », *English Journal*, 93 (5), 2004, p. 82-89.

PRICE Kenneth M., 1983, « The Margin of Confidence : Young Walt Whitman on English Poets and Poetry », *Texas Studies in Literature and Language*, 25 (4), p. 541-557.

R

RAGAZZOLI Chloé, 2011, « Les artisans du Texte. La culture des scribes en Égypte ancienne d'après les sources du Nouvel Empire », Thèse de Doctorat, Paris IV.

RAMSAY Stephen, « Toward an Algorithmic Criticism », *Literary and Linguistic Computing*, 18 (2), 2003.

RASTIER François, 2001, *Art et sciences du texte*, Paris, PUF.

REBILLARD Franck, 2011, « Du Web 2.0 au Web : fortunes et infortunes des discours d'accompagnement des réseaux socionumériques », *Hermès*, 59, p. 25-31.

REY Alain, 1989, « Tracés », dans Louis Hay, Alain Rey, Jacques Neefs, Daniel Ferrer et *al.*, *De la lettre au livre : sémiotique des manuscrits littéraires*, Paris, CNRS, p. 35-55.

REUTER Yves, 1988, « La Marge dans l'apprentissage de l'écriture », dans *La Marge*, Actes du colloque de Clermont-Ferrand (1986), Clermont-ferrand, Publication de la Faculté de Lettres et de Sciences humaines de Clermont-Ferrand.

RICHARDSON Brian, 2004, « Inscribed Meanings : Authorial Self-Fashioning and Readers' Annotations in Sixteenth-Century Italian Printed Books », dans Ian Moulton (dir.), *Reading and Literacy*, Belgique, Brepols, p. 85-104.

RIFFAUD Alain, 2011, *Une archéologie du livre français moderne*, Genève, Droz.

RHODES Neil et SAWDAY Jonathan, 2002, *The Renaissance Computer*, Londres, Routledge.

RICKARDS, John P., AUGUST Gerald J., 1975, « Generative Underlining Strategies in Prose Recall », *Journal of Educational Psychology*, 67 (8), p. 860-865, 1975.

ROCCHIO, Daniel J., SCHNELL, 1978, « Thomas R., Comparison of Underlying Strategies for Improving Reading Comprehension and Retention », *Reading Horizons*, 18, 1978, p. 106-109.

ROMASCU Alina-Élena, 2010, « Le signe multimédia : contribution à une herméneutique des sites Web », *Communication*, 28 (1), p. 226-240.

ROUDAUT François, 2003, *Le Livre au XVI^e siècle. Eléments de bibliologie matérielle et d'histoire*, Paris, Honoré Champion.

ROUSE Mary A., ROUSE Richard H., 1989, « La naissance des index » dans Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française, t.1, Le Livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard/ Cercle de la Librairie, p. 95-108.

ROWE David, 2011, « How and Why We Annotate : An Annotation Taxonomy », Master, Dalhousie University, 2011.

RUCIU Rădu, 2013a, « Quinte-Curce, *De Rebus Gestis Alexandri Magni*. Annotations autographes de Montaigne » dans *Le Lecteur à l'œuvre*, Lausanne, Infolio, p. 148-151.
- 2013b, « Isaac Newton, *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica*. Annotations autographes de G.W Leibniz », dans *Le Lecteur à l'œuvre*, Lausanne, Infolio, p. 148-151.p. 152-155.

S

SAENGER Paul, 2001, « Lire aux derniers siècles du Moyen Âge », dans Guglielmo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, p. 153-182.

SAENGER Paul et HEINLEIN Michael, 1991, « Incunable Description and Its Implication for the Analysis of Fifteenth-Century Reading Habits » dans Sandra Hindman (dir.), *Printing the Written Word. The Social History of Books, circa 1450-1520*, Ithaca (New-York State), Cornell University Press, p. 225-258.

SALEH Imad et HACHOUR Karim, 2012, « Le numérique comme catalyseur épistémologique », *Revue Française des Sciences de l'information et de la communication*, 1, <http://rfsic.revues.org/168>. Source consultée le 20/9/2014.

SARDIN Pascale, 2007, « De la note du traducteur comme commentaire : entre texte, paratexte et prétexte », *Palimpsestes*, 20, <http://palimpsestes.revues.org/99>.

SARFATI Georges-Élia, 2003, *Précis de pragmatique*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 ».

- 2005, *Éléments d'analyse du discours*, Paris, Armand Colin.

SARFATI Georges-Élia et PAVEAU Marie-Anne, 2003, *Les Grandes théories de la linguistique*, Paris, Armand Colin.

SCHOTT Christine Marie, 2012, « Intimate Reading: Marginalia in Medieval Manuscripts », PhD, University of Virginia.

SHERMAN William H., 2009, *Used Books. Marking Readers in Renaissance England*, Pennsylvanie, University of Pennsylvania Press.

SCHWARTZ Cowan Ruth, 1987, « The Consumption Junction : A Proposal for Research Strategies in the Sociologie of Technology », dans Wiebe E. Bijker, Thomas Parke Hughes et Trevor J. Pinch (dir.), *The Social Construction of Technological Systems : New Directions in the Sociology and History of Technology*, Cambridge (Mass.), MIT Press.

SHIPAN, Frank, PRICE Morgan, MARSHALL Catherine C., GOLOVCHINSKY Gene, 2003, « Identifying Useful Passages in Documents Based on Annotation Patterns », *Research and Advanced Technology for Digital Libraries*, 2769, p. 101-112.

SIMPSON Barbara, 2012, « Le pragmatisme, Mead et le tournant pratique », *Activités*, 10 (1), p. 155-171.

SOUCHIER Emmanuel, 1996, « L'écrit d'écran, pratiques d'écriture & informatique », *Communication et Langages*, 107, p. 105-119.

- 1999, « Histoires de page et pages d'histoire » dans Anne Zali (dir.), *L'aventure des écritures, t. 3, La page*, Paris, Éditions de la BnF, p. 19-55.

- 2013a, « Livre numérique ou écrit de réseau ? » dans Anne Zali (dir.), *La Grande aventure du livre. De la tablette d'argile à la tablette numérique*, Paris, BnF/Hatier, p. 32-36.
- 2013b, « Le livre au risque de l'écrit d'écran ou des écrits de réseaux », dans Anne Zali (dir.), *La Grande aventure du livre. De la tablette d'argile à la tablette numérique*, Paris, BnF/Hatier, p. 176-181.

SOUCHIER Emmanuel, JEANNERET Yves, LE MAREC Joëlle, 2003, *Lire, écrire, récrire*, Paris, Éditions de la BPI.

STAR S.L., GRIESEMER, J., 1989, « Institutionnal ecology, Translations' and Boundary objects: amateurs and professionals on Berkeley's museum of vertebrate zoology », *Social Studies of Science*, 19 (3), pp. 387-420.

STERN Virginia F., 1979, *Gabriel Harvey : His Life, Marginalia and Library*, Oxford, Clarendon Press.

STENGER Thomas, 2011, « La prescription de l'action collective : double stratégie d'exploitation de la participation sur les réseaux socionumériques », *Hermès*, 59, p. 127-133.

STENGER Thomas et COUTANT Alexandre, 2011, « Introduction », *Hermès*, 59, p. 9-17.

SLIGHTS William, 2001, *Managing Readers: Printed Marginalia in English Renaissance Books*, Ann Arbor (Michigan), University of Michigan Press.

SHERMAN William H., 2009, *Used Books : Marking Readers in Renaissance England*, Pennsylvanie, Univesity of Pennsylvania Press.

T

TALLEY Lee A., 2007, « The Case for Anne Brontë's Marginalia in the Author's Own Copy of the Tenant of Wildfell Hall », *Brontë Studies*, 32, p. 132-137.

THÉVENOT, Laurent, 1993, « Essai sur les objets usuels. Propriétés, fonctions, usages », *Raisons pratiques*, 4, p. 85-111.

THIAULT Florence, 2011, « Communauté de pratique et circulation des savoirs. La communauté des enseignants documentalistes membres de la liste de discussion CDIDOC », Thèse de Doctorat, Université Lille 3.

TRIBBLE Evelyn, 1993, *Margins and marginality. The printed page in early modern England*, Charlottesville, University Press of Virginia.

TROMPETTE Pascale, VINCK Dominique, 2009, « Retour sur la notion d'objet-frontière », *Revue d'anthropologie des connaissances* 1, 3 (1), p. 5-5.

TURA Adolfo, 2005, « Essai sur les marginalia en tant que pratique et documents » dans Daniel Jacquart et Danielle Burnett (dir.), *Scientia in Margine. Etudes sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la Renaissance*, Genève, Droz, p. 261-380.

TURNER Fred, 2013, *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture. Stewart Brand, un homme d'influence*, Paris, C&F éditions.

V

VAILLANT, Pascal, 1999, *Sémiotique des langages d'icônes*, Paris, Honoré Champion.

VAILLANT, Pascal et Bordon Emmanuelle, 2001, « Le statut du signe iconique entre iconicité et intertextualité », *Revue de l'Association Internationale de Sémiotique visuelle*, 6 (4), p. 57-74.

VALLET Éric, AUBE Sandra, KOUAME Thierry (dir.), 2013, *Lumières de la Sagesse. Écoles médiévales d'Orient et d'Occident*, Paris, Publications de la Sorbonne/Institut du monde arabe.

VAN GORP Hendrik et al., 2005, *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion.

VERNAY-NOURI Annie, 2002, « Marges, gloses et décor dans une série de manuscrits arabo-islamiques », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 99-100, <http://remmm.revues.org/index1178.html>. Source consulté le 12/10/2011.

VERNUS Pascal, 2012 [2001], « Les écritures de l'Égypte ancienne » dans Anne-Marie Christin (dir.), *Histoire de l'écriture. De l'idéogramme au multimédia*, Paris, Flammarion, 2012, p. 52-71.

VEZIN Jean, 1989, « La fabrication du manuscrit », dans Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, t.1, Paris, Fayard, p. 21-51.

VIAL Stéphane, 2013, *L'Être et l'écran*, Paris, PUF.

VIRBEL Jacques, 1994, « Annotation dynamique et lecture expérimentale : vers une nouvelle glose ? », *Littérature*, 96, p. 91-105.

VOORBIJ Henk, 2012, « The value of LibraryThing Tags of academic libraries », *Online Information Review*, 36 (2).

W

WATSON Alex, 2007, « Romantic Marginality : Annotation in British Literature (1794-1818) », Thèse de doctorat, University of York, 2007.

WEIJERS Olga, 1996, *Le maniement du savoir : pratiques intellectuelles à l'époque des premières universités (XIII^e – XIV^e siècles)*, Turnhout, Brepols.

- 2010, « Les instruments de travail au Moyen Âge, quelques remarques » dans Jean-François Gilmont et Alexandre Vanautgaerden (dir.), *Les instruments de travail à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, p. 17-37.

WIART Louis, « Les livres en réseau », *La revue des bibliothèques*, 183, novembre-décembre 2013.

WIGGINS Alison, 2008, « What Did Renaissance Readers Write in their Printed Copies of Chaucer ? », *The Library*, 9 (1), mars 2008, p. 3-36.

WILSON N. G, 1967, « A Chapter in the History of Scholia », *New Series*, 17, p. 244-256.

WOLFE Joanna L., NEUWIRTH Christine M., 2001, « From the Margins to the Center : The Future of Annotation », *Journal of Business and Technical Communication*, 15.

WOOLGAR Steve, 1991, « Configuring the user : The case of usability trials », dans John Law (ed.), *Sociology of Monsters : Essays on Power, Technology and Domination*, p. 58-100.

Y

YALE Elizabeth, 2011, « Marginalia, Commonplaces, and Correspondence : Scribal Exchange in Early Modern Science », *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, 42 (2), p. 193-202.

Z

ZALI Anne (dir.), 1998, *L'Aventure des écritures : matières et formes*, Paris, Bibliothèque nationale de France.

- 2001, *L'Aventure des écritures : la page*, Paris, Éditions de la BnF.
- 2013, *La Grande aventure du livre*, Paris, BnF-Hatier.

ZERBI Chuck, 2007, *The Devil's Details : A History of Footnotes*, Touchstone.

ZETZEL James E. G., 2005, *Marginal Scholarship and Textual Deviance : The Commentum Cornuti and the Early Scholia on Persius*, Londres, Institute of Classical Studies.

ZWICKER Steven, 1998, « Reading the Margins : Politics and the Habits of Appropriation » dans Kevin Sharpe et Steven N. Zwicker (eds.), *Refiguring Revolutions: Aesthetics and*

Politics from the English Revolution to the Romantic Revolution, Berkeley, University of California Press, p. 101-117.

5 Colloques

BÉNÉVENT Christine et al., mars 2009, « Le débat dans les marges : annotations manuscrites dans les livres à la Renaissance », Paris, Bibliothèque nationale de France.

CHARTIER Roger, novembre 2010, « Les métamorphoses du livre à l'âge de la textualité électronique », colloque de la BnF « Métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique ».

COTTIER Jean-François et al., 2014, « Pragmatique du commentaire. Mondes anciens, mondes lointains », Colloque du séminaire « Antiquité au présent », INHA.

DOUEIHI Milad, juin 2012, « La mythologie du livre », Forum de la Société des Gens de Lettres.

GUICHARD Éric, juin 2012, « Les réseaux sociaux : un regard critique », Colloque MASHS 2011, Marseille : <http://barthes.ens.fr/articles/Guichard-Reseaux-sociaux.html>.

POLI Marie-Sylvie, ANDREACOLA Florence, SANJUAN Eric, août 2013, « Musée et numérique. Quelles visions du participatif ? », Colloque scientifique « Imaginaires du numérique » Ludovia, Aix-les-Thermes.

6 Publications sur Internet⁸⁴⁰

BACHIMONT Bruno, 1^{er} janvier 2012, « Pour une critique phénoménologique de la raison computationnelle », <http://www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-l-education-aux-cultures-de-l-information/pour-une-critique-phenomenologique-de-la-raison-computationnelle.html>. Source consultée le 20/9/2014.

⁸⁴⁰ Cette partie regroupe des références importantes dans ma réflexion qui n'ont cependant pas subi l'étape de la validation universitaire. On pourra les repérer, dans le corps de la thèse, par l'indication du jour, du mois et de l'année de la publication.

CANDEL Etienne, 5 mai 2009, « “Un jeu rejoué” : Propositions méthologiques pour l’étude des dispositifs d’interaction sur Internet », Journées d’études TIC, Information et stratégies « Dynamiques de réseaux : information, complexité et non-linéarité », Université Paul-Cézanne, Marseille, 4 et 5 mai 2009, <http://gresic.u-bordeaux3.fr/ticis/fileadmin/Tic-IS/documents/Marseille09/Candel.doc>. Source consultée le 20/9/2014.

ERTZSCHEID Olivier, 20 mars 2011, « De quoi la page est-elle le nom ? Ou l’enluminure de la page », http://affordance.typepad.com/mon_Weblog/2011/03/de-quoi-page-Web-est-le-nom.html. Source consultée le 20/9/2014.

JAHHAH Marc, 21 octobre 2013, « Usages et pratiques : quelles différences ? (I) La tradition française des études des usages », <http://marginalia.hypotheses.org/24138>. Source consultée le 20/9/2014.

PAVEAU Marie-Anne, 23 avril 2013, « Une linguistique symétrique pour penser le discours », <http://penseedudiscours.hypotheses.org/95>.

- 30 juillet 2013, « Discours et mémoire 2. Prédiscours et lignées discursives. Balade cognitive à Beyrouth », <http://penseedudiscours.hypotheses.org/2278>. Source consultée le 20/9/2014.

VARRY Dominique, 14 juin 2011, « Qu’est-ce que la bibliographie matérielle ? », <http://dominique-varry.enssib.fr/bibliographie%20materielle>. Source consultée le 20/9/2014.

WAGSTAFF Kiri L., 18 novembre 2012, « The Evolution of Marginalia », <http://www.wkiri.com/slis/wagstaff-libr200-marginalia-1col.pdf>. Source consultée le 20/9/2014.

WIART, Louis, 13 janvier 2014, « Lecteurs, quels sont vos réseaux ? », <http://www.inaglobal.fr/edition/article/lecteurs-quels-sont-vos-reseaux>. Source consultée le 20/9/2014.

Table des illustrations

FIGURE 1 - UNE « FICHE » DE LIVRE SUR LE RESEAU SOCIAL BABELIO EN 2014.....	10
FIGURE 2 - LE LOGICIEL D'ANNOTATION DE BOOKGLUTTON EN SEPTEMBRE 2013.....	11
FIGURE 3 - BANDEAU PUBLICITAIRE DU RESEAU COPIA EN 2013.....	12
FIGURE 4 – ANNOTER UN TEXTE AVEC LE LOGICIEL READMILL SUR IPAD.....	12
FIGURE 5 - APPAREILS DE LECTURE DE LIVRES NUMERIQUES DE KOBO ET AMAZON	19
FIGURE 6 - PASSAGE SURLIGNE A PARTIR DU LOGICIEL KINDLE SUR IPAD	21
FIGURE 7 - CIRCULATION DU PASSAGE SURLIGNE VERS LE SITE WEB DU KINDLE.....	21
FIGURE 8 - PASSAGE SURLIGNE A PARTIR DU LOGICIEL READMILL SUR IPAD	21
FIGURE 9 - CIRCULATION DU PASSAGE SURLIGNE VERS LE SITE WEB DE READMILL.....	22
FIGURE 10 - RECAPITULATIF DU PREMIER CORPUS (CORPUS STRICT)	22
FIGURE 11 - SOCIALBOOKS DE BOB STEIN : LA LECTURE DE LIVRES DANS LE NAVIGATEUR	32
FIGURE 12 – LE LOGICIEL DE RETHINKBOOKS (<i>SOCIALCLASSICS</i>) EN 2011	33
FIGURE 13 - LE LOGICIEL DE COPIA (1) SUR IPAD EN 2011.....	34
FIGURE 14 - LE LOGICIEL DE COPIA (2) EN 2014 SUR IPAD.....	35
FIGURE 15 - LES PASSAGES ANNOTES SONT SIGNALES DANS LA « MARGE » AVEC OPENMARGIN	36
FIGURE 16 - CREER UNE ANNOTATION AVEC SUBTEXT	36
FIGURE 17 - PREMIERE APPARITION DU MOT « MARGINALIA » DANS LA REVUE <i>BLACKWOOD</i> (NOVEMBRE 1819).....	70
FIGURE 18 - SURLIGNER UN PASSAGE DE LIVRES AVEC L'APPLICATION READMILL SUR IPAD.....	102
FIGURE 19 - LE PASSAGE SURLIGNE SUR LE SITE DE READMILL.....	102
FIGURE 20 - LE REGLEMENT DE LA BIBLIOTHEQUE DE LA SORBONNE.....	161
FIGURE 21 - CAMPAGNE DE COMMUNICATION DE LA BIBLIOTHEQUE DE L'UNIVERSITE LAVAL.....	162
FIGURE 22 - LE STABILO, FIGURE DES PRATIQUES D'ANNOTATION CONTEMPORAINES	165
FIGURE 23 - LES « TRAITS D'UNE PERSONNALITE » REVELES PAR STABILO.....	166
FIGURE 24 – IMAGE D'ANNOTATION N°1 POSTEE SUR INSTAGRAM	168
FIGURE 25 – IMAGE D'ANNOTATION N°2 POSTEE SUR INSTAGRAM	168
FIGURE 26 – IMAGE D'ANNOTATION N°3 POSTEE SUR INSTAGRAM	169
FIGURE 27 – IMAGE D'ANNOTATION N°4 POSTEE SUR INSTAGRAM	169
FIGURE 28 - IMAGE D'ANNOTATION N°5 POSTEE SUR INSTAGRAM.....	170
FIGURE 29 - IMAGE D'ANNOTATION N°6 POSTEE SUR INSTAGRAM.....	170
FIGURE 30 - UN RECIT-CADRES A PARTIR D'UNE « MARGINALIA »	171
FIGURE 31 – « A VIEW FROM THE MARGINS » : LES MARGINALIA DE SAM ANDERSON	172
FIGURE 32 - COMMENTAIRES EN FIN DE LIGNE	175
FIGURE 33 - COMMENTAIRES EN BLOG	175
FIGURE 34 - LA « CLASSE INTERACTIVE » DE SAMSUNG ET COPIA.....	177
FIGURE 35 – « KOBO READING LIFE. LISEZ. DECOUVEZ. ORGANISEZ. PARTAGEZ. »	184
FIGURE 36 - PAGE DE PRESENTATION DE READMILL EN FEVRIER 2011 AVANT SON LANCEMENT	185
FIGURE 37 – « BOOKS HAVE A BIG FUTURE » SUR READMILL EN 2011.....	185
FIGURE 38 – « HIGHLIGHT », « FOLLOW », « EXPLORE » SUR READMILL EN 2011	186
FIGURE 39 – « WELCOME TO A WORLD OF READING » SUR READMILL EN DECEMBRE 2012	186
FIGURE 40 – « READ », « SHARE », « DISCOVER SUR READMILL EN DECEMBRE 2012.....	186
FIGURE 41 – « DISCOVER HOW GREAT CAN BE » SUR READMILL EN MARS 2013.....	187
FIGURE 42 – « SHARE GREAT QUOTES » SUR READMILL EN MARS 2013	187
FIGURE 43 – « READING ON YOUR PHONE IS BEAUTIFUL » SUR READMILL EN JANVIER 2014	188
FIGURE 44 – « READ ALONGSIDE YOUR FRIENDS AND FAVORITE AUTHORS » SUR READMILL EN JANVIER 2014.....	189
FIGURE 45 - PAGE D'AMAZON HIGHLIGHTS EN 2009	189
FIGURE 46 - PAGE DE PRESENTATION D'AMAZON HIGHLIGHTS EN 2010.....	190
FIGURE 47 - PAGE DE PRESENTATION D'AMAZON EN JANVIER 2014	191
FIGURE 48 - LOGO DE READMILL.....	193
FIGURE 49 - LOGO DE KOBO	193
FIGURE 50 - LOGO DU LOGICIEL D'ANNOTATION D'AMAZON	193
FIGURE 51 - LES ANNOTATIONS DE CATERINA FAKE, FONDATRICE DE FLICKR	194
FIGURE 52 - L'ELABORATION DU LOGO DE READMILL	196
FIGURE 53 - UN BANDEAU DE LA PAGE D'ACCUEIL DE BOOKLINERS.....	197
FIGURE 54 - UNE IMAGE DE LA VIDEO PROMOTIONNELLE DE BOOKSHOUT DE RETHINKBOOKS.....	197

FIGURE 55 - UN BANDEAU DE L'APPLICATION COPIA SUR IPAD EN 2012.....	198
FIGURE 56 -RECOMPENSE "LECTEUR AUTEURISE" DE L'APPLICATION KOBO BY FNAC.....	198
FIGURE 57 - LE LOGO DE "WRITING LIFE" DE KOBO ET FNAC.....	198
FIGURE 58 – LE BANDEAU « KOBO WRITING LIFE »	199
FIGURE 59 - UN FOND D'ECRAN DU KINDLE 2	200
FIGURE 60 - FOND D'ECRAN N°1 DU KINDLE 4	200
FIGURE 61 - FOND D'ECRAN N°2 DU KINDLE 4.	201
FIGURE 62 - LE SURLIGNEUR JAUNE DANS UN STATUT FACEBOOK DE READMILL	202
FIGURE 63 - UN SURLIGNEMENT A PARTIR DU LOGICIEL READMILL MIS EN AVANT SUR LE SITE WEB	203
FIGURE 64 - L'ANNONCE DU LOGICIEL DE READMILL POUR ANDROID EN OCTOBRE 2013.	203
FIGURE 65 - MARGE DE DROITE DANS LE LOGICIEL DE COPIA SUR IPAD	204
FIGURE 66 - TABLE DES MATIERES DANS UN LIVRE LU A PARTIR DU LOGICIEL KOBO SUR IPAD EN 2011	205
FIGURE 67 – DES « MARGES » LATERALES DANS LE DOSSIER DE PRESSE DE READMILL	206
FIGURE 68 – SIGNES STEREOTYPES DES CULTURES NUMERIQUE ET LIVRESQUE ARTICULES.....	207
FIGURE 69 – ENTRELACEMENT DES CULTURES LIVRESQUE ET NUMERIQUE (TYPIFIEES) CHEZ COPIA EN 2010.....	209
FIGURE 70 – VIEUX LIVRES ET LISEUSE AVEC <i>KOBO BY FNAC</i>	209
FIGURE 71 – OPEN MARGIN ET L'ARTICULATION DE LA CULTURE TYPIFIEE DU LIVRE ET DU NUMERIQUE.	210
FIGURE 72 – BOOKLINERS ET L'ARTICULATION DES CULTURES STEREOTYPEES DU LIVRE/DU NUMERIQUE	210
FIGURE 73 - LE SMARTPHONE, « ARME ULTIME » DU BIBLIOPHILE POUR READMILL.	211
FIGURE 74 – « READING ON YOUR PHONE IS BEAUTIFUL » SUR READMILL EN JANVIER 2014	212
FIGURE 75 - TITRE ET SOUS-TITRE DE L'ENTREVUE DE READMILL AVEC H.J. JACKSON	212
FIGURE 76 – L'ENONCIATION EDITORIALE DE READMILL DANS SON ENTREVUE AVEC H.J. JACKSON.....	213
FIGURE 77 - UN "COPIE/COLLE" DU LIVRE DE H.J. JACKSON.....	214
FIGURE 78 - UNE AUREOLE IMAGINAIRE : LE « CLOUD » DE READMILL	218
FIGURE 79 - JUXTAPOSITION DES ECRANS CHEZ READMILL	218
FIGURE 80 - JUXTAPOSITION DES ECRANS CHEZ RETHINKBOOKS	219
FIGURE 81 - JUXTAPOSITION DES ECRANS CHEZ KOBO ET LA FNAC	219
FIGURE 82 - LE BOUTON « SEND TO READMILL ».....	220
FIGURE 83 – « SEND TO READMILL » : UNE OPERATION « MAGIQUE »	220
FIGURE 84 – OPEN MARGIN : « AN OPEN SPACE WITHIN A DIGITAL BOOK ».....	221
FIGURE 85 – « EXPLORE THE OPENMARGIN » : LE DISCOURS PROMOTIONNEL D'OPEN MARGIN.....	221
FIGURE 86 – « PUBLISH YOUR THOUGHTS » : LE DISCOURS PROMOTIONNEL D'OPENMARGIN	222
FIGURE 87 - KOBO, « AU-DELA DU LIVRE »	223
FIGURE 88 – « READING EXPERIENCE » : RECURRENCE D'UNE EXPRESSION CHEZ READMILL (PAGE D'ACCUEIL EN 2014)	224
FIGURE 89 – « READING EXPERIENCE » : UNE NOTION QUI REVIENT DANS LA LETTRE DE FERMETURE DE READMILL	224
FIGURE 90 - LIRE DANS UNE « SALLE DE LECTURE » ET « PAR-DESSUS L'EPAULE » AVEC READMILL	225
FIGURE 91 – « READING TOGETHER IS BETTER » AVEC SUBTEXT	229
FIGURE 92 – « READ BETTER TOGETHER » AVEC COPIA	230
FIGURE 93 - TYPIFICATION DU SOCIAL DANS UN CADRE D'ECRITURE DE READMILL SUR IPAD	230
FIGURE 94 – « COMMUNITY HIGHLIGHTS VIEW » SUR LE BLOG DE READMILL	232
FIGURE 95 - UN PHYLACTERE DANS UNE IMAGE DE COPIA.....	233
FIGURE 96 - UN PHYLACTERE DANS UNE IMAGE DE BOOKGLUTTON	233
FIGURE 97 - DES PHYLACTERES DANS UNE IMAGE DE READMILL.....	233
FIGURE 98 – « BOOKS ARE CONVERSATIONS » POUR BOOKGLUTTON.....	233
FIGURE 99 - LE LOGO DE BOOKSHOUT DE RETHINKBOOKS.....	234
FIGURE 100 - SIMULACRE DE CHAT DANS LE PROGRAMME « PULSE » DE KOBO.....	235
FIGURE 101 – « @AUTHOR: CONNECTING READERS AND WRITERS » D'AMAZON	235
FIGURE 102 – « JOIN THE CONVERSATION » AVEC LE PROGRAMME @AUTHOR D'AMAZON	236
FIGURE 103 – « HOW DO I ASK A QUESTION » SUR AMAZON @AUTHOR	236
FIGURE 104 - UNE SEMIOTISATION DE LA PENSEE CHEZ COPIA	236
FIGURE 105 - MARQUEURS D'EMBRAYAGE ET DE MODALITE SUR « PULSE » DE KOBO	237
FIGURE 106 – « BOOKS » SUR LA PAGE API DE READMILL.....	243
FIGURE 107 – « READINGS » SUR LA PAGE API DE READMILL.....	243
FIGURE 108 – « PERIODS » SUR LA PAGE API DE READMILL	244
FIGURE 109 – « LOCATIONS » SUR LA PAGE API DE READMILL.....	244
FIGURE 110 – « HIGHLIGHTS » SUR LA PAGE API DE READMILL.....	244
FIGURE 111 – « LIKES » SUR LA PAGE API DE READMILL.....	245
FIGURE 112 – « COMMENTS » SUR LA PAGE API DE READMILL	245
FIGURE 113 – « USERS » SUR LA PAGE API DE READMILL	246

FIGURE 114 – « FOLLOWINGS » SUR LA PAGE API DE READMILL	246
FIGURE 115 – « HIGHLIGHTS », « RESSOURCE » ET « DESCRIPTION » SUR LA PAGE API DE READMILL	247
FIGURE 116 - CODE DE « GET HIGHLIGHTS » SUR LA PAGE API DE READMILL.	248
FIGURE 117 – « PARAMETERS » DE « GET HIGHLIGHTS » SUR LA PAGE API DE READMILL	249
FIGURE 118 – « HIGHLY FOLLOWED PEOPLE » SUR AMAZON HIGHLIGHTS	252
FIGURE 119 - DES SUPERLATIFS ABSOLUS ABONDANTS SUR AMAZON HIGHLIGHTS.....	252
FIGURE 120 - MARGINALIA « DESIGNEE » N°1	254
FIGURE 121 - MARGINALIA « DESIGNEE » N°2	254
FIGURE 122 - MARGINALIA « DESIGNEE » N°3	255
FIGURE 123 – « HIGHLIGHTS OF THE WEEK » SUR LE BLOG DE READMILL	256
FIGURE 124 - NOTIFICATIONS SUR LE SITE WEB DE READMILL.....	257
FIGURE 125 - NOTIFICATION DE READMILL PAR MAIL	258
FIGURE 126 - NOTIFICATIONS DE READMILL SUR ANDROID	258
FIGURE 127 - IDENTITE ICONISEE SUR READMILL.....	260
FIGURE 128 – LE CADRE DE LECTURE D’UNE MARGINALIA DE LECTURE SUR L’APPLICATION READMILL EN 2014	261
FIGURE 129 - UNE MARGINALIA DE « THE HIGHLIGHT GALLERY » DE READMILL.....	262
FIGURE 130 – « READMILL FOR AUTHORS » PRESENTE SUR LE BLOG DE READMILL.....	263
FIGURE 131 – « HIGHLIGHTS OF THE WEEK » SUR LE BLOG DE READMILL	264
FIGURE 132 - UNE MARGINALIA D’AUTEUR MISE EN AVANT SUR LE BLOG DE READMILL	265
FIGURE 133 – « HOW DO I ASK A QUESTION » SUR AMAZON @AUTHOR	266
FIGURE 134 - UN LECTEUR « PASSIONNE » DANS LES PARATEXTES DE KOBO	266
FIGURE 135 - LE SIGNE SYMBOLIQUE DU FIL RSS SUR AMAZON HIGHLIGHTS (EN HAUT A DROITE)	267
FIGURE 136 - PROPAGER LA LUMIERE AVEC <i>BOOKSHOUT</i>	269
FIGURE 137 - LES DIFFERENTS CADRES D’UN DISPOSITIF DE LECTURE SUR ECRAN	272
FIGURE 138 – CADRE-LOGICIEL KINDLE : PAGE « BIBLIOTHEQUE » (VISUALISATION PAR « COUVERTURES »)	273
FIGURE 139 – CADRE-LOGICIEL KINDLE : PAGE « BIBLIOTHEQUE » (VISUALISATION PAR « LISTE »).....	274
FIGURE 140 – CADRE-LOGICIEL KINDLE : MENU DE « NAVIGATION ».....	274
FIGURE 141 - CADRE-DOCUMENT DU CADRE-LOGICIEL KINDLE SUR IPAD.....	275
FIGURE 142 - MENU DE NAVIGATION DE L’APPLICATION KINDLE SUR IPAD.....	276
FIGURE 143 – « PASSAGES LES PLUS SURLIGNES » DANS LE CADRE-LOGICIEL KINDLE SUR IPAD	277
FIGURE 144 – « MON BLOC-NOTES » DANS LE CADRE-LOGICIEL KINDLE SUR IPAD	277
FIGURE 145 - PRODUIRE UNE MARGINALIA DE LECTURE AVEC LE LOGICIEL KINDLE SUR IPAD	278
FIGURE 146 – « CREER UNE NOTE » AVEC LE LOGICIEL KINDLE SUR IPAD.	279
FIGURE 147 - SIGNE APPARAISSANT APRES LA CREATION D’UNE « NOTE » DANS LE LOGICIEL KINDLE SUR IPAD	279
FIGURE 148 – PAGE-ECRAN « BIBLIOTHEQUE » DANS LE CADRE-LOGICIEL DE READMILL SUR IPAD	280
FIGURE 149 – PAGE-ECRAN « EXPLORE » (N°1) DU CADRE-LOGICIEL DE READMILL SUR IPAD	281
FIGURE 150 - PAGE-ECRAN « EXPLORE » (N°2) DU CADRE-LOGICIEL DE READMILL SUR IPAD	281
FIGURE 151 - PAGE-ECRAN « EXPLORE » (N°3) DU CADRE-LOGICIEL DE READMILL SUR IPAD	282
FIGURE 152 - PAGE-ECRAN « EXPLORE » (N°4) DU CADRE-LOGICIEL DE READMILL SUR IPAD	282
FIGURE 153 – PAGE-ECRAN « FEED » DU CADRE-LOGICIEL READMILL SUR IPAD.....	283
FIGURE 154 – PAGE-ECRAN « PROFIL » DANS LE CADRE-LOGICIEL READMILL SUR IPAD.....	283
FIGURE 155 - CADRE EDITORIAL « START READING » DANS L’APPLICATION READMILL SUR IPAD	284
FIGURE 156 - CADRE-DOCUMENT DE LECTURE DU TEXTE DANS L’APPLICATION READMILL SUR IPAD	285
FIGURE 157 - PRODUCTION D’UNE « ANCRE » D’ANNOTATION DANS LE CADRE-LOGICIEL READMILL SUR IPAD	286
FIGURE 158 - MENU DE PRODUCTION D’UNE MARGINALIA DE LECTURE DANS LE CADRE-LOGICIEL READMILL SUR IPAD ...	286
FIGURE 159 - CADRE-DOCUMENT D’ECRITURE DANS LE CADRE-LOGICIEL READMILL SUR IPAD.....	287
FIGURE 160 – « YOUR HIGHLIGHTS » DANS LE CADRE-LOGICIEL READMILL SUR IPAD.....	288
FIGURE 161 – « NO ONE HAS COMMENTED YET » DANS LE CADRE-LOGICIEL READMILL SUR IPAD	288
FIGURE 162 - DEUX LECTEURS ONT « AIME » UN PASSAGE SURLIGNE SUR LE CADRE-LOGICIEL IPAD DE READMILL.....	289
FIGURE 163 – PAGE-ECRAN « BIBLIOTHEQUE » DU CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD	291
FIGURE 164 – PAGE-ECRAN « NAVIGATION » DANS LE CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD	291
FIGURE 165 – PAGE-ECRAN « STATISTIQUES » DANS LE CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD	292
FIGURE 166 – PAGE-ECRAN « AMIS » DU CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD	293
FIGURE 167 – CADRE-DOCUMENT « ÉVALUEZ CE LIVRE » DANS LE CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD	294
FIGURE 168 – CADRE-DOCUMENT « PARTAGE DU JOURNAL » DANS LE CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD.....	294
FIGURE 169 - PAGE-ECRAN « RECOMPENSES » (N°1) DANS LE CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i>	295
FIGURE 170 – PAGE-ECRAN « RECOMPENSES » (N°2) DANS LE CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD.....	296
FIGURE 171 - RECOMPENSE « LE ROI DES CITATIONS » DANS LE CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD.....	296
FIGURE 172 - PRODUIRE UNE ANCRE AVEC LE CADRE-DOCUMENT DU CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD.	297

FIGURE 173 - CADRE D'ECRITURE D'UNE MARGINALIA DE LECTURE DANS LE CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD...	298
FIGURE 174 - SIGNES MARGINAUX DANS LE CADRE-DOCUMENT DU CADRE-LOGICIEL <i>KOBO BY FNAC</i> SUR IPAD.	299
FIGURE 175 - MODIFIER SON ANNOTATION OU CONSULTER CELLE D'AUTRE UTILISATEUR DANS <i>KOBO BY FNAC</i>	300
FIGURE 176 - UN PASSAGE SURLIGNE A PARTIR DE L'APPLICATION <i>KINDLE</i> SUR IPAD	302
FIGURE 177 - CIRCULATION D'UN PASSAGE SURLIGNE DU <i>KINDLE</i> AU SITE DU <i>KINDLE</i>	302
FIGURE 178 - « DAILY REVIEW » SUR LE SITE WEB D'AMAZON HIGHLIGHTS.....	303
FIGURE 179 - « YOUR RECENT ACTIVITY » SUR LE SITE WEB D'AMAZON HIGHLIGHTS.....	304
FIGURE 180 - « RECENT ACTIVITY FROM PEOPLE YOU FOLLOW » SUR LE SITE WEB D'AMAZON HIGHLIGHTS	304
FIGURE 181 - « HIGHLY FOLLOWED PEOPLE » SUR LE SITE WEB D'AMAZON HIGHLIGHTS.....	305
FIGURE 182 - ANNOTATIONS PRODUITES PAR TOUS LES LECTEURS D'UN MEME LIVRE SUR LE SITE <i>KINDLE</i>	306
FIGURE 183 - PRODUCTION D'UNE MARGINALIA DE LECTURE A PARTIR DE L'APPLICATION <i>READMILL</i> SUR IPAD.....	306
FIGURE 184 - LA « MEME » ANNOTATION SUR LE SITE WEB DE <i>READMILL</i>	307
FIGURE 185 - UNE MARGINALIA DE LECTURE (DU LOGICIEL <i>READMILL</i> A <i>TWITTER</i>)	308
FIGURE 186 - UNE MARGINALIA DE LECTURE (DU LOGICIEL <i>READMILL</i> A SON SITE WEB)	309
FIGURE 187 - PAGE-ECRAN « YOUR HIGHLIGHTS » SUR LE SITE <i>AMAZON HIGHLIGHTS</i>	310
FIGURE 188 - TEMPORALISATION DES ANNOTATIONS SUR LE SITE DE <i>READMILL</i>	311
FIGURE 189 - LE SIGNE DU FIL RSS SUR <i>AMAZON HIGHLIGHT</i> (PARTIE DROITE SUPERIEURE DE L'IMAGE).....	312
FIGURE 190 - UNE MARGINALIA D'AMAZON HIGHLIGHTS DANS UN LECTEUR DE FLUX RSS (<i>THE OLD READER</i>)	312
FIGURE 191 - « GO TO YOUR DAILY REVIEW » (<i>AMAZON HIGHLIGHTS</i>).....	313
FIGURE 192 - LES MARGINALIA DE LECTURE TRANSFORMEES EN « FICHES DE REVISION ».....	313
FIGURE 193 - CREATION D'UN PROFIL SUR <i>READMILL</i>	314
FIGURE 194 - CHAQUE LIVRE EST LIE A UN IDENTIFIANT UNIQUE (L'APPLICATION <i>COPIA</i> CI-DESSUS).	315
FIGURE 195 - CREER UN PROFIL SUR <i>OPEN MARGIN</i>	315
FIGURE 196 - « LIGNE DE TEMPS » DES MARGINALIA DE LECTURE AVEC L'API DE <i>READMILL</i>	316
FIGURE 197 - PASSAGES « [M]ARQUE[S] PAR [X] UTILISATEURS <i>KINDLE</i> »	317
FIGURE 198 - LE « MEME » PASSAGE DANS L'APPLICATION <i>KINDLE</i> SUR IPAD	317
FIGURE 199 - PAGE-ECRAN « FEED » DE L'APPLICATION <i>READMILL</i> SUR IPAD	321
FIGURE 200 - QUELQUES MARGINALIA PRESENTES SUR LE « TABLEAU » <i>PINTEREST</i> DE <i>READMILL</i>	322
FIGURE 201 - « X UTILISATEURS <i>KINDLE</i> » ONT SURLIGNE TEL PASSAGE SUR <i>AMAZON.FR</i>	324
FIGURE 202 - LIVRE IMPRIME ET SUPPORT DE LECTURE NUMERIQUE JUXTAPOSES	338
FIGURE 203 - ARTICULER LE LIVRE ET LE « WEB 2.0 » : LE PROJET DE <i>JASON JOHANSON</i>	339
FIGURE 204 - DE LA « LECTURE » A L'« EXPERIENCE » DE LA LECTURE.....	341
FIGURE 205 - « BRING BOOKS TO THE NEXT GENERATION »	342
FIGURE 206 - L'HISTOIRE DE LA LECTURE SELON <i>READMILL</i>	346
FIGURE 207 - LES ANNOTATIONS DE <i>CATERINA FAKE</i> PRESENTEES A <i>LE WEB LONDON 2</i> EN 2013.....	347
FIGURE 208 - LES ANNOTATIONS DE <i>CATERINA FAKE</i> PRESENTEES EN 2011 AU <i>MONACO MEDIA FORUM</i>	348
FIGURE 209 - LES ANNOTATIONS DE <i>CATERINA FAKE</i> PRESENTEES A <i>BOOKS IN BROWSERS 2012</i>	348
FIGURE 210 - VIDEO PROMOTIONNELLE N°1 DE <i>COPIA</i> LORS DE <i>TOOLS OF CHANGE 2011</i>	357
FIGURE 211 - VIDEO PROMOTIONNELLE N°2 DE <i>COPIA</i> LORS DE <i>TOOLS OF CHANGE 2011</i>	358
FIGURE 212 - « THE BASIC EBOOK MARKETING ARSENAL » SELON <i>SOL ROSENBERG</i> DE <i>COPIA</i>	359
FIGURE 213 - « MARGINS PROMOTIONS ARE ANOTHER MARKETING CHANNEL » SELON <i>SOL ROSENBERG</i> DE <i>COPIA</i>	360
FIGURE 214 - "HOW TO USE YOUR MARKING TO CREATE ADDED VALUE."	360
FIGURE 215 - LA SACRALISATION DES ANNOTATIONS DE L'AUTEUR DANS <i>COPIA</i>	361
FIGURE 216 - LES CARACTERISTIQUES TECHNIQUES DU <i>KINDLE PAPERWHITE</i> PRESENTEES APR <i>JEFF BEZOS</i>	367
FIGURE 217 - LA LECTURE SE CHARGE DE VALEURS AVEC LE <i>KINDLE PAPERWHITE</i>	368
FIGURE 218 - LA « FUSION » DU <i>KINDLE BOOK</i> ET DU <i>KINDLE FIRE</i>	368
FIGURE 219 - LE RESULTAT DE CETTE FUSION : « IMMERSION READING ».....	369
FIGURE 220 - LES « FONDAMENTAUX » DES « COMMUNAUTES DE LECTEURS » SELON <i>TRAVIS ALBER</i>	371
FIGURE 221 - PRESENTATION DE <i>AARON MILLER</i> LORS DE <i>BOOKS IN BROWSER 2010</i>	372
FIGURE 222 - PARTENARIAT ENTRE <i>NIKE</i> ET <i>BOOKSHOUT</i>	379
FIGURE 223 - PARTENARIAT ENTRE <i>IBM</i> ET <i>BOOKSHOUT</i>	380
FIGURE 224 - L'OFFRE DE <i>BOOKSHOUT</i> AUX EDITIONS.....	385
FIGURE 225 - « CARTES CADEAUX » DE <i>BOOKSHOUT</i>	389
FIGURE 226 - LA RECOMPENSE « LECTEUR SOCIABLE » DANS L'APPLICATION « <i>KOBO BY FNAC</i> » SUR IPAD.....	390
FIGURE 227 - L'APPLICATION FRANÇAISE DE <i>KOBO</i> SUR IPAD AVANT SON PARTENARIAT AVEC LA <i>FNAC</i>	391
FIGURE 228 - LA RECOMPENSE « <i>TWAIN</i> » DANS L'APPLICATION « <i>KOBO BY FNAC</i> » SUR IPAD	392
FIGURE 229 - PRESENTATION DE « <i>KOBO READING LIFE</i> » SUR LE SITE FRANÇAIS DE <i>KOBO</i>	393
FIGURE 230 - « <i>KOBO READING LIFE</i> » SUR LE SITE ANGLOPHONE DE <i>KOBO</i>	393
FIGURE 231 - LE TEXTE DE <i>TIM O'REILLY</i> SUR LA CREATION DES <i>TOOLS OF CHANGE</i>	412

FIGURE 232 – « BOOKS AS CONVERSATIONS » : LE TEXTE DE PRESENTATION D'UNE CONFERENCE TOC EN 2008.....	414
FIGURE 233 – « BUILDING COMMUNITIES AROUND CONTENT » : UNE CONFERENCE DE TOC 2009.....	416
FIGURE 234 – UNE CONFERENCE DE L'EDITION 2010 DES TOC.....	417
FIGURE 235 - UNE CONFERENCE DE <i>TOC 2011</i> SUR L'ANALYSE DES « COMPORTEMENTS » DES LECTEURS	420
FIGURE 236 – « THE NEW PUBLISHING: ANYWHERE, ANYTIME, ANYHOW » LORS DE L'EDITION 2011 DE TOC	421
FIGURE 237 - L'AVENIR DE L'EDITION SANS LA PAGE A <i>TOC 2011</i>	422
FIGURE 238 – « READING IS A BODILY CONVERSATION » : LA CONFERENCE DE KEVIN KELLY DE <i>WIRED</i>	423
FIGURE 239 – « CASSER LA PAGE » : LE LEITMOTIV DES TOC.....	425
FIGURE 240 - TWEET DE PORTER ANDERSON	432
FIGURE 241 – « CANDIDE 2.0 » : LE PROJET DE LA <i>NEW YORK PUBLIC LIBRARY</i>	437
FIGURE 242 - PROPOSITIONS D'UNE CONSULTANTE SUR LE DEVENIR DE LA LECTURE	443
FIGURE 243 - LA PAGE D'ACCUEIL DE READMILL EN 2011	496
FIGURE 244 - LA PAGE D'ACCUEIL DE READMILL EN 2012	497
FIGURE 245 - LA PAGE D'ACCUEIL DE READMILL EN 2013.	498
FIGURE 246 - LA PAGE D'ACCUEIL DE READMILL EN 2014.....	499
FIGURE 247 - IMAGE N°1 DU DOSSIER DE PRESSE DE READMILL	500
FIGURE 248 - IMAGE N°2 DU DOSSIER DE PRESSE DE READMILL	500
FIGURE 249 - IMAGE N°3 DU DOSSIER DE PRESSE DE READMILL	501
FIGURE 250 - IMAGE N°1 DU PDF DE PRESENTATION DE READMILL (DANS LE DOSSIER DE PRESSE)	501
FIGURE 251- IMAGE N°2 DU PDF DE PRESENTATION DE READMILL (DANS LE DOSSIER DE PRESSE)	502
FIGURE 252 - LETTRE DE FERMETURE DE READMILL.....	503
FIGURE 253 - IMAGE N°1 DE L'API DE READMILL	504
FIGURE 254 - IMAGE N°2 DE L'API DE READMILL	504
FIGURE 255 - IMAGE N°3 DE L'API DE READMILL	505
FIGURE 256 - ACTIVATION DU LIEN « GET HIGHLIGHTS » DE L'ENTREE « HIGHLIGHTS ».....	506
FIGURE 257 - "COMMUNITY HIGHLIGHTS" SUR LE BLOG DE READMILL	507
FIGURE 258 - LE SYSTEME DE "NOTIFICATIONS" DE READMILL PRESENTE SUR SON BLOG	508
FIGURE 259 - PAGE D'ACCUEIL D'AMAZON HIGHLIGHTS.....	509
FIGURE 260 - PAGE "YOUR BOOKS" SUR AMAZON HIGHLIGHTS.....	510
FIGURE 261 - PAGE « YOUR HIGHLIGHTS » SUR AMAZON HIGHLIGHTS.....	510
FIGURE 262 - PAGE "MOST POPULAR" SUR AMAZON HIGHLIGHTS.....	511
FIGURE 263 - MARGINALIA PRODUITES A PARTIR D'UN LIVRE LU SUR KINDLE (APPAREILS, LOGICIELS)	511
FIGURE 264 - PAGE DE PRESENTATION DE LIQUIDTEXT	512

Table des Encadrés

ENCADRE 1 - ANNOTER A PARTIR D'UN SUPPORT NUMERIQUE	82
ENCADRE 2 - COMMENT SE FORME LE SENS ?	97
ENCADRE 3 - <i>ANNOTO ERGO SUM</i> (« J'ANNOTE DONC JE SUIS »)	100
ENCADRE 4 - LES ETUDES SUR LA PRATIQUE DU SURLIGNEMENT A L'ECRAN.....	167
ENCADRE 5 - UN CONFLIT ENTRE DES LECTEURS ET DES AUTEURS : L' « AFFAIRE GOODREADS ».....	173
ENCADRE 6 - COMMENT FUT ELABORE LE LOGO DE READMILL ?	195
ENCADRE 7 - L'ESTHETIQUE DE READMILL.....	225
ENCADRE 8 - DES « CONDITIONS D'UTILISATION » BIEN AMBIGUËS	319

Annexes

1 Annexes 1 (Readmill)

6.1 Annexe 1.1 : Page d'accueil du site Web de Readmill de 2011 à 2014

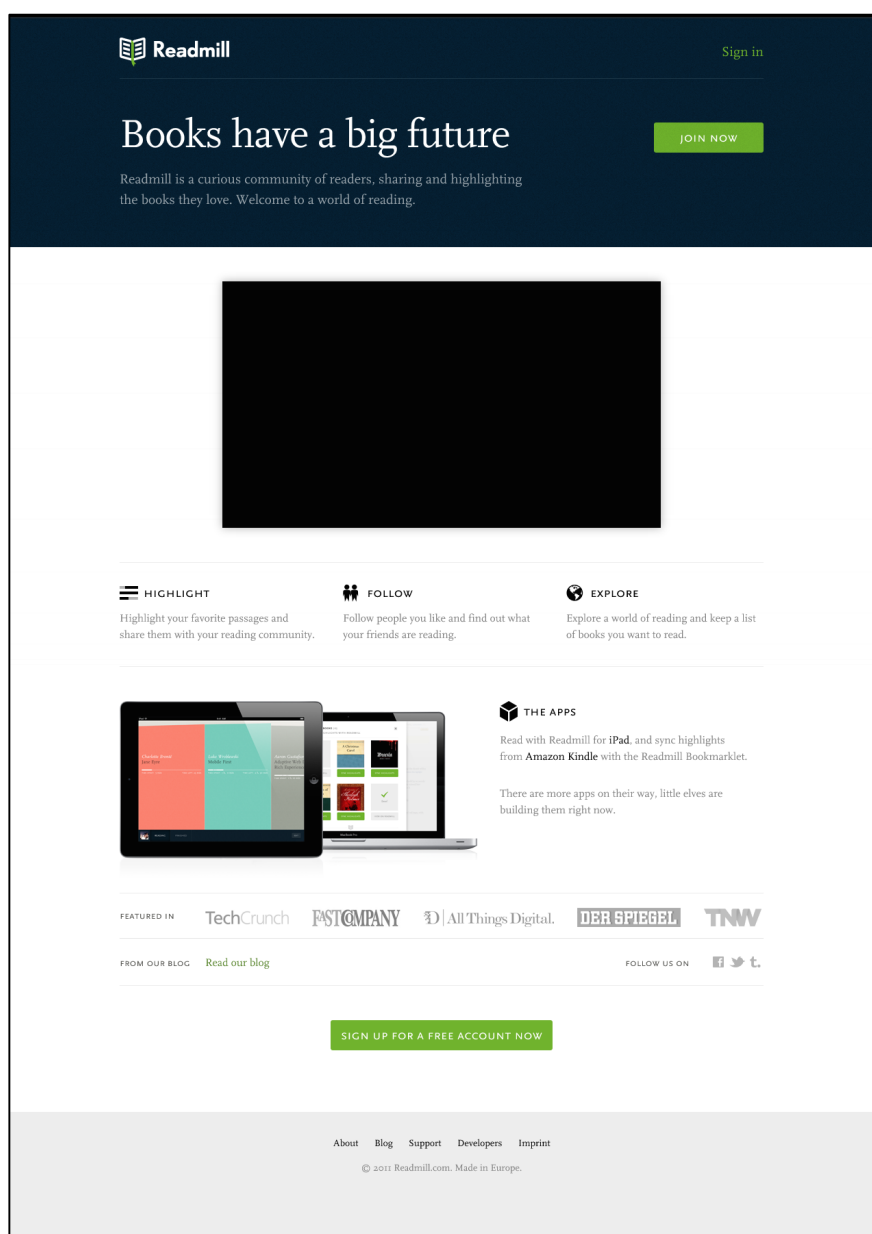


Figure 243 - La page d'accueil de Readmill en 2011⁸⁴¹

⁸⁴¹ Source : <http://readmill.com/>, le 12/12/2011.

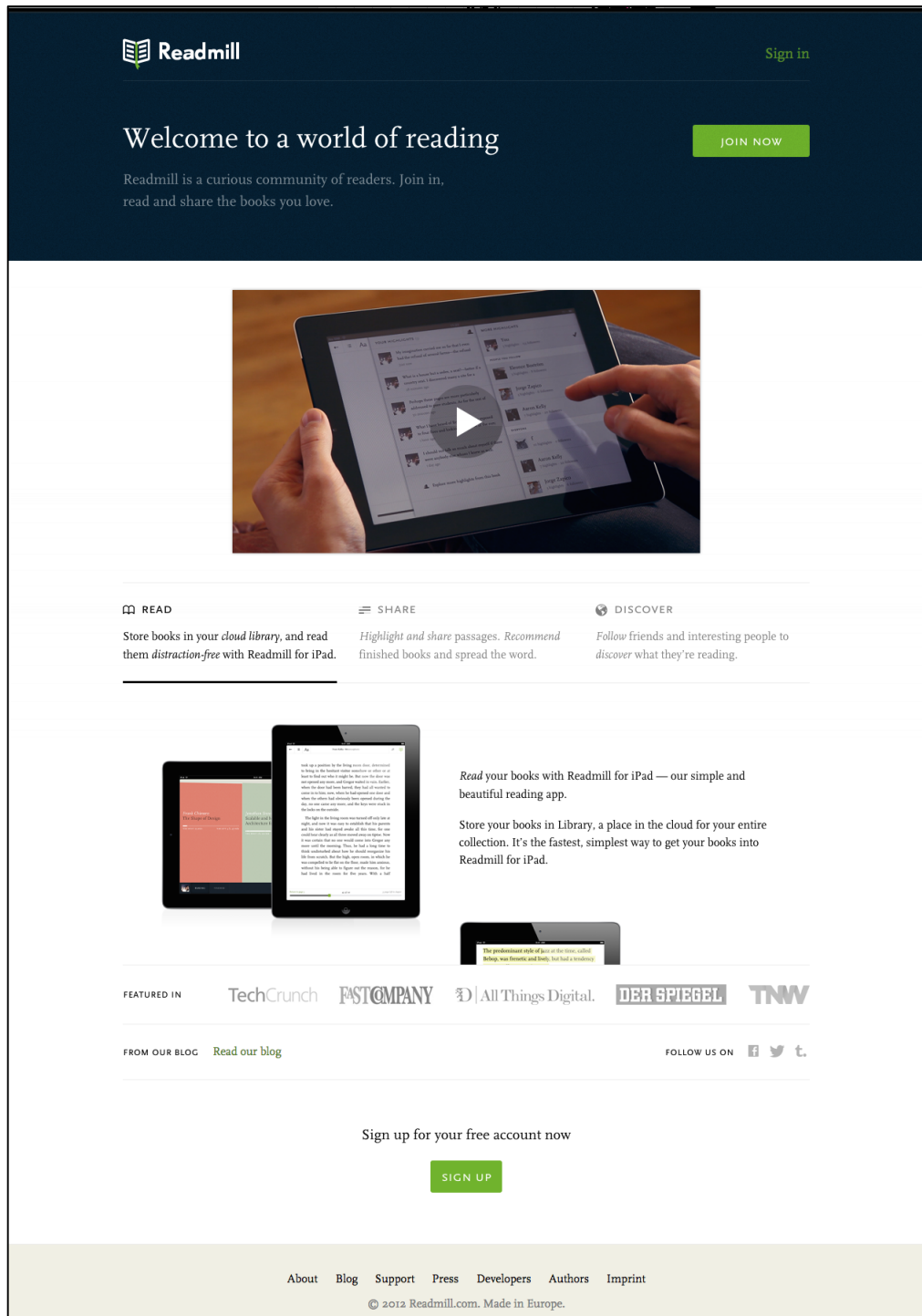


Figure 244 - La page d'accueil de Readmill en 2012⁸⁴²

⁸⁴² Source : <http://readmill.com/>, le 5/12/2012.

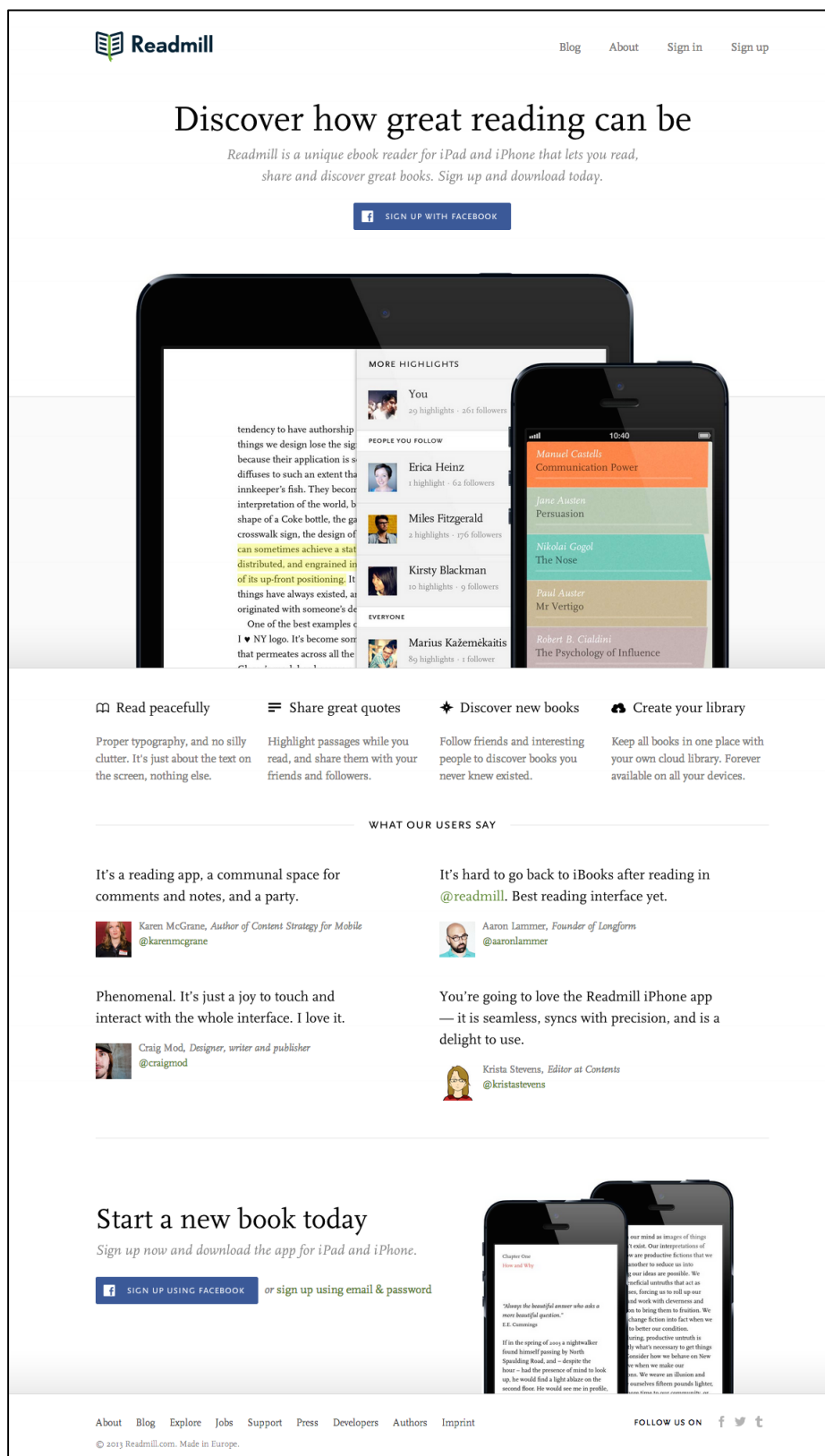


Figure 245 - La page d'accueil de Readmill en 2013⁸⁴³.

⁸⁴³ Source : <http://readmill.com/>, le 5/12/2013.

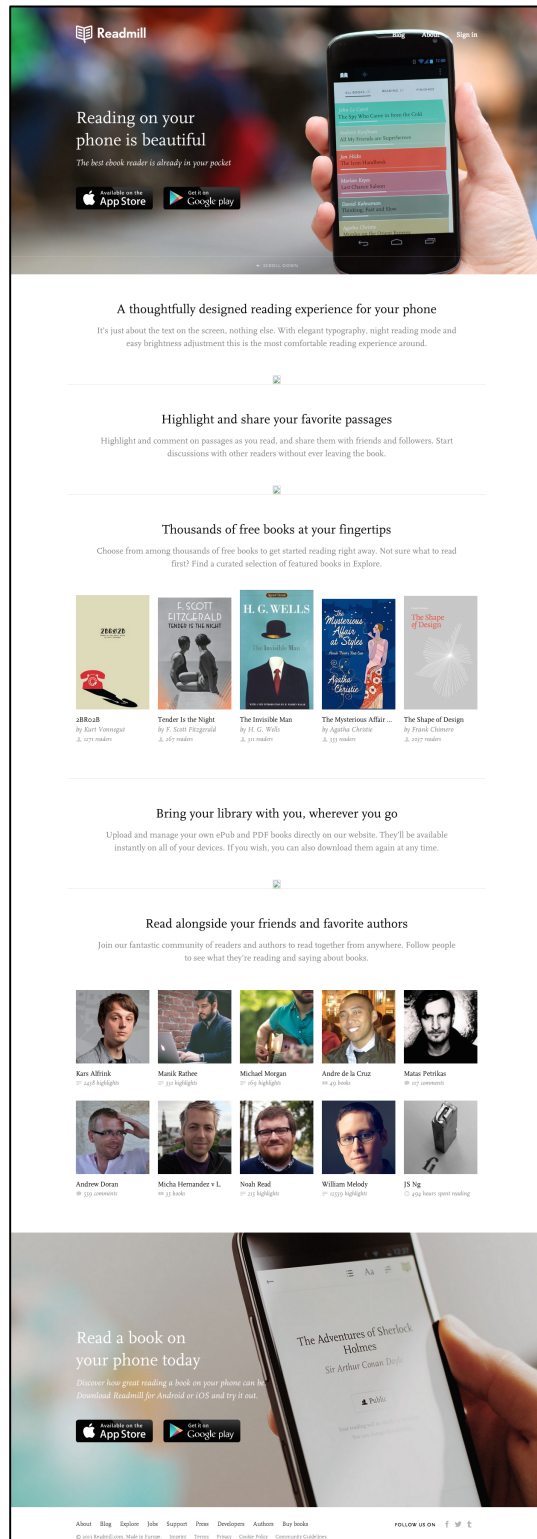


Figure 246 - La page d'accueil de Readmill en 2014⁸⁴⁴

⁸⁴⁴ Source : <http://readmill.com/>, le 01/12/2014.

6.2 Annexe 1.2 : Dossier de presse de Readmill

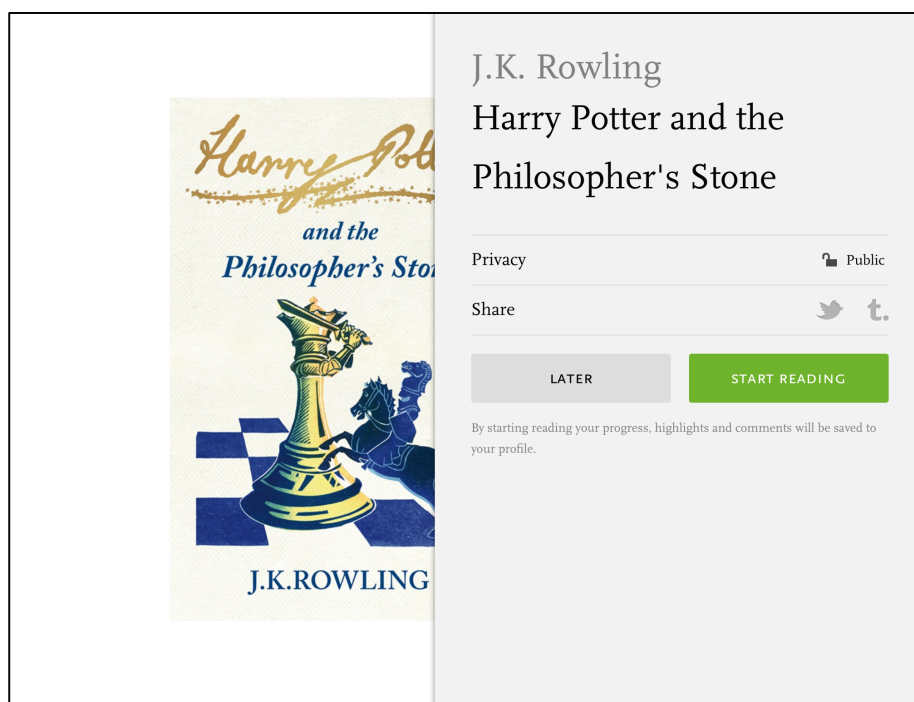


Figure 247 - Image n°1 du dossier de presse de Readmill

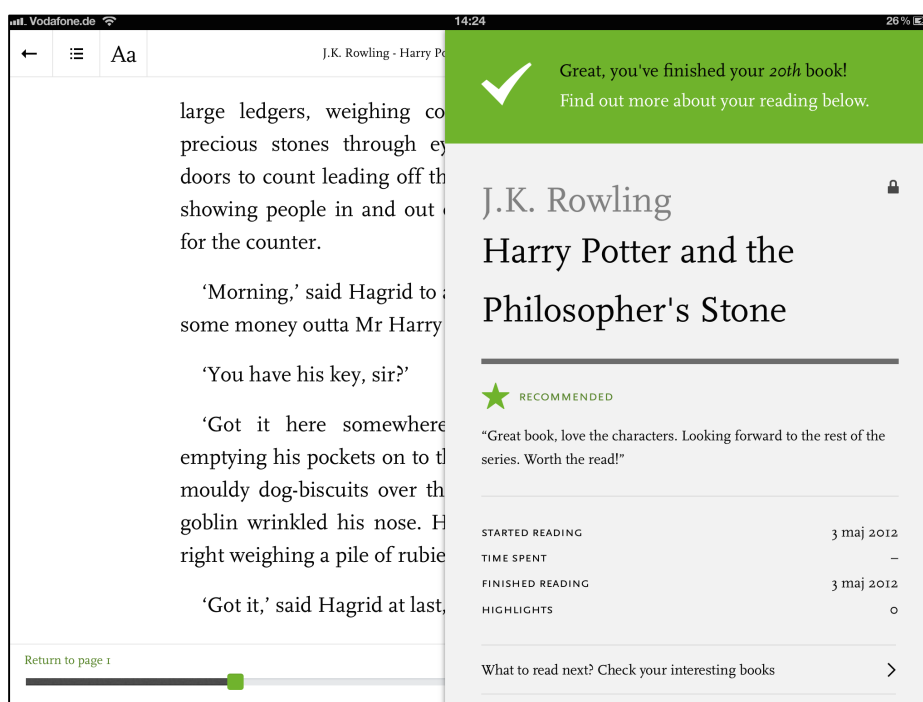


Figure 248 - Image n°2 du dossier de presse de Readmill

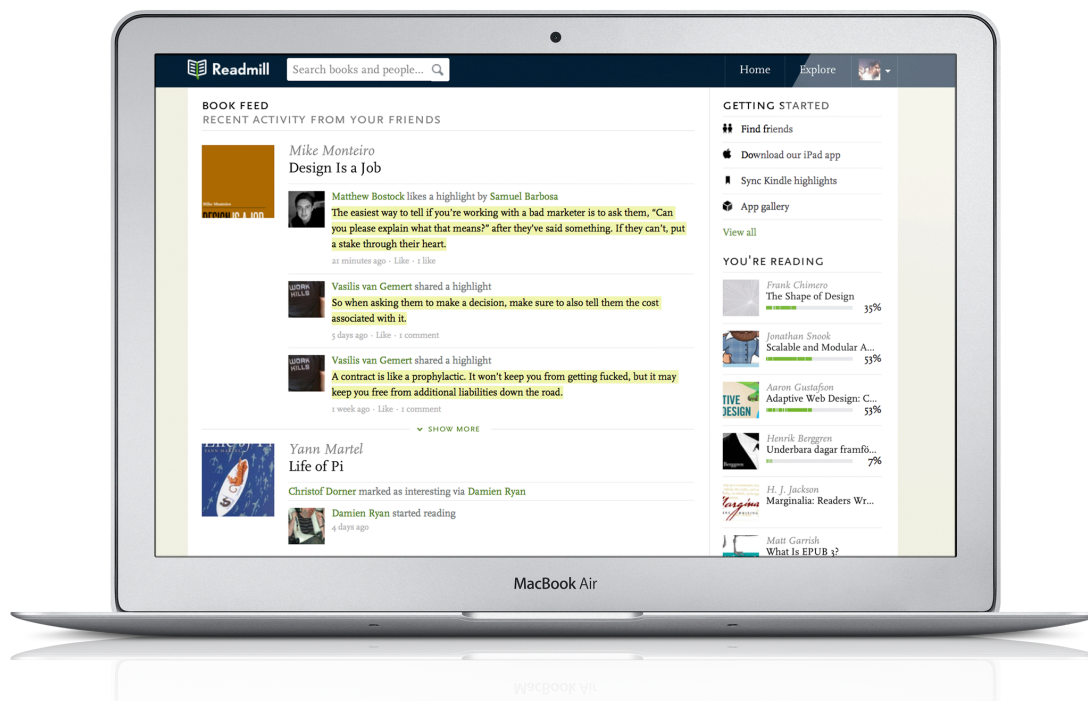


Figure 249 - Image n°3 du dossier de presse de Readmill



Readmill

Who we are

Readmill is a Berlin-based startup founded by Henrik Berggren and David Kjelkerud. Readmill is backed by Wellington Partners, Index Ventures and Passion Capital. Angel investors include Alexander Ljung and Eric Wahlforss (founders of SoundCloud), Henrik Werdelin, Peter Read and Johannes Dahl. Readmill officially launched in December 2011.

What we believe in

Readmill believes that reading should be open and easily sharable. It was built to help fix the somewhat broken world of ebooks, and to create the best reading experience imaginable. Readmill believes in retaining the clear, focused reading experience that you get with physical books. It's also opening up books to the web, and giving people a change to see beyond a cover and summary.

How we got here

Henrik and David met during their studies at the Royal Institute of Technology in Stockholm. After graduating, and following Henrik's stint as a developer at SoundCloud for 9 months, they both decided to start their own company. Unimpressed with the current state of ebook reading and the omission of a social layer so prominent in other services, Readmill was born. They rallied together friends and started hacking away in an apartment in Hornstull, Stockholm nearing the end of 2010. They decided to move their operations to Berlin in March 2011.

Our company at a glance

Company	Readmill Network Limited
Web	http://www.readmill.com
Employees	7
Founded	October 2010
Founders	Henrik Berggren and David Kjelkerud
Investors	Wellington Partners, Index Ventures, Passion Capital

Figure 250 - Image n°1 du PDF de présentation de Readmill (dans le dossier de presse)

What's Readmill?

Readmill is a curious community of readers, highlighting and sharing the books they love. Readmill is available as an iPad app from the App Store, and works with ebooks in DRM-free, ePub format. It's also available as a bookmarklet for Kindle users who want to sync their highlights.

It's all about sharing

Seamless integration with Facebook timeline and one click sharing to Twitter and Tumblr means that when a user starts reading, highlights a passage or finishes a book, the activity is published to friends and followers. Readmill users can like highlights, or comment on them and start discussions. Highlights are given their very own page, making it easy to share and spread them. Users can also keep a list of books they want to read later.

It's making books sticky

As a user highlights and shares passages of a book, their reading is exposed to their social graph. It gives other people insight into the book beyond the cover and summary. By getting a taste of the book, people will want to read the rest. This is a very social way of discovering new books.

Features at a glance

- Compatible with any ebook in DRM free, ePub format.
- Available as a bookmarklet for Kindle users.
- Free cloud library for storing ebooks
- Share highlights with your Readmill followers, or to Facebook, Twitter and Tumblr.
- Follow other Readmill users and track their book progress and highlights.
- Comment on and like other people's highlights.
- Discover highlights made by authors.
- Discover and mark new books as interesting.
- Built-in browser for links and online resources.
- Recommend books to friends when you've finished them.
- API available for third-party apps.

It's also a platform

Readmill has an API, which allows third party developers to add the above social features into their ebook readers and other book apps. It's easy to implement and turns any reading app into a social experience with reading data, commenting and book recommendations.

Figure 251- Image n°2 du PDF de présentation de Readmill (dans le dossier de presse)

6.3 Annexe 1.3 : lettre de « fermeture » de Readmill⁸⁴⁵

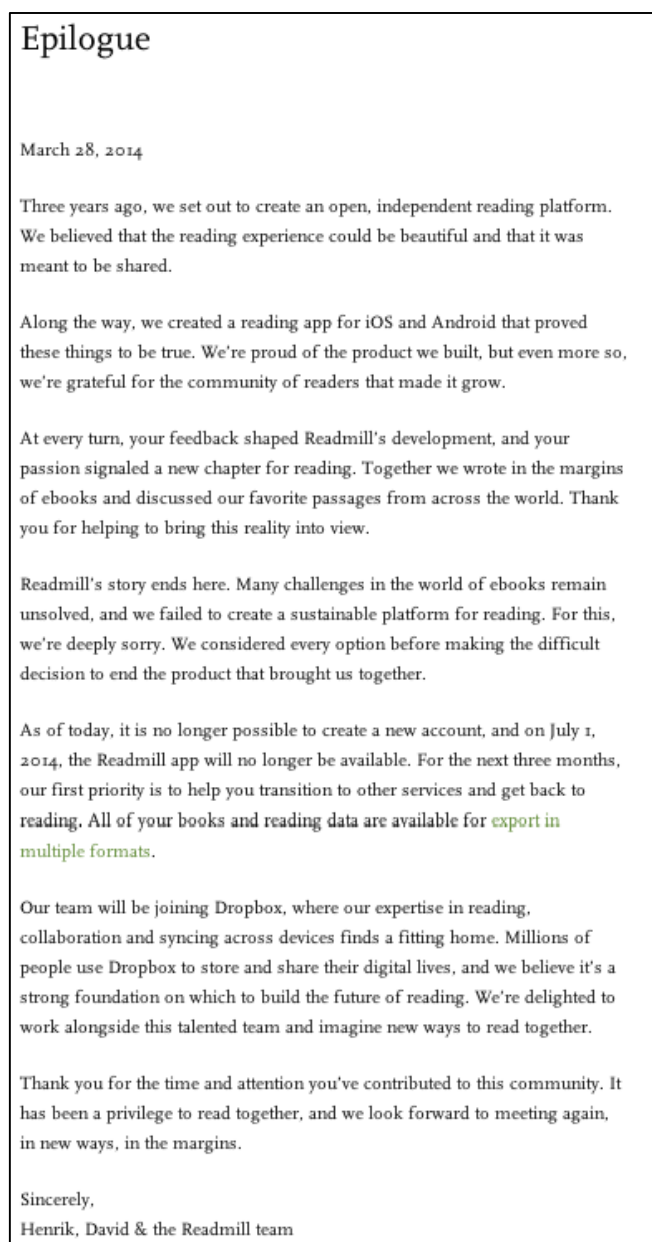


Figure 252 - Lettre de fermeture de Readmill

⁸⁴⁵ Source : <https://readmill.com/>, le 5/8/2014.

6.4 Annexe 1.4 : l'API de Readmill

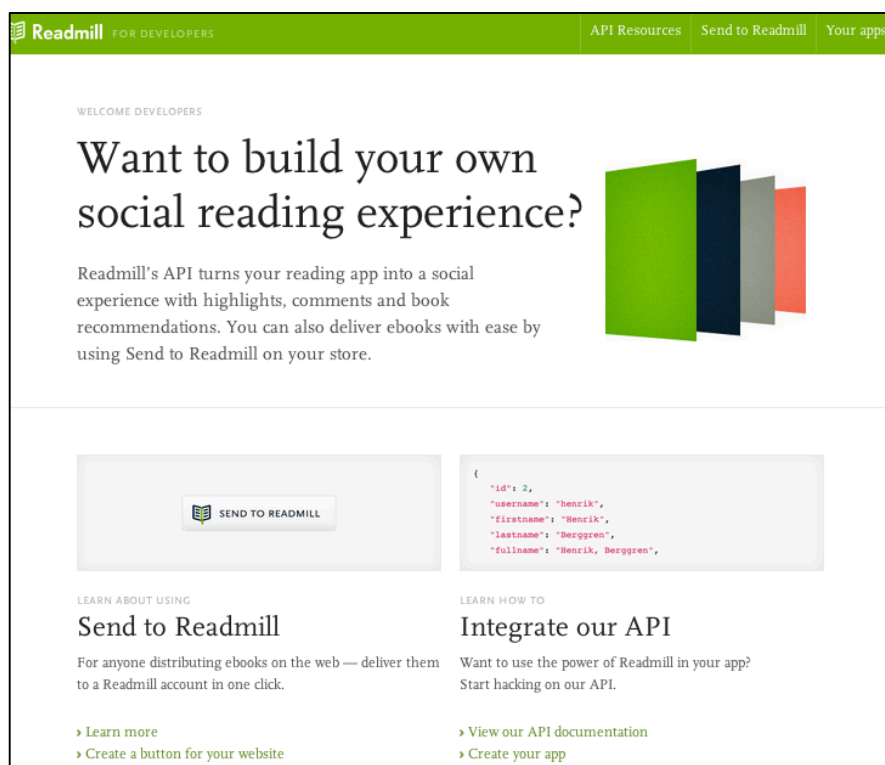


Figure 253 - Image n°1 de l'API de Readmill⁸⁴⁶

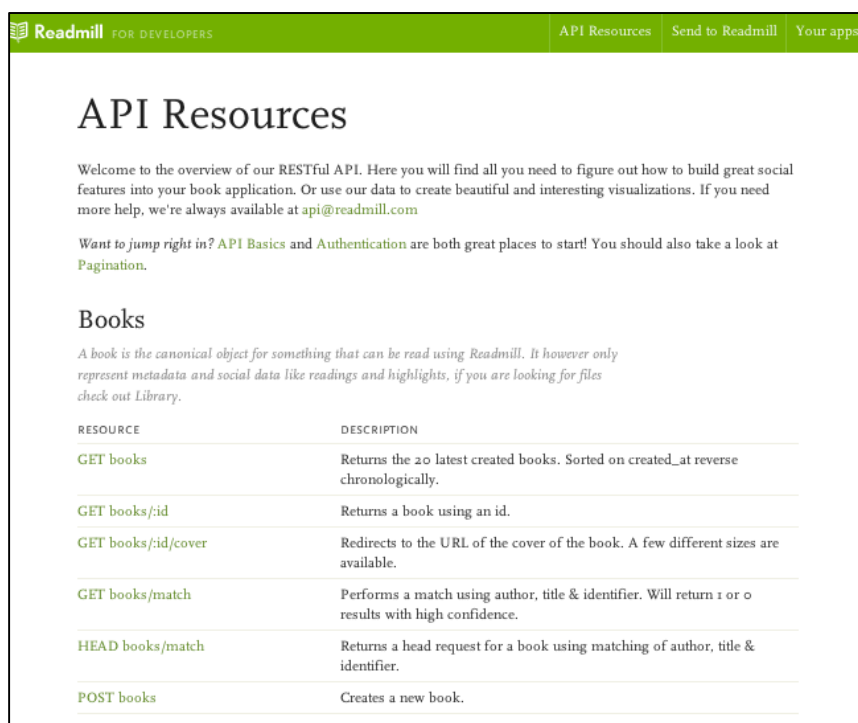



Figure 254 - Image n°2 de l'API de Readmill

⁸⁴⁶ Source : developers.readmill.com/index.html, le 4/04/2014.

<h2>Connections</h2>	
<i>Connections represent applications that you have authorized for sharing. Twitter, Tumblr, Facebook and WordPress are currently supported.</i>	
RESOURCE	DESCRIPTION
GET me/connections	Returns all connections for the authenticated user. Connections represent authorized applications like Facebook and Twitter.
GET me/connections/:id	Returns the connection with the given id.
PUT me/connections/:id	Updates a connection.
DELETE me/connections/:id	Deletes a connection.
<h2>Library</h2>	
<i>Library is our ebook cloud storage. Here you can store and access all books you own and they will get downloaded to the different devices you have authorized.</i>	
RESOURCE	DESCRIPTION
GET me/library/:id	Returns a library item with a given id.
DELETE library/:id	Deletes the library item with the specified id.
PUT me/library/:id	Updates a library item with a given id.
POST me/library	Creates a new library item. This includes an asset which is the book file.
GET me/library/compare	Returns an array of changes that need to be made to the local storage in order to be in sync with Library. These changes consists of downloads and deletes.
<h2>Search</h2>	
<i>Search is a group of endpoints that lets you search for books, users and highlights using one or more keywords.</i>	
RESOURCE	DESCRIPTION
GET search	Returns users, books & highlights based on search terms.
GET books/search	Returns books based on search terms.
GET highlights/search	Returns highlights based on search terms.
GET users/search	Returns users based on search terms.
<h2>Closing remarks</h2>	
<i>A closing remark is a user generated review of a book. Closing remarks exist under a reading object.</i>	
RESOURCE	DESCRIPTION
GET closing_remarks/:id	Returns the closing remark with the given id.
GET books/:id/closing_remarks	Returns the 20 most recent closing remarks for a book.

Figure 255 - Image n°3 de l'API de Readmill⁸⁴⁷

⁸⁴⁷ Source : developers.readmill.com/api/docs/v2/index.html, le 3/04/2014.


Readmill
FOR DEVELOPERS

[API Resources](#)
[Send to Readmill](#)
[Your apps](#)

GET highlights

Returns an array with the latest created highlights.

Resource Information	
Version	2
Authentication type	client_id
Group	Highlights

Parameters

NAME	DESCRIPTION
count optional	The number of results to return. Default is 20, max 300. Example value: 75
from optional	Return results whose order field is larger or equal to this parameter. For dates, the format is ISO 8601. Example value: 2012-02-29T12:45:02Z
to optional	Return results whose order field is smaller or equal to this parameter. For dates, the format is ISO 8601. Example value: 2012-02-29T12:45:02Z
order optional	Return results sorted on this field. Results are returned in descending order when <code>to</code> is given, and in ascending order when <code>from</code> is given. Valid value: highlighted_at

Example request

GET <https://api.readmill.com/v2/highlights>

```

{
  "pagination": {
    "text": "https://api.readmill.com/v2/highlights?access_tok
  },
  "items": [
    {
      "highlight": {
        "id": 11111,
        "position": 0.25,
        "content": "Simplicity is the ultimate sophistication",
        "highlighted_at": "2012-02-13T16:03:18Z",
        "permalink": "Jysapa",
        "permalink_url": "https://readmill.com/chdorner/reads/
        "user": {
          "id": 11111,
          "username": "chdorner",
          "firstname": "Christof",
          "lastname": "Dörner",
          "avatar_url": "http://readmill.com/avatars/6d4157e2e
          "followers count": 16,
          "following count": 56,
          "permalink_url": "https://readmill.com/chdorner"
        },
        "locators": {
          "mid": "Simplicity is the ultimate sophistication",
          "position": 0.15,
          "post": 6
        },
        "comments count": 0,
        "likes count": 0,
        "readings": {
          "id": 11111
        }
      }
    }
  ],
  "status": 200
}

```

Figure 256 - Activation du lien « Get Highlights » de l'entrée « Highlights »⁸⁴⁸


⁸⁴⁸ Source : developers.readmill.com/api/docs/v2/get/highlights.html, le 3/04/2014.

6.5 Annexe 1.5 : « Community Highlights » et « feed » de Readmill⁸⁴⁹.

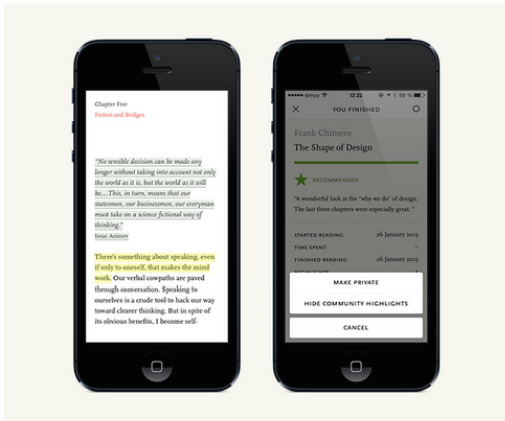
A new way to read together

Posted November 6, 2013

For two years, the Readmill community has been writing in the margins of ebooks. You've created hundreds of thousands of highlights and comments and shared them across the web, making new connections each day through the books you read.



Today we bring that community into the book itself. With our latest iOS update, you'll be able to read along with the highlights of fellow readers, make comments, and discuss a passage without ever leaving the book. And each time you read a book publicly, making highlights and comments along the way, you'll reshape the experience for other readers. Our new community highlights view is an entirely new way to read together from anywhere.



Download today's update to start reading with community highlights. You can turn them on or off anytime as you read by tapping the Readmill icon, then selecting the settings icon in the upper right corner.

It doesn't stop there. Today's update is brimming with new features crafted with your feedback in mind, including a simpler, faster way to highlight. And when you do find a passage you love, you can now email or text your highlight to a friend or add it to your Pinterest boards as you read. You can also import books to your library from Dropbox. Stay tuned as we share more about these features throughout the week.

As always, we'd love to hear from you at support@readmill.com. Or, even better, let's meet over your favorite line in your next favorite book.

Lisa & the Readmill team

Figure 257 - "Community Highlights" sur le blog de Readmill

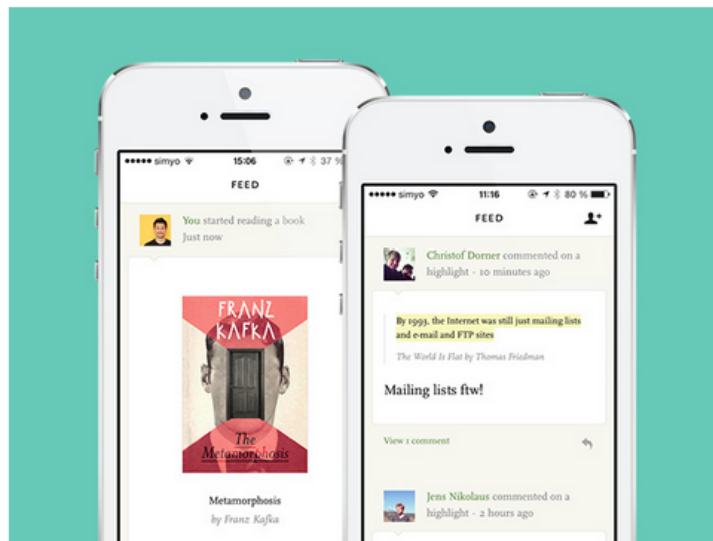
⁸⁴⁹ Source : <http://blog.readmill.com/post/66184218374/a-new-way-to-read-together>, le 6/11/2013.

Read alongside friends with your feed

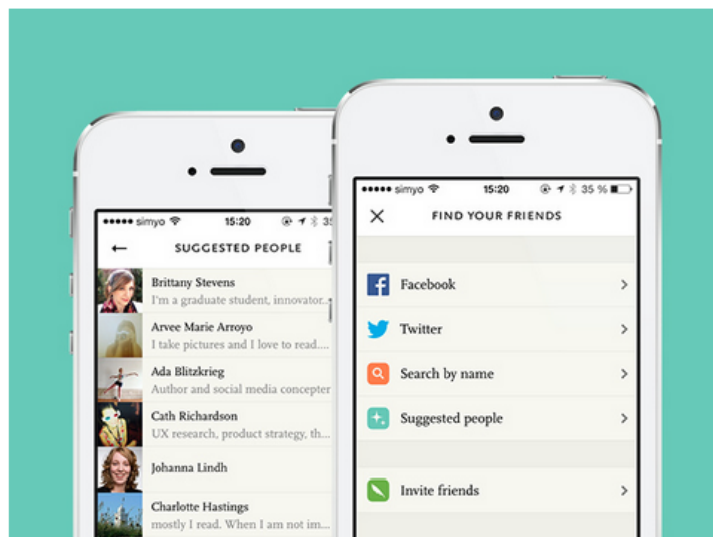
Posted December 10, 2013

Today we're delighted to introduce another wonderful way to read together from anywhere. Our latest [update for iOS](#) brings your [feed](#) into the app, so you can follow along with what your friends are reading.

While our [community highlights view](#) makes for an instant book club in every book, your feed is a library reading room, where you can peek over the shoulders of friends and catch glimpses of books you wouldn't find otherwise.



You can curate your feed by following friends, authors and anyone else you'd like to read with. Then when you visit the feed, you'll find the latest highlights, reviews and discussions from your favorite readers.



[Download today's update](#) to see what's happening in the community and invite friends to read along with you.

Figure 258 - Le système de "notifications" de Readmill présenté sur son blog

7 Annexe 2 : site Web d'Amazon Highlights

amazonkindle

Read. Review. Remember.

Your Books

Daily Review

Your Highlights

Most Popular

Read more at location 67

Read more at location 67

Daily Review

experience, and it looks as though they will continue so. Computer

Note: Référence Edt

Go to your Daily Review

Marginalia: Readers Writing in Books

by H. J. Jackson

Your Recent Activity

You turned on Public Notes for Marginalia: Readers Writing in Books by H. J. Jackson

Preview

You shared from a Personal Document

"un faire-part de décès, c'est bête ces papiers-là comme ça retourne, et ça ne tient pas dans un carton"

Note: "un faire-part de décès" c'est bête ces papiers-là comme ça retourne, et ça ne tient pas dans un carton

You shared from a Personal Document

"un faire-part de décès, c'est bête ces papiers-là comme ça retourne, et ça ne tient pas dans un carton"

See All Recent Activity

Recent Activity from People You Follow

Tom turned on Public Notes for History of the Rain: Longlisted for the Man Booker Prize 2014 by Niall Williams

Preview

Charline shared from Peter and Wendy by J. M. (James Matthew) Barrie

"Let us now," said Wendy, bracing herself for her finest effort, "take a peep into the future"; and they all gave themselves the twist that makes peeps into the future easier."

Cercamon shared from a Personal Document

"By defining man as an infinite appropriator we make it impossible for many men to qualify as men."

See More

Highly Followed People

Kevin Rose

3736 Followers

2 Books with Public Notes

"Independence is important to intelligent decision making for two reasons. First, it keeps the mistakes that people make from becoming correlated. Errors in individual judgment won't wreck the group's collective judgment as long as those errors aren't systematically pointing in the same direction. One of the quickest ways to make people's judgments systematically biased is to make them dependent on each other for information."

Karen McQuestion, Author

179 Followers

5 Books with Public Notes

"The wait staff sat at the tiled tables after hours, drinking sodas secretly spiked with rum and swapping stories of rude customers and messy children."

Note: I never worked at a Mexican restaurant, but I have waitressed and this is pretty accurate.

Len Edgerly

310 Followers

107 Books with Public Notes

"Writing (and reading) is a sort of exercise in empathy. I think. In life, when you encounter people, you and they have separate trajectories, each person pushing in a different direction. What's remarkable about fiction is that it places you in the uncommon position of having no trajectory. You stand aside, motives abandoned for the duration. The characters have the trajectories now, while you just observe. And this stirs compassion that, in real life, is so often obscured by our own motives."

Note: Unexpected bonus to The Imperfectionists is Malcolm Gladwell's convo with author Tom Rachman at end.

You May Want to Read

The Law

by Frederick Bastiat

When Information Came of Age...

by Daniel R. Headrick

Works of Friedrich Nietzsche (8 books...)

by Friedrich Nietzsche

Democracy in America, Volume I and II...

by Alexis De Tocqueville

Hello, SoBookOnline.

Your profile

Preferences

FAQ

Leave us feedback

Manage Your Kindle

Sign out

Reading:

Hope to R...

Read:

Stopped Reading:

Books with Public Notes:

Followers:

Following:

Find People You Know

Twitter

Facebook

People with Similar Books

Ryan is 1% similar to you

SD is 1% similar to you

Michelle is 1% similar to you

What's this?

Frequently Asked Questions

What are Public Notes?

With Public Notes, our Kindle customers can choose to make public their highlights and notes. Once a customer enables Public Notes for one of their books, then any other customer who follows them will be able to see their Public Notes.

More Frequently Asked Questions

© 2013, Amazon.com, Inc. or its affiliates

Privacy Notice · Conditions of Use

Figure 259 - Page d'accueil d'Amazon Highlights

509

amazonkindle
Read. Review. Remember.

Hello, SoBookOnline.

Your Books Daily Review Your Highlights Most Popular

Your Books

Filter: All (273) Read (3) Reading (3) Hope to read (267) Stopped reading (0)

< Previous | Page: 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 | Next >

Display:

BOOK / AUTHOR	READING STATUS	YOUR RATING	MAKE READING STATUS & RATING PUBLIC	PUBLIC NOTES: MAKE YOURS PUBLIC	REMOVE FROM LIST
新华词典 (Chinese Edition) Commercial Press	Hope to Read		<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
150 Phrases Vraiment Utiles en Anglais (French Edition) Jenny Smith	Hope to Read		<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
34 2010 - L'agentivité - Ateliers anthropologie: Ethnologie et linguistique à la poursuite du sens (Ateliers d'anthropologie) (French Edition) LESC (Laboratoire d'ethnologie et de comparative)	Hope to Read		<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
36 2012 - Pratiques d'archives - Ateliers anthropologie: Fabriques, modelages, manipulations (Ateliers d'anthropologie) (French Edition) Candice Raymond, Anne Clément, Stefanie Baumann et al.	Hope to Read		<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	

Figure 260 - Page "Your Books" sur Amazon Highlights

amazonkindle
Read. Review. Remember.

Hello, SoBookOnline.

Your Books Daily Review Your Highlights Most Popular

Your Highlights (Most recently updated first)

Software Takes Command (International Texts in Critical Media Aesthetics) by Lev Manovich

You have 6 highlighted passages

You have 1 note

Last annotated on August 25, 2014

Why should humanists, social scientists, media scholars, and cultural critics care about software? Because outside of certain cultural areas such as crafts and fine art, software has replaced a diverse array of physical, mechanical, and electronic technologies used before the twenty-first century to create, store, distribute and access cultural artifacts. When you write a letter in Word (or its open source alternative), you are using software. [Read more at location 147](#) [Delete this highlight](#)

[Add a note](#)

What is the intellectual history of media software? What was the thinking and motivation of the key people and research groups they were directing—J. C. R. Licklider, Ivan Sutherland, Ted Nelson, Douglas Engelbart, Alan Kay, Nicholas Negroponte—who between 1960 and the late 1970s created most of the concepts and practical techniques that underlie today's media applications? As I discovered—and I hope you will share my original surprise, in reading my analysis of the original texts by these people—they were as much media theoreticians as computer engineers. I will discuss their media theories and test them in view of the digital media developments in the subsequent decades. As we will see, the theoretical ideas of these people and their collaborators work very well today, helping us to better understand the contemporary software we use to create, read, view, remix, and share. [Read more at location 184](#) [Delete this highlight](#)

[Add a note](#)

Note that the category media software is a subset of the category application software; this category in its turn is a subset of the category software:—which I understand to include not only application software, system software, and computer programming tools, but also social network services and social media technologies.² [Read more at location 202](#) [Delete this highlight](#)

[Add a note](#)

Figure 261 - Page « Your Highlights » sur Amazon Highlights

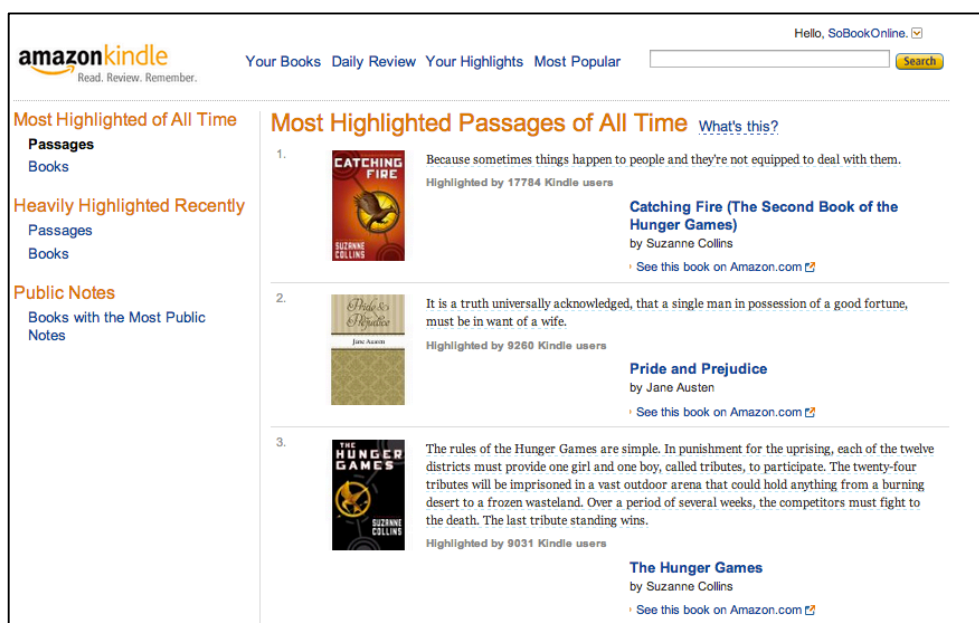


Figure 262 - Page "Most Popular" sur Amazon Highlights

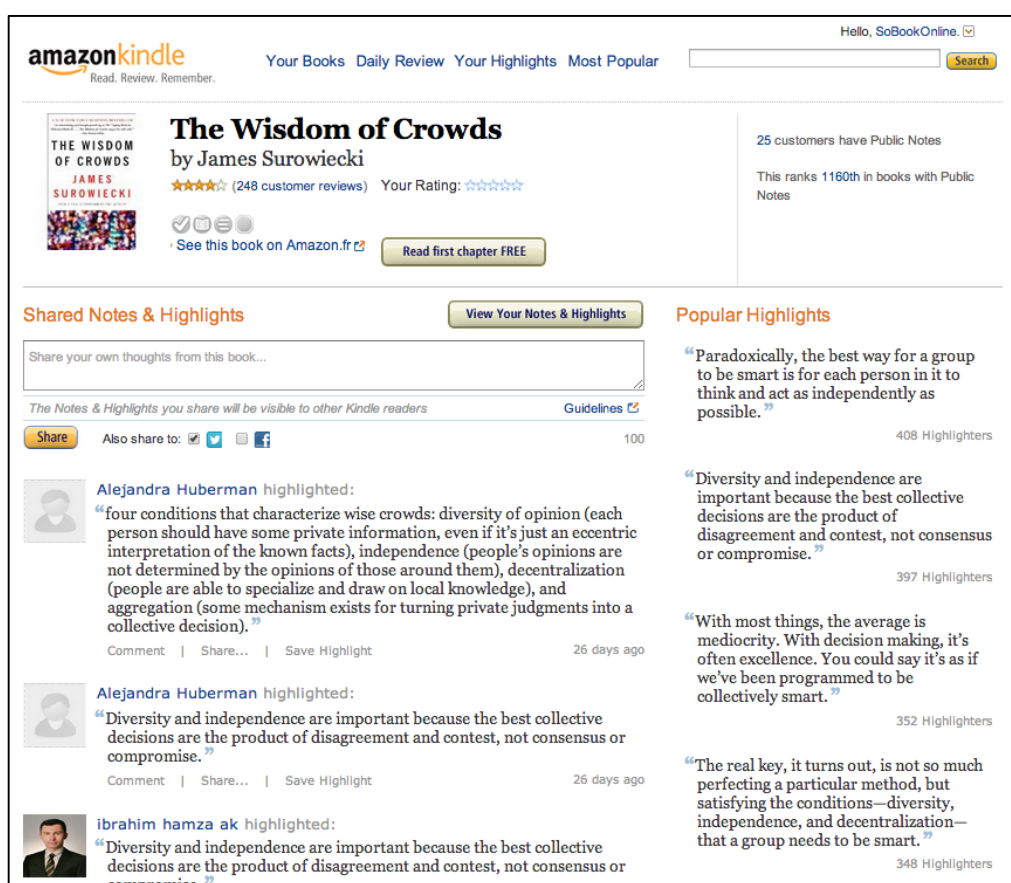


Figure 263 - Marginalia produites à partir d'un livre lu sur Kindle (appareils, logiciels) ⁸⁵⁰

⁸⁵⁰ Source : <https://kindle.amazon.com/work/the-wisdom-crowds-james-surowiecki-ebook/B000AFAT92/B000FCKC3I>, le 26/08/2014.

8 Annexe 3 (divers)

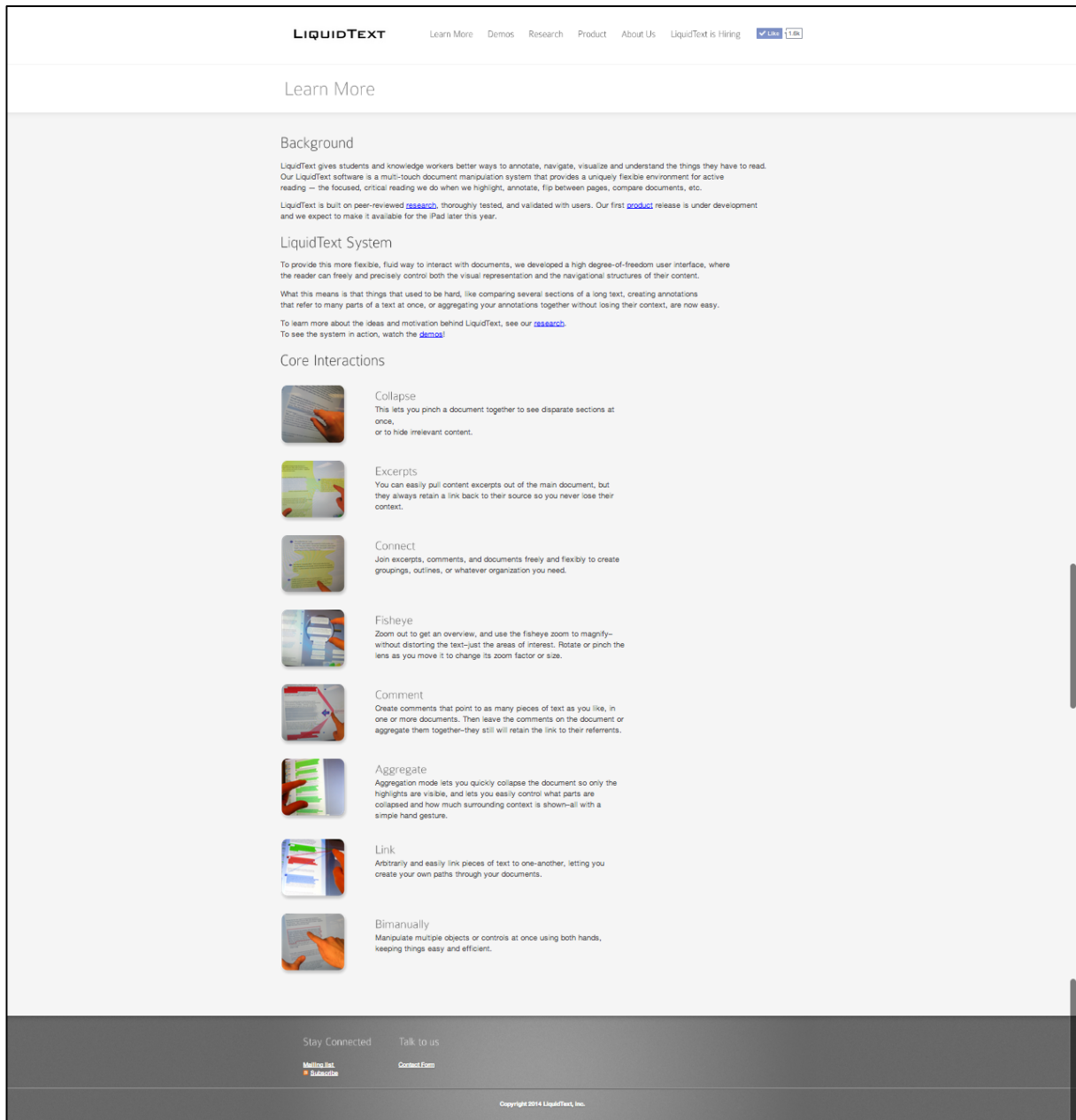


Figure 264 - Page de présentation de LiquidText⁸⁵¹

⁸⁵¹ Source : <http://liquidtext.net/learn-more/>, le 10/8/2014.

Résumé

Titre : « Les marginalia de lecture dans les “réseaux sociaux” du livre (2008-2014) : mutations, formes, imaginaires. »

Résumé : Cette thèse étudie la manière dont se présentent dans les « réseaux sociaux » du livre un dispositif graphique et une forme herméneutique : la marge et les marginalia. Depuis 2008 se sont en effet multipliés des réseaux sociaux d’un nouveau genre, qui permettent à leurs utilisateurs de surligner des passages de livres, de les commenter et de les partager, à partir de logiciels ou d’appareils de lectures spécifiques. Ces « contenus produits par les utilisateurs » font par ailleurs l’objet d’exploitations diverses, de l’analyse statistique, censée épuiser la compréhension des pratiques de lecture, à l’« enrichissement » des fiches de livres sur Amazon. Un premier mouvement s’attache d’abord à définir la notion de « marginalia » puis à suivre ses différentes matérialisations historiques, de manière à situer notre propre corpus. Constitué d’une dizaine d’entreprises (notamment Readmill, Kobo et Amazon), il fait l’objet d’un traitement sémiotique dans une seconde partie, sensible aux processus d’industrialisation des écrits, aux stratégies d’encouragement à la participation, qui doivent favoriser le transfert des pratiques lettrées vers un public élargi. Une dernière partie tente de comprendre comment de tels modèles ont pu émerger, en identifiant les imaginaires d’Internet et leur passage dans l’édition numérique, à partir d’une perspective interdisciplinaire.

Mots-clés :

Marginalia – Internet – Réseaux sociaux – Écriture – Lecture – Édition – Discours –